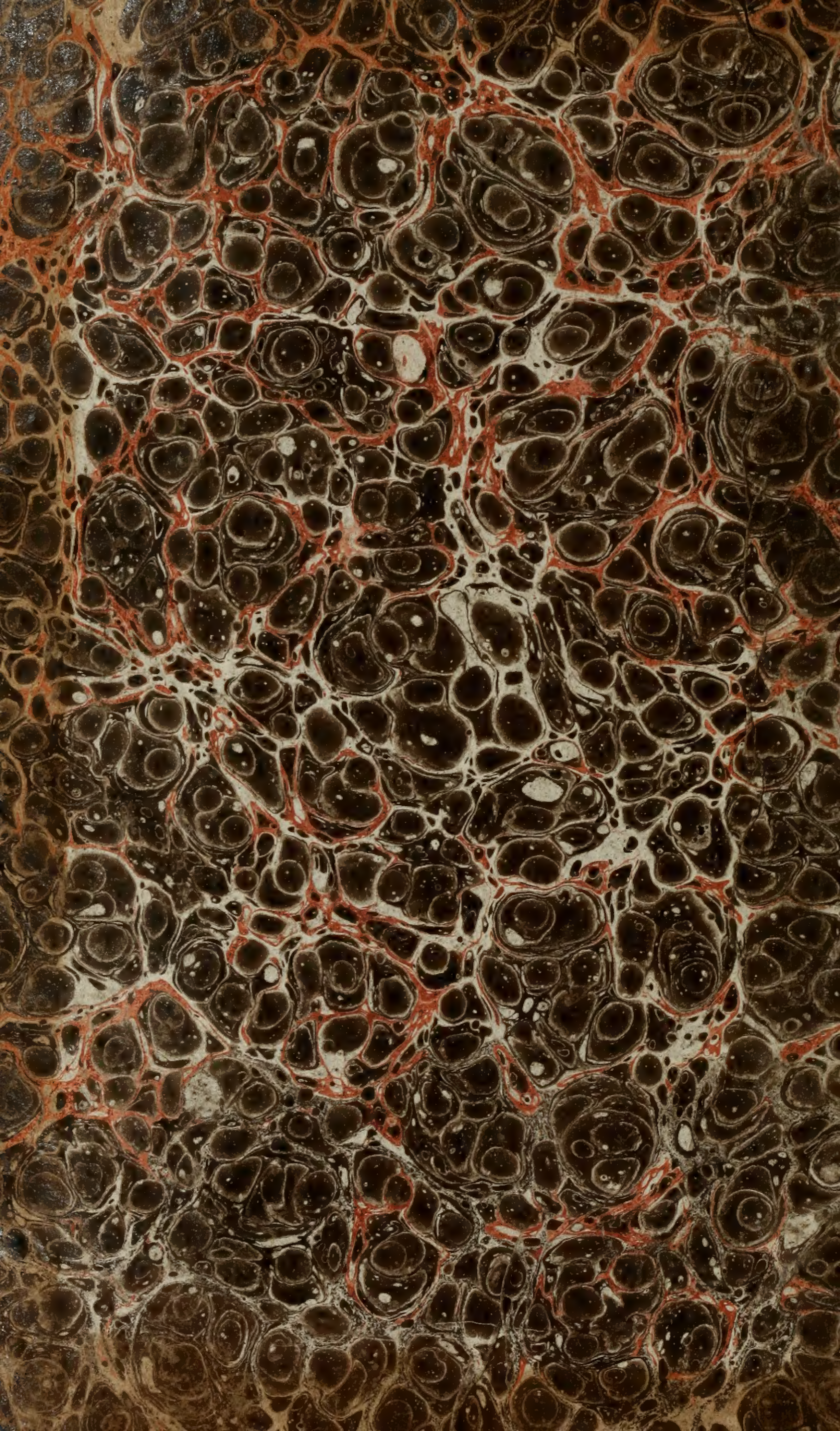
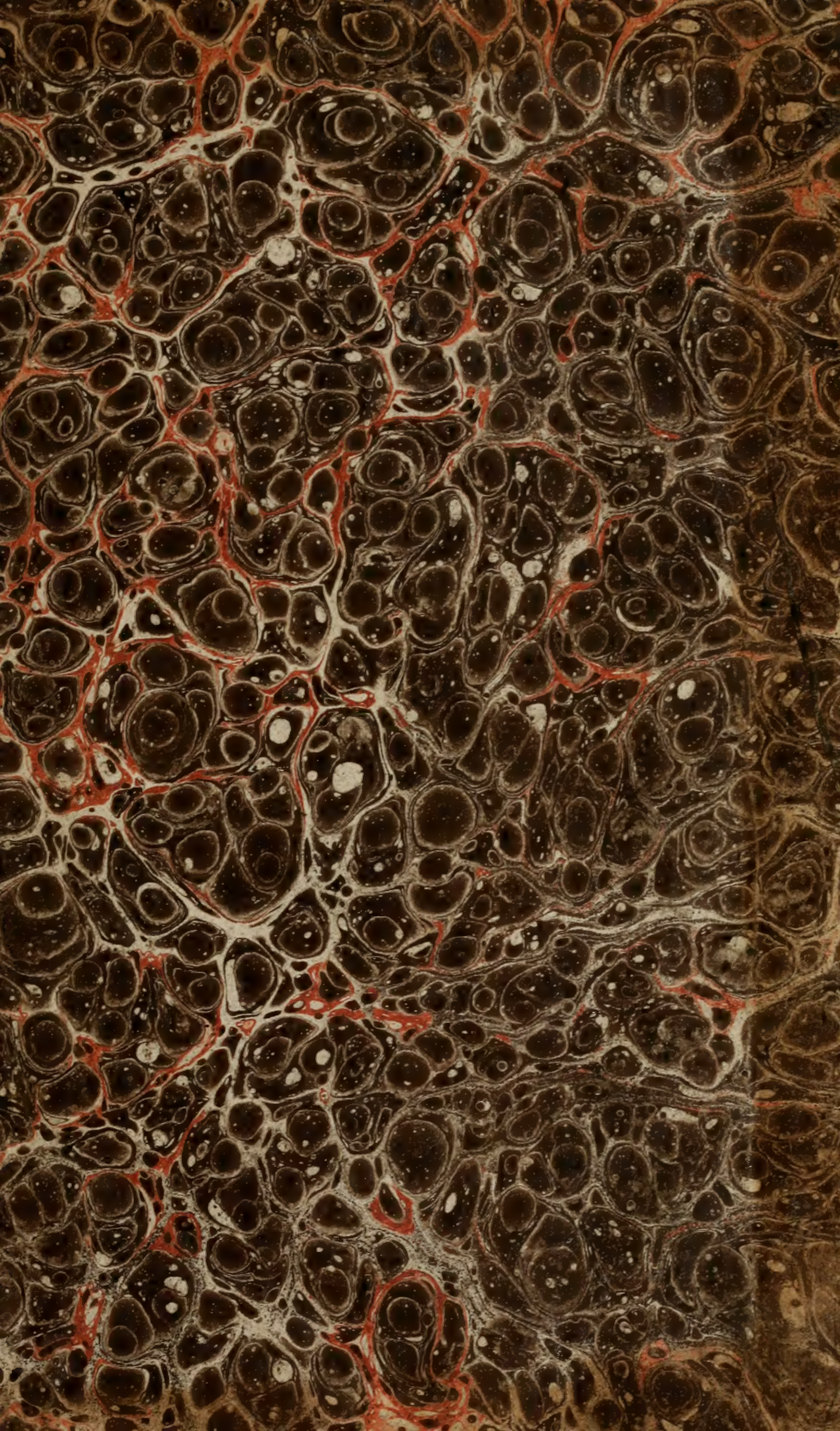

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01853400 8





HOMÉLIES,

DISCOURS ET LETTRES

CHOISIS

DE S. BASILE-LE-GRAND.





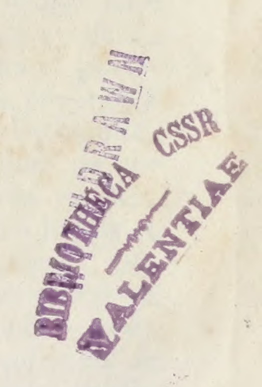


HOMÉLIES
DISCOURS ET LETTRES
CHOISIS
DE
S. BASILE-LE-GRAND;

TRADUITS
PAR M. L'ABBÉ AUGER,
VICAIRE-GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE LESCAR,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE PARIS
ET DE CELLE DE ROUEN.

NOUVELLE ÉDITION,
REVUE ET CORRIGÉE.





À LYON,
CHEZ F.çois GUYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
GRANDE RUE MERCIÈRE, N.° 39,
AUX TROIS VERTUS THÉOLOGALES.
1827.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

Les Eglises d'Orient et d'Occident, dans le quatrième siècle, ont produit une foule de grands hommes capables d'honorer, par l'étendue de leur génie, par leurs talens et par leurs vertus, non-seulement l'Eglise, mais encore leur siècle et l'humanité toute entière. Athanase, Chrysostôme, Grégoire de Nazianze, Augustin, Jérôme, Ambroise, et beaucoup d'autres encore, malgré leur humilité sincère, ont jeté un éclat qui a effacé, sans contredit, les plus habiles rhéteurs et philosophes de leur temps, et les a placés presque à côté des plus célèbres écrivains de l'antiquité. Basile n'est pas un des moins distingués de ces illustres personnages: des connoissances variées, un sens profond, une diction brillante à la fois et solide, une dialectique vive et triomphante, une vertu austère et rigide, que tempéroit une gaîté décente et douce, une ame forte et active, qui, se rendant maîtresse d'un corps languissant et foible, portoit ses regards hors de la sphère qu'elle étoit chargée de mettre en mouvement, s'occupoit des intérêts de toute l'Eglise, de chaque Eglise en particulier, de chacun des fidèles, de chacun de ses amis; en un mot, une grande science, un grand caractère, de grandes vertus, de grands talens, ont mérité à Basile le surnom de Grand parmi les hommes de son siècle, et lui ont assuré ce titre dans les générations suivantes.

Grégoire de Nazianze, cet ami tendre et ardent, l'a loué avec toute la chaleur de l'amitié et du génie. Parmi des beautés d'un ordre supérieur, son panégyrique offre quelquefois des détails beaucoup trop longs et qui ne pourroient plaire dans notre langue. C'est ce qui m'a empêché de le traduire en entier. J'en suivrai la marche, d'autant plus que l'orateur suit le grand homme qu'il célèbre, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. J'en détacherai les morceaux qui me sembleront les plus frappans, les plus propres à embellir ce discours préliminaire, que je terminerai par quelques réflexions sur l'éloquence de saint Basile, sur les traducteurs des ouvrages de ce Père, et sur la nouvelle traduction que j'offre maintenant au public. Puisse ce nouveau fruit de mes veilles être aussi agréable aux amateurs de la savante et riche antiquité, qu'utile aux jeunes ecclésiastiques qui voudront puiser l'éloquence sacrée dans les sources!

La famille de saint Basile étoit ancienne, noble et illustrée. Ses ancêtres paternels et maternels étoient distingués, non-seulement par leur naissance, par leurs richesses, par les honneurs et les places qu'ils avoient obtenus, mais encore par des talens rares qui relevoient ces places et ces honneurs, par des vertus peu communes qui les faisoient estimer et chérir autant qu'ils étoient honorés et admirés, et sur-tout par une piété héroïque qui leur fit prendre le parti, pendant la persécution de Maximin, de quitter leur ville avec un petit nombre de serviteurs, pour aller s'enfoncer dans les forêts du Pont, où ils vécurent misérablement pendant sept années. Le père et la mère de notre saint évêque avoient des biens dans l'Arménie, dans la Cappadoce et dans le Pont; ce qui lui fai-

soit regarder, pour ainsi dire, ces trois provinces comme ses trois patries. L'opinion la plus commune le fait naître à Césarée en Cappadoce, vers l'an 328, de Basile qui étoit du Pont, et d'Emmélie qui étoit de Cappadoce. Basile et Emmélie eurent dix enfans, fils et filles, qui tous dix firent le bonheur et la joie de leurs parens par les plus excellentes qualités de l'esprit et du cœur. Le plus célèbre fut sans doute, le grand Basile. Son père jouissoit d'une réputation aussi brillante que bien fondée: il surpassoit en mérite tous ses contemporains; et, pour me servir des paroles de saint Grégoire, son fils seul empêcha qu'il ne fût le premier des hommes. Il se chargea lui-même d'instruire la première jeunesse de ce fils précieux qui manqua de lui être enlevé par une maladie violente. Le jeune Basile saisit avidement les principes des sciences et des lettres, dans une maison où il trouvoit à la fois des instructions utiles et des exemples d'une piété sublime.

Ce fut dans le Pont qu'il fit ses premières études sous un père habile. Il savoit déjà beaucoup, mais plus il savoit, plus il étoit avide d'apprendre. Cette curiosité inquiète, indice non équivoque d'un vrai génie, lui fit désirer de se transporter dans une ville où il trouvât, sinon de plus savans maîtres, du moins des motifs d'émulation avec des condisciples de son âge, et un théâtre plus étendu où ses talens pussent avoir plus d'exercice. Césarée, ville fameuse, où il avoit reçu la naissance, lui offroit ces avantages; il y vole avec l'agrément de son père, et, après y avoir séjourné quelque temps, il passe à Constantinople, qui étoit alors le centre de l'empire, s'imaginant qu'il trouveroit de plus grandes ressources encore qu'à Césarée. Ce fut là probablement qu'il forma une

liaison étroite avec Libanius, rhéteur fort connu, dont il fut le disciple ou l'émule. Ce qu'il y a de certain, c'est que Libanius fut toujours l'admirateur de saint Basile, et que, quoique d'une religion différente (il resta toute sa vie attaché au paganisme), il n'estimoit pas moins ses vertus sévères qu'il admiroit ses talens distingués.

Dans la Grèce existoit une ville, dont le nom est célèbre, qui y avoit dominé autrefois, surtout par ses forces navales, par son activité et par son courage. Cette domination n'avoit pas été de longue durée, elle étoit tombée entièrement ; mais elle avoit été remplacée par un empire plus flatteur peut-être, l'empire de l'esprit et des lumières, qui duroit depuis près de huit siècles. Du temps de Cicéron, des hommes riches envoyoient déjà leurs enfans à Athènes pour y puiser le goût de la saine philosophie et de la bonne littérature. Au temps dont nous parlons, on les y envoyoit encore, et pour le même sujet. Basile qui auroit pu sans orgueil se compter parmi les maîtres, qui étoit en état de donner des leçons aux autres, voulut visiter cette ville, le séjour des lettres et des sciences, le centre du goût et de la politesse, se mettre de nouveau sous la discipline des rhéteurs et des philosophes, comme pour perfectionner et achever son éducation. L'esprit orné des plus belles connoissances dans tous les genres, ayant étudié particulièrement l'art d'expliquer ses pensées avec non moins de clarté que de force, il étoit déjà connu à Athènes, et sa réputation avoit précédé son arrivée dans cette ville savante.

Ecoutons ici saint Grégoire de Nazianze, ou du moins le fond de ses idées. Athènes, dit-il, me sera toujours singulièrement précieuse à cause du bien inestimable qu'elle m'a procuré. Elle m'a fait

connoître ce grand homme qui ne m'étoit pas entièrement inconnu. En cherchant la science, j'ai trouvé le véritable bonheur, à-peu-près comme Saül qui trouva un royaume en cherchant les ânesses de son père. Nous vivions à Athènes, ajoute-t-il, où le désir de nous instruire et la volonté de Dieu nous avoient réunis au sortir de la même patrie. Je m'y étois rendu quelque temps avant Basile; il m'y suivit de bien près: on l'y attendoit avec impatience, et tout le monde avoit un extrême désir de s'en emparer d'abord. Les jeunes disciples, athéniens et autres, de toutes les conditions, ont un amour insensé pour les sophistes, c'est une manie qui va jusqu'à la fureur et qu'il est impossible de réprimer. Lorsqu'ils se sont choisi un maître, ils font tout ce qu'ils peuvent pour grossir le nombre de ses disciples et pour l'enrichir par leurs soins. Cet empressement a je ne sais quoi de ridicule et tient de la folie. Ils se saisissent de toutes les avenues, des ports, des hauteurs, des campagnes, des solitudes, de toutes les parties de l'Attique et de la Grèce; et lorsqu'un jeune homme approche d'Athènes, étant tombé entre leurs mains (car il faut qu'il se rende de gré ou de force), ils livrent cette proie à leur sophiste qui leur en tient un grand compte: c'est une espèce de rétribution pour les soins qu'il prend de les instruire. Voici la réception qu'ils lui font essuyer. On le conduit en grande pompe au bain par la place publique. Ceux qui sont chargés de le conduire, marchent les premiers deux à deux, éloignés les uns des autres à distances égales. Quand ceux qui précèdent sont près d'arriver, comme s'ils étoient surpris tout-à-coup de quelque fureur subite, ils poussent un grand cri en sautant. C'est un signal pour arrêter ceux

qui suivent, comme si le bain ne vouloit pas s'ouvrir. Ils frappent violemment sur les portes pour intimider le nouveau venu par cette cérémonie. Enfin, après qu'on lui a permis l'entrée du bain, ils le mettent en liberté, et quand il est sorti, ils l'admettent en leur compagnie, et le regardent comme un de leurs condisciples. Je connoissois déjà en partie la gravité des mœurs de Basile, j'avois pour lui une grande vénération; je tâchai d'inspirer les mêmes sentimens à ceux qui le connoissoient moins. Il fut le seul des jeunes gens qui venoient étudier à Athènes, qu'on dispensa d'une réception bruyante et désagréable.

Ce fut-là le commencement de notre amitié, c'est la première étincelle de ce feu qui s'alluma dans nos cœurs, c'est ainsi que nous fûmes, pour ainsi dire, blessés des traits d'un amour réciproque. Ce service et d'autres que je lui rendis encore, les témoignages que nous nous donnâmes mutuellement, resserrèrent de plus en plus notre union, et nous attachèrent inséparablement l'un à l'autre. Nous nous découvrîmes avec le temps nos pensées, et le désir que nous avions de nous livrer à une philosophie sainte. La maison, la table, les penchans, les vues, tout étoit commun; et le commerce que nous avions ensemble nous fortifioit chaque jour dans nos premières résolutions. Comment peindre les douceurs et les charmes de notre amitié chrétienne et vertueuse, de cette amitié pure que Dieu avouoit? puis-je m'en rappeler le souvenir sans verser des larmes? Nous avions la même émulation pour les sciences, sans que la jalousie pût jamais trouver accès dans nos cœurs. Nous ne disputions pas à qui l'emporteroit, mais à qui cèderoit, persuadés que tous nos avantages n'étoient pas plus à l'un qu'à l'autre: il sembloit

que nous n'eussions qu'une ame en deux corps. Nous n'avions qu'un désir et qu'une affaire, nous n'étions touchés que de la vertu et des espérances de l'avenir; nous ne songions qu'à nous détacher du monde avant que la mort nous en séparât. Nous réglions sur ce plan notre vie et toutes nos actions, nous conformant aux préceptes de la loi divine, et nous animant l'un l'autre à la pratique du bien. Si je ne craignois qu'on ne me soupçonnât de quelque vanité, je dirois que nous nous servions mutuellement de règle, pour discerner le bien d'avec le mal. Nous n'avions de liaison qu'avec des gens modestes et pacifiques, les insolens et les opiniâtres étoient bannis de notre commerce : nous ne recherchions que les personnes dont la société pût nous être profitable, dans la persuasion qu'il est bien plus facile de se laisser entraîner au vice que d'attirer à la vertu, comme il est plus aisé de gagner la maladie des autres que de leur rendre la santé. Nous ne connoissions que deux chemins ; l'un nous menoit à l'église pour y entendre les interprètes de la loi divine, l'autre nous conduisoit chez nos maîtres. Nous renonçâmes de bon cœur aux fêtes, aux spectacles, aux assemblées, aux banquets. Athènes est un séjour d'autant plus pernicieux aux ames, que les richesses de la Grèce y affluent de toutes parts : l'exemple de tant de gens qui courent après cette idole peut facilement séduire. Mais ce qui pouvoit nous perdre ne servit qu'à nous confirmer dans la foi : nous reconnûmes l'imposture de ces biens périssables ; et ce qui attiroit tant d'adorateurs aux démons ne nous donna pour eux que du mépris. Si l'on croit qu'il y a un fleuve (1) dont les eaux

(1) Alphée, fleuve d'Arcadie.

conservent leur douceur en coulant à travers la mer, ou qu'il est un animal (1) qui vit dans le feu sans s'y consumer : voilà ce que nous étions au milieu de nos condisciples. Nous avions toujours autour de nous une foule des plus illustres, qui suivoient Basile, qui l'écoutoient comme leur maître, le prenoient en tout pour leur règle. Notre réputation s'étoit répandue dans toute la Grèce, et au-delà. Nos maîtres étoient aussi célèbres qu'Athènes étoit fameuse; nous étions aussi connus que nos maîtres, et tous ceux qui parloient d'eux, parloient de nous comme de deux hommes admirables, comme de deux parfaits amis. Les noms de Pylade et d'Oreste n'étoient pas plus révérés chez les Grecs. Basile contribuoit à ma gloire autant qu'à ma perfection.

Eh! a-t-on jamais vu (c'est toujours saint Grégoire qui parle et qui s'étend avec complaisance sur les louanges de son ami), a-t-on jamais vu un homme plus prudent et plus sage même avant le temps? Les jeunes gens et les vieillards le respectoient, ils le mettoient au-dessus des plus fameux personnages de notre siècle et des siècles passés. Qui jamais eut moins besoin de s'instruire pour régler ses mœurs? qui jamais joignit de si bonnes mœurs à tant de doctrine? Est-il quelque genre d'érudition où il n'ait eu la supériorité, comme s'il ne se fût pas appliqué à autre chose, possédant toutes les sciences en général avec plus d'étendue que les autres ne connoissent quelque objet particulier? Quoique doué d'un esprit vif et pénétrant, il étudioit avec une application extrême; de sorte que le travail et l'étude auroient suppléé en lui au défaut de génie. Jamais éloquence n'a été plus

(1) La Salamandre, qui jetée dans le feu, loin d'y périr, l'éteint, si l'on en croit Pline.

vive et plus animée que la sienne. Nul n'a été plus versé dans toutes les finesses de la grammaire, de cet art qui apprend la langue, qui s'occupe de l'histoire, et de la poésie dont elle donne les règles. Nul n'a plus excellé dans une philosophie parfaite, dans cette science sublime, soit qu'on la regarde du côté de l'action et de la spéculation, ou du côté de la dialectique, c'est-à-dire, du raisonnement et des preuves. Ceux qui disputoient contre lui se seroient plutôt tirés des labyrinthes de la fable que de l'embarras où il les jetoit par la force de ses raisons. Il apprit l'astronomie, la géométrie, l'arithmétique; mais il se contenta d'en savoir autant qu'il en falloit pour se garantir des attaques de ceux qui se piquoient de ces sortes de connoissances. Ses maladies et les remèdes qu'il employa lui apprirent la médecine, cette science qui en suppose tant d'autres, et dont il prit ce qu'elle a de plus noble et de plus relevé. Mais il étoit surtout profond dans la morale, dont il avoit fait une étude particulière. En un mot, il ressembloit en quelque sorte à un vaisseau plein de marchandises rares et diverses; il savoit tout ce qu'on peut naturellement savoir.

Les maîtres de Basile lui étoient aussi fortement attachés que ses condisciples; mais en vain les uns et les autres firent les plus grands efforts pour le retenir à Athènes qu'il avoit résolu de quitter: ils furent obligés de céder à ses raisons pressantes. Il abandonna donc une ville où il laissoit un ami tendre qui ne tarda pas à le rejoindre. Que cette séparation fut cruelle! dit saint Grégoire; il nous sembloit qu'on divisoit nos corps en deux parties et que nous étions près d'expirer: deux taureaux qui ont été nourris ensemble, et qui ont toujours tiré la même charrue, ne poussent pas des mugissemens plus lugubres quand on les sépare.

De retour à Césarée, Basile, comme nous l'apprend son frère Grégoire de Nysse, se livra aux exercices du barreau, et y signala son talent pour l'éloquence: mais sa soeur Macrine l'arracha à cette occupation profane, et l'engagea à se livrer tout entier à la piété. Il commença alors, dit-il lui-même dans une de ses lettres, à s'éveiller comme d'un profond sommeil, à regarder la vraie lumière de l'Evangile, et à reconnoître l'inutilité de la sagesse humaine. Il déplora sa jeunesse consumée dans l'acquisition des sciences vaines; et ayant lu dans l'Evangile que le principal moyen pour la perfection est de vendre ses biens, de les donner aux pauvres, de se décharger entièrement des soins et des affections de la vie: il désiroit de trouver quelqu'un qui eût suivi cette route et qui pût lui servir de guide. Rempli de cette idée, il entreprit des voyages, et il trouva plusieurs des saints qu'il cherchoit, près d'Alexandrie et dans le reste de l'Egypte; il en trouva en Palestine, en Syrie et en Mésopotamie: car la vie monastique s'étoit déjà répandue dans toutes ces provinces. Il admira leur abstinence, leur fermeté dans les travaux, leur application à la prière; comment ils avoient dompté le sommeil, et ne cédoient à aucune nécessité de la nature, gardant toujours leur ame libre et sublime, dans la faim, la soif, le froid et la nudité, négligeant le corps et ne daignant lui donner aucun soin, vivant comme dans une chair étrangère, et montrant par les effets ce que c'est d'être voyageurs ici-bas et citoyens du ciel. Ce sont les paroles de saint Basile, et il ajoute qu'il fut touché d'un désir ardent d'imiter de tels exemples.

Chargé du riche trésor de réflexions pieuses, et plein du projet d'une vie édifiante dont il avoit

admiré les modèles, il revint à Césarée où ses talens et ses vertus le firent ordonner prêtre, après qu'il eut passé par les degrés inférieurs de l'ordre ecclésiastique. Il eut avec son évêque un différend dont parle saint Grégoire, mais dont il tait la cause. Le peuple, le clergé, plusieurs hommes puissans, prirent parti pour S. Basile; mais, disciple fidèle d'un maître pacifique, il ne put souffrir que l'Eglise de Césarée fût en division à son sujet; et plutôt que de rien faire d'indigne de lui, il se retira dans sa solitude du Pont, où il prit la direction de plusieurs monastères qui s'y trouvoient déjà établis, ou qu'il y établit ensuite lui-même conjointement avec sa sœur Macrine.

Grégoire de Nazianze, cet ami cher, vint enfin l'y joindre : il nous apprend lui-même, dans sa lettre neuvième, comment ils y vivoient. Ils faisoient leurs délices de souffrir; ils prioient ensemble, ils étudioient l'Ecriture sainte et ses anciens interprètes : ils travailloient de leurs mains, portant du bois, taillant des pierres, plantant des arbres, les arrosant, engraissant leur jardin de fumier pour y faire venir quelques herbes, traînant un chariot pesant, et nous apprenant par leur exemple que, pour se maintenir dans la retraite, il ne faut pas se borner à l'étude et à la prière, mais s'occuper aussi des travaux du corps. Ce fut dans cette retraite, ou du moins peu de temps après en être sorti, comme semble l'insinuer Grégoire de Nazianze, que saint Basile composa ses ascétiques, c'est-à-dire, d'excellentes règles pour ceux qui se consacrent à la vie monastique, règles cependant qui peuvent aussi convenir à tous les chrétiens en général.

Une persécution violente qui menaçoit l'Eglise de Césarée le tira de sa solitude et le ramena dans

cette ville. L'empereur Valens, partisan furieux de l'arianisme, vouloit l'introduire dans toutes les Eglises. Il croyoit pouvoir réussir sans peine dans celle de Césarée, qui manquoit d'un chef et d'un défenseur habile. Basile apprend cette nouvelle; aussitôt faisant avec générosité le sacrifice de tous ses ressentimens, oubliant les anciennes querelles, il accourt à Césarée. Par sa prudence et par ses égards il regagne l'amitié et la confiance de son évêque, qui sentoit d'ailleurs combien un tel homme lui étoit nécessaire dans la circonstance. Il anime les forts, fortifie les foibles, remplit tout le monde de son esprit et de son courage; enfin, grace à ce défenseur aussi éclairé qu'intrépide, l'Eglise de Césarée présente de toutes parts un front si redoutable qu'on n'ose pas même l'attaquer. Quoique simple prêtre, il continue de la gouverner sous Eusèbe; et, si le prélat conduisoit le peuple, il servoit de guide au prélat même.

Il s'offrit une occasion qui montra dans tout son jour sa fermeté courageuse et son zèle charitable. La ville fut affligée et désolée par une famine cruelle. Personne ne se mettoit en devoir de la secourir. Les pauvres souffroient de la faim, plusieurs même étoient sur le point de périr misérablement; les riches avares, loin d'ouvrir leurs cœurs à la compassion, enfermoient leur blé afin de le vendre avec plus d'avantage; ils prétendoient trafiquer des misères d'autrui; les calamités publiques étoient pour eux comme une moisson et une récolte: Basile pourvoit à tout, imagine et exécute; par ses exhortations véhémentes, il confond la dureté des ames cupides, fait ouvrir les greniers; il console les pauvres et les nourrit, il fait préparer des alimens et les leur sert lui-même. Pauvre volontaire, ayant abandonné tous ses biens

comme un fardeau incommode, la confiance générale lui remet entre les mains des fonds immenses dont il dispose en faveur des malheureux.

Eusèbe meurt : Basile avoit gouverné sous lui l'Eglise de Césarée ; il la gouvernera encore avec le titre d'évêque. Il est élevé à l'épiscopat auquel l'appeloient les vœux de tout le peuple, sans aucun désir de sa part, sur-tout par les démarches et les sollicitations du père de son ami, qui fit taire l'intrigue pour qu'on n'écoutât que la voix des talens, des vertus et des services. Ordinairement ceux qui désirent les places, montrent beaucoup d'activité avant que d'y parvenir, mais laissent ralentir leur zèle dès qu'ils ont obtenu l'objet de leurs vœux. Basile, qui n'avoit point désiré la dignité épiscopale, ne la regarda que comme une grande carrière où il devoit courir avec plus d'ardeur, que comme un vaste théâtre où sa vertu devoit se développer et paroître avec plus d'eclat. Il étendit ses soins sur tous ceux qu'il étoit chargé de conduire; il cherchoit à les gagner tous et à les soumettre par une conduite également douce et ferme. Trop de douceur et de mollesse languit et manque son effet; trop de rigueur et d'austérité choque et rebute : pour éviter ces deux extrêmes, il tempéra sagement ce qu'il y avoit peut-être de trop austère dans ses manières, avec une complaisance qui étoit soutenue d'une grande fermeté. Son exemple et ses actions faisoient plus que ses paroles; sans avoir recours aux ruses et aux artifices, il se rendoit maître des esprits par de sincères témoignages d'amitié et de bienveillance ; il aimoit mieux user d'indulgence que de se servir de toute son autorité.

Une grande Eglise dont les affaires auroient surchargé l'esprit d'un autre, n'étoit pas un champ

assez étendu pour le zèle de Basile ; ce grand homme, quoique modéré dans ses désirs, ne connoissoit aucunes bornes quand il s'agissoit de ne pas laisser diminuer et affoiblir le royaume de Jésus-Christ : son courage embrassoit le monde entier, ou du moins toutes les parties de l'univers où avoit pénétré la doctrine de l'Evangile. Il voyoit avec douleur l'héritage de Dieu, cette portion que Jésus-Christ avoit acquise par ses lois et par ses souffrances, cette race choisie, ce sacerdoce royal, cette nation sainte, dans un état si déplorable, divisée par tant d'erreurs et de sectes différentes. Il méditoit donc les Ecritures, il s'en remplissoit pour abattre l'orgueil et l'audace des hérétiques, pour les confondre par écrit ou de vive voix. Il écrivoit aux évêques de l'Orient et de l'Occident, les animoit ou les éclairoit selon la circonstance. Ses écrits et ses discours enseignoient à tout le monde la doctrine de la vérité et le chemin du salut. Il se servoit également de l'action et de la parole ; il alloit trouver les uns, envoyoit vers les autres, ou les faisoit venir chez lui : avis, remontrances, reproches, exhortations, il employoit à propos ces divers moyens ; il combattoit pour les nations entières, pour les villes, pour les particuliers, se servant de tous les remèdes les plus propres aux maux qu'il vouloit guérir.

Qu'il est beau de voir cet homme d'une constitution si frêle, occupé des affaires de toute l'Eglise ! qu'il est beau encore de le voir aux prises avec toute la puissance de l'empereur et de ses ministres, triompher de cette puissance avec une fermeté tranquille que rien ne pouvoit étonner ni séduire ! Valens croyant qu'après avoir assujetti tant de nations à son empire, après avoir

subjugué tous les peuples voisins, il étoit indigne de lui d'être vaincu par un seul homme et par une seule Eglise, entreprit de livrer à Basile de nouvelles attaques. Toujours obstiné dans l'arianisme, et voulant rendre toute l'Eglise arienne s'il étoit possible, il mettoit en usage les exils, les proscriptions, les promesses et les menaces, les caresses bien menagées et la force ouverte : il charge le préfet Modeste de réduire, par tous les moyens qu'il pourra, l'évêque de Césarée.

Fidèle exécuteur des volontés de son maître, le préfet mande à son palais Basile, qui entre, non pas comme s'il eût été cité en jugement, mais comme s'il fût venu à un festin. Eh bien ! Basile, lui dit Modeste d'un ton dur, quelle raison as tu d'oser t'opposer à l'empereur, et de lui résister seul avec tant d'insolence et d'opiniâtreté? Que voulez-vous dire ? lui répondit Basile ; en quoi montré-je de l'insolence ? je ne vous comprends pas encore. C'est, reprit Modeste, que tu refuses d'embrasser la religion du prince, lorsque tous les autres se sont rendus. — Non, répliqua Basile, non, mon empereur ne peut vouloir que j'adore une créature, moi qui suis l'ouvrage de Dieu, et à qui on recommande de devenir semblable à Dieu. — Que penses-tu donc de nous ? ceux qui te signifient les ordres du prince ne sont-ils donc rien ? crois-tu qu'il ne te sera pas honorable de te ranger de notre parti, et de nous avoir pour compagnons ? — Vous êtes des préfets illustres, j'en conviens, mais vous n'êtes pas au-dessus de Dieu. Ce seroit beaucoup d'honneur pour moi de vous avoir pour compagnons, puisque vous êtes des créatures du Très-Haut ; mais je voudrois que vous fussiez semblables à ceux qui sont sous notre discipline Ce n'est pas la

dignité des personnes, c'est la foi qui fait honneur au christianisme. Ce discours irrita le préfet et redoubla son courroux ; il se leva de son siége, et parla au saint évêque d'un ton plus dur encore. Quoi ! lui dit-il, est-ce que tu ne redoutes pas mon pouvoir ? — Pourquoi le redouterois-je ? que m'arrivera-t-il ? que me ferez-vous ? — J'ai mille moyens de te nuire : un seul me suffiroit. — Quels sont tous ces moyens ? je vous prie de vous expliquer. — La confiscation des biens, l'exil, les tourmens, la mort. — Imaginez d'autres menaces, car celles que vous venez d'exprimer ne me regardent nullement. — Comment cela ? — Celui qui n'a rien ne peut craindre la proscription de ses biens. A moins peut-être que vous ne demandiez ces vêtemens usés et quelques livres : voilà toute ma richesse. Je ne connois pas l'exil ; je ne suis attaché à aucun lieu ; je regarderai comme ma patrie toute contrée où l'on me jettera ; ou plutôt, je sais que toute la terre appartient à Dieu, et que j'y suis étranger et voyageur. Quant aux tourmens, quelle prise auroient-ils sur un homme qui n'a plus de corps, qui pourroit à peine recevoir un premier coup ; ce coup est le seul qui soit en votre pouvoir. Enfin la mort me seroit un bienfait insigne ; elle me réuniroit plus tôt à Dieu pour lequel seul je vis, pour lequel je suis plus qu'à demi éteint, auquel je brûle depuis long-temps de me rejoindre. Le préfet fut frappé de ces paroles : Jusqu'a ce jour, dit-il, on ne m'avoit pas encore parlé avec cette liberté. C'est peut-être, lui répondit Basile, que vous n'avez pas encore rencontré d'évêque ; car, en pareille circonstance, il vous auroit tenu le même langage. Oui, Modeste, nous sommes dans tout le reste complaisans et doux. Nous nous hu-

milions plus que personne, ainsi que notre loi nous le prescrit; nous ne nous élevons avec fierté, ni contre un prince puissant, ni même contre le dernier des hommes. Mais quand il s'agit des intérêts de Dieu, nous bravons tout, nous n'envisageons que lui. Le feu, le glaive, les bêtes féroces, les ongles de fer qui déchirent nos membres, nous causent plus de plaisir que de terreur. Ainsi, outragez-nous, menacez-nous, faites tout ce que vous voudrez, usez de toute votre puissance, instruisez l'empereur de nos réponses, vous ne nous gagnerez jamais; vous ne nous persuaderez jamais de souscrire à une doctrine impie, quand vous nous feriez des menaces encore plus cruelles. Modeste comprit par cet entretien qu'il étoit impossible d'intimider Basile et de le vaincre. Il le traita depuis avec respect et avec une sorte de soumission; on voit même par les lettres que lui écrivit dans la suite saint Basile qu'il devint son ami. Il représenta alors à Valens que l'évêque de Césarée ne céderoit jamais aux menaces, qu'on ne pouvoit l'accabler qu'à force ouverte. L'empereur, touché de la vertu de Basile (car on ne peut s'empêcher de respecter la vertu jusque dans ses ennemis), défendit qu'on lui fît aucune violence. C'est saint Grégoire de Nazianze qui nous a conservé l'entretien vraiment noble et sublime que je viens de rapporter.

Je prolongerois ce discours préliminaire outre mesure, si je voulois entrer dans tous les détails que nous offre son panégyrique, si j'entreprenois d'exposer l'espèce de réparation que Valens fit à Basile; les prodiges de Dieu en faveur du saint évêque, lesquels empêchèrent l'empereur de le bannir suivant la résolution qu'on lui en avoit fait prendre; toutes les occasions où ce grand homme

témoigna le même courage et la même fermeté ; ce qu'il eut à souffrir même de la part des catholiques qui lui reprochoient d'avoir molli dans la foi, parce qu'il avoit usé, dans quelques occasions, d'une sage condescendance : mais je ne puis résister au plaisir de citer une parole qu'il adressa, dans une entrevue avec le prince, à un des officiers de sa maison, parole qui fait connoître son tour d'esprit piquant et agréable. Saint Grégoire de Nazianze parle de l'entrevue et ne cite point la parole, qui sans doute ne lui a point paru assez grave pour un panégyrique : on la trouve dans l'historien Théodoret. A la suite de l'empereur étoit un officier de sa maison nommé Démosthène, qui voulant faire quelques reproches à saint Basile, fit une faute de langage ; saint Basile se tournant de son côté se contenta de lui dire : *Un Démosthène ignorant !* puis il continua de parler au prince. Il lui parla, dit-on, d'une manière divine, au point que Valens, touché de ses excellens discours, commença à s'adoucir envers les catholiques.

Saint Basile, d'après le témoignage de son ami qui le connoissoit bien, réunissoit toutes les vertus, une frugalité rare, un grand amour de la pauvreté et de la chasteté, une ame douce à-la-fois et sévère, un caractère gai avec décence, une charité ardente et sans bornes. Il vivoit comme s'il n'eût point eu de corps ; il renvoyoit les excès et la gourmandise à ceux qui mènent une vie animale et terrestre. Méprisant tous les mets qui ne sont faits que pour flatter le goût, il ne mangeoit précisément que ce qui étoit nécessaire pour s'empêher de mourir. Il étoit pauvre sans orgueil et sans ambition ; il renonça de bon cœur à toutes les richesses qu'il possédoit, afin d'être

plus libre, et de se sauver plus facilement à travers les flots de cette vie. N'ayant que son corps et son vêtement, il mettoit toute sa richesse à ne posséder rien, il mettoit tout son luxe à se passer de tout. Qui a jamais eu une plus haute estime de la virginité que Basile ? qui jamais a plus gourmandé la chair, non-seulement dans sa personne, mais encore par les réglemens qu'il a faits pour les autres ? N'est-ce pas lui qui a bâti tant de monastères pour les vierges, qui a inventé de si belles règles pour mortifier tous les sens, pour tenir tous les membres dans la dépendance ? Amateur zélé de la vertu, ennemi déclaré du vice, autant il traitoit avec indulgence ceux qui s'acquittoient de leur devoir, autant il s'armoit de sévérité contre ceux qui y manquoient. Un souris de sa part étoit un éloge ; son silence étoit une réprimande qui alloit fouiller dans la conscience des coupables et les punir de leurs fautes. Cet homme si austère et si rigide, étoit agréable dans le commerce de la vie. J'en puis parler sûrement, dit saint Grégoire de Nazianze, pour l'avoir beaucoup pratiqué. Qui jamais fit un récit avec plus d'agrément, ou assaisonna de plus de délicatesse la plaisanterie ? Pouvoit-on reprendre avec plus de douceur ? Ses réprimandes n'avoient rien de fier, son indulgence étoit sans foiblesse ; il avoit trouvé, comme nous l'avons déjà dit, le juste tempérament, et un sage milieu entre les deux extrêmes.

Arrêtons-nous un peu sur sa charité ; voyons combien il aimoit les pauvres, avec quel zèle il les soulageoit et les servoit. Cet homme si illustre par la gloire de ses ancêtres et par son mérite personnel, ne dédaignoit pas de baiser les pauvres et les malades ; il les embrassoit comme ses

frères, non par vanité, il étoit fort éloigné de tout sentiment d'orgueil; mais il vouloit par son exemple confondre la fausse délicatesse qui répugne à approcher de ceux que l'indigence oppresse ou qu'afflige la maladie. Simple pour lui-même, il n'étoit magnifique que pour Dieu et pour les pauvres. Sans parler de cette pompe auguste et majestueuse, dont l'empereur lui-même fut ébloui lorsqu'il entra dans l'église de Césarée le jour d'une grande fête, de cette pompe qui, selon l'expression de saint Grégoire, représentoit les chœurs des anges, et qui annonçoit combien l'humble pontife étoit jaloux d'une sainte magnificence dans les cérémonies divines. Faisons quelques pas hors des murailles avec le même saint Grégoire; considérons cette ville nouvelle, ce beau monument de la piété d'un évêque charitable, ce commun trésor des riches, où animés par ses exhortations, ils apportent, non-seulement leur superflu, mais même leur nécessaire. C'est dans ce pieux magasin qu'ils viennent mettre leurs richesses à l'abri des vers et des brigands; c'est-là qu'elles ne craignent ni l'envie, ni le temps qui corrompt et use tout : c'est-là que la maladie est endurée patiemment, que les calamités trouvent des ressources, et la miséricorde un exercice salutaire. Sans autres fonds que la confiance publique, saint Basile avoit élevé hors de la ville de Césarée un édifice non moins superbe que commode, où les pauvres et les affligés trouvoient en tout temps un asile favorable et des secours de toutes espèces.

Ecoutons encore saint Grégoire de Nazianze. Sa réputation, dit-il, étoit si bien établie, que plusieurs imitoient ses moindres vertus, jusqu'à ses défauts même, pour se faire remarquer et

pour acquérir de la gloire ; sa pâleur, sa barbe, sa marche tranquille, sa manière de se nourrir et de se vêtir ; et, comme pour l'ordinaire on outre ce qu'on imite, la gravité de celui qu'ils prenoient pour modèle dégénéroit chez eux en une tristesse déplaisante : Basile faisoit tout naturellement et n'affectoit rien. A ne considérer que les apparences, on auroit cru voir plusieurs Basiles ; mais ce n'étoient que des statues mortes, ou des échos n'articulant distinctement que les dernières paroles Ils lui ressembloient d'autant moins qu'ils s'efforçoient davantage de lui ressembler. On se faisoit un point d'honneur d'avoir eu quelque commerce avec Basile, de lui avoir rendu des respects, de citer quelques-unes de ses actions, et de ses paroles sérieuses ou enjouées.

En célébrant la mémoire de son ami, l'orateur ne manque pas de rappeler ses écrits et ses talens. Il parle de ses Homélies sur l'ouvrage des six jours, auxquelles il donne les plus grands éloges, de ses Livres dogmatiques et ascétiques, de ses Homélies familières, de ses Discours de morale, de ses Panégyriques des martyrs, de ses Commentaires sur l'Ecriture sainte dont il paroît que nous avons perdu un grand nombre ; il s'étend beaucoup sur la pureté de sa foi que quelques personnes mal intentionnées ou mal instruites avoient voulu obscurcir; il met au-dessus de tout son éloquence, qui véritablement est admirable. Une excellente dialectique, sans laquelle on ne peut être bon orateur, des connoissances étendues et variées qui nourrissent le discours, des mouvemens vrais qui l'animent, une imagination riche qui embellit tout, de grandes pensées, de sublimes conceptions, un fréquent et bel usage de

l'Ecriture sainte; de la douceur, de la force, des graces, une diction pure, une précision attique; tel est en génénal le caractère de l'éloquence de saint Basile. Sa marche, ainsi que celle de saint Jean Chrysostôme, est libre et facile. J'ai remarqué dans l'orateur de Césarée le même défaut que dans celui d'Antioche; ils sont trop curieux l'un et l'autre de parure et d'ornemens, de tableaux agréables et de descriptions fleuries. Quoiqu'ils aient un bien meilleur goût que les Pères latins, et qu'en général le langage chez eux soit presque aussi beau que chez les anciens Grecs, il faut convenir cependant qu'ils n'ont pas la sage sobriété de Démosthène, d'Eschine, ni d'Isocrate en qui néanmoins quelques-uns trouvent un peu trop de recherche, ni même du célèbre orateur de Rome à qui ses contemporains reprochoient un peu de luxe asiatique. Je renvoie encore ici aux réflexions que j'ai faites là-dessus dans le discours préliminaire pour le saint Jean Chrysostôme. Je me contente de remarquer, comme alors, que c'étoit probablement le vice du siècle, siècle des rhéteurs et des sophistes. Saint Basile nous en offre une preuve convaincante. Ses lettres, qu'il écrivoit en suivant son impulsion naturelle, sans se prêter au goût de son temps, ne présentent nulle part, ou du moins fort rarement, le défaut dont nous parlons. Elles ont été admirées avec justice par tous les connoisseurs comme des chefs-d'œuvre. Au nombre de plus de trois cent cinquante, elles sont toutes écrites du ton le plus convenable et le plus simple, avec une variété infinie. Saint Basile est aussi supérieur à saint Jean Chrysostôme dans le genre épistolaire qu'il lui est inférieur dans le genre oratoire. Chrysostôme à ce qu'il paroît, ainsi que Démosthène, savoit peu descen-

dre du ton sérieux de l'orateur. Qoique ses lettres annoncent la plus belle ame, quoiqu'elles soient pleines de sentiment et d'un tendre intérêt pour ses amis, le ton en général en est un peu uniforme, elles n'ont pas à beaucoup près la facilité et la variété de celles de saint Basile. Mais aussi quel orateur! quelle abondance d'idées grandes et nobles! quelle élocution toujours brillante et toujours populaire! quelle diversité de tours vifs et animés! quelle effusion de belles images et de sentimens pathétiques! quelle multitude accablante d'argumens forts et pressans! saint Basile n'a au-dessus de lui dans certains endroits qu'un peu plus de force, d'énergie et de précision. On peut dire en deux mots de ces deux hommes qui auroient fait la gloire de tout siècle où ils eussent paru, qu'il avoient tous deux de l'esprit et du génie, mais que Basile avoit plus d'esprit, et Chrysostôme plus de génie. Ce qu'ils avoient l'un et l'autre à peu près également, c'étoit une grande connoissance de l'Écriture sainte.

Je dirai peu de chose des traducteurs de saint Basile, et de la traduction que j'offre maintenant au public. Les Homélies sur l'Hexaëméron, ou ouvrage des six jours, n'ont jamais été traduites dans notre langue, du moins que je sache. M. Hermant, qui a écrit la vie du saint évêque, a traduit ses Ascétiques. La traduction m'en a paru bonne, claire et naturelle. Je n'ai pas été aussi content de la traduction des Homélies et des Lettres, qui est du même Nicolas Fontaine qui a traduit plusieurs ouvrages de saint Jean Chrysostôme. Elle n'est pas fort exacte, le sens est manqué en plusieurs endroits: le style des homélies n'est pas assez oratoire, celui des lettres n'est pas assez dégagé. J'en ai cependant profité quand je l'ai

trouvée fidèle et élégante. Je n'ai rien négligé pour saisir par-tout le sens et l'esprit de l'orateur, pour ne point défigurer, ni dans ses discours, ni dans ses lettres, le génie d'un des plus grands hommes qui aient paru dans le monde et dans l'Eglise, d'un homme qui a mérité l'admiration de tous ceux qui avoient embrassé la religion chrétienne, et de ceux mêmes qui étoient restés attachés au paganisme.

HOMÉLIES ET DISCOURS

CHOISIS

DE S. BASILE-LE-GRAND.

HOMÉLIE

SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE : *Je détruirai mes greniers et j'en construirai de plus grands ;*

ET

CONTRE L'AVARICE.

Luc. 12. 18.

SOMMAIRE.

CETTE Homélie est une des plus belles de saint Basile par la vivacité des mouvemens, le pathétique des sentimens, la beauté des pensées, la richesse des expressions. Il n'a pas suivi de plan marqué, suivant son usage. Il attaque avec force, dans la personne du riche de l'Evangile, la folie et le crime de l'homme avare et cupide, à qui ses richesses ne causent que des soucis et des inquiétudes; qui n'use de ses biens que pour satisfaire sa sensualité; qui, au lieu de rendre graces à un Dieu bienfaisant, l'irrite par de honteuses débauches; qui, malgré l'incertitude d'une vie aussi courte, se prépare de longues jouissances; qui, loin de soulager les misérables, trafique de leurs misères; qui prétend jouir

seul de ce qui lui a été donné pour le partager avec les autres; que ni le plaisir de soulager les malheureux, ni les récompenses promises aux œuvres de miséricorde, ni les peines réservées à la dureté du riche impitoyable, ne peuvent rendre sensible aux infortunes d'autrui; dont toute la conduite enfin tend à lui attirer, dans les jours de la justice, les malédictions du souverain Juge. On voit dans ce discours, le plus touchant tableau d'un père infortuné, qui, pressé par le besoin, se détermine à vendre un de ses fils.

Il est parmi nous deux sortes d'épreuves. Nous sommes attaqués dans ce monde, ou par l'affliction, qui, comme l'or dans le creuset, éprouve notre ame et fait connoître sa force en exerçant sa patience, ou par la prospérité même, qui est un autre genre d'épreuve. Car il est également difficile, et de ne pas nous laisser abattre dans les peines de la vie, et de ne pas nous laisser emporter par l'orgueil dans l'excès du bonheur. Job nous fournit un exemple de la première sorte d'épreuve. Cet athlète généreux et invincible, qui, lorsque le démon venoit fondre sur lui comme un torrent impétueux, a soutenu tous ses efforts avec un cœur ferme et inébranlable, s'est montré d'autant plus grand, d'autant plus élevé au-dessus des disgraces, que son ennemi lui livroit des combats plus rudes et plus cruels. Le riche de l'évangile qu'on vient de lire, nous offre un exemple, entre mille autres, de l'épreuve dans les heureux succès; ce riche qui possédoit déjà de grandes richesses, et qui en espéroit de nouvelles, parce qu'un Dieu bon n'avoit point puni d'abord son ingratitude, mais qu'il ajoutoit tous les jours à ses biens, pour essayer si en rassasiant son cœur, il pourroit le tourner vers la sensibilité et la bienfaisance.

Les terres d'un homme riche, dit l'Evangile,

lui ayant rapporté des fruits en abondance, il se disoit à lui-même : Que ferai-je ? Je détruirai mes greniers et j'en construirai de plus grands (Luc. 12. 16 et suiv.). Pourquoi donc gratifier de cette abondance de fruits, un homme qui n'en devoit faire aucun bon usage ? c'est pour qu'on vît se manifester avec plus d'éclat l'immense bonté de Dieu, qui s'étend jusque sur de pareils hommes; qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes, et lever son soleil sur les méchans et sur les bons (*Matth.* 5. 45.). Mais ce Dieu bon et patient amasse de plus grands supplices contre les criminels qu'il diffère de punir. Il a envoyé des pluies sur une terre cultivée par des mains avares, il a ordonné au soleil d'échauffer les semences et de les multiplier au centuple. Un terrain fertile, une température favorable, des semences abondantes, des animaux robustes, compagnons des travaux, et les autres avantages qui font prospérer la culture : voilà les bienfaits dont Dieu a comblé le riche de l'Evangile Et que voyons-nous dans ce riche ? des mains fermées à toute largesse, un cœur dur, insensible aux besoins et aux souffrances d'autrui. Voilà comme il a reconnu les dons multipliés de son bienfaiteur. Il ne s'est pas rappelé que les autres hommes sont ses semblables, il n'a pas songé à faire part aux indigens de son superflu, il n'a tenu aucun compte de ces préceptes : *Ne cessez pas de faire du bien au pauvre ; que la foi et une charité bienfaisante ne vous abandonnent jamais ; rompez votre pain avec celui qui a faim* (Prov. 3. 3 et 27. — Is. 58. 7.). Les leçons, les cris de tous les prophètes et de tous les docteurs ont été pour lui inutiles. Ses greniers trop étroits et trop foibles, rompoient sous la multitude des fruits dont ils étoient chargés ; son ame

avide n'étoit pas encore satisfaite. Ajoutant sans cesse à ce qu'il avoit déjà, grossissant toujours ses biens par les productions de chaque année, il tomba enfin dans un embarras et des perplexités dont il avoit peine à sortir. Son avarice ne lui permettoit pas d'abandonner les anciennes récoltes; il ne pouvoit renfermer les nouvelles, vu leur abondance; il étoit donc embarrassé, il ne savoit à quoi se résoudre.

Qui n'auroit pas eu pitié de ce riche, malheureux par sa propre richesse, misérable par les biens qu'il possédoit, plus misérable encore par ceux qu'il attendoit? Ce sont moins des revenus que lui produisent ses terres, que des gémissemens. Ce ne sont pas des fruits qu'il amasse, mais des peines d'esprit, des inquiétudes et des embarras cruels. Il se lamente comme le pauvre. Celui qui est pressé par l'indigence fait entendre ces plaintes: Que ferai-je? d'où tirerai-je ma nourriture et mes vêtemens? Que ferai-je? dit aussi ce riche. Son ame est oppressée et agitée par les soins et les soucis. Ce qui réjouit les autres inquiète l'avare. L'abondance qui règne dans sa maison ne le satisfait pas; ses celliers qui regorgent de biens lui causent une peine intérieure; il appréhende que venant par hasard à jeter les yeux sur les objets qui l'environnent, il ne trouve une occasion de soulager les indigens. Il me paroît être une parfaite image de ces gourmands insatiables, qui aiment mieux charger leur estomac outre mesure et se nuire à eux-mêmes, que d'abandonner leurs restes à celui qui est dans le besoin.

Reconnoissez, ô riche, celui dont vous tenez vos richesses; rappelez-vous qui vous êtes, quels sont les biens que vous administrez, quel est celui dont vous les avez reçus, et pourquoi il vous

a préféré à tant d'autres. Vous êtes le dispensateur d'un Dieu bon, l'intendant et l'économe de vos semblables. Ne croyez pas que les productions abondantes de vos champs soient destinées uniquement à satisfaire votre avidité. Ne regardez pas comme étant à vous les biens que vous avez entre les mains; ces biens qui, après vous avoir réjoui quelques instans, ne tarderont guère à être dissipés; ces biens dont on vous demandera un compte rigoureux. Vous doublez les portes et les serrures pour les enfermer tous, vous les scellez et les enchaînez de toutes parts; craintif et inquiet, vous veillez à leur garde, et délibérant avec vous-même, prenant l'avis d'un mauvais conseiller, vous vous demandez : Que ferai-je ? La réponse étoit prête et toute simple : Je soulagerai la faim du pauvre, j'ouvrirai mes greniers, et j'appellerai tous les indigens. A l'exemple de Joseph, je ferai retentir ces paroles aussi pleines de grandeur que d'humanité : O vous tous qui manquez de pain, accourez à moi, recevez chacun votre subsistance de la bonté de Dieu, prenez votre part des biens qui coulent comme d'une fontaine publique (*Gen.* 47.). Mais vous êtes bien loin, oui, vous êtes bien loin de ressembler à Joseph, vous qui enviez aux autres hommes la jouissance de vos possessions; vous qui, tenant conseil au-dedans de vous-même, et prenant un parti funeste aux pauvres, pensez non à soulager les besoins de chacun, mais à garder pour vous seul ce que vous recueillez, et à priver tous les autres de l'avantage qu'ils pouvoient tirer de vos richesses. On étoit près de redemander l'ame du riche de l'Evangile (*Luc.* 12. 20.), et il songeoit à manger les fruits de ses terres; on devoit la lui redemander cette nuit même, et il imaginoit des

jouissances pour plusieurs années. On lui a permis de consulter à loisir, et de manifester ses sentimens, afin de lui faire subir la sentence digne de de sa résolution criminelle.

Craignez de tomber dans la même faute. L'Ecriture nous offre son exemple, afin que nous évitions son erreur. Imitez la terre, produisez comme elle, et ne vous montrez pas inférieur à un être inanimé. Observez cependant que ce n'est point pour sa propre jouissance, mais pour votre usage, que la terre fait éclore ses fruits ; tandis que vous, vous amassez pour vous-même les fruits de bienfaisance que vous faites paroître au-dehors : car tout l'avantage des bonnes œuvres retourne à celui qui les fait. Vous avez nourri l'indigent ; ce que vous lui avez donné vous revient avec usure. Et comme la semence qui tombe sur la terre, profite à celui qui la jette ; de même le pain jeté dans le sein du pauvre, est du plus grand rapport pour celui qui le donne. Ayez pour fin dans vos cultures de recueillir la semence céleste. *Semez*, dit un prophète, *semez pour vous-meme dans la justice* (Osée. 10. 12.). Pourquoi vous tourmenter ? pourquoi vous fatiguer ? pourquoi cet empressement à enfermer vos biens dans des murs de boue et de briques ? *Une bonne réputation vaut mieux que de grandes richesses* (Prov. 22. 1.). Si vous les estimez, ces richesses, pour les honneurs qu'elles procurent, considérez combien il importe plus à votre gloire d'être appelé le père d'un millier de pauvres, que de compter dans votre bourse mille pièces de monnoie. Vous laisserez vos biens sur la terre malgré vous ; mais l'honneur qui vous reviendra de vos bonnes œuvres, vous le transporterez dans le ciel, lorsque tout le peuple, environnant le tribunal

du souverain Juge, vous appellera son père nourricier, son bienfaiteur, et vous donnera les autres noms que vous aura mérités votre bienfaisance. Vous voyez des hommes, jaloux de donner des spectacles de baladins et d'athlètes, spectacles qu'on doit avoir en horreur, vous les voyez prodiguer l'or pour repaître leur vanité d'un honneur frivole, pour entendre les cris et les applaudissemens du peuple : et vous, vous épargnez la dépense lorsque vous devez obtenir une gloire que rien n'égale. Un Dieu qui reçoit vos présens, les anges qui applaudissent à votre libéralité, les hommes de tous les siècles qui envient votre bonheur, une gloire éternelle, une couronne incorruptible, le royaume des cieux ; telle est la récompense dont sera payée la distribution que vous aurez faite de quelques matières périssables. Vous ne pensez à aucun de ces avantages, et votre amour pour les biens présens vous fait oublier les biens futurs.

Distribuez ici-bas vos richesses pour les besoins du pauvre, et soyez jaloux de vous distinguer dans ces pieuses dépenses. Qu'il soit dit de vous : *Il a répandu ses biens dans le sein des indigens, sa justice subsistera dans tous les siècles* (Ps. 111. 9.). N'aggravez pas les nécessités des misérables, en faisant augmenter le prix de leur subsistance. N'attendez pas la disette pour ouvrir vos greniers. *Le monopoleur est maudit du peuple* (Prov. 11. 26.). Que la soif de l'or ne vous fasse pas épier la famine ; que la passion de vous enrichir ne vous fasse point profiter de la misère commune, et craignez de trafiquer des calamités de vos semblables. Que la colère divine ne soit pas pour vous une occasion de grossir vos trésors, n'aigrissez pas les plaies des malheureux qu'affli-

gent de cruels fléaux. Mais vous ne considérez que l'or, et jamais votre frère. Vous connoissez les marques de la monnoie, vous savez distinguer celle qui est bonne de celle qui est fausse ; et vous affectez de méconnoître votre frère dans le besoin. L'éclat de l'or vous réjouit ; et vous ne faites aucune attention au pauvre qui voudroit vous faire entendre ses gémissemens.

Comment vous mettrai-je sous les yeux sa situation déplorable ? Après avoir examiné autour de lui quelles peuvent être ses ressources, il ne se voit ni argent, ni espérance d'en acquérir. Un petit nombre d'habits et de meubles, qui tous ensemble valent à peine quelques oboles, voilà tout ce que possède son indigence. Il finit par tourner ses regards vers ses enfans ; il songe à les conduire au marché (1), pour suspendre la mort qui le menace. Imaginez-vous un combat entre la faim qui le presse et l'affection paternelle. La faim lui présente la mort la plus triste, la nature le retient et lui persuade de mourir avec ses enfans. Souvent poussé, souvent arrêté, enfin il cède, forcé et vaincu par une nécessité impérieuse et un besoin pressant. Entrons dans le cœur d'un père pour y voir les réflexions qui l'agitent, Qui vendrai-je le premier ? qui d'entre eux un dur marchand de grains verra-t-il avec plus de plaisir ? Choisirai-je l'aîné ? mais je respecte son aînesse. Irai-je au plus jeune ? mais j'ai pitié de son âge tendre qui ne sent pas encore son malheur. Celui-ci est la plus parfaite image de ses parens : cet autre est propre

(1) Dans le temps où écrivoit saint Basile, l'esclavage subsistoit encore ; et il y avoit des exemples de pères qui vendoient leurs propres enfans, lesquels, par cette vente, devenoient esclaves. Saint Ambroise a imité cet endroit du discours de notre orateur, ainsi que plusieurs autres.

aux sciences. Quel cruel embarras! que devenir? que faire? qui de ces infortunés dois-je attaquer? me dépouillerai-je des sentimens humains? prendrai-je ceux d'une bête féroce? Si je veux conserver tous mes enfans, je les verrai tous périr de faim devant moi. Si j'en abandonne un seul, de quel œil verrai-je ceux qui resteront, auxquels je ne serai devenu que trop suspect? comment habiterai-je ma maison, après m'être privé moi-même de mes enfans? comment me présenterai-je à une table où sera servi un pain acheté à un tel prix? Il part donc en versant un torrent de larmes, pour aller vendre le plus cher de ses enfans. Son affliction ne vous touche pas, vous ne pensez pas qu'il est homme comme vous. La faim presse ce malheureux père; et vous marchandez avec lui, vous le retenez, vous prolongez les douleurs qui le déchirent. Il vous offre ses propres entrailles pour vous payer sa nourriture; et, loin que votre main tremble en recevant de son infortune ce qu'elle vous vend de plus précieux, vous disputez avec lui, vous craignez d'acheter trop cher, vous cherchez à recevoir beaucoup en donnant peu, aggravant ainsi de toutes parts les disgraces de cet infortuné. Insensible à ses pleurs et à ses gémissemens, votre cœur dur et cruel est fermé à la commisération. Vous ne voyez que l'or, vous n'imaginez que l'or. C'est la pensée qui vous occupe pendant votre sommeil, c'est la pensée qui vous occupe encore à votre réveil. Et comme les personnes dont la tête est dérangée par la folie, ne voient pas les objets mêmes, mais ceux que leur présente une imagination malade; de même votre ame, vivement frappée de l'amour des richesses, ne voit que l'or, ne voit que l'argent. Vous préféreriez la vue de l'or à la vue même du

soleil. Vous souhaitez que tout se convertisse en or sous vos mains, et vous faites tout ce qui est en votre pouvoir pour que votre vœu s'accomplisse. Que de moyens n'employez-vous pas pour avoir de l'or? pour vous le blé devient or, le vin se durcit en or, la laine se transforme en or. Tous vos commerces, tous vos projets, vous apportent de l'or; enfin l'or même, multiplié par l'usure, vous produit de l'or.

Les désirs de l'avarice ne peuvent être rassasiés ni satisfaits. Nous laissons quelquefois des enfans gourmands se gorger à leur volonté de ce qu'ils aiment davantage, et nous parvenons à les dégoûter en les rassasiant. Il n'en est pas ainsi de l'avare. Plus il se remplit d'or, plus il en désire. *Si les richesses abondent chez vous, n'y attachez pas votre cœur*, vous dit le roi Prophète (*Ps.* 61. 11.). Mais vous les retenez lorsqu'elles débordent, et vous fermez exactement tous les passages. Enfermées et retenues de force dans la maison du riche, que font-elles? elles rompent toutes les digues, se répandent malgré lui, et faisant violence comme un ennemi qui vient fondre tout-à-coup, elles renversent et détruisent ses magasins et ses greniers. Il en construira de plus grands, dira-t-on. Mais qui est-ce qui l'assure qu'il ne les laissera pas à son héritier, avant qu'il les ait rétablis? car il pourra être enlevé du milieu des vivans, avant qu'il ait pu relever, selon ses désirs avares, les édifices où il renferme ses récoltes. Le riche de l'Evangile a trouvé une fin digne de ses résolutions iniques. O vous qui m'écoutez, suivez mes conseils: ouvrez toutes les portes de vos greniers et de vos maisons; donnez de toutes parts à vos richesses de libres issues. Comme on pratique des milliers de canaux pour que les eaux d'un grand fleuve se distribuent éga-

lement dans une terre qu'elles fertilisent; de même ouvrez à vos richesses divers passages, pour qu'elles se répandent dans la maison des pauvres. Les eaux des puits n'en deviennent que plus belles et plus abondantes lorsqu'on y puise souvent; trop long-temps reposées, elles croupissent. L'or arrêté dans les coffres n'est qu'un fonds mort et stérile; mis en mouvement par la circulation, il devient fructueux et se divise pour l'utilité commune. Quels éloges ne mérite-t-il pas à celui qui le répand pour le bien de ses frères? ne dédaignez point ces éloges. Quelle récompense ne lui obtient-il pas du juste Juge? regardez cette récompense comme assurée.

Que l'exemple du riche condamné dans l'Evangile, se présente sans cesse à vous. Attentif à garder les biens dont il jouit déjà, inquiet pour ceux qu'il s'attend de recueillir, sans savoir s'il vivra le lendemain, il prévient ce lendemain par les fautes qu'il commet dès aujourd'hui. Le pauvre n'est pas encore venu le supplier, et il manifeste déjà la dureté de son cœur; il n'a pas recueilli ses fruits, et il donne déjà des marques de son avarice. La terre officieuse et libérale lui offroit toutes ses productions; elle lui montroit dans ses champs des moissons épaisses; dans ses vignes, les ceps chargés de raisins; dans ses divers plants, les oliviers et les autres arbres, dont les branches courbées sous les fruits, lui annonçoient une pleine abondance. Pour lui, il étoit déjà dur et resserré; il envioit déjà à l'indigent ce qu'il n'avoit pas encore. Toutefois, de quels périls ne sont pas menacés les fruits avant leur récolte! souvent la grêle les brise et les écrase, une sécheresse mortelle nous les arrache des mains, des pluies excessives qui fondent des nues, les noient et les submergent.

Que n'adressez-vous donc vos prières au Souverain des cieux, pour qu'il accomplisse ses faveurs? Mais vous vous rendez d'avance indigne des biens qu'il vous destine. Vous parlez en secret au-dedans de vous-même; et le Ciel a jugé vos paroles, et il vous vient d'en haut des réponses terribles. Mais que se dit à lui-même l'avare? *Mon ame, tu as beaucoup de biens en réserve; bois, mange, réjouis-toi tous les jours* (Luc. 12. 19.). Quelle étrange folie! Si vous aviez l'ame d'une bête immonde, quel autre plaisir lui prépareriez-vous? Vous êtes si courbé vers la terre, vous comprenez si peu les biens spirituels, que vous offrez à votre ame de grossières nourritures, et que vous lui destinez ce que les entrailles mêmes rejettent. Si votre ame étoit décorée de vertus, pleine de bonnes œuvres et amie de Dieu, elle seroit comblée de biens, elle goûteroit une volupté légitime et pure. Mais puisque vous n'avez que des idées terrestres, que vous vous faites un dieu de votre ventre, que vous êtes tout charnel, entièrement asservi à vos passions, écoutez la réponse qui vous convient; ce n'est pas un homme, c'est le Seigneur qui vous la fait lui-même. *Insensé, on vous redemandera cette nuit votre ame, et ce que vous avez mis en réserve, à qui reviendra-t-il* (Luc 12. 20.)?

La conduite du riche de l'Evangile est plus extravagante que le supplice éternel n'est rigoureux. Il va être enlevé de ce monde, et quel est le projet qu'il médite? *Je détruirai mes greniers et j'en construirai de plus grands. Je détruirai mes greniers!* Vous ferez bien, pourrois-je lui dire. Les magasins d'iniquité ne méritent que trop d'être détruits. Renversez de vos propres mains ce que vous avez élevé criminellement. Ruinez ces celliers dont personne ne se

retira jamais soulagé. Faites disparoître toute votre maison, l'asile et le refuge de votre avarice. Enlevez les toits, abattez les murs, montrez au soleil le blé que vous laissez pourrir : tirez de leurs prisons les richesses qui y sont enchaînées : exposez aux yeux du public ces cachots ténébreux où vous tenez vos trésors. *Je détruirai mes greniers et j'en construirai de plus grands.* Mais si vous remplissez encore ceux-ci, quel parti prendrez-vous ? les détruirez-vous de nouveau, et en construirez-vous d'autres ? Eh ! quoi de plus insensé que de se tourmenter sans fin, que de construire et de détruire sans cesse avec la même ardeur ? Vous avez, si vous voulez, des greniers, les maisons des pauvres. *Amassez-vous des trésors dans le ciel* (Matth. 5. 20.) : ce que vous y mettrez en réserve ne sera ni mangé par les vers, ni rongé par la rouille, ni pillé par les voleurs. Je donnerai aux pauvres, direz-vous, lorsque j'aurai construit de nouveaux greniers. Vous fixez un long terme à votre vie. Prenez garde que la mort ne se presse et ne devance ce terme. Promettre de faire du bien annonce plutôt un cœur dur qu'une ame bienfaisante. Vous promettez, non pour donner par la suite, mais pour vous débarrasser dans le moment. Car enfin, qui vous empêche de donner dès aujourd'hui ? le pauvre n'est-il pas à votre porte ? vos greniers ne sont-ils pas pleins ? la récompense n'est-elle pas prête ? le précepte n'est-il pas clair ? L'indigent périt de faim, le pauvre nu tremble de froid, l'infortuné débiteur est traîné en prison ; et vous remettez l'aumône au lendemain ! Ecoutez Salomon : *Ne dites pas à celui qui vous demande : Revenez, et je vous donnerai demain ; car vous ignorez ce qui arrivera le jour suivant* (Prov. 3. 28. — 27. 1.). Quels

préceptes vous méprisez, parce que l'avarice vous bouche les oreilles! Vous devriez rendre graces à votre bienfaiteur, être joyeux et content, vous applaudir de n'être pas obligé vous-même d'aller assiéger les portes d'autrui, mais de voir les malheureux se tenir à la vôtre: et vous êtes triste, abattu, d'un abord difficile, évitant d'être rencontré, de peur que le moindre don ne vous échappe des mains malgré vous. Vous ne connoissez que cette parole: Je n'ai rien, je ne donnerai pas, je suis pauvre moi-même. Oui, vous êtes réellement pauvre et dénué de tout bien spirituel. Vous êtes pauvre de charité, pauvre de bienfaisance, pauvre de confiance en Dieu, pauvre d'espérance éternelle. Ah! partagez vos récoltes avec vos frères; donnez à celui qui a faim un blé qui demain sera pourri. C'est le genre d'avarice le plus cruel de tous, de ne pas faire part aux indigens, même des choses qui se corrompent.

Quel tort fais-je, direz-vous peut-être, de garder ce qui est à moi? Comment à vous? où l'avez-vous pris? d'où l'avez-vous apporté dans ce monde? C'est comme si quelqu'un, s'étant emparé d'une place dans les spectacles publics, vouloit empêcher les autres d'entrer, et jouir seul, comme lui étant propre, d'un plaisir qui doit être commun. Tels sont les riches. Des biens qui sont communs, ils les regardent comme leur étant propres, parce qu'ils s'en sont emparés les premiers. Que si chacun, après avoir pris sur ses richesses de quoi satisfaire ses besoins personnels, abandonnoit son superflu à celui qui manque du nécessaire, il n'y auroit ni riche ni pauvre. N'êtes-vous pas sorti nu du sein de votre mère? ne retournerez-vous pas nu dans le sein de la terre? Et d'où vous viennent les biens dont vous êtes possesseur?

Si vous croyez les tenir du hasard, vous êtes un impie; vous méconnoissez celui qui vous a créé; vous ne rendez pas graces à celui qui vous les a donnés. Si vous avouez qu'ils vous viennent de Dieu, dites-nous pourquoi vous les avez reçus de ce Maître commun? Dieu ne seroit-il pas injuste d'avoir fait un partage aussi inégal des biens de ce monde? Pourquoi êtes-vous riche, et votre frère est-il pauvre? n'est-ce pas afin que vous receviez le prix de votre bienfaisance et d'une administration fidèle, et que lui, il soit abondamment récompensé de sa résignation et de sa patience? Vous qui engloutissez tout dans le gouffre d'une insatiable avarice, vous croyez ne faire tort à personne, lorsque vous privez du nécessaire tant de misérables. Quel est l'homme injustement avide? n'est-ce point celui qui n'est pas satisfait lorsqu'il a suffisamment? Quel est le voleur public? n'est-ce pas celui qui prend pour lui seul ce qui est à chacun? N'êtes-vous pas un homme injustement avide, un voleur public, vous qui vous appropriez seul ce que vous avez reçu pour le dispenser aux autres? On appelle brigand celui qui dépouille les voyageurs habillés : mais celui qui ne revêt pas l'indigent nu, mérite-t-il un autre nom? le pain que vous enfermez est à celui qui a faim; l'habit que vous tenez dans vos coffres est à celui qui est nu; la chaussure qui se gâte chez vous est à celui qui n'en a pas; l'or que vous enfouissez est à celui qui est dans le besoin. Ainsi vous faites tort à tous ceux dont vous pouviez soulager l'indigence.

Voilà de beaux discours, direz-vous; mais l'or est plus beau. Ainsi, lorsqu'on parle de sagesse à ceux qui vivent dans le désordre, le mal qu'on leur dit de la femme avec laquelle ils ont un com-

merce criminel, ne fait que réveiller le souvenir de leur passion et les enflammer davantage. Que ne puis-je donc vous mettre sous les yeux toute la misère du pauvre, afin que vous sentiez de quels gémissemens et de quelles larmes vous composez votre trésor ! De quel prix ne vous paroîtront pas au jour du jugement ces paroles ! *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis la constitution du monde : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étois nu, et vous m'avez revêtu* (Matth. 25. 34 et suiv.). Combien ne frémirez-vous pas au contraire, quel sera votre terreur et votre tremblement, quand vous entendrez cette condamnation ! *Retirez-vous de moi, maudits, allez dans les ténèbres extérieures qui étoient préparées au démon et à ses anges : car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étois nu, et vous ne m'avez pas revêtu* (Matth. 25. 41 et suiv.). Ce n'est point celui qui a pris, que l'Evangile condamne, mais celui qui n'a pas donné.

Je vous ai parlé pour vos vrais intérêts : si vous suivez mes conseils, vous êtes assurés des biens qui vous sont destinés et promis ; si vous refusez de m'écouter, vous savez quelles sont les menaces de l'Ecriture : je souhaite que vous ne les connoissiez point par expérience, et que vous preniez de meilleurs sentimens, afin que vos richesses deviennent pour vous la rançon de vos péchés, et que vous puissiez parvenir aux biens célestes qui vous sont préparés, par la grace de celui qui nous a appelés tous à son royaume, à qui appartient la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS

ADRESSÉ AUX JEUNES GENS,

SUR L'UTILITÉ

QU'ILS PEUVENT RETIRER DE LA LECTURE DES LIVRES PROFANES.

SOMMAIRE.

Le but et le sujet de ce Discours sont d'apprendre aux jeunes gens l'utilité qu'ils peuvent retirer de la lecture des livres profanes; ceux qu'ils doivent rejeter comme nuisibles, ceux qu'ils doivent lire comme utiles; les excellens préceptes de morale et les exemples de vertu que leur offrent ces derniers, exemples et préceptes conformes à l'Evangile, auquel ces livres les préparent ou dans lequel ils les confirment. Ce discours est un modèle et un chef-d'œuvre dans son genre. On y voit une érudition sage qui instruit sans ennuyer, une grande sévérité de principes assaisonnée de tous les charmes du style; ce sont les Graces, pour ainsi dire, mais graves et austères, qui dictent les leçons de la Sagesse.

Mes chers enfans,

Bien des motifs m'engagent à vous donner les conseils que je crois les meilleurs pour vous et les plus salutaires. A l'âge où je suis, le grand nombre d'événemens par où j'ai passé, les révolutions diverses que j'ai éprouvées, ces révolutions si pro-

pres à instruire, m'ayant donné de l'expérience, je dois être en état de montrer le chemin le plus sûr à des jeunes gens qui commencent leur carrière. D'ailleurs, après vos parens, personne ne vous touche de plus près que moi, de sorte que j'ai pour vous une tendresse vraiment paternelle; et, si je ne m'abuse sur vos sentimens, je me flatte aussi que vous me regardez comme tenant la place des auteurs de vos jours. Si donc vous êtes dociles à mes préceptes, vous serez dans le second ordre de ceux que loue Hésiode : sinon, sans vous rien dire d'offensant, je me contenterai de vous rappeler les vers de ce poète, dans lesquels il dit, que le premier mérite est de voir par soi-même ce qu'il y a de mieux à faire; le second, de pouvoir suivre les avis utiles qu'un autre vous donne; mais que celui-là n'est bon à rien, qui ne sait ni agir par soi-même, ni profiter des conseils d'autrui (1). Ne soyez pas étonnés si, lorsque vous avez des maîtres dont vous allez tous les jours recevoir les leçons, lorsque vous conversez avec les plus illustres des anciens écrivains, par les livres qu'ils nous ont laissés, je prétends avoir trouvé quelque chose de meilleur à vous dire. Je viens vous avertir de ne pas suivre aveuglément des docteurs profanes, de ne pas vous livrer à eux sans réserve, mais de prendre chez eux ce qu'il y a de bon, et de savoir ce qu'il faut rejeter. Comment donc pourrons-nous faire ce choix ? c'est ce que je veux vous apprendre, et c'est par où je vais commencer.

Nous croyons, mes chers enfans, que la vie

(1) Hésiode, dans le poëme intitulé : *Les ouvrages et les jours*, v. 291. Cette pensée du poète grec a été souvent répétée après lui, entr'autres par Tite-Live dans le discours de Minucius au dictateur Fabius.

présente n'est rien ; tout ce qui se borne à l'utilité de cette vie n'est pas un bien à nos yeux. La naissance, la force, la beauté, la bonne mine, les honneurs, l'empire même, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde, nous paroît peu désirable : sans envier le bonheur de ceux qui possèdent ces avantages, nous portons plus loin nos espérances ; et, dans tout ce que nous faisons, nous nous proposons pour terme une vie future. Tout ce qui peut nous y conduire, nous disons qu'il faut l'aimer et le rechercher de toutes ses forces, mais qu'on doit mépriser tout ce qui ne sauroit nous aider à l'obtenir. Pour vous expliquer quelle est cette vie, quelle en sera la nature et le séjour, il faudrait vous entretenir plus long-temps que je n'ai résolu, et sur des objets qui passeroient votre capacité. Il me suffira de vous dire qu'en rassemblant toute la prospérité dont les hommes ont joui depuis qu'il en existe, on ne trouvera rien qui approche du bonheur d'une autre vie ; on verra que toute la somme des biens présens est aussi inférieure au moindre des biens futurs, que l'ombre et le songe sont au-dessous de la réalité : ou plutôt, pour me servir d'un exemple plus propre, autant l'ame est plus précieuse que le corps, autant la vie future l'emporte sur la vie présente. Les saintes Ecritures nous apprennent ces vérités, en nous instruisant par des dogmes mystérieux. Mais comme votre jeunesse ne vous permet pas encore de pénétrer dans leur profondeur, nous exerçons les yeux de votre esprit à regarder dans des livres qui ne leur sont pas opposés, comme dans des ombres et dans des miroirs. C'est ainsi qu'on occupe les soldats de divers exercices qui paroissent des amusemens, mais qui leur servent pour des combats sérieux. Imaginez-

vous qu'on nous propose un combat de la plus grande importance, et qu'il faut nous y préparer avec tout le soin dont nous sommes capables, nous occuper de la lecture des poètes, des orateurs, de tous les écrivains qui peuvent nous servir à perfectionner notre ame. Comme donc les ouvriers en teinture préparent avec de certaines drogues les étoffes qu'ils veulent teindre en couleur de pourpre, ou en toute autre couleur que ce soit; de même, si nous voulons empreindre en nous l'idée du beau assez fortement pour qu'elle soit ineffaçable, nous devons nous initier dans les sciences profanes, avant que de vouloir entrer dans les secrets des sciences sacrées. Par-là, nous nous accoutumerons à ces vives lumières, comme on s'accoutume à regarder le soleil en voyant son image dans l'eau.

Si les sciences profanes ont quelque rapport avec les sciences sacrées, il nous sera avantageux de les connoître; sinon, nous en connoîtrons la différence en les rapprochant l'une de l'autre, et cela ne contribuera pas peu à nous affermir dans la connoissance de la vérité. Par quelle comparaison pourra-t-on mieux se représenter l'une et l'autre doctrine? Les arbres ont une vertu naturelle pour se charger de fruits dans leur saison, mais ils produisent aussi des feuilles qui sont comme l'ornement des rameaux que le vent agite avec elles: c'est ainsi que les ames produisent la vérité, qui est comme le fruit et la production principale; mais c'est un avantage que ces mêmes ames soient environnées des sciences profanes, comme de feuilles qui ombragent le fruit et qui l'embellissent On dit que Moïse, dont la sagesse est si vantée, s'étoit exercé dans les sciences des Egytiens (*Act.* 7. 22.), lesquelles lui servirent

de degrés pour parvenir à la contemplation du grand Etre. On dit aussi que, dans les siècles suivans, Daniel fut instruit dans la sagesse des Chaldéens, avant que de s'appliquer aux sciences sacrées (*Dan.* 1. 4.).

Je vous ai montré suffisamment que les sciences profanes ne sont pas inutiles ; il faut maintenant vous apprendre dans quelles sources vous devez les puiser. Pour commencer par les poètes dont les discours sont plus variés, nous ne devons pas nous attacher à tout ce qu'ils disent. Nous recueillerons les actions et les paroles des grands hommes dont ils nous parlent ; nous les admirerons, et nous tâcherons de les imiter. Mais quand ils nous présenteront d'infames personnages, nous nous boucherons les oreilles pour nous garantir de pareils exemples, comme fit Ulysse, suivant leur rapport, pour éviter le chant des sirènes (*Odyssée.* l. 12. v. 173.). On s'accoutume aux mauvaises actions, en écoutant de mauvais discours. Nous devons donc garder soigneusement notre ame, de peur que des maximes perverses ne s'insinuent par l'agrément des paroles, et que nous n'avalions le poison avec le miel. D'après cela nous ne ferons aucune estime des poètes médisans et satiriques, ni de ceux qui représentent des hommes livrés à l'amour et au vin. Nous ne les écouterons pas, lorsqu'ils mettent la félicité à jouir d'une table somptueuse qui retentit de chansons dissolues ; et encore moins lorsqu'ils parlent de la pluralité des dieux et de leurs querelles indécentes. Le frère, chez les poètes, est en discorde avec son frère ; les parens et les enfans se font une guerre implacable. Ils attribuent à leurs dieux des adultères, des amours et des commerces infames, et surtout à ce Jupiter qu'ils annon-

cent comme la divinité suprême. Abandonnons au théâtre ces horreurs qu'on rougiroit d'attribuer à des brutes. Je puis raisonner de même sur les écrivains en prose, qui ne cherchent qu'à corrompre l'esprit de ceux qui les lisent. Nous n'imiterons point ces orateurs qui ne se servent de leur art que pour tromper. Des chrétiens qui ont choisi la voie droite et véritable, à qui l'Evangile défend même les procès, ne peuvent s'accommoder du mensonge, ni dans les affaires judiciaires, ni dans aucune autre. Nous étudierons ceux de leurs écrits où ils ont loué la vertu et blâmé le vice. Dans les fleurs, on se contente d'en regarder la couleur et d'en respirer l'odeur ; mais les abeilles en expriment un suc dont elles composent leur miel. C'est ainsi que ceux qui, dans leurs lectures, ne se proposent pas l'agrément et le plaisir, en tirent des maximes utiles qu'ils déposent dans leur esprit. Et, afin de suivre la comparaison des abeilles, nous devons imiter en tout leur exemple. Sans s'arrêter indifféremment à toutes les fleurs, sans entreprendre de tirer tout le suc de celles sur lesquelles elles reposent, elles n'en prennent que ce qui est utile pour leur travail et laissent le reste. Nous de même, si nous sommes sages, après avoir pris dans les livres ce qui est propre et conforme à la vérité, nous passerons ce qui ne conduit pas à ce terme. Et comme en cueillant les roses nous évitons les épines, ainsi en lisant les livres profanes, nous recueillerons ce qu'ils ont de bon, avec autant de soin que nous éviterons ce qui seroit capable de nuire. Nous devons donc examiner, avant tout, les sciences que nous voulons étudier, et les diriger à une fin convenable.

Comme la vertu est le chemin de la vie bien-

heureuse à laquelle nous tendons, et que les poètes, ainsi que les autres écrivains, et surtout les philosophes, ont célébré la vertu dans plusieurs de leurs ouvrages, il faut nous appliquer principalement à ceux de leurs écrits où ils la recommandent. Ce n'est pas, non, ce n'est pas un médiocre avantage que l'esprit des jeunes gens s'accoutume et s'habitue à ce qui est honnête. Ces premières traces s'impriment dans leurs ames encore tendres assez fortement pour qu'elles ne puissent jamais s'en effacer. Croyons-nous qu'Hésiode ait eu d'autre motif que d'exciter les jeunes gens à être vertueux, en écrivant ces vers qui sont dans la bouche de tout le monde, et dont voici le sens? Le chemin qui conduit à la vertu semble, au premier coup-d'œil, rude, difficile, escarpé, n'offrant que des sueurs et de la fatigue : aussi n'est-il pas donné à tout le monde d'en approcher à cause de sa roideur, ou d'arriver jusqu'au sommet. Mais quand une fois on y est arrivé, alors on voit que ce même chemin est beau, uni, doux, facile, plus agréable qu'un autre qui conduit au vice, qu'on peut prendre sur le champ, comme dit le même poète, parce qu'il en est voisin. Pour moi, il me semble qu'en parlant ainsi, Hésiode ne s'est proposé autre chose que de nous exhorter tous et de nous inviter à être vertueux, et à ne pas nous laisser décourager par la peine avant que d'être arrivés au but. Si nous trouvons d'autres écrivains chez qui la vertu soit également célébrée, remplissons-nous de leurs préceptes comme conduisant au même terme.

Un homme habile à expliquer le sens des poètes, me disoit que toute la poésie d'Homère est l'éloge de la vertu; que tout ce qui n'est pas pour l'ornement tend à cette fin, et qu'on en voit un

bel exemple dans le chef des Céphalléniens (1) qui sort nu d'un naufrage : que dans cet état, n'étant couvert que de sa vertu, préférable aux plus beaux vêtemens, loin d'encourir de la honte, il inspira d'abord du respect à une jeune princesse; qu'ensuite les autres Phéaciens eurent tant de vénération pour lui, que, sans penser à leur luxe et à leur opulence, ils ne regardoient, ils n'admiroient qu'Ulysse, ils ne souhaitoient rien davantage que d'être cet Ulysse sorti des flots dans un état si misérable. L'interprète d'Homère ajoutoit que par-là le poète sembloit s'écrier : O hommes, recherchez la vertu, laquelle nous fait triompher du naufrage, et rend un homme qui sort nu des flots, plus respectable que les opulens Phéaciens. Oui, sans doute, les autres biens n'appartiennent guère plus à leurs possesseurs qu'à ceux qui en sont privés, parce qu'ils passent d'une main à une autre comme dans les jeux de hasard : mais la vertu est la seule possession qu'on ne peut nous enlever, la seule qui nous reste pendant la vie et à la mort. C'est-là pourquoi Solon, à ce qu'il me semble, disoit aux riches : *Nous ne changerons jamais pour vos richesses la vertu, parce que celle-ci nous reste toujours, au lieu que les biens passent d'un homme à un autre homme* (2). Théognis pense à peu près de même, lorsqu'il dit que Dieu (quel que soit le Dieu dont il parle) fait pencher la balance tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; que celui qui étoit riche tombe souvent dans la dernière indigence.

(1) *Le chef des Céphalléniens*, Ulysse qui commandoit à des peuples de ce nom. On peut voir dans l'*Odyssée*, liv. 6, la manière dont il fut reçu par les Phéaciens.

(2) Les vers que St. Basile, ainsi que Plutarque, donnent à Solon, se trouvent dans *Théognis*, v. 316.

Prodicus, sophiste de Chio, raisonne à peu près de même, dans un de ses ouvrages, sur la vertu et sur le vice. Ce n'est pas un homme méprisable que ce Prodicus, et il mérite d'être lu avec attention. Quoique j'aie oublié ses propres paroles, et que je sache uniquement qu'il a écrit en prose, j'ai retenu son idée qu'il exprime à peu près de la sorte. Il dit qu'Hercule, encore très-jeune et dans l'âge à peu près où vous êtes, délibérant sur la route qu'il devoit choisir, s'il prendroit celle qui conduit à la vertu par la peine, ou une autre plus facile, il se présenta à lui deux femmes, dont l'une étoit la vertu, et l'autre le vice, qu'il reconnut à leur extérieur, avant qu'elles eussent ouvert la bouche. L'une avoit relevé sa beauté par un excès de parure, elle sembloit nager dans les délices et traînoit à sa suite tout l'essaim des plaisirs : elle cherchoit à entraîner Hercule en lui montrant tout son cortége et lui promettant plus encore. L'autre, quoique maigre et desséchée, avoit un regard ferme : elle lui tenoit un autre langage ; loin de lui promettre une vie douce et tranquille, elle lui annonçoit mille fatigues, mille travaux, mille périls sur terre et sur mer, mais dont la récompense seroit d'être placé au rang des dieux. Prodicus ajoute qu'Hercule suivit jusqu'à sa mort cette dernière route qu'on lui indiquoit.

En général, tous ceux qui ont écrit de la sagesse, ont loué la vertu dans leurs ouvrages, chacun suivant leurs forces. Nous devons les écouter, et tâcher d'exprimer leurs maximes dans notre conduite. Car celui-là seul est sage qui confirme sa philosophie par des actions ; ceux qui ne sont philosophes qu'en paroles ne méritent aucun égard. Le vrai sage me paroît ressembler à un peintre qui, représentant les plus belles figures d'hommes,

seroit tel lui-même que ceux qu'il peint sur la toile. Louer publiquement la vertu en termes magnifiques, débiter à ce sujet de longs discours, mais en particulier préférer le plaisir à la tempérance, la cupidité à la justice, c'est jouer le rôle de comédiens, qui représentent souvent les personnages de rois et de princes, quoiqu'ils ne soient ni rois ni princes, et que quelquefois ils ne soient pas même libres. Un musicien ne voudroit pas prendre une lyre mal accordée; un chef de chœur de musique ne voudroit pas d'un chœur qui ne chantât avec la plus parfaite harmonie: et un homme sera en discorde avec lui-même, il ne présentera pas une vie conforme à ses discours; il dira, comme dans Euripide: *Ma bouche a prononcé un serment auquel mon esprit n'a eu aucune part;* il sera plus jaloux de paraître vertueux, que de l'être réellement! Mais, si l'on en doit croire Platon, le dernier terme de la perversité, c'est de paroître juste quoiqu'on ne le soit pas.

Il faut donc aimer les discours qui renferment de bonnes maximes. Mais comme une tradition venue jusqu'à nous, ou les poètes et autres écrivains dans leurs livres nous ont conservé les belles actions des anciens personnages, nous ne devons pas négliger le fruit que nous pouvons tirer de ces grands modèles. Par exemple, un misérable accabloit Périclès d'injures, sans que celui-ci y fît aucune attention. Ils persistèrent tout le jour, l'un à recommencer sans relâche ses invectives, l'autre à n'y paroître aucunement sensible. L'insolent se retirant enfin sur le soir, Périclès le fit reconduire avec un flambeau pour que rien ne manquât à sa vertu. Un homme irrité contre Euclide de Mégare, avoit juré qu'il lui arracheroit la vie: Euclide lui répondit, en jurant de son côté, qu'il parvien-

droit à l'adoucir et à le rendre son ami. Il est à propos de nous rappeler ces exemples, lorsque la colère s'empare de nous. N'écoutons pas cette sentence d'un poète tragique : *La colère arme nos mains contre nos ennemis ;* mais plutôt fermons absolument nos cœurs à la colère : ou si cela n'est pas facile, que la raison du moins tienne la bride à la passion pour l'empêcher d'aller au-delà des bornes. Mais voyons de nouveaux exemples d'actions vertueuses. Un homme frappoit violemment et à plusieurs reprises sur le visage, Socrate, fils de Sophronisque. Celui-ci, loin de faire résistance, laissa ce furieux assouvir sa colère, jusqu'à ce qu'il sortît de ses mains le visage enflé et meurtri de coups. Quand l'homme eut cessé de frapper, Socrate se contenta d'écrire sur son front ; un tel m'a traité de la sorte (1), ainsi qu'un sculpteur qui met son nom sur sa statue. Comme ces actes de patience s'accordent avec nos maximes, il est bon d'imiter ceux qui nous en donnent l'exemple. L'action de Socrate a beaucoup de rapport avec le précepte qui, loin de nous permettre de nous venger lorsqu'on nous frappe à la joue, nous ordonne de présenter l'autre. L'action de Périclès et celle d'Euclide sont dans les principes de l'Evangile, où il nous est ordonné de supporter ceux qui nous persécutent, de souffrir avec douceur leur colère, de souhaiter du bien à nos ennemis, de ne jamais faire contre eux d'imprécation. Instruit par de tels exemples, on ne regardera plus

(1) Le grec porte *epoiei* à l'imparfait. C'est le mot dont se servoient par modestie les peintres et les sculpteurs, pour faire entendre qu'ils pouvoient encore retoucher à leurs ouvrages, et leur donner plus de perfection. Ils mettoient donc au bas de leurs tableaux ou de leurs statues, un tel faisait *epoiei*, et non un tel a fait *epoïèse*.

comme impossibles les préceptes du christianisme. Je ne passerai point sous silence la modération d'Alexandre, qui ne voulut pas même voir les filles de Darius, ses captives, quoiqu'elles eussent la réputation d'être les plus belles princesses du monde. Il auroit cru déshonorer sa victoire, en cédant aux attraits des femmes après avoir triomphé des hommes. Cette tempérance revient à cette maxime de l'Evangile, que celui qui regarde une femme avec un mauvais désir, quoiqu'il ne commette pas réellement l'adultère, n'est pas exempt de crime, parce qu'il admet la concupiscence dans son ame (*Matth.* 5.28.). J'ai assez de peine à me persuader que ce soit par hasard, et non par un dessein formé, que Clinias, un des disciples de Pythagore, ait observé fidèlement un de nos préceptes. Qu'a-t-il donc fait? Il auroit pu, en prêtant serment, éviter de perdre une somme de trois talens; il aima mieux payer ce qu'on lui demandoit, que de prêter un serment même conforme à la vérité. Il avoit, à ce qu'il me semble, entendu la défense qui nous est faite de jurer par quoi que ce soit (*Matth.* 5. 24 *et suiv.*).

Mais je reviens à ce que je disois d'abord. Nous devons choisir ce qui est utile, et non prendre tout sans distinction. Parmi les alimens, nous avons soin de rejeter ceux qui sont nuisibles; et nous ne ferions aucun choix des sciences qui nourrissent notre ame! nous serions comme un torrent qui entraîne dans sa course tout ce qu'il rencontre! Un pilote n'abandonne pas son vaisseau au caprice des vents, il le conduit au port selon les principes de son art. Des artisans en fer ou en bois vont à leurs fins par des règles certaines; et nous serions inférieurs à de simples ouvriers pour l'intelligence de nos plus grands inté-

rêts ! Dans les ouvrages des mains on auroit un but pour se diriger dans le travail ; et on ne s'en proposeroit aucun pour la vie humaine, pour un objet que doit avoir en vue, dans tous ses discours et dans toutes ses actions, quiconque ne veut pas absolument ressembler aux brutes ! Si nous n'agissons pour une fin, notre esprit, comme un vaisseau sans gouvernail et sans lest, flottera à l'aventure. Dans les combats de la lutte et de la musique, on se livre à des exercices préparatoires, pour obtenir la couronne promise. Celui qui s'est exercé à lutter ne se présentera point pour jouer de la flûte ou toucher de la lyre. Le fameux Polydamas, avant de paraître aux jeux olympiques, arrêtoit des chars dans leur course, et par-là augmentoit ses forces. Milon (1), se tenant sur un bouclier frotté d'huile, ne pouvoit être arraché de sa place ; et quelque effort qu'on employât, il restoit inébranlable comme une colonne fixée avec du plomb. En un mot, les exercices de ces hommes étoient des préparations pour le combat. Si, négligeant les exercices de la lutte, ils se fussent occupés des talens de Marsyas ou d'Olympe (2), loin d'acquérir de la gloire et des couronnes, ne se seroient-ils pas rendus ridicules ? Timothée non plus n'a pas abandonné la musique pour vivre dans les palestres (3); il n'auroit pas alors effacé tous les musiciens de son siècle. Il étoit, dit-on, si

(1) C'est le fameux Milon de Crotone. Pausanias rapporte le même fait de ce robuste athlète. Polydamas, dont il est parlé un peu auparavant, n'étoit guère moins connu.

(2) Marsyas et Olympe, tous deux joueurs de flûte célèbres. Olympe étoit de Mysie. La fable dit de Marsyas que c'étoit un satyre ; qu'il osa défier Apollon, et qu'il fut puni de son audace.

(3) Palestres, lieux ou salles où s'exerçoient les athlètes.

habile dans son art, qu'à son gré il excitoit l'indignation par des tons graves et austères, et que bientôt il l'apaisoit par des sons plus doux. On dit que chantant devant Alexandre selon le mode phrygien, il l'anima jusqu'à lui faire prendre les armes au milieu du repas; et qu'ensuite, adoucissant peu à peu son ton, il le ramena à des sentimens de bienveillance pour les convives: tant il est vrai que l'exercice est nécessaire pour parvenir à la perfection dans la musique et dans la lutte.

Puisque nous avons parlé de couronnes et d'athlètes, poursuivons nos idées. C'est après s'être épuisés dans les gymnases, de peines, de travaux, de fatigues pour augmenter leurs forces; après avoir reçu bien des coups dans des combats particuliers; après s'être laissé imposer le régime le plus sévère; enfin, pour ne pas entrer dans les détails, c'est après avoir mené une vie qui est une longue préparation pour les combats, que les athlètes entrent en lice, et qu'alors ils essuient de plus rudes travaux, ils s'exposent à de plus grands périls, pour obtenir une couronne d'ache, d'olivier, ou autre semblable, pour être proclamés vainqueurs par un héraut: et nous, à qui on propose des prix si admirables qu'il est impossible d'en exprimer la grandeur et l'étendue, nous obtiendrions ces prix en ne nous donnant aucune peine, en vivant sans attention et avec toute licence! Une vie lâche mériteroit donc des éloges, et il faudroit regarder comme le plus heureux des hommes Sardanapale (1), ou ce Margitès qu'Homère, supposé qu'il soit auteur de ce poème,

(1) Sardanapale, roi d'Assyrie, célèbre par son luxe et par sa mollesse.

nous représente comme ne sachant ni labourer, ni fouir, incapable de s'occuper d'aucun des travaux nécessaires à la vie. N'est-il pas plus vrai de dire avec Pittacus, que les biens ne viennent pas sans peine? En effet, après avoir beaucoup travaillé, c'est tout ce que nous pourrons faire que d'obtenir ce bonheur auquel il n'y a rien de comparable dans le monde. Nous ne devons donc pas nous livrer à la paresse, ni sacrifier à la satisfaction d'un moment de grandes espérances, en nous exposant à des peines et à des confusions éternelles, non-seulement devant les hommes (ce qui seroit déjà à considérer pour une personne raisonnable), mais dans les lieux où le souverain juge exerce sa justice, soit sous terre, soit ailleurs. Il pourra traiter favorablement celui qui aura péché par imprudence ou par foiblesse; mais celui qui aura fait par malice un mauvais choix, subira, sans aucune pitié, des supplices beaucoup plus rigoureux.

Que faut-il donc faire? dira-t-on. Il faut négliger tout le reste pour avoir soin de notre ame. Il ne faut s'embarrasser du corps qu'autant que la nécessité le demande. L'ame doit être la mieux partagée. Elle est renfermée dans le corps comme dans une prison; la philosophie doit l'en délivrer autant qu'il est possible, et affranchir le corps lui-même des affections qui asservissent l'ame. Il ne faut manger que pour apaiser la faim, et non pour satisfaire la sensualité. Ceux qui ne pensent qu'à imaginer des mets exquis, qui parcourent les terres et les mers comme pour porter un tribut à un maître fâcheux et difficile, sont misérables par ces soins là même, et souffrent dès ici bas comme dans les enfers, occupés tristement à couper la flamme, à mettre de l'eau dans un crible, à rem-

plir un tonneau percé, sans trouver aucune fin de leurs peines. Avoir un soin excessif de sa chevelure et de ses habits, c'est un malheur suivant Diogène ou un crime (1). Oui être curieux de parure, est aussi honteux que d'être impudique ou adultère. Eh! qu'importe à un homme de sens d'être revêtu d'habits somptueux ou de n'avoir qu'un vêtement simple pourvu que ce dernier puisse le garantir du froid et du chaud? Il faut donc éviter dans tout le reste le superflu, et ne travailler pour le corps qu'autant que c'est le bien de l'ame. Un homme vraiment digne de ce nom, ne doit pas moins rougir d'aimer trop la parure et son corps, que de s'abandonner lâchement à tout autre vice. Ce n'est pas se connoître que d'avoir des soins trop empressés pour son corps: ce n'est pas comprendre la sage maxime qui nous dit que ce qu'on voit de l'homme n'est pas l'homme; qu'on a besoin d'une sagesse supérieure pour se connoître soi-même; qu'il est plus difficile d'y parvenir lorsque l'œil de l'entendement n'est point pur, que de regarder le soleil lorsque les yeux du corps sont malades. On purifie son esprit, pour le dire suffisamment quoiqu'en peu de mots, en dédaignant les plaisirs des sens, en ne repaissant pas ses yeux de vains spectacles qui leur font illusion, ou de la vue de personnes qui allument le feu de la concupiscence; en n'admettant pas dans l'ame, par les oreilles, des sons qui la corrompent. Une musique efféminée fait naître les vices les plus honteux et les plus bas. Nous devons en rechercher une autre, qui soit plus utile et qui ne nous inspire que des sentimens de

(1) Diogène Laërce rapporte cette même parole du Diogène philosophe cynique.

vertu. Telle étoit celle dont David, ce divin auteur des chants sacrés, se servoit, dit-on pour calmer les emportemens de Saül (1 *Rois*. 16. 23.). On dit que Pythagore (1), ayant rencontré des hommes ivres qui revenoient d'un repas de débauche, ordonna au musicien de changer de ton, et de chanter selon le mode dorien. Ce chant, dit-on, les fit tellement revenir à eux-mêmes, qu'ils jetèrent leurs couronnes et s'en retournèrent chez eux tout confus. On en voit d'autres qui s'agitent au son des flûtes comme des Corybantes (2) ou des Bacchantes : tant il y a de différence à entendre une musique honnête ou licencieuse. On doit donc éviter celle de nos jours aussi soigneusement que ce qu'il y a de plus honteux au monde. J'ai honte d'avertir de ne point répandre dans l'air des parfums de toute espèce pour flatter l'odorat, et encore moins de se parfumer soi-même. Que dirai-je des plaisirs du toucher et du goût, sinon que ceux qui les recherchent sont esclaves, comme les bêtes, de leur ventre et des plus grossiers appétits ?

En un mot, il faut mépriser le corps, à moins qu'on ne veuille se plonger dans les plaisirs sensuels comme dans la fange ; ou il ne faut le ménager qu'autant que son ministère peut être utile à la sagesse. C'est le sentiment de Platon, conforme à celui de saint Paul, qui nous avertit de ne point flatter notre corps, dans la crainte d'al-

(1) Cicéron rapporte à peu près le même fait du même Pythagore.

(2) Corybanthes, prêtres de Cybèle, célébroient les fêtes de cette déesse en battant du tambour, sautant, dansant et courant partout comme des insensés. On sait avec quelles folies les femmes, sous le nom de Bacchantes, célébroient les fêtes de Bacchus.

lumer en nous de mauvais désirs (*Rom.* 13. 14.). Avoir trop de soin du corps, et négliger, comme n'étant d'aucun prix, l'ame dont il est le serviteur, c'est comme si on étoit jaloux des outils d'un art, et qu'on ne se mît guère en peine de l'art même dont ils sont les instrumens. Il est donc à propos de châtier le corps et de le dompter comme une bête féroce. Servons-nous de la raison comme d'un frein, pour retenir les mouvemens tumultueux qui s'élèvent dans l'ame ; ne lâchons pas toutes les brides au plaisir, de peur que l'esprit ne soit entraîné par les passions, comme un cocher est emporté par des chevaux indociles. Rappelons-nous ce mot de Pythagore, qui, voyant un de ses disciples faire trop bonne chère et s'engraisser trop, lui dit : *Quand cesseras-tu de te préparer une rude prison ?* Platon, qui savoit combien le corps peut nuire à l'ame, avoit choisi exprès à Athènes, l'Académie, lieu mal-sain, pour retrancher le trop d'embonpoint du corps, comme on retranche dans la vigne le luxe des feuilles. J'ai entendu dire à un médecin qu'un excès de santé est souvent dangereux.

Ce seroit donc une folie manifeste de trop ménager le corps, puisque ce ménagement nuit à l'ame aussi bien qu'au corps. Si nous nous accoutumons à dédaigner celui-ci, nous ne serons plus guère touchés des choses humaines. Quel besoin aurons-nous des richesses, si nous dédaignons les plaisirs corporels ? Pour moi, je ne le vois pas, à moins que, comme les dragons de la fable, nous n'ayons du goût à garder des trésors enfouis. Ceux qui auront appris à n'être pas esclaves des passions, seront bien éloignés de rien faire ou de rien dire de bas pour acquérir des richesses. Tout ce qui est superflu, quand ce seroient les sables

de la Lydie, ou les ouvrages de ces fourmis qui apportent l'or (1), ils le mépriseront d'autant plus qu'ils en sentiront moins le manque. Ils règleront l'usage des choses sur les besoins de la nature, et non sur le plaisir. Quiconque ne suit pas cette règle, placé comme sur un penchant, est entraîné par la pente sans pouvoir s'arrêter. Plus il amasse, plus il veut amasser encore pour satisfaire ses désirs, suivant cette sentence de Solon, fils d'Exécestide: *Les mortels ne mettent aucunes bornes au désir des richesses* (2). Théognis peut aussi nous servir de maître; il disoit: *Je n'aime ni ne souhaite les richesses; je me contenterai de peu avec une vie exempte de douleur*. Pour moi, je ne puis me lasser d'admirer le mépris que faisoit Diogène de toutes les prospérités humaines. Il prétendoit être plus riche que le grand roi (3), parce qu'il avoit besoin pour vivre de moins de choses que lui. Et nous, à moins que nous n'ayons tout l'or, les terres et les troupeaux innombrables du Mysien Pythius (4), nous ne sommes pas contens! Toutefois, ne désirons pas les richesses, si nous en manquons; si nous en avons, applaudissons-nous plus de savoir en user que de les posséder. C'est une belle parole de Socrate, qui, voyant un riche

(1) Ce sont sans doute ces fourmis de l'Inde dont parle Hérodote dans son troisième livre; fourmis aussi grandes que des renards, qui fouillent la terre comme les autres, et qui, pour se faire des logemens, apportent au-dessus un sable rempli de grains d'or.

(2) Le vers que cite le Grec se trouve dans Théognis, v. 227, avec une très-légère différence.

(3) Par *grand roi*, les Grecs entendoient toujours le roi de Perse.

(4) Il paroît que ce Pythius est le même dont il est parlé dans le septième livre de l'histoire d'Hérodote. D'après l'historien, l'orateur auroit dû dire *le Lydien Pythius*.

fier de ses grands biens, dit qu'il ne l'admireroit pas avant que l'expérience lui eût appris comment il savoit user de sa fortune. Si Phidias et Polyclète, qui firent deux statues admirables, l'un de Jupiter pour la ville d'Elée, l'autre de Junon pour Argos, avoient plus estimé l'or et l'ivoire de leurs statues, que leur art qui donnoit tant de prix à l'ivoire et à l'or, ils se seroient rendus ridicules en se glorifiant d'une richesse étrangère. Et nous, qui croyons que la vertu humaine n'est pas assez décorée par elle-même, nous nous imaginons être à l'abri de tout reproche !

Mais ce n'est point assez de mépriser les richesses et de dédaigner les plaisirs des sens, si nous recherchons la flatterie et les fausses louanges, si nous imitons les finesses et les ruses du renard d'Archiloque (1). Un homme sage ne doit rien tant éviter que la vaine gloire et le désir de plaire au peuple. Prenant en tout la raison pour guide, il faut qu'il aille droit au but jugé le meilleur, sans être détourné par les contradictions des hommes, par les affronts et par les périls. Celui qui n'est point dans ces sentimens, ne ressemble-t-il pas à ce savant égyptien qui se métamorphosoit en plante, en bête, en feu, en eau, qui prenoit toutes les formes qu'il vouloit (2)? C'est ainsi qu'un flatteur change avec les circonstances et avec les personnes. Il louera ce qui est juste devant des hommes

(1) Archiloque, connu par ses poésies satiriques, avoit composé des apologues dans lesquels le renard jouoit le principal rôle. On disoit donc *le renard d'Archiloque*, comme nous disons quelquefois *le renard de La Fontaine*.

(2) Ce savant égyptien étoit un roi d'Egypte, homme de peu de naissance, mais fort habile, nommé Cetès par les Egyptiens, et Protée par les Grecs. On peut voir, dans l'*Hérodote* de M. Larcher, t. 2. p. 387 et 388, ce qui a donné lieu à ce que la fable raconte de Protée.

qui aiment la justice, il tiendra un autre langage devant d'autres qui ne pensent pas de même. Il changera d'opinions au gré de ceux avec lesquels il vit, comme le polype (1) prend la couleur de la terre qu'il touche.

Tout ce que je viens de dire, nous l'apprendrons plus parfaitement dans nos livres ; mais aidons-nous des instructions profanes pour tracer au moins une première ébauche de vertu. Ceux qui rassemblent de tous côtés ce qui peut leur être utile, sont comme les fleuves qui se grossissent des ruisseaux qu'ils recueillent de toutes parts dans leur course. Suivant Hésiode, les sciences s'acquièrent peu à peu, comme les trésors s'accumulent en réunissant plusieurs sommes modiques. Bias répondit à son fils qui partoit pour l'Egypte, et qui lui demandoit ce qu'il devoit faire pour lui plaire davantage : *Vous me plairez*, lui dit-il, *si vous amassez des provisions pour la vieillesse*. Par ces provisions, il entendoit la vertu qu'il resserroit dans des limites fort étroites, en bornant son utilité à la vie humaine. Pour moi, quand on compteroit les années de Tithon ou d'Arganthonius (2), qu'on y joindroit celles de Mathusalem (*Gen.* 5. 27.), qui a vécu près de mille ans ; quand on rassembleroit tous les âges des hommes depuis qu'il en existe, je me rirois de tout cela comme d'une idée d'enfant, en le comparant à la vie future, dont il n'est pas plus possible d'imaginer le terme, que de supposer la

(1) Plutarque se sert de la même comparaison dans le *Traité sur la manière de distinguer un flatteur d'un ami.*

(2) On connoît Tithon, époux de l'Aurore, qui parvint à une extrême vieillesse, et fut changé en cigale. Arganthonius, roi des Tartessiens, régna 80 ans, et en vécut 120. Voyez *Hérodote*, livre premier de son histoire.

fin de l'ame qui est immortelle. Je vous exhorte à faire des provisions pour le grand voyage, et à ne rien négliger de ce qui vous fera parvenir plus aisément à votre patrie véritable. Si le chemin offre des difficultés et des fatigues, ne perdons pas courage ; mais rappelons-nous celui qui nous engage à choisir le meilleur plan de vie, et à croire que l'habitude nous adoucira toutes les peines. Il est honteux de perdre le présent pour avoir à regretter le passé, lorsque tous les regrets seront superflus.

Je viens de vous dire les vérités dont j'ai cru que vous retireriez le plus de fruit, et je ne cesserai jamais de vous donner les meilleurs conseils. Il est trois sortes de malades ; prenez garde de ressembler aux plus incurables, et que les infirmités de vos ames ne se rapprochent de celles de leurs corps. Ceux qui ne sont que médiocrement malades vont trouver eux-mêmes le médecin ; d'autres, dont les maladies sont plus graves, le font venir dans leur maison ; mais ceux qui sont attaqués d'une mélancolie noire qu'il est impossible de guérir, ne peuvent souffrir le médecin qui vient les visiter. Craignez d'être aussi à plaindre qu'eux, si vous rebutez les esprits les plus sages.

HOMÉLIE

PRONONCÉE DANS UN TEMPS DE FAMINE ET DE SÉCHERESSE.

SOMMAIRE.

Après avoir rapporté des paroles du prophète Amos et excité ses auditeurs à l'écouter avec attention, saint Basile fait une peinture frappante de l'état déplorable où la sécheresse avait réduit les campagnes. Il attribue cette calamité à leurs péchés, et surtout à la dureté envers les pauvres. Il se plaint de leur indifférence dans les prières adressées à Dieu pour le fléchir; il oppose à cette indifférence l'ardeur et l'empressement des Ninivites à apaiser le courroux céleste. Il s'élève avec force contre les avares usuriers, et leur demande à quoi servira leur or, si la terre ne produit pas de fruits pour leur subsistance. On ne doit pas murmurer contre Dieu parce qu'il châtie, on ne doit pas croire qu'il ait cessé d'être bon. Il a prouvé sa bonté pour les hommes par trop d'effets pour qu'on en puisse douter. Il faut profiter des châtimens au lieu de se révolter contre la main qui châtie. Les circonstances malheureuses où l'on se trouve doivent être regardées comme un temps favorable où l'on peut exercer la miséricorde et nourrir l'indigent qui manque de pain. Ici l'orateur fait un tableau affreux de la faim; il invite ceux qui l'écoutent à exercer la charité, par des exemples pris dans l'Ancien et le Nouveau Testament: il les exhorte à avoir soin de leur ame, par la vue des récompenses et des peines éternelles.

Le lion rugira, qui est-ce qui ne sera point saisi de crainte? le Seigneur Dieu a parlé, qui est-ce qui ne prophétisera point (Amos. 3. 8.)? Le prophète Amos nous fournira le commencement de

ce discours. Nous prendrons pour nous diriger dans ce que nous avons à vous dire, cet homme inspiré, qui a remédié aux mêmes maux que ceux que nous éprouvons : il nous servira de guide pour vous exposer nos sentimens et vous donner nos avis. Ce prophète s'apercevant que de tout temps les Juifs n'étoient que trop accoutumés à s'éloigner de la piété de leurs pères, à fouler aux pieds les lois divines, et à se porter au culte des idoles, se mit à prêcher la pénitence, exhorta les prévaricateurs à se convertir, et les effraya par la rigueur des punitions dont ils étoient menacés. Plût à Dieu que j'eusse une partie du zèle dont l'histoire sainte nous représente ce saint homme animé ! mais à Dieu ne plaise que nos péchés aient des suites aussi funestes qu'eurent alors les péchés des Juifs ! Ce peuple, comme un cheval fougueux et indompté, qui mord son frein, négligea les avis sages qu'on lui donnoit ; et s'écartant du droit chemin, refusant d'écouter son conducteur, il courut au hasard et sans règle jusqu'à ce que, tombé dans les abîmes et dans les précipices, il essuya une destruction totale, juste châtiment de ses crimes. Puissiez-vous éviter de pareils malheurs, vous, mes chers enfans, que j'ai engendrés par l'Evangile, que j'ai comme enveloppés de langes par la bénédiction de mes mains ! Écoutez-moi attentivement, avec un esprit docile et un désir sincère de profiter de mes paroles : recevez mes avis comme une cire molle reçoit l'empreinte du cachet, afin que votre ardeur me fasse recueillir le fruit agréable de mes travaux, et que vous aussi, vous voyant affranchis des maux qui vous pressent, vous ayez à vous louer de votre docilité.

Quel est donc le sujet que je me propose de traiter dans ce discours, sur lequel je vous tiens en

suspens, vous faisant attendre, et ne vous déclarant pas aussitôt l'objet dont je veux vous entretenir? Maintenant, mes frères, le ciel est sans eaux et sans nuages, il est pur et serein; mais cette pureté même et cette sérénité nous attristent, quoique nous les ayons si ardemment désirées, lorsque les nuées qui enveloppoient le firmament, obscurcissoient l'air et nous déroboient les rayons du soleil : la terre est horrible et affreuse de sécheresse, sans fruits et sans moissons ; fendue et entrecoupée, elle reçoit jusques dans ses entrailles les rayons ardens qui la brûlent. Les fontaines les plus vives et les plus abondantes sont taries; les plus grands fleuves sont épuisés; les petits enfans passent les rivières à pied sec; les femmes les traversent avec leurs fardeaux ; la plupart de nous manquent de boissons et des choses les plus nécessaires à la vie. De nouveaux Israélites désirent un nouveau Moïse et une baguette féconde en prodiges : ils voudroient que les rochers frappés de nouveau apaisassent la soif d'un peuple altéré, et que des nues merveilleuses se distillant en manne, envoyassent encore aux mortels une nourriture extraordinaire. Nous avons lieu de craindre que nos malheurs et la famine que nous souffrons ne servent d'exemple à la postérité. J'ai considéré nos campagnes, et j'ai poussé des gémissemens; j'ai versé des torrens de larmes, en voyant leur stérilité, en voyant que le ciel continue à nous refuser de la pluie. Les graines se dessèchent avant de sortir de terre, et restent telles qu'elles ont été couvertes par la charrue; ou si, perçant la superficie, elles fleurissent un moment, brûlées par le soleil, elles ne tardent pas à se dessécher d'une manière pitoyable. Nous pouvons donc nous écrier aujourd'hui, en renversant les paroles de l'Evan-

Dieu ne nous ouvre plus sa main, parce que nous fermons les nôtres dans les besoins de nos frères. Nos champs sont desséchés, parce que notre charité est refroidie. Les prières que nous adressons à Dieu sont inutiles ; nos cris s'évanouissent et se perdent dans l'air, parce que sans doute nous ne daignons pas même écouter le pauvre. D'ailleurs, comment prions-nous ? Les hommes, si l'on en excepte quelques-uns, passent tout leur temps livrés au négoce ; les femmes secondent leurs époux, et ne sont occupées qu'à amasser de l'argent. Je me trouve presque seul à l'exercice de la prière ; le peu de fidèles qui m'y accompagnent donnent toutes les marques extérieures d'ennui ; ils attendent avec impatience le dernier verset des psaumes, et sortent de l'église avec la même joie que s'ils sortoient d'une prison. Peu touchés de la calamité publique ; nos jeunes étudians laissent leurs livres et leurs écoles pour venir chanter avec nous : ils se réjouissent de ce qui cause notre tristesse ; c'est pour eux un temps de fête, parce qu'ils se voient délivrés d'un maître incommode et d'études ennuyeuses. Une multitude d'hommes faits, un peuple de coupables courent par la ville, sans inquiétude et avec une sorte de satisfaction ; eux dont les péchés sont la cause des maux qui nous accablent, eux dont les désordres et les vices ont attiré le fléau qui nous désole. Des enfans innocens et qui n'ont point encore l'usage de la raison, viennent en foule dans ce temple ; mais, outre que ce ne sont pas eux qui ont causé nos malheurs, ils ne sont pas encore en état de prier le Dieu qui nous châtie. O vous qui êtes chargé de crimes, venez à l'église, prosternez-vous, pleurez, gémissez, laissez les enfans faire ce qui convient à leur âge. Pourquoi vous cacher, puisque vous êtes le

criminel? pourquoi présenter celui qui n'est pas coupable? croyez-vous tromper votre juge en mettant à votre place une personne supposée? Il est bon que les enfans viennent au temple, mais avec vous et non pas seuls.

Voyez les Ninivites: ils vouloient apaiser Dieu par le repentir; ils pleuroient les péchés contre lesquels Jonas, au sortir du sein de la baleine, s'étoit élevé avec force; ils ne se contentèrent pas d'obliger leurs enfans à faire pénitence, tandis qu'ils vivoient dans les délices et dans les festins: mais après avoir commencé eux-mêmes par s'imposer le jeûne le plus austère et l'abstinence la plus rigoureuse, ils contraignirent leurs enfans, comme par surcroît, à pleurer aussi, afin que la tristesse de la pénitence s'étendît sur tous les âges depuis le plus tendre, et que tout le monde sans distinction y participât, les uns de bonne volonté, les autres par contrainte. Lorsque le Seigneur vit les Ninivites humiliés s'infliger à eux-mêmes les peines les plus sévères, touché de compassion, il révoqua la sentence prononcée contre eux, et fit succéder la joie à une tristesse si raisonnable. O pénitence bien réfléchie, ô affliction sage et prudente! ils firent partager leur jeûne aux animaux eux-mêmes, et trouvèrent un moyen pour les obliger de crier comme eux au Seigneur. Le veau fut séparé de la génisse, l'agneau fut éloigné de la brebis qui l'allaitoit. Les mères et les enfans, renfermés dans des étables particulières, se répondoient les uns aux autres par des voix lamentables. Les petits altérés redemandoient en criant les sources de lait où ils puisoient leur nourriture. Pénétrées d'une affection naturelle, les mères appeloient par des cris pitoyables leur tendre progéniture. Parmi les hommes pareillement, les en-

Dieu ne nous ouvre plus sa main, parce que nous fermons les nôtres dans les besoins de nos frères. Nos champs sont desséchés, parce que notre charité est refroidie. Les prières que nous adressons à Dieu sont inutiles ; nos cris s'évanouissent et se perdent dans l'air, parce que sans doute nous ne daignons pas même écouter le pauvre. D'ailleurs, comment prions-nous ? Les hommes, si l'on en excepte quelques-uns, passent tout leur temps livrés au négoce ; les femmes secondent leurs époux, et ne sont occupées qu'à amasser de l'argent. Je me trouve presque seul à l'exercice de la prière ; le peu de fidèles qui m'y accompagnent donnent toutes les marques extérieures d'ennui ; ils attendent avec impatience le dernier verset des psaumes, et sortent de l'église avec la même joie que s'ils sortoient d'une prison. Peu touchés de la calamité publique ; nos jeunes étudians laissent leurs livres et leurs écoles pour venir chanter avec nous : ils se réjouissent de ce qui cause notre tristesse ; c'est pour eux un temps de fête, parce qu'ils se voient délivrés d'un maître incommode et d'études ennuyeuses. Une multitude d'hommes faits, un peuple de coupables courent par la ville, sans inquiétude et avec une sorte de satisfaction ; eux dont les péchés sont la cause des maux qui nous accablent, eux dont les désordres et les vices ont attiré le fléau qui nous désole. Des enfans innocens et qui n'ont point encore l'usage de la raison, viennent en foule dans ce temple ; mais, outre que ce ne sont pas eux qui ont causé nos malheurs, ils ne sont pas encore en état de prier le Dieu qui nous châtie. O vous qui êtes chargé de crimes, venez à l'eglise, prosternez-vous, pleurez, gémissez, laissez les enfans faire ce qui convient à leur âge. Pourquoi vous cacher, puisque vous êtes le

criminel? pourquoi présenter celui qui n'est pas coupable? croyez-vous tromper votre juge en mettant à votre place une personne supposée? Il est bon que les enfans viennent au temple, mais avec vous et non pas seuls

Voyez les Ninivites: ils vouloient apaiser Dieu par le repentir; ils pleuroient les péchés contre lesquels Jonas, au sortir du sein de la baleine, s'étoit élevé avec force; ils ne se contentèrent pas d'obliger leurs enfans à faire pénitence, tandis qu'ils vivoient dans les délices et dans les festins: mais après avoir commencé eux-mêmes par s'imposer le jeûne le plus austère et l'abstinence la plus rigoureuse, ils contraignirent leurs enfans, comme par surcroît, à pleurer aussi, afin que la tristesse de la pénitence s'étendît sur tous les âges depuis le plus tendre, et que tout le monde sans distinction y participât, les uns de bonne volonté, les autres par contrainte. Lorsque le Seigneur vit les Ninivites humiliés s'infliger à eux-mêmes les peines les plus sévères, touché de compassion, il révoqua la sentence prononcée contre eux, et fit succéder la joie à une tristesse si raisonnable. O pénitence bien réfléchie, ô affliction sage et prudente! ils firent partager leur jeûne aux animaux eux-mêmes, et trouvèrent un moyen pour les obliger de crier comme eux au Seigneur. Le veau fut séparé de la génisse, l'agneau fut éloigné de la brebis qui l'allaitoit. Les mères et les enfans, renfermés dans des étables particulières, se répondoient les uns aux autres par des voix lamentables. Les petits altérés redemandoient en criant les sources de lait où ils puisoient leur nourriture. Pénétrées d'une affection naturelle, les mères appeloient par des cris pitoyables leur tendre progéniture. Parmi les hommes pareillement, les en-

fans à la mamelle étoient arrachés des bras de celles qui leur avoient donné le jour. Pressés par la faim et par la soif, ils se tourmentoient et crioient jusqu'à perdre haleine. Les mères sentoient leurs entrailles déchirées par de vives douleurs. Voilà pourquoi la divine Ecriture a consigné dans ses livres la pénitence des Ninivites pour servir d'exemple à toute la terre. Les vieillards se lamentoient et arrachoient leurs cheveux blancs ; les jeunes gens versoient des larmes amères ; les pauvres gémissoient ; les riches, oubliant leurs délices, se livroient à une affliction méritoire : le prince lui-même changea en une humiliation utile toute sa pompe et toute sa magnificence ; il déposa la couronne et se couvrit la tête de cendre ; il quitta la pourpre et se revêtit d'un sac ; il descendit du trône et se coucha par terre dans un extérieur misérable ; il renonça aux délices, compagnes ordinaires de la royauté, et gémit avec le peuple, comme un homme du commun, parce que le Seigneur de tous les hommes étoit irrité.

Voilà comme se conduisit un peuple sensé ; voilà comme des pécheurs firent pénitence. Pour nous, nous sommes aussi faciles et aussi ardens à commettre le péché, que lâches et négligens à en faire pénitence. Qui de nous en priant verse des larmes, afin d'obtenir une pluie salutaire ? qui est-ce qui, pour effacer ses péchés, arrose son lit de ses pleurs, à l'exemple du bienheureux David (*Ps.* 6. 7.) ? qui est-ce qui lave les pieds des étrangers et essuie la poussière qu'ils ont amassée dans le voyage, afin d'apaiser à propos un Dieu qui nous châtie par une sécheresse désolante ? qui est-ce qui nourrit le pauvre orphelin, afin que Dieu nourrisse le blé altéré et desséché par l'intempérie de l'air ? qui est-ce qui secourt les veuves dans leur détresse,

afin de recevoir du Ciel les alimens dont il a besoin ? Déchirez toute obligation injuste, afin d'effacer par-là vos péchés. Détruisez ces contrats qui enfantent de funestes usures, afin que la terre produise ses fruits accoutumés. C'est parce que l'or et l'airain, stériles par leur nature, deviennent féconds entre vos mains, que la terre, naturellement féconde, est condamnée à la stérilité pour punir ses coupables habitans. Que ces hommes qui honorent la cupidité et l'avarice, qui grossissent sans fin leurs richesses, nous montrent le pouvoir et l'utilité de leurs trésors, si le Seigneur irrité prolonge plus long-temps le fléau dont il nous châtie. Non, ils ne tarderont pas à devenir plus pâles que cet or qu'ils accumulent, s'ils viennent à manquer de ce pain qu'ils méprisent aujourd'hui, parce qu'ils l'ont en abondance. Qu'il n'y ait plus de blés dans les magasins, qu'il n'y ait plus personne pour en vendre, à quoi vous servira, dites-moi, d'avoir vos bourses pleines ? ne serez-vous pas enterré avec cet or qui n'est proprement que de la terre ? une boue inutile ne reposera-t-elle pas auprès de votre corps qui n'est que de la boue ? Vous avez tout d'ailleurs, et la seule chose nécessaire vous manque, la faculté de vous nourrir vous-même. Avec toutes vos richesses formez une seule nuée, faites descendre quelques gouttes de pluie, obligez la terre à vous donner ses productions, étalez votre faste insolent pour faire cesser la calamité publique. Peut-être implorerez-vous quelque homme de bien, afin que par ses prières il arrête le cours de nos malheurs; un homme qui, comme le prophète Elie (3. *Rois.* 18.), soit pauvre, rendu pâle par la faim, sans maison, sans lit, sans chaussure, sans ressource, vêtu d'un seul habit et d'un seul manteau,

n'ayant pour compagnon et pour associé que la prière et le jeûne. Si en priant un tel homme vous en obtenez quelques secours, ne dédaignerez-vous pas ces possessions, sources d'inquiétudes? ne mépriserez-vous pas l'or? ne jetterez-vous pas comme un vil fumier cet argent que vous regardiez comme le plus puissant mobile, comme le meilleur ami, et que vous reconnoîtrez être d'un bien foible secours dans de tels besoins. C'est à cause de vous que Dieu nous envoie une calamité funeste; c'est parce qu'étant riche vous ne donnez rien aux pauvres; c'est parce que vous négligez de nourrir ceux qui ont faim, de consoler ceux qui sont affligés; c'est parce que vous n'avez nulle compassion du malheureux prosterné à vos genoux. Les crimes de quelques particuliers entraînent souvent les maux de tout un peuple qui expie la faute d'un seul homme. Toute une armée fut punie pour le sacrifice d'Achan (*Josué*. 17.). Zambri se prostitue à une Madianite, et tout Israël en porte la peine (*Nomb*. 25.).

Ainsi tous examinons nos consciences en particulier et en public. Que la sécheresse soit pour chacun de nous un maître qui l'avertisse de ses fautes. Prononçons cette parole pleine de sens du bienheureux Job: *c'est la main du Seigneur qui m'a frappé* (Job. 19. 21.) Croyons avant tout que nos péchés sont la cause de la calamité présente. On peut ajouter encore que de pareilles afflictions sont quelquefois envoyées aux hommes pour les éprouver, soit qu'ils soient pauvres, soit qu'ils soient riches, afin que la patience les fasse connoître parfaitement tels qu'ils sont. C'est surtout dans la conjoncture présente que l'on voit si les uns sont charitables et amis de leurs frères, si les autres sont disposés à remercier Dieu loin de

s'en plaindre, s'ils ne changent pas de sentimens dans les diverses révolutions de la vie. J'en ai connu plusieurs qui, lorsqu'ils étoient dans l'abondance, et qu'ils avoient, comme on dit, tout à souhait, rendoient grâces à un Dieu bienfaiteur, et lui témoignoient une reconnoissance, sinon parfaite, du moins louable: mais si les choses venoient à changer de face, s'ils perdoient leurs richesses, leur santé, leur réputation; s'ils devenoient pauvres, malades et décriés, ils se plaignoient de Dieu, éclatoient contre lui en murmures, dédaignoient de le prier, le regardoient comme un débiteur qui différoit de s'acquitter envers eux, et non comme un maître qui leur faisoit sentir son courroux. Mais bannissez de votre esprit des pensées si injustes; et lorsque vous voyez Dieu nous refuser ses bienfaits ordinaires, dites en vous-mêmes: Dieu manque-t-il donc de puissance pour nous fournir notre nourriture? et comment en manqueroit-il, lui qui est le maître du ciel, de la terre, et de toutes les beautés qu'ils renferment; lui dont la sagesse gouverne l'univers, règle les saisons, les fait succéder les unes aux autres avec une harmonie admirable, afin que leur diversité nous serve dans nos différens besoins, afin que le chaud et le froid, le sec et l'humide se remplacent mutuellement, et soient répandus dans l'année avec un heureux mélange? C'est donc une chose certaine et reconnue, que Dieu ne manque point de pouvoir. Manqueroit-il de bonté? on ne peut pas non plus le dire. Car s'il n'étoit pas un être bon, quelle force auroit pu le contraindre dans l'origine à créer l'homme? qui est-ce qui auroit pu l'obliger malgré lui à prendre de la terre, pour faire avec du limon un si bel ouvrage? qui est-ce qui l'a amené par

nécessité à former l'homme à sa ressemblance, à lui donner la raison, et par-là à le rendre capable de s'instruire dans les arts, et de raisonner sur les matières les plus sublimes auxquelles ses sens ne peuvent atteindre? Ces réflexions doivent vous convaincre que la bonté est naturelle à Dieu, et qu'elle se fait sentir même dans ce temps de calamité. Eh! pourquoi, je vous le demande, la sécheresse actuelle n'est-elle pas un embrasement général? pourquoi le soleil, s'écartant un peu de sa route ordinaire, ne s'approche-t-il pas des corps terrestres, et ne brûle-t-il pas en un moment tout ce que nous voyons? ou pourquoi ne tombe-t-il pas du ciel une pluie de feu comme il en tomba jadis pour punir des mortels coupables.

Rentrez donc en vous-mêmes, ô hommes, et faites de sages réflexions. N'imitez pas ces enfans sans raison, qui, lorsqu'ils sont châtiés par leurs maîtres, s'en prennent dans le dépit à leurs livres; qui arrachent l'habit de leur père, parce que, pour leur bien, il défend de leur donner à manger; qui déchirent avec leurs ongles le visage de leur mère. La tempête fait connoître le pilote, la lice l'athlète, le combat le capitaine, la calamité l'homme magnanime; les malheurs sont l'épreuve du chrétien. L'ame est éprouvée par l'adversité, comme l'or par le feu. Vous êtes pauvre! ne vous laissez pas abattre. L'excès de la tristesse jette dans le péché, parce que l'ame noyée d'ennuis tombe aisément dans le désespoir, et que le désespoir porte à l'ingratitude. Ayez une ferme espérance dans la bonté de Dieu. Il regarde votre détresse: il tient dans ses mains votre nourriture, et il ne diffère à vous la donner que pour éprouver votre constance, que pour voir si vous ressemblez à ces ingrats parasites, qui, lorsqu'ils sont

assis à la table d'un riche, le louent, le flattent, l'admirent; et qui, aussitôt qu'ils en sont exclus, déchirent par de sanglantes médisances celui que les délices de ses repas leur faisoient honorer peu auparavant à l'égal d'un dieu.

Parcourez l'Ancien et le Nouveau Testament: vous y verrez des marques de cette divine providence qui a nourri ses serviteurs par des voies extraordinaires. Le prophète Elie s'étoit retiré au Carmel, montagne élevée et déserte, n'ayant pour toute possession que sa grande ame, pour toute nourriture que l'espérance en Dieu. Cependant il ne périt pas de faim: les plus rapaces et les plus avides des oiseaux étoient chargés de le nourrir (3. *Rois*. 17.). Ils devinrent les ministres et les officiers de l'homme juste; et tout portés qu'ils sont à enlever les vivres d'autrui, ils furent, par l'ordre de Dieu, les gardiens fidèles de la subsistance du prophète. Nous savons par les Livres saints que des corbeaux lui apportoient à manger. La fosse de Babylone (*Dan*. 14.) renfermoit un jeune Israélite, prisonnier par le malheur des circonstances, mais libre par la grandeur de ses sentimens. Qu'arriva-t-il? les lions s'abstinrent de le dévorer, malgré leur férocité naturelle; Abacuc, chargé de le nourrir, fut porté dans les airs par un ange avec des vivres; et pour que le juste ne mourût pas de faim, le prophète fit en un moment le trajet de Judée à Babylone. Et le peuple que Moïse conduisoit dans le désert, comment vécut-il durant l'espace de quarante ans? il n'y avoit là ni laboureur jetant la semence, ni bœuf traînant la charrue, ni grange, ni pressoir, ni cellier, ni grenier. Les Israélites, sans labourer ni semer, trouvoient leur nourriture: un rocher leur fournissoit une eau qu'il ne contenoit pas auparavant, mais qu'il faisoit jaillir pour leurs besoins.

Je n'entre pas dans le détail des prodiges qu'a opérés un Dieu attentif, ou plutôt un père tendre, pour témoigner l'amour qu'il porte aux hommes; mais je vous exhorte à supporter patiemment la calamité présente. Imitez le courage de Job, ne vous laissez pas abattre par la tempête; ne perdez rien des vertus que vous portez avec vous; conservez, comme le plus précieux des trésors, cette disposition de l'ame qui nous fait rendre graces à Dieu, laquelle vous vaudra plus que toutes les délices. Souvenez-vous de cette parole de l'apôtre: *Rendez graces à Dieu en toute chose* (Thess. 5. 18.). Vous êtes pauvre! un autre est plus pauvre que vous. Vous avez du pain pour dix jours, il n'en a que pour un jour. Faites part libéralement de votre superflu à celui qui n'a rien. Ne sacrifiez pas le salut de tous à votre intérêt personnel. Toute votre subsistance se réduit-elle à un pain, si un pauvre se présente à votre porte, tirez de votre garde-manger ce pain unique, et levant les mains au ciel, adressez à Dieu ce discours aussi touchant que raisonnable: Je n'ai que ce pain que vous voyez, Seigneur, le péril est évident; mais je sacrifie tout à votre précepte, et je donne du peu que j'ai à mon frère qui a faim: assistez vous-même votre serviteur qui est en péril. Je connois votre bonté, je me repose sur votre puissance, vous n'avez pas coutume de différer vos graces; vous répandez vos dons lorsqu'il vous plaît. Si vous parlez et agissez de la sorte, le pain que vous donnerez dans votre détresse produira des fruits multipliés; il sera le germe d'une moisson abondante, le gage de votre nourriture, le garant de la miséricorde divine. Rappelez-vous à propos l'histoire de la veuve de Sidonie, et répétez les paroles qu'elle

prononçoit dans une circonstance semblable : *Vive le Seigneur Dieu ! je n'ai que ce pain dans ma maison, pour me nourrir moi et mon fils* (3. Rois, 17. 12.). Si vous donnez de votre indigence, vous aurez, comme elle, un vase d'huile qui ne diminuera jamais, et une mesure de froment qui ne s'épuisera pas. La libéralité de Dieu sur ses serviteurs fidèles rend le double de ce qu'elle reçoit; elle ressemble aux eaux vives, dans lesquelles on puise toujours sans que jamais elles s'épuisent. Vous qui êtes pauvre, prêtez à un Dieu riche. Confiez-vous à celui qui reçoit pour lui-même ce que vous donnerez aux malheureux, et qui se charge d'acquitter sa dette. C'est une excellente caution que cet être dont les trésors s'étendent sur la terre et sur la mer. Quand vous lui demanderiez votre dette dans le cours d'une navigation, il vous satisferoit avec usure au milieu des ondes; car il s'acquitte libéralement de ce qu'il doit.

Quoi de plus triste que la faim! c'est la plus horrible de toutes les misères humaines; c'est la plus affreuse de toutes les maladies; c'est la plus cruelle de toutes les morts. Le tranchant de l'épée en un instant met fin à nos jours; la violence du feu nous arrache promptement la vie; les dents des bêtes féroces déchirent nos principaux membres et ne nous font pas languir long-temps: la faim est un long martyre, une douleur prolongée, une maladie sourde et interne, une mort toujours présente et qui tarde toujours à frapper le dernier coup. Elle épuise l'humeur radicale, éteint la chaleur naturelle, consume tout l'embonpoint, mine peu à peu les forces. La chair flétrie s'attache aux os; le teint perd sa fleur; le rouge disparoît avec le sang qui diminue; le blanc

s'évanouit par la maigreur qui noircit la peau; le corps livide offre un triste mélange de noirceur et de pâleur. Les genoux tremblans ne se remuent qu'avec peine; la voix devient foible et grêle; les yeux creusés et enfoncés dans leur orbite, ressemblent à la noix désséchée dans son écorce; le ventre vide, rétréci, défiguré, entièrement abattu et retiré par le dessèchement des entrailles, n'est plus attaché qu'à l'épine du dos. Celui qui rencontre un homme dans un état si pitoyable, et qui passe sans être touché, de quel excès de cruauté ne sera-t-il pas capable? ne doit-il pas être compté parmi les bêtes farouches, regardé comme un scélérat et un assassin? oui, celui qui ne remédie pas, quand il le peut, à un mal aussi funeste, et qui diffère par avarice, pourroit être condamné comme homicide. La faim en a réduit plusieurs à manger les corps de leurs concitoyens. On a vu une mère dévorer son propre enfant, et faire rentrer dans ses entrailles, celui qui étoit sorti de ses entrailles. L'histoire des Juifs, composée par Josephe (1), écrivain fort exact, nous offre cette aventure tragique, qui eut lieu lorsque les plus grands maux vinrent fondre sur les habitans de Jérusalem, pour les punir de leur attentat contre le Seigneur Jésus. Vous voyez que le Fils de Dieu lui-même, souvent moins sensible aux autres misères humaines, est vivement touché du sort de ceux qui ont faim. *J'ai compassion*, dit-il, *de ce peuple* (Matth. 15. 32.). Aussi, dans le jugement dernier, lorsque le Seigneur appelle les justes, celui qui donne aux pauvres obtient le

(1) On peut voir dans Josephe, *Histoire des Juifs*, liv. 7, chap. 8, cette circonstance du siége de Jérusalem, racontée de la manière la plus frappante.

premier rang; celui qui les nourrit est le premier récompensé; celui qui donne du pain est appelé avant tous; l'homme bienfaisant et libéral est envoyé à la vie éternelle avant les autres justes; l'avare au contraire, qui ne donne rien, est livré avant tous aux flammes éternelles (*Matth.* 25. 34 *et* 41.).

Voici le temps de pratiquer le premier de tous les préceptes; prenez bien garde de laisser échapper l'occasion de vous enrichir par un trafic utile. Le temps coule sans attendre celui qui diffère; les jours se pressent et devancent celui qui marche lentement. Il est impossible d'arrêter le cours d'un fleuve, à moins qu'on n'arrête à propos les premières eaux à sa source: ainsi on ne peut retenir le temps dont les flots sont poussés par un cours nécessaire; on ne peut le rappeler lorsqu'il est passé, il faut nécessairement le saisir lorsqu'il s'avance. Pratiquez donc et arrêtez, pour ainsi dire, le précepte qui fuit, serrez-le étroitement entre vos bras. Donnez peu pour obtenir beaucoup, effacez avec un morceau de pain la tache de l'ancien péché. Adam nous a transmis sa faute en mangeant contre l'ordre du Seigneur: nous effacerons cette même faute, suite malheureuse d'une gourmandise coupable, si nous soulageons les besoins et la faim de notre frère. Ecoutez, peuples; chrétiens, prêtez l'oreille. Voici ce que dit le Seigneur, sinon par sa propre bouche, du moins par celles de ses ministres qui lui servent d'organes. Nous qui avons reçu la raison en partage, ne nous montrons pas plus cruels que les brutes qui en sont dépourvues. Elles jouissent en commun des productions de la terre qu'elles ont reçues de la nature. Des troupeaux de brebis paissent sur la même montagne; de grands haras

de chevaux se nourrissent dans le même champ ; tous les autres animaux se cèdent mutuellement la jouissance des nourritures nécessaires : les hommes s'approprient et retiennent dans leur sein ce qui est commun ; ils prétendent posséder seuls ce qui appartient à un grand nombre. Que les exemples d'humanité qu'on rapporte des Gentils nous fassent rougir. Il est chez eux des peuples qui se font une loi de n'avoir qu'une table, des alimens communs, et de ne faire qu'une seule famille de toute une grande multitude.

Laissons les exemples des infidèles, et parlons de ces trois mille hommes qui furent d'abord convertis à Jésus-Christ (*Act.* 2. 41.). Imitons l'union admirable de ces premiers chrétiens, chez qui tout étoit commun, qui n'avoient qu'une même vie, une même ame, une table commune, qui étoient unis par les liens d'une fraternité indivisible, d'une charité sincère, laquelle ne faisoit qu'un corps de plusieurs, et identifioit plusieurs ames par l'union des volontés. L'Ancien et le Nouveau Testament nous offrent beaucoup d'exemples de charité fraternelle qui doivent nous instruire. Si vous rencontrez un vieillard pressé par la faim, faites-le venir et nourrissez-le, comme Joseph a nourri Jacob. Si vous voyez votre ennemi dans la détresse, étouffez tout ressentiment, ne cherchez pas à vous satisfaire par la vengeance, et nourrissez votre ennemi comme le même Joseph a nourri ses frères qui l'avoient vendu. Si vous trouvez un jeune homme dans l'affliction, pleurez sur son sort comme Joseph a pleuré sur celui de Benjamin, le fils de la vieillesse de Jacob. Si la cupidité vous tente, comme la femme égyptienne tenta Joseph ; si, vous tirant par votre manteau, elle vous presse de désobéir à Dieu, et

d'avoir plus d'affection pour elle, qui n'aime que l'argent et le monde, que pour les ordres du souverain Maître ; si, dis-je, il vous vient des pensées contraires aux divins préceptes, qui entraînent à l'amour de l'argent votre esprit sage et modeste, qui vous portent à vous attacher à elle et à négliger l'amour de vos frères, jetez votre manteau et retirez-vous indigné ; gardez la fidélité que vous devez à Dieu comme Joseph la garda à Putiphar. Pourvoyez à la disette d'une seule année, comme ce patriarche a pourvu à une disette de sept ans. Ne donnez pas tout au plaisir ; accordez une partie de vos soins à votre ame. Imaginez-vous que vous avez deux filles, la prospérité temporelle et la vie céleste, la vie conforme à la vertu. Si vous ne voulez pas tout donner à la meilleure, partagez du moins également entre celle qui est intempérante et celle qui est sage. Ne décorez pas l'une de tout le faste de l'opulence, tandis que l'autre, lorsqu'il vous faudra paroître devant Jésus-Christ et vous montrer aux yeux de ce souverain juge, sera nue et couverte à peine de vêtemens misérables, elle qui a tout l'extérieur et le nom d'épouse. Ne présentez donc pas au divin Epoux une épouse sans beauté et sans parure, de peur qu'en la voyant il ne détourne son visage, il n'ait pour elle que du dégoût et ne lui refuse ses embrassemens. Ornez-la d'une parure convenable, et conservez-la dans toute sa beauté jusqu'au jour des noces, afin qu'avec les vierges sages elle allume une lampe, dont le feu éternel sera formé par les plus saintes maximes et entretenu par l'huile des bonnes œuvres. Ainsi seront confirmées les paroles divines du Roi-Prophète, qui conviendront parfaitement à votre ame : *La reine s'est tenue à votre droite avec un*

habit enrichi d'or, environnée de ses divers ornemens. Ecoutez, ma fille, ouvrez les yeux, prêtez une oreille attentive ; et le Roi sera épris de votre beauté (Ps. 44. 10.). Le Prophète s'est servi de ces paroles pour exprimer la beauté du corps ; mais elles peuvent convenir à la beauté de l'ame de chaque fidèle, puisque l'assemblée de l'Eglise est formée de tous les membres qui la composent. Occupez-vous avec sagesse du présent et de l'avenir, et ne trahissez pas, pour un vil intérêt, vos espérances futures. Ce corps par lequel vous comptez votre vie présente, vous abandonnera ; et pour le jour où il vous faudra comparoître devant le grand Juge qui viendra certainement, vous vous serez enlevé à vous-mêmes les récompenses infinies et la gloire céleste ; vous vous serez allumé un feu inextinguible ; vous vous serez préparé l'enfer avec tous ses supplices, des éternités de peines et de douleurs, au lieu d'une vie éternelle et bienheureuse. Ne croyez pas que je cherche à vous effrayer par de vains épouvantails, comme ces mères et ces nourrices qui, lorsqu'elles voient leurs petits enfans crier et pleurer outre mesure, cherchent à les apaiser par des récits fabuleux. Pour moi, ce ne sont pas des fables que je vous raconte ; mais des vérités que je vous annonce, vérités sorties d'une bouche infaillible. Sachez, selon la prédiction de l'Evangile, que toutes les paroles du Fils de Dieu seront exécutées sans qu'il manque un seul iota ou un seul point (*Matth.* 5. 18.). Le corps renfermé dans le tombeau ressuscitera, et l'ame qui aura été séparée du corps par le trépas, viendra l'habiter de nouveau. Toutes nos actions seront manifestées au grand jour ; et il ne faudra contre nous-mêmes de témoin que notre propre conscience. Le juste

Juge traitera chacun comme il le mérite : à lui appartiennent la gloire, l'empire et l'adoration dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LA COLÈRE.

SOMMAIRE.

SAINT Basile expose d'abord assez au long les funestes effets que la colère produit dans ceux qui s'y abandonnent ; comment elle rend furieux et forcenés deux hommes animés l'un contre l'autre. Il montre ensuite les moyens de s'en garantir ; l'humilité et la douceur, l'exemple du Fils de Dieu et du Roi-Prophète, sont fort propres à empêcher cette passion furieuse de naître en nous. La colère cependant sera fort utile, si elle est réglée par la raison et par la vertu. Elle donnera du ressort à l'ame et la remplira d'une sainte indignation contre le vice et contre le crime ; ce qui est prouvé par plusieurs exemples de l'Ancien Testament. L'orateur rappelle à ses auditeurs les principaux moyens de se garantir de la colère, et termine par-là son homélie.

DANS les préceptes de la médecine qui sont dictés à propos et suivant toutes les règles de l'art, c'est l'expérience surtout qui convainc de leur utilité : ainsi, dans les avis spirituels, c'est lorsque les préceptes sont confirmés par les événemens, que l'on reconnoît leur sagesse, que l'on voit combien ils sont utiles pour instruire les hommes et pour redresser ceux à qui on les donne. Lorsque nous lisons dans les proverbes cette maxime :

La colère perd les sages (Prov. 15. 1.) *;* lorsque nous entendons l'Apôtre nous donner cet avis : *Que toute colère, tout emportement, toute clameur, enfin que toute malice soit bannie d'entre vous* (Eph. 4. 31.) *;* et le Seigneur nous dire que celui qui se met en colère sans raison contre son frère, mérite d'être condamné par le jugement (*Matth.* 5. 21.) ; lorsque ensuite nous venons à connoître par expérience cette passion, je ne dis pas qui naît en nous, mais qui vient de dehors fondre sur nous comme une tempête imprévue, alors surtout nous reconnoissons combien les sentences divines sont admirables. Quand nous-mêmes nous donnons lieu à la colère, et que la laissant passer comme un torrent impétueux, nous examinons tranquillement combien elle trouble et défigure ceux qu'elle possède, nous apprenons par l'usage combien il est vrai de dire qu'*un homme emporté se met dans un état indécent* (Prov. 11. 25.). Oui, sans doute, lorsqu'une fois la colère, bannissant la raison, s'empare de toutes les facultés de l'ame, elle change l'homme en une bête féroce, ne lui permet plus d'être homme et d'user de son intelligence naturelle. Ce que fait le venin dans les animaux venimeux, la colère le fait dans ceux qu'elle anime. Ils sont enragés comme des chiens, s'élancent comme des scorpions, mordent comme des serpens. L'Ecriture en général a coutume de donner à ceux qu'une passion domine, les noms des bêtes auxquelles ils se rendent semblables par leurs vices. Elle les appelle chiens muets, serpens, race de vipères (*Is.* 56. 10. — *Matth.* 23. 33.), et autres noms pareils. Des hommes prêts à détruire leurs semblables, à nuire à leurs compatriotes, peuvent être mis au nombre des bêtes féroces et des animaux veni-

meux, qui, par nature, sont ennemis irréconciliables de l'homme.

Légèreté de la langue, paroles inconsidérées, calomnies, reproches, injures, violences des pieds et des mains : tels sont, sans parler de beaucoup d'autres qu'on ne pourroit détailler, tels sont les effets de la colère. La colère aiguise les épées, elle porte un homme à tremper sa main dans le sang d'un autre homme. Par elle, les frères se méconnoissent, les pères et les enfans étouffent les sentimens de la nature. Une personne irritée ne se connoît plus elle-même ; elle ne connoît plus ceux à qui elle tient de plus près. Et comme un torrent qui se précipite dans une vallée, entraîne tout ce qui s'oppose à son passage : ainsi un homme agité par une colère violente, attaque et renverse tout ce qu'il rencontre. Il ne respecte ni la vieillesse, ni la vertu, ni le sang ; il oublie les bienfaits ; rien de ce qui mérite le plus d'égards ne le touche. La colère est une courte frénésie. Ceux qu'elle transporte négligent leurs propres intérêts pour se venger, et se jettent eux-mêmes dans un mal évident. Le souvenir des injures qu'on leur a faites est comme un aiguillon qui les pique dans les bouillonnemens et les agitations d'une fureur aveugle ; ils n'ont point de repos qu'ils n'aient fait un grand mal à ceux qui les ont offensés, ou qu'ils ne s'en soient fait à eux-mêmes. Ainsi un corps qui en choque violemment un autre qui lui résiste, reçoit souvent plus de dommage qu'il n'en cause. Qui pourrait exprimer les horribles effets de la colère ? qui pourroit dire comment ceux qui s'emportent pour le moindre sujet, crient et s'agitent comme des forcenés, s'élancent avec la même impétuosité que des serpens, et ne cessent point que lorsque, s'étant

causé quelque mal affreux, leur colère se rompt comme une bulle d'eau par un choc, et l'enflure se dissipe ? Le fer, la flamme, rien de ce qu'il y a de plus terrible, ne peut retenir, ni celui que la colère transporte, ni celui que le démon possède, dont l'homme irrité ne diffère, ni par la figure, ni par les dispositions intérieures. Brûle-t-il de se venger, le sang lui bout autour du cœur, bouillonnant et agité comme par la violence du feu. L'effet qui s'en marque au dehors le défigure entièrement, le fait paroître tout autre qu'il n'est pour l'ordinaire, le change comme un masque de théâtre. Ses yeux ne sont plus les mêmes, ils brillent et étincellent. Il aiguise ses dents comme un sanglier qui se prépare à attaquer son adversaire. Son visage est obscurci par une paleur livide. Tout son corps s'enfle ; ses veines se gonflent par l'agitation du sang et des esprits. Sa voix devient rude et éclatante : ses paroles sont confuses et mal articulées, sans suite et sans ordre. Mais lorsque sa colère est portée aux derniers excès par les objets qui l'excitent, comme la flamme par les alimens qu'on lui fournit, alors il offre un spectacle qu'on ne peut ni raconter, ni supporter. Il n'épargne personne ; ses pieds, ses mains, toutes les parties de son corps deviennent les instrumens de sa fureur : il s'arme de tout ce qui se présente. S'il rencontre un autre homme également irritable, susceptible de la même furie, ils se font tous deux les maux que peuvent se faire des hommes qui s'élancent l'un sur l'autre sous les auspices d'un pareil démon. Ils se déchirent, ils se blessent, souvent même ils se tuent ; et tels sont les prix que ces combattans furieux remportent de leur colère. L'un commence l'attaque, l'autre la repousse ; l'un presse, l'autre résiste : ils se portent

les plus rudes coups, dont leur sang échauffé les empêche de sentir la douleur. Ils n'ont pas le loisir de songer aux blessures qu'ils reçoivent, leur ame étant toute entière attachée à la vengeance.

Mes frères, ne guérissez pas un mal par un mal ; ne disputez pas ensemble à qui se portera les plus grands préjudices. Dans des combats aussi blamables, celui qui triomphe est le plus malheureux, parce qu'il se retire chargé de plus de péchés. Ne vous faites pas gloire de ce qui vous deshonore, et n'acquittez pas criminellement une dette criminelle. Un homme en courroux vous a outragé ; arrêtez le mal par votre silence. Mais que faites-vous ? vous recevez sa colère dans votre cœur, et vous imitez les vents qui renvoient avec violence ce qu'ils ont reçu dans leurs flancs. Devenu le miroir d'un furieux, vous représentez en vous-même tous les traits de sa personne. Son visage se peint en rouge ; le votre est-il d'une couleur moins vive ? ses yeux pleins de sang étincèlent ; les vôtres, dites-moi, sont-ils plus calmes et plus tranquilles ? sa voix est rude ; la vôtre est-elle douce ? L'écho dans les déserts ne renvoie pas aussi fidèlement les sons qu'il reçoit, que les injures reviennent à celui qui a injurié : ou plutôt l'écho ne renvoie que les mêmes sons, au lieu que l'invective revient avec des accroissemens. De quelles injures ne s'accablent pas mutuellement deux hommes animés l'un contre l'autre ? l'un dit à son adversaire qu'il n'est qu'un personnage ignoble, né de gens ignobles ; l'autre, qu'il n'est qu'un vil esclave, sorti de vils esclaves : l'un le traite de pauvre, l'autre de mendiant : l'un lui reproche d'être ignorant, l'autre d'être stupide, jusqu'à ce que les invectives leur manquent comme

des flèches dans un carquois. Quand ils se sont épuisés en paroles, ils en viennent aux mains. Car la colère excite une querelle, la querelle engendre les injures, les injures les coups, les coups les blessures, lesquelles occasionnent souvent la mort.

Arrêtons le mal dans sa naissance, en cherchant tous les moyens de bannir la colère de nos ames. Par-là, nous pourrons détourner beaucoup de maux en coupant cette passion qui en est la racine et le principe. On vous a injurié ! répondez des choses honnêtes. On vous a frappé ! endurez-le. On vous méprise, on vous regarde comme un homme de rien ! songez que vous êtes sorti de la terre et que vous vous en retournerez dans la terre (*Gen.* 3. 19.). Si vous vous prémunissez de ces raisons, les reproches les plus injurieux vous paroîtront au-dessous de la vérité. Vous réduirez votre ennemi à l'impuissance de se venger en vous montrant invulnérable aux invectives, et vous vous procurerez à vous-même une grande couronne de patience, en faisant servir la folie d'autrui à votre vertu. Si donc vous m'en croyez, vous renchérirez vous-même sur les injures qu'on vous adresse. On vous reproche d'être d'une naissance basse et obscure, d'être un homme de rien ! dites-vous à vous-même que vous êtes cendre et poussière (*Gen.* 18. 27.). Vous n'êtes pas plus illustre que notre père Abraham qui s'est traité lui-même de la sorte. On dit que vous n'êtes qu'un ignorant, un pauvre, un misérable ! dites comme David que vous n'êtes qu'un ver de terre sorti de la boue (*Ps.* 21. 7.). Imitez la générosité de Moïse, qui, attaqué par les discours offensans d'Aaron et de Marie, loin d'implorer contre eux le Seigneur, le pria pour eux (*Nomb.* 12.). De qui voulez-vous être le disciple ? est-ce des amis

d'un Dieu de bonté ou des esclaves d'un esprit de malice ? Lorsque vous êtes exposé à la tentation de renvoyer des injures, croyez qu'on vous éprouve, qu'on veut savoir si vous vous approcherez de Dieu par la patience, ou si vous vous rangerez du côté de son ennemi par la colère. Donnez-vous le temps de délibérer et de choisir le bon parti. Ou vous apaiserez votre ennemi par un exemple de douceur, ou vous vous en vengerez par le mépris de ses outrages. Eh ! qu'y auroit-il pour lui de plus chagrinant que de vous voir au-dessus de ses insultes ? Ne laissez pas abattre votre courage ; rougissez d'être dompté par un homme qui éclate contre vous en invectives. Laissez-le crier en vain, et se livrer à tout son dépit. Quand on frappe un homme qui ne sent rien, on se punit soi-même, parce qu'on ne se venge pas de son ennemi et qu'on persiste dans sa colère. Ainsi, quand on injurie un homme qui est au-dessus des injures, loin de trouver à satisfaire son ressentiment, on sent son dépit s'accroître. La différence de conduite vous attire à vous et à votre adversaire des noms différens. Dans l'esprit de tout le monde, lui est un homme porté à injurier, vous, une ame grande ; lui, un homme violent et emporté, vous, un homme doux et paisible. Il se repentira de ses discours, vous, vous ne vous repentirez jamais de votre vertu. Qu'est-il besoin de s'étendre ? ses injures lui ferment le royaume des cieux ; car *les médisans ne participeront point au royaume du ciel* (1. Cor. 6. 10.) : vous, votre silence vous prépare ce même royaume ; car *celui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé* (Matth. 10. 21.). Si vous cherchez à vous venger, si vous répondez à des injures par d'autres injures, quelle excuse vous restera-t-il ?

Direz-vous qu'un autre vous a irrité en commençant ? Cette raison est-elle suffisante ? Le fornicateur qui se rejette sur la courtisane qui l'a excité au crime, n'en est pas moins condamné au jugement de Dieu. Il n'y a ni couronnes, ni défaites, sans adversaires. Écoutez David : *Lorsque les pécheurs*, dit-il, *s'élevoient contre moi*, il ne dit pas, j'ai été irrité, j'ai cherché à me venger ; mais, *je me suis tu, je me suis humilié, je n'ai pas même cherché à me défendre par des raisons solides* (Ps. 38. 2.). Vous, vous êtes irrité d'une injure comme si c'étoit quelque chose de mauvais, et vous l'imitez comme si c'étoit quelque chose de bon. Vous tombez dans la faute que vous ne pouvez souffrir. N'avez-vous donc des yeux que pour voir les excès des autres, tandis que vous êtes indifférent sur les vôtres propres ? L'insolence est un mal ? gardez-vous de l'imiter. Dire qu'un autre a commencé, cela ne suffit pas, je le répète, pour votre excuse. Je crois même que vous serez plus inexcusable, parce que l'autre n'a point eu devant les yeux d'exemple qui pût le rendre sage, tandis que vous, qui voyez l'état ridicule où la colère met un homme, au lieu d'éviter de lui ressembler, vous vous fâchez, vous vous indignez, vous vous irritez, vous justifiez par vos emportemens celui qui s'est emporté le premier. Votre conduite le décharge de toute faute et vous condamne vous-même. Si la colère est un mal, pourquoi ne pas éviter ce mal ? si elle est pardonnable, pourquoi vous fâcher contre celui qui s'y livre ? Ainsi, je le répète, dire que vous n'avez pas commencé, que vous n'avez fait que repousser, cela ne vous servira de rien. Dans les luttes des athlètes, ce n'est pas celui qui a commencé le combat, mais celui qui a vaincu son antagoniste, qui est couronné. Dans un sens contraire,

ce n'est pas seulement celui qui commence le mal, mais celui encore qui suit un mauvais guide dans le péché, qui est condamné. Si l'on vous reproche d'être pauvre et que vous le soyez réellement, ne vous offensez point de la vérité : si vous êtes riche, le reproche ne vous regarde pas. Ne soyez ni enflé des fausses louanges qu'on vous donne, ni irrité des fausses injures qu'on vous adresse. Ne voyez-vous pas que les flèches pénètrent dans les corps fermes et qui résistent, mais qu'elles perdent toute leur activité dans les corps mous et qui cèdent ? Croyez qu'il en est de même de l'invective. Celui qui va au-devant en reçoit l'atteinte ; celui qui cède et se retire détruit toute la force de la méchanceté qui l'attaque avec fureur. Pourquoi vous chagriner tant d'être traité de pauvre ? Souvenez-vous de votre nature ; songez que vous êtes entré nu dans le monde, et que vous en sortirez nu (*Job.* 1. 21.). Or, est-il rien de plus pauvre qu'un homme nu ? L'injure n'est offensante qu'autant que vous la prenez pour vous seul. Personne n'a été traîné en prison pour sa pauvreté. Ce n'est pas une chose honteuse que d'être pauvre, mais il est honteux de ne pas supporter la pauvreté généreusement.

Rappelez-vous votre Maître *qui étant riche est devenu pauvre à cause de nous* (1. Cor. 8. 9.). Vous traite-t-on de fou et d'ignorant ? rappelez-vous les injures dont les Juifs ont accablé la Sagesse éternelle : *Vous êtes un Samaritain, et vous êtes possédé du démon* (Jean. 8. 48.). Si vous vous irritez, vous confirmez le reproche, car rien de plus insensé que la colère : si vous restez tranquille et paisible, vous couvrez de confusion celui qui vous insulte, par la sagesse que vous faites paroître. On vous a frappé sur la joue ; le Seigneur y a été aussi

frappé. On vous a couvert de crachats; notre Maître en a été aussi couvert: *Il n'a pas détourné son visage de ceux qui le couvroient de crachats* (Is. 50. 6.). Vous avez été calomnié; le souverain Juge l'a été aussi. On a déchiré votre vêtement; les Juifs ont dépouillé mon Sauveur et ont partagé sa tunique. Vous n'avez pas encore été condamné, vous n'avez pas encore été crucifié. Il vous manque beaucoup de traits pour parvenir à être sa parfaite image. Que toutes ces réflexions entrent dans votre ame et en guérissent l'enflure. Ces sentimens dont vous serez pénétré d'avance, calmeront dans l'occasion les saillies de votre cœur, et le mettront dans une situation tranquille et paisible. C'est là ce que dit David par ces mots: *Je me suis préparé et je n'ai pas été troublé.* (Ps. 118. 60.). Il faut donc vous représenter les exemples des Saints, pour vous apprendre à réprimer la violence des mouvemens de votre ame. Avec quelle douceur le grand David supporta-t-il l'insolence de Seméï! Sans se laisser emporter à la colère, il prenoit cet affront comme de la main de Dieu: *C'est le Seigneur*, dit-il, *qui a commandé à Seméï de maudire David* (2. Rois. 16. 10.). Aussi, lorsqu'il l'appela homme de sang, homme pervers, il ne se fâcha pas contre lui, mais il s'humilia lui-même, comme méritant l'injure qu'on lui adressoit. Bannissez de votre ame deux sentimens; n'ayez pas une grande idée de vous-même, et ne croyez pas les autres fort au-dessous de vous. Par-là, votre esprit ne se révoltera jamais lorsqu'on prétendra vous faire un affront. C'est une chose indigne, lorsqu'on a reçu un service de quelqu'un et qu'on lui a les obligations les plus essentielles, de joindre l'insulte et l'outrage à l'ingratitude. Oui, cela est indigne; mais c'est un plus grand mal pour celui

qui est l'auteur de l'offense que pour celui qui en est l'objet. Que votre ennemi vous insulte; mais vous, ne soyez pas insulté. Que les injures soient pour vous une excellente école où vous appreniez la patience. Si vous ne vous piquez pas de ce qu'on vous dit, vous n'avez reçu aucune blessure. Si vous en ressentez de la peine, renfermez du moins cette peine au-dedans de vous-même. *Mon cœur a été troublé au-dedans de moi* (Ps. 142.), dit David. C'est-à-dire, j'ai empêché que les mouvemens de mon cœur ne parussent au-dehors; ce sont des flots que j'ai retenus, et à qui je n'ai point permis de se répandre hors du rivage. Apaisez votre esprit lorsqu'il se soulève et s'irrite. Que vos affections violentes respectent la présence de votre raison, et rentrent dans l'ordre comme une troupe d'enfans à la vue d'une personne respectable. Comment donc éviterons-nous les suites funestes de la colère? ce sera si nous l'empêchons de prévenir la raison; si nous avons soin de la retenir dès que nous en sentons les premières atteintes; si nous nous l'assujettissons comme un cheval fougueux, en la rendant docile à la raison comme à un frein, en ne lui permettant pas de s'écarter des bornes, de s'éloigner du guide qui la conduit.

Au reste, la vertu irascible nous est fort utile dans la pratique des bonnes œuvres, lorsque, semblable à un soldat qui marche sous son capitaine, elle est toujours prête à obéir aux ordres qu'on lui donne, et à secourir la raison contre le péché. La colère est comme le ressort de l'ame; elle lui donne de la force pour entreprendre et soutenir les bonnes actions. Si elle la trouve énervée et amollie par le plaisir, elle la fortifie comme le fer par la trempe; elle la rend ferme et courageuse, de foible et languissante qu'elle étoit. Si vous n'êtes

animé d'indignation contre le vice, vous n'aurez jamais pour lui la haine qu'il mérite ; car on doit le haïr avec la même ardeur qu'on doit chérir la vertu. La colère nous est infiniment avantageuse, lorsque, assujettie à la raison et soumise à sa voix comme le chien du berger, elle est douce et traitable pour ceux qui en tirent service ; elle menace, en quelque sorte, des yeux et de la voix tout étranger qui voudroit la flatter, tandis qu'elle est craintive et obéissante pour celle qu'elle connoît et qui est son amie. Tel est l'excellent secours que la partie irascible de l'ame peut procurer à la partie sage et prudente. Elle nous fait déclarer une guerre irréconciliable à tous ceux qui veulent nous nuire, sans nous permettre de lier jamais avec eux aucun commerce. Elle bannit les plaisirs perfides, et les poursuit comme le chien poursuit le loup. Tels sont les avantages que retirent de la colère ceux qui savent en bien user. Il en est de même des autres puissances de l'ame, qui deviennent bonnes ou mauvaises selon l'usage qu'on en fait. Par exemple, si on se sert de la faculté concupiscible pour se plonger dans les plaisirs des sens, on est infâme et abominable ; si on la tourne vers l'amour du Seigneur et le désir des biens éternels, on est aussi heureux qu'admirable. La partie raisonnable elle-même est susceptible de bien ou de mal. Si on en use légitimement, on est prudent et sage ; si on se sert de son esprit pour nuire à ses frères, on est rusé et dangereux. Prenons donc garde que les facultés qui nous ont été données par le Créateur pour notre salut, ne deviennent entre nos mains des instrumens de péché. Ainsi la colère, employée quand il faut et comme il faut, produit la patience, la force et la constance ; elle devient fureur et folie, si elle s'éloigne de la droite

raison. C'est pour cela que le psalmiste nous donne cet avertissement : *Mettez-vous en colère et ne péchez pas* (Ps. 4. 5.). Le Seigneur qui menace du jugement celui qui se met en colère sans raison (*Matth.* 5. 22.), ne rejette pas la colère dont on use comme d'une arme. Ces paroles : *Je mettrai de l'inimitié entre vous et le serpent* (Gen. 3. 15.); et ces autres : *Soyez ennemis des Madianites* (Nomb. 25. 17.), nous apprennent qu'on peut se servir de la colère comme d'une arme. Aussi Moïse, le plus doux des hommes (*Nomb.* 12. 3.), voulant punir l'idolâtrie, arma-t-il les mains des lévites pour le meurtre de ses frères. *Que chacun de vous*, dit-il, *s'arme d'une épée, qu'il passe au travers du camp d'une porte à l'autre, et qu'il tue son frère, son parent, celui qui lui est le plus proche* (Exod. 32. 27 et 29.). L'Ecriture ajoute un peu plus bas : *Alors Moïse leur dit : Vous avez consacré aujourd'hui vos mains au Seigneur, en les baignant dans le sang de votre fils et de votre frère, afin que vous receviez la bénédiction.* Qu'est-ce qui a justifié Phinées ? N'est-ce point sa juste colère contre les fornicateurs ? Doux et humain par caractère, lorsqu'il vit Zambri s'abandonner publiquement à une Madianite, sans rougir de son crime infâme, sans chercher même à le cacher, il ne put souffrir cette impudence, et obéissant à l'impulsion d'une colère légitime, il perça à la fois les deux coupables (*Nomb.* 25.). Samuel, transporté d'un juste courroux, n'a-t-il pas égorgé, en présence de tout le monde, Agag, roi d'Amalec, que Saül avoit épargné contre les ordres de Dieu (1. *Rois.* 15. 33.) ? Ainsi la colère est souvent un moyen pour faire de bonnes actions. Le prophète Elie, animé d'un saint zèle, d'une colère sage et réfléchie, a fait tuer, pour l'avantage de tout Israël,

quatre cent cinquante prêtres de Baal, avec quatre cents hommes qui servoient aux sacrifices sur les hauts-lieux, et qui mangeoient à la table de Jézabel (3. *Rois*. 18. 19. *et suiv.*). Pour vous, vous vous mettez en colère sans sujet contre votre frère. Oui, sans sujet, puisque vous vous fâchez contre lui, lorsque c'est le démon qui agit par lui. Vous faites comme les chiens qui mordent la pierre qu'on leur jette, sans toucher à celui qui l'a jetée. Celui qui est poussé par le démon est à plaindre; le démon qui le pousse est seul haïssable. Tournez donc votre colère contre ce cruel assassin des hommes, ce père du mensonge, cet auteur du péché : mais ayez pitié de votre frère, parce que, s'il persiste dans sa faute, il sera livré avec le démon aux flammes éternelles. Quoique la colère et l'indignation soient souvent prises l'une pour l'autre, on peut dire qu'elles diffèrent de nom et d'effet. L'indignation est un mouvement de l'ame vif et subit : la colère est une douleur permanente, un transport plus durable, qui nous excite à la vengeance et à rendre le mal qu'on nous a fait. Les hommes pèchent en ces deux manières : ou ils se laissent emporter à une fureur soudaine contre ceux qui les irritent, ou ils emploient l'intrigue et l'artifice pour surprendre ceux qui les ont offensés : il faut éviter l'une et l'autre.

Comment donc empêcher que la colère ne se porte à des excès blâmables ? c'est en se prémunissant de l'humilité, que le Seigneur nous a enseignée par ses préceptes et par son exemple. D'une part il nous dit : *Celui qui veut être le premier parmi vous, doit être le dernier de tous* (Marc. 9. 34.); de l'autre, il a supporté avec un esprit doux et tranquille celui qui le frappoit (*Jean*. 18. 23.). Le Créateur et le Maître du Ciel

et de la terre, celui qui est adoré par toutes les créatures spirituelles et visibles, qui soutient tout par la puissance de sa parole, n'a point ouvert les abîmes de la terre pour engloutir dans l'enfer, tout vivant, l'impie qui l'avoit frappé; mais il lui donne un avis et une leçon : *Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit ; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?* Si, d'après le commandement du Seigneur, vous vous accoutumez à être le dernier de tous, serez-vous jamais indigné comme ayant été outragé sans respect pour votre mérite ? Si un petit enfant vous dit des injures, vous ne faites qu'en rire; si un frénétique vous fait des reproches diffamans, vous le regardez comme plus digne de compassion que de haine : ce ne sont donc pas les paroles qui nous blessent ; ce qui nous révolte, c'est le mépris que nous paroît faire de nous celui qui nous invective, et la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes. Si donc nous bannissons de notre ame ce double sentiment, toute injure ne sera pour nous qu'un vain son qui se perd dans l'air. Ainsi calmez les mouvemens de votre colère et de votre indignation (*Ps.* 36. 8.), si vous voulez vous mettre à l'abri de la colère de Dieu, qui éclate du haut du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes (*Rom.* 1. 18.). Si par votre sagesse vous venez à bout d'arracher la colère, cette racine amère, vous détruirez à la fois beaucoup d'affections perverses dont elle est le principe. Car les tromperies, les soupçons, les perfidies, les méchancetés, les embûches, l'audace, et mille autres vices pareils, sont les rejettons de cette racine funeste. Prenons donc garde d'introduire en nous un si grand mal, qui altère la bonne constitution de notre ame, obscurcit les lumières de notre rai-

son, nous éloigne de Dieu, étouffe les sentimens de la nature, allume la guerre, met le comble à tous les maux, ouvre l'entrée au-dedans de nous à un démon dangereux, à un étranger impudent, et la ferme à l'Esprit-Saint. Car l'esprit de douceur n'habite point partout où règnent les inimitiés, les contentions, les querelles, les emportemens, les divisions, qui causent des troubles éternels. D'après l'avis de saint Paul, bannissons d'entre nous toute colère, tout emportement, toute clameur, enfin toute malice (*Eph.* 4. 31.). Soyons bons et charitables les uns à l'égard des autres. *Bienheureux ceux qui sont doux*, dit l'Evangile, *parce qu'ils possèderont la terre* (Matth. 5. 4.). Attendons la félicité promise aux ames douces, en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR L'ENVIE.

SOMMAIRE.

Envie, passion diabolique, funeste surtout à celui qu'elle tourmente ; mal incurable, mal pernicieux dont on a vu les tristes effets dès l'origine du monde ; attaque et persécute ceux qu'elle devroit chérir davantage ; exemple de Saül à l'égard de David, des fils de Jacob à l'égard de Joseph leur frère, des Juifs à l'égard du Sauveur : fuir celui que l'envie possède comme un animal venimeux : manéges de l'envieux pour décrier les autres : on peut se garantir de cette passion en apprenant à dédaigner les richesses et la gloire, et à n'estimer que la vertu, avec laquelle l'envie est incompatible. L'envie est peinte dans toute l'homélie avec les traits les plus véritables et les plus naturels ; l'orateur la fait parler et agir comme elle parle et agit dans le monde.

Dieu est la bonté par essence, il se plaît à combler de biens tous ceux qui en sont dignes ; le démon est plein de malice et l'inventeur de toutes sortes de méchancetés. L'Etre bon est incapable de ressentir l'envie ; l'envie accompagne toujours le démon. Garantissons-nous, mes frères, de cette passion funeste ; ne participons pas aux crimes de notre plus terrible adversaire, de peur que nous ne soyons enveloppés dans la sentence qui le condamne. Eh ! si les superbes sont condamnés comme lui, les envieux pourront-ils éviter les supplices qui leur sont préparés ?

Il n'est point de passion plus pernicieuse que l'envie. Elle nuit moins à ceux qu'elle attaque, qu'à celui qui l'éprouve et qui trouve en elle un bourreau domestique. L'envie mine et consume ceux dont elle s'empare, comme la rouille ronge le fer. On dit que les vipères ne sortent du ventre de leur mère qu'en le déchirant (1); c'est ainsi que l'envie dévore l'ame qui lui donne entrée. L'envie est une douleur que l'on conçoit de la prospérité d'autrui: voilà pourquoi l'envieux n'est jamais exempt de peine et de tristesse. Le champ d'un voisin est-il fertile, sa maison regorge-t-elle de biens, mène-t-il une vie douce et commode? tous ces avantages désolent l'envieux et entretiennent sa maladie. Il ressemble à un corps nu sur lequel on lance des traits de toutes parts. Un homme a-t-il du courage ou de l'embonpoint, cela blesse l'envieux. Un autre est-il recommandable par sa bonne mine? c'est pour lui un nouveau coup. Un autre se distingue-t-il par les qualités de l'ame, est-il considéré et admiré pour ses lumières et pour son éloquence? un autre a-t-il de grandes richesses, aime-t-il à se signaler par ses libéralités, se plaît-il à faire part de ses biens aux pauvres, est-il comblé de louanges par ceux qu'il comble de bienfaits? ce sont là autant de traits qui pénètrent et qui percent le cœur de l'envieux. Ce qu'il y a de fâcheux dans sa maladie, c'est qu'il ne peut la déclarer: il marche les yeux baissés en terre, triste et confus, en proie au mal intérieur qui le dévore. Si on lui demande ce qui le chagrine, il rougit de l'avouer; il n'oseroit dire:

(1) Il est aussi parlé dans *Héxaëméron*, ou ouvrage des six Jours, de ce fait des vipères, qui est reconnu pour faux par les naturalistes.

Je suis rempli d'envie et de fiel; le bonheur de mon ami m'afflige; je m'attriste de la joie de mon frère; je ne puis souffrir le spectacle de la prospérité d'autrui; la bonne fortune de mon prochain fait mon infortune. Voilà ce qu'il diroit, s'il vouloit convenir de la vérité; mais n'osant découvrir une plaie aussi honteuse, il renferme au dedans de lui-même le mal qui déchire et ronge ses entrailles.

Il n'y a ni médecin, ni remède qui puissent guérir cette maladie, quoique les écritures soient pleines de recettes pour toutes sortes de maux. Rien ne peut soulager l'envieux, s'il ne voit tomber dans le dernier malheur celui auquel il porte envie. Il ne cesse de haïr un homme heureux, que quand il devient malheureux et qu'il n'est plus qu'un objet de pitié. Il ne se rapproche de lui et ne se déclare son ami que quand il le voit répandre des larmes et déplorer ses disgraces. Il n'a point partagé sa joie, et il partage ses pleurs. Il plaint le renversement de sa fortune et vante sa prospérité passée, non par un sentiment d'humanité et de compassion, mais pour aigrir sa douleur par le souvenir de ce qu'il a perdu. Il relève le mérite d'un enfant qui vient de mourir, il en fait de grands éloges. Qu'il étoit beau! dit-il; qu'il avoit d'esprit! qu'il étoit propre à tout! S'il vivoit encore, il ne daigneroit pas même le gratifier d'un souhait favorable. Cependant s'il remarque que plusieurs parlent avantageusement du mort, il change de manière et reprend ses sentimens d'envie. Il admire les richesses d'autrui, quand elles ont été enlevées par un accident: c'est quand elles ont été ruinées par la maladie qu'il loue la beauté, la force, la santé. En un mot, il est aussi ennemi du bonheur qui existe, qu'ami de celui qui n'est plus.

Est-il une passion plus dangereuse que celle dont nous parlons? c'est le poison de la vie, le fléau de la nature, l'ennemi de Dieu et de ses graces. N'est-ce pas l'envie qui a poussé le démon à déclarer la guerre à l'homme? guerre par laquelle il s'est attaqué à Dieu même. Ne pouvant souffrir les grands avantages dont Dieu avoit comblé l'homme, il s'est tourné contre l'homme, parce qu'il ne pouvoit se venger sur Dieu. Caïn a suivi la même conduite. C'est le premier disciple du démon, duquel il a appris l'envie et le meurtre, ces deux attentats dont l'un est une suite de l'autre, et que S. Paul réunit en disant: *Ces hommes qui ne respirent que l'envie et le meurtre* (Rom. 1. 29.). Qu'a donc fait Caïn? s'étant aperçu que Dieu combloit Abel de graces particulières, il en conçut de la jalousie, et pour se venger de l'Auteur des graces, il fit périr celui qui en étoit l'objet. Comme il ne pouvoit s'attaquer à Dieu personnellement, il s'en prit à son frère et le tua. Mes frères, fuyons l'envie, ce maître d'impiété, ce père de l'homicide, ce destructeur de la nature, cet ennemi du sang et de la parenté, ce vice le plus absurde et le plus déraisonnable.

O homme, pourquoi t'affliger, puisque tu ne souffres aucun mal? pourquoi faire la guerre à celui qui possède quelques avantages sans t'avoir causé aucun tort? Que si tu es animé contre lui, quoique tu en aies reçu des services, ne vois-tu pas que tu t'opposes toi-même à ton propre bien? Tel étoit Saül, pour qui les services importans qu'il avoit reçus de David ne furent qu'une occasion de lui déclarer une guerre implacable. Quoiqu'il eût été délivré de ses fureurs par les sons harmonieux et divins de sa harpe, il lui jeta sa lance et voulut percer l'auteur de ce bienfait. Ce n'est pas

tout: le même David l'avoit sauvé avec son armée des mains de l'ennemi ; il avoit effacé la honte que Goliath imprimoit à tout son peuple ; cependant, parce que de jeunes filles avoient loué plus que lui le jeune vainqueur, parce qu'elles avoient dit dans leurs chansons : *Saül a tué mille Philistins, mais David en a tué dix mille* (1. Rois. 18. 7.) ; ces seules paroles et ce témoignage rendu à la vérité, lui inspirèrent contre David une haine mortelle. Après avoir tout tenté pour le faire périr dans son palais, il le bannit de sa cour : et sa haine ne s'arrêtant pas là, il arme trois mille hommes et se met à leur tête pour le chercher dans les déserts où il se cachoit. Si on lui eût demandé la cause de la guerre qu'il avoit déclarée à David, il n'en eût pu alléguer d'autre que les services qu'il lui avoit rendus, et sa modération à son égard. Dans le temps même où il le persécutoit, surpris pendant le sommeil, et pouvant être facilement tué par un ennemi dont il poursuivoit la mort, il fut sauvé de nouveau par l'homme juste, qui craignit de mettre la main sur sa personne. Loin d'être adouci par un tel bienfait, il se mit derechef à la tête d'un corps de troupes, et continua de poursuivre le conservateur de ses jours, jusqu'à ce que, pris une seconde fois dans une caverne, il manifesta toute sa perversité, et fit éclater davantage la vertu de son ennemi.

L'envie, sans doute, est l'espèce d'inimitié la plus implacable. Les bienfaits adoucissent les autres ennemis ; ils ne font qu'irriter les envieux, qui sont plus indignés, plus affligés, plus désolés, à proportion qu'ils reçoivent de plus grands services. Ils savent moins de gré des bienfaits, qu'ils ne sont fâchés de la puissance du bienfaiteur. Sur quelle bête farouche, sur quel animal sauvage,

ne l'emportent-ils pas en cruauté et en férocité? On apprivoise les chiens en les nourrissant, on rend les lions traitables en les flattant; les bons offices et les égards aigrissent de plus en plus les envieux.

Qu'est-ce qui a réduit Joseph en servitude? n'est-ce pas l'envie de ses frères? Et ici admirons la folie de cette passion. Pour détourner l'effet de certains songes, ils firent leur frère esclave, espérant que par-là il ne seroit jamais adoré par eux. Toutefois, si les songes annoncent la vérité, quel moyen d'en arrêter l'effet? si ce ne sont que de fausses visions, pourquoi porter envie à un homme qui est dans l'erreur? Mais la Providence divine disposoit les choses de la sorte pour confondre leur malice. Les voies mêmes qu'ils employoient pour empêcher l'exécution des desseins de Dieu, c'est ce qui les fit parvenir à leur fin. Si Joseph n'eût pas été vendu, il ne seroit pas venu en Egypte; il n'auroit pas été, pour sa sagesse, victime de la perfidie d'une femme impudique; il n'auroit pas été mis en prison; il n'auroit pas lié commerce avec des officiers de Pharaon; il n'auroit pas expliqué des songes, ce qui fut l'origine de la grande puissance qu'il acquit en Egypte; enfin il n'auroit pas été adoré par ses frères, que la famine amena devant lui.

Mais parlons de l'envie la plus furieuse et la plus éclatante, que la fureur des Juifs a excitée contre le Sauveur. Pourquoi lui portoit-on envie? à cause de ses miracles. Et quel étoit le but de ses miracles? le salut des malheureux qui avoient besoin de secours. Les pauvres étoient nourris; et celui qui les nourrissoit étoit attaqué. Les morts étoient ressuscités; et celui qui les rendoit à la vie étoit en butte à la haine. Les démons étoient chas-

sés, et celui qui leur commandoit étoit persécuté. Les lépreux étoient guéris, les boiteux marchoient, les sourds entendoient, les aveugles voyoient; et celui qui opéroit ces prodiges de bienfaisance étoit mis en fuite. Enfin les Juifs livrèrent à la mort l'Auteur de la vie; ils firent battre de verges le Libérateur des hommes; ils condamnèrent le souverain Juge du monde: tant il est vrai que l'envie ne respecta jamais rien!

C'est la seule arme que le fléau de nos ames, le démon qui se réjouit de notre perte, a employée dès l'origine du monde, et qu'il emploiera jusqu'à la fin pour percer les hommes et pour les renverser. C'est l'envie qui l'a précipité du ciel; il cherche par la même passion à nous faire tomber avec lui dans le même abîme.

Celui-là donc étoit sage, qui ne permet pas même de manger avec un envieux (*Prov.* 23. 6.), voulant entendre tout autre commerce par celui de la table. On a soin d'éloigner du feu les matières inflammables: c'est ainsi qu'il faut nous retirer, autant qu'il est possible, de toute liaison avec les envieux, et nous mettre hors de l'atteinte de leurs traits. Car on ne peut être en butte à l'envie, qu'autant qu'on a avec elle des rapports plus ou moins prochains, selon cette parole de Salomon: *La jalousie de l'homme vient de son compagnon* (Eccl. 4. 4.). Non, sans doute, le Scythe ne porte pas envie à l'Egyptien, mais à quelqu'un de sa nation, dans la même nation; les inconnus ne causent point de jalousie, mais ceux avec qui on a le plus de rapports; par exemple, les voisins, les personnes de la même profession et du même âge, les parens proches, les frères, et en général, comme la nielle est la maladie propre du blé, ainsi l'envie est le vice qui altère l'amitié. La seule

chose qu'on peut louer dans l'envie, c'est que plus elle est violente, plus elle tourmente celui qu'elle possède. Les traits qu'on lance avec impétuosité sur un corps extrêmement dur, rejaillissent contre celui qui les a poussés : ainsi les mouvemens de l'envie, sans nuire à ceux qu'elle attaque, sont des coups portés à l'envieux. Quel est l'homme qui, par sa tristesse, a diminué les avantages de son prochain? mais il se déchire lui-même et se consume.

Combien ne hait-on pas les hommes tourmentés par l'envie? On les regarde comme plus à craindre que les animaux venimeux. Ces animaux ne répandent leur venin qu'en faisant une plaie, de sorte que la partie mordue se corrompt peu à peu et se dissout. Plusieurs pensent que les envieux blessent par leurs seuls regards; que les corps les mieux constitués, les corps dans toute la vigueur et toute la fleur de l'âge, sont desséchés par la malignité de l'envie, et que des yeux des personnes envieuses il coule une humeur qui gâte et altère tout ce qu'elle touche (1). Pour moi, en rejetant cette opinion qui a tout l'air d'une fable du peuple et d'un ancien conte, je dis que les démons, ennemis de tout bien, voyant la grande conformité qui est entre eux et l'envie, emploient cette passion pour exécuter leurs mauvais desseins, et vont jusqu'à se servir des yeux de l'envieux comme d'un instrument pour opérer leurs maléfices. Et vous n'avez pas horreur de vous constituer le ministre du malin esprit, d'admettre en vous une passion par laquelle vous deviendrez l'ennemi de ceux qui ne vous ont fait aucun mal,

(1) St. Basile va déclarer qu'il rejette cette opinion ; mais il en proposera une autre qui pourroit lui être contestée.

l'ennemi de Dieu même, la bonté par essence et incapable d'envie.

Fuyons le plus odieux des vices, un vice de l'invention du démon, une semence de l'ennemi, le précepte du serpent antique, le gage d'un supplice éternel, la privation du royaume céleste, un obstacle à la piété, une route à l'enfer. Le visage seul de l'envieux décèle le mal intérieur qui le consume. Ses yeux sont desséchés et obscurcis, ses joues pendantes, son sourcil refrogné; son ame agitée et troublée est incapable de discerner la vérité. Il ne sait, ni louer une action vertueuse, ni applaudir une éloquence forte et brillante, ni admirer ce qui est le plus digne de notre admiration. Semblables aux vautours qui, dédaignant les prairies et ces lieux agréables d'où se répand une odeur suave, se portent avec impétuosité vers l'infection et la pourriture; semblables encore à ces mouches qui laissent les parties saines pour se jeter sur un ulcère, les envieux ne regardent pas même ce qu'il y a de beau et d'éclatant dans la vie des hommes; ils s'attachent à ce qu'il y a de foible et de défectueux. Si l'on commet quelques fautes, qui sont inévitables vu la fragilité humaine, ils ont grand soin de les divulguer, et c'est par-là qu'ils veulent que les autres soient connus; comme ces peintres malins et grotesques, qui faisant le portrait d'un homme, le font remarquer par un nez de travers, par une loupe, une bosse, par quelque défectuosité et mutilation qui viennent de la nature ou d'un accident. Ils sont admirables pour mépriser ce qu'il a de plus digne de louanges en le prenant du mauvais côté, et pour décrier une vertu par le vice qui l'avoisine. Le courage à leurs yeux est témérité, la sagesse stupidité, la justice dureté, la prudence artifice;

l'homme magnifique est fastueux, le libéral est prodigue, l'économe est avare: en un mot, ils ne manquent jamais de donner à chaque vertu le nom du vice qui lui est opposé.

Quoi donc? nous arrêterons-nous à attaquer l'envie? ce ne seroit là que la moitié du traitement. Montrer à un malade le danger de sa maladie pour qu'il y apporte une attention convenable, cela n'est pas inutile: mais le laisser là sans essayer de lui rendre la santé, ce seroit l'abandonner à lui-même et le livrer à son mal. Que devons-nous donc faire pour empêcher la passion de l'envie de s'emparer de notre cœur, ou pour l'en bannir si elle y est entrée? Premièrement, nous ne devons pas trop estimer les avantages humains, l'opulence, la gloire, la santé: car notre félicité ne consiste pas dans des biens périssables, mais nous sommes appelés à la possession de biens éternels. Ainsi il ne faut porter envie, ni au riche pour ses richesses, ni à l'homme puissant pour l'étendue de son autorité, ni aux personnes robustes pour la bonne constitution de leur corps, ni à l'orateur habile pour son éloquence. Ces avantages, qui sont des instrumens de la vertu quand on en use comme il faut, ne font pas par eux-mêmes le bonheur. Celui qui en abuse est à plaindre; il ressemble à un homme qui tourneroit volontairement contre lui-même une épée qu'il auroit prise pour se défendre de l'ennemi. Si l'on voit un homme se servir des biens présens selon les règles d'une droite raison, dispenser avec sagesse ce qu'il a reçu de Dieu, ne pas amasser pour sa propre jouissance, on doit le louer et l'aimer pour son caractère charitable et libéral envers ses frères. Quelqu'un se distingue par ses grandes connoissances, il est honoré pour la manière dont il parle de Dieu et dont il explique

les divines Ecritures: ne lui portez pas envie, et ne désirez pas que cet interprète des saints Livres garde le silence, si, par la grace de l'Esprit Divin, il est admiré et applaudi par des auditeurs. Son talent est votre bien, et c'est à vous, si vous voulez en profiter, qu'a été envoyé le don de l'instruction. On ne bouche pas une source abondante : on ne ferme pas les yeux lorsque le soleil brille ; et loin d'être jaloux de son éclat, on s'en souhaite la jouissance à soi-même. Et vous, lorsqu'une éloquence spirituelle jaillit avec abondance dans l'église; lorsqu'un cœur pieux, rempli des dons de l'Esprit-Saint, les répand comme d'une source, vous n'écoutez pas ses discours avec joie, vous ne recevez pas ses instructions avec reconnoissance! mais les applaudissemens que lui donnent les auditeurs vous blessent! vous voudriez que personne ne louât ses paroles, que personne n'en profitât! Pourrez-vous justifier de telles dispositions devant le souverain Juge de nos cœurs? Il faut regarder les qualités de l'ame comme des beautés naturelles. Quant à l'homme riche, puissant et robuste, on doit l'aimer et le considérer s'il fait un usage légitime et raisonnable des instrumens communs de la vie, s'il fait part libéralement de ses richesses aux pauvres, s'il emploie ses forces à soulager les foibles, et s'il croit que ce qu'il possède appartient plus aux autres qu'à lui-même. Ceux qui n'ont pas ces sentimens sont plus dignes de pitié que d'envie, parce qu'ils n'ont que plus de facilités pour le vice, et qu'ils ne font que se perdre avec plus d'embarras et de faste. Un riche est à plaindre quand il emploie ses richesses à faire des injustices : mais s'il les consacre à de bonnes œuvres, elles ne doivent point l'exposer à l'envie, puisque tout le monde en profite;

à moins qu'on ne porte la perversité jusqu'à s'envier à soi-même ses propres biens. En un mot, si l'on s'élève par la pensée au-dessus des choses humaines, si l'on n'envisage que ce qui est vraiment beau et louable, on n'aura garde de croire qu'aucun des biens périssables et terrestres soit capable de rendre heureux. Or, un homme qui est tellement disposé que les grands avantages du monde ne le touchent pas, il est impossible qu'il soit dominé par l'envie.

Si vous désirez vivement la gloire, si vous voulez vous distinguer de tout le monde, sans pouvoir même vous contenter de la seconde place (car c'est-là une autre source d'envie), détournez votre ardeur, comme le cours d'un fleuve, vers la possession de la vertu. Ne soyez jaloux, ni d'amasser de grandes richesses, ni d'acquérir la gloire du monde. Ces avantages ne dépendent pas de vous. Soyez juste, sage, prudent, courageux, patient dans les disgraces que vous suscite la piété. Par-là, vous vous sauverez vous-même, et vous possèderez une gloire plus solide par de plus solides biens. La vertu dépend de nous; nous pouvons être vertueux si nous voulons nous en donner la peine: mais il n'est pas toujours en notre pouvoir d'être possesseurs d'amples richesses, d'une grande puissance et d'une figure avantageuse. Si donc, de l'aveu de tout le monde, la vertu est le plus grand des biens, le plus durable, le plus précieux, nous devons travailler à l'attirer en nous: or nous ne l'y attirerons jamais, si notre ame n'est purgée de toutes les passions, et surtout de l'envie. Ne voyez-vous pas que la dissimulation est un grand vice? or c'est un fruit de l'envie, qui apprend aux hommes à être doubles et à déguiser, sous une belle apparence d'amitié, la

haine secrète qu'ils couvent dans le cœur; semblables à ces écueils dans la mer, qui ne sont couverts que d'un peu d'eau, et qui causent des naufrages imprévus quand on va les heurter imprudemment. Puis donc que de l'envie, comme d'une source funeste, découlent une mort spirituelle, la perte des vrais biens, la séparation de Dieu, le mépris des lois, le renversement de tout ce qu'il y a de meilleur au monde, suivons le précepte de l'Apôtre : *Ne nous laissons pas aller au désir d'une vaine gloire, ne nous piquons pas mutuellement, ne soyons pas envieux les uns des autres* (Gal. 5. 26.); mais plutôt *soyons bienfaisans et charitables, nous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu nous a pardonné* (Eph. 4. 32.), en Jésus-Christ notre Seigneur, avec qui soit la gloire au Père et à l'Esprit-Saint dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LE MÉPRIS DES CHOSES DE CE MONDE.

SOMMAIRE.

L'orateur, après avoir loué ceux qui l'écoutent, sur l'empressement qu'ils témoignent pour l'entendre, les avertit d'être en garde contre le démon, leur ennemi, qui cherche à les séduire par l'appât des objets et des plaisirs trompeurs de ce monde : il montre qu'ils ne doivent s'attacher ni à la vie, ni aux richesses, ni à la puissance, ni au plaisir du boire et du manger ; qu'enfin ils doivent s'embarrasser peu de leur corps, s'occuper surtout de leur ame, répandre leurs biens dans le sein des pauvres, au lieu de les retenir et de les dissiper à leur grand préjudice. Il étoit survenu il y avoit quelques jours, près de l'église, un grand incendie qui avoit fait assez de ravage, mais sans toucher au temple : saint Basile attribue cet incendie au démon, en disant qu'il a tourné à la confusion de cet esprit impur. Il essaie de consoler ceux que la flamme avoit grièvement endommagés, en leur proposant l'exemple de Job, dont il exalte la patience. Il met dans la bouche de ce saint homme un très-beau et long discours, par lequel il le fait répondre aux reproches de sa femme. Il conclut par faire voir comment sa patience fut récompensée.

Je craignois, mes frères, en vous reprenant toujours avec quelque force, de vous être enfin à charge, et de paroître m'expliquer avec plus de liberté qu'il ne convient à un étranger, à un homme sujet aux mêmes imperfections que vous. Mais les réprimandes que je me suis permises n'ont fait que ranimer votre amour pour moi ; les coups

que vous ont portés mes discours ont allumé davantage votre ardeur. Et en cela il n'y a rien d'étonnant. Vous êtes sages dans les choses spirituelles : or, dit Salomon dans ses proverbes, *reprenez le sage, et il vous aimera* (Prov. 9. 8.). C'est pour cela, mes frères, que je reviens encore au même sujet d'instruction, afin de vous arracher des filets du démon autant qu'il sera en moi. Cet ennemi de la vérité nous attaque tous les jours avec autant de force que d'adresse ; il nous combat, comme vous savez, par nos propres désirs, et se sert pour nous nuire de nos propres foiblesses. Comme le Seigneur a enchaîné une grande partie de sa puissance par des lois indissolubles, et qu'il n'a point permis à sa fureur de détruire entièrement le genre humain, cet esprit envieux s'aide adroitement de notre folie pour remporter sur nous la victoire. Et de même que les malfaiteurs et les brigands dont l'occupation est de s'enrichir des dépouilles d'autrui, ont coutume, s'ils ne peuvent réussir par la force ouverte, de se placer en embuscades dans les parties des chemins coupés par des vallées profondes ou ombragées d'arbres touffus, pour n'être pas aperçus des voyageurs, et pour les attaquer tout-à-coup en les faisant tomber dans le péril avant qu'ils puissent le voir : ainsi notre plus ancien ennemi, Satan s'enfonce dans les ombres des voluptés mondaines, qui, dans le chemin de la vie, sont fort propres à cacher ce brigand et à nous dérober ses attaques, afin de tomber sur nous à l'improviste, et de semer sous nos pas les piéges de la perdition.

Si donc nous voulons parcourir le chemin de cette vie en sûreté, présenter à Jésus-Christ nos corps et nos ames sans qu'ils soient défigurés d'aucune blessure honteuse : si nous voulons rempor-

ter les couronnes de la victoire, nous devons être attentifs, porter de tous côtés les yeux de notre esprit, nous défier de toutes les choses qui nous flattent, passer rapidement sans nous y arrêter, sans y attacher nos pensées et nos désirs, quand même l'or répandu partout seroit prêt à venir dans nos mains : *Si vous avez des richesses en abondance*, dit David, *n'y attachez pas votre cœur* (Ps. 61. 11.) ; quand même la terre nous produiroit toutes sortes de délices et nous montreroit des tentes somptueuses : *Notre vie*, dit saint Paul, *est dans le ciel, d'où nous attendons le Seigneur Jésus* (Phil. 3. 20.) ; quand même nous pourrions passer nos jours en festins, en jeux, en danses, en concerts de musique : *Vanité des vanités*, dit le sage, *et tout n'est que vanité* (Eccl. 1. 2.) ; quand même il se présenteroit à nous de beaux corps, dans lesquels habitent de méchantes ames : *Fuyez*, dit Salomon, *devant le visage de la femme comme devant un serpent* (Eccl. 21. 2.) ; quand même on nous offriroit des principautés, des puissances, des troupes de satellites ou de flatteurs, un trône élevé, éclatant, auquel seroient enchaînées par un esclavage volontaire des nations et des villes : *Toute chair*, dit le Prophète, *n'est que de l'herbe ; toute la gloire de l'homme est comme l'herbe des champs : l'herbe sèche et la fleur tombe* (Is. 40. 6.). C'est sous tous ces objets flatteurs que se cache l'ennemi commun, attendant que, séduits par les choses visibles, nous nous détournions de la voie droite, nous allions nous jeter dans les embûches qu'il nous dresse. Il est fort à craindre que nous ne tombions imprudemment dans ses piéges ; que, nous persuadant que les plaisirs qui se présentent à nous ne sont nullement dangereux, nous

n'avalions l'hameçon caché sous un appât trompeur ; qu'ensuite, soit librement, soit comme nécessairement, nous soyons enchaînés aux objets sensibles, et qu'enfin la volupté nous entraîne dans la caverne redoutable du brigand, je veux dire à la mort. Ainsi, mes frères, il nous est utile et nécessaire à tous de ceindre nos reins comme des voyageurs ou des coureurs, et, cherchant de toutes parts à rendre nos ames légères pour cette course, de nous hâter, sans nous détourner d'un instant, d'arriver au terme de notre voie.

Et qu'on ne m'accuse pas d'inventer des mots nouveaux, parce que j'appelle la vie de l'homme une voie ; le prophète David l'appelle ainsi : *Heureux*, dit-il, *ceux qui marchent avec innocence dans la voie et dans la loi du Seigneur* (Ps. 118. 1.) ! Le même Prophète criant au Seigneur lui disoit : *Eloignez de moi la voie de l'iniquité*, *et faites-moi miséricorde suivant votre loi.* (Ps. 118. 29.). Pour remercier Dieu du prompt secours qu'il lui avoit donné contre ses ennemis, montant sa harpe sur le ton de l'allégresse : *Est-il un autre Dieu que le nôtre*, disoit-il, *le Dieu qui m'a revêtu de force, qui a rendu ma voie pure et innocente* (Ps. 17. 32.) ? Enfin, il désigne partout, sous le nom de voie, la vie des hommes, soit qu'elle soit vertueuse ou criminelle. Et il a raison, sans doute. Ceux qui entreprennent un long voyage qu'ils veulent achever, doublent le pas, remuent les pieds avec beaucoup de vîtesse, et vont, sans s'arrêter, d'espace en espace, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au terme de leur route. Ainsi ceux qui sont introduits dans le monde par le Créateur, entrent d'abord dans les diverses divisions du temps, et, en quittant l'une pour en prendre une autre, ils arrivent au terme de la vie. La

vie présente ne vous semble-t-elle pas une longue route continue, distinguée par les différens âges comme par des stations ? On entre dans cette route en sortant du ventre de sa mère ; elle se termine au tombeau, où tout le monde arrive, les uns plus tôt, les autres plus tard : les uns achèvent leur carrière en passant par tous les intervalles du temps ; les autres disparoissent dès l'entrée, sans s'arrêter même aux premières stations de la vie. Les chemins qui conduisent d'une ville à une autre, on peut n'y point entrer si l'on veut, et n'y point marcher ; mais le chemin de la vie, quand nous voudrions nous arrêter dans notre course, nous saisit malgré nous, et nous entraîne vers le terme marqué par le Seigneur. Oui, mes frères, du moment que nous sommes sortis de la porte qui conduit à cette vie, et que nous sommes entrés dans cette route, il nous faut absolument arriver à la fin. Sitôt que chacun de nous a quitté le sein maternel, enchaîné au cours du temps il est entraîné, laissant derrière lui le jour qu'il a vécu, et ne pouvant, quand il le voudroit, revenir au jour d'hier.

Nous nous réjouissons à mesure que nous avançons ; nous sommes ravis d'être transportés d'un âge à un autre, comme si nous acquerrions quelque avantage : nous nous estimons heureux de passer de l'enfance à l'âge viril, de l'âge viril à la vieillesse. Nous ne pensons pas que chaque jour que nous vivons abrége notre vie ; nous ne sentons pas qu'elle se dépense à chaque instant : enfin nous ne la mesurons que par le temps qui s'est écoulé, sans faire attention qu'il est incertain combien le Dieu qui nous a fait entrer dans la carrière de la vie prolongera encore notre course, quand il fermera la lice à chacun de ceux qui y

courent ; que nous devons toujours être prêts pour le départ, et attendre, les yeux attentifs, le signal du Seigneur. *Que vos reins soient ceints*, dit l'Evangile ; *ayez dans vos mains des lampes ardentes, et soyez semblables à ceux qui attendent que leur maître revienne des noces ; afin que, lorsqu'il sera venu et qu'il aura frappé à la porte, ils lui ouvrent aussitôt* (Luc. 12. 35.). Nous n'examinons pas assez attentivement quels sont les fardeaux légers pour notre course, les plus faciles à transporter dans le grand voyage, les plus propres à ceux qui les possèdent, et les plus utiles pour l'autre vie : quels sont, d'un autre côté, les fardeaux pesans liés à la terre, qui par leur nature ne peuvent s'attacher à l'homme pour toujours, qui ne peuvent accompagner leurs maîtres et passer avec eux par la porte étroite. Nous laissons ce qu'il faudrait amasser, et nous amassons ce qu'il faudroit négliger. Ce qui peut s'unir à nous et faire l'ornement de notre ame et de notre corps, nous ne le regardons pas même ; et ce qui nous sera toujours étranger, ce qui ne fait que nous couvrir de déshonneur, nous l'entassons avec empressement, nous livrant à un travail aussi vain, que si quelqu'un, s'abusant lui-même, vouloit remplir de liqueurs des tonneaux percés.

Je crois que les moins éclairés savent assez que les objets les plus agréables de cette vie, les objets que les hommes recherchent avec le plus de fureur, ne sont pas de nature à être vraiment à nous ; qu'ils sont aussi étrangers à ceux qui croient en jouir, qu'à ceux qui en sont privés absolument. Celui qui a amassé des monceaux d'or n'en sera pas toujours le maître : il a beau le lier de toutes parts à sa personne, ou il lui échappe dès cette

vie et passe en des mains plus puissantes ; ou du moins, à l'instant du trépas, il l'abandonne sans vouloir l'accompagner au-delà de ce terme. Le malheureux dont on sépare malgré lui l'ame du corps, et que l'on contraint de partir pour un autre monde, jette souvent les yeux vers ses richesses, et déplore les peines qu'il s'est données pour les amasser ; tandis que ces richesses songent à passer entre d'autres mains, en ne lui laissant que le regret de s'être consumé pour elles en vains travaux, et de s'être souillé du crime de l'avarice. Quand un homme possèderoit de vastes domaines, des palais magnifiques, de nombreux troupeaux de toutes espèces, quand il seroit environné de toute la puissance humaine, il ne jouira pas éternellement de ces avantages ; mais après qu'ils lui auront fait quelque temps un nom, il sera bientôt obligé de céder tout cela à d'autres, et de se contenter pour son partage de quelques pieds de terre. Souvent même avant le tombeau, avant que de sortir de la vie, il verra toute sa prospérité passer à des étrangers, à ses ennemis peut-être. Que de grands héritages, que de palais, que de villes et de nations n'avons-nous pas vu changer de maîtres du vivant de ceux qui les possédoient ! N'avons-nous pas vu des esclaves monter sur le trône, et leurs maîtres réduits à être les sujets et les serviteurs de leur propres esclaves, les choses humaines changeant tout-à-coup de face comme dans les jeux de hasard ? Quant à ce que nous avons imaginé pour le boire et le manger, quant à tous ces raffinemens qu'un faste insolent a inventés pour satisfaire un ventre ingrat, qui ne garde rien de ce qu'on lui confie ; quand nous serions occupés sans cesse à le remplir, ce que nous lui donnons seroit-il à nous ?

Les viandes et les liqueurs, après avoir flatté un moment notre goût dans le passage, nous dégoûtent comme étant superflues et incommodes : nous nous empressons de les jeter au-dehors, parce qu'elles exposeroient notre vie au plus grand danger si elles s'arrêtoient dans les entrailles. L'intempérance a causé la mort à un grand nombre d'hommes, ou les a mis hors d'état de rien goûter à l'avenir. Les commerces honteux, les impudicités et les dissolutions, tous les excès auxquels nous porte la rage de la concupiscence, ne causent-ils pas à notre nature un dommage manifeste ? n'usent-ils pas notre tempérament ? n'épuisent-ils pas nos forces ? n'altèrent-ils pas la vigueur de nos membres, en les privant de la nourriture qui leur est la plus convenable? Après qu'on a assouvi d'infames désirs, lorsque le crime consommé a ralenti la passion, et que l'ame, revenue à elle-même comme d'une ivresse, réfléchit dans le calme sur l'abîme où elle s'est plongée, elle se repent alors de son incontinence, parce qu'elle sent que le corps est languissant et foible, incapable de remplir ses fonctions ordinaires. Voilà pourquoi les maîtres d'escrime prescrivent aux jeunes athlètes des lois sévères, lesquelles mettent leurs corps à l'abri de la volupté, ne leur permettant pas même de regarder de belles femmes, s'ils sont jaloux de remporter la couronne, parce que, sans doute, l'incontinence ne peut mériter le prix aux combattans, qu'elle ne fait que les exposer au ridicule.

Nous devons négliger et ne pas même daigner regarder tout ce qui est absolument étranger et superflu, ce qui ne peut jamais nous devenir propre, en même temps que nous devons nous occuper avec la plus grande attention de ce qui

est vraiment à nous. Et qu'est-ce qui est vraiment à nous ? L'ame par laquelle nous vivons, être spirituel, intelligent, qui n'a besoin d'aucune des choses qui l'appesantissent ; et le corps qui a été donné à l'ame par le Créateur comme un véhicule pour cette vie. Voilà l'homme ; c'est une intelligence liée et attachée à une chair qui a été faite pour elle. C'est-là ce que le sage Ouvrier de l'univers forme dans le sein maternel ; c'est-là ce qui, au moment de la naissance, sort de cette retraite ténébreuse et paroît au jour ; c'est-là ce qui est établi pour commander aux êtres terrestres : c'est à cela que les créatures sont soumises pour servir d'exercice à sa vertu ; c'est à cela qu'est imposée la loi d'imiter son Créateur autant qu'il est en lui, et de représenter sur la terre la vie céleste ; c'est-là ce qui sort de ce monde et qui est appelé à un autre ; c'est-là ce qui paroît devant le tribunal du Dieu qui l'a envoyé, qui y paroît pour rendre compte de ses actions et en recevoir le salaire. Le soin à pratiquer les vertus nous les rend comme propres et naturelles : ce sont de fidèles compagnes qui ne nous abandonnent pas dans cette vie laborieuse, pourvu que, volontairement, nous ne les chassions point de force en introduisant chez nous les vices. Elles nous servent de guide pour nous conduire à la vie éternelle ; elles mettent au rang des anges celui qui les possède, et brillent aux yeux du Créateur pendant toute l'éternité. Quant aux richesses, à la puissance, à la gloire, aux délices, à tout ce faste que notre folie cherche à augmenter tous les jours, elles n'entrent pas avec nous dans la vie, elles n'en sortent pas avec nous ; mais ce qui a été dit autrefois par un juste, peut s'appliquer avec vérité à tous les mortels : *Je suis*

sorti nu du sein de ma mère, et je m'en retournerai nu (Job. 1. 21.).

Celui qui est sage aura le plus grand soin de son ame; il ne négligera aucun moyen pour tâcher de la conserver pure et intacte : mais que le corps souffre la faim ou la soif, le froid ou le chaud; qu'il soit attaqué de maladie; que la violence lui fasse essuyer quelque autre mal, il ne s'en mettra guère en peine; dans tous les malheurs qui l'accableront, il prononcera ces paroles de l'Apôtre : *Encore que dans nous l'homme extérieur se détruise, cependant l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour* (2. Cor. 4. 16.). A la vue des périls qui menaceront sa vie, il ne sera pas effrayé; mais il dira avec confiance : *Nous savons que si cette maison terrestre, où nous habitons comme en une tente, vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison, une maison qui ne sera point faite par la main des hommes, et qui durera éternellement* (2. Cor. 5. 1.). Que si l'on veut ménager le corps comme la seule possession nécessaire à l'ame, comme un instrument dont elle a besoin pour vivre sur la terre, on ne s'occupera de ses besoins qu'autant qu'il faut pour le conserver, pour qu'il ait la force de servir l'ame; on ne lui permettra point des excès qui le rendroient insolent. Si on le voit s'enflammer de désirs immodérés et nuisibles, on lui adressera ce précepte de saint Paul : *Nous n'avons rien apporté dans ce monde; il est évident que nous n'en pouvons aussi rien remporter. Pourvu que nous ayons de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons être contens* (1. Tim. 6. 7.). En répétant sans cesse ces paroles à notre corps, nous le rendrons plus docile, plus léger pour le voyage céleste, plus propre à rem-

plir les fonctions convenables. Mais si nous lui permettons de s'emporter insolemment, si nous le remplissons tous les jours comme une bête féroce, entraînés avec lui vers la terre comme par un pesant fardeau, nous resterons étendus, nous gémirons en vain : et lorsque nous paroîtrons devant le Seigneur ; lorsqu'il nous demandera, sans que nous puissions les lui présenter, les fruits du voyage qu'il nous aura accordé sur la terre, nous nous lamenterons, nous habiterons des ténèbres éternelles, accusant les plaisirs qui nous auront séduits, qui nous auront dérobé le temps du salut. Nos pleurs seront alors inutiles. *Qui est-ce qui confessera votre nom dans les enfers*, dit David (*Ps*. 6. 6.)?

Ainsi, évitons avec toute l'attention possible de nous perdre nous-mêmes. Si quelqu'un, ébloui par l'éclat des richesses, a amassé injustement de cette vile poussière ; s'il a assujetti son ame aux inquiétudes qu'elle lui cause ; s'il a souillé sa nature par des infamies dont il ne soit pas aisé d'effacer la tache ; s'il est tombé dans d'autres crimes, qu'il y renonce tandis qu'il est encore temps, qu'il dépose la plus grande partie de ces fardeaux funestes, avant d'être perdu sans ressource ; qu'il soulage le navire avant qu'il soit englouti par les flots ; qu'il jette dans la mer ces marchandises dont il n'est pas le maître légitime ; qu'il imite les matelots. Quoique ceux-ci n'aient chargé leur navire que de choses nécessaires, cependant, si la tempête trop violente menace de le submerger, ils lui ôtent une partie de sa charge le plus tôt qu'ils peuvent, la jettent dans la mer sans balancer, afin que, devenu plus léger, il s'élève au-dessus des vagues, et que les hommes au moins, s'il est possible, échappent avec la vie sauve. Voilà

comme nous devons penser et agir à bien plus forte raison. Les matelots perdent ce qu'ils jettent dans la mer, et tombent malgré eux dans la pauvreté. Nous, plus nous jetterons de pernicieux fardeaux, plus nous enrichirons nos ames. En nous déchargeant de nos crimes, ils n'existent plus, ils disparoissent effacés par nos larmes, remplacés par la sainteté et la justice, qui sont trop légères pour être submergées par les flots. Si nous jetons à propos nos richesses, loin d'être perdues, elles passent en quelque sorte dans d'autres vaisseaux plus sûrs, dans les mains des pauvres : par-là, elles arrivent sûrement au port, nous sont gardées, et deviennent pour nous un ornement et non un écueil.

Ayons donc, mes frères, ayons de l'humanité envers nous-mêmes ; et, si nous voulons que nos richesses nous profitent, distribuons-les à beaucoup d'autres qui les porteront avec joie, et qui les déposeront dans le sein du Seigneur, comme dans un asile inviolable, où elles ne seront ni rongées par les vers, ni déterrées et enlevées par les voleurs (*Matth.* 6. 20.). Nos biens voudroient se répandre sur les indigens ; ne les retenons pas, ne dédaignons pas tant de Lazares qui sont encore aujourd'hui sous nos yeux (*Luc.* 16. 20.) ; ne leur envions pas les miettes qui tombent de notre table, et qui suffisent pour les rassasier ; n'imitons pas la cruauté du mauvais riche, de peur que nous ne soyons condamnés comme lui aux flammes éternelles. Nous implorerons alors le secours d'Abraham et de tous les saints, mais ce sera inutilement. *Si le frère*, dit David, *ne rachète pas son frère, un simple homme le rachètera-t-il* (Ps. 48. 8.) ? Ils nous rebuteront tous et nous diront : Ne vous attendez pas à une

bonté que vous n'avez pas eue pour les autres ; ne prétendez pas recevoir des biens immenses, lorsque vous avez refusé des biens modiques. Jouissez de ce que vous avez amassé pendant votre vie. Pleurez maintenant, puisque vous n'avez pas eu compassion de votre frère qui pleuroit. Voilà ce qu'ils nous diront, et avec beaucoup de justice : je crains même qu'ils ne nous fassent des reproches encore plus sanglans, puisque nous sommes encore plus coupables que le mauvais riche. Non, ce n'est point pour épargner nos richesses que nous dédaignons nos semblables étendus par terre ; ce n'est point pour les laisser à nos enfans ou à nos proches, que nous fermons l'oreille aux prières de l'indigent ; mais nous les consumons en dépenses criminelles, et nous excitons au crime, par une libéralité dangereuse, des personnes qui n'y sont déjà que trop portées d'elles-mêmes. Que d'hommes et de femmes n'entourent pas la table de certains riches, soit pour les amuser par des propos libres, soit pour allumer en eux le feu de l'incontinence par des regards et des gestes indécens ! Les uns se font mutuellement des railleries piquantes, pour provoquer à rire celui qui les a invités ; les autres le trompent par de fausses louanges. Un festin magnifique n'est pas le seul avantage qu'ils en retirent, ils rapportent encore leurs mains pleines de riches présens ; ce qui leur fait dire qu'ils trouvent mieux leur compte à flatter les riches qu'à pratiquer la vertu. Un pauvre se présente-t-il à nous, qui ne peut presque parler tant il est abattu par la faim ; nous en avons horreur, quoiqu'il partage notre nature ; il nous cause du dégoût ; nous passons fort vite, comme si nous appréhendions de participer à sa misère en le voyant

trop long-temps. La honte de son état misérable lui fait-elle baisser les yeux? nous le traitons d'hypocrite : nous parle-t-il avec liberté, parce que la faim le presse? nous disons que c'est un effronté, un homme violent : se trouve-t-il vêtu d'un bon habit qu'on lui a donné? nous le rebutons comme s'il était insatiable, et nous lui reprochons de contrefaire le pauvre : ses vêtemens sont-ils vieux et en lambeaux? nous l'éloignons encore à cause de la mauvaise odeur qu'il exhale. C'est en vain qu'il mêle le nom du Créateur dans ses supplications; c'est en vain qu'il conjure le Ciel de nous épargner de pareilles infortunes, il ne peut fléchir notre ame impitoyable. C'est-là ce qui me fait craindre que nous ne soyons plongés dans des flammes plus dévorantes que le mauvais riche.

Si le temps me le permettoit, et que j'eusse assez de talent, je vous expliquerois toute l'histoire du riche de l'Evangile, telle que l'historien sacré la rapporte. Mais je vous ai assez fatigués, et il est temps que je vous renvoie. Si la foiblesse de notre esprit et de notre éloquence nous a fait omettre quelque chose, vous y suppléerez par vous-mêmes, et vous appliquerez à vos ames les remèdes que vous jugerez les plus propres. *Faites naître l'occasion au sage*, dit l'Ecriture, *et il en deviendra encore plus sage* (Prov. 9. 9.). *Dieu est tout puissant*, dit saint Paul, *pour vous combler de toute grace, afin qu'ayant en tout temps et en toutes choses tout ce qui est nécessaire pour votre subsistance temporelle, vous ayez abondamment de quoi exercer toutes sortes de bonnes œuvres* (2. Cor. 9. 8.).

Mais près de finir ce discours, comme vous voyez, quelques-uns de nos frères m'engagent à parler du miracle qu'opéra hier le Sauveur, à

ne point passer sous silence le triomphe qu'il remporta sur le démon et à vous donner occasion de chanter des hymnes d'allégresse. Le démon nous a fait sentir de nouveau les effets de sa rage ; et, s'armant lui-même de la flamme du feu, il a attaqué l'enceinte de l'église. Mais cette mère commune a triomphé de nouveau d'un ennemi cruel ; elle a tourné contre lui ses artifices, dont il n'a remporté d'autre avantage que de manifester la haine qui le transporte. La grace s'opposant à sa violence a éteint l'incendie par un souffle favorable ; le temple n'a souffert aucun dommage, et la tempête soulevée par une esprit impur n'a pu ébranler la pierre sur laquelle Jésus-Christ a fondé la demeure de son troupeau. Celui qui éteignit jadis les flammes de la fournaise de Babylone est venu à notre secours. Combien ne doit pas gémir le démon de voir que tous ses efforts sont inutiles ! Cet ennemi irréconciliable avait allumé le feu près de l'église : une flamme violente se répandoit de toutes parts, et dévorant de proche en proche tout ce que rencontroit sa fureur, elle n'auroit pas épargné la maison sainte, et nous auroit enveloppés dans le désastre commun ; mais le Sauveur a rejeté le feu sur celui qui l'avoit allumé, et lui a fait porter la peine de sa folie. Ce cruel adversaire avait déjà tendu son arc, mais on l'a empêché de lancer ses traits ; ou plutôt les traits qu'il a lancés sont retombés sur sa tête, et elles ne sont que pour lui les larmes amères que nous préparoit sa rage.

Aggravons nous-mêmes sa blessure, mes frères, redoublons ses chagrins. Je vais vous dire comment il faut vous y prendre ; suivez seulement mes conseils. Quelques-uns, par la grace du Seigneur, ont échappé à la violence du feu ; mais ils n'ont

sauvé que leur vie, ils ont tout perdu, il ne leur reste aucune ressource. Nous qui n'avons eu nulle part au malheur, partageons nos biens avec les malheureux. Embrassons nos frères qui se sont sauvés avec peine, et disons-leur à chacun : *Il étoit mort, et il est ressuscité ; il étoit perdu, et il a été retrouvé* (Luc. 15. 24.). Couvrons les corps de nos semblables ; consolons ceux qu'a désolés le démon ; que personne ne sente les effets de sa malice ; qu'il paroisse n'avoir pas fait grand tort à ceux qu'il a endommagés, n'avoir pas triomphé de ceux qu'il a attaqués. Il a enlevé les biens de nos frères ; qu'il soit vaincu par nos libéralités envers ceux qu'il a dépouillés. Pour vous, qui avez échappé à la mort, ne vous affligez point avec excès de vos maux, ne vous laissez point abattre par le malheur ; mais dissipez la tristesse qui vous accable, fortifiez vos ames par des sentimens généreux, et faites de l'affliction une matière de triomphe. Si vous ne perdez point courage, vous serez plus éprouvés par la foi ; vous sortirez plus brillans du feu, comme un or pur ; vous confondrez votre ennemi qui sera au désespoir de n'avoir pu vous arracher une larme par tous les maux que vous a faits sa malice.

Rappelez-vous la patience de Job, et dites-vous à vous-même ce qu'il se disoit : *Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté ; il est arrivé ce que le Seigneur a voulu* (Job. 1. 21.). Que vos disgraces ne vous portent pas à penser et à dire qu'il n'y a point de Providence qui gouverne les affaires de ce monde ; n'accusez pas la conduite et les jugemens du Maître suprême, mais jetez les yeux sur le généreux athlète dont nous parlons, et profitez de ses conseils. Considérez tous les combats qu'il a soutenus et dont il est sorti vainqueur, tous

les traits que lui a lancés le démon sans pouvoir lui faire une blessure mortelle. Il l'a dépouillé de tous ses biens, et il vouloit l'accabler coup sur coup par des nouvelles toujours plus fâcheuses. Au moment où un courrier lui annonçoit un malheur, il en arrivoit un autre qui lui en annonçoit de plus grands encore. Les infortunes se suivoient de près, comme les flots qui se poussent les uns les autres; il n'avoit pas essuyé ses larmes, qu'il lui survenoit quelque nouveau sujet de pleurer. Mais semblable à un rocher battu par les vagues qui retombent sur lui en écume, le juste demeuroit inébranlable, et adressoit à Dieu ces paroles pleines de reconnoissance: *Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté; il est arrivé ce que le Seigneur a voulu.* Aucune de ses disgraces ne lui paroissoit digne de ses pleurs. Lorsqu'on vint lui annoncer qu'un vent violent avoit renversé la maison où ses fils et ses filles célébroient un festin, et qu'ils avoient été écrasés sous les ruines, il se contenta de déchirer ses habits par une sensibilité naturelle, pour montrer qu'il étoit père et qu'il chérissoit ses enfans; mais il mit des bornes à sa douleur, et embellissant son désastre même par des paroles religieuses, il disoit: *Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté; il est arrivé ce que le Seigneur a voulu.* Il sembloit dire: J'ai été appelé père tout le temps qu'il a plu à celui qui m'a rendu père; il veut m'ôter la couronne de la paternité, je ne m'oppose pas à ce qu'il prenne son bien. Il est le créateur de la race humaine, le maître suprême des hommes; je ne suis qu'un foible instrument et un esclave, pourquoi combattrois-je ses ordres absolus? pourquoi me plaindrois-je de ce que je ne puis empêcher? C'est par ces paroles, comme par des traits, que le juste a percé le démon. Lorsque cet ennemi

mortel vit que Job ne pouvoit être ébranlé par aucun de ces maux, et qu'il étoit toujours vainqueur, il l'attaqua d'une autre manière ; il couvrit tout son corps d'une effroyable plaie, d'où sortoient des vers en abondance comme d'une source inépuisable, et le précipitant du trône où il étoit assis, il l'étendit sur un fumier. Toutes ces calamités affreuses ne purent ébranler la constance de Job; et tandis que son corps étoit déchiré, il gardoit le trésor de sa piété au fond de son ame comme dans un asile à l'abri de toute attaque.

Le démon ne sachant plus quelles mesures prendre, se rappela son ancien stratagème: il inspira à la femme de Job des pensées impies; et la portant à blasphémer contre Dieu, il se servit d'elle pour essayer d'ébranler un athlète toujours invincible. Après avoir long-temps balancé, elle se présenta enfin devant son époux, et se prosternant en terre, se battant les mains à la vue de son état malheureux, elle le fit souvenir de son ancienne prospérité à laquelle elle opposa ses infortunes présentes ; elle lui fit un tableau des tristes changemens qu'il avoit éprouvés, et lui demanda quelle récompense il avoit reçue du Seigneur pour toutes ses offrandes et ses sacrifices; enfin elle lui adressa des discours dignes de la foiblesse d'une femme, mais qui étoient capables d'émouvoir l'homme le plus généreux, de renverser son courage. J'erre maintenant, lui disoit-elle, comme une vagabonde et comme une esclave, moi qui me suis vue adorée comme une reine : je dépends du caprice de mes serviteurs, je suis abandonnée à leurs soins et à leurs libéralités, moi qui étois assez riche pour nourrir une multitude d'hommes. Il vaudroit mieux, lui disoit-elle encore, t'arracher à la vie en te plaignant amèrement au Seigneur et en irritant son

courroux par tes blasphèmes, que de prolonger par ta patience les peines de tes combats pour toi et pour ton épouse. Ces paroles aigrirent Job plus que tous les maux qu'il avoit soufferts. Ses yeux se remplirent d'indignation, et se tournant vers sa femme comme vers une ennemie : Pourquoi, lui dit-il, as-tu parlé en femme insensée ? renonce à me donner de pareils conseils (*Job*. 2. 10.). Jusques à quand outrageras-tu par tes discours notre union étroite ? tes propos peu mesurés retombent sur moi et me couvrent de honte. Il me semble que je suis de moitié dans tes impiétés, parce que le mariage a fait de nous deux un seul corps. Tu es tombée dans le blasphème : *Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en souffrirons-nous pas les maux* (Job. 2. 10.) ? Souviens-toi de la prospérité dont tu as joui. Compense le bonheur par le malheur. Est-il un homme dont la vie soit constamment heureuse ? il n'y a que Dieu dont la félicité soit inaltérable. Si tes disgraces présentes t'affligent, console-toi par les avantages qui ont précédé. Tu pleures maintenant : tu as été auparavant dans la joie ; tu es pauvre : tu as été riche ; tu as puisé le plaisir dans une source claire et limpide : aie le courage de puiser la peine dans une eau trouble et bourbeuse. Le cours des fleuves n'est pas toujours pur. Notre vie ressemble à un fleuve qui coule sans interruption, et dont les flots se pressent mutuellement. Une partie de ces flots est déjà écoulée, l'autre coule encore ; une partie est sortie de la source, l'autre va en sortir ; et nous nous précipitons tous vers une mer commune, vers la mort. *Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux ?* Forcerons-nous le souverain Juge à nous dispenser toujours égale-

ment le bonheur? lui apprendrons-nous à régler le cours de notre vie ? Il est le maître de ses volontés, il nous gouverne comme il lui plaît; infiniment sage, il mesure à ses serviteurs ce qui leur est utile. N'examine point trop curieusement les jugemens de Dieu : soumets-toi aux dispositions de sa sagesse. Reçois avec joie tout ce qu'il t'envoie. Montre dans les afflictions que tu étois digne de ta félicité précédente. C'est ainsi que Job repoussa la dernière attaque du démon, et que, par une nouvelle victoire, il acheva de le couvrir d'opprobre.

Qu'arriva-t-il ensuite? la maladie se retira comme étant venue inutilement et n'ayant pu ébranler sa constance. Son corps reprit la fleur de la jeunesse; il se revit comblé de biens, et de doubles richesses affluèrent de toutes parts dans sa maison, les unes pour remplacer ses pertes, les autres pour récompenser sa patience. Mais pourquoi ses chevaux, ses mulets, ses chameaux, ses brebis, ses terres, enfin toute son opulence, furent-ils pour lui doublés, tandis que le nombre de ses nouveaux enfans ne fut qu'égal à ceux qu'il avoit perdus? c'est que ses animaux domestiques et toutes les richesses passagères avoient péri pour lui entièrement; au lieu que ses enfans morts vivoient dans la meilleure partie d'eux-mêmes. Ayant donc reçu du Créateur d'autres fils et d'autres filles, cette possession fut aussi doublée pour lui. Les uns, qui vivoient, faisoient la joie des auteurs de leurs jours; les autres, qui avoient pris les devans, attendoient leur père pour l'environner et l'embrasser tous, lorsque le grand Juge des mortels rassembleroit tout le genre humain devant son tribunal; lorsque la trompette annonçant la présence du Roi suprême, retentiroit avec

force sur les sépulcres, et les obligeroit à rendre leurs dépôts. Alors, sans doute, les morts paroîtront aussi promptement que les vivans devant le grand Ouvrier de l'univers. C'est pour cela, je pense, que Dieu, qui multiplia les biens de Job, se contenta de lui redonner autant d'enfans qu'il en avoit eu d'abord.

Vous voyez quels grands avantages le bienheureux Job a retirés de sa patience. Que ceux aussi d'entre vous qui ont souffert quelque dommage par l'incendie que le démon vient d'allumer dans notre ville, souffrent patiemment leurs pertes, qu'ils assoupissent leurs chagrins par des pensées consolantes, d'après ces paroles de David : *Jetez vos inquiétudes dans le sein du Seigneur, et il vous nourrira* (Ps. 54. 23.). C'est à lui qu'appartient la gloire dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR CE SUJET : *Que Dieu n'est pas auteur du mal.*

SOMMAIRE.

Après l'explication de plusieurs passages des Psaumes, l'orateur montre que celui qui fait Dieu auteur du mal, approche beaucoup de celui qui nie absolument son existence. Il prouve que Dieu n'est pas auteur du mal, parce que bien des choses, que nous regardons comme des maux, ne sont pas des maux, mais sont une suite de notre nature, ou nous sont envoyées par Dieu pour nous éprouver ou nous punir. Il se fait des objections tirées de plusieurs passages de l'Écriture qu'il explique. Le péché est le seul mal véritable; il ne vient pas de Dieu, mais de notre volonté propre, du mauvais usage que nous faisons de notre libre arbitre. Il fait voir comment le vrai mal, le péché est entré dans le monde; dans quel état Adam avoit été créé, et comment il a été déchu de cet état. Mais pourquoi Dieu ne nous a-t-il pas faits impeccables? St. Basile répond solidement à cette question. Une très-longue dissertation sur le démon termine cette homélie : on y voit comment cet esprit de malice est tombé, et comment il cherche à nous entraîner dans sa chute.

Plusieurs sortes d'instructions nous sont données par David, ce divin psalmiste, ce digne organe de l'Esprit-Saint qui opéroit en lui. Tantôt le prophète nous rapportant ses propres malheurs et le courage avec lequel il a supporté ses disgraces,

nous laisse, par son exemple, une excellente leçon de patience, comme lorsqu'il dit : *Seigneur, pourquoi ceux qui me persécutent se sont-ils multipliés* (Ps. 3. 1.) ? Tantôt il célèbre la bonté de Dieu et la promptitude du secours qu'il accorde à ceux qui le cherchent avec droiture : *Le Dieu*, dit-il, *qui est le principe de ma justice, m'a exaucé au moment où je l'invoquois* (Ps. 4. 1.), paroles conformes à ces autres du prophète Isaie : *Lorsque vous parlerez encore, il vous dira : Me voici* (Is. 58. 9.) ; c'est-à-dire, vous n'aurez pas encore cessé de l'invoquer, et il aura exaucé votre demande. Ensuite, adressant à Dieu des prières, il nous apprend comment des pécheurs doivent l'apaiser : *Seigneur*, dit-il, *ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me punissez pas dans votre colère* (Ps. 6. 1.). Dans le douzième psaume, après s'être étendu sur une épreuve par où il avoit passé, en disant : *Jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous ? sera-ce pour toujours* (Ps. 12. 1.) ? après nous avoir appris dans tout le psaume à ne pas nous laisser abattre par les afflictions, mais à attendre la bonté de Dieu, et à nous convaincre que c'est par des vues de sagesse qu'il nous livre aux afflictions, mesurant à chacun les épreuves en proportion de sa foi ; après donc qu'il a dit : *Jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous ? sera-ce pour toujours ? jusques à quand detournerez-vous de moi votre face ?* il passe aussitôt à la perversité des impies : et qu'en dit-il ? Lorsqu'ils éprouvent dans la vie quelque contre-temps, trop foibles pour supporter les événemens fâcheux, ils doutent et sont incertains s'il est un Dieu qui gouverne les choses humaines, qui examine ce qui se passe sur la terre, qui traite chacun selon son mérite. Ils vont plus loin, lorsque le malheur continue à les

persécuter de plus en plus, ils confirment en eux-mêmes cette opinion perverse, et déclarent dans leurs cœurs qu'il n'y a pas de Dieu: *L'insensé a dit dans son cœur: Il n'y a pas de Dieu* (Ps. 13. 1.). Et dès qu'une fois il s'est persuadé de cette horrible doctrine, il se livre sans réserve à tous les excès. Car s'il n'est pas d'être qui examine ce qui se passe parmi les hommes, s'il n'est pas d'être qui rende à chacun ce qu'il mérite selon ses actions, qu'est-ce qui empêche d'opprimer le pauvre, d'égorger les orphelins, d'assassiner la veuve et l'étranger, de se permettre tous les crimes, de se souiller par les passions les plus infâmes, les plus abominables, les plus brutales? Aussi le Roi-Prophète, comme par une suite de cette pensée: *Il n'y a pas de Dieu*, ajoute: *Ils se sont corrompus, et sont devenus abominables dans leurs affections.* Car il est impossible de ne pas s'écarter de la voie droite lorsqu'on est parvenu à oublier Dieu dans son cœur. Pourquoi *les nations ont-elles été livrées à leur sens réprouvé, et font-elles des actions peu convenables?* n'est-ce point parce qu'elles ont dit: *Il n'y a point de Dieu* (Rom. 1. 28.)? Pourquoi les gentils sont-ils tombés dans des passions qui déshonorent l'humanité (*Rom.* 1. 23 *et suiv.*)? pourquoi chez eux les femmes ont-elles changé l'usage qui est selon la nature, et que les hommes commettent des infamies les uns avec les autres? n'est-ce point parce qu'ils ont transféré l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible, à des figures d'oiseaux, de bêtes à quatre pieds et de serpens?

Celui-là est donc insensé, privé de raison et d'intelligence, qui va jusqu'à dire qu'il n'y a pas de Dieu: celui-là en approche beaucoup et ne lui cède guère en folie, qui ose dire que Dieu est l'auteur du mal. Je les crois tous deux également cou-

pables, parce que tous deux nient également l'Être bon, l'un en disant qu'il n'existe pas, l'autre en décidant qu'il n'est pas bon. Car s'il est l'auteur du mal, il n'est pas bon. Ainsi c'est nier Dieu de part et d'autre.

D'où viennent donc, dira-t-on, les maladies, les morts prématurées, les destructions de villes, les naufrages, les guerres, les pestes? toutes ces calamités sont des maux, et toutes sont l'ouvrage de Dieu. Ainsi à quel autre qu'à Dieu attribuer tout ce qui arrive? Puisque nous sommes tombés sur une question célèbre et qui est fort agitée, nous allons l'examiner avec le plus grand soin; et prenant des principes convenus, nous tâcherons de l'expliquer de la manière la plus claire et la moins confuse.

Avant tout, il faut bien nous persuader qu'étant l'ouvrage de Dieu, conservés par ce même Dieu, qui entre à notre égard dans les moindres détails, nous ne pouvons rien souffrir contre sa volonté, et que ce que nous souffrons ne nous est pas nuisible, ni tel que nous puissions rien imaginer de meilleur. La mort vient de Dieu; mais la mort n'est point du tout un mal, si ce n'est la mort du pécheur, parce que la sortie de ce monde est pour lui le commencement des supplices de l'enfer. Quant aux tourmens de l'enfer, ils n'ont pas Dieu pour auteur, mais nous-mêmes, puisque la source et le principe du péché viennent de nous et de notre libre arbitre. Nous pouvions ne rien éprouver de fâcheux en nous abstenant du mal; nous avons été entraînés dans le péché par l'attrait du plaisir; par quelle raison spécieuse pourrions-nous donc soutenir que nous ne sommes pas nous mêmes la cause de nos peines? Une chose est mauvaise par rapport à nos sens ou par sa propre nature. Ce

qui est mauvais par sa nature dépend de nous : l'injustice, l'insolence, la sottise, la lâcheté, la jalousie, les meurtres, les empoisonnemens, les impostures, et tous les autres vices semblables qui souillent une ame faite à l'image du Créateur et qui obscurcissent sa beauté. Nous appelons encore mauvais ce qui est pénible et douloureux pour nos sens : les maladies, les blessures, le manque du nécessaire, la diffamation, les pertes d'argent, la mort de nos proches et de nos amis. Chacun de ces maux nous est envoyé pour notre utilité par un maître sage et bon. S'il nous ôte les richesses quand nous en usons mal, c'est pour nous ôter un instrument d'injustice. Il nous envoie la maladie, parce qu'il nous est plus utile que les membres de notre corps soient enchaînés par la douleur, que d'avoir les mouvemens de la concupiscence libres pour le péché. Il nous envoie la mort, lorsque le terme de notre vie est accompli, terme qu'un juste jugement de Dieu a marqué pour chacun dès le commencement, prévoyant de loin ce qui est utile à chacun de nous. Les pestes, les sécheresses, les inondations, sont les fléaux communs des peuples et des villes, propres à punir leurs excès. Comme donc un médecin est regardé comme bienfaiteur, quoiqu'il cause des peines et des douleurs au corps, parce qu'il attaque la maladie et non le malade ; de même Dieu est bon, parce qu'il sauve le tout en punissant des parties. Loin de faire des reproches à un médecin, qui coupe, brûle, ou retranche entièrement des parties du corps, vous le payez, vous l'appelez sauveur, parce qu'aux dépens d'une modique partie du corps, il arrête le mal avant qu'il le gagne tout entier. Et lorsque, dans un tremblement de terre, vous voyez une ville s'écrouler sur ses habitans,

ou un vaisseau disparoître au milieu de la mer avec les hommes qu'il portoit, vous vous permettez des murmures et des blasphèmes contre le vrai Médecin et le véritable Sauveur! Cependant vous deviez comprendre que, dans les maladies humaines qui sont peu considérables et qui peuvent être guéries, on se contente d'employer des remèdes utiles ; mais lorsqu'elles sont au-dessus de tout remède, il faut nécessairement retrancher les parties gangrenées, de peur que le mal gagnant de proche en proche, n'arrive jusqu'aux sources de la vie. De même donc que ce n'est pas le médecin, mais la maladie qui est cause qu'on emploie le fer et le feu ; ainsi, dans les destructions de villes, qui ont pour principe les excès de leurs crimes, Dieu est déchargé de tout reproche.

Mais, dit-on, si Dieu n'est pas auteur du mal, pourquoi est-il dit dans l'Ecriture ? *Moi qui ai formé la lumiere et les ténèbres, qui fais la paix et qui crée les maux* (Is. 45. 7.) ; et encore : *Le Seigneur a envoyé les maux sur les portes de Jérusalem* (Mich. 1. 12.) ; et encore : *Il n'arrive point de mal dans la ville qui ne vienne de la part du Seigneur* (Amos. 3. 6.). *Considérez*, dit Moïse dans son fameux cantique, *considérez que c'est moi seul qui suis, et qu'il n'est pas d'autre Dieu que moi. C'est moi qui ferai mourir et qui ferai vivre, qui blesserai et qui guérirai* (Deut. 32. 29.).

Mais aucun de ces passages, si l'on pénètre dans le sens de l'Ecriture, n'accuse Dieu et ne le représente comme auteur et créateur du mal. Quand Dieu dit : *C'est moi qui ai formé la lumière et les ténèbres*, il ne fait par-là que se représenter lui-même comme le créateur de tous les êtres, et non comme l'auteur du mal. De peur donc que vous ne pensiez que l'auteur de la lumière est autre que

celui des ténèbres, il se dit lui-même créateur des objets les plus opposés dans la nature. Il ne veut pas que vous vous imaginiez qu'un certain être a créé le feu, un autre l'eau, un autre l'air, un autre la terre, parce que ces élémens ont des qualités opposées; considération qui en a déjà fait recourir plusieurs à la pluralité des Dieux. Il fait la paix et il crée les maux. Il fait la paix principalement en vous, lorsque, par une bonne doctrine, il ramène la paix dans votre ame, et qu'il apaise les passions révoltées contre elle. Il crée les maux, c'est-à-dire, il les transforme, il en change la nature, de sorte qu'ils cessent d'être des maux et qu'ils deviennent des biens. *O mon Dieu*, dit David, *créez en moi un cœur pur* (Ps. 50. 12.); non en le faisant passer du néant à l'existence, mais en le renouvelant, parce qu'il est invétéré dans le mal. *Afin*, dit saint Paul, *qu'il crée deux hommes en un seul homme nouveau* (Eph. 2. 15.). Ici créer n'est pas non plus tirer du néant, mais transformer ce qui existe déjà. *Si quelqu'un*, dit le même apôtre, *est devenu en Jésus-Christ une nouvelle créature* (2. Cor. 5. 17.). *N'est-ce pas Dieu*, dit Moïse, *qui est votre père? n'est-ce pas lui qui vous a possédé, qui vous a fait et qui vous a créé* (Deut. 32. 6.)? Le mot *créé*, employé après celui de *fait*, nous apprend et nous démontre que le mot de création doit s'entendre ici, comme il s'entend souvent, dans le sens d'amélioration. Ainsi Dieu fait la paix, par-cela même qu'il crée les maux, c'est-à-dire, qu'il les change en biens. D'ailleurs, quand vous entendriez par la paix, l'exemption de la guerre, et que vous appelleriez mal les inconvéniens que la guerre entraîne, expéditions au loin, travaux, veilles, terreurs, sueurs, blessures, massacres, prises de villes, servitudes, exils, ce

qu'offre de pitoyable le tableau de malheureux au pouvoir de l'ennemi, en un mot, toutes les disgraces qui accompagnent la guerre, nous disons qu'elles arrivent par un juste jugement de Dieu, qui, par ce fléau, châtie les peuples qui l'ont mérité. Ou bien, nierez-vous que Sodome ait été consumée par le feu après ses infamies? nierez-vous que Jérusalem ait été détruite, que son temple ait été désolé, après l'horrible fureur des Juifs contre le Seigneur Jésus ? Cette destruction devoit-elle en toute justice s'opérer autrement que par les armes des Romains, auxquels ces ennemis de leur propre vie avoient livré le Fils de Dieu ? Ainsi les maux de la guerre sont quelquefois un juste châtiment infligé à des coupables. Ces paroles : *Je ferai mourir et je ferai vivre*, peuvent être prises, si vous voulez, dans leur sens naturel, parce que la crainte édifie les simples. *Je blesserai et je guérirai ;* cela aussi peut être utile, entendu naturellement, parce que la plaie produit la crainte, et que la guérison excite à l'amour. Vous pouvez néanmoins entendre les mêmes paroles dans un sens plus relevé. Je ferai mourir, au péché; je ferai vivre, à la justice. *Autant l'homme extérieur se détruit en nous, autant l'homme intérieur se renouvelle* (2. Cor. 4. 16.). Celui que Dieu fait mourir n'est pas autre que celui qu'il fait vivre; mais il fait vivre le même homme en le faisant mourir; il le guérit en le blessant, suivant ces paroles des Proverbes : *Vous le frapperez avec la verge, et vous arracherez son ame à la mort* (Prov. 23. 14.). Ainsi donc la chair est blessée afin que l'ame soit guérie; le péché est mis à mort afin que la justice vive. Quant à ce passage : *Le Seigneur a envoyé les maux sur les portes de Jérusalem*, il s'explique de lui-même. Quels maux ? le bruit des chars

et des cavaliers. Lorsque vous lisez dans l'Ecriture : *Il n'est point arrivé de mal dans la ville qui ne vienne de la part du Seigneur*, remarquez qu'elle entend par mal la punition infligée aux pécheurs pour les corriger de leurs fautes. Je vous ai affligé, dit Dieu, et je vous ai tourmenté par la famine pour votre bien (*Deut.* 8. 3.) : j'ai voulu arrêter vos injustices avant qu'elles s'étendissent outre mesure, comme on arrête un courant d'eau par une bonne muraille et par une forte digue. De-là, les maladies des villes et des nations, les sécheresses de l'air, la stérilité de la terre, les événemens fâcheux que chacun éprouve dans la vie, arrêtent les progrès du vice. Ainsi ces sortes de maux nous viennent de la part de Dieu pour empêcher les vrais maux de naître. Il a imaginé les afflictions du corps et les peines extérieures pour couper cours au péché. Ainsi Dieu détruit le mal, mais le mal ne vient pas de Dieu. De même le médecin ôte la maladie, mais ne donne pas la maladie. Les destructions de villes, les tremblemens de terre, les inondations, les défaites des armées, les naufrages, toutes les calamités qui font périr une infinité d'hommes, soit qu'elles viennent de la terre, de la mer, de l'air, du feu, ou d'une cause quelconque, sont envoyées, pour corriger ceux qui restent, par Dieu qui emploie des fléaux publics pour châtier la perversité publique.

Le péché qui est le mal proprement, et qui seul mérite ce nom, dépend de notre volonté, puisqu'il est en notre pouvoir de nous livrer au vice ou de nous en abstenir. Parmi tous les autres maux, les uns nous sont envoyés comme des occasions de signaler notre courage, ainsi qu'à Job la mort de tous ses enfans à-la-fois, la perte en un moment de toute sa fortune, l'affreux ulcère ré-

pandu sur tout son corps : les autres sont comme le remède des péchés ; ainsi David essuya l'opprobre de sa maison pour expier les excès d'une passion criminelle. Nous remarquons encore une autre espèce d'accidens terribles, envoyés par un juste jugement de Dieu pour rendre plus sages les hommes portés au crime ; comme lorsque Dathan et Abiron furent engloutis par la terre qui ouvrit ses abîmes pour les dévorer (*Nomb.* 16. 31.). Ce ne furent pas eux alors qui devinrent meilleurs par une telle punition, puisqu'ils descendirent tout vivans dans l'enfer, mais ils rendirent les autres plus sages par leur exemple. Ainsi Pharaon fut submergé avec toutes ses troupes. Ainsi les anciens habitans de la Palestine furent exterminés. Au reste, quoique l'Apôtre dise dans un endroit : *Des vases de colère formés pour la perdition* (Rom. 9. 22.), ne vous imaginez pas que Pharaon fût d'une constitution mauvaise, parce qu'alors il seroit juste de s'en prendre à celui qui l'a créé ; mais que le mot même de vase vous apprenne que chacun de nous a été fait pour un usage utile. Et comme dans une grande maison il y a des vases d'or, d'argent, d'argile ou de bois, et que chaque homme, par un effet de sa volonté propre, a une ressemblance avec ces diverses matières ; le vase d'or est celui dont les mœurs sont pures et franches, le vase d'argent est celui qui est d'un mérite inférieur à ce premier ; le vase d'argile est celui qui n'a point de goût que pour la terre, et qui est propre à être brisé ; le vase de bois est celui qui est facilement souillé par le péché, et qui devient un aliment pour le feu éternel : ainsi le vase de colère est celui qui, comme un vase matériel, reçoit toute la puissance du démon, et qui, par un effet de la corruption, répandant une odeur

infecte, ne peut plus être employé à aucun usage, n'est plus digne que d'être détruit et anéanti. Comme donc il falloit que Pharaon fût brisé, le sage et habile Administrateur des ames l'a disposé à devenir un exemple célèbre et à jamais mémorable, afin que par son malheur, il fût du moins utile aux autres, puisque son extrême malice le rendoit incorrigible. Il l'a endurci en augmentant sa malice naturelle par la patience du juge et par le délai de la punition, afin que sa perversité étant enfin parvenue à son dernier terme, il pût signaler, dans la personne d'un roi coupable, sa justice souveraine. C'est pour cela qu'après avoir commencé par de moindres plaies, et ajoutant toujours jusqu'aux plus grands fléaux, il n'a point fléchi son caractère dur et opiniâtre, mais l'a trouvé bravant sa douceur, et exercé, pour ainsi dire, par l'habitude aux maux dont il le frappoit. Toutefois, il ne l'a livré à la mort que lorsqu'il se submergea lui-même par cette fierté d'ame qui lui inspira l'audace d'entrer dans la voie des justes, qui lui fit croire qu'il pourroit traverser la mer Rouge comme le peuple de Dieu.

Instruit par Dieu même, sachant distinguer les différentes sortes de maux, voyant ce qui est véritablement mal, comme le péché dont la fin est la mort, et ce qui n'est mal qu'en apparence, mais ce qui a la force du bien, comme les afflictions qui sont envoyées pour couper cours au péché, dont les fruits sont le salut éternel des ames ; cessez de vous plaindre des dispositions du Très-Haut, et en général ne regardez pas Dieu comme l'auteur de la substance du mal, ne vous imaginez pas que le mal soit une substance particulière. Non, la perversité n'est pas une créature vivante ; nous ne pouvons pas nous la repré-

senter comme quelque chose qui existe réellement. Le mal est la privation du bien. L'œil a été créé. La cécité est survenue par la perte des yeux ; de sorte que si l'œil n'eût pas été d'une nature corruptible, la cécité n'auroit pu s'introduire. Ainsi le mal n'a pas une substance particulière, mais survient par les blessures faites à l'ame. On ne peut pas dire qu'il soit incréé, comme le disent ces impies qui accordent à la nature mauvaise le même honneur qu'à la nature bonne, puisque, suivant eux, l'une et l'autre est sans principe et avant toute création. On ne peut dire non plus qu'il ait été créé : car si tout vient de Dieu, comment l'être mauvais est-il venu de l'être bon ? ce qui est honteux ne vient pas de ce qui est honnête, ni le vice de la vertu. Lisez la création du monde, et vous verrez que tout ce que Dieu a créé *étoit bon et très-bon*. Le mal n'a donc pas été créé avec le bien. La créature spirituelle, ouvrage de Dieu, n'a pas reçu l'existence avec un mélange de perversité. En effet, s'il est vrai que les êtres corporels n'avoient pas en eux de mal avec lequel ils aient été créés ; comment les êtres spirituels, qui l'emportent tellement pour la pureté et la sainteté, auroient-ils une substance commune avec le mal ?

Cependant le mal existe, et son pouvoir montre qu'il est répandu dans toute la vie. D'où a-t-il donc l'existence, si l'on ne peut dire, ni qu'il soit sans principe, ni qu'il ait été créé ? Que ceux qui nous font ces questions nous permettent de leur faire celle-ci : D'où viennent les maladies ? On ne peut dire que la maladie soit increéée, ni qu'elle soit l'ouvrage de Dieu. Les animaux ont été créés avec les parties naturelles qui leur conviennent : ils sont passés à la vie avec leurs membres entiers

et parfaits, et ils n'ont été malades que par une altération de la nature. Ils perdent leur santé par un mauvais régime ou par quelque autre cause. Dieu a donc créé le corps et non la maladie ; il a fait l'ame et non le péché. L'ame a été viciée en perdant sa bonté naturelle. Et quel étoit son bien principal ? d'être attachée à Dieu et de lui être unie par la charité. La perte de cette charité l'a plongée dans une foule de maladies de diverses espèces. Et comment est-elle susceptible du mal ? par une conséquence de son libre arbitre, qui convient surtout à une nature raisonnable. Créée à l'image de Dieu, dégagée de toute nécessité, douée d'une liberté parfaite, notre ame conçoit le bien et en connoît la jouissance ; elle a le pouvoir, en persistant dans la contemplation du beau et dans la possession des choses spirituelles, de conserver sa vie naturelle : elle a aussi le pouvoir de s'écarter de ce qui est beau et honnête, comme il lui arrive lorsque, rassasiée d'une volupté bienheureuse, appesantie par une sorte de sommeil, et comme précipitée de la région supérieure, elle se mêle à la chair en se prostituant à de honteux plaisirs.

Adam vivoit en haut, non par l'élévation de son séjour, mais par la sublimité de son esprit, lorsque nouvellement animé, contemplant le ciel, ravi des beautés qui frappoient ses regards, il étoit transporté d'amour pour son bienfaiteur, qui l'avoit gratifié de la jouissance d'une vie éternelle et des délices d'un paradis, qui lui avoit donné la même principauté qu'aux anges, la faculté de vivre comme les archanges et d'entendre la parole divine. Ajoutez à tout cela que, sous la protection de Dieu même, il jouissait des biens dont il l'avoit comblé. Rassasié bientôt de tous

ces plaisirs, devenu insolent par la satiété, il préféra à une beauté intellectuelle ce qui paroissoit agréable aux yeux de la chair, et il regarda la satisfaction des sens comme plus précieuse que les jouissances spirituelles. Il fut donc aussitôt chassé du paradis, exclus d'une vie bienheureuse, étant devenu méchant, non par nécessité, mais par son imprudence. Ainsi il a commis le péché par un effet de sa volonté perverse, et il est mort par une suite du péché : *car la solde du péché est la mort* (Rom. 6. 23.). Autant il s'éloignoit de la vie, autant il approchoit de la mort. Dieu est la vie, la mort est la privation de la vie : Adam s'est donc procuré la mort en se séparant de Dieu, selon ce qui est écrit : *Ceux qui s'éloignent de vous périront* (Ps. 72. 27.). Ainsi Dieu n'a pas créé la mort, mais c'est nous-mêmes qui nous la sommes attirée par nos dispositions perverses. Cependant il n'a pas empêché notre dissolution pour notre propre avantage, pour ne pas éterniser notre foiblesse, en nous laissant vivre éternellement : comme si quelqu'un refusoit d'approcher du feu (1) un vase d'argile fêlé, jusqu'à ce qu'il remédiât à ce vice de son altération, en le refondant de nouveau.

Mais pourquoi, dira-t-on, Dieu en nous créant ne nous a-t-il pas faits impeccables, de sorte que nous ne pourrions pécher quand même nous le voudrions ? c'est que vous-même vous ne regardez pas vos serviteurs comme affectionnés pour vous lorsqu'ils sont enchaînés par la force, mais lorsqu'ils remplissent volontairement leur devoir. Ce ne sont donc pas les actions forcées qui sont

(1) Notre ame affoiblie n'auroit pu soutenir l'immortalité, comme un vase fêlé ne pourroit soutenir le feu.

agréables à Dieu, mais les actions fruits de la vertu. Or la vertu vient de la volonté et non de la nécessité. La volonté dépend de ce qui est en nous, et ce qui est en nous est le libre arbitre. Celui donc qui se plaint du Créateur, parce qu'il ne nous a point rendus impeccables, annonce par cela même qu'il préfère une nature dépourvue de raison à une nature raisonnable, une nature insensible et dénuée de passions à une nature douée de vouloir et d'activité. Je me suis permis cette digression qui m'a paru nécessaire, de peur que, vous jetant dans un abîme de pensées inutiles, vous n'ajoutiez la privation de Dieu à celle des objets de vos désirs (1).

Cessons donc de vouloir corriger la sagesse suprême. Cessons de chercher quelque chose de mieux que ce qu'elle a fait. Si les raisons des détails de son gouvernement nous échappent, que ce principe du moins reste gravé dans nos ames, que rien de mauvais ne peut venir de l'Etre bon.

Un objet qui tient à ce que nous venons de dire, c'est la question faite sur le démon. D'où vient le démon, si le mal ne vient pas de Dieu? Que dirons-nous à cela? La raison que nous avons donnée pour expliquer la perversité de l'homme, suffira pour ce qui regarde le démon. Comment l'homme est-il pervers? par un effet de sa volonté propre. Comment le démon est-il méchant? par la même cause, puisqu'il étoit doué lui-même de la liberté, et qu'il avoit en lui le pouvoir de rester fidèle au Très-Haut, ou de se séparer de l'Etre bon. L'ange Gabriel est sans cesse présent devant

(1) *Des objets de vos désirs*, de l'immortalité, de l'impeccabilité.

Dieu (*Luc.* 1. 19.). Satan étoit ange, et il est tombé de son rang sublime. La volonté a conservé l'un dans sa place élevée, le libre arbitre a précipité l'autre. Celui qui s'est maintenu pouvoit manquer : l'autre pouvoit ne pas tomber. La charité divine dont il étoit insatiable a sauvé l'un : la révolte contre Dieu a réprouvé l'autre. Le vrai mal est d'être séparé de Dieu. Une légère conversion de l'œil nous fait communiquer avec le soleil ou avec l'ombre de notre corps. Si nous tournons nos regards en haut, nous sommes sur-le-champ éclairés ; si nous les abaissons vers l'ombre, nous sommes nécessairement dans les ténèbres. Ainsi le démon est méchant par sa volonté, sans que sa nature fût essentiellement opposée à l'Etre bon. Pourquoi donc est-il en guerre avec nous ? c'est qu'étant le réceptacle de toute malice, il a reçu la passion de l'envie qui l'a rendu jaloux de nos prérogatives ; il n'a pu supporter de nous voir mener une vie exempte de douleur, dans un lieu de délices. Trompant l'homme par ses artifices et par ses ruses, abusant, pour le séduire, du désir qu'il avoit d'être semblable à Dieu, il lui montra l'arbre, et lui promit de le rendre semblable à Dieu s'il mangeoit de son fruit. *Si vous mangez du fruit de cet arbre*, lui dit-il, *vous serez comme des dieux connoissant le bien et le mal* (Gen. 3. 5.). Le démon n'a donc pas été créé notre ennemi, mais il l'est devenu par la jalousie qu'il nous portoit. Comme il se voyoit lui-même précipité du rang des anges, il ne put voir sans douleur un être terrestre qui, par sa vertu, s'élevoit à la dignité angélique. Puis donc que le démon est devenu notre ennemi, Dieu a mis en nous une opposition avec cet esprit impur, en lui faisant cette menace par le discours

qu'il adresse au serpent dont il avoit emprunté l'organe : *Je mettrai une inimitié entre toi et la race de la femme* (Gen. 3. 15.). Les liaisons avec les méchans sont vraiment nuisibles, d'autant plus que c'est une loi de l'amitié de se rapprocher de ses amis par la ressemblance. Il est donc bien vrai de dire que *les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs* (1. Cor. 15. 33.). Et comme dans des lieux malsains, l'air qu'on respire cause insensiblement une maladie à ceux qui les habitent, de même le commerce des méchans porte de grands préjudices aux ames, quoiqu'on ne s'en aperçoive pas aussitôt. C'est pour cela que le serpent a été déclaré notre ennemi irréconciliable. Mais si l'organe qu'a emprunté le démon est digne d'une si grande haine, combien ne devons-nous pas être animés contre le démon lui-même qui a agi par son ministère?

Mais pourquoi, dit-on, existoit-il dans le paradis un arbre par le moyen duquel le démon devoit réussir dans ses entreprises contre nous ? s'il n'avoit pas eu cet appât pour ses artifices, comment nous eût-il entraînés dans la mort par la désobéissance ? C'est qu'il falloit que notre obéissance fût éprouvée par un précepte. C'est pour cela que l'arbre produisoit de très-beaux fruits, afin que montrant notre tempérance par l'abstinence du plaisir, nous puissions mériter la couronne de la persévérance. En mangeant du fruit de l'arbre, Adam et Eve non-seulement violèrent le précepte, mais ils reconnurent leur nudité. *Dès qu'ils eurent mangé*, dit l'Ecriture, *leurs yeux furent ouverts, et ils reconnurent qu'ils étoient nus* (Gen. 3. 7.). L'homme innocent ne devoit pas reconnoître sa nudité, de peur que son esprit, distrait par ce besoin, occupé à

imaginer des vêtemens pour y remédier, ne fût détourné par les soins du corps de la contemplation de Dieu. Mais pourquoi n'a-t-il pas été créé tout vêtu et tout habillé ? C'est que ni les vêtemens naturels, ni ceux de l'art ne pouvoient lui convenir. Les vêtemens naturels sont particuliers aux brutes, tels que les plumes, les poils, l'épaisseur des peaux qui peuvent mettre à l'abri des froids de l'hiver et des chaleurs de l'été. En cela les animaux ne sont pas distingués les uns des autres, ils ont été tous également bien traités par la nature. Capable d'aimer Dieu, l'homme devoit recevoir des avantages d'un ordre bien supérieur. Les occupations de l'art auroient été pour lui une occasion de perdre du temps, ce qu'on devoit éviter, comme lui étant une chose nuisible. C'est pour cela que le Seigneur voulant nous rappeler à la vie du paradis terrestre, chasse de nos ames toute inquiétude. *Ne vous inquiétez point*, nous dit-il, *où vous trouverez de quoi manger pour soutenir votre vie, ni d'où vous aurez des vêtemens pour couvrir votre corps* (Matth. 6. 25.). L'homme ne devoit donc avoir ni les vêtemens de la nature, ni ceux de l'art : mais d'autres lui étoient préparés s'il signaloit sa vertu, qui devoient briller en lui par la grace divine, qui devoient l'embellir, comme les anges, d'une parure éclatante, laquelle effaceroit la beauté des fleurs et la splendeur des astres. C'est pour cela qu'il n'a point reçu de vêtemens au moment de sa création, parce qu'ils étoient des prix réservés à sa vertu, que les embûches du démon ne lui ont pas permis d'obtenir.

Le démon est donc notre adversaire, parce que cet esprit impur ayant causé dans l'origine notre chute par ses artifices, le Seigneur a réglé que

nous serions en guerre avec lui, afin que renouvelant le combat, nous puissions triompher, par notre obéissance, de cet ennemi irréconciliable. Il seroit à désirer que le démon n'eût existé jamais, qu'il fût resté dans le rang où il avoit été placé d'abord par le Souverain du ciel. Mais ayant abandonné son poste sublime, il est devenu ennemi de Dieu, ennemi des hommes faits à l'image de Dieu. C'est pour cela qu'il ne cesse de haïr les humains et de combattre le Très-Haut. Il nous hait comme l'héritage du Maître suprême, il nous hait comme les images d'un Dieu qu'il déteste. Aussi le sage et prévoyant Ordonnateur des choses humaines s'est-il servi de sa méchanceté pour exercer nos ames, comme un médecin se sert du venin de la vipère pour composer de salutaires remèdes. Quel est donc le démon? quel est son rang? quelle est sa dignité? pourquoi enfin est-il appelé Satan? Il est appelé Satan parce qu'il est opposé à l'Etre bon. C'est ce que signifie le mot hébreu, comme nous l'apprenons dans les livres des Rois. *Le Seigneur*, dit l'Ecriture, *suscita à Salomon un Satan* (c'est-à-dire un ennemi), *Ader, roi des Syriens* (1) (3. Rois 11. 14.). Il est appelé Diable, c'est-à-dire calomniateur, parce qu'il nous jette dans le péché en même temps qu'il nous accuse; parce qu'il se réjouit de notre perte et qu'il insulte à nos fautes. Sa nature est incorporelle, selon ce que dit l'Apôtre : *Nous n'avons pas à combattre contre des hommes de chair et de sang, mais contre des esprits de malice* (Eph. 6. 12.). Sa dignité est

(1) Ader n'étoit pas roi des Syriens, mais Iduméen de la race royale. Saint Basile a cité le passage de mémoire, et sa mémoire l'a trompé.

celle de commandant et de prince : *Nous avons à combattre*, dit le même saint Paul, *contre les principautés, contre les puissances, contre les princes de ce monde, les princes de ce siècle ténébreux* (Eph. 2. 2.). Le lieu de sa principauté est dans l'air, comme dit le même Apôtre : *Selon le prince des puissances de l'air, cet esprit qui exerce maintenant son pouvoir sur les enfans de l'incrédulité* (Eph. 2. 2.). C'est pour cela qu'il est aussi appelé le prince du monde, parce que son empire est autour de la terre. Ecoutons le Seigneur lui-même : *C'est maintenant*, dit-il, *que le monde va être jugé ; c'est maintenant que le prince de ce monde va être jeté dehors* (Jean. 12. 31.). Et ailleurs : *Le prince de ce monde va venir, et il ne trouvera rien en moi qui lui appartienne* (Jean. 14. 30.). Puisqu'en parlant de l'armée du démon, saint Paul dit que *ce sont des esprits de malice répandus dans le ciel*, il est bon de savoir que l'Ecriture a coutume de donner le nom de ciel à l'air : par exemple, *les oiseaux du ciel* (Matth. 6. 26.) ; et ailleurs, *ils montent jusqu'aux cieux* (Ps. 106. 26.), c'est-à-dire, ils s'élèvent fort haut dans l'air. C'est pour cela que le Seigneur a vu *Satan tombé du ciel comme un éclair* (Luc. 10. 18.), c'est-à-dire, tombé de son propre empire et étendu en bas, afin qu'il soit foulé aux pieds par ceux qui espèrent en Jésus-Christ : car le Seigneur a donné à ses disciples *le pouvoir de fouler aux pieds les serpens, les scorpions et toute la puissance de l'ennemi* (Luc. 10. 19.). Depuis donc que la tyrannie odieuse du démon a été chassée de son empire, et que les lieux circonvoisins de la terre ont été purifiés par la Passion salutaire de celui qui a pacifié ce qui est sur la terre et dans le ciel (*Col.* 1. 20.),

le royaume des cieux nous est prêché; Jean-Baptiste dit : *Le royaume des cieux approche* (Matth. 3. 2.) ; le Seigneur prêche partout l'Evangile du royaume (*Matth.* 4. 23.) ; les anges s'écrient : *Gloire au plus haut des cieux et paix sur la terre* (Luc. 2. 14.) ; ceux qui reçoivent notre Seigneur en triomphe dans Jérusalem, s'écrient aussi : *Paix dans les cieux et gloire dans les lieux très-hauts* (Luc. 19. 38.). Et en général, il est mille cris de victoire qui annoncent la destruction entière de notre ennemi, et qu'il ne nous reste plus dans les lieux supérieurs de combat à livrer, ni d'adversaire qui nous éloigne de la vie bienheureuse ; mais que par la suite nous serons constitués dans un état paisible, que nous jouirons pour toujours du bois de vie auquel les ruses du démon nous ont empêché de participer dès le commencement : *car Dieu a placé une épée de feu pour défendre d'approcher du bois de vie* (Gen. 3. 24.). Puissions-nous franchir le passage sans obstacle, entrer dans les cieux, et y jouir des biens éternels en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire dans tous les siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LE CONSEIL QUE DONNE SAINT PAUL DE SE RÉJOUIR TOUJOURS.

SOMMAIRE.

CETTE Homélie, dans les éditions, a pour titre : *Sur l'action de graces :* on verra si j'ai eu raison de changer ce titre. L'orateur, après avoir cité ces paroles de l'Apôtre : *Réjouissez-vous toujours, priez sans cesse, rendez graces à Dieu en toutes choses ;* annonce qu'il expliquera ce que veut dire cette joie, comment il est possible de prier sans cesse et de rendre graces à Dieu en toutes choses ; mais il est clair qu'il ne dit que peu de mots sur le second et le troisième article, et que son discours roule sur le premier. Il montre d'abord, contre ceux qui prétendoient le contraire, que le précepte de se réjouir toujours n'est pas impossible. Il le prouve surtout par l'exemple de saint Paul. Il expose les raisons que nous avons de nous réjouir toujours. Il se fait objecter plusieurs passages de l'Ecriture et les pleurs de Jésus-Christ sur Lazare. Il réfute ces objections. Il condamne les douleurs excessives et les larmes immodérées. L'exemple de Job et les grands principes de religion doivent nous consoler dans les plus grands sujets de tristesse.

VOUS venez d'entendre les paroles de l'Apôtre, qui, dans la personne des fidèles de Thessalonique, donne des règles à tout le genre humain. Car les instructions de saint Paul étoient pour les fidèles qui s'adressoient à lui dans diverses cir-

constances, mais leur utilité s'étend sur tous les hommes. *Réjouissez-vous toujours*, dit-il, *priez sans cesse, rendez grâces à Dieu en toutes choses* (1. Thess. 5. 16.). Nous expliquerons tout-à-l'heure, autant qu'il sera en nous, ce que veut dire cette joie, l'avantage qu'on en peut retirer ; comment il est possible de prier sans cesse et de rendre graces à Dieu en toutes choses. Il faut d'abord répondre aux objections de nos adversaires qui attaquent le précepte de saint Paul comme étant impossible dans la pratique.

Quelle est cette vertu, disent-ils, de livrer son ame jour et nuit à la joie et au contentement ? est-il possible d'ailleurs d'y parvenir au milieu de cette foule de maux imprévus dont nous sommes sans cesse assaillis, qui attristent nécessairement l'ame, et qui font qu'il est plus impossible d'être joyeux et satisfait, que de ne pas sentir de douleur lorsqu'on est plongé dans une chaudière bouillante, ou qu'on est percé de la pointe d'une épée. Parmi ceux qui nous écoutent maintenant, il est peut-être quelqu'un qui raisonne de la sorte, et qui, pour excuser sa lâcheté à observer les préceptes, reproche au législateur qu'il ordonne des choses impossibles. Puis-je, dit-il, goûter une joie perpétuelle, lorsque les sujets de me réjouir ne dépendent pas de moi ? Ce qui cause de la joie est hors de nous et ne dépend pas de nous ; la présence d'un ami, un long commerce avec ceux de qui nous tenons le jour, des richesses qu'on acquiert, des honneurs qu'on reçoit, le passage d'une maladie dangereuse à la santé, une maison qui regorge de biens, une table chargée de mets délicats, des amis qui partagent notre satisfaction, des paroles et des spectacles agréables, la santé des personnes qui nous touchent le plus

près, en un mot, toutes les prospérités et tous les bonheurs de la vie. Non-seulement les choses fâcheuses qui nous arrivent à nous-mêmes nous chagrinent, nous sentons encore les disgraces de nos amis et de nos proches. Ainsi la joie et le contentement de l'ame résultent du concours de tous ces objets. Outre cela, si nous voyons la chute de nos ennemis, des accidens arrivés à ceux qui nous ont fait du mal, les succès de ceux qui nous ont obligés, enfin si nous n'éprouvons ni ne craignons aucun des maux qui troublent notre vie, c'est alors que notre ame pourra être dans la joie. Comment donc nous donne-t-on un précepte qui ne dépend pas de nous, mais de causes étrangères ? Comment aussi prierai-je sans cesse, lorsque les nécessités corporelles causent à l'ame une infinité de distractions, et l'occupent tellement qu'il lui est impossible, vu les bornes de sa nature, de se livrer à d'autres soins ? Il m'est encore ordonné de rendre graces à Dieu en toutes choses. Lui rendrai-je donc graces étant mis à la torture, déchiré de coups de fouet, étendu sur la roue, attaché au chevalet, les yeux arrachés, diffamé par un ennemi, mourant de froid et de faim, privé tout-à-coup de mes enfans ou de ma femme, ruiné subitement par un naufrage, tombé entre les mains des voleurs ou des pirates, couvert de blessures, noirci de calomnies, menant une vie errante ou languissant dans une prison ? Voilà, sans parler de beaucoup d'autres, les reproches qu'on fait au législateur ; voilà comment on croit excuser ses fautes, en décriant les préceptes comme impossibles.

Que dirons-nous à cela ? Sans doute lorsque saint Paul a d'autres objets en vue, lorsqu'il s'efforce d'élever en haut et de porter à la contem-

plation des choses célestes nos ames qui rampent sur la terre ; des hommes qui ne peuvent atteindre les hautes pensées du législateur, qui, semblables à des animaux vivant dans la boue, se plongent dans des passions charnelles et terrestres, demandent si les préceptes de l'Apôtre sont possibles. Saint Paul exhorte à se réjouir toujours, non des hommes ordinaires, mais ceux qui lui ressemblent, ceux qui ne vivent plus dans leur chair, mais qui ont Jésus-Christ vivant en eux, parce que l'union étroite avec le souverain bien ne permet pas de sentir les maux qui affligent la chair. Oui, quand même la chair seroit coupée en morceaux, le mal reste dans le corps, sans pouvoir arriver jusqu'à la partie intelligente de l'ame. Si, suivant le précepte de l'Apôtre, nous avons mortifié nos membres terrestres (*Coloss.* 3. 5.), si nous portons dans notre corps la mortification du Seigneur Jésus (2. *Cor.* 4. 10.), il arrivera nécessairement que les coups portés à un corps mortifié ne parviendront pas jusqu'à l'ame qui n'aura plus avec le corps aucune communication. Les affronts, les pertes de biens, les morts des proches, n'iront pas jusqu'à l'ame, et ne l'abaisseront pas à s'inquiéter des maux corporels. Si ceux qui tombent dans des malheurs pensent comme l'homme parfait, ils ne lui causeront point de peine par leurs chagrins, puisqu'eux-mêmes supportent sans peine ce qui leur arrive. S'ils vivent suivant la chair, ils ne lui causeront pas encore de peine, mais ils seront jugés par lui dignes de pitié, moins à cause des disgraces qu'ils éprouvent, qu'à cause de leur mauvaise disposition. En général, une ame parfaitement soumise aux volontés du Créateur, qui met son plaisir à contempler les beautés célestes, ne per-

dra point sa joie et son contentement au milieu de toute cette foule de maux qui affligent la chair ; mais ce qui est pour les autres un sujet de tristesse, sera pour elle un surcroît de satisfaction. Tel étoit l'Apôtre, qui se complaisoit dans ses foiblesses , dans ses afflictions, dans ses persécutions, qui se glorifioit de sa pauvreté et de ses besoins. Il s'applaudissoit de la faim, de la soif, du froid, de la nudité, des détresses, enfin de tous les maux qui rendent les autres insupportables à eux-mêmes et leur font trouver la vie ennuyeuse.

Ceux donc qui n'entrent pas dans les sentimens de l'Apôtre, qui ne comprennent pas qu'il nous exhorte à mener une vie évangélique, ont la hardiesse de lui faire des reproches, comme s'il nous ordonnoit des choses impossibles. Qu'ils sachent que, par la bonté de Dieu, nous avons mille sujets de nous réjouir. Nous sommes passés du néant à l'existence ; nous avons été faits à l'image du Créateur ; nous avons reçu l'esprit et la raison, qualités qui sont la perfection de l'homme et qui l'élèvent à la connaissance du Très-Haut. Les beautés des créatures visibles sont comme un livre ouvert à nos yeux, dans lequel nous pouvons lire et apprendre la providence universelle et la grande sagesse de l'Etre suprême. Nous avons la faculté de discerner le bien d'avec le mal, instruits par la nature même à choisir ce qui nous est convenable, et à fuir ce qui nous est nuisible. Eloignés de Dieu par le péché, nous avons été réconciliés par le sang de son Fils unique, qui nous a délivrés d'une honteuse servitude. Nous avons l'espérance de ressusciter un jour, de participer au bonheur des anges, au royaume céleste, aux biens que Dieu nous a pro-

mis, qui surpassent tout ce que la raison peut imaginer. Tous ces avantages ne sont-ils pas de nature à nous combler de joie et à nous causer une satisfaction inaltérable ? Croirons-nous que celui qui se livre aux plaisirs de la bonne chère, dont les oreilles sont flattées par les sons de la musique, qui se couche et qui s'endort dans un lit délicat, goûte un vrai contentement ? Pour moi, je pense que les personnes sensées doivent déplorer le malheur d'un tel homme, et que ceux-là seulement sont heureux qui supportent les peines de la vie présente dans l'espoir d'une vie future, qui sacrifient les choses passagères pour mériter les éternelles. Quand ils seroient au milieu des flammes comme les trois enfans de Babylone, quand ils seroient enfermés avec des lions, quands ils seroient dévorés par une baleine, pourvu qu'ils soient unis étroitement avec Dieu, nous devons croire qu'ils jouissent d'un parfait bonheur et qu'ils vivent dans la joie, peu touchés des maux présens, et réjouis par l'espérance des biens qu'ils attendent. Un généreux athlète, une fois entré dans l'arène de la piété, doit supporter avec courage les coups de ses adversaires, animé par l'espoir d'une couronne glorieuse. Dans les combats gymniques, les athlètes accoutumés à de pénibles exercices ne sont pas effrayés des blessures qu'ils peuvent recevoir, mais ils attaquent de près leurs antagonistes, et ne comptent pour rien toutes les peines qu'ils endurent par le désir d'une proclamation honorable. Ainsi, quelque malheur qui arrive à l'homme vertueux, il ne peut troubler la joie pure qu'il goûte, parce que, sans doute, *l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et que cette espérance n'est point trompeuse* (Rom. 5. 3.). Aussi

le même saint Paul nous exhorte-t-il ailleurs à être patiens dans les afflictions, et à nous réjouir dans l'espérance (*Rom.* 12. 12.). Or c'est l'espérance qui rend la joie l'éternelle compagne de la vertu.

Mais le même Apôtre nous engage à pleurer avec ceux qui pleurent (*Rom.* 12. 15.). Ecrivant aux Galates (1), il pleuroit sur les ennemis de la croix de Jésus-Christ (*Phil.* 3. 18.). Qu'est-il besoin de citer Jérémie, qui a tant pleuré; Ezéchiel, qui, par l'ordre de Dieu, écrit les lamentations des princes (*Ezéch.* 2. 9. — 7. 27.), et beaucoup d'autres saints qui versent des larmes? *Hélas! ma mère, pourquoi m'avez-vous mis au monde* (Jér. 15. 10.)? *Hélas! on ne trouve plus de saint sur la terre; parmi les hommes on n'en trouve plus aucun qui agisse avec droiture. Hélas! je suis comme un homme qui dans la moisson ne recueille qu'une vile paille* (Mich. 7. 1 et 2.). En un mot, examinez les paroles des justes; et si vous trouvez que partout ils font entendre une voix triste, vous serez convaincu que tous déplorent les misères de ce monde, et les maux de cette vie malheureuse *Hélas!* dit saint Paul avec David, *pourquoi mon pélerinage a-t-il été prolongé* (Ps. 119. 5.)? Il désire d'être dégagé des liens du corps et de vivre avec Jésus-Christ (*Phil.* 1. 23.): il s'afflige donc de la durée de son pélerinage comme étant un obstacle à la joie éternelle qu'il attend. David, dans ses cantiques, nous a laissé une lamentation sur la mort de son ami Jonathas. Il a pleuré même son ennemi. *Votre mort me pénètre de douleur, ô mon frère Jonathas!*

(1) Saint Basile devoit dire *aux Philippiens*, et non *aux Galates*. C'est une erreur de sa mémoire.

Filles d'Israël, pleurez sur Saül (2. Rois. 1. 24 et 26.). Il pleure ce prince comme étant mort dans le péché, et Jonathas comme lui ayant été uni étroitement pendant toute sa vie. Qu'est-il nécessaire de rapporter d'autres exemples? le Seigneur lui-même a pleuré sur Lazare et sur Jérusalem (*Jean*. 11. 35. — *Luc*. 19. 41.) : il trouve heureux ceux qui s'affligent et qui pleurent (*Matth*. 5. 5. — *Luc*. 6. 21.). Or, dira-t-on, comment ces exemples s'accordent-ils avec le précepte de l'Apôtre : *Réjouissez-vous toujours?* Les larmes et la joie ne viennent pas du même principe. Les larmes sont causées par l'impression d'un accident imprévu : c'est comme un coup qui frappe l'ame, qui la resserre, qui fait que le sang se rassemble et se presse autour du cœur. La joie est un transport de l'ame qui est agréablement flattée par quelque événement heureux. Le corps offre différens symptômes de la joie et de la tristesse. Un chagrin violent fait pâlir le visage, le rend livide et le refroidit. Dans la joie, il devient brillant, il se peint d'une couleur vermeille ; on diroit que l'ame veut s'échapper, et que le plaisir qu'elle éprouve la répand au-dehors.

A cela nous dirons que les pleurs et les gémissemens des saints procédoient de leur amour pour Dieu. Ainsi, les yeux toujours fixés sur cet objet de leur affection, et puisant leur joie dans cette source, ils s'occupoient de la conduite de leurs frères, pleurant sur les pécheurs, cherchant à les ramener par les larmes. Et comme des personnes sur le rivage, qui s'attendrissent en voyant des malheureux près d'être engloutis dans les flots, ne perdent pas leur sûreté propre par le tendre intérêt qu'elles prennent à leurs périls : ainsi les justes qui s'affligent à cause des péchés de

leur prochain, loin d'altérer par-là leur joie, ne font que la rendre plus parfaite, les larmes qu'ils répandent pour leurs frères leur méritant d'entrer dans la joie du Seigneur. Ceux qui s'affligent et qui pleurent sont heureux, parce qu'ils seront consolés et qu'ils riront. Le ris dont parle l'Evangile ne consiste nullement dans le bruit et l'éclat que fait la bouche lorsque le sang s'échauffe, mais dans une joie sincère qui n'est altérée par aucun mélange de tristesse. L'Apôtre nous permet donc de pleurer avec ceux qui pleurent, parce que ces larmes sont comme la semence d'une joie éternelle, que cette joie est comme l'intérêt de ces larmes. Elevez-vous en esprit dans le ciel, pour contempler le bonheur des anges. Ce bonheur est-il autre chose que la joie et la satisfaction qu'ils éprouvent, parce qu'ils sont sans cesse en présence de Dieu, et qu'ils jouissent des beautés ineffables de la gloire de notre Créateur? C'est à cette vie que veut nous porter le bienheureux Paul, quand il nous ordonne de nous réjouir toujours.

Quant à ce que l'on objecte que le Seigneur a pleuré sur Lazare et sur Jérusalem, nous pouvons dire qu'il a mangé et qu'il a bu sans qu'il en eût besoin, mais qu'il l'a fait pour nous apprendre à régler nos affections naturelles. Ainsi il a pleuré pour montrer aux personnes qui se permettent des excès dans le deuil et les gémissemens, comment elles doivent les modérer et ne pas se laisser abattre par la douleur. Car c'est surtout dans les larmes qu'on doit garder des mesures; il faut peser toutes les circonstances, examiner les raisons pourquoi l'on pleure, le temps, le lieu, la manière. Or que le Seigneur ait pleuré, non pour manifester un sentiment, mais pour nous donner une leçon, en voici la preuve. *Notre ami Lazare*

dort, dit-il, *mais je vais le réveiller* (Jean. 11. 11.). Qui de nous pleure un ami qui dort et qu'il sait devoir bientôt se réveiller ? *Lazare, sortez de votre tombeau* (Jean. 11. 43.), et le mort ressuscita sur le champ, il marcha quoique lié. C'est un double prodige, de ressusciter, et que les bandes qui lioient ses pieds ne l'empêchassent pas de se mouvoir. Une force supérieure faisoit disparoître tout obstacle. Comment donc Jésus-Christ, qui devoit opérer ce miracle, l'auroit-il jugé digne de ses larmes? n'est-il pas clair que voulant fortifier de toutes parts notre foiblesse, il a renfermé dans de justes bornes les affections naturelles? Il n'affecta point une insensibilité qui ne convient qu'à des bêtes féroces; il rejeta ces excès dans les larmes et les gémissemens, qui sont indignes d'un être raisonnable. Il montra qu'il étoit homme en pleurant la mort d'un ami; et il nous enseigna à éviter les extrêmes, à ne pas nous laisser abattre dans les maux sans nous piquer d'être insensibles. Comme donc le Seigneur a bien voulu souffrir la faim ou la soif, lorsque les alimens solides étoient digérés, ou lorsque l'humidité du corps étoit épuisée; comme il a voulu sentir la lassitude, lorsque la longueur du chemin avoit tendu les muscles et les nerfs outre mesure, non que la divinité fût vaincue par la fatigue, mais le corps éprouvoit ce qui étoit une suite de sa nature : ainsi il a permis à ses larmes de couler. On pleure lorsque les concavités du cerveau étant remplies de vapeurs que la tristesse a condensées, ces vapeurs se déchargent par les yeux comme par des espèces de canaux. De-là ces tintemens, ces vertiges, ces éblouissemens, lorsqu'on est frappé par quelque nouvelle désagréable qu'on n'attendoit pas. La tête tourne par la force des vapeurs qu'élève

en haut la chaleur qui se resserre. Ensuite ces vapeurs épaissies se distillent en larmes, comme l air condensé se résout en pluie. De-là ceux qui sont dans la tristesse ont quelque plaisir à pleurer, parce que les pleurs déchargent la tête qui est appesantie. L'expérience confirme ce que nous disons. On a vu des personnes accablées des plus affreuses disgraces, tomber dans des affections apoplectiques et paralytiques, parce qu'elles s'étoient opiniâtrées à retenir leurs larmes. On en a vu d'autres expirer et succomber sous leur chagrin, parce que leurs forces étoient dépourvues de ce foible appui. La flamme s'étouffe dans sa propre fumée, lorsque cette fumée n'ayant point d'issue pour sortir roule sur elle-même : ainsi l'on prétend qu'une douleur trop violente affoiblit et éteint les facultés vitales, lorsque cette douleur ne sauroit s'exhaler au dehors. Ceux donc qui s'abandonnent à la tristesse et aux larmes ne doivent pas s'autoriser de l'exemple du Seigneur. Les nourritures qu'il a prises ne sont pas une raison pour rechercher des mets délicats, mais plutôt une règle suprême de tempérance et de frugalité. De même les larmes qu'il a répandues ne nous imposent pas l'obligation de pleurer, mais sont la plus belle et la plus exacte mesure suivant laquelle nous devons supporter les maux avec dignité et décence, en nous tenant dans les bornes de la nature.

Il n'est donc permis ni aux femmes, ni aux hommes, de se livrer aux lamentations et aux pleurs : on ne leur défend pas néanmoins de s'affliger dans leurs peines, ni même de verser quelques larmes, pouvu qu'ils le fassent doucement, sans éclats et sans cris, sans déchirer leurs vêtemens, sans se rouler dans la poussière, sans se

jeter dans toutes les extravagances que se permettent ceux qui ignorent les choses célestes. Quiconque est épuré par les instructions divines doit se fortifier par la droite raison comme par un mur solide, repousser avec courage les attaques de ces douleurs immodérées et trop humaines, craindre qu'elles ne viennent assaillir l'ame foible et abattue comme sur un penchant où elles la précipiteroient sans peine. C'est une marque de foiblesse et de peu de confiance en Dieu de se laisser vaincre par les maux et de succomber à l'adversité. La tristesse s'empare des ames molles comme les vers naissent surtout dans les bois tendres. Job avoit-il un cœur de diamant? ses entrailles étoient-elles de pierre? il perdit en un instant dix enfans, qui furent écrasés d'un seul coup dans une maison où ils célébroient un festin, et que le démon fit écrouler sur eux. Ce père infortuné vit la table teinte du sang de ses enfans malheureux; il vit ces enfans nés à différentes époques subir à la fois le même sort. Il ne se lamenta point, il ne s'arracha point les cheveux, il ne proféra aucune parole qui marquât de la foiblesse et de la lâcheté; mais il fit entendre ces actions de graces si célèbres et si connues: *Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté, il est arrivé ce qui a plu au Seigneur; que le nom du Seigneur soit béni* (Job. 1. 21.). Job étoit-il insensible? non, sans doute; il disoit de lui-même: *J'ai pleuré sur tous ceux qui étoient dans l'affliction* (Job. 30. 25.). Mentoit-il en se rendant ce témoignage? mais la vérité même atteste que parmi les autres vertus il possédoit l'amour de la vérité. *C'étoit*, dit l'Ecriture, *un homme irréprochable, juste, pieux, ami de la vérité* (Job. 1. 1.). Pour vous, vous faites retentir l'air de chants la-

mentables et d'élégies qui attristent davantage votre ame. Vous imitez les comédiens qui contrefont toute sorte de personnages et qui accommodent leur extérieur au rôle qu'ils jouent quand ils paroissent sur la scène. Vous voulez que la couleur de vos habits réponde à vos sentimens; vous paroissez vêtu de noir, avec des cheveux hérissés; votre maison est ensevelie dans les ténèbres, mal-propre et remplie de cendre; elle retentit de chants lugubres propres à nourrir votre tristesse et à rouvrir votre plaie. Laissez toutes ces folies à ceux qui n'ont point d'espérance. Vous savez ce qu'il faut croire des fidèles qui sont endormis en Jésus-Christ; vous savez que *le corps, comme une semence, est mis en terre plein de corruption pour ressusciter incorruptible, tout difforme pour ressusciter tout glorieux, privé de mouvement pour ressusciter plein de vigueur, tout animal pour ressusciter tout spirituel* (1 Cor. 15. 42.). Pourquoi donc pleurez-vous quelqu'un qui sort de la vie pour changer d'état? Ne vous affligez pas comme si vous étiez privé d'un grand secours par sa perte: *il vaut mieux*, dit le Roi Prophète, *se confier dans le Seigneur que dans un simple homme* (Ps. 117. 8.). Ne vous lamentez pas comme s'il eût souffert un grand mal: la trompette céleste le réveillera bientôt de son sommeil (1 *Cor*. 15. 52.), et vous le verrez devant le tribunal de Jésus-Christ.

Laissez donc ces plaintes indignes d'un homme qui a de la force et de l'instruction: Hélas! quel malheur imprévu! qui jamais l'eût pensé? qui l'eût dit que je dusse renfermer dans le tombeau une tête si chère? Nous devrions rougir de honte même lorsque nous entendons les autres se plaindre de la sorte, puisque le récit du passé et l'ex-

périence du présent nous apprennent que les disgraces, suites de notre nature, sont inévitables. Ainsi les morts subites et tous les autres accidens qui surprennent, ne nous étonneront point si nous sommes instruits des maximes de la piété. Par exemple, j'avois un fils dans la fleur de la jeunesse, l'unique héritier de mes biens, la consolation de ma vieillesse, l'ornement de ma famille, la fleur et l'élite des autres jeunes gens; c'étoit le soutien de ma maison, il étoit dans l'âge le plus aimable: la mort me l'a enlevé tout-à-coup; il n'est plus que cendre et poussière, ce cher enfant qui, il n'y a que peu de jours, faisoit entendre des paroles si agréables, étoit un spectacle si doux pour les yeux d'un père. Que ferai-je dans cette triste circonstance? déchirerai-je mes habits? me roulerai-je par terre? me plaindrai-je à Dieu? m'indignerai-je? me comporterai-je à la vue de tout le monde comme un enfant qui crie de toute sa force et qui s'agite de toutes les manières quand on le châtie? ou plutôt m'attachant à considérer la nécessité des événemens, faisant attention qu'il est impossible d'éviter la mort, qu'elle n'épargne aucun âge, qu'elle ruine et détruit tout, prendrai-je le parti de n'être pas étonné de ce qui arrive, de conserver mon ame tranquille, sans me laisser abattre par un coup inattendu, moi qui sais depuis long-temps que mortel j'ai engendré un fils mortel; qu'il n'y a rien de stable sur la terre; qu'on n'y possède rien pour toujours; que les plus grandes villes, les plus remarquables par la beauté de leurs édifices, par la force et le nombre de leurs habitans, par l'abondance qui régnoit dans leurs places publiques et dans leurs campagnes, n'offrent plus que des ruines, tristes restes de leur antique grandeur? Souvent un na-

vire, après avoir échappé à mille périls, après avoir mille fois parcouru de vastes étendues de mer, après avoir mille fois rapporté de rares marchandises, est abîmé dans les flots par un seul coup de vent et disparaît. Souvent des armées après s'être signalées par de grandes victoires, deviennent, par un changement de fortune, un objet de compassion pour ceux qui les voient ou qui en entendent parler. Des nations entières, des îles puissantes, après des triomphes remportés sur terre et sur mer, après avoir acquis d'immenses richesses par les dépouilles de leurs ennemis, ont été détruites par la suite des temps, ou du moins réduites à une malheureuse servitude. En général, il n'est point de maux, quelque affreux et quelque insupportables qu'on les suppose, dont les siècles passés ne donnent des exemples. Comme donc nous connoissons la pesanteur des corps en les mettant dans une balance, comme nous discernons le bon or d'avec le faux en le frottant à une pierre de touche: ainsi en nous rappelant les mesures prescrites par le Seigneur, nous ne nous écarterons jamais des bornes de la sagesse. S'ils vous survient quelque accident fâcheux: d'abord, que votre esprit déjà préparé à ce coup ne se trouble point; ensuite, adoucissez les maux présens par l'espoir des biens futurs. Les personnes qui ont la vue foible s'abstiennent de regarder des objets trop lumineux; elles reposent leurs yeux sur des fleurs et sur la verdure: nous aussi nous ne devons pas occuper incessamment notre esprit de pensées tristes; mais sans attacher sa vue aux disgraces présentes, nous devons la porter vers la contemplation des véritables biens.

Vous pratiquerez le précepte de vous réjouir toujours, si vos regards sont sans cesse tournés

vers Dieu, et si l'espoir des récompenses qu'il vous promet adoucit en vous les peines de la vie. On vous a fait un affront: songez à la gloire qui vous attend dans le ciel, et que vous mériterez par votre patience. Vous avez essuyé des pertes de biens: envisagez les richesses éternelles, et ce vrai trésor que vous vous êtes acquis par vos bonnes œuvres. Vous avez été chassé de votre patrie: mais vous avez pour patrie la Jérusalem céleste. Vous avez perdu un fils que vous aimiez: mais vous avez les anges avec lesquels vous vous réjouirez éternellement devant le trône de Dieu. C'est en opposant le bonheur de la vie future au malheur de la vie présente, que vous conserverez votre ame exempte de chagrin et de trouble, comme vous y exhorte le précepte de l'Apôtre. Ne vous livrez ni à des joies excessives dans la prospérité, ni dans l'adversité à une tristesse qui ôte à votre ame toute sa joie et toute sa vigueur. Si vous ne vous prémunissez de bons principes, vous ne mènerez jamais une vie tranquille et paisible. Vous n'y parviendrez qu'autant que vous aurez toujours devant les yeux le précepte qui vous exhorte à vous réjouir toujours. Il faut pour cela calmer les révoltes de la chair, recueillir les plaisirs de l'esprit, vous mettre au-dessus des maux passagers, vous remplir de l'espoir des biens éternels, dont la seule idée suffit pour réjouir nos ames, et inonder nos cœurs de la joie des anges, en J. C. notre Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR L'HUMILITÉ.

SOMMAIRE.

L'orateur, après avoir annoncé que nous sommes tombés par l'orgueil, et que nous ne pouvons nous relever que par l'humilité, montre, par des raisonnemens et des exemples, que nous ne devons nous enorgueillir ni des richesses et de la grandeur, ni de la beauté et des autres avantages du corps, ni de la sagesse et de la prudence. L'homme ne peut se glorifier qu'en Dieu, puisqu'il tient tout et qu'il espère tout de Dieu. Ce principe est confirmé par un grand nombre de passages, surtout de St. Paul. Beaucoup d'exemples prouvent que l'orgueil en a perdu plusieurs ou les a exposés à se perdre. L'humilité corrige bien des fautes, l'orgueil rend inutiles les plus grandes vertus. Jésus-Christ surtout et ses disciples nous apprennent à être humbles. Moyens pour réprimer l'orgueil et pour s'exercer dans la pratique de l'humilité.

Que l'homme n'a-t-il conservé la gloire à laquelle Dieu l'avoit d'abord élevé! son élévation seroit réelle et non imaginaire; il seroit glorifié par la puissance du Très-Haut, illustré par sa sagesse; il jouiroit des biens de la vie éternelle. Mais depuis que renonçant à la gloire qu'il tenoit du Seigneur, il en a désiré et ambitionné une autre à laquelle il ne pouvoit atteindre, et perdu celle qu'il pouvoit obtenir, son unique ressource, le seul moyen de guérir son mal et de remonter à la dignité dont il est déchu, c'est de prendre des sentimens hum-

bles, de ne pas imaginer un vain appareil de gloire qu'il trouve dans son propre fonds, mais de chercher sa gloire dans Dieu. Par-là il corrigera sa faute, par-là il guérira sa maladie, par-là il recourra au divin précepte dont il s'est écarté.

Le démon, qui a renversé l'homme en l'amusant par l'espérance d'une fausse gloire, ne cesse de l'irriter par les mêmes motifs, et d'employer mille artifices pour le surprendre. Il l'éblouit par l'éclat des richesses, afin qu'il s'en applaudisse et qu'il soit jaloux de les augmenter. Toutefois les richesses, incapables de procurer une vraie gloire, n'ont de réel que le péril auquel elles exposent. Amasser des richesses ne fait qu'irriter la cupidité; les posséder ne sert de rien pour une gloire solide. Elles aveuglent l'homme, le rendent insolent, produisent sur l'ame le même effet que l'inflammation sur le corps. L'enflure des corps enflammés n'est ni saine ni utile, elle est au contraire très-dangereuse et cause souvent la mort. L'orgueil fait le même mal à l'ame.

Ce ne sont pas les richesses seules qui enflent l'homme, ce n'est pas seulement le faste dont il s'environne et qu'il se plaît à étaler, ni les tables somptueuses qu'il dresse, ni les habits magnifiques dont il se revêt, ni les maisons superbes qu'il construit et qu'il décore, ni le grand nombre de serviteurs qui l'accompagnent, ni la foule de flatteurs qu'il traîne à sa suite; mais les places qui dépendent des suffrages et des caprices du peuple lui inspirent aussi une arrogance démesurée. Si le peuple lui confère une dignité, s'il le nomme à une des premières charges, il pense alors être au-dessus du genre humain; il s'imagine qu'il marche sur les nues, qu'il foule aux pieds les autres hommes; il s'élève contre ceux auxquels il doit

son élévation, il traite insolemment ceux qui l'ont rendu ce qu'il est. L'insensé! il ne voit pas que toute cette gloire dont il est revêtu est plus vide qu'un songe; que tout cet éclat dont il est environné est plus vain que les fantômes de la nuit; que cette gloire et cet éclat sont formés et détruits par les caprices du peuple. Tel étoit ce fils extravagant de Salomon, plus jeune par l'esprit que par l'âge (3. *Rois.* 12.). Il menaça de traiter plus durement le peuple qui le prioit d'adoucir le joug; et il perdit son royaume par la même menace par laquelle il espéroit régner avec plus d'empire; il perdit par elle la dignité dont il avoit hérité de son père.

L'habileté des mains, l'agilité des pieds, les agrémens du corps, qui sont le butin de la maladie et la proie du temps, donnent encore à l'homme de la fierté et de la confiance. Il ne fait pas réflexion que *toute chair n'est que de l'herbe, que toute la gloire de l'homme est comme la fleur des champs. L'herbe sèche, et la fleur tombe* (Is. 40. 6.). Tels étoient et les géans qui se glorifioient de leurs forces (*Gen.* 6. 4. - *Sag.* 14. 6.), et l'insensé Goliath qui s'attaquoit à Dieu même (1. *Rois.* 17.). Tels étoient encore Adonias qui étoit fier de sa beauté (3. *Rois.* 1. 5.); Absalon qui étoit idolâtre de sa chevelure (2. *Rois.* 14. 26.).

Et ce qui de tous les biens humains paroît être le plus grand et le plus solide, la sagesse et la prudence, elles inspirent aussi un vain orgueil, elles donnent une fausse grandeur, et ne sont comptées pour rien quand elles sont séparées de la sagesse divine. Les ruses que le démon a employées contre l'homme ne lui ont pas réussi. Par ces artifices, il s'est fait plus de mal qu'à l'homme qu'il vouloit éloigner de Dieu. Il s'est trahi lui-même, il s'est

révolté contre Dieu, et s'est vu condamné à une mort éternelle. Il s'est trouvé pris dans le filet qu'il avoit tendu contre le Seigneur, crucifié sur la croix où il espéroit le crucifier, et subissant la mort qu'il désiroit lui faire subir. Mais si le prince de ce monde, cet esprit invisible, ce grand et premier maître de la sagesse mondaine, s'est trouvé pris par ses propres artifices, s'il est tombé dans la dernière extravagance ; à plus forte raison ses disciples et ses sectateurs, quelque habiles qu'ils soient, *sont devenus fous en s'attribuant le nom de sages* (Rom. 1. 22.). Pharaon avoit concerté habilement la perte du peuple d'Israël, mais il ne put jamais prévoir l'obstacle qui renverseroit tous ses desseins. Un enfant exposé à mourir par ses ordres, nourri secrètement dans son palais, détruit la puissance du roi et de sa nation, sauve le peuple d'Israël. L'homicide Abimelec, ce fils bâtard de Gédéon, qui avoit fait massacrer soixante-dix de ses frères (*Jug*. 9.), et qui par-là avoit cru s'assurer la puissance souveraine, se tourne contre ceux qui l'avoient secondé dans son massacre, les soulève contre lui, et finit par périr d'un coup de pierre de la main d'une femme. Les Juifs, d'après un raisonnement qu'ils croyoient fort sage, prirent contre le Seigneur un parti qui leur a été funeste à eux-mêmes. *Si nous le laissons faire*, disoient-ils, *tous croiront en lui, et les Romains viendront, ils ruineront notre pays et notre nation* (Jean. 11. 48.). C'est après avoir raisonné de la sorte, qu'ils résolurent de faire mourir Jésus-Christ pour sauver leur pays et leur nation ; et c'est par-là qu'ils se perdirent, qu'ils furent chassés de leur pays, qu'ils furent privés de leurs lois et de leur culte. Je pourrois prouver, par une infinité d'autres exemples, combien la prudence humaine est trom-

peuse, que ses vues sont plus basses et plus bornées qu'on ne se l'imagine. Quelque éclairé qu'on soit, on ne doit s'applaudir, ni de sa sagesse, ni d'aucun autre avantage, mais suivre l'avis sensé de la bienheureuse Anne et du prophète Jérémie: *Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse, que le fort ne se glorifie pas de sa force, que le riche ne se glorifie pas de ses richesses* (1. Rois. 2. 3. -- Jér. 9. 23 et 24).

Mais de quoi l'homme peut-il vraiment se glorifier? en quoi est-il grand? *Que celui qui se glorifie*, dit Dieu par la bouche du même prophète, *mette sa gloire à me connoître et à savoir que je suis le Seigneur*. La grandeur de l'homme, sa gloire et sa dignité consistent à connoître ce qui est vraiment grand, à s'y attacher, à chercher la gloire dans le Seigneur de la gloire. *Que celui qui se glorifie*, dit l'Apôtre, *se glorifie dans le Seigneur. Jésus-Christ*, dit-il, *nous a été donné pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification, notre redemption, afin que, selon ce qui est écrit, celui qui se glorifie ne se glorifie que dans le Seigneur* (1. Cor. 1. 30 et 31.). La véritable et parfaite manière de nous glorifier en Dieu est de ne pas nous applaudir de notre justice, mais de reconnoître que par nous-mêmes nous sommes privés de la justice véritable, et que nous ne sommes justifiés que par la foi en Jésus-Christ. Saint Paul se glorifie dans le mépris de sa propre justice, et dans cette disposition qui lui fait chercher celle qui naît de la foi en J. C., celle qui vient de Dieu par la foi, celle par laquelle il connoît Jésus-Christ, il connoît la vertu de sa résurrection et la participation de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort, et s'efforçant de parvenir, de quelque manière que ce soit, à la bienheureuse résurrec-

tion des morts (*Phil.* 3. 9 *et suiv.*). C'est là que vient tomber toute hauteur de l'orgueil. Il ne vous reste rien, ô homme, dont vous puissiez vous applaudir, puisque toute votre gloire et toute votre espérance consistent à mortifier tout ce qui est en vous, et à chercher la vie dont nous devons jouir en Jésus-Christ; vie dont nous avons dès ici bas les prémices, ne vivant que par la bonté et par la grace de Dieu. Oui, *c'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire selon qu'il lui plaît* (Phil 2. 13.). Dieu nous révèle par son esprit sa propre sagesse qu'il avoit prédestinée pour notre gloire (1. *Cor.* 2. 7 *et* 10.). Dieu nous donne la force dans les travaux. *J'ai travaillé plus qu'eux tous*, dit saint Paul, *non pas moi, mais la grace de Dieu qui est avec moi* (1. Cor. 15. 10.). Dieu nous tire des périls contre toute espérance humaine. *Nous avions en nous-mêmes une réponse de mort, afin que nous ne missions point notre confiance en nous, mais en Dieu qui ressuscite les morts, qui nous a délivrés d'une mort si affreuse, qui nous en délivre encore, et qui, comme nous l'espérons, nous en délivrera à l'avenir* (2. Cor. 1. 9 et 10.).

Pourquoi donc, je vous le demande, vous enorgueillir des avantages que vous possédez, au lieu de rendre graces à celui de qui vous tenez ces dons? *Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu* (1. Cor. 4. 7.)? Ce n'est pas vous qui avez connu Dieu par votre propre justice, mais Dieu vous a connu par un effet de sa grace. *Ayant connu Dieu*, dit saint Paul, *ou plutôt ayant été connus de Dieu* (Gal. 4. 9.), vous ne vous êtes pas élevé de vous-même à la connoissance de Jésus-Christ, mais Jésus-Christ s'est manifesté à vous en venant au monde. *Je poursuis*

ma course, dit le même Apôtre, *pour tâcher d'atteindre à Jésus-Christ, pour m'efforcer de le connoître comme j'en suis connu* (Phil. 3. 12.). *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi*, dit le Seigneur, *mais c'est moi qui vous ai choisis* (Jean. 15. 16.). Etes-vous donc fier parce qu'on vous a accordé un honneur, et de la miséricorde en faites-vous un sujet d'orgueil? ne vous connoîtrez-vous que quand vous serez chassé du paradis comme Adam, que vous serez abandonné de l'esprit de Dieu comme Saül, que vous serez retranché de la racine sainte comme le peuple juif? *Pour vous, vous demeurez ferme par la foi; mais prenez garde de ne pas vous élever, et tenez-vous dans la crainte* (Rom. 11. 20.). Le jugement suit la grace, et le souverain Juge vous fera rendre compte des graces que vous avez reçues. Si vous ne pouvez comprendre cela même que vous avez reçu une grace, et que, par un excès de présomption, vous vous faisiez de la grace un mérite, vous n'êtes pas plus précieux aux yeux du Seigneur que saint Pierre; vous ne sauriez l'aimer plus ardemment que cet apôtre, qui l'aimoit jusqu'à vouloir mourir pour lui. Mais parce qu'il se permit ces paroles trop présomptueuses: *Quand vous seriez pour tous les autres un sujet de scandale, vous ne le serez jamais pour moi* (Matth. 26. 33.), il fut abandonné à sa propre foiblesse; il tomba dans le reniement; il apprit par sa faute à être plus circonspect; il apprit à ménager les foibles par l'expérience de sa propre foiblesse; et il comprit parfaitement que, comme étant près d'être englouti dans les flots, il en fut tiré par la main de Jésus-Christ; de même dans la tempête du scandale, courant risque de périr par son incrédulité, il fut sauvé par la puissance du même Jésus-Christ qui l'avoit prévenu de ce qui devoit

lui arriver: *Simon*, *Simon*, lui avoit-il dit, *Satan vous a demandé pour vous cribler comme on crible le froment ; mais j'ai prié pour vous afin que votre foi ne s'éteigne pas. Lors donc que vous aurez été converti, ayez soin d'affermir vos frères* (Luc 22.31 et 32.). Après avoir ainsi réprimandé saint Pierre, Jésus-Christ le fortifia par sa sagesse, afin qu'il réprimât tout sentiment de vanité, et qu'il apprît à ménager les foibles. Le Pharisien fier et superbe, qui étoit plein de confiance en lui-même (*Luc.* 18. 11.), qui, devant Dieu, attaquoit le Publicain sans ménagement, perdit la gloire de la justice par le crime de l'orgueil : au lieu que le Publicain s'en retourna justifié (*Luc.* 18. 14.), parce qu'il glorifioit le Seigneur; parce que, n'osant lever les yeux au ciel, dans l'extérieur le plus humble, il se frappoit la poitrine et se condamnoit lui-même. Que cet exemple d'un dommage énorme causé par l'orgueil vous instruise. Le Pharisien orgueilleux a perdu la justice, sa présomption l'a frustré de la récompense; il a été abaissé au-dessous du pécheur humble, parce qu'il s'est élevé au-dessus de lui, et qu'il s'est jugé lui-même sans attendre le jugement de Dieu.

Pour vous, ne vous élevez au dessus de personne, pas même au-dessus des plus grands pécheurs. Souvent l'humilité sauve ceux qui ont commis les plus grands crimes. Ne vous justifiez donc pas vous-même au préjudice d'un autre, de peur que, justifié par votre propre suffrage, vous ne soyez condamné par celui de Dieu. *Je ne me juge pas moi-même*, dit S. Paul; *ma conscience ne me reproche rien, mais je ne suis pas justifié pour cela : c'est le Seigneur qui me juge* (1. Cor. 4. 3.). Croyez-vous avoir fait une bonne action? rendez-en graces à Dieu sans vous élever au-dessus de

votre prochain. *Que chacun*, dit saint Paul, *examine ses actions, et alors il trouvera sa gloire en ce qu'il trouvera de bon dans lui-même, et non en se comparant aux autres* (Gal. 6. 4.). De ce que vous avez confessé la foi, ou souffert l'exil pour le nom de Jésus-Christ, ou soutenu les austérités du jeûne, quelle utilité en est-il revenu à votre prochain? Ce n'est pas un autre qui en profite, mais vous. Craignez une chute semblable à celle du démon, lequel voulant s'élever au-dessus de l'homme, fut abaissé au-dessous de l'homme et foulé à ses pieds. Telle fut aussi la chute des Israélites. Ils s'élevoient au-dessus des nations qu'ils regardoient comme impures, et ils sont devenus eux-mêmes impurs, tandis que les nations ont été purifiées. Leur justice a été comme le linge le plus souillé (*Is.* 64. 6.), tandis que l'iniquité et l'impiété des nations ont été effacées par la foi. En général, rappelez-vous cette belle maxime des Proverbes: *Dieu résiste aux superbes, et donne sa grace aux humbles* (Prov. 3. 34.). Ayez toujours à la bouche cette parole du Sauveur: *Quiconque s'humilie sera exalté; quiconque s'exalte sera humilié* (Luc. 18. 14.). Ne soyez pas un juge de vous-même trop bien prévenu, ne vous examinez pas avec trop de faveur, vous tenant compte du bien que vous croyez être en vous, et oubliant sans peine le mal; vous applaudissant des bonnes actions que vous faites aujourd'hui, et vous pardonnant vos fautes anciennes et récentes. Lorsque le présent vous rend fier, rappelez-vous le passé, et vous réprimerez les vaines enflures de l'orgueil. Si vous voyez votre prochain tomber dans une faute, songez à tout ce qu'il a fait et fait encore de bien, et souvent vous le trouverez supérieur à vous, en examinant toute sa conduite sans vous

arrêter à quelques parties. Dieu n'examine pas l'homme en partie : *Je viens*, dit-il par son prophète, *recueillir leurs œuvres et leurs pensées* (Is. 66. 18.). En reprenant Josaphat d'une faute qu'il venoit de commettre, il n'oublie pas de rappeler ses bonnes actions : *Cependant*, dit-il, *on a trouvé en vous de bonnes œuvres* (2. Paral. 19. 3.).

Répétons-nous sans cesse ces réflexions et d'autres semblables pour combattre l'orgueil, nous abaissant afin d'être exaltés, imitant le Seigneur qui du haut des cieux est descendu dans le plus profond abaissement, et qui de cet abaissement a été élevé au plus haut degré de la gloire. Toute sa vie est pour nous une leçon d'humilité. Né dans une caverne, dans une étable, sans avoir même de lit, élevé dans la maison d'un simple artisan et d'une mère pauvre, soumis à son père et à sa mère, il écoutoit les instructions qu'on lui donnoit, quoiqu'il n'en eût pas besoin, et faisoit des questions, qui cependant le faisoient admirer pour sa sagesse. Il voulut bien se soumettre à recevoir le baptême de la main de Jean, c'est-à-dire le maître fut baptisé par le serviteur. Il ne s'opposa à aucun de ceux qui s'élevoient contre lui, et ne leur fit point sentir son infinie puissance. Il leur cédoit comme si leur force eût été supérieure à la sienne, et laissoit à une autorité passagère tout le pouvoir dont elle étoit susceptible. Il parut devant les prêtres et devant le gouverneur, comme un criminel qui subit son jugement, souffrant en silence les calomnies, quoiqu'il eût pu confondre les calomniateurs. Après avoir été couvert de crachats par les plus vils esclaves, il fut livré à la mort, et à la mort regardée chez les hommes comme la plus infame. Telle fut sa vie mortelle depuis le commencement jusqu'à la fin. Après un tel abaissement, il s'éleva à une gloire sublime

dont il fit part à ceux qui avoient partagé ses humiliations. De ce nombre, les premiers furent les bienheureux disciples, qui, pauvres et nus, seuls, errans, abandonnés, parcourant le monde, la terre et la mer, sans être soutenus de la beauté des discours et du nombre des partisans, furent tourmentés, lapidés, persécutés, enfin mis à mort. Tels sont les exemples anciens et divins que nous avons devant les yeux. Efforçons-nous de les imiter; afin que l'humilité nous obtienne une gloire éternelle, don parfait et véritable de Jésus-Christ.

Comment donc parviendrons-nous à étouffer les mouvemens nuisibles de l'orgueil, et à prendre les sentimens si avantageux de l'humilité? Ce sera en nous exerçant continuellement dans celle-ci, et en ne négligeant rien de ce qui pourroit nous causer le moindre dommage. L'ame se modèle, pour ainsi dire, et prend telle ou telle forme d'après ses goûts et ses exercices. Que tout votre extérieur, que vos habits, votre démarche, votre nourriture, votre siége, votre lit, votre maison et tous les meubles qu'elle renferme, soient simples et modestes; que vos propos, vos chants, vos conversations, soient exempts de tout faste. Si vous parlez ou chantez publiquement, ne montrez ni trop de luxe dans vos discours, ni trop de complaisance dans votre voix. Ne disputez jamais avec fierté et opiniâtreté. Retranchez, dans tout, ce qui sent trop la grandeur et l'appareil. Soyez obligeant envers votre ami, doux envers votre serviteur, patient avec les personnes violentes, humain avec les humbles. Consolez les affligés, visitez ceux qui sont dans la tristesse, ne méprisez absolument personne, parlez à tous avec douceur, répondez d'une manière agréable. Soyez poli et affable pour tout le monde: ne parlez point avantageusement

de vous-même, et n'en apostez point d'autres pour le faire. Ne vous permettez point de propos déshonnêtes; cachez autant qu'il est en vous vos bonnes qualités. Reconnoissez sincèrement vos fautes, sans attendre que d'autres vous les reprochent, afin que vous imitiez le juste qui commence par s'accuser lui-même (*Prov.* 18. 17.); afin que vous ressembliez à Job qui ne craignoit pas de publier devant une grande multitude ce qu'il pouvoit avoir fait de mal (*Job.* 31. 34.). Que vos réprimandes ne soient ni trop promptes, ni dures, ni chagrines; car cela annonce de l'arrogance. Ne condamnez pas les autres pour des fautes légères, comme si vous étiez un juste parfait. Traitez avec bonté ceux qui sont tombés dans quelque péché, et relevez-les avec un esprit de douceur, comme vous y exhorte l'Apôtre, faisant réflexion sur vous-même, et craignant d'être tenté aussi bien qu'eux. Apportez autant de soin pour n'être pas glorifié devant les hommes, que les autres en apportent pour l'être. Rappelez-vous les paroles du Sauveur, qui dit que courir après la gloire des hommes et faire le bien pour en être regardé, c'est perdre la récompense qui vient de Dieu. *Ils ont reçu leur récompense*, dit l'Evangile (*Matth.* 6. 2.). Ne vous faites donc pas tort à vous-même en voulant vous faire valoir aux yeux des hommes. Puisque Dieu est le grand témoin de nos actions, ambitionnez la gloire auprès de Dieu qui vous destine une superbe récompense. Si vous êtes placé au-dessus des autres, si les hommes vous glorifient et vous honorent, soyez l'égal de ceux qui sont au-dessous de vous, sans vouloir dominer sur l'héritage du Seigneur (*Pierre.* 5. 3.); et sans vous régler sur les princes du siècle. Le Seigneur ordonne à celui qui veut être le premier,

d'être le serviteur de tous (*Marc.* 10. 44.). Pour tout dire en un mot, pratiquez l'humilité comme le doit un homme qui l'aime. Aimez cette vertu, et elle vous glorifiera. C'est le moyen de parvenir à la véritable gloire, dans la société des anges et de Dieu. Jésus-Christ vous reconnoîtra devant les anges comme son disciple (*Luc.* 12. 8.), et il vous glorifiera si vous devenez l'imitateur de son humilité. *Apprenez de moi*, disoit-il, *que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos ames* (Matth. 11. 29.). A Jésus-Christ soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

CONTRE L'IVROGNERIE.

SOMMAIRE.

J'AVOIS résolu d'abord de ne pas traduire cette Homélie, et parce que le vice qu'elle attaque semble à présent aussi rare chez nous qu'il étoit commun du temps de saint Basile, et parce qu'elle renferme des détails que j'ai cru impossibles à transporter dans notre langue, vu sa délicatesse peut-être excessive. Mais l'éloge que Libanius fait de cette Homélie, dans une de ses lettres à saint Basile, m'a engagé à la relire et à voir s'il ne serait pas possible de la traduire en français, sinon pour notre utilité, du moins pour faire connoître l'éloquence de l'orateur. J'y ai trouvé des traits de force et de véhémence qui frapperont, je crois, tous ceux qui voudront la lire, même dans ma traduction, où, malgré tous mes efforts, la timidité de notre langue ne m'a pas toujours permis d'atteindre à l'énergie de la langue grecque, bien plus hardie que notre langue française, bien plus propre à rendre certains détails. D'ailleurs saint Basile, qui naturellement avoit de la vigueur et de l'abondance, paroît avoir épuisé dans cette instruction tout ce que son idiome lui offroit de plus fort et de plus riche. Ce discours est sans contredit celui qui m'a le plus coûté à traduire. Je désespérois de pouvoir rendre certaines pensées et certaines images ; mais j'ai lutté courageusement contre les difficultés, et j'ai cherché dans notre langue toutes les ressources qu'elle pouvoit m'offrir. Je n'ai rien omis, j'ai tout traduit le mieux que j'ai pu, et je laisse au lecteur à juger si mes efforts n'ont pas été infructueux. Avant de donner en peu de mots la substance de cette Homélie, je vais faire une observation. Nous voyons par saint Basile, par saint Jean Chrysostôme, et par d'autres Pères encore, que de leur temps c'étoit un usage, ou plutôt un abus bien condamnable, de se livrer le jour même, ou du moins la veille de Pâques (car on ne peut assurer lequel des deux), à des débauches excessives comme pour se dédommager du jeûne qui avoit précédé. Notre orateur s'élève avec force contre cet abus ;

il attaque avec véhémence la malheureuse passion de boire. Après avoir déploré l'inutilité de ses instructions fréquentes, il décrit, des couleurs les plus vives, les espèces de bacchanales que des femmes célébroient hors de la ville. Il examine ensuite s'il doit parler contre le vice qu'il se propose de combattre : il se détermine à le faire, et il montre que, par l'ivresse, l'homme se rend semblable à la bête, il se ravale même au-dessous d'elle. Il expose les effets divers qu'elle produit selon la diversité des tempéramens, ses suites pernicieuses pour l'ame et pour le corps. Les gens ivres sont aussi malheureux et moins dignes de compassion que ceux mêmes que le démon possède. Plus ils boivent, et plus ils veulent boire, plus ils émoussent le sens du plaisir de la boisson. L'explication d'un passage des *Proverbes* est suivie de la peinture la plus affreuse d'un homme qui se livre aux excès de l'ivresse, d'un homme dont le vin énerve le corps et abrutit l'ame. Après la paraphrase d'un très-beau passage d'Isaïe, vient la description pleine de feu de l'appareil d'un repas de débauche, qui se termine par emporter la plupart des convives sur les bras dans leurs maisons. Ici les réflexions et les apostrophes sont d'une énergie et d'une chaleur que rien n'égale. Il régnoit alors dans ces orgies un usage que nous avons peine à comprendre. Lorsqu'on avoit bien bu, on apportoit un broc, ou grand flacon, plein de vin. On disposoit des tuyaux recourbés vers chaque convive : le vin étoit versé d'en haut et couloit vers chaque personne, de sorte que tout le monde buvoit également. L'orateur s'élève avec la plus grande véhémence contre un pareil excès. Il montre les passions déshonnêtes que le vin allume dans les hommes et dans les femmes. Il demande à ses auditeurs comment ils célébreront la fête de la Pentecôte après avoir ainsi outragé celle de Pâques. Il finit par exhorter ceux qui se seroient rendus coupables de ces fautes à les expier, et ceux qui ne seroient point sujets à ce vice, ou à corriger leurs frères qui y seroient sujets, ou à se séparer d'eux s'ils les trouvent incorrigibles.

MES FRÈRES, les spectacles d'hier (1) m'excitent à vous adresser une instruction ; mais l'inu-

(1) *Les spectacles d'hier*, sans doute les débauches auxquelles on s'est livré le jour même ou la veille de Pâques. Il paroît que l'Homélie fut prononcée le lendemain ou le jour même de cette solennité sainte. Voyez le sommaire.

tilité de mes peines par le passé, arrête mon empressement et ralentit mon ardeur. Un laboureur qui voit que les premières semences qu'il a jetées en terre n'ont rien produit, est moins empressé à ensemencer une seconde fois les mêmes campagnes. Eh ! si je n'ai pu rien gagner par tant d'exhortations que je vous ai faites dans les temps qui ont précédé, et surtout pendant les sept semaines du jeûne, où je vous ai expliqué jour et nuit (1) la doctrine évangélique, dans quelle espérance vous parlerions-nous encore aujourd'hui ? Hélas ! que vous avez passé de nuits inutilement ! combien de jours vous vous êtes assemblés en vain ! Que dis-je, en vain ? Quand on s'est signalé par beaucoup de bonnes œuvres, et qu'ensuite on se replonge dans ses anciens désordres, non-seulement on perd le fruit de ses travaux, mais on subit une punition plus rigoureuse, parce qu'ayant goûté la parole de Dieu, et ayant eu l'avantage de connoître ses mystères, on a tout abandonné, séduit par l'attrait d'un court plaisir. Les foibles pourront être jugés dignes d'indulgence, mais les forts seront tourmentés fortement (*Sag.* 6. 7.). Un seul soir et une première attaque de l'ennemi ont rendu inutiles toutes mes peines. Quelle ardeur pourrois-je donc avoir à vous instruire encore ? Aussi aurois-je gardé le silence, n'en doutez pas, si l'exemple de Jérémie ne m'eût effrayé. Ce Prophète ayant refusé de parler à un peuple rebelle, éprouva les maux qu'il raconte lui-même (*Jérem.* 20. 9.). Ses entrailles furent brûlées par un feu dévorant qui le consumoit

(1) *Jour et nuit*, le matin et le soir. Nous savons d'ailleurs que saint Basile prêchoit souvent le matin et le soir la parole sainte.

sans cesse, et dont il ne pouvoit supporter la violence.

Des femmes effrontées, sans aucune crainte de Dieu, ni des flammes éternelles, dans un jour où elles devroient se tenir modestement à la maison pour célébrer la résurrection du Sauveur, et pour s'occuper de ce jour terrible où les cieux seront ouverts, où le souverain Juge paroîtra sur une nuée, où la trompette divine retentira, où les morts ressusciteront, où chacun sera jugé justement et traité selon ses œuvres ; ces femmes, dis-je, au lieu de se pénétrer de ces réflexions, de purger leurs cœurs de mauvaises pensées, d'effacer leurs péchés par leurs larmes, et de se préparer au grand avénement de Jésus-Christ, qui se montrera dans sa gloire, secouant le joug de Jésus-Christ, arrachant le voile de modestie qui couvre leur tête, pleines de mépris pour Dieu et pour ses anges, n'ont pas honte de se produire aux yeux de tous les hommes avec des cheveux épars et une robe traînante (1). Les mouvemens de leurs pieds, leurs regards lascifs, leurs ris dissolus, leur fureur pour les danses auxquelles elles se préparent, attirent sur leurs pas toute une jeunesse folâtre. Elles forment des chœurs hors de la ville, dans des endroits consacrés aux martyrs, et font des lieux saints le théâtre de leurs infamies. L'air est souillé des sons impudiques de leur voix, et la terre des agitations indécentes de leurs pieds. Entourées d'une foule de jeunes gens auxquels elles se donnent en spectacle, elles se livrent sans pudeur à tous les excès d'une folie crimi-

(1) Ces divertissemens anti-chrétiens ressembloient beaucoup aux anciennes bacchanales, ou fêtes en l'honneur de Bacchus.

nelle. Comment se taire sur de pareils désordres? comment les déplorer dignement? C'est le vin qui fait périr tant d'ames, le vin qui nous a été donné pour soulager notre foiblesse par un usage modéré, et dont nous faisons, par un excès coupable, un instrument de dissolution.

L'ivresse est un démon volontaire, qui s'empare de l'ame par le plaisir. L'ivresse est la mère du vice, l'ennemie de la vertu. Elle rend timide l'homme le plus courageux, et insolent l'homme le plus modeste. Elle ne connoît point la justice, elle détruit la prudence. L'eau éteint le feu; le vin bu avec excès étouffe les lumières de la raison. Aussi me faisois-je une peine de parler de l'ivresse : non que je regardasse ce vice comme de peu de conséquence; mais je craignois que mes discours ne fussent inutiles, d'autant plus que l'homme ivre étant attaqué d'une espèce de folie et de vertige, c'est parler en vain que de reprendre quelqu'un qui n'écoute pas. A qui donc m'adresserai-je, puisque ceux qui auroient besoin de mes avis ne sont pas en état de m'entendre, et que les personnes tempérantes et sobres, n'étant pas atteintes du vice dont je parle, ne tireront aucun secours de mes exhortations? Que ferai-je donc dans la situation où je me trouve, lorsqu'il m'est aussi inutile de parler qu'embarrassant de me taire? Négligerai-je d'apporter remède au mal? mais la négligence seroit dangereuse. Parlerai-je à des hommes ivres? mais ce seroit faire rententir des sons à des oreilles mortes. Dans des maladies pestilentielles, les médecins donnent des préservatifs à ceux que la contagion n'a pas encore atteints, sans entreprendre ceux qu'elle a violemment attaqués. C'est ainsi que mon instruction pourra être utile à demi; et si elle ne gué-

rit pas ceux que la passion de boire domine, peut-être du moins préservera-t-elle ceux qu'elle n'a pas encore assujettis.

En quoi, ô homme, diffères-tu des brutes? n'est-ce point par la raison que tu as reçue du Créateur, et avec laquelle tu es devenu le chef et le maître de toutes les créatures? Celui qui par l'ivresse éteint les lumières de son intelligence, se rend semblable aux bêtes de somme, et se ravale jusqu'à elles (*Ps.* 48. 13.). Que dis-je, ne se met-il pas même plus bas que les animaux qui broutent? Tous les animaux domestiques et sauvages gardent de certaines règles dans leurs accouplemens; celui qui par le vin étouffe les facultés de son ame et allume dans ses membres un feu qui n'est pas naturel, n'observe ni temps ni mesure dans ses amours, et s'abandonne à toutes sortes de brutalités. Celui qui boit avec excès altère l'usage de ses sens, et se met encore par-là au-dessous de la bête. Est-il un animal broutant en qui l'ouïe et la vue soient aussi dénaturées que dans les gens ivres? Ceux-ci ne connoissent plus leurs amis intimes; souvent ils confondent des étrangers avec les personnes qui leur sont familières. Ils prennent souvent des ombres pour des ruisseaux et des précipices; un bourdonnement qui imite le bruit des flots retentit sans cesse dans leurs oreilles. Ils s'imaginent que la terre s'élève et que les montagnes tournent. Tantôt ils rient avec des éclats qui ne finissent point, tantôt ils pleurent et se lamentent sans que rien puisse les consoler; tantôt hardis et téméraires, tantôt foibles et timides. Leur sommeil est lourd, étouffant, léthargique, approchant de la mort; leur réveil est plus pesant que le sommeil. Leur vie est un vrai songe. Quoiqu'ils aient quelquefois à peine de quoi se

couvrir, et qu'ils ignorent ce qu'ils mangeront le lendemain, échauffés par l'ivresse, ils gouvernent des royaumes, commandent des armées, bâtissent des villes, distribuent des sommes d'argent, tant le vin qui bout dans leur cerveau les repaît de visions chimériques et trompeuses. On en voit d'autres sur qui il produit des effets contraires : ils se désespèrent aisément ; ils sont tristes, abattus, toujours prêts à verser des larmes, toujours tremblans et consternés ! Le vin excite des affections diverses selon la diversité des tempéramens : à ceux dont il divise le sang avec lequel il se répand sur les parties extérieures, il leur inspire de la joie et de la gaîté ; il fait naître d'autres sentimens dans ceux dont il appesantit le corps par son poids, dont il amasse et refroidit le sang autour du cœur. Qu'est-il besoin de détailler toutes les passions que le vin excite ? l'humeur difficile et irascible, le changement subit du caractère, l'esprit de querelles, les cris, le tumulte, le penchant à user de perfidies, nul frein mis à la colère ? L'intempérance dans les plaisirs découle de l'ivresse comme d'une source ; la lubricité entre dans l'homme avec le vin, et le rend plus brutal que les animaux mêmes qui courent après la femelle avec le plus de fureur. Ceux-ci du moins observent dans leurs amours les règles que la nature leur inspire ; les gens ivres confondent et renversent l'ordre qu'elle a établi pour la différence des sexes.

Il ne seroit pas facile de décrire tous les maux que l'ivresse entraîne. Les funestes effets de la peste ne se font sentir aux hommes qu'avec le temps, l'air apportant peu à peu sa corruption dans les corps : les effets horribles du vin se font remarquer tout-à-coup dans ceux qui en boivent

avec excès. Le vin flétrit l'ame et la réduit à un état misérable ; il ruine même la constitution du corps, qui non-seulement perd tout son nerf et toute sa vigueur par l'usage immodéré des plaisirs auxquels l'homme ivre se porte avec rage, mais dont toute la force vitale est dissoute et détruite par les amas d'humeurs vicieuses qui le gonflent. Les gens ivres ont les yeux ternes et livides, le teint pâle, la respiration courte et pressée, la langue embarrassée, la voix tremblante et confuse, les pieds mal assurés comme ceux de la première enfance : dans le relâchement de toute la machine, les déjections se font involontairement. Les plaisirs de la table les rendent plus malheureux que ceux qui, en pleine mer, sont agités par une tempête violente, et que les flots qui se succèdent enveloppent sans leur offrir aucune issue. C'est ainsi que leur ame est ensevelie dans le vin, qu'elle en est comme submergée. Lorsque les navires, battus violemment par les flots, ont trop de charge, il faut les alléger en jetant les marchandises : de même il faut employer des moyens extraordinaires pour dégager l'estomac de ceux qui ont bu avec excès, parce que les déjections naturelles ne sont pas suffisantes pour les délivrer du poids qui les accable. Ceux qui font naufrage sont à plaindre sans être coupables ; ils peuvent s'en prendre à des causes extérieures, au vent et à la mer : ceux qui se livrent à la passion de boire vont eux-mêmes chercher la tempête.

Ceux que le démon tourmente sont dignes de compassion ; ceux qui boivent outre mesure n'en méritent aucune, quoiqu'ils souffrent le même mal, parce qu'ils se mettent volontairement sous la tyrannie du démon. Ils vont même jusqu'à

inventer des moyens d'ivresse, plus occupés d'être continuellement ivres que d'empêcher que le vin ne leur nuise. Les jours ne leur semblent pas assez longs, les nuits d'hiver leur paroissent trop courtes pour se livrer à leur malheureuse passion. C'est un mal qui ne finit point. Le vin bu excite à en boire davantage. Il ne soulage pas un besoin ; mais brûlant ceux qui le prennent avec excès, il les provoque et les nécessite en quelque manière à en prendre de plus en plus. Ils s'étudient à se procurer une soif toujours nouvelle, toujours plus agréable ; et ils éprouvent le contraire de ce qu'ils veulent. L'habitude continuelle de boire émousse leurs sens ; et de même qu'une lumière trop vive éblouit l'œil, ou qu'un trop grand bruit assourdit entièrement l'oreille : ainsi dans les buveurs, l'excès du plaisir leur en fait perdre la jouissance. Le vin le plus pur ne leur paroît plus que de l'eau ; le vin le plus nouveau et le plus doux, la neige même ne pourroient éteindre la flamme qu'allume en eux l'intempérance de la boisson.

Pour qui sont les malheurs, le tumulte, les procès, les chagrins, les vaines paroles, les coups et les blessures, les yeux livides ? n'est-ce point pour ceux qui consument le temps à boire, et qui examinent les lieux où se font les repas de débauche (Prov. 23. 29.) ? Quoi de plus malheureux que ceux qui boivent sans modération ? Peut-on assez déplorer leur sort, puisque, suivant l'Apôtre, ils n'entreront point dans le royaume des cieux (1. *Cor*. 6. 10.) ? Les digestions difficiles, causées par le plaisir de boire, leur donnent une humeur chagrine. Ils sont dans une agitation continuelle, parce que les vapeurs du vin troublent leur raison. Ces mêmes vapeurs, qui se

répandent dans tout leur corps, enchaînent leurs mains et leurs pieds. Dans le temps même où ils boivent, ils souffrent des convulsions semblables à celles des frénétiques. Les fumées du vin dont leur cerveau est rempli leur causent des vertiges et des douleurs insupportables : leur tête, mal assurée sur ses vertèbres et chancelante sur les épaules, penche tantôt à droite, tantôt à gauche. Quel flux de paroles, quel confusion de voix dans des festins dissolus ! Les personnes ivres se font des blessures et ont le corps meurtri de coups, parce que ne pouvant se tenir sur leurs pieds, elles se renversent et tombent de mille manières différentes.

Qui pourra faire comprendre leur état misérable à des hommes dont l'esprit est enseveli dans le vin, dont la tête est appesantie par l'ivresse, dont les yeux sont obscurcis d'un épais nuage, qui, toujours dormant, toujours bâillant, toujours sujets à des renvois honteux, ne peuvent entendre les maîtres de la sagesse qui leur crient de toutes parts : *Ne prenez pas de vin avec excès, parce qu'il porte à la luxure* (Eph. 5. 18.)? *Le vin rend intempérant, l'ivresse rend outrageux* (Prov. 20. 1.). Ils méprisent ces maximes, et voici les fruits qu'ils recueillent de l'ivresse : leur corps s'enfle, leurs yeux sont humides, leur gorge sèche et brûlante. Les vallons paroissent pleins, tandis que les torrens y coulent ; on les voit vides et secs, dès que l'inondation est passée : ainsi, dans les buveurs, le gosier est plein en quelque sorte et humide lorsque le vin l'inonde ; mais bientôt il est desséché par un feu qui le brûle : sécheresse qui, augmentant toujours par le passage fréquent de la liqueur bue avec excès, achève d'épuiser l'humeur radicale. Y a-t-il une consti-

tution assez robuste pour résister à ces débauches ? Un corps toujours échauffé et comme délayé par le vin, ne perd-il pas toute sa vigueur et toute sa force ? De-là les tremblemens et les débilités. La respiration étant affoiblie et les nerfs n'ayant plus de ressort, on éprouve des agitations et des tournoiemens continuels. Pourquoi attirer sur vous la malédiction de Caïn, en vous exposant à trembler et à errer toute votre vie ? Le corps, sans doute, dépourvu de son soutien naturel, est nécessairement sujet à ces tristes altérations.

Jusques à quand vous livrerez-vous aux excès de l'ivresse ? Vous courez risque de n'être plus à l'avenir qu'une vile boue au lieu d'un homme, tant vous mêlez le vin avec votre substance, et, imprégné d'une liqueur dont vous vous gorgez tous les jours, vous exhalez une odeur fétide, comme ces vases infects qui deviennent absolument inutiles. Ce sont ces gens-là dont le Prophète Isaïe déplore le sort : *Malheur*, dit-il, *à ceux qui se lèvent dès le matin pour s'enivrer, qui boivent jusqu'au soir : le vin les brûlera. Occupés à faire la débauche au son des instrumens de musique, ils ne font aucune réflexion sur les ouvrages du Seigneur, et ne considèrent pas les œuvres de ses mains* (Is. 5. 11 et 12.). Ces hommes donc qui, dès que le jour commence, examinent les lieux où se font des parties de débauche, qui s'y rassemblent pour boire, qui appliquent à cela tout leur esprit, ce sont ceux que déplore le Prophète, comme ne prenant aucun temps pour considérer les merveilles du Très-Haut. Ils n'ont pas assez de loisir pour lever les yeux au ciel, pour y étudier les beautés dont il brille, pour contempler la superbe harmonie des corps célestes, et s'élever au Créateur par le

spectacle des créatures. A peine sont-ils éveillés, qu'ils songent à décorer leur salle de festin des plus magnifiques tapis ; ils donnent toute leur attention à disposer des coupes et des vases de toutes les espèces, comme dans un jour de fête solennelle, afin de pouvoir en changer et de corriger, par la variété, le dégoût. Diverses sortes d'officiers ont chacun leur nom et leur ministère. On veut que l'ordre règne dans le désordre, que la règle préside à la confusion : et comme les maîtres du monde ont des gardes qui rendent leur majesté plus imposante ; ainsi on donne à l'ivresse, comme à une reine, un nombre de serviteurs et de ministres, pour couvrir, par tous ces égards extérieurs, sa honte et sa turpitude. Ajoutez les fleurs, les couronnes, les parfums de tous les genres ; en un mot, tout cet appareil de luxe qui occupe de malheureux hommes et demande tous leurs soins. Lorsque le repas s'échauffe, ils portent l'extravagance jusqu'à se disputer entre eux à qui boira, à qui s'enivrera davantage. Le démon est l'arbitre et le juge de ces combats, le prix de la victoire est le péché, puisque celui-là obtient l'honneur du triomphe qui s'est rempli d'une plus grande quantité de vin. Ils mettent vraiment leur gloire dans leur infamie (*Philip*. 3. 19.). Ils se défient et se vengent les uns des autres. Quel discours assez fort pourroit décrire la honte de ces disputes ? Tout offre l'image de la folie et de la confusion. Les vaincus et les vainqueurs sont ivres, les valets rient ; la main tremble ; ni le gosier n'est plus assez large, ni l'estomac assez spacieux ; et cependant ils continuent. Le corps a perdu enfin toute sa vigueur, et succombe sous le poids dont on l'accable.

Quel spectacle pour des chrétiens ! un homme

dans la fleur de l'age, d'une constitution robuste, distingué dans les grades militaires, est emporté sur les bras dans sa maison, sans pouvoir se tenir debout ni marcher ! Un homme qui devroit faire trembler les ennemis, fait rire les petits enfans dans la place publique, blessé mortellement et renversé sans ennemi et sans fer. Oui, un jeune guerrier, plein de courage, devient la victime du vin, le prisonnier de l'ivresse, le jouet de quiconque veut l'insulter. L'ivresse est le tombeau de la raison, la ruine des forces, une vieillesse anticipée, une mort passagère. Les gens ivres ne sont-ils pas comme les idoles des Gentils ? Ils ont des yeux sans voir, ils ont des oreilles sans entendre, leurs pieds et leurs mains sont comme paralysées (*Ps.* 113. 5 *et* 6.). Qui est la cause de ces maux ? qui nous a tendu ces embûches ? qui nous a préparé un breuvage, un poison qui nous rend forcenés ? O homme, tu fais d'une salle de festin un champ de bataille ! tu renvoies des jeunes gens qu'on transporte comme s'ils avoient été blessés en guerre ; tu détruis avec le vin la vigueur de la jeunesse ; tu invites un ami à un repas, et tu le rejettes comme un cadavre, après lui avoir ôté la vie avec une liqueur perfide.

Quand on croit qu'ils sont à la fin de leur débauche, ils recommencent à boire de nouveau, et ils boivent, à la façon des bêtes, comme à une fontaine qui leur permet d'absorber tous une égale quantité de vin. Lorsque le repas est presque fini, un jeune homme robuste, qui n'est pas encore ivre, s'avance dans la salle portant sur ses larges épaules un vaste flacon rafraîchi. Il fait sortir l'échanson ; et se plaçant au milieu des convives, il leur distribue également l'ivresse par le moyen de tuyaux recourbés. C'est une nouvelle

manière de mesurer l'intempérance, de sorte que tous s'y livrent pareillement sans mesure, afin que personne ne puisse l'emporter sur les autres. Chacun prend le canal tourné de son côté; et ainsi que des bœufs qui se désaltèrent à un lac commun, il boit sans prendre haleine et tout d'un trait tout ce que le grand flacon lui verse d'en haut par des tuyaux d'argent. Malheureux! ayez pitié de vous-mêmes; comparez votre estomac à la capacité du vase, et voyez lequel des deux peut contenir une plus grande quatité de vin. N'entreprenez pas de vider le flacon, mais songez que votre ventre est rempli il y a long-temps.

Le Prophète avoit donc raison de s'écrier: Malheur à ceux qui se lèvent dès le matin pour s'enivrer, qui boivent tout le jour jusqu'au soir, sans prendre de temps pour contempler les ouvrages du Seigneur, pour réfléchir sur les œuvres de ses mains! *Le vin*, ajoute-t-il, *les brûlera*. Oui, la chaleur du vin qui se répand dans le corps allume les traits enflammés de l'ennemi. Le vin noie la raison et abrutit l'intelligence; il réveille toutes les passions déshonnêtes comme un essaim d'abeilles: des chevaux fougueux, qui ont renversé leur conducteur, n'emportent pas un char avec moins de règle et plus d'impétuosité; un navire sans pilote, balloté par les flots, est plus en sûreté que l'homme ivre.

Au milieu de tels désordres, les hommes et les femmes rassemblés, livrant leurs ames au démon du vin, se portent réciproquement des blessures. De part et d'autre ce sont des ris effrontés, des chansons obscènes, d'indécentes postures, tout ce qui peut porter à l'incontinence. Eh quoi! vous riez, vous vous abandonnez à des joies extravagantes, lorsque vous devriez pleurer et gémir

pour les fautes que vous avez commises! vous chantez des airs profanes, sans songer aux hymnes et aux psaumes que vous avez appris! vous remuez les pieds, vous sautez comme des insensés, vous vous permettez des danses peu honnêtes, lorsque vous devriez fléchir les genoux pour adorer le Seigneur. Lesquelles déplorerai-je davantage, ou les filles qui ne sont pas engagées dans le mariage, ou celles qui sont assujetties à ce joug? Elles se retirent, les unes ayant perdu leur virginité, les autres ayant violé la fidélité qu'elles doivent à leurs époux. Celles qui n'ont pas failli réellement, ont admis du moins le péché dans leurs cœurs. Je dis la même chose des hommes qui pèchent par leurs seuls regards. *Celui*, dit l'Evangile, *qui regarde une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur* (Matth. 5. 28.). Eh! si des rencontres fortuites, si des regards jetés en passant, exposent à de si grands périls, que sera-ce si l'on s'est cherché mutuellement, si l'on regarde des femmes qui, dans l'ivresse, ont secoué le joug de la décence, qui, par leurs gestes lascifs et leurs chants dissolus, provoquent à de criminels plaisirs des hommes qui n'ont déjà que trop de penchant pour l'impudicité? Que pourront dire pour leur justification ceux qui, par de tels spectacles, se plongent dans un abîme de maux? Ne conviendront-ils pas qu'ils n'ont jeté des regards que pour réveiller en eux des désirs illicites? Ils mériteront donc, d'après la sentence infaillible du Seigneur, d'être jugés comme coupables d'adultère.

Comment célèbrerez-vous la fête de la Pentecôte, après avoir ainsi outragé celle de Pâques? La Pentecôte est instituée pour publier et pour honorer la venue de l'Esprit-Saint; et vous, vous

vous êtes hâtés de vous rendre le domicile de l'esprit impur, son adversaire! vous êtes devenus un temple d'idoles, au lieu d'être le temple de Dieu par l'habitation du divin esprit (*Rom.* 8. 11.); vous avez attiré sur vous la malédiction du Prophète, qui disoit dans la personne du Seigneur: *Je changerai leurs fêtes en deuil et en gemissemens* (Amos. 8. 10.). Pourrez-vous commander à vos serviteurs, si, comme de vils esclaves, vous êtes asservis vous-mêmes à des désirs insensés et funestes? pourrez-vous régler vos enfans si vous vivez sans règle et sans discipline? Quoi donc, vous laisserai-je après vous avoir fait ces reproches? mais je crains que les opiniâtres n'en deviennent que plus insolens, et que ceux qui ont été touchés ne s'abandonnent au désespoir (2. *Cor.* 2. 7.). *D'utiles remèdes*, dit l'Écriture, *guériront de grandes fautes* (Eccl. 10. 4.). Que les crimes de l'ivresse soient expiés par le jeûne, et les chansons profanes par de saints cantiques. Que de pieuses larmes soient le remède des ris dissolus. Au lieu de danser, qu'on fléchisse le genou: au lieu de battre des mains, qu'on se frappe la poitrine: au lieu de se parer de vêtemens superbes, qu'on s'humilie. Mais surtout que l'aumône vous rachète de vos péchés (*Dan.* 4. 24.). *Les richesses de l'homme opulent sont le prix de son ame* (Prov. 13. 8.). Associez à vos prières celles des malheureux qui sont dans l'affliction, afin que Dieu vous pardonne vos iniquités. *Le peuple s'assit pour manger et pour boire, il se leva pour jouer* (Exode. 32. 6.); et ces jeux étoient l'idolâtrie: alors les lévites s'armant contre leurs frères, consacrèrent leurs mains pour le sacerdoce. Je vous exhorte, vous qui craignez le Seigneur et qui êtes affligés des désordres que nous avons at-

taqués, à avoir compassion, comme de vos membres malades, de ceux qui témoigneront du repentir de leurs excès: mais, s'ils persistent dans leurs dissolutions et s'ils rient de votre tristesse, abandonnez-les, séparez-vous d'eux (2. *Cor.* 6. 17.), craignez de les toucher comme étant impurs; peut-être auront-ils honte d'eux-mêmes et reviendront-ils de leur égarement. Pour vous, vous serez récompensés de votre zèle comme Phinées (*Nomb.* 26. 11.), par le juste jugement de Dieu, et de Jésus-Christ notre Sauveur, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LE JEUNE.

SOMMAIRE.

On ne sait pas en quelle année a été prononcée cette homélie ; on voit par l'homélie même que ç'a dû être au commencement d'un carême. Les deux objets principaux que traite l'orateur, sont l'antiquité et les avantages du jeûne. Sans suivre un plan bien marqué, il établit ces deux points, dans le corps du discours, par des raisonnemens tirés de la chose, et surtout par des exemples pris dans l'Ancien et le Nouveau Testament : aux avantages spirituels et corporels du jeûne, il oppose les suites affreuses de l'intempérance. Il commence son homélie par montrer qu'on ne doit pas affecter de la tristesse lorsqu'on jeûne. En finissant, après avoir annoncé que le jeûne ne consiste pas seulement dans l'abstinence des viandes, mais surtout dans l'abstinence des passions, il s'élève contre l'ivresse, dont il expose les tristes et funestes effets pour l'ame et pour le corps.

Sonnez de la trompette en ce premier jour du mois, au jour célèbre de votre grande solennité (Ps. 80. 4.). Tel est le commandement du Roi-Prophète. Les lectures qu'on vient de faire nous annoncent, d'une manière plus sensible et plus éclatante que la trompette et que tous les instrumens de musique, une fête qui amène les jours du jeûne, dont Isaïe nous apprend les avantages, en réprouvant la manière dont les Juifs jeûnoient,

et en nous montrant quel est le vrai jeûne. *Vous jeûnez*, leur dit-il, *pour faire des procès et des querelles.... Mais rompez tout lien d'iniquité* (Is. 58. 4 et 6.). Et que dit le Seigneur? *Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes, mais lavez votre visage et parfumez votre tête* (Matth. 6. 16.). Pratiquons ces maximes: ne soyons point tristes dans les jours où nous allons entrer; disposons-nous-y avec joie comme il convient à des saints. Nul homme à qui on met la couronne sur la tête n'est abattu; nul n'érige un trophée avec la tristesse sur le front. Ne vous affligez point parce qu'on travaille à vous guérir. Il est ridicule de ne pas se réjouir de la santé de l'ame, de se chagriner du retranchement de quelques nourritures, et de montrer plus d'empressement pour les plaisirs du corps que pour la sanctification de l'ame. Le plaisir de manger satisfait le corps; le jeûne tourne à l'avantage de l'ame. Réjouissez-vous de ce que le médecin vous a donné un remède propre à détruire le péché. Les vers qui fourmillent dans les entrailles d'un enfant en sont chassés par des médecines amères: ainsi le jeûne (1) pénétrant jusqu'au fond de l'ame, en bannit et y fait mourir le péché.

Lavez votre visage et parfumez votre tête. Ces paroles sont mystérieuses (2), et doivent être en-

(1) Le grec dit: *Le jeûne vraiment digne de son nom.* La vraie étymologie de *nésteia*, c'est la particule négative *nè* et *estiô*, je mange, ou *sitos* nourriture. Saint Basile fait sans doute ici allusion au mot *néstis*, qui signifie un homme à jeun et un des intestins; il regarde *nésteia*, jeûne, comme venant de *néstis*, un des intestins.

(2) Il m'a été impossible de rendre ici l'orateur, dont les idées tiennent à sa langue, et ne peuvent être transportées dans une autre.

tendues dans un sens spirituel. Lavez votre visage, c'est-à-dire, effacez les péchés de votre ame. Parfumez votre tête, c'est-à-dire, répandez sur votre tête l'huile sainte, afin que vous soyez participant de Jésus-Christ. Approchez du jeûne avec ces dispositions. Ne déguisez pas votre visage à la manière des hypocrites. On déguise son visage, lorsqu'on cache ses sentimens sous de faux dehors, et qu'on les couvre, pour ainsi dire, d'un voile d'imposture. Les hypocrites ressemblent aux comédiens, lesquels représentent des personnages étrangers. Sur le théâtre, l'esclave est souvent maître, le simple particulier est souvent roi. Dans la vie, comme sur le théâtre, plusieurs se déguisent et annoncent à l'extérieur ce qu'ils n'ont point au fond de l'ame. Ne déguisez pas votre visage. Montrez-vous tel que vous êtes; n'affectez pas un air triste et sobre pour vous donner la réputation d'un homme abstinent. Un bienfait publié à son de trompe perd tout son mérite; le jeûne exposé aux yeux des hommes ne produit aucun avantage. Les bonnes œuvres faites par ostentation ne fructifient point pour la vie éternelle, mais se terminent aux vaines louanges des hommes. Accourez donc avec joie à la grace du jeûne.

Le jeûne est une faveur ancienne, qui ne vieillit pas avec le temps, mais qui se renouvelle sans cesse, toujours dans sa première vigueur. Croyez-vous que je tire de la loi l'antiquité du jeûne? Il est plus ancien que la loi même; et vous en conviendrez, si vous voulez écouter ce que je vais vous dire. Ne pensez pas que le jour de propitiation, que les Israélites célébroient le dixième jour du septième mois, soit l'origine du jeûne: parcourez l'histoire, et remontez plus haut

pour trouver son antiquité. Ce n'est pas une invention nouvelle; c'est un trésor qui nous a été transmis par nos premiers ancêtres. Tout ce qui est fort ancien est vénérable. Respectez l'ancienneté du jeûne qui a commencé avec le premier homme, qui a été prescrit dans le paradis terrestre. Adam reçut ce premier précepte: *Vous ne mangerez pas le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal* (Gen. 2. 17.). Cette défense est une loi de jeûne et d'abstinence. Si Eve se fût abstenue de manger du fruit de l'arbre, nous n'aurions pas maintenant besoin de jeûner. *Ce ne sont pas ceux qui sont en santé, mais ceux qui sont malades, qui ont besoin de médecin* (Matth. 9. 12.). Le péché nous a fait des blessures, guérissons-les par la pénitence: or la pénitence sans le jeûne est inutile. *La terre maudite vous produira des ronces et des épines* (Gen. 3. 17.). Vous êtes ici-bas pour vivre dans la tristesse et non dans les délices. Satisfaites à Dieu par le jeûne.

Le jeûne est une fidèle image de la vie du paradis terrestre, non-seulement parce que le premier homme vivoit comme les anges, et qu'il parvenoit à leur ressembler en se contentant de peu; mais encore parce que tous ces besoins, fruits de l'industrie humaine, étoient ignorés dans le paradis terrestre. On n'y buvoit pas du vin, on n'y tuoit pas d'animaux, on n'y connoissoit pas tout ce qui tourmente l'esprit des malheureux mortels. C'est parce que nous n'avons pas jeûné, que nous avons été chassés du paradis: jeûnons donc pour y rentrer. Ne voyez-vous pas que c'est le jeûne qui a ouvert à Lazare l'entrée du ciel? N'imitez pas la désobéissance d'Eve: ne suivez pas les conseils du serpent perfide, qui lui suggéra de manger du fruit de l'arbre pour flatter ses sens. Ne

vous excusez ni sur votre foiblesse, ni sur votre santé : ce n'est pas à moi que vous alléguez des excuses, mais à celui qui connoît tout. Vous ne sauriez jeûner, dites-vous ; mais vous savez bien manger sans aucune retenue, et user votre corps en le chargeant de nourritures. Toutefois les médecins ordonnent à leurs malades, non des mets variés, mais une diète rigoureuse. Quoi ! vous pouvez vous incommoder en mangeant, et vous ne pouvez vous abstenir de manger ! passe-t-on mieux la nuit après s'être livré aux excès d'un grand festin qu'après s'être contenté d'un repas frugal ? Chargé de vin et de viande, vous vous tourmentez dans votre lit, vous vous tournez de tous côtés sans savoir quelle position choisir. Dira-t-on qu'un pilote conduit plus aisément un vaisseau chargé outre mesure, qu'un vaisseau leste et dégagé. Le moindre soulèvement de flots submerge le navire que son propre poids accable déjà : celui qui n'a qu'une charge médiocre surnage aisément, parce que rien ne l'empêche de s'élever au-dessus des vagues. Ainsi les corps appesantis par les viandes deviennent la proie des maladies : au lieu que ceux qui ne prennent qu'une nourriture sobre et légère, échappent aux menaces d'une maladie, comme à un soulèvement de flots, et dissipent bientôt les maux actuels qui viennent les assaillir comme un violent orage. Vous croirez donc qu'il y a plus de peine à être assis qu'à courir, à se tenir en repos qu'à lutter, puisque vous dites que les délices conviennent mieux aux personnes infirmes qu'une diète raisonnable ? La chaleur naturelle digère bien une quantité modique de nourriture et en forme une bonne substance ; mais si on lui donne plus d'alimens qu'elle n'en sauroit porter, elle ne peut les digérer entièrement ; et de-là viennent toutes les maladies.

Mais reprenons l'histoire de l'antiquité du jeûne, et montrons comment tous les saints, le recevant les uns des autres comme un patrimoine, il s'est transmis jusqu'à nous de pères en fils par une succession non interrompue. On ne connoissoit point le vin dans le paradis terrestre, on n'y tuoit point d'animaux, on n'y mangeoit point de chair. C'est après le déluge que le vin a été connu ; c'est après le déluge qu'il a été dit aux hommes : *Nourrissez-vous de tout ce qui a vie et mouvement ; je vous l'abandonne, comme les légumes et les herbes de la campagne* (Gen. 9. 8.). C'est lorsqu'on a désespéré de leur perfection, qu'on leur a accordé cette jouissance. Ce qui prouve qu'on n'avait aucune expérience du vin, c'est que Noé en ignoroit l'usage. Cette liqueur n'avoit pas encore été introduite dans le monde, et les hommes n'étoient pas accoutumés à s'en servir. Comme donc Noé n'avoit vu personne en boire, et qu'il ne l'avoit pas éprouvée lui-même, il se trouva pris sans qu'il pût s'en garantir. *Noé planta la vigne*, dit l'Écriture, *il but de son fruit, et s'enivra* (Gen. 9. 20.) : non qu'il fût coupable, mais il ignoroit la quantité de vin qu'on pouvoit se permettre. Ainsi les hommes n'ont connu le vin qu'au sortir du paradis terrestre, tant la dignité du jeûne est ancienne.

Nous savons que c'est par le jeûne que Moïse s'est approché de la montagne. Jamais il n'eût osé monter sur cette cime fumante, jamais il n'eût eu la hardiesse de pénétrer dans la nue, s'il n'eût été muni du jeûne (*Exode*. 24. 18.--34. 28.). C'est le jeûne qui a fait recevoir la loi écrite de la main de Dieu même sur des tables. Au haut de la montagne le jeûne obtenoit du Seigneur la loi, tandis qu'au bas la gourmandise précipitoit le peuple dans tous les excès de l'idolâtrie. *Le peuple s'assit pour man-*

ger et pour boire, et il se leva pour jouer (Exode. 32. 6.). Ce qu'un fidèle serviteur avoit obtenu en priant et en jeûnant durant quarante jours, la seule intempérance le rendit inutile; et les tables écrites de la main de Dieu qu'avoit reçues le jeûne, l'excès du vin les brisa, le prophète ne jugeant pas qu'un peuple ivre fût digne de recevoir du Seigneur ce riche trésor. Un peuple que Dieu avoit instruit par les plus grands prodiges, fut plongé par la gourmandise dans l'idolâtrie des Egyptiens. Faites le parallèle, et voyez comment le jeûne nous approche de Dieu, comment les délices nous perdent.

Poursuivons, et avançons dans l'histoire sainte. Qu'est-ce qui a avili Esaü, et l'a rendu esclave de son frère? n'est-ce pas un seul potage qui lui a fait vendre son droit d'aînesse? Pour Samuel, n'a-t-il pas été accordé à la prière et au jeûne de sa mère? Qu'est-ce qui a rendu invincible le brave Samson? n'est-ce pas encore le jeûne? C'est par le jeûne qu'il a été conçu dans le ventre de sa mère; le jeûne l'a mis au monde, le jeûne l'a nourri, le jeûne l'a fortifié jusqu'à ce qu'il fût devenu homme. Il s'est montré fidèle à ce précepte de l'Ange: *Il ne mangera pas du fruit de la vigne, il ne boira pas de vin, ni d'aucune liqueur fermentée* (Jug. 13. 14.). Le jeûne enfante les prophètes et fortifie les puissans. Le jeûne instruit les législateurs; il est la meilleure garde de l'ame, le plus sûr compagnon du corps, l'armure des gens braves, le gymnase des athlètes; il chasse les tentations, excite à la piété, fait aimer la sobriéte, inspire la modestie; il donne du courage dans la guerre et apprend à chérir la paix; il sanctifie les Nazaréens, il consacre les prêtres, qui ne pourroient, sans lui, offrir le sacrifice dans le

culte mystique et véritable de nos jours, qui ne le pouvoient pas même dans celui qui a précédé et qui n'en étoit que la figure. C'est par le jeûne qu'Elie fut favorisé d'une vision extraordinaire. Il purifia son ame en jeûnant quarante jours; et il mérita de voir le Seigneur dans la caverne d'Horeb, autant qu'il est possible à un homme. C'est après avoir jeûné qu'il rendit l'enfant à la veuve, et qu'il sut triompher de la mort même. La parole sortie d'une bouche sobre ferma le ciel pendant trois ans et six mois pour punir un peuple prévaricateur. Il s'exposa lui-même avec les autres à cette calamité, pour amollir des ames dures et intraitables. *Vive le Seigneur*, dit-il; *il ne tombera de pluie sur la terre que selon la parole qui sortira de ma bouche* (3. Rois. 17. 1.). Il obligea par la famine tout un peuple de jeûner, afin de corriger les désordres, suites des délices et d'une vie dissolue. Et le prophète Elisée comment vivoit-il? comment fut-il reçu chez la Sunamite? comment lui-même traita-t-il les prophètes? Il leur donna des herbes sauvages et un peu de farine. On avoit mêlé parmi ces herbes de la coloquinte, et tous ceux qui en mangèrent eussent été en danger de périr, si le jeûne et les prières du prophète n'eussent amorti la force du poison. Enfin c'est le jeûne qui a conduit tous les Saints à une vie selon Dieu.

Il est une sorte de pierre appelée amiante (1), qui ne peut être consumée par le feu; qui, jetée dans les flammes, paroît être réduite en charbon, mais qui en étant tirée n'en est que plus pure comme si elle eût été lavée dans l'eau. Tels étoient

(1) Dioscoride parle de cette pierre comme naissant dans l'île de Cypre, et ayant la propriété que lui donne ici saint Basile.

les corps des trois enfans de Babylone ; le jeûne leur donnoit la vertu de l'amiante. Au milieu d'une ardente fournaise, supérieurs au feu comme s'ils eussent été d'or, ils n'en reçurent aucun dommage : ils parurent même plus puissans que l'or, puisque le feu, loin de fondre leurs chairs, les conservoit intacts. Cependant rien alors ne résistoit à une flamme, dont la violence redoublée par des amas de sarmens, de soufre et de bitume, s'étendoit à quarante-neuf coudées, dévora tous les objets environnans, et consuma nombre de Chaldéens. Entrés avec le jeûne dans un incendie aussi terrible, les trois jeunes hommes le foulèrent aux pieds : ils respiroient un air doux et suave au milieu d'un feu violent, qui respecta même leur chevelure, parce que c'étoit le jeûne qui l'avoit nourrie et entretenue. Daniel, cet homme de désir, après avoir passé trois semaines sans manger de pain et sans boire de vin, apprit aux lions à jeûner dans la fosse : leurs dents ne purent entamer son corps, comme s'il eût été de pierre, ou de fer, ou de quelque autre matière plus dure. Le jeûne avoit donné au corps du Saint une trempe de nature à émousser les dents de ces animaux féroces, qui n'entreprirent pas même de le dévorer. Ainsi le jeûne éteint les flammes et adoucit les lions.

Le jeûne sert d'ailes à la prière pour s'élever en haut et pénétrer jusqu'aux cieux. Le jeûne est le soutien des maisons, le père de la santé, l'instituteur de la jeunesse, l'ornement des vieillards, l'agréable compagnon des voyageurs, l'ami sûr des époux. Un mari ne soupçonne pas la fidélité de sa femme, quand il la voit faire du jeûne ses délices : une femme n'est pas jalouse de son mari, quand elle le voit chérir et embrasser le jeûne. Le jeûne

n'a jamais ruiné une maison. Comptez ce que vous avez de bien aujourd'hui; comptez encore par la suite, et vous ne trouverez pas que le jeûne ait rien diminué de votre fortune. Lorsque l'abstinence règne, nul animal ne déplore son trépas; le sang ne coule nulle part, nulle part une voracité impitoyable ne prononce une sentence cruelle contre les animaux : le couteau des cuisiniers se repose; la table se contente des fruits que donne la nature. Le sabbat avoit été donné aux Juifs, pour qu'ils laissassent reposer leurs bêtes de somme et leurs serviteurs (*Exode*. 20. 10.). Que le jeûne donne quelque relâche à ceux qui vous servent toute l'année, qu'ils respirent de leurs continuels travaux. Qu'on n'entende plus dans votre maison tout ce tumulte, que la fumée et l'odeur des viandes en soient bannies; que cette foule d'hommes diversement employés au service de la table, qui vont et qui viennent sans cesse pour exécuter les ordres du ventre, de ce maître dur et sans pitié, se tiennent enfin tranquilles. Les collecteurs des tributs laissent au moins quelques momens de repos à ceux qui sont sous leur juridiction : que le ventre fasse au moins avec nous une trève de cinq jours (1), ce ventre insatiable, qui demande toujours et n'est jamais satisfait, qui a déjà oublié aujourd'hui ce qu'on lui donna hier, qui raisonne sur la tempérance lorsqu'il est rempli, et ne songe plus à ses beaux préceptes dès qu'il a digéré. Le jeûne ne connoît pas l'usure; ces intérêts accu-

(1) *Une trève de cinq jours*, sans doute pendant chaque semaine de carême : car les Grecs ne jeûnoient ni le dimanche, ni le samedi. Au reste, nous voyons ici que, quand ils jeûnoient, leur jeûne étoit beaucoup plus austère que le nôtre, puisqu'il n'y avoit alors chez eux presqu'aucune cuisine.

mulés, qui se replient comme des serpens, sont ignorés à la table de l'homme sobre. Ses enfans non plus ne recueillent pas le triste héritage de ses dettes. Le jeûne d'ailleurs est propre à inspirer la joie et la satisfaction. On boit avec plaisir quand on a soif, la faim assaisonne tous les mets: ainsi l'abstinence, qui interrompt le cours de la bonne chère, réveille l'appétit, et donne du goût aux viandes. Si donc vous voulez trouver agréable ce que vous mangez, faites diversion par le jeûne. La satiété des délices en émousse le goût, et l'excès du plaisir le fait disparoître. Les meilleures choses fatiguent par la continuité de la jouissance. On jouit avec empressement de ce qui ne s'offre que de loin à loin. C'est ainsi que le Créateur nous a ménagé par la vicissitude un plus vif agrément dans les faveurs journalières dont il nous comble. Le soleil paroît plus brillant après la nuit, le réveil est plus agréable après le sommeil, la santé est plus douce après la maladie; la table de même est plus satisfaisante après le jeûne, pour le riche dont la table est somptueuse, comme pour le pauvre dont la nourriture est simple et frugale. Craignez le malheur de ce riche de l'Évangile, que les délices ont plongé dans les enfers (*Luc.* 16. 19 *et suiv.*). Ce n'est point pour ses injustices, mais pour sa vie molle qu'il a été condamné à un feu éternel. Pour éteindre ce feu, il faut de l'eau. Ce n'est pas seulement pour la vie future que le jeûne est utile; il contribue encore à la santé dans cette vie. Un excessif embonpoint est sujet à bien des retours, parce que la nature qui succombe ne peut en soutenir le poids. Vous dédaignez maintenant de boire de l'eau; prenez garde d'avoir par la suite, comme le mauvais riche, à en désirer une seule goutte. L'eau n'a jamais

enivré personne ; l'eau ne charge pas la tête, elle ne lie ni les pieds ni les mains : quand on boit de l'eau, on n'a jamais besoin pour marcher du secours d'autrui. Les mauvaises digestions, suite de l'intempérance, occasionnent des maladies fâcheuses. L'extérieur de l'homme qui jeûne n'a rien que de vénérable. Son teint n'est pas fleuri, ni coloré d'un rouge insolent, mais décoré d'une pâleur modeste; ses yeux sont doux, sa démarche grave, son air réfléchi : il ne se permet pas un ris immodéré ; son langage est aussi tranquille que son ame est pure.

Rappelez-vous les saints des siècles passés, *dont le monde n'étoit pas digne, qui erroient couverts de peaux, manquant de tout, persécutés, affligés* (Heb. 11. 37 et 38). Imitez leur conduite, si vous voulez obtenir leur gloire. Qu'est-ce qui a fait reposer Lazare dans le sein d'Abraham? n'est-ce pas le jeûne? Toute la vie de Jean-Baptiste n'étoit-elle pas un jeûne continuel? il n'avoit ni lit, ni table, ni terre labourable, ni bœuf pour labourer, ni grains, ni serviteur pour les moudre, en un mot aucune des choses nécessaires à la vie. C'est pour cela que *parmi ceux qui sont nés des femmes, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste* (Matth. 11. 11.). Entre toutes les tribulations dont se glorifioit Paul, c'est surtout le jeûne qui l'a transporté au troisième ciel. Enfin Jésus-Christ notre Seigneur, après avoir fortifié, par le jeûne, la chair qu'il a prise pour nous, a voulu soutenir dans cette même chair les attaques du démon, afin de nous apprendre comment nous devons nous disposer et nous exercer aux combats des tentations. Comme la divinité du Fils de Dieu le rendoit inaccessible à l'esprit tentateur, il s'est assujetti à nos besoins, afin de lui

donner occasion de l'attaquer par cette apparence de foiblesse. Près de monter aux cieux, s'il a pris de la nourriture, ce n'étoit que pour fournir des preuves de sa résurrection.

Et vous, vous ne cesserez pas d'engraisser votre corps à l'excès, tandis que vous ne vous embarrasserez nullement de laisser désécher votre esprit en négligeant de le nourrir d'une doctrine salutaire et vivifiante! Dans la mêlée, secourir un parti, c'est faire succomber l'autre: ainsi se ranger du parti de la chair, c'est combattre contre l'esprit; comme passer du côté de l'esprit, c'est assujettir la chair: car ce sont deux puissances opposées. Si donc vous voulez fortifier l'esprit, il vous faut dompter la chair par le jeûne. C'est-là ce qui a fait dire à l'Apôtre : *Plus l'homme intérieur se détruit en nous, plus l'homme extérieur se renouvelle*; et ailleurs : *Lorsque je suis foible, c'est alors que je suis fort* (2. Cor. 4. 16. — 12. 10.). Ne mépriserez-vous pas des viandes corruptibles? ne désirerez-vous pas la table du royaume céleste, que vous préparera le jeûne d'ici-bas, ignorez-vous que l'intempérance vous engendre une foule de vers rongeurs? Qui jamais dans les délices continuelles d'une table abondante, mérita de participer aux graces spirituelles? Il fallut que Moïse se disposât par un second jeûne à recevoir une seconde fois les préceptes de la loi (*Exode*. 34. 28.). Les Ninivites n'auroient pu échapper à la ruine totale dont ils étoient menacés s'ils n'eussent fait jeûner jusqu'à leurs animaux. Quels sont les Juifs dont les corps sont restés étendus dans le désert (*Heb*. 3. 17.)? ne sont-ce pas ceux qui demandoient à manger de la chair? Tant qu'ils se contentèrent de la manne et de l'eau du rocher, ils vainquirent les Egyptiens, ils passèrent la mer à pied sec, *il n'y avoit pas de*

malades dans leurs tribus (Ps. 104. 37.) ; mais lorsqu'ils regrettèrent les chairs de l'Egypte (*Exode.* 16. 3.), qu'ils se transportèrent dans ce pays par leurs désirs, ils furent privés du bonheur de voir la terre promise. Cet exemple ne vous fait-il pas trembler? ne craignez-vous pas que votre amour pour des viandes terrestres ne vous prive des biens éternels? Le sage Daniel n'eût pas eu des visions aussi merveilleuses, s'il n'eût purifié et éclairé son ame par le jeûne. Les vapeurs et les fumées qui s'élèvent d'une nourriture grossière, sont comme un nuage épais qui offusque les lumières par lesquelles l'Esprit-Saint éclaire nos intelligences. Si les anges prennent quelque nourriture, ce n'est que du pain selon le témoignage du Prophète : *L'homme a mangé le pain des anges* (Ps. 77. 25.) (1). Ils ne connoissent ni la chair, ni le vin, ni rien de ce que désirent avec tant d'ardeur les esclaves du ventre. Le jeûne est une arme qui nous fait triompher de l'armée des démons. *Cette sorte de démons*, dit Jésus-Christ, *ne se chasse que par la prière et par le jeûne.* Tels sont les grands avantages que le jeûne nous procure. L'intempérance est la source des plus affreux désordres. Les mets délicats et les vins exquis nous portent à des passions brutales. Les délices irritent la concupiscence et allument dans les hommes des désirs furieux qui les rendent semblables à des chevaux indomptés. Les excès du vin nous font renverser l'ordre de la nature, pervertir et corrompre l'usage des différens sexes. Le jeûne au contraire entretient la modestie et la conti-

(1) *Le pain des anges*, c'est-à-dire, selon David, la manne qui tomboit du ciel. L'application que saint Basile fait de ce passage paroît peu naturelle et point assez grave.

nence dans le mariage; il fait qu'on se retranche même les choses permises, et que deux époux se les interdisent de concert pendant quelque temps pour vaquer plus librement à l'oraison.

Prenez garde néanmoins de borner l'avantage du jeûne à l'abstinence des viandes. Le jeûne véritable est de s'abstenir des vices. *Rompez tout lien d'iniquité* (Is. 58. 4 et 6.): pardonnez à votre prochain la peine qu'il a pu vous faire, remettez-lui ses dettes; *ne jeûnez pas pour faire des procès et des querelles.* Vous ne mangez point de chair, mais vous dévorez votre frère. Vous vous abstenez de boire du vin, mais vous ne modérez aucune des passions qui vous emportent. Vous attendez le soir pour manger, mais vous consumez tout le jour dans les tribunaux. Malheur à ceux que, non le vin, mais leurs passions enivrent (*Is.* 51. 21.). La colère est une ivresse de l'ame; elle la trouble et la transporte comme le vin. La tristesse est aussi une ivresse, puisqu'elle enveloppe et ensevelit la raison. La crainte est une autre ivresse, quand elle nous fait trembler mal-à-propos. *Délivrez mon ame*, dit David au Seigneur, *de la crainte de mon ennemi* (Ps. 63. 2.). En général, toute passion violente qui trouble et dérange la raison, peut être appelée ivresse. Voyez un homme emporté par la colère: cette passion le rend ivre; il n'est plus maître de lui-même, il ne se connoît plus, il ne connoît aucun de ceux qui sont présens; il se jette sur tous ceux qu'il rencontre, comme dans un combat nocturne; il parle au hasard, il ne peut se contenir, il invective, il frappe, il menace, il crie, il s'emporte en juremens, il se livre à toute sa rage. Evitez une pareille ivresse.

Fuyez aussi celle que cause le vin. Ne vous pré-

parez pas à boire de l'eau en buvant du vin avec excès. Que l'ivresse ne vous introduise pas dans les mystères du jeûne. Ce n'est pas l'ivresse qui conduit au jeûne, comme ce n'est pas la cupidité qui conduit au désintéressement, ni l'intempérance à la sagesse, ni en général le vice à la vertu. Il est un autre chemin qui conduit au jeûne; la frugalité mène au jeûne, comme l'ivresse mène aux dissolutions. Les athlètes se préparent au combat par des exercices; on se dispose au jeûne en s'exerçant à l'abstinence. Ne cherchez pas à éluder la loi, et à vous dédommager d'avance, par la débauche, d'un jeûne de cinq jours (1). C'est en vain que vous mortifiez votre corps, si vous ne rendez pas cette mortification utile en renonçant au vice. Vous confiez des provisions à un cellier perfide: vous versez du vin dans un tonneau percé. Le vin s'écoule par le passage qu'il trouve ouvert, et le péché demeure. Un esclave fuit le maître qui le frappe; et vous ne vous éloignez pas du vin qui attaque tous les jours votre tête. La meilleure mesure dans l'usage du vin, c'est de n'en prendre que pour le besoin du corps. Si vous passez aujourd'hui les bornes, vous aurez demain la tête pesante, vous serez ennuyé, étourdi, vous exhalerez une odeur désagréable, vous croirez que tous les objets qui vous environnent tournent autour de vous. L'ivresse cause un sommeil qui approche de la mort, et un réveil qui ressemble à un assoupissement. Ne songez-vous plus à celui que vous devez recevoir? C'est celui qui nous fait

(1) *D'un jeûne de cinq jours* par semaine, comme nous l'avons observé plus haut. On voit que les excès de l'intempérance, par lesquels des hommes peu raisonnables se préparoient au jeûne du carême, sont fort anciens.

cette promesse consolante : *Mon Père et moi nous viendrons, et nous ferons en lui notre demeure* (Jean. 14. 23.). Pourquoi donc recevez-vous d'abord l'ivresse, et fermez-vous par-là l'entrée au Seigneur? pourquoi invitez-vous l'ennemi à s'emparer des avenues de votre ame? L'ivresse ne reçoit pas le Seigneur, l'ivresse bannit l'Esprit-Saint. L'intempérance chasse la grace, comme la fumée chasse les abeilles. Le jeûne est l'ornement de la ville, le soutien du forum, la paix des maisons, la sûreté des fortunes. Voulez-vous comprendre quelle est sa dignité? comparez le jour où nous sommes avec le jour suivant : vous verrez le bruit et le tumulte se changer en un calme profond. Je voudrois que nous fussions aussi sages aujourd'hui que nous le serons demain, et que demain il régnât la même joie qu'aujourd'hui.

Que le Seigneur qui fait succéder les temps les uns aux autres, nous accorde, après nous être exercés comme de braves athlètes, et avoir pratiqué constamment la tempérance, d'arriver au jour où seront distribuées les couronnes : qu'il nous accorde, après nous être conformés dans cette vie au Sauveur souffrant, de recevoir dans la vie future la récompense de nos travaux, de la main du souverain Juge, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR CES PAROLES DE MOÏSE : *Prenez garde à vous.*

Deut. 15. 9.

SOMMAIRE.

L'ORATEUR, après quelques réflexions sur la parole en général, et en particulier sur les paroles de l'Ecriture sainte, explique ce passage : *Prenez garde à vous, et ne recélez point dans votre cœur une mauvaise pensée.* Il s'arrête ensuite à ces premiers mots : *Prenez garde à vous*, et il en tire une morale frappante pour chaque homme dans les différentes circonstances de sa vie, dans les diverses affections qu'il éprouve, pour les hommes de tous les âges et de tous les états. Il finit par engager ses auditeurs à se considérer eux-mêmes, leur ame et leur corps, afin que les merveilles qui sont en eux les élèvent à la connoissance de l'Etre suprême. De-là une belle description de l'ame et de ses facultés, du corps et de ses parties principales.

LE Dieu qui nous a créés nous a donné l'usage de la parole, afin que nous nous révélions mutuellement les pensées de nos cœurs, et que, tirant nos idées secrètes du fond de nos ames, où elles sont comme en réserve, nous en fassions part aux autres par une suite du penchant qui nous porte à ce commerce mutuel. Si nous étions de purs esprits, nous communiquerions ensemble par la seule pensée; mais comme notre ame ne conçoit ses idées qu'au milieu de l'enveloppe charnelle

dont elle est inséparable, elle a besoin de mots et de paroles pour les manifester au-dehors. Lorsque nos pensées empruntent la voix pour se produire, portées sur la parole comme dans une espèce de nacelle, elles traversent l'air, et passent de celui qui parle à celui qui écoute. Si elles trouvent un calme profond et tranquille, le discours repose dans les oreilles des auditeurs comme dans un port paisible, à l'abri des orages; il fait, pour ainsi dire, naufrage, et se dissipe au milieu de l'air, si le bruit, de la part des auditeurs, excite comme une tempête violente. Procurez donc par le silence le calme à mes discours, dont vous pourrez tirer quelque avantage important.

La vérité n'est pas facile à saisir, et elle peut échapper sans peine à des auditeurs peu attentifs, parce que l'Esprit-Saint a donné aux paroles de l'Ecriture de la briéveté et de la précision, pour qu'elles renferment beaucoup de choses en peu de mots, et que par-là on les retienne plus aisément. Le grand mérite d'un discours, est de n'être ni tellement succinct que la briéveté le rende obscur, ni tellement diffus qu'il s'égare en idées vagues et inutiles. Tel est le passage qu'on vient de vous lire, qui est tiré du livre de Moïse. Pour peu que vous ayez été attentifs à la lecture, vous pouvez vous le rappeler, à moins qu'il ne vous ait échappé, parce qu'il est conçu en peu de paroles. Voici le passage : *Prenez garde à vous, et ne recélez point dans votre cœur une mauvaise pensée* (Deut. 15. 9.). Nous sommes fragiles et nous péchons facilement par pensées; c'est pour cela que Dieu, qui a formé nos cœurs, sachant que les mouvemens de notre volonté nous font tomber dans plusieurs désordres, nous recommande de conserver dans une grande pureté la partie raisonnable

de l'ame, celle qui gouverne : il veut que nous donnions la plus grande attention et le plus grand soin à la partie qui nous fait pécher le plus promptement. Les médecins habiles qui connoissent le tempérament des corps foibles, prescrivent des remèdes de précaution propres à les fortifier : ainsi le Père commun des hommes, le Médecin véritable des ames, nous donne des moyens pour fortifier en nous la partie qui est la plus foible et la plus portée au mal. Les actions qui dépendent du corps, demandent du temps, du travail, du secours, des occasions commodes, et toutes les ressources convenables ; mais les mouvemens de la pensée s'accomplissent en un moment, sans peine, sans embarras, sans attendre l'occasion qui est toujours prête. Souvent un homme, dont tout l'extérieur est grave et sévère, qui montre au-dehors toutes les apparences de la sagesse, souvent, dis-je, au milieu même de l'assemblée qui admire et respecte sa vertu, il se porte, par la pensée, dans le fond le plus secret de son ame, où il trouve matière à un péché grave : son imagination lui représente l'objet d'un amour illicite, il se figure un commerce peu honnête ; enfin, travaillant en quelque sorte et peignant au-dedans de lui-même un plaisir sensible, il commet un péché dont il n'a nul témoin, qui reste inconnu à tout le monde, jusqu'à ce que vienne celui qui montrera au grand jour ce qui est caché dans les ténèbres, et qui dévoilera les pensées les plus secrètes (1. *Cor.* 4. 5.). *Prenez* donc *garde de recéler dans votre cœur une mauvaise pensée. Celui qui regarde une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur* (Matth. 5. 28.). Je le répète, les actions qui dépendent du corps trouvent beaucoup d'obstacles ; au lieu

que celui qui pèche par la volonté, consomme le péché aussi promptement que la pensée se conçoit. Comme donc la chute est prompte, on vous a donné un prompt remède. On vous recommande *de ne point recéler dans votre cœur une pensée mauvaise.*

Mais plutôt reprenons les premières paroles du passage : *Prenez garde à vous ;* le Dieu créateur de l'univers a donné à chaque animal tout ce qui est nécessaire à sa conservation ; et pour peu qu'on y réfléchisse, on verra que la plupart des brutes, sans avoir eu de maîtres, savent rejeter ce qui peut leur nuire, et que, par un penchant naturel, elles se portent à ce qui leur est utile. Ainsi Dieu, qui prend soin de nous instruire, nous donne un précepte important, afin que ce que les animaux font par le seul instinct et sans aucune réflexion qui précède, nous le fassions, nous, avec le secours de la raison et d'après une attention réfléchie ; afin que nous soyons fidèles à pratiquer les préceptes que Dieu nous donne, fuyant le péché comme les bêtes fuient les pâturages qui leur sont funestes, et recherchant la justice comme elles recherchent les herbes qui leur sont propres. *Prenez* donc *garde à vous*, afin que vous puissiez discerner ce qui vous est nuisible de ce qui vous est salutaire. Il est deux sortes d'attentions : premièrement, on se sert de ses yeux pour bien examiner les objets visibles ; secondement, on emploie les lumières de l'esprit pour contempler les choses spirituelles. Si le précepte qui nous ordonne de prendre garde à nous, ne devoit s'entendre que des yeux du corps, nous en conclurions aussitôt que la pratique en est impossible. Car comment un homme se verroit-il tout entier ? l'œil ne sauroit se voir lui-même, il n'atteint pas

à la tête, il ne connoît ni le dos, ni le visage, ni les entrailles. Or ce seroit une impiété de dire que les préceptes de l'Esprit-Saint sont impossibles. Il reste donc que le précepte soit entendu de l'action de l'esprit. *Prenez garde à vous*, c'est-à-dire, faites de sérieuses réflexions sur vous-même ; que les yeux de votre ame ne se reposent jamais, qu'ils veillent sans cesse à votre garde. *Vous marchez au milieu des piéges* (Eccl. 9. 20.). Votre ennemi vous dresse de tous les côtés des embûches cachées. Examinez donc autour de vous, afin *que vous soyez sauvé comme la chèvre ou comme l'oiseau qui échappent aux filets* (Prov. 6. 5.). La chèvre a le regard si perçant, qu'elle ne peut être prise dans le filet que ses yeux aperçoivent toujours ; si l'oiseau est attentif, la légéreté de ses ailes trompe l'espoir du chasseur. Ne le cédez pas à des animaux, en attention à vous garder vous-même. Craignez d'être pris dans les filets du démon, de devenir sa proie, et d'être mené par lui à son gré (2. *Tim.* 2. 26.).

Prenez garde à vous, c'est-à-dire, prenez garde à vous seul, et non à ce qui est à vous ; car nous sommes bien distingués de ce qui est à nous ou autour de nous. L'ame et l'intelligence, voilà ce qui est-nous, et c'est par-là que nous avons été faits à l'image du Créateur. Le corps et les sens corporels sont à nous. Autour de nous sont les richesses, les arts, toutes les commodités de la vie. Quel est donc le sens de l'Ecriture ? Ne prenez point garde à la chair, ne recherchez point avec empressement ce qui lui est agréable, la santé, la beauté, la jouissance des plaisirs, une longue vie. Ne soyez pas ébloui par les richesses, par la gloire, par la puissance ; n'ayez pas une assez grande idée de tout ce qui contribue au bonheur d'une vie pas-

sagère, pour y donner tous vos soins et négliger ce qui concerne votre vie principale. *Prenez garde à vous*, c'est-à-dire, prenez garde à votre ame. Parez-la, prenez soin d'elle, ayez attention à la nettoyer de toutes les souillures et de toutes les taches du vice, à l'embellir et à la décorer de tous les ornemens de la vertu. Examinez ce que vous êtes, connoissez votre nature, sachez que votre corps est mortel et votre ame immortelle; que nous avons une double vie, l'une propre à la chair, qui dure peu, l'autre conforme à l'ame, qui ne connoît point de limites. *Prenez* donc *garde à vous :* ne vous attachez pas aux choses mortelles, comme si elles étoient éternelles; ne méprisez pas les éternelles, comme si elles étoient passagères. Dédaignez la chair qui passe, ayez soin de l'ame qui est immortelle. Observez envers vous-même les règles d'une exacte justice, pour dispenser à l'ame et au corps ce qui leur convient. Donnez à l'un des alimens et des habits; réservez pour l'autre des maximes de piété, une éducation honnête, la pratique de la vertu, le calme des passions violentes. N'engraissez pas trop le corps et ne vous occupez pas avec inquiétude de nourritures charnelles. Comme *la chair et l'esprit ont des désirs contraires et qu'ils sont opposés l'un à l'autre* (Gal. 5. 17.), ne vous attachez pas à la chair, et n'augmentez pas la force de l'être inférieur. Dans les balances, si l'on charge un des bassins, on rend nécessairement l'autre plus léger. Il en est de même de l'ame et du corps, la puissance de l'un diminue nécessairement la puissance de l'autre. Si le corps a trop d'embonpoint et vit dans une trop grande aisance, par une conséquence nécessaire, l'esprit est foible et languissant dans ses opérations : au contraire, si l'ame est en bon état, et si elle s'é-

lève à sa grandeur naturelle par la contemplation des choses célestes, il s'ensuit que le corps perd de son embonpoint et de sa force. Le précepte dont nous parlons est aussi utile aux malades que parfaitement propre à ceux qui se portent bien. Les médecins recommandent à leurs malades de prendre garde à eux-mêmes, et de ne rien négliger de ce qui peut les conduire à la santé. Le Médecin de nos ames, par un court précepte comme par un remède fort simple, guérit notre ame que le péché a rendue infirme. *Prenez* donc *garde à vous-même*, et faites en sorte de proportionner le remède à la qualité du mal. Vous avez commis un péché grave : il faut avoir recours à la confession, verser des larmes amères, veiller et jeûner sans cesse. Votre offense est légère : la pénitence doit être proportionnée à l'offense. Appliquez-vous seulement à connoître la santé et la maladie de votre ame. Plusieurs, faute d'attention, ne savent pas même s'ils sont malades, quoiqu'ils le soient dangereusement. Le précepte de prendre garde à soi est utile à ceux qui sont en santé comme à ceux qni n'y sont pas : il guérit les uns et perfectionne les autres.

Nous tous qui avons été instruits par la vérité, nous sommes chargés chacun de fonctions particulières qui nous sont marquées suivant l'Evangile. L'Eglise est comme une grande maison qui renferme, non-seulement des vases de toute espèce, d'or, d'argent, de bois, de terre (2. *Tim.* 2. 20.), mais encore toutes sortes de professions et d'arts. On trouve dans la maison de Dieu, qui est l'église du Dieu vivant (1. *Tim.* 3. 15.), des chasseurs, des voyageurs, des architectes, des laboureurs, des pasteurs, des athlètes, des soldats. Vous êtes un chasseur envoyé par le Seigneur

qui vous dit : *J'envoie un grand nombre de chasseurs, et ils les poursuivront sur toutes les montagnes* (Jér. 16. 16.). Prenez donc garde que la proie ne vous échappe ; tâchez de prendre avec la parole de vérité, pour les amener au Sauveur, ceux que le vice a rendus féroces. Vous êtes un voyageur, semblable à celui qui disoit à Dieu : *Dirigez mes pas* (Ps. 118. 133.); prenez garde de vous écarter du vrai chemin, de vous détourner à droite ou à gauche ; marchez dans la voie royale (1). Que l'architecte ait soin de jeter le fondement de la foi, qui est Jésus-Christ. Qu'il amasse ses matériaux, non du bois, non de la paille, non de l'herbe sèche, mais de l'or, de l'argent, des pierres précieuses. Pasteur, remplissez tous les devoirs de votre emploi : et quels sont ces devoirs ? ramenez ceux qui sont égarés, guérissez ceux qui sont malades, bandez les plaies de ceux qui sont blessés. Laboureur (*Luc.* 13. 6. *et suiv.*), fouissez autour du figuier stérile, et apportez-y tout ce qu'il faut pour le rendre fécond. Soldat, acquittez-vous de toutes les fonctions d'une milice sainte, combattez pour l'Evangile (1. *Tim.* 1. 18.--2. *Tim.* 1. 8.), combattez contre les esprits de malice, contre les passions de la chair ; revêtez-vous de toutes les armes de Dieu (*Eph.* 6. 11.); ne vous embarrassez point dans les affaires du siècle, afin de plaire à celui qui vous a enrôlé (2. *Tim.* 2. 4.). Athlète, prenez garde à vous, et observez scrupuleusement toutes les lois athlétiques ; car personne n'est couronné, s'il n'a combattu légitimement (2. *Tim.* 2. 5.). Imitez Paul qui s'occupoit, à la fois, de la course, de la

(1) *Voie royale*, grand chemin, ce qu'on appeloit du temps de la république, *voie militaire*. Saint Basile appelle probablement ici *voie royale*, la voie de la croix, la voie par laquelle Jésus-Christ, notre Roi, a marché.

lutte, du pugilat; de même vous, comme un athlète habile à combattre avec le ceste, fixez les yeux de votre esprit sur votre adversaire, et ayez l'attention de couvrir les parties du corps qui peuvent recevoir des blessures mortelles. Dans les courses, allez toujours en avant, courez de manière à remporter le prix (1. *Cor.* 9. 24.). Dans la lutte, tenez ferme contre les esprits invisibles; en un mot, l'Écriture veut que, dans la vie, vous ne soyez ni lâche, ni endormi, mais éveillé et attentif sur vous-même. Le jour me manqueroit si je voulois expliquer tous les devoirs qui regardent les ouvriers de l'Evangile, si je voulois donner toute son étendue au précepte, et montrer comment il convient à tous.

Prenez garde à vous, ayez de la circonspection et de la prudence; conservez le présent, prévoyez l'avenir. N'abandonnez point, par lâcheté, ce que vous avez entre les mains, et ne vous repaissez point d'espérances chimériques qui, peut-être, ne se réaliseront jamais. C'est la foiblesse des jeunes gens: la légéreté de leur esprit leur persuade qu'ils possèdent déjà ce qu'ils espèrent. Dans la solitude et le sommeil, ils se forgent mille visions qui les abusent; leur imagination mobile leur représente mille choses à la fois. Ils se promettent une vie célèbre, d'illustres mariages, une brillante famille, une vieillesse heureuse, des honneurs qui viennent de tous côtés. Ils ne s'en tiennent pas là: leurs espérances vont plus loin, et leur esprit exalté s'élève à ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes. Ils se bâtissent des maisons superbes qu'ils remplisent de biens et de richesses: ils prennent sur tout le globe autant de terrain que leur en donne la vanité de leurs pensées: ils en renferment les récoltes dans des greniers imaginaires; ils ajou-

tent à tout cela de nombreux troupeaux, une foule de serviteurs, des dignités et des charges, des gouvernemens de nations, des commandemens de troupes, des guerres, des trophées, des monarchies et des empires. Les vaines illusions d'un esprit échauffé leur font parcourir toutes ces prospérités; et dans leur folie extrême, ils croient jouir des choses qu'ils espèrent, comme s'ils les avoient déjà, comme si elles étoient entre leurs mains. C'est le propre d'un esprit malade et oisif d'avoir des songes étant éveillé. C'est pour arrêter ces pensées extravagantes, pour réprimer ces écarts de l'imagination, pour modérer ses saillies, comme avec un frein, que l'Ecriture nous donne ce grand et sage précepte : *Prenez garde à vous-même ;* au lieu de vous promettre ce que vous n'avez pas, employez à votre avantage ce que vous avez.

Je crois que le divin Législateur a encore usé de cet avertissement pour retrancher de la société un vice fort commun. Comme la curiosité nous porte naturellement à nous occuper de ce qui regarde autrui, plutôt que de songer à nous-mêmes ; pour que nous ne tombions pas dans ce défaut, cessez, nous dit-on, de vous inquiéter des fautes de tel homme ; ne permettez à votre esprit d'examiner les vices des autres. *Prenez garde à vous*, c'est-à-dire, tournez les yeux de votre ame vers l'examen de vous-même. Plusieurs, suivant la parole du Fils de Dieu, voient une paille dans l'œil de leur frère, et n'aperçoivent pas une poutre dans leur propre œil. Ne cessez donc pas de penser à ce qui vous regarde, d'examiner si votre vie est conforme aux préceptes de l'Evangile. Ne portez pas les yeux au-dehors, pour voir si vous trouverez quelque chose à reprendre, comme ce Pha-

risien superbe et présomptueux, qui, se tenant debout, se justifioit lui-même et méprisoit le Publicain. Demandez-vous sans cesse si vous avez péché par pensée, si votre langue a prévenu votre réflexion, si vos mains se sont portées à quelque action mauvaise; et si vous trouvez dans votre vie beaucoup de fautes, ce qui est inévitable à la foiblesse humaine, dites à Dieu avec le Publicain : *Mon Dieu, soyez-moi propice, parce que je suis un pécheur.*

Prenez donc *garde à vous.* Si vous jouissez d'une prospérité brillante, et que tout vous réussisse selon vos désirs, cette parole sera près de vous comme un utile et excellent conseiller, pour vous faire souvenir de l'inconstance des choses humaines. Si vous vous trouvez accablé de malheurs, c'est un remède aussi efficace contre l'abattement et le désespoir, que contre l'orgueil et l'arrogance. L'étendue des richesses, l'éclat du nom, la splendeur de la patrie, la beauté du corps, les honneurs accordés de toutes parts, vous inspirent-ils de la présomption et de la fierté, *prenez garde à vous ;* songez que vous êtes poussière, et que vous vous en retournerez en poussière. Considérez ceux qui, avant vous, ont été comblés des mêmes avantages. Que sont devenus ces hommes si puissans dans leurs villes, ces orateurs dont l'éloquence étoit invincible, et qui fixoient l'attention des grandes assemblées? que sont devenus ces citoyens qui entretenoient des coursiers superbes, ces généraux, ces satrapes, ces rois et ces princes? tout cela n'est qu'une vile poussière, tout cela n'est qu'une fable : de toute cette vie éclatante, il ne reste que quelques ossemens. Entrez dans les sépulcres, et distinguez, si vous pouvez, l'esclave d'avec le maître, le pauvre d'avec

le riche, celui qui languissoit dans une prison d'avec celui qui étoit assis sur un trône, le foible d'avec le fort, le laid d'avec le beau. Souvenez-vous de votre nature, et vous ne vous laisserez jamais enorgueillir : or vous vous souviendrez de vous-même si vous prenez garde à vous. Vous êtes d'une naissance obscure, pauvre et né de parens pauvres, sans force, sans ville, sans maison, manquant du plus étroit nécessaire, tremblant devant la puissance, exposé par votre indigence à mille insultes : (*l'indigent*, dit le sage, *ne peut résister aux menaces* (Prov. 13. 8.) ; ne vous découragez point pour cela; et parce que tout vous manque dans le moment, ne perdez point toute espérance. Rappelez en votre mémoire les biens que vous avez déjà reçus du Seigneur, ceux qu'il vous promet et qu'il vous réserve pour la suite. Vous êtes homme, le seul des êtres vivans qui ait été formé de la main de Dieu même, de la main du Créateur de l'univers. Ce privilége, si vous pensez sagement, ne suffit-il pas pour vous remplir de joie et de confiance ? Fait à l'image de celui qui vous a créé, vous pouvez, par vos vertus, vous élever jusqu'à la dignité des anges. Vous avez été doué d'une ame intelligente, par laquelle vous pouvez connoître Dieu, raisonner sur la nature des êtres, cueillir les fruits agréables de la science. Tous les animaux terrestres, sauvages et domestiques, tous ceux qui vivent sous les eaux ou qui volent dans l'air, vous sont soumis et assujettis. N'est-ce pas vous qui avez inventé les arts, fondé des villes, imaginé tout ce qui peut servir à la commodité et aux plaisirs de la vie ? ne pouvez-vous point, grace à votre raison, traverser les plaines liquides ? la terre et la mer ne fournissent-elles pas à votre subsistance ? le ciel et les chœurs des astres n'étalent-

ils pas à vos regards leurs beautés et leur ordre admirable? Pourquoi donc vous affliger, parce que vous n'avez pas un cheval avec un frein d'or? vous avez le soleil qui, pendant tout le jour, fournit sa course rapide, et porte devant vous le flambeau. L'or et l'argent ne brillent pas dans votre maison? mais vous avez la lune qui, pendant la nuit, vous prodigue la lumière. Vous n'êtes pas traîné dans des chars tout éclatans d'or? mais vous avez des pieds fermes, voiture naturelle qui est née avec vous. Pourquoi donc porter envie à ceux chez qui l'argent regorge, et qui ont besoin de pieds étrangers pour se transporter d'un lieu à un autre? Vous ne reposez pas sur un lit d'ivoire? mais vous avez la terre plus précieuse que l'ivoire, sur laquelle vous pouvez vous étendre, et, libre d'inquiétude, y goûter à l'instant les douceurs d'un sommeil agréable. Vous n'êtes pas à couvert sous des lambris dorés? mais vous avez le ciel tout brillant d'une infinité d'étoiles qui le décorent. Tels sont vos avantages humains; en voici d'un ordre supérieur: un Dieu fait homme pour vous, l'effusion des graces de l'Esprit-Saint, la destruction de l'empire de la mort, l'espérance de la résurrection, les préceptes divins qui perfectionnent votre vie, la faculté d'aller à Dieu par l'observance des commandemens, le royaume des cieux et les couronnes de justice réservés à quiconque ne fuit pas les peines attachées à la pratique de la vertu. Si vous êtes attentif sur vous-même, vous trouverez en vous ces avantages, et de plus grands encore. Vous jouirez avec reconnoissance de ce que vous avez, sans vous attrister de ce que vous n'avez pas.

Le précepte de prendre garde à vous, vous sera d'un grand secours dans les situations diverses

où vous vous trouverez. Par exemple, la colère s'empare de votre esprit, elle vous porte à dire des paroles extravagantes, à faire des actions dures et féroces : si vous prenez garde à vous, vous dompterez par la raison votre colère, comme on dompte avec le mors un jeune cheval indocile et impatient du frein ; vous modèrerez votre langue, et vous ne porterez pas les mains sur celui qui vous a irrité. La concupiscence excite en vous-même des mouvemens déréglés et peu honnêtes : si vous prenez garde à vous, si vous pensez qu'une satisfaction très-courte sera suivie de peines amères ; que le plaisir qui chatouille maintenant votre corps, engendrera un ver empoisonné qui vous rongera à jamais dans l'enfer, et que le feu allumé dans vos membres fera naître des flammes éternelles, les criminels désirs seront mis sur-le-champ en fuite par cette réflexion ; et un calme admirable règnera dans votre ame, comme on voit des servantes insolentes qui se querellent, s'apaiser tout-à-coup à la vue d'une maîtresse respectable. Prenez donc garde à vous, et sachez qu'une partie de l'ame est intelligente et raisonnable, que l'autre est sujette à des passions folles et brutales (1) ; que l'une doit naturellement commander, que l'autre doit obéir à la raison et lui être soumise. Ne souffrez donc pas que votre intelligence assujettie devienne esclave des passions ; ne permettez pas à celles-ci de s'élever contre la partie raisonnable, et d'usurper un empire qui ne leur appartient pas.

Enfin, une connoissance exacte de vous-même

(1) Les anciens distinguoient deux parties dans l'ame, la partie animale et concupiscible, *psuchè*, *menos ;* la partie raisonnable et intelligente, *nous*, *logos*.

suffira pour vous conduire à la connoissance de Dieu. Oui, si vous vous considérez attentivement, vous n'aurez pas besoin de la structure de l'univers pour vous élever jusqu'à l'Ouvrier suprême; vous verrez en vous, comme dans un petit monde, la grande sagesse de celui qui vous a créé. L'ame incorporelle qui vous anime, vous apprendra que Dieu est incorporel : vous saurez qu'il n'est pas limité par un lieu, puisque, par elle-même, votre ame n'occupe point de place, et qu'elle n'est attachée à un lieu que par son union avec le corps. Croyez que Dieu est invisible, en pensant que votre ame ne peut être saisie par les yeux du corps, elle qui n'a ni couleur, ni figure, ni aucune des marques qui circonscrivent le corps, enfin qui n'est connue que par ses opérations. Ne cherchez donc pas à connaître Dieu par une vue corporelle; mais, appuyant votre foi sur l'esprit, ayez de lui une idée spirituelle. Admirez comment le grand Ouvrier a uni la puissance de l'ame avec le corps; comment cette ame, répandue dans toutes les parties du corps, fait tendre à un même but et conspirer à une même fin des membres entièrement séparés et différens. Considérez les impressions que l'ame donne au corps, et la part qu'elle prend aux peines de celui-ci; comment le corps reçoit de l'ame la vie, comment l'ame reçoit du corps le principe de la douleur; voyez dans quelles cellules l'ame renferme les sciences, comment les dernières connoissances n'effacent pas les premières; comment elles restent tout imprimées dans la mémoire, bien distinctes, sans confusion, et se conservent gravées dans la partie principale de l'ame, comme sur une table d'airain; voyez encore comment l'ame, s'abaissant aux désirs charnels, perd sa

beauté propre, et comment, se purifiant de la tache du vice, elle reprend par la vertu sa ressemblance avec le Créateur.

Après avoir contemplé votre ame, examinez votre corps, et admirez comment l'Ouvrier suprême en a fait un domicile qui convient à une ame raisonnable. L'homme est le seul animal qui ait été formé avec une structure droite, afin que cette conformation vous apprenne que votre origine vient d'en-haut. Tous les quadrupèdes regardent la terre et sont penchés vers leur ventre : l'homme peut aisément lever les yeux vers le ciel, afin qu'il ne soit pas occupé du ventre et des passions brutales, mais que ses désirs se portent vers le séjour céleste. La tête est dans le lieu le plus élevé ; c'est le siége des sens les plus nobles, de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat : c'est-là qu'ils sont placés fort près l'un de l'autre, sans que leur voisinage empêche leurs fonctions particulières. Les yeux sont comme en sentinelle au-dessus des autres parties du corps, afin qu'elles ne puissent point leur faire obstacle : au-dessous des sourcils qui les mettent à couvert, ils dirigent droit leur vue comme d'une guérite. L'organe de l'ouïe n'est point ouvert en ligne droite : il reçoit, par un conduit tortueux, les sons que l'air lui apporte ; cette disposition est pleine de sagesse. Ainsi la voix passe sans obstacle, et même retentit davantage étant réfléchie par les détours : d'ailleurs la rencontre de corps étrangers ne peut nuire par-là à ce sens. Considérez la nature de la langue, combien elle est molle et flexible, combien elle est propre à tous les usages de la parole par la diversité de ses mouvemens. Les dents sont à la fois des organes de la voix, en donnant à la langue un ferme appui, et des instrumens de nu-

trition, étant destinées, les unes à couper la nourriture, les autres à la broyer. L'air qui passe par les poumons, la chaleur qui se conserve dans le cœur, servent à la digestion, et aident le sang à couler dans les veines. Les réflexions que vous ferez sur toutes ces merveilles vous feront connoître la sagesse infinie de votre Créateur, et vous vous écrierez avec le Roi-Prophète : *La science de votre nature a été en moi admirable d'après l'étude de moi-même* (Ps. 138. 6.). Prenez donc garde à vous, considérez-vous attentivement, afin de vous élever à la connoissance de Dieu, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

CONTRE LES RICHES.

SOMMAIRE.

CETTE homélie renferme de très-belles instructions données aux riches. L'orateur commence par montrer assez au long combien le jeune homme qui avoit demandé à Jésus-Christ ce qu'il devoit faire pour obtenir la vie éternelle, et qui en avoit reçu cette réponse : *Vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres*, avoit tort d'être affligé du précepte que lui donnoit le Sauveur du monde. Il expose en détail les divers usages que la vanité et le luxe font faire aux riches de leurs richesses ; il s'élève avec véhémence contre les avares qui enferment un or dont ils devroient faire part à leurs frères indigens. Il rapporte et réfute les divers prétextes qu'emploient les riches pour ne pas faire l'aumône. Il peint des traits les plus forts et menace des plus grandes peines l'homme cupide qui amasse toujours sans dire jamais : *C'est assez ;* qui commet mille injustices pour envahir le bien d'autrui. Il fait voir la folie de ceux qui grossissent leur fortune, et qui veulent, disent-ils, laisser un riche héritage à leurs enfans. Il finit par attaquer les riches qui ne donnent rien aux pauvres pendant leur vie, et qui les constituent héritiers dans leurs testamens. Il montre tout le vice et souvent l'inutilité de ces dernières dispositions.

NOUS avons parlé dernièrement du jeune homme dont il est question aujourd'hui, et l'auditeur attentif se rappelle les observations que nous avons faites. D'abord, que ce n'étoit pas le même que le

docteur de la loi dont il est fait mention dans saint Luc (*Luc.* 10. 28.). Car l'un n'interrogeoit Jésus-Christ que pour le tenter, et lui faisoit des questions captieuses. L'autre le questionne de bonne foi, mais ne sait pas profiter des avis qu'il lui donne. En effet, s'il l'eût interrogé par mépris, il n'eût pas été si affligé de ses réponses. L'Ecriture nous le représente avec un caractère moitié bon, moitié mauvais; louable d'un côté, malheureux et désespéré de l'autre. Reconnoître Jésus-Christ pour vraiment maître; et, dédaignant le faste des Pharisiens, l'orgueil des docteurs de la loi, la foule des scribes, ne donner le nom de maître qu'à celui qui est le seul vrai et bon Maître, voilà ce qui méritoit d'être loué dans le jeune homme. Le désir qu'il témoigne d'apprendre par quels moyens il pourra obtenir la vie éternelle, est également digne de louanges. Mais ce qui annonce la disposition d'un cœur qui recherchoit moins le véritable bien que ce qui plaît à la multitude, c'est qu'après avoir reçu du vrai Maître des conseils salutaires, au lieu de les graver dans son ame et de les mettre en pratique, il s'est retiré fort triste, aveuglé par l'amour des richesses. Voilà ce qui décèle un caractère équivoque et point d'accord avec lui-même. Quoi! vous l'appelez maître, et vous ne remplissez pas le devoir de disciple! vous convenez qu'il est bon, et vous négligez ce qu'il vous offre! toutefois, un être bon ne peut donner que de bonnes choses. Vous l'interrogez sur la vie éternelle, et vous montrez que vous êtes livré tout entier aux avantages de la vie présente!

Les conseils du Maître vous paroissent-ils exagérés, trop durs et trop difficiles? *Vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres* (Matth.

19. 1.). S'il vous condamnoit aux fatigues de ceux qui labourent la terre, ou à courir les périls auxquels s'exposent les commerçans, ou à toutes les peines que se donnent ceux qui ont envie de s'enrichir, vous auriez raison d'être attristé et rebuté de la difficulté des conseils : mais si le chemin qu'il vous montre pour arriver à la vie éternelle est aisé, s'il n'est point semé de ronces et d'épines, et que cette facilité de faire votre salut, au lieu de vous inspirer de la joie, vous attriste et vous afflige, vous perdez tout le mérite de vos bonnes œuvres. En effet, si, comme vous dites, vous n'avez tué personne, si vous n'avez ni commis d'adultère, ni dérobé le bien d'autrui, ni porté de faux témoignage, vous rendez inutile le soin que vous avez pris de pratiquer la loi, faute d'ajouter ce qui reste et ce qui seul peut vous ouvrir l'entrée du royaume de Dieu. Si un médecin s'engageoit à redresser quelqu'un de vos membres qui seroit estropié par nature ou par accident, vous seriez satisfait sans doute : et lorsque le grand Médecin des ames veut vous rendre parfait en ajoutant ce qui vous manque d'essentiel, vous êtes triste et mécontent. Il est clair que vous êtes bien éloigné du précepte de l'amour du prochain, et que vous vous êtes rendu faussement le témoignage de l'aimer comme vous-même. La proposition que vous fait le Sauveur, est une preuve convaincante que vous manquez de la vraie charité. Car s'il étoit vrai, comme vous l'avez assuré, que vous avez rempli dès votre jeunesse le précepte de l'amour du prochain, et que vous avez donné à chacun autant qu'à vous-même, comment auriez-vous une pareille abondance de richesses ? Le soin des pauvres entraîne de grandes dépenses, pour que chacun ait ce qui

est nécessaire, pour que tous les hommes partagent également les biens de la terre et puissent fournir à leurs besoins. Celui donc qui aime son prochain comme lui-même, ne doit rien avoir plus que son prochain : or, il est constant que vous avez des possessions très-étendues. D'où vient cette inégalité, si ce n'est de ce que vous préférez vos propres jouissances au soulagement des autres. Ainsi, plus vous abondez en richesses, plus vous manquez de charité. Si vous aviez aimé votre prochain, il y a long-temps que vous auriez songé à lui faire part de vos biens. Mais vous êtes attaché à ces biens comme à une partie de vous-même, et leur privation vous causeroit autant de douleur que la perte d'un membre essentiel. Si vous vous étiez fait un devoir de vêtir celui qui est nu, de donner du pain à celui qui a faim, d'ouvrir votre maison aux étrangers ; si vous étiez le père des orphelins, si vous aviez compassion de tous les misérables, auriez-vous tant de peine à vous défaire de vos richesses ? Si vous vous étiez occupé il y a long-temps à distribuer aux pauvres ce que vous avez, il ne vous en coûteroit pas d'abandonner ce qui vous reste. Les commerçans ne font nulle difficulté de donner leurs effets pour en avoir d'autres ; et moins ils donnent pour recevoir en échange des choses d'un grand prix, plus ils se réjouissent comme ayant fait une bonne affaire : et vous, vous vous affligez lorsque vous donnez de l'or, de l'argent, des possessions terrestres, c'est-à-dire, des pierres et de la boue, pour acheter un bonheur éternel. A quoi vous serviront vos richesses ? vous en porterez des vêtemens plus magnifiques ? mais une robe de deux coudées peut suffire et vous servir autant que les habits les plus somptueux. Vous charge-

rez votre table de mets plus succulens ? mais du pain suffit pour vous rassasier. De quoi donc vous affligez-vous ? qu'est-ce qu on vous enlève ? la gloire que procurent les richesses ? mais si vous méprisez la gloire d'ici-bas, vous en trouverez une véritable et éclatante qui vous accompagnera dans le royaume des cieux.

Mais, dira-t-on, il est agréable de posséder des richesses, quand même on n'en tireroit aucun avantage. Outre que tout le monde conviendra qu'il y a de la folie à aimer un argent inutile, ce que je vais dire surprendra peut-être, quoiqu'il soit très-véritable et conforme aux maximes du Fils de Dieu. On conserve ses richesses en les répandant, on les perd en les retenant. Si vous les gardez, elles vous échapperont ; si vous les répandez, elles vous resteront. *Il a répandu ses biens avec libéralité sur le pauvre*, dit David ; *sa justice demeure dans tous les siècles* (Ps. 111. 9.). Ce n'est, dit-on, ni pour se nourrir plus délicatement, ni pour se vêtir plus superbement, que la plupart souhaitent d'être riches ; et cependant le démon leur suggère mille moyens de faire des dépenses : il emploie mille artifices pour leur persuader que les choses inutiles et superflues sont absolument nécessaires, et que leur fortune n'est jamais suffisante. Ils destinent leurs biens aux besoins présens et à venir : ils en réservent une partie pour eux et une partie pour leurs enfans. Ensuite ils les partagent en mille dépenses diverses. Ecoutez quelles sont leurs destinations différentes. Il faut, disent-ils, qu'une partie de nos richesses soit pour notre usage, et que l'autre soit mise en réserve. On ne se tient point dans les bornes de la pure nécessité. Cette partie est pour la magnificence du dedans, cette autre est pour

le faste du dehors. L'une est pour l'appareil des voyages, l'autre pour l'éclat et la splendeur de la maison. Rien de plus surprenant que de voir toutes les inventions du luxe. C'est une multitude de chars enrichis d'argent et d'airain pour traîner les hommes ou les bagages. C'est un nombre infini de chevaux, dont on apprécie les races comme celles des hommes. Les uns sont destinés à traîner pompeusement par la ville les personnes délicates, les autres sont gardés pour la chasse, les autres pour les voyages : leurs mors et leurs brides sont d'or et d'argent, leurs housses sont de la plus belle pourpre ; on les pare plus magnifiquement que de jeunes époux. C'est une foule de mulets distingués par la couleur, qui ont devant et derrière eux des hommes pour les conduire. Quels essaims de valets de toutes les espèces étalent partout la grandeur du maître, servent à ses besoins ou à ses plaisirs ! intendans, officiers de bouche, échansons, chasseurs, peintres, et mille autres. On voit des troupes de chameaux, dont les uns voyagent, les autres restent dans les champs. On voit des haras de chevaux, des troupeaux de tous genres, des hommes qui les conduisent et qui les gouvernent. Les terres sont suffisantes pour les nourrir et pour augmenter les revenus. Nos riches fastueux ont des bains à la ville, des bains à la campagne. Le marbre brille dans toutes leurs maisons : on l'apporte de Phrygie, de Lacédémone, de Thessalie. Telle est l'exposition de leurs divers domiciles, que les uns sont chauds en hiver, le autres frais en été. Les planchers inférieurs sont parquetés diversement : des lambris dorés décorent les planchers supérieurs. Toutes les surfaces qui ne sont pas ornées de reliefs offrent les plus belles peintures. Lors-

qu'ils ont consumé leurs revenus par tant de dépenses inutiles, ils enfouissent le reste et le mettent en lieu sûr. L'avenir est incertain, disent-ils, il faut se précautionner contre les nécessités imprévues. Il est incertain si vous aurez besoin de l'argent que vous enfouissez, mais il est certain que vous serez puni de votre cruauté envers les pauvres. Quoi! parce que vous n'avez pu, malgré tant de moyens, épuiser votre or, vous allez cacher ce qui vous reste dans la terre? Quelle folie! vous creusez ses entrailles pour en tirer l'or; et vous allez l'y remettre après l'en avoir arraché. De-là il arrive que vous enterrez votre cœur avec votre argent. *Où est votre trésor*, dit Jésus-Christ, *là est votre cœur* (Matth. 6. 21.). Voilà pourquoi les commandemens de Dieu paroissent si durs aux riches. La vie leur sembleroit odieuse s'ils n'étoient pas occupés de dépenses superflues. Le jeune homme de notre évangile et ceux qui lui ressemblent sont précisément dans le cas d'un homme qui voyageroit par curiosité pour voir une ville, et qui, après avoir fait courageusement le chemin, arrivé au pied des murs, s'arrêteroit dans une hôtellerie, auroit la paresse de ne pas aller plus loin, perdroit par-là tout le fruit de ses peines, et se priveroit du plaisir de connoître les raretés de la ville. C'est-là le tableau fidèle de ceux qui observent tous les commandemens, et qui refusent de se dépouiller en faveur des misérables. J'en ai vu plusieurs qui jeûnoient, qui prioient, qui gémissoient, qui pratiquoient toutes les œuvres de piété où l'on ne débourse rien, et qui n'auroient pas donné une obole aux pauvres. A quoi leur servent toutes leurs vertus qui ne peuvent leur ouvrir le royaume des cieux? *Un cable*, dit Jésus-Christ, *entreroit plus facilement*

par le trou d'une aiguille, qu'un riche par la porte du ciel (Luc. 18. 25.). La sentence est claire, celui qui l'a prononcée est incapable de mentir ; mais qu'il est peu de gens à qui elle fasse impression !

Comment vivrai-je, dira le riche, si j'abandonne tout ce que j'ai ? et que deviendra la figure de ce monde, si tous les hommes vendent leurs biens et les abandonnent ? Ne me demandez pas l'explication des commandemens du Seigneur. Celui qui a porté la loi saura l'adapter à ce qui paroît impossible. Votre cœur est comme en balance ; il ne sait s'il doit s'attacher aux vains amusemens de la vie présente, ou aux avantages solides de la vie future. Les hommes raisonnables doivent croire qu'ils possèdent des biens pour les dispenser avec sagesse, et non pour en jouir dans le sein des délices ; et lorsqu'ils s'en dépouillent en faveur des pauvres, ils doivent se réjouir comme s'ils abandonnoient un bien d'autrui, et non s'attrister comme s'ils perdoient un bien propre. Pourquoi vous affliger et vous laisser abattre parce qu'on vous dit : *Vendez ce que vous avez ?* Quand même vos richesses vous suivroient dans l'autre monde, vous ne devriez pas vous attacher à des biens qui seront effacés par d'autres infiniment plus précieux. Mais si elles doivent nécessairement rester ici-bas, pourquoi ne les vendrions-nous point pour en tirer un gain immense ? Lorsque vous donnez de l'or pour avoir un cheval, vous n'en ressentez aucune peine : et lorsque vous abandonnez des biens corruptibles pour acquérir le royaume des cieux, vous pleurez, vous rebutez le pauvre qui vous demande, vous refusez de donner, vous qui imaginez mille sujets de vaines dépenses ! Que ré-

pondrez-vous à votre Juge ? Quoi ! vous revêtez des murailles, et vous n'habillez pas un homme ? vous décorez des chevaux, et vous ne vous embarrassez pas que votre frère soit couvert de haillons ? vous laissez pourrir votre blé, et vous ne nourrissez pas des malheureux qui périssent de faim ? vous enfouissez votre or, et vous dédaignez un misérable qui est pressé par l'indigence ? Si vous avez une femme vaine et fastueuse, ce sera bien pis encore. Elle enflammera votre goût pour les plaisirs et pour les délices ; elle excitera vos désirs insensés ; elle ne s'occupera que de perles, de diamans, de pierres précieuses, de l'or qui brillera sur ses habits et dans ses bijoux : en un mot, elle augmentera votre maladie par l'amour de mille superfluités. Elle ne se contentera pas d'y songer en passant ; les jours et les nuits seront sacrifiés à ces soins frivoles. Mille flatteurs qui s'étudient à entretenir ses passions lui amènent des marchands et des artisans de toutes les espèces. Elle ne laisse pas respirer un moment son époux par les continuels sacrifices qu'elle exige de lui. Les plus grandes richesses, des fleuves d'or ne pourroient satisfaire les désirs d'une femme qui fait acheter les parfums des contrées les plus lointaines, comme si c'étoit l'huile qu'on vend au marché. Les pourpres les plus brillantes que les mers puissent fournir, sont aussi communes chez elle que si c'étoient de simples étoffes tissues de la laine de brebis. Elle fait enchâsser dans l'or les pierres précieuses qu'elle recueille de toutes parts. Les unes ornent son front, les autres entourent son cou, d'autres enrichissent sa ceinture, d'autres lui lient les pieds et les mains : les femmes somptueuses se plaisent à être enchaînées, pourvu que leurs chaînes soient

d'or. Un mari esclave de tous les caprices de sa femme, pourra-t-il avoir soin de son salut? Comme les ondes, pendant la tempête, engloutissent aisément des vaisseaux mal radoubés : ainsi les inclinations vicieuses des femmes viennent aisément à bout d'entraîner les ames foibles de leurs maris. Or des richesses dissipées de la sorte par un mari et une femme qui cherchent mutuellement à se surpasser par l'invention de folles dépenses, ne doivent trouver aucune voie pour soulager les misères d'autrui. On vous attriste quand on vous dit : *Vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres*, afin de pouvoir acquérir la vie éternelle ; et quand on vous dit : Donnez de l'argent pour fournir au faste de votre épouse, pour payer des ouvriers et des artistes de toutes les professions, vous vous réjouissez comme si pour votre or on devoit vous donner en échange des effets plus précieux. Ne voyez-vous pas que les murailles de Césarée, minées par le temps, sont tombées en ruine ? on n'en voit plus que des restes, comme des écueils qui dominent sur toute la ville. Que de pauvres l'empressement d'élever ces murailles n'a-t-il pas fait négliger par les riches d'alors ? que sont devenus tous ces superbes ouvrages ? où est celui qui les a ordonnés et dont on admiroit la puissance ? Les ouvrages ont disparu comme ces châteaux que les enfans élèvent sur le sable : leur auteur est enseveli dans les enfers, où il expie l'orgueil qui lui a fait construire de vains édifices.

Ayez une grande ame ; et des murs grands ou petits seront pour vous la même chose. Lorsque passant devant la maison d'un homme opulent et fastueux à l'excès, je vois les ornemens divers qu'elle étale de tous cotés, je suis persuadé que le

maître n'a rien de mieux que ce qui frappe mes regards, et qu'il décore des objets inanimés tandis qu'il néglige la parure de son ame. Quel plus grand service, dites-moi, tirez-vous de siéges d'ivoire, de lits et de tables d'argent, pour que vos richesses employées à ces frivolités ne puissent passer dans les mains des pauvres? Votre porte est assiégée de misérables qui réclament votre pitié du ton le plus pathétique. Vous les rebutez, vous dites que votre bien ne pourroit suffire à ceux qui vous demandent: votre bouche le proteste en jurant, mais votre main dans son silence vous confond. Oui, la bague précieuse qui brille sur votre doigt publie votre parjure. Combien pourroit-on payer de dettes du prix de votre diamant? combien pourroit-on rétablir de familles ruinées? votre seule garde-robe suffiroit à vêtir tout un peuple qui meurt de froid. Cependant vous avez la barbarie de renvoyer le pauvre sans lui faire la plus modique aumône. Vous ne craignez pas le courroux de votre Juge, ni le châtiment dont il doit punir votre dureté. Vous n'avez pas eu compassion des autres; on n'aura point compassion de vous. Vous avez fermé votre porte; la porte du ciel ne vous sera pas ouverte. Vous avez refusé du pain; vous n'obtiendrez pas la vie éternelle. Vous dites que vous êtes pauvre; j'en conviens avec vous. Celui-là est pauvre qui a beaucoup de besoins: or vous avez beaucoup de besoins, parce que vos désirs sont insatiables. Vous voulez ajouter dix talens à dix autres que vous avez déjà: quand vous en aurez vingt, vous voudrez en avoir encore un pareil nombre; et votre bien qui grossit ne fait qu'allumer votre convoitise loin de l'éteindre. Plus un homme ivre boit, plus il veut boire: ainsi plus un homme nouvelle-

ment enrichi amasse de biens, plus il désire d'en amasser, et sa maladie augmente avec ses trésors. L'amour des richesses produit dans le cœur des riches des effets contraires à leurs désirs. Ils ne sont pas aussi réjouis de ce qu'ils possèdent, qu'affligés de ce qui leur manque, ou plutôt de ce qu'ils croient leur manquer. Leur esprit est déchiré par mille inquiétudes, parce qu'ils sont jaloux de surpasser toujours ce qui est au-dessus d'eux. Ils devroient se réjouir et remercier le Seigneur de ce qu'ils sont plus à l'aise que tant d'autres: ils s'affligent et se désespèrent d'être moins riches que deux ou trois personnes. Quand ils sont parvenus à atteindre un homme qui étoit plus riche, ils font aussitôt de nouveaux efforts pour égaler la fortune d'un autre qui les surpasse. Quand ils ont égalé celui-ci, leur émulation se porte vers un troisième. Et comme ceux qui montent les degrés d'une échelle vont toujours d'échelons en échelons jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au dernier: ainsi les hommes cupides ne s'arrêtent dans leur folle passion que lorsque, montés au plus haut degré de la fortune, ils s'exposent eux-mêmes à une chute plus fâcheuse. Le Créateur de l'univers a rendu l'oiseau seleucis (1) insatiable pour l'utilité des hommes: et vous, vous vous rendez-vous-même insatiable pour le malheur des autres. L'homme avide dévore des yeux tout ce qu'il voit: il ne se lasse point de prendre, comme l'œil ne se lasse point de regarder (*Eccl.* 1. 8.); semblable à la mort, il ne dit jamais: *C'est assez* (Prov. 27. 20.--30. 16.). Malheureux, quand vous servirez-vous de ce que vous avez acquis? quand jouirez-vous enfin sans

(1) St. Basile parle, dans son homélie septième sur l'ouvrage des six jours, de cet oiseau seleucis, qu'il dit venir à la suite des sauterelles pour les dévorer.

vous tourmenter continuellement pour faire de nouvelles acquisitions?

Malheur, dit le Prophète, *malheur à ceux qui, pour faire tort à leur prochain, joignent maison à maison et champ à champ* (Is. 5. 8.). Que faites-vous autre chose, vous qui inventez mille prétextes pour envahir ce qui appartient à votre prochain? La maison de ce voisin, dites-vous, offusque la mienne; c'est une maison de bruit et de tumulte; c'est un refuge de vagabonds. Quel prétexte n'alléguez-vous pas pour inquiéter un voisin qui vous gêne? vous ne lui donnez aucun repos, vous le persécutez sans relâche, vous ne cessez pas de le tourmenter et de le vexer jusqu'à ce que vous l'ayez contraint de chercher une autre retraite. Qu'est-ce qui a fait périr Naboth (3. *Rois*. 21.)? N'est-ce point l'avidité d'Achab qui vouloit s'emparer de la vigne de cet infortuné Israélite? L'homme cupide est un mauvais voisin à la ville comme à la campagne. La mer respecte les bornes qui lui ont été assignées; la nuit observe toujours les mêmes règles: l'homme cupide ne connoît ni temps, ni mesure; incapable de suivre des degrés, il ressemble au feu qui saisit et dévore tout. Les fleuves qui n'ont que de petits commencemens, croissent peu-à-peu, se débordent enfin avec impétuosité, et entraînent tout ce qui s'oppose à leur passage. C'est ainsi que ceux qui ont établi leur puissance sur les ruines de plusieurs qu'ils ont opprimés, s'enhardissent à des injustices nouvelles, et se servent des premières victimes de leur cupidité comme d'un instrument pour en accabler d'autres. C'est des excès même de leurs crimes qu'ils tirent les moyens d'augmenter leur puissance. Les premiers qu'ils ont rendus malheureux, ils les contraignent de

les seconder dans leurs injustes projets, de leur prêter du secours pour faire à d'autres tout le mal qu'ils pourront. Est-il un voisin, est-il un ami, est-il un associé qui soit à l'abri de leurs fureurs? Rien ne résiste à la violence des richesses; tout cède à leur tyrannie, tout redoute cette puissance énorme. Quand on a souffert d'un riche, on est moins occupé à s'en venger qu'à prendre des mesures pour n'en pas souffrir de nouveau. Un riche inique accouple ses bœufs; il laboure, sème, recueille ce qui ne lui appartient pas. Si vous lui résistez, il vous charge de coups: si vous vous plaignez, vous serez accusé de l'avoir insulté, vous serez traîné devant les tribunaux, jeté en prison. On trouvera des faux témoins qui mettront votre vie en péril. Vous serez trop heureux de donner encore de l'argent pour vous délivrer de cette persécution.

Suspendez un peu, ô riche, le cours de vos iniquités, prenez quelque temps pour réfléchir, considérez à quoi aboutira enfin tout cet empressement de grossir votre fortune. Vous avez tant d'arpens de terre propres au labour, tant d'autres plantés d'arbres: vous avez des collines, des plaines, des prés, des fontaines, des fleuves. Quel sera le terme de tout cela? Trois coudées de terre seulement vous attendent; un tombeau de quelques pierres suffira pour garder votre misérable cadavre. Pourquoi donc prenez-vous tant de peines? pour qui commettez-vous tant d'injustices? pourquoi recueillez-vous des fruits inutiles? que dis-je? inutiles; ils seront l'aliment d'un feu éternel. Ne reviendrez-vous jamais de cette ivresse? ne reprendrez-vous pas de meilleurs sentimens? ne rentrerez-vous pas en vous-même? ne vous représenterez-vous pas le tribunal du Fils de Dieu?

Que pourrez-vous répondre lorsque vous serez environné des anciennes victimes de vos injustices, qui solliciteront la vengeance du Juge suprême? Que ferez-vous alors? quels défenseurs payerez-vous? quels témoins subornerez-vous? comment corromprez-vous un Juge qu'on ne peut séduire? Il n'y aura pas là d'orateur habile, de discours artificieux propres à faire illusion au Juge et à lui dérober la vérité. Vos flatteurs, votre argent, vos dignités, ne vous suivront point. Sans amis, sans secours, sans défenseur, sans défense, confus, honteux, triste, abattu, timide, vous serez laissé seul avec vos crimes. De quelque côté que vous portiez les yeux, vous verrez les témoignages évidens de ces crimes, les larmes de l'orphelin, les gémissemens de la veuve, les pauvres que vous aurez outragés, les serviteurs que vous aurez maltraités, les voisins que vous aurez irrités. Tout s'élèvera contre vous. Vos mauvaises actions, triste compagnie, vous entoureront. L'ombre suit le corps; les péchés suivent les ames et se montrent sans cesse à elles. Aussi ne pourra-t-on nier alors ce qu'on aura fait; les plus impudens ne pourront ouvrir la bouche. Les actions de chacun déposeront contre lui, non en élevant la voix, mais en se montrant telles qu'elles ont été faites. Comment puis-je vous décrire toutes les circonstances d'un jugement terrible? Si vous écoutez mes paroles, si elles vous touchent, pensez à ce jour où éclatera du haut des cieux la colère du Seigneur (*Rom.* 1. 18.). Songez au glorieux avénement de Jésus-Christ, où les bons ressusciteront pour la vie éternelle, et les méchans pour entendre l'arrêt de leur condamnation (*Jean.* 1. 29.). Alors les pécheurs seront couverts d'une confusion éternelle; alors une flamme ardente dévorera

les ennemis de Dieu (*Héb.* 10. 27.). Comment vous ferai-je impression ? que vous dirai-je ? Si vous ne désirez pas le royaume céleste, si vous ne redoutez pas l'enfer, où trouver un remède pour guérir votre ame ? Si les punitions les plus horribles ne vous effraient pas, si les récompenses les plus magnifiques ne vous invitent pas, nous parlons à un cœur de pierre.

Considérez, ô homme, quelle est la nature des richesses. Pourquoi l'éclat de l'or vous éblouit-il de la sorte ? L'or, l'argent, le jaspe, l'agate, l'hyacinthe, l'améthyste, en un mot, les pierres les plus précieuses ne sont réellement que des pierres. Voilà ce que les richesses ont de plus brillant. Vous renfermez une partie de ces pierres, et vous condamnez leur éclat aux ténèbres. Vous en portez quelques-unes aux doigts, vous vous glorifiez de leur splendeur et de leur prix. A quoi vous sert, je vous le demande, de montrer votre main, parce qu'un beau diamant y brille ? Ne rougissez-vous pas d'avoir tant d'empressement pour une pierre, et de faire paroître la même foiblesse qu'une femme enceinte, qui par un goût bizarre ronge quelquefois des cailloux ? n'avez-vous pas honte de ramasser avec tant de soin des pierres et des diamans de toutes les espèces ? Quel homme fier de sa parure a pu prolonger sa vie d'un jour ? quel est celui dont la mort ait respecté les richesses ? quel est celui que les maladies aient épargné à cause de son argent ? Jusques à quand l'or sera-t-il le piége des ames, l'hameçon de la mort, l'appât du péché ? Jusques à quand les richesses seront-elles une source de guerres ? jusques à quand forgera-t-on pour elles des armes, aiguisera-t-on des glaives ? C'est pour les richesses que les parens foulent aux pieds la

nature, que les frères se regardent d'un œil qui respire le meurtre; c'est pour les richesses que les déserts sont remplis d'assassins, les mers couvertes de pirates, les villes pleines de calomniateurs. Quel est le père du parjure et du mensonge? quel est l'artisan des plus fausses accusations? n'est-ce pas l'or et le désir d'avoir de l'or? Que les hommes sont malheureux de faire de leurs biens l'instrument de leurs maux? L'argent vous a été donné pour subvenir aux besoins de votre vie, et non pour vous porter au crime; pour être la rançon de votre ame, et non l'occasion de votre perte.

Il faut, dites-vous, que je conserve mes biens pour mes enfans. Tel est le prétexte spécieux de la cupidité. Vous objectez des enfans, et vous satisfaites votre cœur. Ne vous en prenez pas à celui qui n'est pas cause de votre passion. Il a un autre père, un autre maître que vous. C'est de Dieu qu'il a reçu la vie, c'est de Dieu qu'il en attend le soutien. Est-ce que cette maxime de l'Évangile ne regarde point les gens mariés: *Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres.* Lorsque vous demandiez à Dieu de benir votre mariage et de vous donner des enfans, avez-vous ajouté à votre prière ces mots: Donnez-moi des enfans, afin que je désobéisse à vos préceptes; donnez-moi des enfans afin que je n'arrive pas au royaume des cieux? Avez-vous une caution de la vertu de vos enfans? avez-vous quelqu'un qui vous assure qu'ils feront un bon usage des biens que vous leur laisserez? Les richesses sont pour bien des jeunes gens un moyen de débauches et d'infâmes désordres. N'entendez-vous pas l'Ecclésiaste qui dit: *J'ai vu une folie prodigieuse, des richesses amassées pour un enfant dont elles*

ont fait le malheur (Eccl. 5. 12.); et ailleurs encore : *Je laisse à un homme après moi des biens amassés avec de grandes peines ; qui peut savoir s'il sera sage ou insensé* (Eccl. 2. 18.)? Prenez donc garde que ces richesses amassées par vous avec de si grandes peines ne deviennent un jour la matière des crimes de vos enfans, et que vous ne soyez puni pour vos péchés personnels, et pour ceux que vous aurez fait commettre à un autre. Votre ame vous est plus proche que vos enfans, vous tenez à elle par un lien plus étroit : elle a le droit d'aînesse ; il faut qu'elle soit la première partagée. Procurez-lui d'abord une vie abondante, une vie éternelle; après cela vous distribuerez à vos enfans leur subsistance. Des enfans qui n'ont rien reçu de leur père se sont fait souvent une fortune par leur propre industrie; mais si vous abandonnez le soin de votre ame, qui en aura compassion? Ce discours s'adresse à ceux qui ont des enfans ; ceux qui n'en ont pas, comment pourront-ils justifier leur avarice ?

Je ne vends pas ce que j'ai, dit un avare, et je ne le donne pas aux pauvres, parce qu'on a mille besoins dans la vie. Ce n'est donc pas du Seigneur que vous recevez des leçons, ce n'est pas l'Evangile qui doit régler votre conduite? mais vous êtes à vous-même votre législateur et votre maître. Voyez à quel péril vous vous exposez en raisonnant de la sorte. Si vous rejetez comme impossibles les commandemens que Dieu vous donne comme nécessaires, vous présumez d'être plus sage que le Législateur supreme. Mais, dites-vous, je jouirai de mes biens pendant ma vie, et, après ma mort, je ferai les pauvres mes héritiers par mon testament. C'est-à-dire, que vous deviendrez charitable envers les hommes quand vous ne

serez plus parmi les hommes : c'est lorsque je vous verrai parmi les morts que je vous dirai ami de vos frères. On vous saura beaucoup de gré d'être devenu libéral et magnifique quand vous serez couché dans le tombeau et réduit en poussière. Pour quel temps, dites-moi, demanderez-vous à être récompensé? est-ce pour celui de votre vie, ou pour celui qui a suivi votre mort? Pendant que vous viviez, livré aux plaisirs et plongé dans les délices, vous ne daigniez point jeter un regard sur le pauvre. Après le trépas, quelles actions peut-on faire? de quelles actions peut-on demander le prix? Faites paroître de bonnes œuvres, et demandez-en la récompense. On ne négocie plus après que le marché est fermé; on ne couronne point celui qui n'entre dans la lice qu'après les combats; on n'attend point la fin de la guerre pour signaler son courage : ainsi, après la vie, on ne fait plus d'actions méritoires. Vous promettez d'être bienfaisant par écrit et sur une tablette! Qui donc vous annoncera le moment de votre départ? qui vous répondra du genre de votre mort? combien ont été enlevés subitement par un accident imprévu, sans pouvoir prononcer une parole avant de mourir? à combien la fièvre n'a-t-elle pas causé un délire total? pourquoi donc attendez-vous le temps où vous ne serez plus à vous-même, où vous serez plongé dans une nuit profonde, accablé par le mal, où personne ne viendra à votre secours, où vous aurez à vos côtés un héritier avide qui ne songera qu'à pourvoir à ses intérêts et à rendre inutiles vos bonnes résolutions? Regardant autour de vous et vous voyant abandonné, vous reconnoîtrez alors votre imprudence, vous déplorerez votre folie, d'avoir attendu à accomplir le précepte du Sei-

gneur que l'usage de la voix vous fût presque ôté; que votre main tremblante ne pût former aucun caractère ; que vous ne pussiez manifester vos intentions, ni par la parole, ni par l'écriture. Mais je suppose que vous ayez fait un testament bien clair, où tous les articles soient bien nettement énoncés : une seule lettre transposée suffira pour détruire tous vos projets ; il ne faudra qu'un seul nom falsifié, que deux ou trois témoins subornés, pour faire passer votre héritage à d'autres. Pourquoi vous abuser vous-même, en vous servant de vos richesses pour vivre dans le luxe, et en promettant pour l'avenir de donner ce dont vous ne serez plus le maître ? Votre conduite, comme nous l'avons démontré, est aussi absurde que criminelle. Je jouirai pendant ma vie des plaisirs, j'accomplirai les commandemens après ma mort. Abraham vous dira : *Vous avez reçu vos biens pendant votre vie* (Luc. 16. 25.). Le chemin qui mène à la vie éternelle est étroit; vous n'y pouvez passer si vous n'avez déposé le fardeau de vos richesses. Vous êtes sorti du monde avec ce fardeau ; vous avez négligé de vous en défaire comme vous l'ordonnoit le Seigneur. Lorsque vous viviez, vous vous êtes préféré vous-même à ses préceptes : ce n'est qu'après votre mort et votre dissolution que vous les avez préférés à vos ennemis. Que le Seigneur, dites-vous, reçoive mes biens, afin qu'un tel ne les ait pas. N'est-ce point là vous venger de vos ennemis plutôt que témoigner de la bienveillance à vos frères ? Lisez votre testament. Je voudrois vivre encore, dites-vous à-peu-près, et jouir de mes biens. C'est à la mort qu'on a obligation de ce que vous donnez, et non pas à vous. Si vous eussiez été immortel, vous n'auriez guère songé aux préceptes du Seigueur. *Ne vous trom-*

pez pas, on ne se moque point de Dieu (Gal. 6. 7.). On ne conduit pas à l'autel un être mort : offrez une victime vivante. Celui qui n'offre que les choses dont il n'a plus besoin, ne sauroit être agréé. Eh quoi ! vous n'offrez au Bienfaiteur suprême que ce que la mort va vous arracher malgré vous. Vous n'oseriez pas recevoir des hôtes illustres avec les restes de votre table ; et vous prétendez apaiser Dieu avec les restes de votre fortune !

Voyez, ô riches, le terme de l'attachement aux biens de ce monde, et cessez enfin de vous passionner pour eux. Plus vous aimez vos richesses, plus vous devez être jaloux de ne rien laisser de ce qui vous appartient. Prenez tout pour vous ; emportez tout : ne laissez pas votre fortune à d'autres. Peut-être que vos serviteurs vous refuseront jusqu'à la dernière parure (1), et que, pour plaire désormais à vos héritiers, ils ne se mettront guère en peine de vous faire d'honorables funérailles. Peut-être même qu'ils se permettront contre vous ces raisonnemens philosophiques : C'est une folie, diront-ils, de parer un mort, d'inhumer avec tant de faste un cadavre insensible. N'est-il pas plus à propos de laisser aux vivans cet habit précieux et magnifique que de l'enterrer et de le laisser pourrir avec un mort ? à quoi bon cette riche sépulture, ce monument si superbe, et tous ces frais inutiles ? ceux qui survivent feront un meilleur usage de cet argent. Voilà ce qu'ils diront pour satisfaire à vos dépens d'avides héritiers. Prenez les devans, et construisez-vous vous-même un tombeau. La piété est une belle sépulture. Sor-

(1) C'étoit alors l'usage d'enterrer un mort avec ses plus beaux habits.

tez de ce monde revêtu de tous vos biens. Faites-vous une parure de vos richesses ; ayez-les avec vous. Suivez les avis d'un excellent conseiller, de Jésus-Christ qui vous aime, qui s'est rendu pauvre à cause de nous, afin que nous nous enrichissions par sa pauvreté (2. *Cor.* 8. 9.), qui s'est livré lui-même pour être le prix de notre rédemption (1. *Tim.* 2. 6.). Obéissons-lui comme à un être souverainement sage, qui voit mieux que nous ce qui nous est utile ; écoutons-le comme un être bon qui nous aime ; témoignons-lui notre reconnoissance comme à notre bienfaiteur. Observons fidèlement les préceptes qu'il nous donne, afin que nous soyons héritiers de la vie éternelle en Jésus-Christ lui-même, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DES QUARANTE MARTYRS.

SOMMAIRE.

Après quelques réflexions sur le panégyrique des martyrs en général, et en particulier de ceux dont il entreprend de faire l'éloge, l'orateur parle de la patrie dont les panégyristes profanes faisoient un des sujets de leurs louanges : il trace un tableau des persécutions, il représente les quarante martyrs, qui tous étoient des guerriers courageux, confessant hardiment qu'ils étoient chrétiens. En vain le juge cherche à les gagner par des promesses, à les épouvanter par des menaces ; ils persistent dans leur confession. Le discours que St. Basile leur met dans la bouche est plein de force et de générosité Ils sont condamnés à être exposés nus au milieu de la ville, au fort de l'hiver, pendant une nuit où le froid étoit rigoureux. Ils supportent leur supplice avec constance, ils s'exhortent mutuellement à tenir fermes. On avoit placé près d'eux un bain d'eau chaude, et un garde pour recueillir ceux qui cèderoient à la souffrance. Un seul abandonna son poste et courut au bain ; mais il fut remplacé par un des bourreaux. On les mit tous dans un char pour être conduits au bûcher. Un d'entr'eux, plus robuste que les autres, avoit tenu contre le froid ; il respiroit encore, et les bourreaux le laissoient dans l'espérance qu'il changeroit de sentiment. Sa mère le prit entre ses bras, et le mit elle-même dans le char. Toutes ces circonstances sont décrites avec beaucoup d'intérêt, accompagnées de beaux mouvemens et de pensées frappantes. L'orateur exhorte ceux qui l'écoutent à recourir avec confiance à ces saints martyrs, et à implorer leur intercession.

Quand on a du zèle pour la gloire des martyrs, peut-on se lasser de célébrer leur mémoire ?

Les honneurs que nous rendons aux serviteurs de Dieu, sont un témoignage de notre attachement pour le Maître commun. Louer les hommes pleins de courage, c'est annoncer que, dans l'occasion, on pourra les imiter. Exaltez donc avec ardeur celui qui a souffert le martyre, afin que vous deveniez martyr par la volonté, et que, sans être en butte aux persécutions, aux flammes et aux fouets, vous obteniez les mêmes récompenses que les généreux athlètes de notre Religion. Nous avons aujourd'hui à admirer, non un seul martyr, non deux, ni même dix, mais quarante, qui, ayant une même ame dans différens corps, animés du même esprit de la foi, ont montré la même patience dans les tourmens, ont soutenu le parti de la vérité avec la même constance. Parfaitement semblables entre eux, leurs sentimens et leurs combats ont été les mêmes ; et voilà pourquoi ils ont remporté une même couronne de gloire. Quel discours pourroit les louer dignement ? Ce ne seroit pas assez de quarante bouches pour célébrer le courage de tous ces hommes héroïques. Un seul d'entre eux, proposé à notre admiration, suffiroit pour étonner la foiblesse de notre éloquence ; que sera-ce d'une si grande multitude, d'un bataillon de généreux soldats, d'une troupe d'hommes invincibles, aussi supérieurs en courage pendant leur vie, qu'au-dessus de toute louange après une mort glorieuse? Nous allons donc, en rappelant leur mémoire, les faire paroître au milieu de cette assemblée, et représenter, comme dans un tableau, leurs actions mémorables pour l'utilité de ceux qui nous écoutent. Les orateurs, par l'éloquence, les peintres, par le pinceau, savent mettre au jour les actions fameuses des guerriers illustres, pour ins-

pirer aux autres des sentimens de courage. Les faits que présente la parole en les faisant retentir à l'oreille, la peinture en silence les offre à l'œil par la vérité des couleurs : ainsi, rappelons la fermeté de nos saints martyrs ; mettons, pour ainsi dire, leurs actions en spectacle, pour engager à les imiter les chrétiens qui approchent le plus d'eux par le courage, qui leur sont le plus étroitement unis par les sentimens. L'éloge des martyrs est d'exhorter à la vertu les fidèles assemblés près de leurs tombeaux.

Les discours prononcés en l'honneur des saints ne s'asservissent pas aux règles des éloges ordinaires. Les panégyristes profanes tirent leurs louanges de qualités mondaines ; mais comment ces qualités pourroient-elles illustrer des hommes pour qui le monde a été crucifié ? Les saints que nous célébrons n'avoient pas la même patrie ; ils s'étoient rassemblés de plusieurs endroits différens. Quoi donc ? dirons-nous qu'ils étoient sans villes, ou citoyens de l'univers ? Les effets d'une même communauté appartiennent également à tous ceux qui ont mis leurs biens en commun : ainsi, les bienheureux, tels que nos martyrs, se regardent tous comme d'un même pays ; quoique sortis de divers lieux, ils se communiquent chacun la patrie qui leur est particulière. Mais pourquoi parler de leur patrie terreste, lorsque nous pouvons élever nos vues jusqu'à la cité qu'ils habitent maintenant ? La patrie des martyrs est la cité de Dieu ; cette cité dont Dieu est le fondateur et l'architecte, la Jérusalem d'en-haut (*Héb.* 12. 22.), cette ville libre, la mère de Paul et de tous ceux qui lui ressemblent. L'origine temporelle est différente pour tous les hommes ; mais tous n'ont qu'une même origine spirituelle. Dieu

est leur père commun ; ils sont tous frères, non point nés d'un homme et d'une femme, mais unis ensemble par la charité, fruit de l'adoption divine. Le chœur auquel les saints doivent se réunir est toujours prêt : c'est une grande troupe d'êtres qui glorifient le Seigneur depuis le commencement du monde, qui ne se sont pas rassemblés à un, mais qui ont été transportés tous ensemble. Et comment s'est fait ce transport ?

Nos quarante martyrs se sont distingués dans leur temps par la hauteur de la stature, par la vigueur de la jeunesse, par la grandeur du courage. Inscrits pour servir, leur science et leur bravoure leur méritèrent les premiers grades de la part des princes, et leur acquirent dans le monde une grande réputation. On publia un édit injuste et coupable qui défendoit, sous les peines les plus griéves, de confesser Jésus-Christ. On menaçoit les fidèles de tous les supplices, les juges signaloient contre eux leur fureur et leur rage ; on employoit, pour les surprendre, les ruses et l'artifice ; on disposoit tous les genres de tortures, et ceux qui présidoient à ces tortures étoient inexorables. On allumoit des feux, on aiguisoit des épées, on plantoit des croix, on préparoit des cachots, des roues, des fouets. Parmi les fidèles, les uns prenoient la fuite, les autres cédoient lâchement, les autres étoient ébranlés. Quelques-uns, avant le combat, étoient effrayés par les seules menaces ; d'autres se décourageoient à la vue des supplices ; d'autres, au milieu du combat, ne pouvant résister jusqu'au bout à la douleur, abandonnoient la partie ; et, semblables à ceux qui sont surpris par une tempête au milieu de la mer, ils perdoient, par un triste naufrage, ce qu'ils avoient amassé par la patience. Ce fut

alors que nos généreux et invincibles soldats de Jésus-Christ, paroissant en public, après avoir entendu la lecture de l'édit de l'empereur et l'ordre d'y obéir, confessèrent qu'ils étoient chrétiens, avec une intrépide assurance, sans être épouvantés par aucunes menaces, sans être intimidés par l'appareil des supplices. O bienheureuses langues, saints organes de paroles qui sanctifièrent l'air où elles furent reçues, auxquelles les anges applaudirent, qui confondirent les démons, et que le Seigneur lui-même écrivit dans le ciel ! Chacun de ces martyrs paroissant devant le tribunal, disoit : *Je suis chrétien.* Ceux qui entrent dans la lice pour combattre disent leurs noms, et aussitôt passent du côté des combattans : nos saints athlètes, oubliant le nom qu'on leur avoit imposé à leur naissance, s'annonçoient tous sous un nom pris du Sauveur commun. Tous, l'un après l'autre, prenoient le même nom, et sans songer à celui sous lequel ils étoient connus dans le monde, ils s'appeloient tous chrétiens.

Quel parti le juge prit-il alors ? il étoit habile et rusé : il cherchoit tantôt à les gagner par la douceur, tantôt à les frapper par les menaces. Il commença d'abord à leur parler doucement pour tâcher d'ébranler leur foi. Vous êtes jeunes, leur disoit-il, ne vous perdez point dans la fleur de votre âge ; ne précipitez point votre mort en renonçant aux agrémens de la vie. Ce seroit une chose indigne, que des hommes accoutumés aux grandes actions de la guerre mourussent de la mort des malfaiteurs. Il leur promit ensuite de grandes sommes d'argent. Il leur offroit de la part du prince des honneurs et des grades militaires ; il les attaquoit par mille propositions : mais, comme ils résistoient à cette épreuve, il tenta une

autre voie. Il menaça de leur faire subir les plus horribles supplices, de les faire périr par les plus cruels genres de mort. Voilà ce que fit le juge ; et les martyrs, que firent-ils ? Ennemi de Dieu, lui dirent-ils avec confiance, pourquoi cherches-tu à nous gagner par tes promesses ? prétends-tu que nous renoncions au service du Dieu vivant pour nous assujettir aux démons, auteurs de notre ruine ? crois-tu pouvoir nous donner autant que tu nous ôtes ? je hais des présens qui causeroient ma perte ; je n'accepte point des honneurs qui entraîneroient mon infamie. Tu ne nous offres que des trésors qui passent, qu'une gloire qui se flétrit. Tu veux nous rendre amis de l'empereur, mais tu nous enlèves l'amitié du Souverain de l'univers. Pourquoi nous présentes-tu quelques foibles portions d'un monde que nous méprisons tout entier ? Les objets qui frappent nos regards ne peuvent équivaloir aux espérances qui remplissent notre ame. Vois ce ciel ; que sa beauté et sa grandeur sont admirables ! Vois l'étendue de la terre et combien elle renferme de merveilles. Tout cela n'est rien en comparaison de la félicité des justes ; tout cela passe, et cette félicité reste. Il est un seul présent que je désire, c'est la couronne de justice ; il est une seule gloire après laquelle je soupire, c'est celle du royaume des cieux. Je brûle d'obtenir les honneurs du ciel, je redoute les supplices de l'enfer ; ses feux sont pour moi à craindre, ceux dont tu nous menaces ne sont rien, ils respectent les contempteurs des idoles. Je regarde tes coups comme des traits lancés par un enfant. Tu frappes le corps ; or plus le corps résiste, plus il sera glorifié ; s'il succombe promptement, il sera plus tôt délivré de la violence de ses juges iniques, qui, après

avoir exercé un cruel empire sur les corps, prétendent dominer sur les ames. Si nous ne vous préférons pas à Dieu, vous êtes indigné comme si vous éprouviez de notre part le plus sanglant outrage ; vous nous menacez des plus affreux supplices, n'ayant d'autre crime à nous reprocher que la piété ; mais vous ne trouverez pas en nous des hommes timides, des hommes attachés à la vie, et qui, se laissant aisément effrayer, renoncent à leur amour pour Dieu. Nous sommes prêts à souffrir les roues, les chevalets, les flammes, toutes les espèces de tourmens.

Le tyran superbe et barbare ayant entendu ces paroles des martyrs, fut outré de leur sainte hardiesse; et se livrant à toute sa fureur, il cherche un moyen de leur faire subir une mort aussi cruelle que longue. Voici ce qu'il invente; voyez jusqu'où il porte la barbarie. Le climat étoit naturellement très-froid; on étoit au fort de l'hiver, il choisit le temps de la nuit où le froid redouble, et où le vent de nord souffloit: il commande qu'on dépouille les martyrs, qu'on les expose nus à l'air au milieu de la ville, et qu'on les laisse mourir de froid. Si vous avez jamais senti un froid excessif, vous pouvez imaginer combien ce supplice étoit rigoureux; il n'y a que celui qui en a fait l'expérience qui puisse avoir une juste idée de ce tourment. Le corps pénétré de froid devient livide, parce que le sang se fige; il tremble et il frémit; les dents battent les unes contre les autres, les nerfs se retirent, toutes les parties du corps se rétrécissent avec violence. Une douleur aiguë, une douleur qu'on ne peut exprimer, cause au malheureux transi de froid un mal insupportable. Les extrémités se détachent comme si le feu les avoit brûlées, parce que la chaleur, se réfugiant au-dedans, laisse

mortes les parties qu'elle abandonne, en même temps qu'elle fait souffrir celles où elle se ramasse; enfin, la mort s'avance peu à peu avec le froid qui gagne sans cesse. Nos saints guerriers furent donc condamnés à passer la nuit à l'air dans la saison la plus rigoureuse, lorsque l'étang qui environne la ville, changé par la glace et devenu une plaine solide, laissoit un passage aux hommes et aux chevaux; lorsque les fleuves avoient cessé de couler, et que l'eau naturellement fluide avoit pris la dureté de la pierre; lorsque les vents qui souffloient étoient si piquans qu'ils faisoient périr les animaux.

Admirez, je vous prie, le courage invincible des martyrs, lesquels ayant entendu l'arrêt de leur condamnation, quittèrent avec joie leurs vêtemens, et coururent à la mort qu'ils alloient souffrir par le froid, s'exhortant les uns les autres comme s'ils eussent marché à une victoire certaine. Ce ne sont pas, disoient-ils, nos vêtemens que nous dépouillons, mais le vieil homme, qui se corrompt en suivant l'illusion de ses désirs (*Eph.* 4. 22.). Nous vous rendons graces, Seigneur, de ce qu'avec nos habits nous déposons le péché. Le serpent antique nous les avoit fait prendre, nous les quittons pour Jésus-Christ. Laissons-les pour recouvrer le paradis que nous avons perdu. Quelle reconnoissance témoignerons-nous au Seigneur (*Ps.* 115. 12.)? Il s'est vu dépouillé lui-même de ses habits (*Matth.* 27. 28 *et suiv.*): quelle merveille si le serviteur souffre ce que le Maître a souffert, ou plutôt c'est nous-mêmes qui l'avons dépouillé; ç'a été le crime des soldats; ce sont eux qui ont ôté au Sauveur ses habits et qui les ont partagés entre eux. Effaçons donc par nous-mêmes l'accusation consignée contre nous

dans l'Evangile. L'hiver est rude, mais le paradis est agréable ; la gelée est piquante, mais le repos est doux. Attendons un peu, et nous serons réchauffés dans le sein du patriarche Abraham. Une seule nuit de souffrance nous procurera un bonheur éternel. Que le froid glace nos pieds, afin qu'ils tressaillent sans cesse dans le chœur des anges. Que nos mains gelées tombent, afin que nous puissions les lever avec confiance vers le Maître commun. Combien de nos compagnons ont péri dans les combats pour garder la fidélité à un prince mortel ! et nous n'abandonnerions pas notre vie pour rester fidèles au Souverain du monde ! que de malfaiteurs pris en flagrant délit ont subi la mort ! et nous craindrions de mourir pour la justice ! Ne perdons pas courage, chers compagnons ; ne fuyons pas devant le démon ; ne ménageons pas notre chair. Pusqu'il faut absolument mourir, mourons pour vivre éternellement. *Que notre sacrifice se consomme devant vous, Seigneur* (Dan. 3. 40.), et daignez l'agréer. Recevez-nous comme une hostie vivante agréable, comme une offrande magnifique (*Rom.* 12. 1.), comme un holocauste d'une nouvelle espèce, consumé par le froid, et non par le feu.

C'est ainsi que les martyrs s'exhortoient mutuellement et s'animoient dans leurs souffrances. Ils passèrent toute la nuit comme dans une sentinelle militaire, supportant généreusement leurs maux, se soutenant par l'espérance de l'avenir et insultant au démon leur adversaire. Ils adressoient tous au ciel les mêmes vœux : Seigneur, nous sommes entrés quarante dans la lice, soyons couronnés quarante. Qu'il n'en manque pas un seul à ce nombre ; ce nombre précieux, que vous avez honoré vous-même par un jeûne de quarante

jours (*Matth.* 4. 2.), ce nombre par lequel la loi est entrée dans le monde (*Exod.* 34. 28.). Le Prophète Elie, après avoir cherché le Seigneur par un jeûne de quarante jours, eut l'avantage de le voir (3. *Rois.* 19. 8.). Telle étoit la prière de nos saints. Un seul de la troupe, se laissant abattre par les maux, abandonna son poste, et causa une douleur infinie à ses compagnons; mais le Seigneur ne laissa pas leur prière sans effet, et les dédommagea de cette perte. Ils étoient surveillés par un garde qui se chauffoit dans un gymnase voisin. Cet homme avoit ordre d'observer ce qui se passeroit, et d'accueillir ceux des soldats qui, succombant au froid, voudroient se retirer; car on avoit imaginé de placer près de-là un bain d'eau chaude, lequel offroit un prompt secours à ceux qui changeroient de parti. C'étoit le juge qui avoit inventé cet artifice, afin d'ébranler la constance des martyrs, afin que ceux qui n'auroient pas la force de persévérer jusqu'au bout, pussent trouver un prompt remède à leurs maux; mais cette invention ne fit que montrer dans tout son jour la patience des martyrs. Car c'est moins celui qui manque du nécessaire, qui est ferme et patient, que celui qui supporte les peines au milieu des plaisirs qui s'offrent à lui en foule. Lorsque nos soldats intrépides étoient au fort du combat, leur gardien qui en observoit l'issue, fut témoin d'un spectacle extraordinaire; il vit des anges qui descendoient du ciel, et qui distribuoient de grandes récompenses aux combattans, comme de la part du Roi suprême. Ils négligèrent d'en donner à un seul qu'ils jugèrent indigne des honneurs célestes. Ce malheureux ne pouvant tenir davantage contre le froid, passa aussitôt du côté des ennemis. Triste spectacle pour les justes, de voir un soldat

déserteur, un brave fait prisonnier, une brebis de Jésus-Christ dévorée par le loup! Et ce qu'il y eut de plus triste encore, c'est qu'ayant perdu la vie éternelle, il ne trouva pas même la vie temporelle; car dès qu'il fut entré dans le bain d'eau chaude, sa chair tomba en dissolution. L'amour de la vie lui fit commettre un crime dont il ne tira aucun fruit. Le bourreau l'ayant vu perdre courage, abandonner son poste et courir au bain, quitta ses vêtemens pour aller se mettre à sa place; il se mêla parmi les martyrs, s'écriant avec eux: *Je suis chrétien.* Ce changement soudain les surprit, compléta leur nombre, et les consola en quelque manière de la perte de leur compagnon qu'il remplaçoit. Ainsi dans la mêlée on voit des soldats prendre aussitôt la place de ceux qui meurent à la première ligne, pour remplir les rangs et empêcher qu'ils ne s'affoiblissent; c'est ce que fit notre néophyte. Le prodige céleste lui ouvrit les yeux; il reconnut la vérité, eut recours au Seigneur, et fut mis au nombre des martyrs. Il renouvela l'exemple des apôtres. Judas déserta, Mathias prit sa place (*Act.* 1. 26.). Il fut imitateur de Paul qui, hier persécuteur, étoit aujourd'hui évangéliste (*Act.* 9. 21.). Sa vocation vint aussi d'en-haut. Il fut appelé *non de la part des hommes, ni par un homme* (Gal. 1. 1.). Il crut au nom de Jésus-Christ notre Seigneur: il fut baptisé en lui, non par un ministère étranger, mais par sa propre foi; non dans l'eau, mais dans son propre sang.

Dès que le jour parut, les martyrs qui respiroient encore furent livrés au feu, leurs cendres furent jetées dans le fleuve, afin que tous les élémens servissent à leur triomphe. Après avoir été éprouvés sur la terre, ils furent exposés

à l'air, ensuite jetés dans le feu, et l'eau reçut leurs cendres. On pouvoit donc leur appliquer ces paroles du Roi-Prophète : *Nous avons passé par l'eau et le feu, et vous nous avez enfin conduits dans un lieu de rafraichissement* (Ps. 65. 12.).

Ce sont les protecteurs de notre pays et de notre ville ; semblables à de fortes tours, ils nous défendent contre les attaques de nos ennemis. Ils ne se sont pas renfermés dans un même lieu, mais ils servent d'ornement à plusieurs contrées dans lesquelles ils se sont répandus. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'ils marchent étroitement unis ensemble, sans se séparer pour ceux qui les adoptent pour patrons Ils ne sont jamais ni en moindre nombre, ni en plus grand nombre : divisez-les en cent, ils ne seront pas plus de quarante ; réunissez-les en un, ils ne seront pas moins de quarante (1). Ils imitent la nature du feu, lequel passe à celui qui l'allume, se partage entre plusieurs, et se donne tout entier à chacun. C'est une grace abondante et inépuisable, c'est un secours toujours prêt pour les chrétiens, que cette assemblée de martyrs, cette armée de triomphateurs, ce chœur d'hommes qui glorifient Dieu. Quelle peine ne prendriez-vous pas pour trouver un seul saint qui voulût intercéder pour vous auprès du Très-Haut? En voici quarante qui élèvent pour vous leurs voix de concert. En quelque lieu que deux ou trois personnes soient assemblées au nom du Seigneur, il est au milieu d'elles (*Matth.* 18. 20.) ; peut-on douter qu'il ne soit au milieu de quarante ? Que celui qui est dans la

(1) J'ai traduit le grec tel que je l'ai trouvé, depuis *ce qu'il y a de surprenant ;* mais j'avoue que je n'entends pas bien la pensée de l'orateur.

peine, comme celui qui est dans la joie, aît recours aux saints dont nous célébrons la mémoire, afin que l'un soit délivré de ses maux, et que le bonheur de l'autre dure toujours. Ils écoutent les prières d'une femme pieuse, qui leur recommande ses enfans, qui leur demande le retour ou la santé de son mari. Mêlons nos prières avec celles de nos saints martyrs. Que les jeunes gens les imitent ; que les pères souhaitent d'avoir de pareils enfans ; que les mères prennent pour modèle la mère courageuse d'un de nos généreux athlètes. Cette femme voyant que les autres étoient presque morts, et que son fils, qui, plus robuste, avoit tenu contre le froid, étoit laissé par les bourreaux dans l'espérance qu'il pourroit changer de sentiment, le prit elle-même entre ses bras, et le mit sur le char qui conduisoit les autres au bûcher. Vraiment mère d'un martyr, elle ne versa pas d'indignes larmes, elle ne tint pas de discours rampans, qui pussent déshonorer cette grande cérémonie. Va, mon fils, lui dit-elle, achève ta glorieuse carrière avec ceux de ton âge, avec tes compagnons. Ne quitte point ton rang, ne parois point après les autres devant le Seigneur. O heureux rejeton d'une bonne racine ! Cette mère généreuse fit bien voir qu'elle avoit eu encore plus de soin d'alimenter son fils de saintes maximes, que de le nourrir de son lait. Ce fut ainsi qu'après l'avoir saintement élevé, une mère pieuse conduisit son fils au triomphe. Le démon se retira confus. Il avoit soulevé contre les martyrs tout ce qu'il y a de plus affreux, une nuit horrible, le vent le plus piquant, le froid le plus âpre, la nudité des corps, la rigueur du climat ; mais il trouva que leur vertu avoit triomphé de tout. Chœur sacré, saint bataillon, ar-

mée invincible, astres du monde, ornemens des églises, protecteurs du genre humain, puissans intercesseurs, prenez part à nos peines et appuyez nos prières. La terre n'a pas renfermé vos corps dans son sein, mais le ciel vous a reçus; les portes du paradis vous ont été ouvertes. C'étoit un spectacle digne de l'armée des anges, digne des patriarches, des prophètes, des justes, un spectacle, en un mot, pour le monde, pour les anges et pour les hommes, que des jeunes gens qui, dans la fleur de l'âge, lorsqu'on espère le plus de vivre, ont méprisé la vie temporelle, ont aimé le Seigneur plus que leurs parens et leurs enfans, ont glorifié Dieu dans leurs membres. Par leur constance admirable, ils ont relevé ceux qui étoient tombés, rassuré ceux qui balançoient, redoublé l'ardeur des fidèles; et, élevant tous ensemble un trophée à la Religion, ils ont reçu tous ensemble la couronne de justice, en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles!

Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DU MARTYR GORDIUS.

SOMMAIRE.

Après quelques réflexions générales sur les éloges des Saints comparés aux éloges profanes, l'orateur entre en matière. Un mot sur le pays dont Gordius étoit originaire (Césarée étoit sa patrie); un tableau frappant des persécutions; Gordius, centurion, abandonnant le service où il s'étoit distingué par sa force et par son courage, et se retirant dans le désert pour échapper aux persécuteurs; le même saint, après un certain nombre d'années, prenant le parti de revenir dans sa ville pour y confesser Jésus-Christ et y subir le martyre; son arrivée, lorsque tout le peuple étoit assemblé pour voir une course de chevaux; description de sa personne; sentiment des Chrétiens, des Juifs et des Gentils en le voyant; menaces et promesses qu'emploie le juge pour ébranler ce cœur qui reste inébranlable; conseils que lui donnent ses amis pour échapper à la mort; réponse magnanime de ce brave centurion, de ce généreux martyr; manière dont il meurt : tout cela, développé avec éloquence, compose le panégyrique du bienheureux Gordius.

C'est pour les abeilles une loi de la nature de ne jamais sortir de leurs ruches si leur roi ne les précède. Puis donc que je vois aujourd'hui pour la première fois le peuple du Seigneur accourir vers les fleurs célestes, vers les martyrs, je me le suis demandé à moi-même : Qui est-ce qui est son chef ? qui est-ce qui a excité tout ce

nombreux essaim ? qui est-ce qui a changé un hiver sombre en un printemps agréable ? C'est aujourd'hui pour la première fois que le peuple, abandonnant ses maisons comme les abeilles quittent leurs ruches, vient visiter en foule l'ornement du faubourg (1), cette lice auguste et brillante des martyrs. Puis donc que la merveille d'un martyr nous a appelés nous-mêmes en nous faisant oublier notre foiblesse, élevons la voix autant qu'il est en nous, et faisons entendre, pour ainsi dire, un doux murmure autour de la fleur des actions d'un homme généreux. Ce sera une action pleine de piété, et satisfaisante pour les chrétiens ici présens.

Les louanges qu'on donne au juste, nous disoit tout-à-l'heure le sage Salomon, *réjouissent le peuple* (Prov. 29. 2.). Toutefois j'examinois en moi-même quel pouvoit être le sens caché des paroles de l'auteur des proverbes. Veut-il dire que le discours fleuri et pompeux d'un orateur éloquent, lequel flatte les oreilles des auditeurs, réjouit le peuple qui admire la beauté des pensées, l'ordre dans lequel on les présente, et l'arrangement harmonieux des paroles ? Ce n'est pas là, sans doute, ce que veut dire Salomon, qui ne s'est jamais servi de ce genre de discours ; et il ne noùs engageroit pas à célébrer les louanges des saints en termes magnifiques, lui dont les écrits sont simples, sans faste et sans appareil. Quel est donc le sens de ses paroles ? Il veut dire assurément que le peuple est rempli d'une joie spirituelle au seul souvenir des actions mémorables des justes, que la simple exposition qu'on lui

(1) Les lieux et les chapelles consacrés aux martyrs étoient ordinairement hors de la ville, dans les faubourgs.

en offre allume en lui une sainte émulation qui l'excite à imiter ce qu'ils ont fait de bien. Oui, une simple histoire de ceux qui se sont signalés par la foi, sert de flambeau aux fidèles pour les faire entrer dans le chemin de la piété. Aussi dès que nous entendons le récit de la vie de Moïse, tracé par l'Esprit-Saint lui-même, nous nous sentons saisis, pour la vertu de ce grand homme, d'une admiration qui nous fait trouver heureuse et digne d'envie la douceur de son caractère. Quand on loue les princes et les héros du monde, on se fait une loi d'embellir et d'enfler leur éloge: quant aux justes, il suffit de la vérité des faits pour montrer l'excellence de leur vertu. Lors donc que nous exposons la vie de ceux qui se sont distingués par leur religion, nous glorifions avant tout le Maître par ses serviteurs ; nous honorons les justes en rendant témoignage à leurs mérites ; nous réjouissons le peuple en lui racontant leurs actions vertueuses. La vie de Joseph nous exhorte à la sagesse, l'histoire de Samson anime notre courage. L'école sacrée ne connoît point les règles des éloges ordinaires ; une exposition naturelle des actions des saints tient lieu d'éloge : il n'en faut pas davantage pour célébrer de pieux personnages et pour édifier les chrétiens qui désirent d'avancer dans la vertu.

La loi des éloges veut qu'on recherche la patrie de celui qu'on loue, qu'on remonte à son origine, qu'on raconte son éducation : pour nous, notre règle, en louant les saints, est de rejeter tout ce qui est étranger, et de ne faire mention que de leurs vertus personnelles. Je vous le demande, en suis-je plus illustre, si la ville où je suis né a terminé des guerres difficiles et importantes, a remporté d'éclatantes victoires sur les

ennemis ? Et si cette même ville est assez bien située pour n'avoir à souffrir ni des froids de l'hiver, ni des chauds de l'été ; si elle compte une grande multitude d'hommes ; si elle peut nourrir de nombreux troupeaux ; si enfin les chevaux y sont meilleurs qu'en aucun pays du monde, quelle utilité me revient-il de tout cela ? tout cela peut-il nous donner plus de vertu et de mérite ? Ce seroit s'abuser que de croire qu'on puisse louer un homme en racontant comment les sommets d'une montagne voisine s'élèvent au-dessus des nues et s'étendent au loin dans les airs. Lorsque les justes ont méprisé le monde entier, ne seroit-ce pas le comble du ridicule de les louer par quelques parties de ce même monde qu'ils ont dédaigné ? Le seul souvenir des saints suffit donc pour édifier continuellement l'Église : ils n'ont nul besoin de nos louanges, mais nous avons besoin de nous rappeler leurs actions pour nous servir de modèles. Comme le feu produit la lumière, et comme les parfums rendent une odeur agréable, ainsi une vie sainte procure nécessairement de grands avantages.

Toutefois, il seroit important de pouvoir saisir avec exactitude la vérité des faits passés. Ce n'est qu'une renommée assez incertaine qui nous a transmis le courage d'un illustre martyr dans les combats pour la foi ; et nous ressemblons en quelque sorte à un peintre qui, faisant la copie d'un tableau, doit s'éloigner beaucoup de l'objet original. De même, nous qui n'avons pas été témoins des actions du bienheureux Gordius, il est à craindre que nous n'altérions la vérité en les racontant. Mais puisque nous sommes arrivés au jour qui nous rappelle le souvenir d'un homme courageux, lequel a combattu avec distinction

pour rendre témoignage à Jésus-Christ, disons ce que nous avons pu apprendre de son histoire.

Il étoit originaire de Césarée ; et c'est ce qui doit nous le faire chérir davantage, parce qu'il a servi d'ornement à notre patrie. Les arbres qui portent de bons fruits relèvent le prix du terroir où ils sont plantés : ainsi Gordius, sorti du sein de notre ville, fait rejaillir une partie de sa gloire sur le pays qui lui a donné la naissance, et le fait jouir des fruits de sa piété. De quelque pays que viennent les fruits, on les trouve bons s'ils sont nourrissans et flatteurs au goût : cependant nous préférons ceux qui naissent dans nos contrées à ceux qui viennent de loin, parce qu'outre le plaisir qu'ils nous donnent, il semble encore qu'ils nous fassent honneur. Le bienheureux martyr se signala dans le métier des armes ; il eut des emplois considérables, et fut chef d'une compagnie de cent hommes : il se distingua parmi les guerriers de son temps par sa force et par son courage.

L'empereur qui régnoit alors (1) voulut étendre la dureté de son caractère tyrannique jusque sur l'Eglise à laquelle il suscita une violente persécution : il leva un bras sacrilége contre une religion fondée sur la parole divine. Des défenses sévères étoient affichées dans la place publique de Césarée et dans les quartiers principaux contre le culte rendu à Jésus-Christ : on menaçoit de faire mourir quiconque adoreroit le Fils de Dieu. On ordonnoit de se prosterner devant les idoles, d'honorer comme des divinités des pierres et des bois taillés en figures ; tous ceux qui contreviendroient devoient subir les derniers supplices.

(1) Cet empereur étoit Dioclétien ou Licinius ; on ne sait pas certainement lequel des deux.

Toute la ville étoit en trouble et en tumulte. On ravageoit les maisons des fidèles, on pilloit leurs biens; leurs corps étoient abandonnés aux bourreaux qui les déchiroient: les femmes étoient traînées dans les rues; on n'avoit nulle pitié pour la jeunesse, nul respect pour la vieillesse; des hommes innocens étoient traités comme des malfaiteurs. Les prisons regorgeoient de prisonniers. Les maisons les plus opulentes étoient désertes, les déserts étoient remplis de chrétiens qui s'y réfugioient. On ne leur reprochoit point d'autre crime que leur foi. Le fils dénonçoit son père, le père livroit son fils, le frère se déchaînoit contre son frère, l'esclave se soulevoit contre son maître. Toute la société étoit plongée dans une nuit profonde: la malice du démon aveugloit tellement les hommes, qu'ils ne se reconnoissoient plus les uns les autres. Les maisons de prières étoient renversées, les autels abattus, on n'offroit plus ni encens ni sacrifices; il n'y avoit pas même de lieu pour les y offrir. Une consternation morne régnoit partout. Les serviteurs de Dieu se voyoient chassés, toutes les assemblées pieuses se trouvoient dispersées. Les démons triomphoient. Tout étoit souillé de l'odeur et du sang des victimes.

Ce fut alors que notre généreux centurion, prévenant la sentence des tribunaux, jeta son baudrier (1), se condamna à un exil volontaire, renonça aux honneurs du monde, à ses biens, à ses parens, à ses amis, à ses serviteurs, aux jouissances de la vie, à tout ce que les hommes ont de plus précieux, pour aller se cacher dans le désert le plus profond, le plus inaccessible aux

(1) *Son baudrier*, qui étoit la marque distinctive du centurion.

humains: il préféra la compagnie des bêtes à celle des idolâtres; en cela fidèle imitateur du grand Elie. Ce Prophète voyant que l'idolâtrie régnoit tous les jours de plus en plus à Sidon, se retira sur la montagne de Choreb, où il s'enferma dans une caverne, tout occupé de Dieu, conversant avec l'Être suprême autant qu'il est possible à un mortel. Semblable au prophète, Gordius fuyant le bruit et le tumulte de la ville, l'agitation de la place publique, le faste des magistrats, les tribunaux, les calomniateurs, les acheteurs, les vendeurs, les menteurs, les parjures, les paroles déshonnêtes, les mauvaises plaisanteries, en un mot, tous les abus et tous les désordres qu'entraînent les grandes villes; Gordius, après avoir purifié ses yeux, ses oreilles, et surtout son cœur, pour se mettre en état de voir Dieu et de jouir de ce bonheur dès ici-bas, eut l'avantage de jouir de visions célestes, qui lui découvrirent des mystères cachés, sans le ministère des hommes, et l'esprit de vérité lui servant de maître.

Ayant réfléchi combien la vie présente est vaine, frivole, aussi peu solide qu'une ombre et un songe, il conçut un ardent désir de la félicité éternelle. Il sentit, comme un athlète, qu'il étoit suffisamment préparé pour le combat, par les jeûnes, les veilles, les prières, par une méditation continuelle des saintes Ecritures; il choisit donc le jour où toute la ville étoit rassemblée pour voir une course de chevaux faite en l'honneur de Mars, ou plutôt du démon ami de la guerre. Tout le peuple assistoit au spectacle; on y voyoit les Juifs et les Gentils; un grand nombre de Chrétiens, peu attentifs sur eux-mêmes, se mêloient parmi les profanes; et, sans se mettre en peine de se séparer de la société des méchans, ils considéroient

avec les autres la vîtesse des chevaux et l'adresse de leurs conducteurs. Les esclaves étoient ce jour-là en liberté, les enfans avoient interrompu leurs études, des femmes obscures et sans nom étoient confondues avec les hommes. Tout le cirque étoit rempli de spectateurs qui regardoient attentivement le combat des chevaux. Alors notre héros magnanime accourt du haut des montagnes vers l'amphithéâtre, sans être effrayé de la foule du peuple, sans faire attention à combien de bras ennemis il se livroit. Avec un cœur intrépide et des sentimens élevés, il traverse tous les rangs des spectateurs, comme si c'eût été une file de rochers ou d'arbres, et paroît au milieu du cirque, justifiant cette sentence des Proverbes : *Le juste est courageux comme un lion* (Prov. 28. 1.). Son intrépidité fut telle, que, se montrant dans l'endroit de l'amphithéâtre le plus remarquable, il cria de toutes ses forces et prononça d'un ton assuré ces paroles que plusieurs d'entre nous se souviennent encore d'avoir entendues : *Ceux qui ne me cherchoient pas m'ont trouvé ; je suis venu me présenter à ceux qui ne m'interrogeoient pas* (Is. 65. 1.). Il vouloit par-là signifier qu'il venoit se présenter au combat sans y être contraint, sans être épouvanté du péril ; à l'exemple de son divin Maître, qui se manifesta de lui-même aux Juifs, dont il n'eût pu être connu durant les ténèbres d'une nuit obscure.

Un spectacle aussi extraordinaire attiroit les yeux de toute l'assemblée. Le long séjour que Gordius avoit fait sur les montagnes, lui avoit donné un air sauvage : les cheveux hérissés, une barbe longue, un habit déchiré, la maigreur de tout son corps, un bâton qu'il portoit, une besace qui couvroit toutes ses épaules, imprimoient sur

toute sa personne je ne sais quoi d'horrible, en même temps que la grace divine qui brilloit au-dedans de lui se répandoit au-dehors et le rendoit vénérable. Dès qu'on sut qui il étoit, il s'éleva des cris confus de la part des sectateurs de la foi et des ennemis de la vérité : les uns applaudissoient de joie en voyant un de leurs compagnons, les autres animoient le juge contre lui, et le condamnoient d'avance à la mort. Tout étoit plein de cris et de tumulte. On ne songeoit plus ni aux chevaux, ni à leurs conducteurs ; l'appareil des chars n'étoit plus qu'un vain fracas. Tous les regards étoient arrêtés sur Gordius ; on ne vouloit voir que lui, on ne vouloit entendre que lui. Un murmure, tel que le vent en excite, se répandoit dans tout l'amphithéâtre et étouffoit le bruit de la course des chevaux. Lorsque les héraults eurent imposé silence, les instrumens cessèrent de retentir ; on n'écoutoit que Gordius, on ne regardoit que Gordius : on le traîna sur-le-champ devant le tribunal du juge qui présidoit au spectacle D'abord celui-ci interrogea Gordius avec assez de douceur ; il lui demanda qui il étoit, et d'où il étoit. Gordius déclara quelle étoit sa patrie, sa famille, l'emploi qu'il avoit eu dans l'armée, la cause de sa fuite, le motif de son retour : Je viens, dit-il, pour montrer combien peu je redoute vos édits, et pour signaler ma foi dans le Dieu en qui j'ai mis mon espérance. J'ai entendu dire que vous étiez le plus cruel des hommes ; j'ai donc cru que c'étoit l'occasion la plus favorable de remplir mes désirs. Ces paroles enflammèrent la colère du juge, et lui firent décharger sur Gordius tout le poids de sa fureur. Qu'on appelle, dit-il, des bourreaux. Où sont les lames de plomb ? où sont les fouets ? qu'on l'étende sur la roue, qu'on le tourmente sur le

chevalet ; qu'on prépare un cachot, les bêtes féroces, les flammes, un glaive, une croix. Que ce scélérat, ajouta-t-il, est heureux de ne pouvoir mourir qu'une fois! Au contraire, répliqua Gordius, que je suis malheureux de ne pouvoir mourir plusieurs fois pour Jésus-Christ! Le juge, déja féroce de son naturel, le devint davantage en voyant la confiance de cet homme. Il regarda comme un mépris la liberté de ses discours, la fierté de sentimens ; et plus il le voyoit intrépide, plus il s'aigrissoit, plus il étoit jaloux de triompher de sa constance en imaginant des tourmens nouveaux.

Mais Gordius levant les yeux au ciel, et affermissant son ame par les paroles sacrées des psaumes, disoit avec David : *Le Seigneur est mon secours ; je ne craindrai point les efforts des hommes* (Ps. 117. 6.), et encore : *Je n'appréhenderai aucuns maux, ô mon Dieu! parce que vous êtes avec moi* (Ps. 22. 4.). Ces paroles et d'autres semblables qu'il avoit apprises dans les divines Ecritures, animoient son courage. Il étoit si éloigné de craindre les supplices dont on le menaçoit, qu'il provoquoit même les bourreaux. Que tardez-vous ? leur disoit-il; qu'attendez-vous ? Déchirez mon corps, disloquez mes membres, faites-moi subir les tourmens que vous voudrez ; ne m'enviez pas un bienheureux espoir. Plus vous me ferez souffrir, plus vous me procurerez une grande récompense. Il y a un contrat entre le Seigneur et moi. Pour les plaies dont vous allez couvrir mon corps, il le revêtira d'une lumière éclatante au jour de la résurrection : pour les affronts, j'aurai des couronnes : pour la prison, j'aurai un paradis : pour la peine d'être confondu avec les malfaiteurs, j'aurai la société avec les anges. Semez beaucoup en moi, afin que je recueille davantage. Comme

donc on voyoit qu'il étoit impossible de le fléchir par la crainte des supplices, on eut recours aux caresses. Le démon pour l'ordinaire épouvante le lâche, amollit l'homme ferme. Le juge usa du même artifice. N'ayant pu effrayer Gordius par les plus violentes menaces, il essaya de le surprendre par des flatteries artificieuses. Il lui fit des promesses magnifiques, l'assura que le prince lui accorderoit de plus grandes faveurs encore, un grade distingué dans l'armée, des biens immenses, tout ce qu'il voudroit.

Ces promesses ne purent fléchir le bienheureux Gordius : il se moquoit de la folie du juge qui croyoit lui offrir des équivalens au royaume céleste. Voyant donc que tous ses efforts étoient inutiles, cet impie s'abandonne à toute sa fureur; il tire son épée, comme s'il eût représenté le bourreau; et souillant d'un meurtre son bras et sa langue (1), il condamne le saint martyr. Tout le peuple abandonna l'amphithéâtre, et vint en foule devant le tribunal. Tous ceux qui étoient restés dans les maisons en sortirent pour voir ce grand et superbe spectacle; spectacle qui causoit de l'admiration aux anges et à toutes les créatures, de la douleur et de la terreur aux démons. La ville se trouva déserte, parce que tous les habitans vinrent fondre comme des flots au lieu du martyre. Les hommes et les femmes de toute condition accouroient à l'envi. Les maisons demeurèrent sans gardiens, les boutiques des marchands restèrent sans être fermées, et les marchandises exposées dans la place publique. La ville n'étoit en sûreté que parce que tout le monde en étoit

(1) *Son bras*, en tirant son épée, comme s'il eût voulu le percer lui-même; *sa langue*, en prononçant la sentence.

sorti, de sorte qu'il n'y avoit personne qui pût faire de mauvaises actions. Les esclaves abandonnoient le service de leurs maîtres. Les citoyens et les étrangers étoient présens. Les vierges même eurent la hardiesse de se montrer aux regards des hommes. Les vieillards et les malades, malgré leur foiblesse, sortirent hors des murs. Cependant le bienheureux martyr, qui ne respiroit que pour la vie éternelle dont la mort alloit lui ouvrir l'entrée, étoit entouré d'une foule de ses amis et de ses proches, qui l'embrassoient en gémissant, qui lui faisoient leurs derniers adieux, et qui, versant des larmes amères sur son sort, le conjuroient de ne pas sacrifier la fleur de sa jeunesse, de ne pas renoncer à la lumière du jour, cette lumière si agréable. Quelques-uns cherchoient à l'éblouir par des raisons spécieuses. Reniez seulement de bouche, lui disoient-ils, et croyez au fond du cœur ce que vous voudrez. Ce n'est point aux paroles que Dieu fait attention, mais aux sentimens. Par-là vous adoucirez le juge sans offenser le Seigneur.

Notre pieux héros restoit ferme et inflexible, sans pouvoir être entamé par aucune attaque. Rien ne pouvoit ébranler sa constance. C'étoit la maison du sage bâtie sur le roc (*Matth.* 7. 24.), que ni les vents qui soufflent avec impétuosité, ni les pluies qui tombent du ciel, ni les torrens qui se précipitent des montagnes, ne sauroient renverser. Tel étoit Gordius, dont la foi en Jésus-Christ étoit appuyée sur un fondement inébranlable. Il voyoit des yeux de l'esprit le démon qui cherchoit à le séduire, qui excitoit l'un à verser des larmes, qui suggéroit à l'autre des paroles persuasives; il adressoit à ses amis qui pleuroient, cette parole du Sauveur: *Ne pleurez pas sur moi*

(*Luc.* 23. 28.); pleurez sur les ennemis de Dieu qui persécutent les chrétiens avec tant de fureur; qui, par les bûchers qu'ils allument contre nous, amassent contre eux-mêmes des trésors de flammes éternelles: *Cessez de pleurer et d'affliger mon cœur* (Act. 21. 13.). Je suis prêt, non-seulement à mourir une fois pour le nom de Jésus-Christ, mais à subir mille morts s'il étoit possible. Il répondit à ceux qui lui conseilloient de renier Jésus-Christ seulement de bouche : Une langue créée par Jésus-Christ ne peut se résoudre à blasphémer celui dont elle tient l'être. Nous croyons de cœur pour être justifiés, mais nous confessons de bouche pour être sauvés (*Rom.* 10. 10.). Le salut des guerriers est-il donc désespéré? Aucun centurion n'a-t-il été trouvé fidèle? Je me rappelle d'abord celui qui, au pied de la croix de Jésus-Christ, reconnoissant sa divinité par les prodiges qu'il opéroit, lorsque l'attentat des Juifs étoit encore tout récent, ne redouta point leur fureur, ne balança point à annoncer la vérité, confessa sans crainte que Jésus-Christ étoit vraiment le fils de Dieu (*Matth.* 27. 54.). Je sais qu'un autre centurion, durant le cours de la vie mortelle du Seigneur, reconnut qu'il étoit Dieu, souverain des puissances célestes; que, par un simple ordre adressé aux ministres de ses volontés, il pouvoit envoyer des secours à ceux qui en avoient besoin (*Matth.* 8. 8.). C'est au sujet de cet homme que le Seigneur disoit qu'il n'avoit point trouvé une foi aussi grande dans tout Israël. Le centurion Cornélius eut l'avantage de voir un ange (*Act.* 10. 3.), et d'obtenir enfin le salut par l'entremise du prince des apôtres. Ses aumônes et ses prières trouvèrent grace auprès de Dieu. Je voudrois être le disciple de ces centurions. Com-

ment renierai-je le Dieu que j'ai adoré dès mon enfance? un tel blasphème ne feroit-il pas trembler le ciel, ne couvriroit-il pas les astres de ténèbres? la terre voudroit-elle après cela me porter? *Ne vous y trompez pas, on ne peut se moquer de Dieu* (Gal. 6. 7.). Il nous juge par notre propre bouche (*Luc.* 19. 22.); c'est par nos paroles qu'il nous justifie, c'est par nos paroles qu'il nous condamne. N'avez-vous pas lu cette terrible menace du Seigneur? *Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux* (Matth. 10. 33.). Pourquoi me conseillez-vous d'user de dissimulation? pourquoi voulez-vous que j'aie recours à un tel artifice? Est-ce pour gagner quelques jours? mais je perdrois l'éternité toute entière. Est-ce pour fuir les douleurs du corps? mais je serois privé de voir les biens des justes. C'est une folie manifeste de se perdre avec art, d'employer l'artifice et la ruse pour se procurer des peines éternelles. Pour moi, voici le conseil que je vous donne: si vous pensez mal, revenez à des sentimens de piété; si vous dissimulez pour vous accommoder à la conjoncture, *renoncez au mensonge, et parlez selon la vérité* (Eph. 4. 25.). Dites que *le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu son Père* (Phil. 2. 10 et 11.). Cette parole sera prononcée par toutes les langues, lorsque *tout genou fléchira au nom de Jésus, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.* Tous les hommes sont mortels, peu sont martyrs. N'attendons pas l'heure de notre mort, mais passons de la vie à la vie. Pourquoi attendre un trépas naturel, qui est sans fruit, sans avantage, commun aux hommes et aux brutes? Tout être qui vient à la vie par la génération, est usé par le temps, détruit par la maladie, emporté par

une mort inévitable. Puis donc qu'il vous faut absolument mourir, procurez-vous la vie par la mort. Faites-vous un mérite de la nécessité. N'épargnez pas une vie qu'il faudra nécessairement perdre. Quand les biens terrestres seroient éternels, on devroit toujours en faire le sacrifice pour obtenir les biens célestes. Mais s'ils sont passagers et d'une nature bien inférieure, c'est une folie de témoigner pour eux tant d'empressement, et de nous priver par-là du bonheur que nous avions droit d'espérer.

Après que le saint martyr eut parlé de la sorte, et qu'il se fut muni du signe de la croix, il s'avança au supplice sans changer de couleur, sans que la sérénité de son visage fût aucunement altérée. On eût dit qu'il alloit, non tomber en la puissance des bourreaux, mais se déposer lui-même entre les mains des anges, pour qu'ils reçussent son ame au sortir de son corps, et qu'ils la transportassent, comme celle de Lazare, dans la vie bienheureuse. Qui pourroit exprimer les cris de tout le peuple! Le tonnerre fit-il jamais entendre un bruit aussi horrible que celui qui s'éleva alors dans le ciel? C'est ici la lice où combattit ce généreux athlète. C'est aujourd'hui le jour où il offrit cet admirable spectacle, dont le temps n'a pu encore effacer la mémoire, dont l'habitude n'a pu affoiblir l'idée, dont les événemens postérieurs n'ont pu surpasser le mérite. Plus on regarde le soleil, plus on l'admire: ainsi le souvenir de Gordius est pour nous toujours récent. *La mémoire du juste sera éternelle* (Ps. 111. 7.), et parmi les habitans de la terre tant que la terre subsistera, et dans le royaume des cieux, et auprès du juste Juge, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

LETTRES

CHOISIES

DE S. BASILE-LE-GRAND.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

Les lettres de St. Basile sont célèbres dans l'histoire de l'Eglise. Elie du Pin, habile critique du dernier siècle, les regardoit comme ce qu'il y avoit peut-être de plus curieux et de plus savant dans toute l'antiquité ecclésiastique. « Elles » sont écrites, dit-il, avec une pureté, une noblesse, une » éloquence inimitables, et contiennent une infinité de cho- » ses. On y voit toute l'histoire de son temps écrite sans » prétention, les différens caractères des esprits, les inté- » rêts contraires de chaque parti, les motifs qui les fai- » soient agir les uns et les autres, et les intrigues qu'ils » mettoient en usage. L'état des Eglises d'Orient et d'Occi- » dent y est dépeint avec des traits naturels. Un grand » nombre de questions de doctrine, de discipline et de mo- » rale y sont décidées avec beaucoup d'habileté et de pru- » dence. Il y a plusieurs lettres de consolation et d'exhorta- » tion qui sont très-édifiantes et très-fortes ; et celles mêmes » qui ne sont que de complimens sont pleines de pensées » non moins ingénieuses que solides. » J'ajoute à ces réflexions, qu'on est étonné, en voyant ce grand nombre de lettres (on en compte plus de trois cent cinquante) écrites à une multitude de personnes de différens états, et sur une infinité d'affaires ecclésiastiques de diverses espèces, qu'un homme chargé du gouvernement d'une grande Eglise, avec la santé la plus frêle, ait pu étendre son attention et ses soins sur les grands intérêts des Eglises d'Orient et d'Occident, sans négliger ceux des particuliers, et principalement ceux de ses amis ; qu'il ait pu suffire à tous ces détails qui pour-

roient effrayer l'homme le plus oisif et le plus robuste : tant il est vrai que l'activité de l'esprit supplée à tout, fournit à tout, et qu'une grande ame se rend maîtresse du corps qu'elle anime ! Parmi ces lettres, j'ai choisi surtout celles qui sont faites pour plaire dans tous les temps et à toutes sortes de personnes, celles qui peuvent être des modèles d'une politesse ingénieuse et d'une sensibilité affectueuse, qui offrent une gaîté décente, de la sérénité et du calme au milieu des peines et des infirmités, en un mot, celles qui peignent le mieux le caractère de celui qui les a écrites. J'ai mis à la tête toute sa correspondance avec le rhéteur Libanius ; on y verra comment deux hommes d'esprit, qui avoient conservé de l'amitié et de l'estime l'un pour l'autre malgré la différence de religion, se louent sans fadeur, se font quelques reproches sans aigreur, badinent avec décence, font, pour ainsi dire, assaut d'esprit et de politesse. Les anciennes et nouvelles éditions suivent différens systèmes pour l'ordre des lettres ; pour moi, je n'en ai suivi aucun, et je les ai placées presque au hasard, avec l'attention seulement qu'il y eût quelque variété. Chaque lettre a son court sommaire, précédé de deux chiffres romains, qui annoncent l'ordre numéral de la lettre ; le premier, dans l'édition des Bénédictins, le second, dans celle de Morel.

BASILE A LIBANIUS.

CCCXXXV—CXLII. Saint Basile avoit étudié à Constantinople sous le rhéteur Libanius, qui étoit né dans le paganisme, et qui y resta toujours attaché. Ce rhéteur avoit beaucoup de réputation et de mérite. Ils demeurèrent toujours unis, malgré la différence de religion, et ils entretinrent un commerce de lettres, comme on le voit par celles qui suivent. Saint Basile avoit tant de confiance dans la probité de Libanius, qu'il lui envoyoit le plus de Cappadociens qu'il pouvoit pour être instruits à son école. Il lui en envoie, et lui en recommande un dans la lettre suivante.

J'AI honte de vous envoyer les Cappadociens les uns après les autres, de ne pouvoir persuader tous nos jeunes gens à la fois de s'appliquer à l'é-

tude de l'éloquence et des lettres, et de se mettre sous votre discipline pour profiter de vos instructions. Mais comme il est impossible de les trouver tous ensemble disposés à choisir ce qui leur convient, je vous les envoie à mesure que je les persuade, et je crois leur rendre le même service qu'à un homme pressé par la soif que je conduirois à une fontaine d'eau pure. Celui qui va maintenant vous joindre, ne tardera pas à être recommandable par lui-même, quand il aura été quelque temps à votre école. Il n'est maintenant connu que par son père, à qui la régularité de ses mœurs, les grandes places qu'il occupe, ont fait un nom parmi nous. C'est un de mes plus chers amis. Je ne puis mieux reconnoître l'amitié qu'il a pour moi, que de rendre son fils votre disciple, avantage que ne peut trop estimer quiconque sait distinguer le mérite.

LIBANIUS A BASILE.

CCCXXXVI—CXLIII. Cette lettre est la réponse à la précédente. Libanius annonce à saint Basile l'arrivée de son Cappadocien : il le félicite de la sagesse et des talens qu'il a montrés dès son jeune âge, et du genre de vie qu'il a embrassé.

Il y a déjà quelque temps que le jeune Cappadocien est arrivé. C'est un avantage qu'il soit né en Cappadoce, et de la plus illustre famille : mais il m'a apporté une lettre de l'incomparable Basile; qu'est-ce qui pouvoit plus m'intéresser? moi qui vous ai oublié, à ce que vous dites, je vous respectois quoique vous fussiez encore fort jeune, quand je vous voyois le disputer aux vieillards en

sagesse, et cela dans une ville le centre des plaisirs; quand je vous voyois avoir fait déjà de grands progrès dans l'éloquence. Depuis que vous crûtes nécessaire de faire un voyage à Athènes, et que vous eûtes déterminé Celse à vous y suivre, je félicitois celui-ci de son étroite amitié avec vous. Lorsque vous fûtes retourné dans votre patrie, je me disois à moi-même: Que fait maintenant Basile? quel genre de vie a-t-il embrassé? suit-il le barreau à l'exemple des anciens orateurs? où enseigne-t-il l'éloquence aux enfans des premières familles? On m'apprit que vous étiez entré dans une bien plus excellente route, que vous songiez à plaire à Dieu sans penser à amasser des richesses: j'enviai votre bonheur et celui des Cappadociens; je vous estimai heureux, vous d'avoir su prendre un tel parti, et les Cappadociens de posséder un citoyen de votre mérite.

Nota. J'ai supprimé la seconde partie de cette lettre, comme étant obscure et peu intéressante.

BASILE A LIBANIUS.

CCCXXXVII—CXLIV. C'est pour recommander deux Cappadociens aux soins de Libanius que saint Basile lui écrit. La lettre est pleine de cette politesse ingénieuse qui loue finement et sans fadeur celui qui le mérite.

Voici un autre Cappadocien que je vous envoie, qui est aussi un de mes enfans: la place où je suis les rend tous mes enfans adoptifs. Sur ce pied-là il doit être regardé comme frère du précédent, et nous devons en prendre le même soin, moi qui lui tiens lieu de père, et vous qui serez son maître, s'il est possible que vous ayez des égards par-

ticuliers pour ceux qui viennent de ma part. Je dis *s'il est possible ;* car je suis persuadé que vous êtes le même pour tous ceux qui écoutent vos leçons, et que là-dessus vos plus anciens amis n'ont aucun privilége. Il suffira au jeune homme, avant que l'âge lui ait donné de l'expérience, d'être compté parmi vos disciples. Renvoyez-le-nous tel, qu'il remplisse notre attente et qu'il réponde à votre réputation dans l'art de la parole. Il amène avec lui un jeune homme de son âge, qui a la même passion pour l'éloquence. Il est de bonne famille, et m'est également cher. Je me flatte que vous le traiterez aussi bien que les deux autres, quoiqu'il soit beaucoup moins riche.

LIBANIUS A BASILE.

CCCXXXVIII—CXLV. Cette lettre est la réponse de Libanius à saint Basile : elle renferme une louange très-fine et très-délicate de la lettre de celui-ci. Le rhéteur annonce le plus noble désintéressement, en disant qu'il prend autant de soin des pauvres qui ne donnent rien, que des riches.

Je sais que vous m'écrirez souvent : *Voici un autre Cappadocien que je vous envoie.* Vous m'en enverrez, je suis sûr, un bon nombre, parce que vous faites de perpétuels éloges de moi, et que par-là vous excitez les pères et les enfans. Mais je ne dois pas vous taire ce qui est arrivé à votre agréable lettre. J'avois avec moi plusieurs personnages distingués qui ont été dans les charges, entr'autres l'admirable Alypius, cousin du fameux Hiéroclès. Quand on m'eut remis votre lettre, et que je l'eus parcourue tout bas : Je suis vaincu, disois-je tout haut d'un air riant et satis-

fait. De quelle défaite parlez-vous, me demandèrent ceux qui étoient présens, et pourquoi n'êtes-vous pas fâché si vous êtes vaincu? J'ai été vaincu, leur répondis-je, en fait de lettres gracieuses: Basile est le vainqueur; Basile est mon ami, et c'est ce qui cause ma joie. A ces mots, ils témoignèrent qu'ils vouloient être eux-mêmes juges de la victoire. Alypius lut votre lettre, les autres l'écoutèrent: il fut décidé d'une voix unanime, que je ne m'étois pas trompé. Le lecteur gardoit votre lettre, il vouloit l'emporter, sans doute pour la faire voir à d'autres, et il ne la rendit qu'avec peine. Ecrivez-moi donc toujours de pareilles lettres, et soyez toujours vainqueur. Une telle défaite sera pour moi une victoire. Au reste, vous avez raison de penser que nos leçons ne s'achètent pas avec de l'argent. Quand on ne peut pas donner, il suffit qu'on puisse recevoir. Pour moi, si je rencontre quelqu'un qui soit pauvre, mais passionné pour l'éloquence, je le préfère aux riches. Quand j'étois jeune, je n'ai pas trouvé des maîtres de ce caractère; mais rien n'empêche que je ne vaille mieux de ce côté. Qu'aucun pauvre n'hésite donc à venir ici, pourvu qu'il possède l'envie et la facilité du travail.

BASILE A LIBANIUS.

CCCXXXIX—CXLVI. St. Basile badine agréablement sur les louanges que Libanius a prodiguées à sa dernière lettre: il prétend ne point mériter ces louanges. Il lui envoie un nouveau disciple.

Que ne peut point dire un rhéteur, et un rhéteur tel que vous? On sait que le propre de son art est

de faire paroître petit ce qui est grand, et de donner une grande idée des plus petites choses. C'est ainsi que vous venez d'en user à mon égard. Une lettre misérable, telle que vous devriez la traiter vous autres qui écrivez avec tant de délicatesse, une lettre qui ne vaut pas mieux que celle que vous avez entre les mains, vous la vantez au point de vous dire vaincu par elle, et de me céder la gloire de bien écrire ! Vous faites à peu-près comme ces pères qui, pour se divertir, laissent leurs enfans s'applaudir de la victoire qu'ils leur ont cédée. Par cet artifice, ils ne se font point tort à eux-mêmes, et ils entretiennent l'émulation de leurs enfans. En vérité, on ne peut rien imaginer de plus agréable que ce que vous m'avez écrit pour vous amuser. C'est à peu-près comme si Polydamas ou Milon (1) n'osoient entrer en lice avec moi pour la lutte ou pour le pugilat. J'ai eu beau chercher, je n'ai pu trouver d'exemple qui exprime bien ma foiblesse. Ceux qui aiment les hyperboles admireront plus le jeu que vous vous êtes permis en vous abaissant jusqu'à moi, que si vous aviez fait naviguer un Xerxès sur le mont Athos (2). Pour nous, nous n'avons de commerce qu'avec Moïse, Elie, et d'autres saints hommes, qui nous présentent leur doctrine dans un langage barbare. Nous prêchons leurs maximes, dont le

(1) Polydamas et Milon, deux athlètes fameux dont il est parlé dans le discours sur la lecture des livres profanes.

(2) Athos, montagne de Thrace, les autres disent de Macédoine. On sait que Xerxès, dans son expédition contre les Grecs, la fit percer pour y faire entrer la mer et y faire passer sa flotte. Cette entreprise exécutée avoit laissé une grande idée de la puissance de ce prince. *Un Xerxès*, le grec dit *un barbare.* Personne n'ignore que les Grecs appeloient barbare tout ce qui n'étoit pas grec.

sens est aussi admirable que les expressions en sont grossières. Vous pouvez le remarquer par ce que je vous écris; car le temps m'a fait oublier ce que j'ai appris de vous. Ecrivez-moi toujours, mais choisissez des sujets qui, en faisant paroître votre habileté, ne me fassent pas rougir. Je vous ai envoyé le fils d'Anysius, que je regarde comme mon propre fils. Or, s'il est mon fils, il ressemble à son père, c'est-à-dire qu'il est aussi pauvre que moi. Vous devez m'entendre, étant un rhéteur aussi habile.

LIBANIUS A BASILE.

CCCXL—CXLVII. Libanius répond à la lettre de saint Basile : il lui dit que tous ses efforts pour décrier la lettre précédente, n'ont fait que produire une lettre qui ne lui est pas inférieure; que, quoi qu'il fasse, il n'est pas en lui de mal écrire.

QUAND vous auriez médité long-temps sur le meilleur moyen d'appuyer ce que je vous ai écrit touchant votre lettre, vous n'auriez pu mieux réussir qu'en m'écrivant ce que vous venez de m'écrire. Vous me donnez le nom de rhéteur, et vous dites que l'art du rhéteur est de faire paroître petit ce qui est grand, et grand ce qui est petit; que j'ai voulu par ma lettre montrer que la vôtre est belle, quoiqu'elle ne soit pas belle, quoiqu'elle ne vaille pas mieux que la dernière; qu'en général vous n'avez aucun talent pour l'éloquence, ayant oublié ce que vous en aviez appris auparavant, et les livres que vous avez à présent entre les mains ne pouvant la donner: et tout en voulant nous persuader cela, vous avez fait une lettre

dont vous dites beaucoup de mal, mais qui est si belle, que ceux qui étoient avec moi sautoient de joie en la lisant. Je suis donc étonné que, voulant détruire votre première lettre par la dernière, vous l'ayez même embellie par la ressemblance qu'on a trouvée entre toutes les deux. Avec le dessein que vous aviez, vous auriez dû faire une lettre inférieure, afin de décrier la précédente. Mais, sans doute, il n'étoit pas dans votre nature de blesser la vérité: or, vous l'auriez blessée en affectant d'écrire mal, et en ne suivant pas votre talent. Prenez donc garde aussi de blâmer ce qui mérite d'être loué, de crainte qu'on ne vous mette au nombre des rhéteurs, si vous vous efforcez de faire paroître petit ce qui est grand en effet. Continuez de lire ces livres dont le sens, dites-vous, est aussi admirable que la diction en est grossière; personne ne vous en empêche: mais les traces de nos livres, qui étoient autrefois les vôtres, sont encore et seront toujours gravées dans votre mémoire, tant que vous vivrez; et quoique vous en négligiez l'étude, le temps ne pourra jamais les effacer de votre esprit.

LIBANIUS A BASILE.

CCCXLI—CXLVIII. Libanius se plaint du silence de saint Basile, qui avoit interrompu leur commerce épistolaire: il le prie de lui écrire, en lui témoignant l'estime qu'il faisoit de ses lettres.

Vous ne m'avez pas encore pardonné ma faute, ce qui me fait trembler en vous écrivant. Que si vous m'avez pardonné, pourquoi ne m'écrivez-vous pas, ô le meilleur des hommes? Si vous con-

servez quelque chagrin, ce qui est fort éloigné de tout caractère raisonnable, et principalement du vôtre, pourquoi vous qui prêchez aux autres qu'il ne faut point garder sa colère jusqu'au coucher du soleil, la gardez-vous pendant plusieurs soleils? Peut-être que vous avez voulu me punir, en me privant de vos paroles plus douces que le miel. N'en usez pas de la sorte, ô mon généreux ami! soyez plus complaisant à mon égard, et faites-moi jouir de vos lettres, qui me sont plus précieuses que l'or.

BASILE A LIBANIUS.

CCCXLII—CXLIX. Toute cette lettre roule sur une allégorie de la rose, et des épines dont elle est environnée. Saint Basile compare les lettres de Libanius à des roses, et les reproches qu'il y insère à des épines.

Ceux qui aiment les roses, comme font tous ceux qui aiment ce qui est beau, ne se fâchent point contre les épines dont la rose est accompagnée. Il me souvient d'avoir entendu quelqu'un, soit qu'il parlât sérieusement ou pour se divertir, qui disoit que, comme les peines légères ne font que réveiller l'amitié, les épines dont la nature a environné les roses, sont autant d'aiguillons qui ne font que redoubler l'ardeur qu'on a de les cueillir. Il n'est pas nécessaire que je fasse l'application de de ces épines et de ces roses à votre lettre, qui par sa douceur a été pour moi la fleur de la rose, m'a fait goûter tout le charme du printemps, et dont les plaintes et les reproches sont comme autant d'épines. Mais ces épines me font plaisir; elles ne font qu'enflammer davantage mon amitié pour vous.

LIBANIUS A BASILE.

CCCXLIII—CL. Libanius fait un bel éloge de l'éloquence de saint Basile, en disant que cette éloquence lui étoit naturelle, tandis que lui, Libanius, étoit obligé, pour entretenir la sienne, de lire tous les jours les grands modèles.

Si ce que vous m'écrivez n'est que l'expression d'un talent brut, que seroit-ce donc si vous vouliez le polir? Nuls ruisseaux ne sont comparables aux fleuves d'éloquence qui coulent naturellement de votre bouche. Pour nous, si nous n'étions arrosés tous les jours, il ne nous resteroit qu'à garder le silence.

BASILE A LIBANIUS.

CCCLIV—CLI. Il s'excuse sur la crainte et sur le défaut d'habileté, de ce qu'il lui écrit rarement : il se plaint de la paresse de Libanius, qui écrivoit si bien, et à qui les lettres coûtoient si peu.

Si je vous écris rarement, la crainte et mon défaut d'habileté en sont cause. Mais vous, comment pourrez-vous justifier votre silence opiniâtre? Quand on se rappelle que vous passez votre vie dans l'exercice de l'éloquence, peut-on ne pas attribuer à de l'oubli pour moi votre paresse à m'écrire? Celui qui parle aisément doit écrire aisément; et si avec le talent de parler il n'écrit pas, il est clair qu'il ne le fait que par dédain ou par oubli. Je me vengerai de votre silence par un salut. Je vous salue donc, ô mon respectable ami: écrivez-moi, si vous le jugez à propos; ne m'écrivez point, si vous le trouvez plus commode.

LIBANIUS A BASILE.

CCCXLV—CLII. On voit par cette lettre toute l'estime que Libanius faisoit de saint Basile, de ses discours et de ses lettres : il lui fait un reproche obligeant, de ce que, dans une circonstance, il avoit refusé de l'instruire.

J'AI plus besoin de m'excuser de n'avoir pas commencé depuis long-temps à vous écrire, que de commencer aujourd'hui. Je suis toujours le même qui accourois avec tant d'empressement lorsque vous parliez en public, qui prêtois l'oreille avec tant de plaisir aux paroles qui couloient de votre bouche, qui étois si charmé de vous entendre, qui ne me retirois qu'avec peine, en disant à mes amis: Cet homme est bien supérieur aux filles d'Achéloüs (1); il charme comme elles, et il ne nuit pas comme elles: ou plutôt, ses beaux discours, loin d'être nuisibles, sont fort utiles à ceux qui les écoutent. Puisque je pense ainsi de vous, que je suis persuadé de votre amitié, et que je passe pour avoir quelque facilité à parler, ce seroit une extrême paresse de ne pas vous écrire avec confiance, d'autant plus que ce seroit me faire tort à moi-même. Car je ne doute nullement que, pour une lettre courte et mal faite, je n'en reçoive de vous une aussi longue qu'agréablement écrite, et que vous ne craigniez à l'avenir de me faire une nouvelle injure. Cette parole, j'en suis sûr, va soulever bien des personnes, qui me réfuteront par des faits, et qui s'écrieront:

(1) Filles d'Achéloüs, ou sirènes, connues dans la fable pour perdre les navigateurs qu'elles charmoient par leurs chants.

Basile a-t-il jamais fait injure à qui que ce soit? c'est comme si l'on accusoit Eaque, Minos et son frère (1). Pour moi, je consens que vous me surpassiez dans tout le reste; mais peut-on vous connoître sans ressentir des mouvemens de jalousie, et n'est-il pas évident que vous avez fait une faute à mon égard? Si je vous la rappelle, empêchez les personnes de s'indigner et de crier. On ne vous a jamais demandé une grace facile à accorder qu'on ne l'ait obtenue; et moi je vous ai demandé une grace sans pouvoir l'obtenir. Que vous demandois-je donc? nous promenant souvent ensemble dans le prétoire, je vous priois de m'aider de vos lumières pour saisir la profondeur de l'enthousiasme d'Homère. S'il n'est pas possible, vous disois-je, de pénétrer tout son art, faites-m'en du moins comprendre une partie. Je vous marquois l'endroit où, les Grecs étant malheureux, Agamemnon cherche à adoucir par ses présens celui qu'il a offensé. Ce discours vous faisoit rire; et ne pouvant disconvenir que vous pouviez m'obliger si vous vouliez, vous ne le vouliez pas. Trouvez-vous que j'aie tort de me plaindre, vous et tous ceux qui sont fâchés que je vous reproche de m'avoir fait injure?

(1) Eaque, Minos et Rhadamanthe son frère étoient recommandables pendant leur vie par une grande équité, et furent choisis, après leur mort, pour être juges des enfers.

LIBANIUS A BASILE.

CCCXLVI—CLIII. Libanius renvoie à saint Basile quelques disciples qu'il lui avoit confiés : les sentimens de sa lettre suffisent pour montrer qu'il étoit parfaitement honnête homme.

Vous jugerez par vous-même si les jeunes gens que vous m'avez envoyés ont profité avec moi pour l'éloquence. Quelque peu de fruit qu'ils aient retiré de mes leçons, votre amitié pour moi, j'en suis sûr, vous le fera paroître considérable. Il est un avantage que vous préférez à l'éloquence, je veux dire la sagesse, et l'attention de ne pas se livrer à des plaisirs déshonnêtes ; vous verrez qu'ils ont eu grand soin de se le procurer, et que dans leur conduite ils ont songé, comme il convenoit, à ne pas faire honte à celui qui les a envoyés. Recevez donc votre bien, et applaudissez à des jeunes gens dont la pureté des mœurs fait votre gloire et la mienne. Vous exhorter à les chérir, ce seroit exhorter un père à chérir ses enfans.

LIBANIUS A BASILE.

CCCXLVII—CLIV. Libanius avoit besoin d'un certain nombre de petites poutres ; il les demande d'un ton agréable à St. Basile qui pouvoit les lui fournir.

Tout évêque est d'un tel caractère qu'il est fort difficile d'en rien tirer. Comme vous êtes plus

prudent que les autres, cela me fait d'autant plus craindre de ne pas obtenir ma demande. J'ai besoin d'un certain nombre de petites poutres : un autre rhéteur se seroit servi d'un terme plus magnifique; il auroit moins cherché à se faire entendre qu'à se faire admirer. Pour moi je m'exprime tout simplement, et je vous dis que, si vous ne m'envoyez pas les poutres dont j'ai besoin, je serai exposé aux injures de l'air.

BASILE A LIBANIUS.

CCCXLVIII—CLV. Saint Basile accorde à Libanius sa demande ; mais il lui prouve agréablement que la définition qu'il avoit donnée d'un évêque convenait beaucoup mieux à un rhéteur.

Si le verbe (1) dont vous avez forgé le mot avec lequel vous caractérisez un évêque, et que vous avez puisé dans les sources abondantes de Platon, si ce verbe, dis-je, signifie faire du gain, examinez, je vous prie, si le mot nous convient plus à nous que vous percez d'un trait si piquant dans votre lettre, qu'à la nation des rhéteurs qui font métier de vendre des paroles. Quel est l'évêque qui ait jamais trafiqué de discours, qui ait exigé un salaire de ses disciples ? Vous mettez en vente des paroles, comme on y met des gâteaux et d'autres marchandises. Vous voyez que vous avez donné de l'humeur à un vieillard qui se venge. Au reste, j'envoie à un rhéteur pompeux autant

(1) Ce verbe étoit *gripizein*, d'où Libanius avoit forgé l'adjectif *dusgripistos*.

de poutres (1) qu'il y avoit de Spartiates qui ont combattu aux Thermopyles. Elles sont toutes d'une bonne longueur, et capables, comme dit votre Homère, de donner beaucoup d'ombre. Le fleuve Alphée s'est engagé à me les rendre (2).

LIBANIUS A BASILE.

CCCXLIX—CLVI. Libanius badine sur les jeunes Cappadociens que lui envoyoit saint Basile ; il les représente comme un peu bruts; mais il s'engage à les polir par ses leçons.

Vous ne cesserez donc jamais, mon cher Basile, de remplir le temple des Muses de vos Cappadociens, qui se sentent fort des frimas et des neiges de leur pays. Peu s'en faut qu'ils ne m'aient rendu Cappadocien moi-même, en me chantant sans cesse ces paroles : *Je vous adore*. Mais il faut le souffrir puisque Basile le veut. Au reste, soyez persuadé que j'étudie bien le caractère de vos jeunes gens, et que, par le langage noble et poli de ma Calliope, je les changerai au point que des ramiers sauvages vous paroîtront comme des colombes.

(1) *Autant de poutres....* Sans doute trois cents ; car on sait que les Spartiates qui périrent tous au passage des Thermopyles, étoient au nombre de trois cents.

(2) *Le fleuve Alphée s'est engagé à me les rendre.* Tour agréable pour dire qu'il les lui envoie sans exiger qu'il les lui rende.

BASILE A LIBANIUS.

CCCL—CLVII. Saint Basile répond à Libanius sur le même ton de plaisanterie. Il représente la Cappadoce comme très-incommode pendant l'hiver, puisque la neige oblige tous les habitans de s'enterrer dans leurs maisons.

VOTRE chagrin est un peu passé; souffrez que ce soit là le début de ma lettre. Je vous permets de vous railler de notre pays: mais pourquoi n'avoir fait mention que des neiges et des frimas, lorsque vous aviez contre nous tant d'autres matières à raillerie? Je vous dirai, mon cher Libanius, pour vous faire bien rire, que j'ai écrit cette lettre sous une couverture de neige. En la recevant, vous sentirez combien elle est froide : elle vous exprimera assez bien l'état de celui qui vous l'envoie, qui est maintenant renfermé dans son repaire sans oser jeter les yeux au dehors. Nos maisons ressemblent à des sépulcres : nous y sommes enterrés jusqu'à ce que revienne le printemps, qui rendra des morts à la vie, et nous redonnera, comme aux plantes, une nouvelle existence.

BASILE A LIBANIUS.

CCCLI—CLVIII. Libanius avoit prononcé, dans un grand concours de monde, une harangue qui avoit été fort applaudie : saint Basile le prie de la lui envoyer ; il marque la plus grande envie de la lire.

PLUSIEURS de ceux qui viennent de votre part et que j'ai vus, admirent votre talent pour l'éloquen-

ce. Ils m'ont dit que vous aviez paru avec le plus grand éclat; qu'on ne songeoit dans toute votre ville qu'à Libanius qui devoit parler; que tout le monde accouroit en foule; que tous les âges et toutes les conditions montroient le plus vif empressement pour vous entendre; que les hommes les plus constitués en dignité, que les militaires occupant les premiers grades, que les simples artisans, que les femmes mêmes ne vouloient pas être privées du plaisir d'assister à votre harangue. Quel est donc le sujet du discours qui a attiré tant de monde, qui a réuni une assemblée si brillante? On m'a rapporté que vous aviez fait le portrait du fâcheux (1). Envoyez-moi, je vous conjure, un chef-d'œuvre qui a été si applaudi, afin que j'y applaudisse moi-même. Moi qui loue Libanius sans voir ses ouvrages, que ne ferai-je pas quand j'aurai entre les mains ce qui lui a mérité tant de louanges?

LIBANIUS A BASILE.

CCCLII—CLIX. Libanius envoie sa harangue à saint Basile, et témoigne combien il redoute le jugement d'un aussi grand orateur.

Je sue de tout mon corps en vous envoyant le discours que vous m'avez demandé. Eh! comment n'éprouverois-je pas une extrême inquiétude en soumettant mon ouvrage à la critique d'un hom-

(1) Libanius, dans sa harangue, fait parler un homme d'une humeur fâcheuse, qui se plaint amèrement d'avoir épousé une femme babillarde.

me qui, par ses talens rares pour l'éloquence, est capable d'effacer l'abondance de Platon et la force de Démosthène? Pour moi, je ne me regarde auprès de vous que comme un moucheron comparé à un éléphant. Je pense donc et je frémis quand je pense au jour où vous examinerez ma production: peu s'en faut que mon esprit ne s'égare.

BASILE A LIBANIUS.

CCCLIII—CLX. Nous avons encore, parmi les ouvrages de Libanius, la harangue dont St. Basile fait un grand éloge dans cette lettre. Je l'ai lue; elle m'a paru agréablement écrite. Il y a de l'action et des pensées ingénieuses; mais, ainsi que dans ses autres ouvrages, point de grands traits d'éloquence. Libanius avoit plus d'esprit que de génie; il ne montre jamais cette abondance de Platon et cette force de Démosthène qu'il admiroit avec raison dans saint Basile.

J'ai lu, ô le plus habile des hommes! la harangue que vous m'avez envoyée, et je l'ai admirée au-delà de tout ce que je saurois dire. O muses et écoles d'Athènes, que vous enseignez de grandes choses à vos élèves! quels fruits ne recueille-t-on point, pour peu qu'on ait de commerce avec vous? ô source intarissable, quels hommes ne deviennent point ceux qui y puisent? Il me sembloit, en vous lisant, voir votre fâcheux lui-même s'entretenir avec une babillarde. Il n'y a que Libanius sur la terre qui ait le talent de composer un discours plein d'ame et de chaleur, qui puisse animer et vivifier la parole.

LIBANIUS A BASILE.

CCCLIV—CLXI. Libanius annonce combien il est sensible aux louanges de saint Basile; il le prie de lui envoyer son discours contre l'ivrognerie : c'est l'homélie que j'ai traduite, et qui se trouve dans ce volume.

Je crois maintenant mériter toutes les louanges qu'on me donne; et puisque Basile me loue, il me semble que je suis au-dessus de tout le monde. Fier de votre suffrage, je puis marcher la tête haute, et montrer l'orgueil d'un présomptueux qui méprise le reste du genre humain. Je désire fort de voir votre discours contre l'ivrognerie. Je ne prétends pas en faire un grand éloge d'avance; je dis seulement que, quand je le verrai, il m'apprendra l'art d'écrire.

LIBANIUS A BASILE.

CCCLV—CLXII. Cette lettre est la réponse à la précédente. Saint Basile avoit envoyé à Libanius le discours qu'il lui avoit demandé. Ce rhéteur l'avoit lu avec tant de plaisir, l'éloquence lui avoit paru si attique, qu'il demande à saint Basile s'il étoit à Césarée ou à Athènes : il représente la rhétorique même qui fait l'éloge du discours et de l'orateur.

Habitez-vous Athènes, mon cher Basile, et vous êtes-vous oublié vous-même? Les citoyens de Césarée n'ont pu, sans doute, vous entendre. La Rhétorique dont j'ai dicté les leçons n'étoit pas

accoutumée à ces prodiges de l'art. Frappée de la beauté et de la nouveauté de vos expressions, comme si elle eut parcouru des routes escarpées et nouvelles, elle sembloit me dire : Mon père, ce n'est pas là ce que vous avez enseigné. Cet homme est Homère, c'est Platon, c'est Aristote, c'est Susarion (1) qui savoit tout. Voilà ce que me dit de vous la Rhétorique. Je voudrois mériter de votre part d'aussi belles louanges.

BASILE A LIBANIUS.

CCCLVI—CLXIII. Saint Basile loue délicatement Libanius, et montre combien il étoit embarrassé de répondre à ses lettres.

C'EST un vrai plaisir pour moi de recevoir de vos lettres, mais c'est une vraie peine quand vous exigez que j'y réponde. Eh ! que pourrois-je écrire à un homme qui parle si bien le pur langage d'Athènes ? sinon que je fais profession et que je m'applaudis d'être le disciple de simples pêcheurs.

(1) Je n'ai trouvé nulle part quel étoit ce Susarion dont Libanius fait un si grand éloge.

LIBANIUS A BASILE.

CCCLVII. Les trois lettres suivantes sont tirées des monumens de l'Eglise grecque, t. 2, p. 96 et 97, et ne se trouvent pas dans les anciennes éditions. La première, qui n'est qu'un fragment, est de Libanius. Il loue le badinage noble et grave de son ami. On ne sait pas la peine que lui avoit causée une de ses lettres, et qu'il le prie de dissiper.

Pourquoi Basile a-t-il été fâché d'écrire une lettre que je puis dire être un vrai modèle de bonne philosophie? C'est vous-même qui nous avez appris à badiner, mais à user d'un badinage noble et grave, tel qu'il convient à un vieillard. Je vous en conjure au nom de l'amitié et de nos études communes, dissipez la peine que m'a causée votre lettre. . . . .

LIBANIUS A BASILE.

CCCLVIII. Il regrette d'être séparé de son cher Basile. Il le plaint d'avoir été abandonné par Alcimus, abandon que lui fera supporter la douceur de son caractère.

O temps heureux, où nous étions tout l'un pour l'autre? Maintenant nous sommes cruellement séparés. Pour vous, vous avez retrouvé une société qui vous convient; mais moi, je n'ai rencontré personne qui vous ressemble. J'apprends qu'Alcimus montre dans la vieillesse l'audace du jeune âge, qu'il vole à Rome, et qu'il vous laisse l'em-

barras d'être avec des enfans. Comme vous êtes naturellement doux, vous le supporterez sans peine, puisque même vous ne vous êtes pas fait une peine de m'écrire le premier.

BASILE A LIBANIUS.

CCCLIX. St. Basile témoigne combien il désireroit d'aller trouver son cher Libanius. Il se plaint agréablement de son silence et l'invite à lui écrire.

Vous qui avez renfermé dans votre esprit tout l'art des anciens, vous vous taisez, et vous ne daignez pas même nous faire part dans des lettres de ce que vous savez. Pour moi, si l'art de Dédale étoit sûr, je me ferois des ailes comme à Icare pour voler vers vous (1). Mais, comme il ne seroit pas sage d'exposer de la cire au soleil, au lieu des ailes d'Icare, je vous envoie des paroles écrites, qui vous témoignent toute mon amité. La nature de la parole est de manifester au-dehors les sentimens du cœur. Vous faites de la parole ce que vous voulez ; et avec un si grand talent vous gardez le silence ! Faites passer jusqu'à nous, je vous en conjure, les sources abondantes qui coulent de votre bouche.

(1) Personne n'ignore la fable de Dédale, qui fit pour lui et pour son fils Icare des ailes qu'il attacha avec de la cire, et la chute malheureuse d'Icare, qui s'approcha trop près du soleil.

A SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

XIX—III. Saint Basile s'excuse d'avoir tardé à répondre à la lettre de son ami ; il s'en prend au porteur même de la lettre qui étoit parti avec trop de précipitation : il se plaint que ses lettres sont trop courtes.

Il m'est venu dernièrement une lettre de vous, qui est bien de vous. Je l'ai reconnue moins au caractère de l'écriture qu'au style de la lettre. Elle renfermoit peu de mots et beaucoup de sens. Je ne vous ai pas fait aussitôt réponse, parce que j'étois absent pour lors, et que votre messager, après avoir donné la lettre à un de mes amis, est parti sans m'attendre. Pierre vous entretiendra de ma part. Il acquittera pour moi une dette de l'amitié ; et ce sera une occasion pour vous engager à me récrire. Cela ne doit pas vous coûter infiniment ; car en général toutes les lettres que vous m'envoyez sont fort laconiques.

AU MÊME.

XIV—XIX. Il apprend à son ami la résolution qu'il a prise de renoncer au commerce et au bruit du monde, pour vivre désormais dans la retraite. Belle description d'une solitude propre pour la vie contemplative.

Mon frère Grégoire m'ayant écrit qu'il désiroit depuis long-temps de me rejoindre, et ayant ajouté que vous aviez pris la même résolution, je

me suis vu si souvent trompé par vous, que je n'ose plus croire que vous ayez une véritable envie de venir. D'ailleurs, mille raisons m'ont empèché de rester pour vous attendre. Il faut que je parte pour le Pont (1), où, s'il plaît à Dieu, je mettrai fin à mes courses. J'ai enfin renoncé aux vaines espérances que j'avais de vous voir, ou plutôt aux songes s'il faut dire la vérité : car j'approuve fort celui qui a dit que les espérances étoient les songes d'un homme qui veille. Je me retire donc dans le Pont pour y trouver un genre de vie particulier. Dieu m'y a fait découvrir une demeure parfaitement conforme à mon caractère ; une demeure réellement telle que nous l'imaginions dans nos momens de loisir pour nous amuser. C'est une montagne fort élevée, couverte d'une vaste et sombre forêt, arrosée vers le Septentrion par des eaux fraîches et limpides. Au pied de la montagne, s'étend une grande plaine, continuellement engraissée par les eaux qui viennent des hauteurs. La forêt qui l'entoure naturellement par une infinité d'arbres de toute nature, forme une espèce de palissade. L'île de Calypso, tant vantée par Homère, n'est rien en comparaison. Peu s'en faut que ce ne soit une île, puisqu'elle est enfermée de toutes parts. Elle est coupée dans deux de ses côtés par des vallées profondes. Un fleuve qui tombe d'un précipice, coule à son troisème côté, et lui sert d'un rempart inaccessible. De l'autre, une spacieuse montagne, jointe à la vallée par des chemins tortueux et impraticables, en interdit l'entrée. Il n'y a qu'un seul endroit, dont nous sommes les maîtres, par

(1) Le Pont, province de l'Asie mineure aussi bien que la Cappadoce.

où l'on puisse approcher. L'habitation est sur une éminence, laquelle est une sorte de tour ou de guérite, d'où la plaine se découvre à la vue, et d'où l'on aperçoit le fleuve dont les eaux se répandent tout autour. Cet aspect, à mon avis, cause autant de plaisir que le fleuve du Strymon (1) aux Amphipolitains. Encore ce dernier coule si tranquillement, ses eaux font si peu de bruit, qu'on a de la peine à lui donner le nom de fleuve: au lieu que le nôtre est plus rapide qu'aucun des fleuves que je connoisse. Son cours est rendu plus impétueux par un rocher voisin, d'où il se précipite dans un gouffre profond. C'est pour moi et pour tout autre un spectacle des plus agréables, outre que les habitans en retirent de grands avantages, et qu'il nourrit une quantité prodigieuse de poissons. Pourquoi parler des douces vapeurs qui sortent de la terre, ou du bon air que le fleuve fait respirer ? Un autre admirerait peut-être la variété des fleurs ou le concert des oiseaux ; mais moi je n'ai pas le temps de m'occuper de pareilles bagatelles. Le plus grand avantage de ce lieu, c'est qu'outre qu'il produit, par son heureuse situation, toutes sortes de fruits en abondance, le plus flatteur pour moi est le repos et la tranquillité qu'on y goûte. J'y trouve une retraite entièrement éloignée du tumulte de la ville, où l'on ne rencontre absolument que quelques chasseurs qui se joignent quelquefois à nous : car ce pays offre encore le plaisir de la chasse. On n'y voit cependant, comme dans le vôtre, ni ours, ni loups, ni autres bêtes féroces ; il ne

(1) Le Strymon séparoit la Macédoine de la Thrace. Il prenoit sa source au mont Hémus, et alloit se rendre dans un golfe de la mer Egée, auprès d'Amphipolis, ville de Thrace, sur les confins de la Macédoine.

nourrit que des cerfs, des chèvres sauvages, des lièvres, et autres animaux semblables. Croyez-vous que je sois assez dépourvu de raison, pour préférer à un séjour si délicieux votre retraite de Tibérine (1) qui n'est qu'une horrible fondrière? Pardonnez-moi donc le désir que j'ai de m'y fixer. Alcméon mit fin à ses courses lorsqu'il eut rencontré les Echinades.

A OLYMPIUS.

IV—CLXIX. Olympius avoit envoyé des présens considérables à saint Basile, qui faisoit profession d'une pauvreté austère. Il les refuse d'une manière fine et agréable.

QUE faites-vous, ô mon admirable ami? vous voulez bannir de ma solitude la pauvreté qui m'est chère, la pauvreté mère de la sagesse. Si elle pouvoit parler, elle vous accuseroit de violence, et vous diroit : Je voulois demeurer avec un homme qui applaudît à Zénon (2), lequel ayant tout perdu dans un naufrage, ne proféra que des paroles généreuses : *Courage*, dit-il, *Fortune, tu nous réduis à porter un simple manteau;* avec un homme qui fait un grand mérite à Cléan-

(1) Tibérine, pays de Cappadoce, dans lequel étoit situé le bourg d'Arianze, où St. Grégoire avoit un bien. Arianze étoit voisin de la ville de Nazianze.

(2) Zénon, de la ville de Citium dans l'île de Cypre, chef de la secte des Stoïciens : jeté à Athènes par un naufrage, il regarda toute sa vie cet accident comme un grand bonheur. Cléanthe, fils de Phanias et natif d'Epire, fut son disciple; Diogène, de la ville de Sinope, philosophe cynique fort connu.

the de s'être loué pour tirer de l'eau d'un puits, afin de gagner de quoi vivre et de quoi payer ses maîtres ; avec un homme qui ne cessa jamais d'admirer Diogène, lequel était si jaloux de se borner à ce que demande la nature, qu'il jeta sa tasse, en voyant un enfant qui se baissoit pour puiser de l'eau dans le creux de sa main. Voilà les reproches que vous adresseroit la Pauvreté, notre bonne amie, que vous voudriez bannir par vos présens magnifiques. Elle ajouteroit même quelques menaces : Si je vous surprends encore ici, diroit-elle, je me vengerai de vous avec mes armes, je ferai voir que vous avez mené par le passé la vie voluptueuse des Siciliens et des Romains. En voilà assez sur ce chapitre. Je suis bien aise d'apprendre que vous vous occupez de votre santé, que vous prenez des remèdes. Je souhaite qu'ils vous soulagent : vous avez une ame si belle, qu'elle mérite bien le secours d'un corps sain et exempt d'infirmités.

AU MÊME.

XII—CLXXI. Il reproche agréablement à Olympius sa paresse, et le prie de lui écrire plus souvent.

AUPARAVANT vous nous écriviez quelques mots, maintenant vous ne nous écrivez plus rien. Vous parliez peu d'abord, avec le temps vous êtes devenu absolument muet. Reprenez, je vous prie, votre ancienne méthode. Nous ne nous plaindrons plus du style laconique de vos lettres. Les plus courtes nous seront infiniment précieuses, comme étant le gage d'une grande affection. Ecrivez-nous seulement.

A THÉODORA, QUI FAISOIT PROFESSION D'UNE VIE RETIRÉE ET RÉGULIÈRE.

CLXXIII—CCCII. Cette lettre contient les plus belles maximes de morale, et peut servir de modèle à ceux qui aspirent à la perfection évangélique.

L'INCERTITUDE où je suis si mes lettres parviennent jusqu'à vous, me rend paresseux à vous écrire. La perfidie des messagers fait tomber les lettres en mille autres mains, surtout au milieu des troubles qui agitent à présent le monde. J'attends donc que vous me fassiez de vives plaintes, et que vous me pressiez de vous écrire, pour m'assurer si mes lettres vous sont rendues. Mais, soit que je vous écrive ou que je garde le silence, je me fais une loi de conserver au fond de mon cœur le souvenir de votre personne, et de demander pour vous à Dieu la grace que vous puissiez achever votre carrière, et arriver au but que vous vous être proposé. Ce n'est pas une petite entreprise que de remplir avec fidélité tous ses engagemens. Tout le monde peut embrasser un état de vie conforme aux maximes évangéliques; mais je connois peu de personnes qui remplissent exactement jusqu'aux plus simples devoirs de leur profession, et qui ne négligent aucune des règles de l'Evangile. Parler avec sobriété, avoir les yeux purs comme Jésus-Christ le demande, travailler des mains pour plaire à Dieu, se servir de ses pieds et des autres membres de son corps selon l'ordre que le Créateur a établi, être mo-

deste dans ses vêtemens, circonspect dans le commerce des hommes, manger uniquement pour le besoin, retrancher le superflu dans ses possessions: ces préceptes, ainsi présentés, paroissent peu de chose; mais l'expérience nous apprend que la pratique exige de grands efforts. Et cette humilité parfaite, qui nous fait oublier l'éclat de notre naissance, qui empêche de nous applaudir des avantages naturels du corps ou de l'esprit, d'être fiers de la bonne opinion que les autres ont de notre mérite: cette vertu n'est-elle pas essentielle à la vie évangélique, aussi bien qu'une tempérance soutenue, l'assiduité dans la prière, la compassion pour les maux de ses semblables, l'empressement à soulager les pauvres, la modestie des sentimens, la contrition du cœur, la pureté de la foi, l'égalité d'ame dans la mauvaise fortune, le souvenir perpétuel des jugemens de Dieu et de son tribunal redoutable, devant lequel nous paroîtrons tous bientôt, et dont peu de personnes songent à se représenter les suites?

A PALLADIUS.

CCXCII—CCCLXXXVI. Il le félicite de ce qu'il s'étoit fait baptiser depuis peu : il lui parle des avantages du baptême, et l'exhorte à en profiter par une vie régulière.

Dieu a rempli la moitié de mes désirs en me faisant voir notre chère sœur votre épouse; il ne tient qu'à lui de suppléer le reste et de mettre le comble à ses dons en m'accordant la faveur de vous voir vous-même. Je le désire plus que jamais depuis que j'ai appris de quel honneur insigne

vous avez été gratifié, en vous revêtant de cette robe immortelle qui couvre notre nature, qui détruit la mort dans notre chair, qui absorbe ce qu'il y a en nous de mortel. Puis donc que le Seigneur par sa grace vous a admis dans sa famille, qu'il a effacé tous vos péchés, qu'il vous a ouvert le royaume des cieux, qu'il vous a montré le chemin qui conduit à la béatitude céleste, je vous exhorte, vous qui vous distinguez de tous les autres par votre prudence, d'estimer cette grace autant que vous le devez, de garder fidèlement ce trésor spirituel, de conserver avec tout le soin possible le dépôt du Roi suprême, afin que vous puissiez un jour le lui rendre tout entier, paroître devant lui brillant dans la splendeur des justes, n'ayant ni tache, ni ride, sans avoir souillé en aucune manière votre habit d'immortalité, sanctifié dans tous vos membres, comme doit l'être celui qui s'est revêtu de Jésus-Christ. *Vous tous*, dit saint Paul, *qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez été revêtus de Jésus-Christ* (Gal. 3. 27.). Que tous vos membres soient donc saints, dignes de recevoir une robe sainte et brillante.

A ATHANASE, ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE.

LXXXII—LI. Belle comparaison de la mer agitée avec l'Eglise divisée par un schisme qui la déchire. Saint Basile propose à Athanase un moyen de réunir plusieurs évêques orthodoxes qui étoient en division.

Lorsque j'envisage l'état présent des affaires, et que je vois les embarras qui retiennent comme

dans des entraves toute ardeur pour le bien, je désespère absolument de nous-mêmes; mais lorsque je pense à votre fermeté et à votre sagesse, lorsque je fais attention que le Seigneur vous a placé au milieu de nous comme un médecin pour remédier aux maux des Eglises, je reprends courage, je me rassure, et je conçois de meilleures espérances. Toute l'Eglise est en désordre: votre prudence ne peut l'ignorer. Du haut de votre esprit sublime, comme d'une tour, vous voyez tout ce qui se passe; vous voyez, comme sur une vaste mer, des navires qui voguent ensemble, poussés par les flots qui sont violemment agités, faire naufrage, et parce qu'une cause étrangère soulève la mer avec violence, et parce que les navigateurs dans leur trouble s'embarrassent mutuellement et se brisent eux-mêmes. Je n'entreprends pas d'expliquer la comparaison: vous êtes trop éclairé pour qu'il soit besoin que j'en dise davantage, et d'ailleurs les circonstances ne me permettent point de parler librement. Où trouverons-nous un pilote assez habile pour nous diriger dans une navigation aussi périlleuse, un homme qui ait assez de crédit auprès du Seigneur pour le réveiller et obtenir de lui qu'il commande aux vents et à la mer? peut-on en choisir un autre que celui qui s'est exercé dès son enfance dans les combats pour la foi? Puis donc que tous les partisans de la vérité désirent sincèrement que les orthodoxes communiquent ensemble et se réunissent, je vous exhorte à écrire à tous une lettre qui nous marque ce que nous devons faire. Les évêques souhaitent que vous ouvriez les conférences sur la réunion des orthodoxes: mais comme leur conduite passée pourroit vous les rendre suspects, voici le parti que je vous pro-

pose, mon très-religieux père. Envoyez-moi les lettres que vous écrirez aux évêques, soit par quelque personne sûre, soit par le ministère de notre cher frère Dorothée. Je ne remettrai vos lettres qu'autant que je serai sûr qu'on y fera réponse. Si j'y manque, je consens que vous ne me le pardonniez jamais (*Gen.* 43. 9.). Or cette promesse n'engageoit pas plus fortement le fils de Jacob qui la faisoit à son père, que moi qui vous la fais à vous notre père spirituel. Si vous désespérez de réussir, permettez-moi du moins de m'en charger, puisque je le fais à bonne intention, par un pur motif de la paix, et pour réunir entre eux tous les orthodoxes, puisque c'est-là uniquement ce qui m'engage à prendre cet emploi et cette médiation.

A HÉLIE, GOUVERNEUR DE PROVINCE.

XCIV—CCCLXXXII. Saint Basile avoit commencé de construire dans Césarée un grand édifice qui pouvoit être utile à l'état et à l'Église ; ses ennemis vouloient l'empêcher de continuer cet ouvrage : il écrit au gouverneur de la province pour se justifier sur ce bâtiment ; il le prie de ne pas écouter les autres calomnies qu'on débitoit à son sujet.

J'AUROIS bien voulu me rendre auprès de votre personne, afin que mes calomniateurs ne se prévalussent pas de mon absence : mais puisque mes maux, redoublant plus que jamais, m'en ont empêché, je me vois forcé de vous écrire. Il y a quelque temps que me trouvant près de vous, j'avois fort envie de vous faire le détail de ma conduite, et de vous entretenir des affaires de

l'Église. Je me retins, croyant que ce seroit une chose inutile et un zèle déplacé, d'aller donner de nouvelles inquiétudes à un homme déjà accablé de tant d'affaires. D'ailleurs, je dirai la vérité, je craignais de me voir réduit à blesser la délicatesse de votre conscience par le récit de nos disputes, à vous scandaliser, vous qui servez Dieu avec une piété si exemplaire, et qui attendez la récompense du zèle que vous montrez pour la Religion. Oui, si nous vous engagions dans nos affaires, à peine auriez-vous le temps de respirer et de vaquer à celles de l'état. Ce seroit obliger un pilote qui conduit un navire neuf au milieu d'une violente tempête, de le charger de nouvelles marchandises, au lieu de le soulager d'une partie de sa charge. C'est pour cela, à ce qu'il me semble, que notre grand prince nous abandonne le gouvernement de l'Eglise; il sait que ce soin nous regarde particulièrement. Je demanderois volontiers à ceux qui vous obsèdent et qui abusent de votre bonne foi, quel tort nous faisons à l'état, et si ses intérêts sont lésés le moins du monde par le gouvernement ecclésiastique : à moins qu'on ne dise que c'est offenser les droits de l'empire, de bâtir et d'orner une église magnifique en l'honneur de Dieu, d'y joindre une demeure honnête pour l'évêque, et des logemens moins considérables pour les autres ministres des autels, logemens dont vous pouvez vous servir vous-même vous et votre suite. Quel mal faisons-nous en bâtissant des hospices pour les étrangers qui passent, ou qui, tombant malades, ont besoin d'être secourus ; en leur procurant, dans leurs maladies, des personnes pour les servir, des médecins, des bêtes de somme, des conducteurs? Il faut absolument ajouter les arts, ceux qui sont nécessaires

pour vivre, et ceux qui aident à passer la vie avec quelque douceur. Il faut encore des ateliers pour diverses manufactures. Tous ces bâtimens embellissent la ville et font honneur au gouverneur lui-même, à qui on en attribue la gloire. Ce n'est point, sans doute, par ce motif que vous avez enfin consenti à nous gouverner. Vous pouvez, sans le secours de personne, rétablir des édifices que le temps a démolis, remplir d'habitans les déserts, et changer les solitudes en des villes peuplées. Toutefois ne doit-on pas honorer et considérer, plutôt que persécuter et outrager, celui qui vous seconde dans ces opérations? Et ne croyez pas que je vous parle de desseins chimériques : nous avons déjà mis la main à l'œuvre, et on apporte de toutes parts des matériaux. Dans ce qui précède, je me suis justifié envers le gouverneur. Je ne parlerai pas de ce que j'aurois pu vous dire comme à un chrétien et à un ami qui s'intéresse à ce qui me regarde; je ne répondrai pas aux reproches de mes adversaires, parce que ma lettre est déjà trop longue, et qu'il n'y auroit pas de sûreté à confier mes raisons au papier. Cependant, de peur qu'avant que nous ayons pu vous joindre, vous ne vous laissiez ébranler par la calomnie, et que votre amitié pour moi ne se ralentisse, je vous conseille de faire ce que fit un jour Alexandre. On accusoit un de ses amis; il écoutoit d'une oreille les accusations, et il bouchoit l'autre avec le doigt, montrant par-là qu'un juge équitable ne devoit point se laisser prévenir par les calomniateurs, mais qu'il falloit réserver une partie de son attention pour écouter l'apologie des absens.

A EUSÈBE, ÉVÊQUE DE SAMOSATE.

XXX—VII. Il lui expose les raisons qui l'ont empêché de l'aller trouver, quelqu'envie qu'il en eût, la rigueur du froid, les maladies, les affaires, la mort de sa mère. Les Eglises étoient toujours dans l'agitation : il reconnoît que c'est aux prières d'Eusèbe que celles de Néocésarée et d'Ancyre devoient leur tranquillité.

Si je voulois vous mander un détail de toutes les raisons qui m'ont empêché de vous voir jusqu'à ce jour, quelque envie que j'en eusse, il faudroit vous écrire une longue histoire. Je ne parle ni de mes maladies fréquentes, ni de la rigueur de la saison, ni de l'embarras continuel des affaires, causes qui ne vous sont pas inconnues et dont je vous ai déjà fait part. Ma mère étoit mon unique consolation ; je viens de la perdre pour mes péchés. Et n'insultez pas à ma foiblesse en me voyant gémir à mon âge sur l'état d'orphelin ; mais pardonnez-moi d'être inconsolable de la perte d'une personne que rien ne peut remplacer dans le monde. Je suis donc retombé malade, condamné de nouveau à garder le lit, abandonné de presque toutes mes forces, et attendant, pour ainsi dire, ma dernière heure à chaque instant. La situation des Eglises n'est guère meilleure que la mienne ; elles ne voient luire aucun rayon d'espérance, et les choses vont tous les jours de mal en pis. Néocésarée et Ancyre ont vu enfin des successeurs de leurs évêques morts ; jusqu'à présent elles sont tranquilles. Ceux qui ne nous veulent pas de bien n'ont pu rien encore entreprendre contre nous

de ce que leur haine et leur animosité leur suggéroient. Nous en attribuons visiblement la cause à vos prières pour ces Eglises. Ainsi ne vous lassez point de prier pour elles et de fléchir le Seigneur. Saluez de ma part ceux qui ont été jugés dignes de seconder votre zèle.

AU MÊME.

CXXXVIII—VIII. Il lui fait une vive peinture de l'état où la maladie l'avoit réduit : il lui parle des affaires de plusieurs Eglises, sur lesquelles il lui demande réponse : il finit par se recommander à ses prières.

DANS quels sentimens croyez-vous que j'aie été en recevant votre lettre? Si j'avois voulu suivre le premier mouvement qu'elle m'inspiroit, j'aurois volé vers vous; mais la foiblesse qui m'attachoit au lit étoit si grande, que, bien loin de voler, je ne pouvois pas même me remuer. Il y avoit cinquante jours que j'étois malade, lorsque j'ai été visité par notre très-cher et excellent frère Elpidius. La fièvre m'a entièrement usé; le peu de matière qu'elle trouvoit dans un corps décharné, qui ressemble à une mèche desséchée par le feu, m'a fait tomber dans une longue foiblesse et dans une langueur importune. Le foie, mon ancien mal, se joignant à tous les autres, m'a empêché de prendre aucune nourriture, a chassé le sommeil de mes yeux, m'a conduit jusque sur les bords du tombeau, et ne m'a laissé qu'autant de vie qu'il en falloit pour sentir mes douleurs. J'ai usé d'eaux naturellement chaudes, et j'ai employé les remèdes des médecins : le mal

a été supérieur à tout. Peut-être que l'habitude le rendra supportable, mais il n'est pas d'homme assez ferme pour résister à ses premières violences. Le plus grand chagrin que me cause ma longue maladie, c'est qu'elle me prive de l'avantage d'aller vous joindre. Or je sais par moi-même de quel plaisir je suis privé, quoique l'année précédente je n'aie fait que goûter du bout du doigt le miel si doux de votre Eglise (1. *Rois.* 14. 27.). J'avois bien des choses importantes à vous communiquer; et je souhaitois avec passion de vous voir pour m'éclaircir sur mes doutes. Il m'est impossible de trouver ici un ami sincère, un ami qui ait vos lumières et cette expérience acquise par de longs travaux dans l'Eglise, pour me donner des conseils dans les conjonctures présentes. Ce que je pourrois vous mander d'ailleurs n'est pas de nature à être mis dans une lettre; voici seulement ce que je puis vous écrire en toute sûreté. Le prêtre Evagre, fils de Pompeianus d'Antioche, qui s'étoit transporté dans l'Occident avec le bienheureux Eusèbe, est revenu de Rome. Il nous demande une lettre entièrement conforme à l'écrit dont on l'a chargé, nous rapportant la nôtre, comme si elle ne plaisoit pas aux docteurs de ce pays: il demande encore qu'on y envoie au plus tôt des hommes de confiance, afin qu'on ait occasion de se voir réciproquement. Ceux de Sébaste, qui pensent comme nous, et qui ont découvert le poison caché dans la doctrine d'Eustathe, implorent notre assistance. Icone étoit autrefois la première ville de Pisidie après la capitale; elle est maintenant métropole d'une province composée des débris de plusieurs autres. Elle m'invite à me rendre chez elle pour y nommer un évêque, parce que Faustin est mort. J'aurois donc

eu besoin d'aller moi-même vous consulter, pour savoir si je dois me charger d'ordinations étrangères, la réponse que je dois donner aux habitans de Sébaste, et ce que je dois penser des conseils d'Evagre: mais ma mauvaise santé m'empêche de pouvoir vous joindre. Si vous avez quelqu'un qui doive bientôt venir ici, envoyez-moi, je vous conjure, des réponses sur tous ces chefs : sinon, demandez à Dieu qu'il m'inspire ce qui peut lui être le plus agréable; priez pour moi et engagez le peuple à joindre ses prières aux vôtres, afin que les jours ou les heures qui restent de mon pélerinage soient entièrement consacrés au service et à la gloire du Seigneur.

A L'ÉGLISE DE NÉOCÉSARÉE.

XXVIII—LXII. L'Eglise de Néocésarée, qu'avoit gouvernée St. Grégoire surnommé le Thaumaturge, venoit de perdre son évêque : saint Basile écrit à cette Eglise pour la consoler de la perte de son pasteur, et pour l'engager à en choisir un autre digne de le remplacer, qui maintienne son peuple dans la foi orthodoxe. Il fait un assez long et très-bel éloge du pontife qui venoit de mourir.

La perte que vous venez d'essuyer, demanderoit que je fusse dans votre ville pour rendre au saint prélat les derniers devoirs avec vous qui teniez de si près à son cœur, pour participer à votre tristesse par le spectacle même des objets tristes, et pour vous donner les conseils dont vous avez besoin. Mais comme beaucoup de raisons m'empêchent d'aller vous joindre, il me reste à vous témoigner par une lettre la part que je prends à

votre douleur. Les actions et les vertus distinguées de celui que nous pleurons, lesquelles nous rendent sa perte si sensible, ne pourroient être renfermées dans une lettre, et d'ailleurs il ne seroit pas à propos d'en parcourir les détails lorsque notre ame est accablée par l'affliction. Ces actions et ces vertus sont telles qu'il est impossible d'en perdre la mémoire, et qu'on ne doit point les passer sous silence: mais elles sont en si grand nombre que je ne pourrois parvenir à les rapporter toutes, et si j'en omettois quelques-unes je craindrois de trahir la vérité.

La mort nous a enlevé l'homme de notre siècle qui étoit doué des plus grandes qualités naturelles, le soutien de sa patrie, l'ornement des Eglises, la colonne de la vérité, l'appui le plus ferme de la foi en Jésus-Christ, gardien sûr de ses enfans, ennemi redoutable des ennemis de Dieu, attaché aux anciennes coutumes, opposé aux nouveautés, montrant dans sa personne la figure de l'Eglise primitive, et réglant sur ce modèle l'Eglise particulière confiée à ses soins; de sorte que les fidèles qu'il gouvernoit sembloient avoir vécu avec les chrétiens qui ont brillé il y a deux cents ans et au-delà: tant le pontife dont nous parlons ne disoit rien de lui-même, ne produisoit aucune imagination nouvelle, mais savoit, selon la bénédiction de Moïse, tirer du fond de son cœur, comme d'un excellent trésor, ce qu'il y avoit de plus ancien préférablement à ce qui étoit nouveau. C'est pour cela que parmi ses égaux, sans avoir égard à son âge, tous d'un accord unanime lui déféroient la première place, parce qu'il se distinguoit entre tous par une sagesse vraiment antique. Pour comprendre combien l'attachement aux anciennes maximes est utile, il suffit de jeter

les yeux sur vous. Vous êtes les seuls des peuples que nous connoissons, ou du moins avec très-peu d'autres, qui, grace à son gouvernement, ayez joui du calme le plus paisible au milieu des orages et des tempêtes qui agitoient le monde chrétien. Les vents violens des hérésies ne vous ont point troublés, ces vents dangereux qui font subir tant de naufrages aux ames inconstantes. Puissent-ils ne vous troubler jamais! je le demande au souverain Seigneur, qui avoit choisi son serviteur fidèle pour être l'appui de l'Eglise, et pour y maintenir le plus long-temps possible la tranquillité. Ne l'exposez pas, cette tranquillité, dans la circonstance présente; et en vous livrant à une douleur excessive, à des lamentations immodérées, ne fournissez pas à ceux qui veulent vous nuire l'occasion de vous surprendre. Que si vous voulez absolument verser des pleurs, ce que je ne vous conseille pas dans la crainte que vous ne ressembliez à ceux qui n'ont pas d'espérance, pleurez du moins d'une manière qui convienne au digne pasteur que la mort vient de vous ravir. Quoiqu'il ne soit point parvenu jusqu'à l'extrême vieillesse, cependant il a eu assez de vie pour vous bien gouverner. Il ne s'intéressoit à son corps qu'autant qu'il lui donnoit sujet de montrer la force de son ame dans les douleurs de la maladie. Quelqu'un de vous pensera peut-être que le temps et l'habitude de vivre avec les personnes, loin de nous rassasier pour elles, augmentent en nous le plaisir de les voir, et redoublent notre tendresse; de sorte que plus vous avez joui long-temps d'un grand bien, plus vous en sentez la privation. Peut-être penserez-vous aussi que les cendres d'un juste doivent être honorées par tout ce qu'il y a d'hommes vertueux. Je désire moi-même que vous soyez

tous dans ces centimens; car je ne dis pas qu'on doive négliger la mémoire de votre pontife, mais je vous conseille de supporter votre douleur avec une modération raisonnable. Je n'ignore pas ce que peuvent dire ceux qui pleurent leur évêque. Elle est muette cette bouche dont les paroles se répandoient comme les eaux d'un fleuve abondant. Ce cœur immense, dont personne ne pouvoit mesurer l'étendue, s'est évanoui, du moins pour les hommes, comme un vain songe. Qui jamais eut plus de pénétration pour prévoir l'avenir? qui jamais eut une ame plus ferme et plus décidée pour entreprendre avec promptitude les affaires? O ville infortunée, tu as déjà éprouvé bien des malheurs; mais celui-ci t'a porté le coup le plus sensible. Ton plus bel ornement est absolument flétri, un morne silence règne dans ton église, tes grandes assemblées sont obscurcies par la douleur, le clergé regrette son chef, les Écritures-Saintes n'ont plus d'interprête, les enfans ont perdu leur père, les anciens leur égal, les magistrats leur maître, le peuple un prélat qui le gouvernoit, les pauvres un ami compatissant qui les nourrissoit. Tous lui donnent les noms les plus tendres, et chacun regarde sa perte par l'endroit qui le touche davantage.

Mais où m'emporte le plaisir que j'ai moi-même à pleurer? Ne nous réveillerons-nous pas? ne rentrerons-nous pas en nous-mêmes? ne nous résignerons-nous pas à la volonté du Maître commun, qui rappelle à lui ses saints après qu'ils ont fourni leur carrière? Souvenez-vous, dans la conjoncture présente, des paroles de l'Apôtre que votre pontife vous répétoit sans cesse dans ses discours: *Gardez-vous des chiens, gardez-vous des mauvais ouvriers* (Phil. 3. 2.). Il est

beaucoup de chiens. Que dis-je ? toute la terre est pleine de loups ravissans qui, cachant leur malignité sous la peau de brebis, déchirent le troupeau du Fils de Dieu. Mettez-vous à l'abri de ces loups, en vous mettant sous la conduite de quelque vigilant pasteur. C'est à vous à le demander avec un esprit soumis, sans dispute et sans intrigue : c'est à Dieu à vous le désigner, lui qui, depuis votre illustre évêque Grégoire, jusqu'au pontife que vous venez de perdre, les a tous choisis les uns après les autres, et les a disposés comme des pierres précieuses pour l'ornement de votre Eglise. Ne désespérez donc point pour l'avenir; le Seigneur connoît les siens, et il en peut produire que nous n'attendons pas. Il y a long-temps que j'aurois voulu finir cette lettre, la douleur que j'éprouve m'en empêche. Je vous conjure, au nom des pères, au nom de la foi orthodoxe, au nom de l'évêque dont vous regrettez la perte, de penser sérieusement au choix de son successeur, de croire que ce soin vous regarde chacun particulièrement, et, quel que soit le succès de la chose, bon ou mauvais, que chacun de vous sera le premier à en ressentir les effets. Que personne, comme ce n'est que trop l'ordinaire, ne rejette sur son voisin le soin des affaires publiques : car tandis que chaque particulier les néglige pour sa part, tous, sans y prendre garde, s'attirent à eux-mêmes un malheur qui leur est propre. Soit que mes avis soient ceux d'un homme qui s'intéresse à ses voisins, ou qui communique avec vous de sentimens, ou, ce qui est le plus véritable, qui, selon la loi de charité, craint d'encourir le blâme d'avoir gardé le silence, recevez-les avec bienveillance, je vous prie, persuadés que vous êtes ma gloire comme nous sommes la vôtre pour le

jour du Seigneur, et que d'après le choix du pasteur que vous allez élire, ou nous serons unis davantage, ou qu'une séparation totale....... Je n'achève pas, je ne veux point présager un malheur que Dieu éloignera par sa grace, je l'espère. Au reste, et c'est par où je finis, si le pontife que nous pleurons n'a pas travaillé de concert avec nous pour la paix de l'Eglise, à cause de certaines préventions (1), comme il l'assuroit lui-même, je prends à témoins Dieu et tous ceux qui me connoissent, que je ne cessai jamais de penser comme lui, et de l'inviter à prendre part aux combats que je livrois aux hérétiques.

A AMPHILOQUE, NOMMÉ ÉVÊQUE.

CLXI—CCCXCIII. Amphiloque s'étoit caché de peur qu'on ne l'élût évêque : saint Basile le félicite après son élection, et l'exhorte à remplir dignement toutes les fonctions de son ministère, dans un temps surtout où l'Eglise étoit désolée par l'erreur des Ariens.

Béni soit Dieu qui, dans tous les temps, choisit ceux qui lui plaisent, qui connoît ses vases d'élection et les emploie au service de ses saints. C'est lui qui, quand vous cherchiez, non pas à nous fuir, comme vous le dites vous-même, mais à vous dérober à l'élection qui devoit se faire par nous, vous a arrêté par les liens inévitables de sa grace, vous a placé au milieu de la Pisidie, pour lui conquérir des ames, et pour ramener des té-

(1) Je n'ai trouvé, ni dans l'histoire ecclésiastique, ni dans la vie de saint Basile, la vraie cause de ces préventions.

nèbres à la lumière des hommes dévoués au démon. Dites donc avec le Roi-Prophète : *Où irai-je pour me cacher de votre présence, et pour me dérober à votre esprit* (Ps. 138. 7.)? Voilà les prodiges que le Seigneur a coutume d'opérer dans sa miséricorde. Des ânesses s'égarent afin qu'Israël ait un roi (1. *Rois*. 9.). Ce roi donné à Israël étoit israélite : pour vous, ce n'est pas la patrie qui vous a nourri et qui vous a conduit à un si haut degré de vertu, qui vous possède; mais elle voit une ville voisine parée de ses ornemens. Au reste, puisque tous ceux qui croient en Jésus-Christ ne font qu'un peuple, et que tous les chrétiens composent la même Eglise, quoiqu'elle soit dispersée partout, votre patrie se réjouit et s'applaudit de contribuer à l'exécution des décrets divins; elle ne croit pas avoir perdu un homme seul, mais par un seul homme s'être acquis toutes les Eglises. Nous ne demandons à Dieu que la grace de vous voir et d'entendre parler des progrès que vous faites pour l'avancement de l'Evangile et la prospérité des Eglises. Armez-vous donc de force et de courage; et, gouvernant le peuple que le Très-Haut a confié à vos soins, mettez-vous, comme un habile pilote, au-dessus de la tempête qu a excitée le vent des hérésies. Empêchez que le vaisseau ne soit submergé par les flots amers des doctrines perverses. Attendez le calme que ramènera bientôt le Seigneur, quand il aura trouvé quelqu'un capable de commander de sa part aux vents et à la mer. Si vous voulez visiter un ami que ses longues infirmités conduisent en hâte à sa dernière fin, n'attendez pas un temps plus commode, ni que je vous donne le signal : c'est toujours le temps pour un père d'embrasser un fils qu il chérit, et l affection du cœur triomphe de tous les

obstacles. Ne vous plaignez point que le fardeau qu'on vous a imposé soit au-dessus de vos forces; même alors il ne seroit pas insupportable, et vous ne succomberiez pas sous le faix : mais, si le Seigneur le porte avec vous, jetez dans son sein toutes vos inquiétudes (*Ps.* 54. 23.), et il vous soulagera lui-même. Permettez-moi seulement de vous donner cet avis: prenez garde de vous laisser entraîner à la corruption du siècle; servez-vous de la sagesse que Dieu vous a donnée pour réformer les vices que vous trouverez établis. Jésus-Christ vous a envoyé, non pour suivre ceux qui se perdent, mais pour guider ceux qui se sauvent. Priez pour moi le Seigneur, afin que, si je dois vivre encore quelque temps, il me fasse la grace de vous voir dans votre Eglise; ou, si je dois bientôt sortir de ce monde, je voie en Dieu, votre Eglise comme une vigne fleurissante de bonnes œuvres, et vous, comme un vigneron habile, comme un excellent serviteur, qui distribue dans le temps la nourriture à ses compagnons, et qui reçoit la récompense d'un prudent et fidèle économe. Ceux qui sont avec moi vous saluent. Portez-vous bien et réjouissez-vous dans le Seigneur. Que les dons de l'esprit et de la sagesse vous comblent de gloire.

A EUSÈBE, ÉVÊQUE DE SAMOSATE.

CLXVI—CCLI. Il loue le zèle d'un de ses amis qui avoit eu le courage d'aller visiter dans son exil Eusèbe, exilé par les Ariens; il félicite Eusèbe des maux qu'il a soufferts pour la défense de la vérité; il lui en promet la récompense dans le ciel; il se recommande à ses prières.

J'AVOIS toujours eu beaucoup de vénération pour notre très-honoré frère Eupraxius, et je l'avois mis au nombre de mes plus intimes amis; mais j'ai redoublé mon estime et ma tendresse depuis qu'il vous a témoigné une si vive affection. Il est allé vous trouver avec le même empressement, pour me servir des paroles de David, qu'un cerf pressé par la soif court à une fontaine pure pour se désaltérer (*Ps.* 41. 2.). Je le trouve heureux de pouvoir jouir de votre société; mais vous êtes bien plus heureux, vous, d'avoir couronné de la sorte les maux que vous avez soufferts pour Jésus-Christ, les travaux que vous avez endurés pour la défense de la vérité: peu d'hommes craignant Dieu ont eu cet avantage. Votre vertu a été mise à l'épreuve: ce n'est pas seulement dans le calme que vous avez navigué, que vous avez gouverné habilement les autres; mais vous vous êtes distingué au milieu des plus violentes tentations, et vous vous êtes élevé au-dessus de vos persécuteurs, en vous retirant en exil avec courage. Que les autres habitent paisiblement la terre où ils sont nés; pour nous, notre patrie est le ciel. Ils ont peut-être envahi notre siége épiscopal, mais nous avons toujours avec

nous Jésus-Christ. Heureux commerce ! quelles richesses nous acquérons pour des bagatelles que nous méprisons ! Nous avons passé par l'eau et par le feu, j'espère que nous serons mis dans un lieu de rafraîchissement. Le Seigneur ne nous abandonnera pas juqu'à la fin, il ne souffrira pas que la vérité demeure opprimée, il proportionnera ses consolations à nos douleurs. C'est-là ce que nous espérons et ce que nous lui demandons. Je vous conjure de prier pour moi et de me donner votre bénédiction toutes les fois que vous m'écrirez. Fortifiez mon courage en m'apprenant de vos nouvelles, comme vous avez eu la complaisance de le faire.

AUX PRÊTRES DE NICOPOLIS.

CCXL—CXCII. Il les remercie de la lettre qu'ils lui ont écrite et de celui qu'ils ont chargé de la lettre. Il les exhorte à tenir ferme dans les persécutions : il déplore l'infortune d'un mauvais prêtre qui avoit renoncé à la bonne doctrine pour devenir évêque par le crédit et par les cabales des Ariens. Il proteste qu'il ne reconnoît point pour évêque un homme installé de la sorte ; qu'il rompra tout commerce avec ceux qui ne seront point dans ce sentiment, et avec tous ceux qui se feront ordonner prêtres par un tel pontife.

Vous avec fort bien fait de m'écrire, et de m'ecrire par un homme qui, sans aucune lettre, étoit capable de me délivrer de mes inquiétudes, et de m'instruire exactement des choses. Il y avoit mille objets que je désirois d'apprendre d'une personne bien informée, parce qu'on avoit répandu beaucoup de nouvelles incertaines. Notre très-cher et vénérable frère Théodose m'a parfai-

tement bien éclairci sur tout. Ce que je me conseille à moi-même, je vous l'écris dans cette lettre. Les maux que vous souffrez sont arrivés à beaucoup d'autres. Le temps passé et le temps présent fournissent une infinité d'exemples semblables, que nous connoissons par la tradition ou par l'histoire ; ils nous apprennent que les serviteurs de Dieu, villes et particuliers, ont toujours été persécutés pour le nom du Seigneur. Mais ces persécutions passent, et les maux ne sont pas éternels. Les grêles, les torrens, et autres calamités semblables, attaquent et détruisent tout ce qui ne résiste point, mais perdent toutes leurs forces contre les corps durs et solides : ainsi les persécutions violentes qui s'élèvent contre l'Eglise ne peuvent rien contre la fermeté de la foi en Jésus-Christ. Comme donc le nuage de grêle passe et fait place au beau temps ; comme le torrent s'écoule et laisse la campagne à sec, de même les tempêtes qui nous tourmentent maintenant disparoîtront bientôt, pourvu que, sans envisager le présent, nous portions nos pensées et nos espérances jusque dans l'avenir. Quoique la tentation soit rude, accoutumons-nous à supporter ce qu'il y a de plus pénible. Si nos disgrâces ne sont que des jeux du démon, et si nos persécuteurs nous paroissent incommodes parce qu'ils sont ses ministres, mais sont très-méprisables parce que Dieu a joint l'impuissance à leur malice, prenons garde qu'on ne nous reproche de nous affliger trop pour des peines médiocres. Il n'y a de vraiment affligeant que la perte de celui même qui, pour une gloire passagère (si l'on doit appeler gloire de se déshonorer soi-même), s'est privé de la splendeur éternelle des justes. Vous êtes les enfans de confesseurs, les enfans de martyrs qui ont

répandu leur sang pour s'opposer au péché. Que chacun se serve de ses exemples domestiques pour être ferme dans la piété. On ne nous a point encore déchirés de coups, on n'a point confisqué nos maisons, on ne nous a point condamnés à l'exil, on ne nous a point traînés en prison. Quel mal avons-nous souffert ? à moins que nous ne nous affligions de n'avoir pas été jugés dignes de souffrir pour Jésus-Christ. Si vous vous chagrinez parce qu'on s'est emparé de votre église, et que vous êtes contraints de prier en pleine campagne le Seigneur du ciel et de la terre, songez que les Apôtres restoient renfermés dans le cénacle, tandis que ceux qui avoient crucifié le Seigneur célébroient les sacrifices de la loi judaïque dans un temple célèbre. Judas, qui aima mieux s'étrangler lui-même que de vivre avec infamie, est peut-être préférable à ceux qui ont endurci leur front contre tous les reproches, et qui commettent avec la dernière impudence les actions les plus honteuses. Prenez garde seulement de vous laisser séduire par leurs mensonges, et de prendre pour dogme de foi tout ce qu'ils vous proposent. Ce ne sont pas des chrétiens, ce sont des traîtres à Jésus-Christ, qui ne cherchent que leurs intérêts, et qui ne se mettent guère en peine de la vérité. Lorsqu'ils ont cru pouvoir obtenir une vaine puissance, ils se sont attachés aux ennemis de Jésus-Christ ; lorsqu'ils voient les peuples soulevés contre l'erreur, ils feignent de reprendre des sentimens orthodoxes. Je ne reconnois point pour évêque, et je ne mets point au rang des prêtres de Jésus-Christ, celui que de profanes mains ont installé pour la destruction de la foi. Voilà ce que je pense ; et sans doute vous pensez de même, si vous communiquez avec moi de sen-

timens. Si vous avez une opinion à part, chacun est maître de croire ce qu'il veut, nous sommes du moins purs de votre sang. Si je vous écris de la sorte, ce n'est pas que j'aie de vous aucune défiance, mais c'est pour fixer l'irrésolution de certaines personnes en leur déclarant nettement ce que je pense : c'est pour les empêcher d'entrer dans la communion d'un hérétique, et de s'ingérer aux fonctions sacerdotales, après que la paix sera rendue à l'Eglise, si elles permettent qu'il leur impose les mains. Je salue tout le clergé, celui de la ville et des environs, avec tous les fidèles qui craignent Dieu.

A SAINT AMBROISE, ÉVÊQUE DE MILAN.

CXCVII—LV. Saint Ambroise avoit envoyé à St. Basile des prêtres pour demander qu'on lui rendît le corps du bienheureux Denys de Milan. Saint Basile lui écrit cette lettre pour féliciter l'Eglise de l'élection d'un pontife tel qu'Ambroise, dont il fait un bel éloge. Il loue la conduite édifiante des prêtres qu'il a envoyés; il raconte comment on leur a remis le corps du bienheureux Denys ; il assure que les reliques sont véritables.

Qu'elles sont grandes, qu'elles sont multipliées les graces dont le Seigneur nous comble ! il est impossible, et d'en mesurer la grandeur, et d'en compter la multitude. Mais une des plus considérables, c'est que, malgré la distance des lieux qui nous séparent, nous pouvons nous réunir par des entretiens tacites confiés au papier. Dieu nous donne deux manières pour converser ensemble, l'une par la liberté de nous joindre, l'autre par le commerce des lettres. Puis donc que je vous ai

connu par vos paroles écrites, et que je vous ai connu, non en gravant dans ma mémoire les traits de votre visage, mais en jugeant de la beauté de l'homme intérieur par la variété des discours, car c'est de l'abondance du cœur que chacun de nous s'exprime (*Matth.* 12. 34.), j'ai glorifié Dieu qui, dans tous les siècles, se choisit des serviteurs fidèles. Il prit autrefois un simple berger pour gouverner son peuple. Amos qui gardoit des chèvres, il le remplit de son esprit et l'éleva à la dignité de prophète. Il tire aujourd'hui de la ville royale, pour conduire le troupeau de Jésus-Christ, le gouverneur de toute une nation, recommandable par l'élévation de ses sentimens, par la splendeur de sa naissance, par l'éclat de sa vie, par la force de son éloquence, par tous les avantages qui nous distinguent ici-bas. Ces avantages, cet homme illustre les a foulés aux pieds; et n'en tenant aucun compte pour gagner Jésus-Christ, il a pris le gouvernail d'une grande Eglise, d'une Eglise célèbre par sa foi dans la divinité. Puis donc, homme de Dieu, que ce ne sont point les leçons des hommes qui vous ont appris les maximes de l'Evangile, mais que le Seigneur lui-même vous a tiré du milieu des juges de la terre pour vous placer sur la chaire des apôtres, combattez en guerrier généreux, réformez les erreurs de votre peuple; et si par hasard il étoit infecté du poison de l'hérésie arienne, remettez-le sur la voie de nos pères : entretenez toujours par vos lettres le commerce de charité que vous avez commencé avec moi; car par-là nous serons toujours unis l'un et l'autre en esprit, quoique nous soyons séparés par un immense intervalle.

Votre empressement et votre zèle pour les reliques du bienheureux évêque Denys, attestent

votre amour pour le Seigneur, votre respect pour vos prédécesseurs dans l'épiscopat, votre attachement à la foi; oui, l'affection pour les serviteurs de Dieu se rapporte à Dieu lui-même, et celui qui honore les athlètes de la foi, montre qu'il est enflammé de la même ardeur pour la foi. Ainsi, une seule démarche décèle en vous bien des vertus. Je crois devoir vous apprendre que les prêtres vertueux qui ont été chargés par vous d'une pieuse commission, ont mérité les éloges de notre clergé par la pureté de leurs mœurs, et ont annoncé par leur sagesse particulière quelle pouvoit être la décence de votre Eglise en général. De plus, avec autant de douceur que de force, après avoir bravé les rigueurs de la saison, ils ont persuadé aux possesseurs du corps bienheureux de leur abandonner ce qu'ils regardoient comme leur sûreté et leur défense. Or, il est bon que vous sachiez que ni magistrats, ni puissances dans le monde, n'auraient pu les y contraindre, si la constance édifiante de vos prêtres ne les eût touchés et gagnés. Ils ont été secondés dans leur projet, surtout par notre très-cher fils et très-religieux prêtre Thérasius, qui, s'étant exposé volontairement à la fatigue du voyage, a fait renoncer les possesseurs du corps à la disposition où ils étoient de ne pas s'en dessaisir, et qui, ayant persuadé par ses discours les plus opposés à l'entreprise, a recueilli les reliques avec le respect convenable, en présence de prêtres, de diacres, d'autres hommes craignant Dieu, et les a remises à vos envoyés. Vous les avez reçues avec autant de joie qu'ont témoigné de tristesse en les reconduisant ceux qui en étoient les maîtres. Que nul de vous n'ait de doute et d'inquiétude : c'est vraiment l'athlète invincible que vous

demandez. Le Seigneur connoît ces os qui ont combattu avec une ame bienheureuse, il les couronnera avec elle dans ce jour où sa justice rendra à chacun ce qui lui est dû. *Nous devons tous comparoître*, dit saint Paul, *devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui est dû aux actions qu'il aura faites étant revêtu de son corps* (2. Cor. 5. 10.). Le corps vénérable a été renfermé dans un sépulcre à part; aucun autre n'étoit près de lui. La sépulture étoit remarquable ; on lui a rendu les honneurs qu'on rend à un martyr. Ce sont les chrétiens qui lui avoient donné l'hospitalité, qui ont recueilli eux-mêmes ses dépouilles et qui viennent de les transférer. Ils ont pleuré comme s'ils étoient privés d'un père et d'un protecteur. Ils l'ont reconduit et vous l'ont livré, préférant votre satisfaction à leur consolation propre. Ceux qui ont remis le dépôt sont des hommes pieux, ceux qui l'ont reçu sont exacts. Il n'y a nulle part de fraude et de mensonge ; nous vous l'attestons : c'est une vérité certaine et incontestable.

A ASCHOLIUS, ÉVÊQUE DE THESSALONIQUE.

CLXIV—CCCXXXVIII. Il le remercie des lettres qu'il lui avoit écrites, et des nouvelles qu'il lui avoit apprises. Il compare les fidèles d'Orient affligés pour la foi, aux premiers chrétiens : il témoigne la joie qu'il ressent en apprenant avec quel courage ils souffrent la persécution : il se plaint cependant de la foiblesse de quelques-uns et du peu d'accord qui régnoit parmi eux.

Je n'ai point de termes pour vous exprimer la satisfaction que m'a causée votre lettre : vous pou-

vez le conjecturer vous-même par la beauté des choses que vous m'avez écrites. Eh! que ne présente pas la lettre dont vous m'avez honoré? ne respire-t-elle pas l'amour pour le Seigneur? ne peint-elle pas le merveilleux courage et les admirables combats des martyrs, avec des traits si frappans, que l'on pense voir les faits se passer sous les yeux? n'offre-t-elle pas encore des marques d'estime et d'affection pour moi? n'y voit-on pas enfin tout ce qu'on peut imaginer de plus agréable? En lisant votre lettre à plusieurs reprises, et en remarquant la grâce de l'Esprit-Saint qui éclate à chaque ligne, il me sembloit qu'elle avoit été écrite dans les premiers temps du christianisme, où les Eglises fleurissoient affermies par la foi et unies par la charité, où les fidèles agissoient tous de concert comme les divers membres d'un même corps; où les persécuteurs et les persécutés étoient bien connus, où l'on voyoit le nombre des chrétiens croître à mesure qu'on leur faisoit la guerre; le sang des martyrs arroser et féconder les Eglises, produire une foule de défenseurs de la vérité, l'exemple et l'ardeur des premiers excitant les autres à combattre. Alors les chrétiens vivoient en paix les uns avec les autres; cette paix que Jésus-Christ nous a laissée régnoit parmi eux: on n'en voit plus maintenant aucun vestige; l'aigreur qui altère les esprits l'a bannie entièrement. Toutefois, les lettres pleines de charité qu'on nous a envoyées de si loin, nous ont ramenés au bonheur des premiers temps. Le corps d'un martyr apporté chez nous des pays d'au-delà du Danube, annonce par lui-même l'intégrité de la foi qui domine dans ces contrées. Qui pourroit décrire la joie que nous ont causée ces nouvelles? quelle éloquence assez vive pourroit dépeindre les sentimens que ce récit

a fait naître au fond de nos cœurs ? En voyant le corps d'un généreux athlète, nous avons trouvé heureux celui qui l'a exhorté à combattre, et qui recevra lui-même du juste Juge la couronne de justice, parce qu'il en a fortifié plusieurs dans les combats pour la religion. En nous rappelant la mémoire du bienheureux Eutychès, et en faisant honneur à notre patrie d'avoir produit elle-même des semences de piété, vous nous avez comblés de joie par le souvenir des temps anciens, et pénétrés de douleur par la comparaison avec ce qui se passe de nos jours. Non, il n'est personne parmi nous qui approche de la vertu d'Eutychès : nous sommes si éloignés d'adoucir les Barbares par la puissance de l'Esprit-Saint et par l'efficacité de ses opérations, que nos crimes seroient capables de rendre féroces les peuples les plus tranquilles. C'est à nos péchés qu'il faut attribuer les grands succès des hérétiques, et cette puissance qui s'étend si loin, qu'à peine pourroit-on trouver sur toute la terre un endroit où ils n'aient porté le feu. Vos récits offrent des combats de généreux athlètes, des corps déchirés pour la foi, des cœurs intrépides qui méprisent la fureur des Barbares, divers genres de supplices, le courage et la constance des martyrs au milieu des tourmens de toute espèce. Et chez nous que voit-on ? la charité refroidie, la doctrine des pères ravagée, de fréquens ravages dans la foi, les bouches des personnes pieuses réduites au silence, le peuple chassé des églises et contraint d'élever les mains en pleine campagne vers le Maître suprême des cieux, partout des persécutions cruelles, nulle part l'honneur du martyre, parce que ceux qui nous tourmentent portent comme nous le nom de chrétien. Priez le Seigneur pour qu'il dissipe nos maux, et

joignez à vos prières celles des généreux défenseurs du nom de Jésus-Christ ; afin que, si le monde doit durer encore quelque temps, et si l'univers ne tend pas vers sa dissolution, Dieu réconcilié avec ses Eglises, les ramène à leur ancienne tranquillité.

A JULIEN.

CCXCIII—CLXVI. Il lui demande des nouvelles de sa santé, lui donne quelques préceptes de morale, s'excuse de ce qu'il ne l'a pas été voir, et le prie de lui écrire souvent.

Comment vous êtes-vous porté tout ce temps passé ? avez-vous recouvré parfaitement l'usage de votre main ? comment vont toutes vos affaires ? s'arrangent-elles selon vos désirs, ainsi que je le souhaite, et d'après votre plan de vie ? Ceux qui ont l'esprit changeant et volage ne peuvent guère mener une vie réglée ; mais les personnes qui ont une ame solide et ferme vont toujours à leur but d'un pas égal, sans jamais varier dans leur conduite. Un pilote ne peut ramener le calme quand il veut ; au lieu qu'il nous est fort aisé de nous établir dans une vie tranquille, si nous apaisons le tumulte que font naître au-dedans de nous les passions, et si nous nous élevons au-dessus de tous les accidens extérieurs. Les pertes de biens, les maladies, les autres disgraces dont notre vie est traversée, n'altèreront pas l'homme vertueux, qui, tenant sa volonté soumise à celle du souverain Maître, surmonte aisément les tempêtes qui s'excitent de la terre. Ceux qui sont trop occupés de soins terrestres ressemblent à ces volatilles trop

grasses, à qui leurs ailes deviennent inutiles, et qui se traînent en bas avec les animaux broutans. Les affaires dont je suis accablé ne m'ont point permis de vous voir que comme des navigateurs qui se rencontrent. Mais, comme par un seul ongle on connoît le lion tout entier, il n'a pas été besoin que je vous pratiquasse beaucoup pour juger de ce que vous êtes. Je suis donc très-flatté que vous preniez quelque intérêt à ce qui me regarde, que je ne sois pas absent de votre esprit, et que je vive un peu dans votre souvenir. Vos lettres me sont une preuve que vous ne m'oubliez pas. Aussi plus vous m'écrirez, plus vous me ferez de plaisir.

A MODESTE, PRÉFET DU PRÉTOIRE.

CCLXXIX—CCLXXIV. Saint Basile recommande une personne à Modeste, en le louant sur son penchant à obliger, et en montrant combien il s'intéresse à cette personne. C'est le même Modeste avec lequel saint Basile avoit eu de si vifs démêlés pour la foi, et avec lequel il s'étoit réconcilié. On voit par cette lettre et par les deux suivantes, combien ce génie ferme et inébranlable dans les grandes conjonctures, étoit doux et humble dans le cours ordinaire de la vie.

Je vous ai déjà écrit plusieurs lettres de recommandation; cependant vous me traitez avec tant d'égard, que je ne crains pas de vous fatiguer en vous écrivant toujours. C'est pour cela que j'ai remis cette lettre avec confiance à un de nos frères, persuadé que vous lui accorderez ce qu'il désire, et que vous me mettrez au nombre de ceux qui vous obligent, parce que je vous procure les occasions de faire du bien. Il vous dira lui-

même en quoi il a besoin de votre secours, pourvu que vous daigniez jeter sur lui un regard favorable, et lui permettre de s'expliquer avec vous librement. Je fais ce qui dépend de moi en vous le recommandant, et je regarderai comme m'étant rendus à moi-même les bons offices que vous lui rendrez; d'autant plus qu'il est venu de Tyanes tout exprès, dans l'idée qu'une lettre de recommandation de ma part lui seroit fort avantageuse. Afin donc qu'il ne soit pas frustré dans son espérance, que moi je sois traité par vous avec les égards ordinaires, et que vous, Modeste, vous puissiez satisfaire votre penchant à obliger, accueillez-le avec bonté, je vous en conjure, mettez-le au rang de vos meilleurs amis.

AU MÊME.

CXI—CCLXXVI. C'est encore ici une lettre de recommandation. Il le supplie pour quelqu'un qui étoit accusé; il le prie, ou de lui rendre justice s'il est innocent, ou de le traiter avec indulgence s'il est coupable.

Je n'aurois jamais osé me permettre de vous importuner, moi qui connois si bien ce que je suis et le rang que vous occupez: mais voyant l'embarras d'un de mes amis qui a été cité pour comparoître, je me suis hasardé de lui donner une lettre de recommandation, afin que vous le traitiez avec quelque indulgence. Quand ma lettre ne mériteroit aucun égard, le motif seul de bonté suffiroit pour fléchir le plus humain des préfets, et pour m'obtenir la grace que je lui demande. Si cet homme n'a fait aucun mal, sauvez-le pour

l'intérêt de la vérité même : s'il a commis quelque faute, pardonnez-lui à cause de Basile qui vous en conjure. Qui peut mieux connoître que vous l'état de nos affaires? Rien n'échappe à vos connoissances, et vous réglez toutes choses avec une prudence merveilleuse.

AU MÊME.

CXI—CCLXXVII. Il craint de l'importuner par sa recommandation ; mais il ne peut s'empêcher de lui écrire encore en faveur de malheureux habitans de la campagne, qui avoient besoin d'être soulagés.

Je prie le Dieu bon d'augmenter pendant toute votre vie l'éclat de votre gloire, en proportion de l'honneur que vous nous faites en vous abaissant jusqu'à nous avec tant de bonté. Quelque envie que j'eusse de vous écrire et d'user de la liberté que vous m'avez accordée, j'en ai été empêché par une certaine pudeur, et par la crainte d'abuser de votre complaisance. Mais la permission de vous écrire que vous m'avez donnée vous-même, et le besoin de quelques personnes qui souffrent, suffisent pour m'enhardir. Si les supplications des foibles sont de quelque poids auprès des hommes puissans, laissez-vous fléchir par mes prières. Jetez un regard favorable sur de malheureux habitans de la campagne, qui travaillent sur le mont Taurus, où sont des forges de fer : n'exigez d'eux qu'un tribut supportable pour le fer qu'ils façonnent, de peur qu'ils ne succombent sous le poids, et qu'ils ne soient à l'avenir hors d'état de pouvoir servir le public. Je suis persuadé qu'ayant l'ame aussi bonne, vous prenez fort à cœur cette affaire.

A JOVIN, ÉVÊQUE DE PERRHE.

CXVIII—CCCXVIII. Il le prie d'une manière fort agréable de venir le voir.

Vous m'êtes débiteur d'une dette que j'estime infiniment. Je vous ai donné mon amitié, et il faut que vous me la rendiez avec usure, puisque le Seigneur ne défend point une usure de cette espèce. Acquittez-vous donc, ô vous qui m'êtes si cher, en venant visiter notre pays. Venez; voilà le principal. Et quelle est l'usure? venez au plus tôt, et amenez-nous un homme qui nous surpasse autant que les pères surpassent leurs enfans.

A SOPHRONIUS, INTENDANT DU PALAIS.

LXXVII—CCCXXXI. Il lui recommande instamment sa patrie, dont il décrit l'état déplorable d'une manière fort pathétique.

La grandeur des maux qui affligent ma patrie m'eût obligé de me rendre au camp, pour vous exposer, à vous et à tous ceux qui ont une grande influence dans les affaires publiques, l'affliction et le deuil où est plongée notre ville. Mais puisque je suis retenu par ma mauvaise santé et par le soin des Eglises, je m'empresse de vous écrire pour déplorer devant vous nos infortunes. Un navire agité de la tempête en pleine mer et en-

glouti par les flots, ne disparoît pas plus subitement; une ville ébranlée par des tremblemens de terre, ou inondée par le débordement des eaux, n'est pas renversée en moins de temps, que ne l'a été la nôtre par une nouvelle administration qui a causé sa destruction totale. Elle est ruinée de fond en comble, et il n'en reste plus que l'ombre et le nom. La forme de l'ancien gouvernement est abolie : les sénateurs effrayés par les excès des nouveaux chefs qui gouvernent, ont abandonné leurs maisons et la ville; personne ne s'occupe des affaires les plus importantes. Cette grande cité, remplie autrefois de tant d'hommes habiles et de tout ce qui rend les villes florissantes, n'offre plus qu'un spectacle déplorable. La seule ressource qui nous reste dans nos malheurs, c'est de gémir devant vous sur nos maux, et de vous conjurer de tendre, s'il est possible, une main secourable à notre patrie qui se prosterne à vos genoux. Je ne puis vous suggérer les moyens que vous devez prendre pour rétablir nos affaires : votre prudence vous les suggérera elle-même; et quand vous les aurez trouvés, vous pourrez vous servir de toute l'autorité que Dieu vous a donnée.

A PERGAMIUS.

LVI—CCCLIV. Pergamius s'étoit plaint à saint Basile qu'il n'avoit pas répondu à une de ses lettres : saint Basile s'excuse sur le défaut de mémoire et sur l'embarras des affaires : il l'invite agréablement à lui écrire, en le priant de n'attribuer son silence à aucun motif d'orgueil.

J'AI naturellement peu de mémoire, et la multitude des affaires augmente encore dans moi cette

infirmité naturelle. Quoique je n'aie nulle idée que vous m'ayez écrit, je n'ai point de peine à croire que vous l'ayez fait, et je ne saurois vous soupçonner de mentir. Si je ne vous ai pas répondu, ce n'est nullement ma faute ; il faut s'en prendre à celui qui a négligé de me demander la réponse. La lettre que je vous envoie servira d'excuse à ma faute passée ; ce seront aussi des avances pour en obtenir de vous une seconde. Quand vous m'écrirez, ne croyez pas que vous commenciez un second tour ; comptez plutôt que c'est vous acquitter pour ma lettre présente. Quoiqu'elle soit un acquit du passé, comme elle est de moitié plus longue que la vôtre, elle doit suffire pour deux. Vous voyez que la paresse me rend un peu sophiste. Cessez, mon cher ami, de me faire de grands reproches en peu de paroles, d'autant plus que ma faute n'est pas un crime énorme. Oublier ses amis ou les mépriser, lorsqu'on se voit elevé à quelque dignité nouvelle, est ce qu'il y a au monde de plus indigne. Si nous n'avons point de charité, comme le Seigneur nous ordonne d'en avoir, nous ne sommes pas marqués au sceau de ses enfans. Si nous nous laissons enfler par un vain faste et par des sentimens d'arrogance, nous ne pouvons nous soustraire à la peine dont a été châtié l'orgueil du démon. Si vous m'avez fait des reproches bien persuadé que je les mérite, priez Dieu qu'il me fasse éviter le défaut que vous avez remarqué dans mon caractère. Mais si, comme il n'arrive que trop souvent, votre langue a parlé avant que votre esprit ait assez réfléchi, je me consolerai moi-même, et je vous prierai d'appuyer vos reproches par des faits. Soyez persuadé que l'oubli prétendu dont vous me faites un crime, est la suite d'une foule de soins qui m'accablent,

et que je ne vous oublierai que quand je pourrai m'oublier moi-même. N'imputez donc pas à un défaut de caractère ce qui est l'effet de toutes les affaires qui m'occupent.

A ABURGE.

LXXV—CCCLXI. La ville de Césarée, par une suite de la persécution arienne, étoit réduite à un état déplorable; Aburge devoit sa naissance à cette ville : saint Basile le conjure de sauver sa propre patrie, et d'employer pour cela tout le crédit qu'il avoit à la cour.

Entre plusieurs belles qualités qui vous relèvent au-dessus du reste des hommes, celle qui vous distingue surtout c'est l'affection pour votre patrie. Vous l'avez déjà payée de ses soins par la gloire que vous vous êtes acquise, qui rend votre nom illustre dans toute la terre. Cette même patrie qui vous a donné la naissance et qui vous a élevé, éprouve maintenant des infortunes qui paroissent aussi incroyables que les fables anciennes. Si ceux qui ont le plus fréquenté notre ville y revenoient à présent, ils auroient de la peine à la reconnoître, tant elle est déserte et désolée. On lui avoit déjà enlevé un grand nombre de ses citoyens; presque tous les autres viennent de se réfugier à Podande (1). Ceux qui restent, se voyant abandonnés de ceux qui ont fui, sont tombés eux-mêmes dans un si grand désespoir et ont causé un découragement si général, que la ville, dépour-

(1) Podande, petite ville ou place de la Cappadoce, que saint Basile, dans une des lettres qui suivent, représente comme un lieu fort mal-sain.

vue d'habitans et changée en une affreuse solitude, n'offre plus qu'un spectacle aussi affligeant pour nos amis, qu'agréable et satisfaisant pour ceux qui conspirent depuis long-temps notre perte. Qui donc nous tendra une main secourable, ou qui trouverons-nous qui compatisse à nos maux? Vous êtes le seul à qui nous puissions nous adresser, vous qui seriez touché du sort, même d'une ville étrangère aussi malheureuse que la nôtre, et qui le serez à plus forte raison du désastre de votre patrie. Si vous avez quelque pouvoir, faites-le paroître dans la conjoncture actuelle. Vous pouvez compter sur le secours de Dieu qui ne vous abandonna jamais, et qui vous a déjà donné de grandes marques de sa bonté. Veuillez seulement vous occuper enfin de nous, et vous servir de tout votre crédit pour tirer de l'abyme vos compatriotes.

AU GOUVERNEUR DE NÉOCÉSARÉE.

LXIII—CCCLXXI. Il lui demande son amitié de la manière la plus honnête et la plus engageante.

Je mets au nombre de mes amis l'homme sage, quand il habiteroit aux extrémités du monde, et que je ne l'aurois jamais vu de mes yeux: c'est la pensée d'Euripide le tragique. C'est ainsi que je m'annonce comme votre ami, quoique je ne vous connoisse point particulièrement, et que je n'aie jamais eu le bonheur de vous voir. Ne regardez pas ce discours comme une flatterie. La renommée qui publie avec éclat vos vertus par

toute la terre, m'avoit déjà inspiré de l'amitié pour vous : mais depuis que je me suis entretenu avec notre vénérable frère Elpidius, je vous connois aussi parfaitement, et je suis aussi touché de votre mérite, que si nous eussions vécu longtemps ensemble, et que si une longue expérience m'eût fait connoître vos grandes qualités. Elpidius n'a point cessé de me raconter en détail vos vertus, votre grandeur d'ame, vos sentimens nobles, votre douceur, votre habileté dans les affaires, votre rare prudence, votre gravité naturelle mêlée de gaîté, votre éloquence peu commune; en un mot, il m'a rapporté de vous dans un long entretien ce qu'il seroit impossible de redire dans une lettre, à moins que de l'étendre outre mesure. Après cela, pourrois-je me défendre de vous aimer? pourrois-je m'empêcher de publier ce que je sens pour vous au-dedans de moi-même? Recevez donc, personnage admirable, recevez mon salut, comme la marque d'une amitié véritable et sincère; car rien n'est plus éloigné que moi d'une flatterie basse et servile. Mettez-moi au nombre de vos meilleurs amis, et écrivez-moi souvent pour me consoler de votre absence.

A TRAJAN.

CXLVIII—CCCLXXVI. Un ami de saint Basile, nommé Maxime, qui avoit été gouverneur de Césarée, étoit tombé dans des malheurs affreux dont il fait une description touchante ; il intercède pour lui auprès de Trajan, afin qu'il le soulage dans ses maux.

C'EST une grande consolation pour les malheureux de pouvoir déplorer leurs maux, surtout devant des hommes qui ont assez de sensibilité pour y compatir. Le très-honoré frère Maxime, qui a gouverné notre patrie, est tombé dans une disgrace telle qu'on n'en éprouva jamais. Depouillé de tous les biens qu'il avoit hérités de ses ancêtres ou qu'il avoit acquis par son industrie, il a souffert mille insultes en sa personne ; il erre depuis long-temps, et l'on n'a pas même épargné sa réputation, le plus grand de tous les biens, pour lequel un homme qui pense ne craint pas de s'exposer à tout. Il m'a fait un récit déplorable de ses infortunes tragiques, et m'a prié de vous les mettre sous les yeux. Comme je ne pouvois le soulager autrement dans ses malheurs, et que la honte l'empêche de vous en offrir le détail, je me suis chargé au moins fort volontiers de vous exposer une partie de ce que j'ai su de lui-même. Quand ses disgraces annonceroient des torts et des fautes, elles sont toujours de nature à lui donner droit à notre compassion. Tomber tout-à-coup dans des maux extrêmes, c'est une preuve en quelque sorte que l'on est condamné à l'infortune. Un regard favorable de votre part suffira pour consoler

Maxime. Qu'il sente lui-même les effets de cette douceur inépuisable que vous témoignez à tout le monde. On est généralement persuadé que votre crédit peut beaucoup dans le jugement de cette affaire. Celui qui vous remettra ma lettre, et qui a cru qu'elle lui seroit utile, mérite bien que vous le soulagiez dans ses maux. J'espère que nous le verrons joindre sa voix à celle de tant d'autres pour publier votre sagesse et votre équité.

AU MÊME.

CXLIX—CCCLXXVII. Le sujet de cette lettre est le même que celui de la précédente. Saint Basile invite plus instamment Trajan à prendre sous sa protection un malheureux, victime d'une persécution cruelle.

Vous avez été vous-même le témoin des infortunes de Maxime, dont la condition étoit auparavant si brillante, et qui est maintenant le plus misérable des hommes. Il a été gouverneur de notre patrie; eh! plût à Dieu qu'il ne l'eût jamais été! Non, on ne trouvera personne à l'avenir qui veuille prendre des gouvernemens, s'ils ont une issue aussi malheureuse. Qu'est-il besoin que je vous raconte en détail ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu, à vous dont la pénétration est si vive, que, pour peu qu'on vous donne d'ouverture, vous comprenez aisément tout le reste? Il ne sera cependant pas inutile de vous dire que, quoiqu'on ait accablé d'outrages Maxime avant votre arrivée, ces outrages seroient regardés comme des faveurs, si on les comparoit aux maux qu'on lui a faits depuis que vous êtes venu. Il n'est point d'in-

sultes, il n'est point de mauvais traitemens dans la personne et dans les biens, que le préfet actuel n'ait imaginés contre lui. Il vient à présent avec des satellites pour mettre le comble à ses malheurs, à moins que vous ne daigniez tendre une main secourable à cet infortuné. Je sais qu'il n'est nullement nécessaire de vous exciter à la compassion; mais comme je veux soulager un malheureux dans ses peines, je vous conjure d'ajouter quelque chose pour l'amour de moi à votre bonté naturelle, afin qu'il sache que ma sollicitation ne lui a pas été inutile.

A MÉLÈCE, MÉDECIN.

CXCIII—CCCLXIX. Saint Basile étoit fort malade : il mande le détail de sa maladie à Mélèce d'une manière expressive en même temps et agréable, qui annonce le mauvais état de sa santé et la sérénité de son ame.

Je n'ai pu me garantir des rigueurs de l'hiver comme font les grues. Je ne le cède peut-être pas à ces oiseaux en prévoyance de l'avenir; mais pour la liberté de la vie, je suis aussi éloigné d'eux que je suis loin de la faculté de voler. D'abord, je me suis trouvé arrêté par des affaires domestiques; ensuite une fièvre violente et continue m'a tellement épuisé que je crois avoir perdu de ma substance. La fièvre s'est tournée en quarte, et j'en ai eu plus de vingt accès. Je suis maintenant sant fièvre, mais si exténué et si foible que je ressemble à une araignée. Tout chemin est pour moi impraticable, et le moindre souffle de vent m'est aussi périlleux que le dixième coup

de mer à ceux qui naviguent. Je suis contraint de me renfermer dans mon logis et d'attendre le printemps, si je puis aller jusque-là et résister au mal qui dévore mes entrailles. Si Dieu me conserve par sa toute-puissance, je me transporterai avec joie dans votre solitude, et j'embrasserai de bon cœur un excellent ami. Demandez à Dieu qu'il dispose de ma vie comme il le jugera à propos pour le salut de mon ame.

AU COMTE JOVIN.

CLXIII—CCCLXXVIII. Il le remercie de l'excellente lettre qu'il lui a écrite : il le prie de lui écrire souvent, d'autant plus que sa mauvaise santé le fait désespérer d'être jamais en état de l'aller voir.

J'AI vu votre ame dans votre lettre. Non, un peintre habile ne saisit pas mieux les traits du visage que les paroles représentent les secrets de l'ame. La fermeté de votre caractère, la justesse de votre discernement, la pureté de votre foi, étoient dépeintes au naturel dans toutes les lignes de votre lettre. Aussi m'a-t-elle fort consolé de votre absence. Ne négligez donc aucune occasion de m'écrire et de vous entretenir avec moi de loin, puisque je suis dans un état de foiblesse à ne plus espérer de vous aller parler moi-même en personne. Le saint évêque Amphiloque vous dira combien ma santé est mauvaise. Comme nous nous sommes pratiqués long-temps, il me connoît assez, et il a un talent merveilleux pour raconter ce qu'il a vu. Je ne souhaite que vous connoissiez l'état pitoyable où je suis, qu'afin que vous

m'excusiez à l'avenir, et que vous ne me taxiez point de paresse si je ne vais pas vous visiter. Au lieu de m'obliger à faire des excuses, il faut plutôt que l'on me console de cette privation. S'il étoit possible d'aller vous trouver, je l'aurois fait avec plus d'empressement que les autres ne recherchent ce qu'ils souhaitent davantage.

A L'ÉPOUSE DU GÉNÉRAL ARINTHÉE.

CCLXIX—CLXXXVI. Arinthée, grand général, venoit de mourir : saint Basile écrit à la veuve à laquelle il offre les plus grands motifs de consolation, en même temps qu'il fait un bel éloge de l'illustre époux qu'elle avoit eu le malheur de perdre.

Il eût été à propos dans l'état où vous êtes que j'eusse été présent, afin de partager avec vous la perte que vous venez d'essuyer. Par-là, j'aurois adouci mes chagrins, et j'aurois rempli à votre égard l'office de consolateur. Mais comme je suis trop foible pour supporter la fatigue d'un long voyage, je m'entretiens avec vous par lettre, pour que vous ne me jugiez pas étranger à vos peines. Qui est-ce qui n'a pas gémi sur la mort de votre époux ? quel cœur assez dur pourroit s'empêcher de pleurer amèrement la perte d'un aussi grand homme ? Pour moi, elle me pénètre d'une douleur particulière, lorsque je me rappelle les égards dont il m'honoroit, et la protection qu'il accordoit aux Eglises. Cependant je fais réflexion qu'il étoit homme, et qu'après avoir fourni sa carrière, il a été rappelé par le souverain Modérateur des choses humaines dans le temps que ses décrets

avoient marqué. Je vous exhorte à vous consoler par cette même pensée, et à vous en servir pour supporter votre affliction avec courage. Le temps peut ralentir votre douleur ; mais la tendresse que vous aviez pour votre époux, et votre cœur naturellement bon et sensible, me font craindre que vous ne vous abandonniez trop à la tristesse, que cette tristesse ne fasse en vous des blessures trop profondes. Les maximes de l'Ecriture sont utiles dans toutes les circonstances, et principalement dans des occasions pareilles. Rappelez-vous donc la sentence que le Créateur a prononcée contre nous (*Gen.* 3. 19.), laquelle nous condamne à retourner dans la terre nous qui sommes tous sortis de la terre, sans qu'on puisse, quelque grand qu'on soit, se mettre au-dessus de cette loi de dissolution. Votre époux étoit aussi admirable par les qualités de l'ame que par les forces du corps, qui répondoient parfaitement à ses vertus. Il ne le cédoit à personne dans ces deux parties ; mais enfin il étoit homme, et il est mort aussi bien qu'Adam, qu'Abel, que Noé, qu'Abraham, que Moïse, que tant d'autres qui participoient à la même nature. Il ne faut donc point nous affliger outre mesure parce qu'il nous a été enlevé, mais remercier Dieu de la grace qu'il nous a faite de vivre avec lui. Avoir perdu votre époux, cela vous est commun avec toutes les femmes ; mais je ne crois pas qu'une seule pût se vanter d'avoir été unie à un homme tel que le vôtre. Il sembloit que Dieu l'eût fait naître pour servir de modèle au genre humain. Tous les yeux se reunissoient sur lui, toutes les bouches s'ouvroient pour le louer. Les peintres et les statuaires ne pouvoient atteindre à la dignité de ses traits. Les historiens qui racontent ses actions guerrières

tombent dans le merveilleux de la fable. Plusieurs ne sauroient encore aujouter foi au bruit qui a répandu une triste nouvelle ; ils ne peuvent se persuader qu'Arinthée ne soit plus. Mais il est passé, cet illustre personnage, comme le ciel, le soleil et la terre passeront. Il est mort glorieusement, n'étant pas encore affaissé par l'âge et n'ayant rien perdu de sa célébrité. Il étoit grand dans ce monde, il est grand dans l'autre, et la gloire présente chez lui n'a fait aucun tort à la gloire future, parce qu'en mourant il a effacé les taches de son ame dans le bain de la régénération. C'est pour vous un grand motif de consolation de ce que vous ayez tant contribué à lui procurer cette grace. Détachez-vous des choses temporelles pour ne penser qu'aux éternelles, afin de mériter par vos bonnes œuvres d'obtenir le même lieu de repos. Conservez-vous pour une mère âgée et pour une fille encore jeune, qui n'ont que vous seule pour consolation. Soyez pour les autres femmes un modèle de force ; modérez tellement votre douleur, que, sans la bannir de votre ame, vous ne vous y laissiez pas abattre. Songez à la récompense magnifique dont le Fils de Dieu a promis de payer notre patience, lorsqu'il viendra nous récompenser des bonnes œuvres que nous aurons faites pendant notre vie.

A NECTAIRE.

V—CLXXXVIII. Nectaire avoit perdu un fils, l'héritier et l'espérance de sa maison : saint Basile lui écrit cette lettre, dans laquelle il le console par tous les motifs que peut fournir une philosophie chrétienne.

A PEINE s'étoit-il écoulé trois ou quatre jours depuis que la nouvelle de l'accident le plus fâcheux m'avoit alarmé, je ne pouvois me résoudre à la croire, parce que celui qui l'apportoit ne disoit rien de positif, et parce que d'ailleurs je désirois qu'elle fût fausse : j'ai reçu la lettre d'un évêque qui ne m'a que trop confirmé la vérité d'une nouvelle aussi affligeante. Est-il besoin de vous dire combien j'ai poussé de gémissemens, combien j'ai versé de larmes ? Pourroit-on avoir un cœur assez dur, assez étranger à la nature humaine, pour être insensible à un événement pareil, ou pour n'en ressentir qu'une douleur médiocre ? L'héritier d'une maison illustre, l'appui de sa famille, l'espérance de la patrie, le sang de parens si vertueux, l'objet de tous leurs vœux et de tous leurs soins, a donc été arraché de leurs bras dans la fleur de son âge ! Un accident aussi déplorable pourroit émouvoir un cœur d'airain et l'exciter à la compassion ; faut-il s'étonner qu'il m'ait touché si vivement, moi qui vous fus toujours si dévoué, et qui partageai toujours vos sujets de joie et de tristesse ? Jusqu'alors vous n'aviez éprouvé que des afflictions légères, et tout paroissoit s'arranger selon vos désirs : voilà que tout-à-coup, par la malice du démon, tout le bon-

heur de votre maison s'est éclipsé, toute la satisfaction de vos ames s'est évanouie, et vous êtes devenus un triste exemple des misères humaines. Toute notre vie ne pourroit suffire à déplorer ce malheur comme il le mérite. Quand tous les hommes joindroient leurs gémissemens aux nôtres, leurs plaintes ne pourroient égaler l'étendue d'une pareille disgrace. Quand l'eau des fleuves se convertiroit en pleurs, ce ne seroit pas encore assez pleurer une perte aussi désolante. Toutefois, si nous voulons nous servir de ce don précieux que Dieu a renfermé au fond de nos cœurs, je veux dire une raison sage, qui sait modérer nos ames dans la prospérité, et qui, dans les conjonctures fâcheuses, nous fait ressouvenir de la condition humaine, nous rappelle ce que nous avons vu et entendu, que notre vie est pleine de semblables infortunes, qu'elle en offre mille exemples, qu'outre cela Dieu nous défend de nous affliger pour ceux qui sont morts dans la foi en Jésus-Christ, à cause de l'espérance de la résurrection, qu'enfin le souverain Juge nous réserve des couronnes de gloire proportionnées à notre patience; si, dis-je, nous voulons permettre à notre raison de faire retentir ces maximes à nos oreilles, nous pourrons peut-être adoucir l'amertume de nos chagrins. Je vous exhorte donc à supporter en généreux athlète un coup aussi rude, à ne pas vous laisser abattre par la douleur, persuadé que, quoique nous ne pénétrions pas dans les secrets de Dieu, nous devons cependant nous soumettre à ses ordres suprêmes, quelque affligeans qu'ils nous paroissent, parce qu'il est infiniment sage et qu'il nous aime. Il sait comment il dispose ce qui nous est utile à chacun, et pourquoi il nous a marqué à tous un terme de vie dif-

férent. Les hommes ne peuvent comprendre pour quelle raison les uns sortent plus tôt de ce monde, tandis que les autres sont exposés plus long-temps aux maux de cette vie misérable. Nous devons donc adorer en tout la bonté de Dieu, et ne pas nous affliger de ce qui nous arrive, nous rappelant cette parole aussi magnanime que célèbre, qu'a prononcée Job, cet athlète fameux, lorsqu'il eut appris que ses dix enfans avaient été écrasés à-la-fois sous les ruines d'une maison dans un festin. *Le Seigneur*, dit-il, *me les a donnés, le Seigneur me les a ôtés ; il est arrivé ce que le Seigneur a voulu* (Job. I. 21.). Adoptons cette admirable parole. Le juste Juge récompense également celui qui montre un égal courage. Vous n'avez point perdu votre fils, vous l'avez rendu à celui qui vous l'avoit prêté. Sa vie n'est pas éteinte, elle est changée en une meilleure. La terre ne couvre point votre enfant chéri, le ciel l'a reçu. Attendons encore quelque temps, et nous rejoindrons bientôt celui que nous regrettons. Nous n'en serons pas long-temps séparés : nous marchons tous dans cette vie, comme dans une route qui nous conduit au même terme. Les uns y sont déjà arrivés, les autres en approchent, d'autres y tendent à grands pas. La même fin nous attend tous. Votre fils a terminé sa carrière avant nous ; mais nous marchons tous dans la même voie, et nous arriverons tous au même domicile. Puissions-nous seulement égaler par nos vertus la pureté de son ame, afin que la simplicité de nos mœurs nous mérite le repos que Jésus-Christ accorde à ses enfans.

A L'ÉPOUSE DE NECTAIRE.

VI—CLXXXIX. Après avoir écrit au père, St. Basile écrit à la mère pour la consoler de la mort de son fils. Entre autres motifs, il lui rappelle l'exemple de la mère des Machabées. En général toutes ces lettres de consolation sont pleines d'un pathétique naturel.

J'avois résolu de ne vous point écrire et de garder le silence, parce que sans doute, comme les remèdes les plus doux causent de la douleur à un œil enflammé, ainsi les paroles les plus consolantes sont importunes à une ame abîmée dans la tristesse, si on les lui adresse lorsque la plaie est encore toute saignante. Mais quand j'ai fait réflexion que j'avois à parler à une chrétienne, versée depuis long-temps dans les choses divines, et disposée à souffrir les accidens de cette vie mortelle, je me suis cru obligé de m'acquitter de mon devoir. Je sais quelles sont les entrailles d'une mère; et quand je pense combien vous avez de douceur et de bonté pour tout le monde, je n'ai point de peine à comprendre que vous devez être sensiblement touchée du malheur qui vous arrive. Vous avez perdu un fils qu'admiroient pendant sa vie toutes les mères, qui auroient désiré en avoir un pareil, et qu'elles ont pleuré après sa mort, comme si toutes elles eussent été privées de leur propre enfant. Sa mort est aussi affligeante pour notre patrie que pour la Cilicie. Une maison illustre dont il étoit le soutien est comme renversée avec lui. O fatal effet de la malice du démon! quel coup douloureux il nous a porté! O terre

malheureuse, exposée à subir une si cruelle disgrace! Si le soleil a du sentiment, il a dû frémir d'un si désolant spectacle. Où trouver des expressions qui puissent égaler les angoisses de notre ame? Mais nous sommes gouvernés par une sage providence, comme nous l'apprenons de l'Evangile, qui nous dit que même un passereau ne tombe point sans la volonté du Père céleste (*Matth.* 10. 33.) C'est donc par la volonté du Créateur que nous est arrivé l'accident qui nous fait gémir. Or, qui peut résister à la volonté de Dieu? Recevons les peines qu'il nous envoie. Notre impatience, sans réparer le mal, ne fait que nous perdre nous-mêmes. Ne condamnons pas le juste jugement de Dieu. Nous sommes trop peu instruits pour pouvoir pénétrer dans les secrets de sa justice. Le Seigneur veut éprouver maintenant votre amour pour lui. Voici le temps de mériter par votre patience la récompense des martyrs. La mère des Machabées vit la mort de ses sept enfans sans gémir, sans répandre d'indignes larmes: elle rendoit graces à Dieu en voyant ses fils délivrés des liens du corps par le feu, le fer, et les autres instrumens des plus cruels supplices. Aussi s'est-elle acquis une gloire immortelle devant Dieu et devant les hommes. Votre affliction est grande, je l'avoue; mais les récompenses que Dieu réserve aux hommes patiens sont bien plus grandes encore. Lorsque vous êtes devenue mère, et que vous voyant un fils vous avez rendu graces à Dieu, vous saviez qu'étant mortelle, vous aviez donné la naissance à un homme mortel. Or, qu'y a-t-il d'étonnant qu'un homme mortel soit mort? Mais ce qui nous afflige, c'est sa fin prématurée. Nous ne saurions décider s'il étoit avantageux qu'il ne mourût pas sitôt: nos lumiè-

res sont trop courtes pour savoir choisir ce qui convient aux ames, et pour mesurer les bornes de la vie humaine. Jetez les yeux sur ce monde que vous habitez, et songez que tout ce que vous voyez est périssable, sujet à la corruption. Regardez le ciel; il sera détruit un jour. Le soleil lui-même ne subsistera pas éternellement. Tous les astres, les animaux aquatiques et terrestres, les ornemens qui embellissent la terre, la terre elle-même, tout est corruptible, tout disparoîtra dans peu de temps. Que ces réflexions adoucissent le chagrin que vous cause votre perte. Ne considérez pas votre malheur en lui-même, car il vous paroîtroit insupportable; mais comparez-le avec toutes les misères humaines, et cette comparaison adoucira votre tristesse. Un des motifs les plus forts que je puisse vous offrir, c'est que vous devez ménager la douleur de votre époux. Consolez-vous l'un l'autre, et n'aggravez pas ses peines en vous abandonnant trop à votre affliction. En général, je crois que les paroles ne sont pas suffisantes pour votre consolation, il faut avoir recours à la prière dans une conjoncture aussi fâcheuse. Je prie donc le Seigneur de toucher votre ame par son ineffable puissance, et d'éclairer votre esprit par des réflexions utiles, afin que vous puissiez trouver en vous-même de quoi vous consoler.

A UN PÈRE QUI AVOIT PERDU SON FILS ENVOYÉ AUX ECOLES POUR ETUDIER L'ELOQUENCE.

CCC—CCI. Un père avoit perdu son jeune fils qui donnoit les plus grandes espérances : saint Basile entre d'abord dans sa peine qu'il partage, et ensuite il lui présente tous les motifs capables de le consoler.

Puisque le Seigneur en nous donnant le soin de former à la piété les enfans de ceux qui croient en lui, nous en a faits comme les seconds pères, j'ai regardé la perte de votre bienheureux fils comme m'étant personnelle. Sa mort prématurée m'a fait gémir, surtout par un sentiment de compassion pour vous; j'ai considére combien la douleur d'un père par la nature devoit être accablante, puisque j'en ressentois une si vive, moi qui ne suis père que par adoption. Ce n'est pas celui qui n'est plus, qui doit exciter notre tristesse et nos larmes; ce sont ceux qui voient tout d'un coup s'évanouir leurs espérancces, qui sont vraiment à plaindre. On ne sauroit trop accorder de pleurs et de gémissemens à leur disgrace: ils avoient éloigné leur fils dans la fleur de la jeunesse, ils l'avoient envoyé aux écoles pour étudier l'éloquence; et on le leur rend muet, condamné à un silence éternel. Ces tristes réflexions d'abord m'ont vivement ému, j'ai senti que j'étois homme, j'ai versé des pleurs en abondance, j'ai poussé du fond de mon cœur des soupirs que condamnoit ma raison, mais que justifioit le malheur imprévu qui, comme un nuage, venoit envelopper mon

ame. Mais lorsque je suis un peu revenu à moi, et que j'ai considéré des yeux de l'esprit la nature des choses humaines, je me suis justifié devant le Seigneur de m'être laissé transporter dans un événement fâcheux par la vivacité du sentiment; je me suis dit à moi-même qu'il falloit souffrir avec modération ces disgraces auxquelles l'homme a été anciennement condamné par la justice divine. Il n'est plus cet enfant qui étoit dans la fleur de l'âge, qui devoit vivre encore si long-temps, qui se distinguoit parmi ses égaux, qui étoit chéri de ses maîtres, qui du premier abord se concilioit les caractères les plus durs, qui avoit un esprit si vif pour les sciences, un naturel si doux, une sagesse au-dessus de son âge, auquel on ne peut donner d'éloges sans rester au-dessous de la vérité, mais qui enfin étoit homme et engendré par un homme. Que doit penser le père d'un tel enfant? Ne doit-il pas se souvenir que son père est mort aussi? qu'y a-t-il donc d'étonnant que le fils d'un père mortel ait été père d'un fils mortel? Mais il est mort avant le terme ordinaire, avant que d'avoir été rassasié de la vie, avant que d'avoir pu se faire connoître et laisser un héritier de son nom. Ces réflexions, à mon avis, sont plutôt des motifs de consolation qu'un surcroît de douleur. Il faut remercier la divine Providence de ce qu'il ne laisse pas après lui d'orphelins, ni une femme veuve, exposée à une longue suite de peines, qui s'uniroit peut-être à un autre époux, et qui négligeroit ses premiers enfans. Peut-on être assez peu raisonnable pour ne pas convenir que c'est pour lui un avantage d'avoir peu vécu, pour ne pas reconnoître qu'une vie plus longue ne fait que nous exposer à plus de maux. Il n'a point fait le mal, il n'a point tendu de piége à son prochain, il ne s'est point

trouvé mêlé dans les intrigues du barreau, il ne s'est point vu dans la nécessité d'avoir commerce avec les méchans et de commettre le péché; il n'a été ni menteur, ni ingrat, ni cupide, ni livré aux plaisirs, ni esclave des mouvemens de la chair qui ont coutume d'asservir les ames foibles. Son ame n'a été souillée d'aucun vice; il est sorti pur du monde pour jouir d'une meilleure destinée. La terre ne couvre point notre cher enfant, le ciel l'a reçu. Le Dieu qui gouverne les choses humaines, qui règle le cours de notre vie, et qui l'avoit mis dans ce monde, l'en a retiré. Nous avons une leçon et une ressource pour adoucir nos disgraces extrêmes, dans cette parole célèbre du généreux Job: *Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté; il est arrivé ce que le Seigneur a voulu: que le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles* (Job. I. 21.).

A LA VEUVE DE BRISON.

CCCII—CCCXLVIII. Grandeur de la perte et motifs de consolation, tel est l'ordre naturel de cette lettre adressée à la veuve d'un personnage illustre et vertueux que regrettoit tout l'empire.

Il n'est pas besoin que je vous dise combien j'ai été touché en apprenant la mort de Brison, du plus excellent des hommes. Quand on l'a pratiqué, quand on a été à portée de le connoître, et qu'on le voit enlevé subitement de ce monde, peut-on avoir le cœur assez dur pour ne point regarder sa perte comme une calamité publique? Ma douleur a été suivie aussitôt de l'inquiétude pour ce

qui vous regarde. Je me disois à moi-même : Si ceux qui ne tenoient à Brison par aucun lien de parenté sont si affligés de son trépas, dans quelle profonde tristesse ne doit pas être plongée celle qui a une ame si douce, un cœur si sensible, une compassion si tendre pour les maux d'autrui, et qui, séparée de son époux, doit souffrir autant que si une violence cruelle, la divisant en deux parts, lui arrachoit une moitié d'elle-même! Si, suivant la parole du Seigneur, le mari et la femme ne sont plus deux, mais une même chair (*Matth.* 19. 6.), une telle séparation, sans doute, n'est pas moins douloureuse qui si l'on divisoit le même corps. Tels sont, sans parler de beaucoup d'autres, vos sujets de douleur; et les motifs de consolation, quels sont-ils? D'abord l'ordre établi par Dieu dès l'origine, que tout ce qui vient au monde par la voie de la génération doit en sortir après un certain temps. Si depuis Adam jusqu'à nous les choses humaines ont été soumises à cet ordre, pourquoi nous révolter contre les lois communes de la nature, plutôt que de nous résigner aux décrets de Dieu, qui a voulu qu'une ame généreuse et invincible sortît de ce monde sans que la maladie ait affoibli son corps, sans que les années l'aient flétri, dans toute la force de l'âge, après avoir acquis par les armes une gloire immortelle? Ne nous affligeons point de nous voir séparés d'un si grand homme; remercions Dieu de la grace qu'il nous a faite de vivre quelque temps avec un illustre personnage dont tout l'empire sent la perte, que regrette le prince, que les soldats pleurent, pour lequel tous les hommes constitués en dignité s'affligent comme s'ils avoient perdu leur enfant. Le souvenir qu'il vous a laissé de sa vertu pourroit suffire pour vous

consoler. N'oubliez pas non plus que celui qui ne succombe pas à l'affliction, qui en supporte le poids par l'espérance qu'il a en Dieu, sera récompensé magnifiquement de sa patience. Selon le précepte de l'Apôtre, il ne nous est pas permis de nous attrister comme les infidèles touchant ceux qui dorment du sommeil de la mort (1. *Thess.* 4. 13.). Que vos enfans qui sont une image vivante de l'époux que vous regrettez, vous consolent de son absence, et que les soins de leur éducation vous distraient de votre douleur. Enfin songez uniquement à plaire à Dieu pendant le temps qui vous reste à vivre ; et il n'en faudra pas davantage pour ramener le calme dans votre esprit. L'ardeur avec laquelle nous nous disposerons à paroître devant le tribunal du Fils de Dieu, et à nous rendre dignes d'être comptés au nombre de ses amis, est fort propre à étourdir nos chagrins et à nous empêcher d'y succomber. Que l'esprit de Dieu vous console, et consolez-moi vous-même en me donnant de vos nouvelles. Donnez à toutes les femmes de votre siècle et de votre condition l'exemple d'une vertu courageuse.

A MARTINIEN.

LXXIV—CCCLXXIX. Martinien étoit un homme d'un grand mérite, et avoit du crédit auprès du prince : saint Basile lui fait une vive peinture des malheurs affreux où les persécutions des Ariens avoient jeté la ville de Césarée ; il le conjure de mettre ses maux sous les yeux de l'empereur, et d'intercéder pour elle auprès de lui.

Que ne donnerois-je pas pour que nous pussions nous joindre, pour que j'eusse le bonheur de vous entretenir quelque temps ! Si c'est un grand témoignage de doctrine d'avoir vu les villes et d'avoir connu les mœurs de beaucoup de peuples, je crois que votre commerce pourroit procurer cet avantage à peu de frais. Lequel est préférable de voir en détail beaucoup d'hommes, ou d'entretenir un seul homme qui sait tout ce que les autres savent ? Pour moi, je préférerois le dernier, d'autant plus qu'alors on parvient sans peine à connoître tout ce qu'il y a de bon, et qu'on apprend la vertu sans le mélange d'aucun mal. Alcinoüs désiroit d'être une année à écouter Ulysse ; moi, je voudrois employer toute ma vie à vous entendre, et je souhaiterois qu'elle me fût prolongée, quoique je ne la trouve pas fort agréable.

Pourquoi donc ne fais-je que vous écrire, lorsque je devrois me transporter auprès de vous ? c'est que notre patrie, dans le plus déplorable état, m'appelle à son secours. Vous n'ignorez pas tout ce qu'elle a souffert, vous savez que de vraies Ménades l'ont mise en pièces comme Penthée (1).

(1) On connoît l'histoire ou la fable de Penthée, roi de

Elle est coupée et déchirée par des médecins malhabiles, dont l'ignorance aggrave le mal et envenime les plaies. Puis donc qu'elle est démembrée et fort malade, il faut lui apporter tous les remèdes que nous pourrons. Les citoyens ont envoyé vers moi et me pressent; il faut que je me rende à leurs désirs. Ce n'est pas que je me flatte de leur être utile, mais je veux éviter le reproche de les abandonner. Les malheureux, vous le savez, sont aussi prompts à espérer que prêts à se plaindre, s'en prenant toujours à ce qu'on a oublié de faire. C'est pour cela même que j'aurois dû vous joindre, et vous conseiller, ou plutôt vous conjurer, de prendre un parti généreux et digne de vos sentimens, de ne point dédaigner notre ville qui se prosterne à vos genoux, mais de vous rendre à la cour, d'y parler avec votre liberté accoutumée, de leur faire comprendre qu'ils se trompent s'ils prétendent avoir deux provinces pour une. Non, ils n'en ont point introduit une seconde, transportée de quelque pays éloigné; mais ils ont fait à-peu-près comme celui qui ayant un bœuf ou un cheval, croiroit en avoir deux après l'avoir coupé par la moitié: il n'en auroit point deux, mais il auroit détruit le seul qu'il avoit. Vous ferez entendre à ceux qui gouvernent sous le prince, que ce n'est pas là fortifier l'empire, que la puissance ne se mesure point par le nombre, mais par les forces réelles.

Au reste, les désordres que nous voyons arrivent, si je ne me trompe, de ce que d'autres n'osent parler de peur d'offenser personne, de ce que d'autres enfin laissent aller les choses parce

Thèbes, qui, ayant montré du mépris pour Bacchus, fut déchiré et mis en pièces par les Menades ou Bacchantes.

qu'ils ne s'en embarrassent guère. Le meilleur parti, ce seroit d'aller vous-même trouver l'empereur s'il étoit possible; c'est ce qu'il y auroit de plus utile aux affaires et de plus conforme à vos principes. Si la saison, et votre âge qui, comme vous dites, a pour compagne la paresse, ne vous le permettent point, quelle peine auriez-vous à écrire? Si vous donnez à votre patrie ce secours par lettres, d'abord vous aurez la satisfaction d'avoir fait ce qui étoit en vous; ensuite vous aurez consolé suffisamment des malheureux en paroissant compatir à leurs maux. Que ne pouvez-vous venir vous-même sur les lieux pour être témoin de nos infortunes! la vue même des objets ne pourroit que vous émouvoir, vous engager à élever la voix d'une manière qui réponde aux sentimens de votre ame et aux infortunes de notre ville. Mais enfin ne refusez pas de croire mon récit. Nous aurions vraiment besoin d'un Simonide (1), ou de quelque autre autre poète qui excelle dans les poèmes élégiaques et plaintifs. Que dis-je, Simonide? il nous faudroit un Eschyle, ou quelque autre qui s'entendroit également à déplorer d'une voix forte et pathétique les grandes calamités de la vie humaine.

Les assemblées, les discours et les entretiens des personnes instruites, qu'on voyoit et qu'on entendoit dans la grande place de notre ville, en un mot, tout ce qui rendoit notre ville célèbre a disparu. On voit maintenant dans notre place publique moins de savans et d'orateurs qu'on ne voyoit jadis dans celle d'Athènes d'hommes diffamés en justice ou souillés d'un meurtre. La bar-

(1) Simonide et Eschyle, poètes grecs; l'un élégiaque, et l'autre tragique, tous deux assez connus.

barie grossière de quelques Scythes et de quelques Massagètes a pris la place des sciences : on n'entend plus que la voix des exacteurs cruels, et les cris des malheureux que l'on fait payer et que l'on déchire à coups de fouet. Les portiques retentissent de toutes parts de lamentations auxquelles ils semblent mêler leurs gémissemens et leurs plaintes, comme s'ils étoient sensibles aux malheurs des habitans. Les gymnases sont fermés, les nuits ne sont plus éclairées ; mais les soins que nous cause l'embarras de conserver notre vie, ne nous permettent pas de songer à ces désordres. Il est fort à craindre, après qu'on a enlevé les principaux de la ville, que tout ne croule, les colonnes qui soutiennent l'édifice étant ôtées. Quel discours assez fort pourroit exprimer notre désastre ? La partie la plus saine du sénat a pris la fuite, préférant à sa patrie un exil perpétuel à Podande. Quand je dis Podande, imaginez-vous cet affreux abîme où l'on précipitoit les criminels à Lacédémone : ou, si vous avez vu quelques-uns de ces gouffres formés par la nature qui exhalent un air infect, vous aurez une juste idée du séjour, ou plutôt de la prison de Podande. Les citoyens sont divisés en trois parts. Les uns ont fui avec leurs femmes et ont abandonné leurs maisons ; les autres, parmi lesquels sont presque tous les principaux, sont emmenés comme des prisonniers : spectacle aussi douloureux pour leurs amis, que satisfaisant pour leurs ennemis, si toutefois il est un cœur assez barbare pour nous avoir souhaité tant de maux. La troisième partie est demeurée dans la ville ; mais ne pouvant soutenir l'absence de leurs amis et de leurs proches, ni fournir à leur subsistance, ils trouvent la vie odieuse et insupportable.

Voilà les disgraces que je vous exhorte à mettre sous les yeux du prince ou de ses ministres avec votre voix ordinaire, avec cette juste assurance que doit vous inspirer votre vertu. Faites-leur sentir que, s'ils ne changent de système, ils ne trouveront bientôt personne sur qui ils puissent exercer leur humanité. Par-là, ou vous secourrez la patrie, ou du moins vous ferez ce que fit autrefois Solon, lequel ne pouvant sauver la liberté de ses concitoyens qui étoient demeurés dans la ville, parce qu'on s'étoit emparé de la citadelle, se revêtit de ses armes et s'assit à sa porte, témoignant par cette contenance qu'il n'approuvoit en aucune sorte ce qui se passoit (1). Je suis très-convaincu que si on désapprouve maintenant vos représentations et vos démarches, elles vous feront par la suite une grande réputation de bonté et de prudence, quand on verra vos conjectures justifiées par l'événement.

A UN GUERRIER.

CVI—CCCCVII. Saint Basile écrit à un guerrier; il le loue de ce qu'il remplit les devoirs de chrétien dans une profession où il n'est pas facile de les remplir.

Je mets au rang des plus grandes faveurs que j'ai reçues d'un Dieu plein de bonté la grace qu'il m'a faite de vous connoître dans le cours de mes

(1) Plutarque rapporte la chose un peu différemment. Pisistrate, dit-il, s'étant emparé de la souveraine puissance, Solon prit les armes et exhorta les citoyens à faire de même. Pisistrate lui fit demander sur quoi il comptoit en agissant de la sorte : *Sur ma vieillesse*, lui fit-il répondre.

voyages. J'ai trouvé en vous un homme qui justifie par sa conduite qu'on peut aimer Dieu parfaitement dans la profession militaire, et que ce n'est pas l'extérieur et l'habit, mais l'esprit et les mœurs qui font le chrétien. Je vous voyois alors avec un plaisir extrême, et encore aujourd'hui j'éprouve la plus vive satisfaction toutes les fois que je me souviens de vous. Agissez donc toujours avec force et avec courage ; ne négligez rien pour conserver l'amour de Dieu dans votre cœur, et pour l'augmenter chaque jour, afin qu'il vous comble de plus en plus de ses bienfaits. Je ne demande point une autre preuve que vous vous souvenez de Basile : vos actions le prouvent assez.

HOMÉLIES SUR L'HEXAËMÉRON,

OU

L'OUVRAGE DES SIX JOURS.

SOMMAIRE.

L'HEXAËMÉRON, ou Ouvrage des six jours, de St. Basile, est une production célèbre dans l'antiquité ; Grégoire de Nysse son frère, Grégoire de Nazianze son ami, Photius, Suidas, et plusieurs autres, en ont fait à l'envi le plus grand éloge. Saint Ambroise, en la traduisant dans sa langue avec très-peu de changemens, a rendu à son auteur le plus bel hommage qu'un homme de génie puisse rendre à un homme de génie. Cet ouvrage en effet est plein d'une érudition profonde et variée, la diction en est grave et majestueuse, toujours noble avec simplicité, souvent pleine de figures sublimes et poétiques. La physique, de son temps, avoit fait peu de progrès, parce qu'avant lui, et long-temps encore après lui, on donnoit plus à l'imagination qu'à l'expérience, et qu'en physique l'expérience seule peut conduire à des connoissances certaines. La plupart de ses erreurs étoient regardées comme des vérités dans son siècle, et embellissaient son ouvrage loin de le déparer. Un riche fonds de science et d'érudition, quelques grands aperçus, des vérités physiques exprimées avec beaucoup de précision et de justesse, pourront étonner le lecteur qui se transportera dans le siècle où saint Basile écrivoit. Pour moi, je suis persuadé que si cet écrivain fût né dans un temps où la physique et l'histoire naturelle auroient été plus avancées, et qu'il en eût fait une étude particulière, il auroit pu en écrire parfaitement, parce qu'il joignoit une très-belle imagination à un esprit fort juste. Mais ce qui touchera principalement les ames religieuses, c'est qu'en nous faisant contem-

pler le ciel et les astres qui le décorent, la terre et les animaux qui l'habitent, les productions qui l'embellissent, il nous élève partout au Créateur, et nous fait admirer l'ouvrier suprême par l'inspection de ses œuvres. *L'hexaëméron* de saint Basile n'avoit jamais été traduit dans notre langue. Je n'en suis nullement surpris; car j'y ai trouvé des difficultés qui m'ont fait repentir presque d'avoir entrepris de le traduire. Je n'ai épargné aucune peine pour le style et pour le fond des choses. Je ne savois de physique que ce que j'en avois appris dans le cours de mes études; j'ai eu recours à un de mes amis, professeur de physique au collége royal, dont les connoissances et les talens sont connus : il a eu la complaisance de lire avec moi tout l'ouvrage, de me marquer les endroits qui avoient besoin d'être éclaircis par une traduction plus exacte et plus précise, ou par des notes courtes et substantielles. Je n'ai pas entrepris de relever toutes les erreurs physiques de saint Basile; je me suis contenté de désigner et d'expliquer les principales. L'ouvrage de l'illustre M. de Buffon, et le dictionnaire de M. Valmont de Bomare, m'ont beaucoup servi pour l'histoire naturelle. Enfin, la traduction, dans l'état où elle est, pourra être lue avec quelque plaisir, si on se transporte dans le temps où a été écrit l'orignal; si l'on fait attention que St. Basile, parlant au peuple qu'il étoit chargé d'instruire, a cru devoir insérer dans ses descriptions physiques beaucoup de réflexions morales, et a rapporté quelques histoires populaires sans trop les examiner. Une chose surprendra en lisant *l'héxaëméron*, et l'on se dira : Comment saint Basile a-t-il pu traiter de pareilles matières devant son peuple? comment ce peuple pouvoit-il l'entendre? quel prédicateur chez nous voudroit traiter de pareilles matières devant des hommes qui n'ont aucune teinture de physique, qui en ignorent jusqu'aux plus simples termes? Apparemment que chez les Grecs, du temps de saint Basile, le peuple même connoissoit un peu les systèmes des anciens philosophes, et qu'il avoit quelques connoissances de physique et d'histoire naturelle. Saint Grégoire de Nysse, frère de saint Basile, à la tête d'un ouvrage sur la formation de l'homme qu'il avoit fait pour compléter celui de son frère, dit en propres termes que l'auteur de *l'hexaëméron* s'étoit abstenu de traiter certaines questions difficiles, pour se proportionner à la foiblesse de son auditoire, composé en grande partie de simples ouvriers; il suppose donc que tout le reste étoit à la portée de ce même auditoire. Quoi qu'il en soit, je vais tracer en peu de mots le système de saint Basile sur la création du monde.

Système de St. Basile sur la création du monde, d'après la *Genèse*, d'après quelques explications qu'il en donne (explications toujours naturelles et jamais allégoriques), et d'après quelques opinions qui lui étoient propres.

Avant que le monde visible fût créé, il existoit un monde invisible et spirituel, éclairé d'une lumière céleste, qui a commencé et qui ne doit jamais finir, un monde propre à des êtres purement spirituels, aux anges et aux archanges. C'est une conjecture de saint Basile.

Premier jour. Dieu crée le ciel et la terre, et par conséquent, dit saint Basile, les êtres intermédiaires, les élémens de l'eau, de l'air et du feu. Il les crée dans un moment indivisible. La matière n'est donc pas éternelle ; elle a eu un commencement. La voûte du ciel étoit comme une vaste enveloppe qui ôtoit au monde visible toute communication avec la lumière du monde invisible, qui le laissoit dans les ténèbres ; les ténèbres répandues sur la face de l'abyme n'étoient autre chose qu'une privation de lumière. L'esprit de Dieu, porté sur les eaux, les préparoit à être fécondes. On ne peut dire que la terre soit appuyée sur aucun fondement ; c'est la main de Dieu qui la soutient. La lumière est créée ; elle dissipe les ténèbres et embellit le monde. Distinction de la nuit et du jour, par l'absence et le retour de la lumière que Dieu soustrait et qu'il renvoie. Le premier jour de la création n'est pas appelé *premier jour*, mais *le jour*, considéré par honneur comme seul et n'ayant aucun rapport avec les autres.

Deuxième jour. Création du firmament distingué du ciel ; appelé firmament, parce que ses parties, quoique déliées, sont plus solides que celles du ciel supérieur. L'Écriture lui donne aussi le nom de ciel. Il y a donc plusieurs cieux ? Oui, sans doute, puisqu'il en est un troisième dans lequel a été transporté saint Paul. Les eaux supérieures sont suspendues sur le firmament, comme sur la plate-forme d'une voûte. Les eaux supérieures et inférieures sont dans une quantité immense pour fournir un aliment au feu jusqu'à la consommation des siècles. C'est un sentiment de saint Basile dont je dirai en son lieu ce que je pense.

Troisième jour. Les eaux qui couvroient la terre s'écou-

lent et sont rassemblées dans un même espace, dans un réservoir creusé par Dieu même, pour qu'elles s'y réunissent. Ce sont les eaux de la mer qui sont la cause unique des fontaines : ce qui n'est pas vrai, comme je le dirai par la suite. La terre, dégagée des eaux, se revêt bientôt de verdure; elle montre et étale toutes ses productions.

Quatrième jour. Création de deux corps lumineux pour éclairer la terre, pour séparer le jour de la nuit, pour marquer les temps, les jours et les années. Suivant saint Basile, la lumière, être pur, simple et immatériel, créée avant le soleil, s'est mêlée à la substance de cet astre qui ne la dépose plus. Je dirai par la suite ce qu'il y a de faux et de vrai dans cette opinion. Il attribue à la lune plusieurs effets détruits ou non confirmés par l'expérience.

Cinquième jour. L'Écriture fait sortir des eaux successivement les poissons et les oiseaux. La raison qu'en donne l'orateur, c'est que les oiseaux nagent dans le fluide des airs comme les poissons dans le fluide des eaux. Cette raison paroît foible; mais quand on n'en trouveroit pas de meilleure, il suffiroit de dire que Dieu a agi de la sorte, parce qu'il l'a voulu. St. Basile, selon l'usage des anciens, met les insectes volans au nombre des oiseaux.

Sixième jour, marqué par la création des animaux terrestres et par la formation de l'homme. La première partie n'offre rien de particulier, sinon le préjugé alors reçu, que la terre produisait d'elle-même des animaux sans œuf et sans germe. La seconde partie manque. J'y suppléerai par une dixième homélie où elle sera traitée. Je dirai d'où j'ai pris cette homélie, et j'en donnerai le sommaire après celui des neuf autres, qui sont incontestablement de St. Basile.

HOMÉLIE PREMIÈRE.

AU COMMENCEMENT DIEU CRÉA LE CIEL ET LA TERRE.

(Genèse. 1. 1.)

SOMMAIRE.

Saint Basile a prononcé ces homélies le matin et le soir. Dans cette première, prononcée le matin, après avoir fait un bel éloge de Moïse auteur de la *Genèse*, il entreprend d'expliquer ces mots : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.* Il détruit en passant les principales erreurs des philosophes qui attribuoient le monde à différentes causes ; il fait voir que Dieu seul est la cause du monde ; qu'il a été créé par Dieu ; qu'il a eu un commencement, et qu'en conséquence il aura une fin ; que le monde n'est donc pas éternel, quoique des philosophes aient prétendu le contraire. L'orateur conjecture qu'avant ce monde visible, il existoit un monde invisible, éclairé d'une lumière céleste, propre à des êtres purement spirituels : il dit qu'à ce monde a été ajouté un monde visible, propre à des êtres qui s'engendrent et se dissolvent. Il expose les différentes acceptions du mot grec *arché*, commencement ou principe, et il prouve que ces acceptions diverses conviennent toutes aux premières paroles de Moïse. Le monde est un ouvrage subsistant, exposé aux regards des hommes pour qu'ils en admirent l'Ouvrier suprême. Dire que Dieu a créé le ciel et la terre, les deux extrêmes du monde, c'est dire conséquemment qu'il a créé les êtres intermédiaires, les élémens de l'eau, de l'air et du feu. En vain on chercherait la vraie nature, la véritable essence du ciel et de la terre; les assertions des philosophes sur ce point ne prouvent que la foiblesse de leur intelligence. En vain on examineroit sur quel fondement porte la masse énorme de la terre ; il faut toujours en revenir à dire que c'est la main de Dieu qui la soutient. Les explications que les philosophes ont voulu donner de toutes ces difficultés ne sont nullement satisfaisantes, et nous devons nous en tenir à ces paroles de Moïse : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.*

Rien de plus convenable, lorsqu'on se propose de raconter la manière dont a été formé ce monde

visible, que de commencer avant tout par annoncer le principe des êtres dont la beauté frappe nos regards. Je parlerai de la création du ciel et de la terre, qui ne doivent pas leur existence au hasard, comme plusieurs l'ont pensé, mais à la sagesse d'un Dieu tout-puissant. Comment doit-on écouter d'aussi importans objets? comment doit-on se préparer à entendre d'aussi grands récits? il faut se présenter avec une ame épurée des passions charnelles et dégagée des soins de la vie. Il faut un esprit éveillé, attentif, qui se soit étudié à se remplir de pensées dignes de Dieu.

Mais avant que d'examiner combien les paroles de l'Ecriture sont exactes, et de chercher quels sens sont renfermés dans le peu de mots par où nous avons débuté, considérons quel est celui qui nous parle. Encore que nous ne puissions pas, vu la foiblesse de notre intelligence, pénétrer la profondeur de l'écrivain; cependant, lorsque nous ferons attention combien il mérite notre croyance, nous nous porterons plus volontiers à embrasser ses sentimens. C'est Moïse qui a composé l'histoire de l'origine du monde: Moïse que nous savons avoir été agréable à Dieu, lorsqu'il n'étoit encore qu'à la mamelle (*Act.* 7. 20 *et suiv.*): Moïse que la fille de Pharaon adopta, qu'elle éleva comme son fils dans le palais du prince son père, qu'elle fit instruire avec soin par les sages de l'Egypte: Moïse qui, détestant le faste de la royauté, et lui préférant l'humiliation de ses compatriotes, aima mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir sans lui de plaisirs passagers et criminels: qui, naturellement ami de la justice, signala, même avant d'être chef du peuple, toute la haine que son caractère lui inspiroit contre les méchans, et les poursuivit sans

épargner leurs jours : qui, mis en fuite par ceux mêmes qu'il vouloit servir, renonça volontiers aux fêtes de l'Egypte, pour se retirer dans l'Ethiopie, où, affranchi de toute autre occupation, il se livra uniquement à la contemplation des choses pendant quarante années : qui, âgé de quatre-vingts ans, a vu Dieu, comme il est possible à un mortel de le voir, ou plutôt comme aucun autre ne l'a jamais vu, suivant le témoignage de Dieu même. *S'il se trouve un prophète parmi vous*, dit Dieu dans l'Ecriture, *je me ferai connoître à lui en vision, je lui parlerai en songe. Mais il n'en est pas ainsi de Moïse qui gouverne toute ma maison, qui est mon serviteur très-fidèle. Je lui parlerai bouche à bouche ; il me verra face à face, et non sous des figures empruntées* (Nomb. 12. 6 et suiv.).

Or ce grand homme, qui a mérité de voir Dieu comme les Anges le voient, nous raconte ce que le Seigneur lui a appris. Ecoutons donc les paroles de la vérité, qui offrent, non les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais la doctrine pure de l'Esprit-Saint (1. *Cor.* 2. 4.); ces paroles dont la fin n'est pas les applaudissemens de ceux qui écoutent, mais le salut de ceux qui veulent s'instruire.

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Frappé de cette idée admirable, je m'arrête. Que dirai-je d'abord ? par où commencerai-je mon instruction ? confondrai-je les erreurs des infidèles, ou exalterai-je les vérités de notre foi ? Incapables de se fixer à une seule opinion solide, les sages de la Grèce ont fabriqué sur la nature des choses mille opinions diverses, qui se combattent et se détruisent les unes les autres sans qu'il soit besoin que nous les attaquions. Comme ils igno-

roient le vrai Dieu, ils n'ont pas admis une cause intelligente qui ait présidé à la création de l'univers ; mais ils ont forgé des systèmes conformes à leur ignorance de l'Être suprême. Recourant à des causes matérielles, les uns ont attribué l'origine du monde aux élémens du monde même (1) ; les autres ont cru que les choses visibles sont composées de corps simples, d'atomes plus ou moins rapprochés, que de leur réunion ou de leur séparation résulte la génération ou la dissolution des êtres, que l'adhésion plus ferme et plus durable de ces mêmes atomes forme ce qu'on appelle les corps durs. C'est vraiment ne donner que des tissus de toile d'araignées, que de fournir des principes si foibles et si peu consistans du ciel, de la terre et de la mer. Ils ne savoient pas dire, ces sages insensés : *Au commencement Dieu a fait le ciel et la terre.* Aussi l'ignorance de la divinité les a-t-elle jetés dans l'erreur de croire que tout est régi par le hasard, et non gouverné par une suprême sagesse.

C'est afin que nous ne tombions pas dans la même erreur, que l'écrivain de l'origine du monde, dès les premiers mots, éclaire notre intelligence par le nom de Dieu : *Au commencement*, dit-il, *Dieu créa*. Admirons l'ordre des paroles. Il met d'abord *au commencement*, de peur qu'on ne croie que le monde est sans commencement.

(1) L'orateur parle ici du système de Straton de Lampsaque, disciple d'Aristote. Suivant ce philosophe, les élémens du monde étoient animés, et avoient en eux un principe de mouvement, dont il étoit résulté, sans aucun concours d'une intelligence suprême, un monde et des êtres tels que nous les voyons. Son système avoit quelque rapport avec celui des atomes d'Epicure dont il est parlé ensuite ; mais il n'étoit pas tout-à-fait le même.

Ensuite il ajoute un mot (1) qui montre que les choses créées sont la moindre partie de la puissance du Créateur. De même qu'un potier qui, d'après les principes de son art, a fait un grand nombre de vases, n'a épuisé ni son art, ni sa puissance ; ainsi le grand Ouvrier, dont la puissance effectrice peut s'étendre à une infinité de mondes sans être bornée à un seul, a tiré du néant, par le seul acte de sa volonté, tous les objets que nous voyons. Si donc le monde a eu un commencement et s'il a été créé, examinez qui lui a donné ce commencement, et quel est le Créateur. Ou plutôt, de peur que des raisonnemens humains ne vous écartent de la vérité, l'écrivain sacré a prévenu vos recherches, en imprimant dans vos ames le nom vénérable de Dieu, comme une espèce de sceau, et comme un remède contre le mensonge : *Au commencement*, dit-il, *Dieu créa*. Oui, cette nature bienheureuse, cette bonté immense, cet être si cher à tous les êtres doués de raison, cette beauté si désirable, ce principe de tout ce qui existe, cette source de la vie, cette lumière spirituelle, cette sagesse inaccessible ; c'est lui qui *au commencement créa le ciel et la terre*. Ne vous imaginez donc pas, ô homme, que les choses visibles soient sans commencement ; et parce que les globes qui se meuvent dans les cieux y roulent en cercle, et qu'il n'est pas facile à nos sens d'apercevoir le commencement d'un cercle, ne croyez pas que la nature des corps qui roulent en cercle soit d'être

(1) Ce mot est *epoiésen*. Quand un peintre ou sculpteur avoient fait un ouvrage, ils mettoient au bas *epoiei*, par modestie, pour faire entendre qu'ils pouvoient retoucher à leurs ouvrages et leur donner plus de perfection. Saint Basile dit, il a fait *epoiésen*, parce qu'il parle de Dieu, de l'Ouvrier suprême.

sans commencement (1). En effet, quoiqu'en général dans cette figure plane terminée par une seule ligne, nos sens ne puissent trouver ni par où elle commence, ni par où elle finit, nous ne devons pas supposer pour cela qu'elle soit sans commencement : mais, quoique ce commencement échappe à notre vue, celui qui a tracé la figure en partant d'un centre et en s'éloignant à une certaine distance, a réellement commencé par un point. De même vous, quoique les êtres qui roulent en cercle reviennent sur eux-mêmes, quoique leur mouvement soit égal et non interrompu, n'allez pas tomber dans l'erreur que le monde est sans commencement et sans fin. *La figure de ce monde passe*, dit saint Paul (1. *Cor.* 7. 31.). *Le ciel et la terre passeront*, dit l'Evangile (*Matth.* 24. 35.).

C'est l'annonce et le prélude du dogme de la consommation et de la rénovation du monde, que ce peu de paroles que nous lisons à la tête des divines Écritures : *Au commencement Dieu créa.* Ce qui a commencé dans un temps doit nécessairement être consommé dans un temps. Ce qui a eu un commencement, ne doutez pas qu'il n'ait une fin. Eh ! quel est le terme et le but des sciences arithmétiques et géométriques, des recherches sur les solides, de cette astronomie si vantée, de toutes ces laborieuses bagatelles, s'il est vrai que ceux qui se sont livrés à ces études ont prononcé que ce monde visible est éternel (2)

(1) Saint Basile attaque sans doute ici le très-mauvais raisonnement de quelque physicien de son temps, ou de quelque ancien philosophe.

(2) Tous les philosophes qui ont raisonné sur la physique, ont admis l'éternité de la matière; plusieurs même, entre autres Aristote, ont soutenu que ce monde visible étoit éternel.

comme Dieu créateur de l'univers ; s'ils ont élevé un être matériel et circonscrit, à la même gloire qu'une nature incompréhensible et invisible ; si, sans pouvoir observer qu'un tout dont les parties sont sujettes à la corruption et aux changemens, doit nécessairement subir les mêmes révolutions que ses diverses parties, *ils se sont égarés dans leurs raisonnemens, leur cœur insensé a été rempli de ténèbres, ils sont devenus fous en s'attribuant le nom de sages* (Rom. 1. 21.), au point qu'ils ont déclaré, les uns, que le monde est de toute éternité comme Dieu ; les autres, qu'il est Dieu lui-même sans commencement et sans fin, qu'il est la cause de l'ordre que nous admirons dans toutes les parties de ce grand univers ? Les vastes connoissances qu'ils ont eues des choses du monde ne feront qu'aggraver un jour leur condamnation, parce qu'ayant été si éclairés dans des sciences vaines, ils se sont aveuglés volontairement dans l'intelligence de la vérité. Des hommes qui savaient mesurer les distances des astres, marquer ceux d'entre eux qui sont au septentrion et qui se montrent toujours, ceux qui, placés au pôle austral, sont visibles pour les contrées de ce pôle et nous sont inconnus ; qui ont déterminé l'étendue des régions boréales, et divisé en une infinité d'espaces le cercle du zodiaque ; qui ont observé exactement les mouvemens des astres, leur état fixe, leurs déclinaisons, et leurs retours dans les endroits par où ils ont déjà passé ; qui ont remarqué en combien de temps chaque planète achève son cours : ces hommes, parmi tant de moyens, n'en ont pu trouver un seul pour s'élever jusqu'à Dieu, le créateur de l'univers, ce juste Juge qui paye chaque action du prix qu'elle mérite : ils n'ont pu acquérir l'idée de la consomma-

tion du monde qui a un rapport si intime avec la vérité d'un jugement, puisqu'il faut nécessairement que le monde se renouvelle, si les ames doivent passer à une autre vie. En effet, si la vie présente est de même nature que ce monde, la vie future des ames sera telle que la constitution qui leur est propre (1). Les sages du paganisme sont si éloignés d'être attentifs à ces vérités, qu'ils ne peuvent s'empêcher de rire quand nous leur parlons de la consommation du monde et de la régénération du siècle. Mais, comme le principe marche naturellement avant ce qui en dérive, l'écrivain sacré en parlant des objets qui reçoivent leur être du temps, a dû débuter par ces mots : *Au commencement Dieu créa.*

Il est probable qu'avant ce monde il existoit quelque chose que notre esprit peut imaginer, mais que l'Écriture supprime dans son récit, parce qu'il ne convenait pas d'en parler à des hommes qu'on instruit encore, et qui sont enfans pour les connaissances. Oui, sans doute, avant que ce monde fût créé, il existoit une constitution plus ancienne, convenable à des puissances célestes (2), une constitution qui a précédé les temps visibles, une constitution qui a commencé, mais qui ne doit jamais finir. Les ouvrages qu'y a formés l'Ouvrier suprême, le Créateur de l'univers, sont une lumière spirituelle, qui convient à l'état bienheureux d'êtres qui aiment le Seigneur, des natures raisonnables et invisibles, en un mot tout cet ordre de créatures spirituelles, auxquelles notre

(1) *La constitution qui leur est propre*, une constitution telle que celle dont il sera parlé tout-à-l'heure, une constitution convenable à des êtres célestes.

(2) *Puissances célestes*, les anges et les archanges, comme saint Basile le dira lui-même tout-à-l'heure.

pensée ne peut atteindre, et dont nous ne pouvons même trouver les noms. C'est-là ce qui compose la nature du monde invisible, comme nous l'apprend le divin Paul : *Tout a été créé en lui*, dit-il, *les choses visibles et invisibles, les trônes, les dominations, les principautés, les puissances* (Col. I. 16.) ; c'est-à-dire, les armées des anges commandées par les archanges.

Dieu devoit ajouter à ce qui existoit déjà, ce monde, d'abord et principalement comme une école où l'esprit des hommes pût s'instruire : c'étoit ensuite un séjour parfaitement propre à des êtres qui s'engendrent et se dissolvent. Rien aussi de plus analogue au monde, aux animaux et aux plantes qu'il renferme, que la succession du temps, lequel se presse toujours, et fuit perpétuellement sans jamais s'arrêter dans sa course. N'est-ce pas là ce qu'est le temps, dont le passé n'existe plus, dont l'avenir n'existe pas encore, dont le présent nous échappe avant que nous le connoissions ? Telle est encore la nature des êtres qui prennent naissance ; on les voit croître ou décroître, on ne les voit jamais dans un état fixe et stable. Or, des animaux et des plantes, dont les corps comme enchaînés à un cours qu'ils suivent malgré eux, sont emportés par un mouvement qui les entraîne vers la génération ou la dissolution, doivent être soumis au temps dont la nature particulière est conforme à des êtres changeans et variables. De-là l'écrivain profond qui nous apprend la création du monde, emploie les paroles qui lui conviennent davantage : *Au commencement*, dit-il, *Dieu créa*, c'est-à-dire, lorsque le temps commença à couler. Car lorsqu'il a dit que le monde a été fait au commencement, il ne veut pas assurer qu'il est plus ancien que tout

ce qui existe : mais il annonce que les choses visibles et sensibles n'ont commencé à exister qu'après les invisibles et les spirituelles.

On appelle commencement ou principe (1), le premier mouvement vers une chose ; par exemple, *le commencement de la bonne voie est de faire la justice* (Prov. 16. 5.). Car les actions justes sont un premier mouvement vers la vie bienheureuse. On appelle encore commencement ou principe, lorsqu'une chose est sous une autre qui la porte, comme le fondement dans une maison et la carène dans un vaisseau. C'est d'après cela qu'il est dit : *Le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur* (Prov. 1. 7.) ; car la piété est comme la base et le fondement de la perfection. Le principe des ouvrages qui proviennent de l'art est l'art lui-même. Ainsi l'habileté de Béséléel étoit le principe des ornemens du tabernacle. Le principe des actions est souvent encore la fin utile et honnête qu'on s'y propose. Ainsi les bonnes graces de Dieu sont le principe de l'aumône; les promesses contenues dans l'Evangile sont le principe de toutes les actions vertueuses.

Le mot commencement ou principe étant susceptible de ces acceptions diverses, examinez si la parole de Moïse ne convient pas à toutes. Et d'abord vous pouvez apprendre depuis quel temps le monde a commencé à exister, si depuis le moment présent, reculant toujours en arrière, vous vous appliquez à trouver le premier jour de la création du monde : car c'est ainsi que vous trouverez d'où le temps a eu son premier mouvement. Le ciel et la terre sont comme les fonde-

(1) Il n'y a qu'un mot en grec, *arché*, commencement, principe. J'ai été obligé d'ajouter *ou principe*, pour traduire et faire entendre ce qui suit.

mens et les bases de toute la création. Une raison souveraine est comme l'art qui a présidé à l'ordonnance admirable des objets visibles, ainsi que l'annonce le mot de commencement ou principe. Enfin le monde n'a pas été fait sans motif et au hasard, mais pour une fin utile, pour le plus grand avantage des êtres raisonnables, puisqu'il est en effet pour ces êtres une école où ils s'instruisent, où ils apprennent à connoître la divinité, puisque par les objets visibles et sensibles, il les conduit à la contemplation des invisibles, selon ce que dit l'Apôtre: *Les choses invisibles sont devenues visibles depuis la création du monde par la connoissance que ses ouvrages nous en donnent.*

Ou bien, l'Ecriture dit-elle : *Au commencement Dieu créa*, parce que le ciel et la terre ont été créés dans un moment unique, sans aucun espace de temps, le commencement ne pouvant être coupé et divisé en plusieurs parties ? Car, de même que le commencement du chemin n'est pas encore le chemin, et que le commencement d'une maison n'est pas la maison; ainsi le commencement du temps n'est pas encore le temps, n'est pas même la plus petite partie du temps. Que si quelqu'un soutient que le commencement du temps est le temps, il faudra qu'il divise ce commencement en plusieurs parties, lesquelles formeront un commencement, un milieu et une fin. Or il est pleinement ridicule d'imaginer le commencement d'un commencement. Celui qui divisera un commencement en deux parties, en fera deux au lieu d'un, ou plutôt un nombre infini, en divisant ce qui est déjà divisé. Afin donc que nous apprenions que la matière du monde a existé par un simple acte de la volonté de Dieu sans aucun espace de temps, il est dit: *Au commence-*

ment Dieu créa. C'est le sens que plusieurs interprètes ont donné à ces mots, *au commencement;* ils l'ont entendu, *tout ensemble*, *dans un moment indivisible.*

Nous ne parlerons pas davantage du mot commencement ou principe, sur lequel nous n'avons pas dit à beaucoup près tout ce qu'on pourroit en dire. Parmi les arts, les uns sont appelés effecteurs, les autres pratiques, les autres spéculatifs. La fin des arts spéculatifs est l'opération même de l'esprit: la fin des arts pratiques est le mouvement même du corps, lequel cessant, il ne reste plus rien à voir. Telles sont la danse et la musique, qui n'ont aucune fin permanente, mais dont la vertu se termine à elles-mêmes. Dans les arts effecteurs, lors même que la puissance effectrice cesse, il reste un ouvrage. Tels sont les arts de l'architecte, du serrurier, du tisserand, et autres semblables: même lorsque l'ouvrier est absent, ils montrent suffisamment par eux-mêmes une raison intelligente qui a produit; et l'on peut admirer l'ouvrier par son ouvrage. Afin donc de montrer que le monde est une production de l'art, exposée en spectacle aux yeux de tous les hommes, afin qu'en le voyant ils reconnoissent la sagesse de celui qui l'a créé, le sage Moïse a parlé de sa création en ces termes: *Au commencement Dieu créa:* il ne dit pas enfanta, produisit, mais *créa*. Et comme plusieurs de ceux qui ont pensé que le monde avoit existé avec Dieu de toute éternité, n'ont pas voulu convenir qu'il eût été créé par lui, mais ont prétendu qu'il avoit existé de soi-même comme une ombre de la puissance divine, qu'ainsi Dieu est la cause du monde, mais une cause non-volontaire, comme un corps opaque ou lumineux est la cause de l'ombre ou de la

lumière; le prophète voulant corriger cette erreur, s'est exprimé avec cette exactitude: *Au commencement Dieu créa.* Par ces mots, non-seulement il veut donner une cause au monde, mais annoncer qu'un être bon a fait une chose utile, un être sage une chose belle, un être puissant une chose grande. Il nous montre presque le souverain Ouvrier qui domine sur ce vaste univers, qui en dispose et en ordonne toutes les parties, qui en forme un tout régulier, parfaitement d'accord avec lui-même, du concert le plus admirable.

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. En prenant les deux extrêmes il embrasse la substance du monde entier. Il accorde au ciel le privilége de l'aînesse, et ne donne à la terre que le second rang dans la création. Tous les êtres intermédiaires ont dû naître avec les deux bornes du monde. Si donc il ne dit rien des élémens, de l'eau, de l'air et du feu, vos propres réflexions doivent vous apprendre d'abord que tous les élémens sont mêlés avec tous les corps, que vous les trouverez tous dans la terre seule, puisque le feu jaillit des cailloux, puisque dans les chocs et les frottemens on voit une grande abondance de feu sortir en brillant du fer même qu'on a tiré des entrailles de la terre. Et ce qui doit paroître admirable, c'est que le feu renfermé dans les corps y séjourne sans leur nuire; et que lorqu'on le tire au dehors, il consume les corps mêmes qui le recéloient. Ceux qui creusent des puits nous prouvent que l'élément de l'eau est aussi dans la terre; la même chose nous est prouvée de l'air par les vapeurs qu'exhale la terre humide lorsque les rayons du soleil l'échauffent. D'ailleurs, comme le ciel occupe naturellement un lieu élevé, la terre

le lieu le plus bas; comme les corps légers s'élèvent vers le ciel, et que les pesans se portent vers la terre; comme le haut et le bas sont opposés l'un à l'autre, Moïse en faisant mention des deux êtres les plus éloignés, parle conséquemment de tous les êtres intermédiaires qui occupent le milieu. Ainsi ne demandez pas un détail de tous les objets, mais que ce qu'on vous dit vous fasse comprendre ce qu'on ne vous dit pas.

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Une recherche exacte de l'essence de chacun des êtres, soit de ceux qui ne nous sont connus que par l'intelligence, soit de ceux qui tombent sous nos sens, étendroit outre mesure notre instruction, et nous feroit employer plus de discours pour expliquer cette question difficile, que pour tous les objets ensemble que nous nous proposons de traiter. D'ailleurs, ces discussions superflues servent peu à l'édification des fidèles. Qu'il nous suffise pour l'essence du ciel, de ce que nous lisons dans Isaïe. Ce prophète nous donne une idée suffisante de sa nature dans ces paroles qui sont à la portée de tout le monde: *Celui*, dit-il, *qui a étendu le ciel comme une fumée* (Is. 51. 6.); c'est-à-dire, qui a formé le ciel d'une substance légère, et non épaisse et solide. Quant à sa forme, ce qu'il dit en glorifiant Dieu doit nous suffire: *Celui qui a établi le ciel comme une voûte* (Is. 40. 22.). Procédons de même pour ce qui regarde la terre. N'examinons pas avec trop de curiosité quelle est son essence, ne nous fatiguons pas à raisonner sur sa substance propre, n'allons pas chercher une nature qui par elle-même soit dépourvue de toute qualité; mais soyons convaincus que tout ce que nous voyons en elle appartient à son être, constitue son essence: car vous la ré-

duirez à rien en lui ôtant les unes après les autres toutes les qualités qu'elle renferme. Oui, si vous lui ôtez le noir, le froid, le pesant, le serré, toutes les propriétés de saveur qu'elle peut avoir, et d'autres encore, il ne restera plus rien. Je vous exhorte donc à laisser là toutes ces recherches, à ne pas examiner non plus sur quoi la terre (1) est fondée. Votre esprit ne feroit que s'éblouir, parce que le raisonnement ne le conduiroit à aucune vérité certaine. Car si vous dites que l'air s'étend sous toute la largeur de la terre, vous ne pourrez expliquer comment une nature aussi flexible et aussi déliée résiste accablée sous un si grand fardeau, comment elle ne s'échappe pas, elle ne se dérobe pas de toutes parts, en s'élevant au-dessus de la masse qui l'écrase. Si vous supposez que l'eau est répandue au-dessous de la terre, il vous faudra chercher comment un corps pesant et compact ne pénètre pas l'eau, comment avec une si grande pesanteur il est contenu par une nature plus foible. D'ailleurs autre embarras : quelle sera la base de l'eau? sur quel appui solide portera son dernier fond? Si vous supposez un autre corps plus lourd et plus solide que la terre, qui la contienne et qui l'empêche de descendre, songez qu'il faut à ce corps un autre soutien qui l'empêche de s'affaisser lui-même. Si nous pouvons imaginer ce soutien, notre esprit en cherchera encore un autre pour ce dernier. Par là nous tomberons dans l'infini, en imaginant sans cesse de nouvelles bases et de nouveaux fondemens pour soutenir ceux que nous aurons trouvés : et plus

(1) Tout ce qui suit sur l'affermissement de la terre est ce que saint Basile pouvoit dire de plus ingénieux et de plus solide, n'étant pas instruit du mouvement de la terre autour du soleil.

notre esprit imaginera, plus nous serons obligés d'introduire une puissance considérable pour résister à toutes les masses réunies. Ainsi mettez des bornes à votre imagination, de peur que si vous prétendez découvrir des vérités incompréhensibles, Job ne réprime votre curiosité, et ne vous fasse cette demande: *Sur quoi ses bases sont-elles affermies* (Job. 38. 6.)? Si vous lisez dans les psaumes: *J'ai affermi ses colonnes* (Ps. 64. 4.), croyez que le prophète entend par colonnes la puissance qui tient la terre en place. Quant à ces mots: *Il l'a fondée sur les mers* (Ps. 23. 2.), que signifient-ils autre chose sinon que les eaux enveloppent de tous côtés la terre? Comment donc l'eau qui est fluide par sa nature et qui se précipite, demeure-t-elle suspendue sans couler d'aucune part? vous ne pensez pas que la terre, qui est suspendue sur elle-même quoique plus pesante, offre la même difficulté et une plus grande encore. Mais soit que nous convenions que la terre est appuyée sur elle-même, soit que nous disions qu'elle flotte sur les eaux, ne nous écartons par des sentimens religieux, mais avouons que tout est contenu par la puissance du Créateur. Nous devons nous dire à nous-mêmes et à ceux qui nous demandent sur quoi est appuyé ce lourd et immense fardeau de la terre: *Les limites de la terre sont dans la main de Dieu* (Ps. 94. 4.) C'est le parti le plus sûr pour régler notre esprit, et le plus utile à ceux qui nous écoutent.

Pour expliquer les difficultés dont nous parlons, des physiciens disent en termes magnifiques que la terre est immobile; que, comme elle occupe le centre de l'univers, également éloignée des extrêmes, sans qu'il y ait de raison pour qu'elle penche d'un côté plutôt que d'un autre, parce qu'elle est

pressée également de toutes parts, elle demeure nécessairement sur elle-même. Ils ajoutent que ce n'est ni par le sort ni au hasard qu'elle occupe le centre, que cette position est nécessaire et tient à sa nature. Le corps céleste (1), disent-ils, étant à l'extrémité, parce qu'il s'élève en haut; si nous supposons que des poids tombent d'en haut, ils se porteront de toutes parts au centre. Or, sans doute, le tout sera entraîné vers le point vers lequel seront portées les parties. Si les pierres, les bois, si tous les corps terrestres, sont portés en bas, ce sera là la place propre et convenable à toute la terre. Si les corps légers partent du centre, ils s'élèvent sans doute en haut: les corps pesans se portent donc naturellement en bas; or nous avons montré que le bas est le centre. Ne soyons donc pas surpris que la terre ne tombe d'aucun côté, puisqu'elle occupe le centre par sa nature. Elle doit nécessairement rester en place, ou, se remuant contre sa nature, sortir de la place qui lui est propre. Si les assertions de ces philosophes vous paroissent probables, transportez votre admiration à la sagesse de Dieu qui a ainsi disposé les choses. Car on ne doit pas moins admirer les grands et surprenans effets de la nature, parce qu'on en aura trouvé les causes; sinon, que la simplicité de la foi ait plus de force auprès de vous que tous les raisonnemens humains.

Nous dirons la même chose du ciel; nous dirons que les sages du monde nous ont donné sur sa nature des dissertations fastueuses. Les uns disent qu'il est composé des quatre élémens comme étant sensible et visible; qu'il participe à la terre par sa solidité, au feu par son éclat, à

(1) *Le corps céleste*, qui est d'une matière plus déliée et plus légère.

l'air et à l'eau parce qu'ils sont mêlés avec les corps solides. Les autres (1), rejetant cette opinion comme peu vraisemblable, ont imaginé d'eux-mêmes et ont introduit une cinquième nature ou élément pour en composer le ciel. Ils supposent un corps éthéré qui n'est ni le feu, ni l'air, ni la terre, ni l'eau, enfin aucun des élémens connus. Les élémens, disent-ils, ont un mouvement direct, suivant lequel les corps légers se portent en haut et les pesans en bas; et le mouvement en haut et en bas n'a aucun rapport avec le mouvement circulaire. En général, le mouvement en ligne droite est fort différent du mouvement en ligne courbe. Or les êtres dont les mouvemens diffèrent par leur nature, doivent différer aussi dans leurs essences. D'ailleurs, il est impossible que le ciel soit composé des premiers corps que nous appelons élémens, par la raison que les êtres composés de substances diverses, ne peuvent avoir un mouvement égal et libre, chacune des substances qui le composent ayant reçu de la nature une impulsion propre. Aussi les êtres composés ont de la peine à rester dans un mouvement continuel, parce qu'ils ne peuvent avoir un mouvement unique, propre et analogue à tous les contraires, mais que le mouvement du corps léger combat le mouvement du corps grave. Lorsque nous nous élevons en haut, nous sommes entraînés par ce qui est en nous de terrestre; et lorsque nous nous portons en bas, nous faisons violence à la partie du feu, que nous entraînons en bas contre sa nature. Or c'est cette action des

(1) *Les autres*, tels qu'Aristote et ses disciples, qui composoient le ciel d'une cinquième nature ou élément, qu'ils appeloient *quintescence*. Saint Basile explique assez au long la raison pour laquelle ils admettoient un cinquième élément.

élémens d'aller en sens contraire, qui est la cause de la dissolution des corps. Car ce qui est forcé et contre nature, après avoir résisté un peu de temps avec beaucoup d effort et de peine, se dissout bientôt et se sépare des substances simples auxquelles il est uni, chacune de ces substances reprenant sa place naturelle. C'est pour ces raisons pressantes, que ceux qui supposent une cinquième nature ou élément pour la génération du ciel et des astres, ont rejeté les opinions de leurs prédécesseurs, et ont eu besoin d'un nouveau système. Un autre philosophe, distingué par son éloquence, s'élève contre ceux-ci, attaque leurs sentimens qu'il prétend détruire, et offre un autre système de sa composition.

Si nous voulions parcourir les opinions de tous les philosophes, nous tomberions dans leurs folies et leurs rêveries. Laissons-les donc se réfuter les uns les autres ; pour nous, renonçant à découvrir les essences des choses, tenons-nous en à ce que dit Moïse : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre*. Glorifions le plus excellent des ouvriers pour l'art et la sagesse qui règne dans ses ouvrages : par la beauté des objets visibles, jugeons combien il est beau ; par la grandeur des corps sensibles et bornés, concevons combien il est grand, infini, au-dessus de toutes les idées que nous pouvons avoir d'une puissance. Quoique nous ignorions la nature des choses créées, néanmoins ce qui tombe sous nos sens est si admirable, que l'esprit le plus pénétrant n'est en état ni d'expliquer, comme il doit l'être, le moindre des objets qui sont dans le monde, ni d'accorder les louanges qui sont dues au Créateur, à qui soient la gloire, l'honneur et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE DEUXIÈME.

LA TERRE ÉTOIT INVISIBLE ET INFORME.

(Genèse, I. 2.)

SOMMAIRE.

CETTE homélie a été prononcée le soir, et a terminé le premier jour de la création. Après un court préambule, l'orateur explique ces paroles de Moïse dans la *Bible des Septante : La terre étoit invisible et informe.* Il montre ce qui rendoit la terre invisible et informe. Comme par ces mots *terre invisible*, plusieurs entendoient la matière que Dieu avoit mise en œuvre, et qu'ils prétendoient que la matière est éternelle, il les refute en démontrant que la matière ne sauroit être éternelle, et que Dieu est le créateur des substances ainsi que des formes. Les ténèbres qui, suivant l'Ecriture, couvraient la face de l'abyme, étoient interprétées par certains hérétiques dans un très-mauvais sens ; c'étoit, selon eux, une puissance mauvaise opposée à l'être bon. Saint Basile détruit avec beaucoup de force et de subtilité l'opinion des deux principes. Les ténèbres, dit-il, ne sont autre chose que la privation de lumière. Ainsi, c'est une vaine question que de demander pourquoi les ténèbres ont été créées avant la lumière, c'est-à-dire, l'être pire avant l'être meilleur. *L'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux*, c'est-à-dire, suvant une explication particulière qu'admet l'orateur, l'esprit de Dieu echauffoit les eaux et les préparoit à produire des animaux vivans. La lumière est créée ; comment elle embellit le monde, dans quel sens on peut dire qu'elle est belle. La nuit et le jour sont produits par la soustraction et par le retour de la lumière. Le premier jour de la création est appelé *le jour*, et non *le premier jour*, considéré par honneur comme seul, et n'ayant aucun rapport avec les autres. Conclusion de l'homélie.

CE matin, nous arrêtant aux premiers mots de la Genèse, nous y avons trouvé une profondeur

de sens qui nous a entièrement découragés pour le reste. En effet, si ce qui précède le sanctuaire, si le vestibule seul du temple est si auguste et si magnifique, s'il éblouit tellement les yeux de notre esprit par sa beauté merveilleuse, quel doit être le sanctuaire même ? Qui est-ce qui osera entrer dans le Saint des Saints ? qui est-ce qui pourra regarder le lieu le plus secret et le plus retiré ? La vue même en est interdite à nos yeux, et le discours ne peut exprimer ce que l'esprit conçoit. Cependant, comme auprès du juste Juge le seul désir de bien faire obtient de superbes récompenses, ne nous décourageons pas dans nos recherches. Quand nous ne pourrions atteindre à la grandeur des choses, si, avec le secours de l'Esprit-Saint nous pouvons découvrir le sens de l'Ecriture, nous ne serons pas jugés absolument méprisables ; et puissamment aidés par la grace, nous procurerons quelque édification à l'Eglise de Dieu.

La terre, dit Moïse, *étoit invisible et informe.* Pourquoi le ciel et la terre ayant été créés également l'un et l'autre, le ciel étoit-il dans sa perfection, tandis que la terre étoit brute et imparfaite ? Que veut dire l'écrivain sacré quand il dit qu'elle étoit informe ? et pour quelle raison étoit-elle invisible ? La forme et la perfection de la terre est sa fécondité, la génération des plantes diverses, la naissance des plus hauts arbres, de ceux qui portent des fruits comme de ceux qui n'en portent pas, la beauté et l'odeur suave des fleurs, enfin toutes ces productions différentes, qui vont bientôt, par l'ordre de Dieu, sortir du sein de la terre pour orner sa surface. Comme rien de tout cela n'existoit encore, Moïse l'a appelée avec raison informe. Nous pourrions dire

du ciel lui-même qu'il n'étoit pas achevé, qu'il n'avoit pas la décoration qui lui est propre, puisqu'il ne brilloit pas encore par le soleil et par la lune, et qu'il n'étoit pas couronné par les chœurs des astres. Ces corps lumineux n'avoient pas encore été créés, et l'on pourroit dire avec vérité que le ciel lui-même étoit informe.

La terre est appelée invisible pour deux raisons, ou parce que l'homme n'existoit pas encore pour la contempler, ou parce qu'étant inondée par les eaux dont toute sa surface étoit couverte, elle ne pouvoit être aperçue. Car Dieu n'avoit pas encore rassemblé les eaux dans les demeures qui leur étoient destinées, comme il fit ensuite en leur donnant le nom de mer. On appelle invisible, ou ce qui ne peut être aperçu des yeux de la chair, comme notre ame; ou ce qui étant visible de sa nature, est caché par l'interjection d'un corps qui le couvre, comme le fer au fond de l'eau. C'est dans ce dernier sens, à notre avis, que la terre a été nommée invisible, parce qu'elle étoit cachée sous les eaux. D'ailleurs, comme la lumière n'étoit pas encore créée, il n'est pas étonnant que la terre étant plongée dans les ténèbres, parce que l'air qui l'enveloppoit n'étoit pas éclairé, ait encore pour cette raison été appelée invisible par l'Ecriture.

Mais les falsificateurs de la vérité, qui, au lieu d'accoutumer leur esprit à suivre le sens des Ecritures, veulent forcer les Ecritures et les amener à leur propre sentiment, disent que par ces expressions il faut entendre la matière. La matière, suivant eux, est par elle-même invisible et informe, dépourvue de qualités et de figures; mais le souverain Ouvrier l'a employée, il l'a conformée et mise en ordre par sa grande sagesse, et en a

fait tout ce que nous voyons. Je vais réfuter ces apôtres de l'erreur. Si la matière est increée (1), d'abord elle mérite le même honneur que Dieu, puisque son ancienneté est la même. Or qu'y auroit-il de plus impie que de faire jouir un être sans qualité, sans forme, sans figure, le dernier terme de la laideur et de la difformité (car je me sers de leurs propres expressions), de faire jouir un pareil être des mêmes prérogatives que l'Etre le plus sage, le plus puissant, le plus beau, que l'Artisan suprême, le Créateur de l'univers? Ensuite, si telle est la matière qu'elle épuise la science de Dieu, qu'elle soit capable de mesurer toute l'étendue de son intelligence, ils opposent en quelque sorte une substance informe à une puissance incompréhensible. Si la matière est incapable de répondre à toute la vertu de Dieu, ils tomberont alors dans un blasphème encore plus absurde, s'ils supposent que le défaut de la matière empêche Dieu d'achever et de perfectionner ses propres ouvrages. La foiblesse de la nature humaine les a trompés: et comme chez nous chaque ouvrier s'occupe particulièrement d'une certaine matière, par exemple, le serrurier du fer, le charpentier du bois; comme dans leurs ouvrages on distingue le sujet, la forme, et la perfection qui résulte de la forme; comme la matière est prise de dehors, que la forme est due à l'art, et que la perfection est le résultat de la forme et de la matière, ils croient qu'il en est de même des ouvrages de Dieu; que la figure du monde est l'effet de la sagesse du Créateur de l'univers; que la matière lui est venue et lui a été fournie du dehors; que le

(1) *Si la matière est increée.* Nous avons observé plus haut que c'étoit l'opinion de tous les anciens philosophes qui avoient raisonné sur la physique.

monde a été formé de telle sorte que son sujet et sa substance ont été pris hors de Dieu; que sa figure et sa forme viennent de la suprême intelligence. De-là ils nient que le grand Dieu ait présidé à la création de l'univers; ils prétendent qu'il n'a contribué que très-peu pour sa part à la génération des êtres. La bassesse de leurs idées les empêche de s'élever jusqu'à la hauteur de la vérité, et de voir que parmi les hommes les arts sont venus après la matière, introduits dans le monde par le besoin et la nécessité. La laine existoit avant l'art du tisserand, qui est venu fournir ce qui manquoit à la nature. Le bois existoit avant l'art du charpentier, qui s'en est servi, et qui, lui donnant diverses formes selon les besoins, nous a montré l'usage qu'on pouvoit en tirer. Il en a fait une rame pour le matelot, un ventilabre pour le laboureur, une pique pour le guerrier. Il n'en est pas de même de Dieu. Avant que rien de ce que nous voyons existât, ayant décidé en lui-même et résolu de donner l'être à ce qui n'existoit pas, il imagina le plan du monde en même temps qu'il créa une matière analogue à sa forme. Il assigna au ciel une nature qui convenoit au ciel; et d'après la figure qu'il vouloit donner à la terre, il produisit une substance qui lui étoit propre. Il forma le feu, l'eau et l'air comme il voulut, et leur attribua la substance que demandoit la destination de chacun de ces élémens. Les parties différentes dont il composoit le monde, il les unit entre elles par un lien indissoluble, il en fit un tout régulier et harmonique; de sorte que les êtres qui sont les plus opposés, paroissent liés entre eux par une sympathie naturelle. Qu'ils renoncent donc à leurs fictions fabuleuses, ces hommes qui mesurent par la foiblesse de leurs pro-

pres raisonnemens une puissance à laquelle ni les idées d'un mortel ni ses paroles ne sauroient atteindre. *Dieu créa le ciel et la terre ;* il ne créa pas l'un et l'autre à moitié, mais le ciel tout entier et la terre toute entière, la substance réunie à la forme. Car Dieu n'est pas seulement l'artisan des formes, mais le créateur de la nature même des êtres. Ou bien qu'on nous explique comment la puissance effectrice de Dieu et la nature passive de la matière se sont rencontrées, l'une fournissant le sujet sans forme, et l'autre ayant l'art des figures sans matière, afin que l'un reçût de l'autre ce qui lui manquoit, que l'Ouvrier suprême pût faire valoir son art, et la matière prendre les figures et les formes dont elle étoit privée.

Mais en voilà assez sur cet article. Revenons à notre sujet. *La terre étoit invisible et informe.* Après avoir dit : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre*, l'écrivain sacré a passé sous silence beaucoup de choses; il n'a parlé ni de l'eau, ni de l'air, ni du feu, ni des effets qui tiennent à ces élémens. Ces élémens sans doute ont été créés avec l'univers, comme faisant le complément du monde ; mais l'Ecriture n'en parle point, pour exercer l'activité de notre esprit, pour lui apprendre à tirer des conséquences de quelques paroles, et à suppléer ce qu'elle ne dit pas. Puis donc qu'elle n'a point dit que Dieu a créé l'eau, mais qu'elle a dit que la terre étoit invisible, examinez en vous-même quel étoit le voile qui la couvroit et qui l'empêchoit de paroître. Ce n'étoit pas le feu qui pouvoit la cacher, puisque le feu éclaire et montre les objets qu'il approche loin de les obscurcir. Ce n'étoit pas l'air qui la déroboit à notre vue, puisque sa nature subtile et diaphane reçoit toutes les formes des objets visibles et les

renvoie aux yeux qui les contemplent. Il nous reste donc à penser que l'eau inondoit la surface de la terre, n'en ayant pas encore été séparée pour aller prendre sa place. C'est ce qui rendoit la terre non-seulement invisible, mais informe : car encore à présent une trop grande abondance d'humide empêche la terre de produire ses fruits. La même cause l'empêchoit d'être aperçue et la privoit de sa beauté naturelle. En effet, la beauté de la terre est l'ornement qui lui est propre; sans doute des moissons flottantes dans les vallées, des prés décorés de verdures et émaillés de fleurs diverses, des bois agréables et fleuris, des montagnes dont le sommet est ombragé de forêts immenses, la terre n'avoit encore aucun de ces ornemens : elle étoit près de faire éclore de son sein toutes ses productions par la fécondité que Dieu avoit mise en elle; mais elle attendoit les temps convenables et les ordres du Seigneur pour produire tous les fruits dont elle portoit le germe et le principe.

Les ténèbres, dit l'Ecriture, *couvroient la face de l'abyme*. Certains hommes tournant ces paroles à leur propre sens, ont encore pris de-là occasion de débiter des fables et des fictions encore plus impies que celles que nous venons de réfuter. Ils n'expliquent pas naturellement les ténèbres, un certain air non éclairé, ou un lieu ombragé par l'interjection d'un corps, ou en général un lieu privé de lumière par quelque cause que ce soit; mais ils entendent par ténèbres une puissance mauvaise, ou plutôt le mal lui-même, qui tient l'être de soi, qui est opposé et contraire à la bonté de Dieu. Si Dieu est la lumière, les ténèbres, disent-ils conséquemment à leurs principes, doivent être la puissance qui le combat :

les ténèbres n'ont pas reçu l'être d'un autre, mais elles sont le mal qui s'est donné l'être à lui-même: les ténèbres sont les ennemies des ames, les auteurs de la mort et le fléau de la vertu. Ils prétendent faussement que les paroles mêmes du Prophète annoncent que les ténèbres existoient sans avoir été créées par Dieu. De-là, quels dogmes pervers et impies n'ont pas été forgés? quels loups cruels ne déchirent pas le troupeau de Dieu, s'autorisant d'une simple parole pour s'emparer des ames? n'est-ce pas de-là que viennent les Marcions, les Valentins, et l'hérésie abominable des Manichéens (1), qu'on peut appeler avec raison la honte et l'opprobre de l'Eglise? ô homme, pourquoi vous éloignez-vous si fort de la vérité? pourquoi cherchez-vous des sujets pour vous perdre? Les paroles de l'Ecriture sont simples et faciles à comprendre: *La terre étoit invisible*, dit-elle. Quelle en étoit la raison? c'est que l'abyme couvroit sa surface. Et que doit-on entendre par abyme? Une grande quantité d'eau dont le fond n'est pas facile à trouver. Mais nous savons, dira-t-on peut-être, que plusieurs corps paroissent souvent à travers une eau légère et transparente. Comment donc aucune partie de la terre ne se montroit-elle à travers les eaux? c'est qu'elle étoit enveloppée d'un air obscur et ténébreux. Les rayons du soleil qui pénètrent à travers les eaux, montrent souvent les cailloux qui sont au fond; mais dans une nuit profonde il est impossible de voir sous l'eau. Ainsi ce qui rendoit la terre invisible, c'est que l'abyme dont elle étoit chargée étoit obscurci par les ténèbres.

(1) L'opinion qui opposoit la nuit au jour, la lumière aux ténèbres, l'être bon à l'être mauvais, étoit bien plus ancienne que les Manichéens: saint Basile la détruit avec beaucoup de force et de subtilité.

L'abyme n'étoit donc pas une multitude de puissances contraires, comme quelques-uns l'ont imaginé. Les ténèbres n'étoient pas non plus une puissance principale et mauvaise, opposée à l'être bon. Deux êtres également puissans, opposés l'un à l'autre, se détruiront entièrement l'un l'autre. Ils se causeront réciproquement des peines, et se feront une guerre sans fin. Celui des deux qui aura l'avantage, détruira absolument celui qu'il aura vaincu. Si donc on dit que le mal s'oppose au bien avec une égale puissance, on introduit une guerre continuelle, des défaites perpétuelles, parce que tous deux sont tour-à-tour vaincus et vainqueurs. Si le bien a l'avantage, qu'est-ce qui empêche que le mal ne soit absolument détruit? Mais si.... Il n'est pas permis de finir. Je suis étonné que des hommes qui se portent à des blasphèmes aussi horribles ne se détestent pas eux-mêmes. On ne peut dire, sans choquer la piété, que le mal tire son origine de Dieu, parce que les contraires ne naissent pas des contraires. La vie n'engendre pas la mort, les ténèbres ne sont pas le principe de la lumière, la maladie n'est pas la cause de la santé: mais dans les changemens d'états, on passe d'un contraire à un contraire; dans les générations, un être ne naît pas d'un être contraire, mais d'un être de même espèce. Mais si l'on ne peut dire que le mal tire son origine de lui-même, ni de Dieu, d'où prend-il donc naissance? car aucuns de ceux qui participent à la vie ne peuvent nier que les maux existent. Que dirons-nous? Le mal n'est pas une créature vivante et animée, mais une disposition de l'ame opposée à la vertu, dans laquelle se trouvent les lâches qui ont abandonné la route du bien. N'examinez donc pas le mal hors de vous,

n'imaginez pas une nature qui soit le principe de la perversité; mais que chacun se reconnoisse l'auteur des vices qui sont en lui. Parmi les choses que nous éprouvons, les unes nous arrivent par la nature, telles que la vieillesse et les infirmités; les autres par hasard, tels que ces événemens inattendus, heureux ou malheureux, qui surviennent par des causes étrangères: par exemple, on creuse un puits, on trouve un trésor; on se rend dans la place publique, on rencontre un chien enragé. D'autres sont en nous: comme dominer les passions, ou ne pas réprimer la volupté; vaincre sa colère, ou se jeter sur celui qui nous irrite; dire la vérité, ou mentir; être doux et modéré par caractère, ou être superbe et insolent. Ne cherchez donc pas hors de vous les principes de choses qui dépendent de vous; mais sachez que le mal proprement tire son origine de nos chutes volontaires. Si le mal étoit nécessaire et ne dépendoit pas de nous, les lois ne seroient pas aussi attentives à effrayer les coupables, et les châtimens des tribunaux, qui punissent les scélérats comme ils le méritent, ne seroient pas si sévères. Je n'en dirai point davantage sur le mal proprement dit; quant à la pauvreté, à l'infamie, à la maladie, à la mort, et à tout ce qui arrrive de fâcheux aux hommes, on ne doit pas les mettre au nombre des maux, puisque nous ne comptons pas parmi les plus grands biens les choses qui leur sont opposées. Parmi ces maux prétendus, les uns viennent de la nature, les autres sont même utiles à ceux auxquels ils arrivent.

Laissant donc pour le moment toute explication métaphorique et allégorique, prenons le mot de ténèbres dans le sens le plus naturel et le plus simple, en suivant l'esprit de l'Ecriture. Des per-

sonnes raisonnables demandent si les ténèbres ont été créées avec le monde, si elles sont plus anciennes que la lumière, et pourquoi l'être pire a été fait auparavant. Nous disons donc que les ténèbres ne sont pas par elles-mêmes une substance, mais une certaine disposition de l'air provenant de la privation de lumière. Mais de quelle lumière un endroit du monde s'est-il trouvé tout-à-coup privé, en sorte que les ténèbres étoient répandues sur les eaux? Faisons réflexion que s'il existoit un monde avant ce monde sensible et corruptible, il étoit sans doute dans la lumière: qu'en effet, ni les puissances angéliques, ni les armées célestes, ni en général les êtres raisonnables et les esprits exécuteurs de la volonté de Dieu, ceux qui ont un nom parmi nous comme ceux qui n'en ont pas, n'étoient dans les ténèbres, mais menoient une vie conforme à leur nature, dans la lumière et dans une joie spirituelle. Ces vérités ne seront contredites par aucun de ceux qui, parmi les promesses des saints, attendent une lumière surnaturelle, cette lumière dont Salomon dit: *La lumière est pour les justes à jamais* (Prov. 13. 9.). *Rendant graces*, dit saint Paul, *à Dieu le Père, qui nous a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints*, c'est-à-dire, *à la lumière* (Coloss. 1. 12.). Si les réprouvés sont envoyés dans les ténèbres extérieures, ceux qui ont fait des actions dignes de la récompense possèdent le repos dans une lumière surnaturelle. Puis donc que, par l'ordre de Dieu, le ciel a enveloppé tout-à-coup tous les êtres renfermés dans sa circonférence, le ciel, dont le corps sans interruption peut séparer ce qui est hors de lui de ce qui est au-dedans de lui, a laissé nécessairement sans lumière le lieu qui lui étoit assigné, en le séparant de l'éclat exté-

rieur. Trois choses concourent pour l'ombre : la lumière, le corps, le lieu obscur. Or, les ténèbres du monde vinrent de l'opacité du corps céleste. Vous comprendrez ce que je dis par un exemple sensible, sans doute si vous vous environnez en plein midi d'une tente dont la matière soit épaisse et impénétrable, et si vous vous renfermez tout-à-coup dans les ténèbres. Supposez donc que telles étoient les ténèbres d'alors, qui n'existoient pas originairement, mais qui survinrent par l'enveloppe du corps céleste. Il est dit que ces ténèbres couvroient l'abyme, parce que les extrémités de l'air touchent naturellement la superficie des corps, et qu'alors les eaux étoient répandues sur toute la terre. Ainsi les ténèbres couvroient nécessairement l'abyme.

L'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux. Si par esprit l'Ecriture entend l'air répandu sur la terre, croyez que l'écrivain sacré vous expose les parties principales du monde; qu'il vous avertit que Dieu a créé le ciel, la terre, l'eau, et l'air qui étoit déjà répandu et avoit déjà son cours. Mais si par esprit de Dieu on doit entendre l'Esprit-Saint, ce qui est plus vraisemblable et plus conforme aux sentimens des anciens, parce que c'est ordinairement le sens particulier dans lequel l'Ecriture prend cette parole, et que par Esprit de Dieu elle n'entend autre chose que l'Esprit-Saint qui est le complément de la divine et bienheureuse Trinité; si vous admettez ce sens, vous y trouverez un plus grand fruit. Comment donc l'Esprit-Saint étoit-il porté sur les eaux? je vais vous donner, non mon explication, mais celle d'un Syrien, qui étoit aussi vide de la sagesse du monde, que rempli de la science des choses véritables. Il disoit donc que la langue syrienne avoit plus de force, et que par

son rapport avec la langue hébraïque, elle approchoit plus du sens des Écritures; or, que d'après la version syrienne, le passage que nous rendons par *étoit porté sur les eaux*, avoit ce sens énergique, *échauffoit et fécondoit la nature des eaux*, d'après la comparaison d'une volatille qui couve ses œufs, et qui, en les échauffant, leur donne une puissance vitale; que la parole de l'Écriture devoit être entendue d'après cette idée: l'esprit étoit porté sur les eaux, c'est-à-dire, préparoit la nature des eaux à produire des animaux vivans. Et c'est ce qui prouve ce que plusieurs mettent en question, savoir que l'Esprit-Saint possédoit aussi la puissance créatrice.

Et Dieu dit: Que la lumière soit (1). La première parole de Dieu a créé la lumière, dissipé les ténèbres, écarté la tristesse, réjoui le monde, répandu en un moment sur toute la terre le spectacle le plus doux et le plus gracieux. Le ciel, jusqu'alors enveloppé de ténèbres, s'est découvert et a étalé toutes ces beautés qui frappent encore à présent nos regards. L'air fut éclairé; ou plutôt pénétré tout entier de la lumière mêlée avec sa substance, il en distribua promptement l'éclat de toutes parts jusqu'à ses dernières limites. Il s'éleva en hauteur jusqu'à l'éther (2) et jusqu'au ciel, et en largeur, il éclaira dans un instant rapide toutes les parties du monde, le septentrion et le midi, l'orient et l'occident. Car telle est sa nature légère et diaphane, que la lumière le traverse

(1) Longin, dans son Traité du sublime, cite cet endroit de *la Genèse*. Il admire la précision noble et sublime avec laquelle l'écrivain sacré peint la puissance d'un Dieu qui crée.

(2) L'éther est un air plus subtil et plus délié, au-dessus de l'air qui enveloppe notre globe.

sans qu'il soit besoin d'aucun espace de temps. Et de même que nos yeux se portent aux objets visibles avec une vîtesse extrême: ainsi l'air reçoit les jets de lumière, et les renvoie au loin en tous sens avec plus de promptitude qu'il n'est possible de l'imaginer. Dès que la lumière fut, l'éther devint plus agréable; l'eau devint plus claire et plus brillante; non-seulement elle en recevoit la splendeur, mais par la réflexion elle renvoyoit cette même splendeur qui s'élançoit de toute sa surface. La parole divine a tout changé en un spectacle le plus riant et le plus auguste. Et comme le plongeur, au fond de l'eau, soufflant l'huile de sa bouche éclaire tout l'endroit où il est placé (1); de même le Créateur de l'univers, d'un mot, a introduit sur-le-champ dans le monde le charme inexprimable de la lumière. *Que la lumière soit*, dit Dieu (ce commandement étoit une action); et l'on vit briller l'être le plus agréable et le plus utile que l'imagination humaine puisse concevoir. Quand nous parlons dans Dieu de parole et de commandement, ce n'est ni un son envoyé par les organes de la voix, ni un air frappé par la langue; la parole de Dieu n'est qu'un acte de sa volonté que nous représentons par le terme de commandement pour nous faire mieux entendre de ceux que nous instruisons.

Et Dieu vit que la lumière étoit belle (Gen. 1. 4.). Quelles louanges dirons-nous être dignes de la lumière, lorsqu'elle a pour elle le témoignage du Créateur lui-même? Quant il est question de beauté, la parole cède le jugement aux yeux,

(1) L'huile que le plongeur souffle de sa bouche, éclaire vraiment l'endroit où il est placé. Quelques-uns prétendent qu'elle l'aide aussi à respirer, et qu'elle peut calmer les flots dans la place où il est s'ils étoient agités.

parce qu'elle ne peut rien dire qui surpasse le témoignage de la vue. Mais si dans un corps la beauté naît du rapport des parties entre elles et de la couleur qui les embellit, comment peut-elle exister dans la lumière qui est une matière fort subtile (1), et dont toutes les parties sont de même nature? C'est que dans la lumière le beau est annoncé, non par la régularité des parties, mais par cette douceur qui réjouit toujours l'œil et ne le blesse jamais. C'est ainsi que l'or est beau, non par le rapport des parties entre elles, mais par la couleur seule qui flatte la vue et qui la récrée. L'étoile du soir est le plus beau des astres, non par l'analogie des parties dont elle est composée, mais parce que son éclat frappe les yeux d'une manière satisfaisante. Ajoutons que le jugement de Dieu sur la beauté de la lumière, ne venoit pas seulement de ce qu'il voyoit qu'elle seroit agréable à la vue (car les yeux n'en étoient pas encore les juges); mais de ce qu'il prévoyoit quelle seroit à l'avenir son utilité.

Et Dieu divisa la lumière des ténèbres, c'est-à-dire, il rendit leur nature incompatible et opposée l'une à l'autre: car rien de plus contraire que la lumière et les ténèbres.

Et Dieu donna à la lumière le nom de jour et aux ténèbres le nom de nuit. Maintenant, depuis la création du soleil, le jour est l'air éclairé par le soleil qui luit sur l'hémisphère de la terre, et la nuit est l'obscurcissement de la terre, occasionné par le soleil qui se cache. Mais alors le jour se formoit et la nuit succédoit, non par le cours du soleil, mais par l'effusion de la lumière primi-

(1) Saint Basile dit : *La lumière qui est simple par sa nature.* Nous verrons plus particulièrement dans l'homélie sixième quelle étoit l'erreur de saint Basile sur la lumière.

tive et par la soustraction de cette même lumière faite par Dieu selon de certaines mesures (1).

Et du soir et du matin se fit le jour. Le soir est la borne commune qui sépare le jour de la nuit; le matin est également le voisinage de la nuit et du jour. Afin donc de donner au jour le privilége de l'aînesse, l'Ecriture parle d'abord des limites du jour et ensuite de celles de la nuit, parce que la nuit suivoit le jour. Car la constitution du monde, avant la création de la lumière, n'étoit pas la nuit, mais les ténèbres. Les ténèbres comparées et opposées au jour furent appelées nuit ; ce fut un nouveau nom qui leur fut donné lorsqu'elles vinrent après le jour. *Et du soir et du matin se fit le jour.* L'Ecriture appelle *jour*, le jour et la nuit pris ensemble, et elle donne à tous les deux le nom du plus excellent. C'est l'usage que l'on trouve dans toute l'Ecriture pour la mesure du temps, de compter les jours seulement, et non les jours avec les nuits. *Les jours de mes années*, dit le psalmiste (*Ps.* 89. 10.). *Tous les jours de ma vie*, dit-il ailleurs (*Ps.* 22. 6.). *Les jours de ma vie*, dit Jacob, *ont été en petit nombre et traversés de maux* (Gen. 47. 9.). Ainsi ce qui nous a été transmis en forme d'histoire, est une règle pour la suite.

(1) Moïse, comme l'on voit, distingue la lumière du soleil, avant lequel elle fut créée. St. Basile expliquera par la suite cette distinction. Il explique ici comment, avant la création du soleil, le jour succédoit à la nuit et la nuit au jour. Son explication me paroît plus raisonnable que celle de l'abbé Batteux, dans son *Histoire des causes premières*. Ce savant littérateur prétend que les ténèbres et la lumière circuloient sur les deux hémisphères et se chassoient mutuellement : comme si les ténèbres étoient un être réel, comme si elles étoient autre chose que l'absence de la lumière.

Et du soir et du matin se fit le jour. Pourquoi l'écrivain sacré ne dit-il pas le premier jour, mais le jour. Puisqu'il devoit parler du second, du troisième, et du quatrième jour, il eût été plus naturel d'appeler premier le jour qui précédoit ceux qui devoient suivre. Mais il a dit le jour, sans doute déterminant la mesure du jour et de la nuit, et réunissant le temps de l'un et de l'autre, lequel temps est formé par vingt-quatre heures qui composent l'espace d'un jour. Ainsi, quoiqu'entre un solstice et l'équinoxe, le jour soit plus long que la nuit ou la nuit plus longue que le jour, cependant l'espace de tous les deux est renfermé dans un temps marqué. C'est donc comme si Moïse eût dit: La mesure de vingt-quatre heures est l'espace d'un jour; ou, le mouvement du ciel et son retour au signe d'où il est parti, se font en un jour. Toutes les fois donc que le soir et le matin s'emparent du monde dans la ligne que décrit le soleil, ce court période s'achève dans l'espace d'un jour. Ou bien donnerons-nous aux paroles de Moïse un sens plus mystérieux, comme étant le plus propre? dirons-nous que Dieu qui a établi la nature du temps, lui a donné pour mesures et pour signes les espaces des jours, et que, le mesurant par la semaine, il ordonne que la semaine revienne sans cesse sur elle-même et compte le mouvement du temps? Il ordonne aussi qu'un jour revenant sept fois sur lui-même compose la semaine. Or c'est la nature du cercle de commencer et de finir par lui-même; comme c'est le propre de l'éternité de revenir sur elle-même, et de ne s'arrêter à aucun terme. Moïse n'appelle donc pas la tête du temps le premier jour, mais le jour, afin que par ce nom il ait du rapport avec l'éternité. Car ce qui offre le caractère d'une chose

unique et incommunicable, a été appelé proprement et justement *le jour*. Si l'Ecriture nous offre plusieurs éternités ou siècles, si elle dit par-tout, *le siècle du siècle, le siècle des siècles*, du moins elle ne nous compte jamais un premier, un second, un troisième siècle ou éternité. Ainsi par-là elle distingue plutôt des constitutions diverses et des révolutions, qu'elle ne marque des siècles ou éternités qui finissent et se remplacent. *Le jour du Seigneur est grand et illustre*, dit l'Ecriture (*Job*. 2. 11.). *Pourquoi cherchez-vous le jour du Seigneur*, dit-elle encore? *ce jour sera pour vous un jour de ténèbres et non de lumière* (Amos. 5. 18.); un jour de ténèbres, sans doute pour ceux qui sont dignes des ténèbres. L'Ecriture connoît ce jour sans soir, sans succession et sans fin, que le psalmiste appelle huitième, parce qu'il est hors du temps hebdomadaire. Jour ou éternité, c'est la même chose. Si c'est le nom de jour qu'on emploie, il est un et non plusieurs; si c'est celui de l'éternité, elle est unique et non multiple. Afin donc de nous ramener à la vie future, on appelle *le jour*, ce jour qui est l'image de l'éternité, le premier des jours, qui est aussi ancien que la lumière, qui est le jour du Seigneur (1), honoré par sa résurrection.

Et du soir et du matin se fit donc *le jour*.... Mais le soir qui survient nous avertit de finir nos réflexions sur le premier soir du monde. Que le père de la lumière véritable, qui a décoré le jour d'une lumière céleste, qui a éclairé la nuit par des flambeaux brillans, qui a orné le repos

(1) Le premier jour de la semaine chez les chrétiens, que nous appelons *dimanche*. Ce qui précède est un peu subtil dans l'orateur; j'ai tâché de l'expliquer le plus clairement qu'il m'a été possible.

du siècle futur d'une lumière spirituelle et éternelle, éclaire vos cœurs dans la connoissance de la vérité, et conserve votre vie pure et sans tache, en vous faisant la grace de marcher honnêtement comme dans le jour, afin que vous brilliez comme le soleil dans la splendeur des Saints, pour être ma joie et ma couronne dans le jour de Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE TROISIÈME.

ET DIEU DIT : *Que le firmament soit fait.*

(Genèse. 1. 6.)

SOMMAIRE.

HOMÉLIE prononcée le matin, et formant seule le second jour de la création. Après un préambule où il exhorte ses auditeurs à l'écouter avec attention, dégagés de tous les soins temporels, saint Basile explique ces paroles : Et Dieu dit : *Que le firmament soit fait au milieu des eaux, afin qu'il divise les eaux d'avec les eaux.* Il examine d'abord comment Dieu parle et à qui il parle, et il tire de ce passage une preuve des trois personnes qui composent la Trinité. Il examine ensuite si le firmament, auquel on a aussi donné le nom de ciel, est différent du premier ciel, et si, en général, il existe deux ou plusieurs cieux; il soutient l'affirmative pour l'une ou l'autre question, et réfute le sentiment de ceux qui pensoient le contraire. Il montre comment les eaux pourroient tenir sur la voûte du firmament, quand même sa partie concave, ainsi qu'elle nous paroît, seroit sphérique, et pourquoi on a donné à ce second ciel le nom de firmament. Immense quantité d'eaux supérieures et inférieures; servent d'aliment au feu jusqu'à la consommation des siècles. C'est un faux principe que l'orateur développe fort au long. Des écrivains expliquoient d'une manière allégorique les eaux supérieures et inférieures; saint Basile attaque ces explications, fait voir en quel sens Dieu trouve belles les choses qu'il a faites, et termine son homélie par des réflexions pieuses tirées du sujet.

LES ouvrages du premier jour, ou plutôt du jour (car ne lui ôtons pas la dignité qu'il a reçue du Créateur, qui l'a fait à part, et ne l'a pas compté en rang

avec les autres), les ouvrages créés en ce jour ont fait le sujet du discours d'hier, que nous avons partagé pour nos auditeurs en deux instructions, dont l'une a alimenté leurs ames le matin, et l'autre les a réjouies le soir: nous allons passer maintenant aux spectacles du second jour. Je parle ainsi en faisant attention, non aux talens de l'orateur, mais à la beauté des Ecritures qui sont naturellement propres à être reçues avec plaisir, à flatter et à gagner les cœurs de ceux qui préfèrent la simple vérité à toute la pompe de l'éloquence humaine. Le psalmiste voulant présenter avec force cette douceur et cet agrément de la vérité, s'exprime ainsi : *Que vos paroles sont agréables à ma bouche ! leur douceur l'emporte sur celle du miel.* Hier donc, autant qu'il étoit possible, nous avons réjoui vos ames en les occupant des paroles de Dieu ; nous nous sommes rassemblés aujourd'hui, un second jour, pour contempler le spectacle qu'offrent les ouvrages du second jour. Je n'ignore pas que la plupart de ceux qui m'écoutent sont appliqués à des arts mécaniques, et livrés à des travaux dont ils tirent leur subsistance journalière. Je suis obligé, à cause d'eux, d'abréger mon instruction, pour qu'ils ne soient pas éloignés trop long-temps de leur travail. Que leur dirai-je ? sans doute que la partie du temps qu'ils prêtent à Dieu n'est point perdue, mais leur est rendue avec un ample intérêt. Le Seigneur écartera tous les accidens qui peuvent être un obstacle à leurs occupations ; il récompensera ceux qui préfèrent à tout les choses spirituelles, par la force du corps, par l'ardeur de l'esprit, par un succès facile dans les affaires, et par la prospérité dans tout le cours de la vie. Mais quand même ici bas vous ne réussiriez point selon vos espérances, la doctrine de

l'Esprit-Saint est du moins un trésor pour le siècle futur. Bannissez donc de vos cœurs tout soin de la vie, et donnez-moi votre attention toute entière. Car à quoi me serviroit que vos corps fussent présens, si vos cœurs étoient occupés d'un trésor terrestre ?

Et Dieu dit : Que le firmament soit fait au milieu des eaux, afin qu'il divise les eaux d'avec les eaux. Nous avons déjà entendu hier ces paroles de Dieu : *Que la lumière soit ;* et aujourd'hui : *Que le firmament soit fait* Les paroles présentes disent quelque chose de plus ; sans s'arrêter à un simple ordre, elles expliquent la cause pour laquelle Dieu a voulu créer le firmament. *Afin*, dit Moïse, *qu'il divise les eaux d'avec les eaux.* Examinons d'abord comment est-ce que Dieu parle. D'après notre manière, les images des choses se gravent-elles dans son esprit ? et quand il a conçu des idées, les énonce-t-il en se servant des expressions les plus propres et les plus convenables à chacune ? après quoi, livrant ses pensées au ministère des organes de la voix, et frappant l'air par un mouvement articulé de la langue, manifeste-t-il ainsi ses conceptions ? Mais ne seroit-ce pas une fiction absurde de prétendre que Dieu a besoin de tout ce circuit pour énoncer ses idées et ses sentimens ? N'est-il pas plus conforme à la piété de dire que la parole dans Dieu est l'acte de sa volonté et la première impulsion de son désir ? L'Ecriture nous le représente employant des paroles, afin de montrer qu'il n'a pas seulement voulu tirer du néant les êtres divers, mais leur donner l'existence par le ministère d'un coopérateur (1). Elle pouvoit, cette divine Ecriture, s'ex-

(1) *D'un coopérateur :* du Fils de Dieu, Dieu lui-même, éternel comme son Père.

primer partout comme elle a fait d'abord : *Au commencement Dieu créa ;* elle pouvoit dire, il fit la lumière, il fit le firmament : mais introduisant Dieu qui ordonne et qui parle, elle indique tacitement quelqu'un auquel il ordonne et avec lequel il parle. Elle ne nous envie pas la connoissance de la vérité ; mais enflammant notre ardeur pour la connoître, elle nous montre les traces et les indices d'un mystère vénérable (1). Ce qu'on acquiert par du travail est reçu avec plaisir et conservé avec soin ; au lieu qu'on méprise la possession des choses dont l'acquisition est trop facile. C'est donc par un certain chemin et par un certain ordre que Dieu nous conduit à la connoissance de son Fils unique. Toutefois, même dans ce cas, une nature incorporelle n'avoit pas besoin de l'organe de la voix, puisque ces pensées pouvoient se communiquer par elles-mêmes à son coopérateur. Quel besoin ont de la parole des êtres qui peuvent se communiquer leurs volontés par la pensée même ? La voix est pour l'ouïe et l'ouïe pour la voix. Où il n'y a ni air, ni langue, ni oreille, ni conduit tortueux qui porte les sons aux sens placés dans la tête, il n'est pas besoin de paroles ; la communication de la volonté se fait, pour ainsi dire, par les seules pensées de l'ame. Je le répète donc, c'est pour exciter notre esprit à examiner la personne à laquelle s'adressent les discours, que l'Ecriture s'est servie avec art et avec sagesse de cette manière de parler.

Il faut examiner en second lieu si le firmament, auquel on a aussi donné le nom de ciel, est différent du ciel créé d'abord, et si en général il existe deux cieux. Les savans qui ont rai-

(1) *D'un mystère vénérable*, du mystère de la sainte Trinité.

sonné sur le ciel consentiroient plutôt à perdre leur langue qu'à admettre ces deux cieux. Ils prétendent qu'il n'y a qu'un ciel, et que sa nature ne permet pas qu'il y en ait un second, un troisième, ou davantage, toute la substance du corps céleste ayant été épuisée à la formation d'un seul, comme ils le pensent. Ils disent qu'un corps qui se meut en cercle est unique, que cet ouvrage a été consommé, et que tout ayant été employé pour un premier ciel, il ne reste plus rien pour un second ou pour un troisième. Voilà ce que forgent ces hommes qui fournissent à l'Ouvrier suprême une matière éternelle, et qui, de cette première fiction fausse, sont conduits à un mensonge lié avec elle par un rapport naturel. Pour nous, nous demandons aux sages de la Grèce de ne point se rire de nous avant que de s'être conciliés ensemble. Parmi eux, il en est qui supposent des cieux (1) et des mondes à l'infini. C'est lorsque cette opinion aura été attaquée et détruite comme absurde par les philosophes qui emploient les preuves les plus imposantes, qui prétendent établir, par des démonstrations géométriques, qu'il est contraire à la nature qu'il y ait plus d'un monde; c'est alors que nous nous moquerons davantage des inepties mathématiques et savantes de ces philosophes, si, voyant que, par une seule et même cause, des bulles se forment sur l'eau en grand nombre, ils doutent après cela que la puissance créatrice ait pu donner l'être à plusieurs mondes; ces mondes dont la force et la grandeur ne diffèrent guère de ces gouttes d'eau qui s'enflent sur la surface des fontaines, si on les compare à la puissance infinie de Dieu. Ainsi leur

(1) *Il en est qui supposent....* Tels que Démocrite et d'autres philosophes.

raison d'impossibilité est ridicule. Pour nous, nous sommes si éloignés de ne pas croire un second ciel, que nous en cherchons même un troisième, celui que le bienheureux Paul a eu l'avantage de contempler. En nommant les cieux des cieux, le psalmiste nous annonce qu'il en existe plusieurs. Les cieux ne sont pas plus extraordinaires que les sept cercles que parcourent les sept planètes, d'après le sentiment de presque tous les philosophes (1). Ces cercles, disent-ils, sont les uns dans les autres, comme ces barils que nous voyons emboîtés ensemble. Ils ajoutent que ces cercles emportés par un mouvement contraire au mouvement général, rendent, en traversant l'éther, un son agréable et mélodieux, supérieure à la plus belle musique. Lorsqu'on leur demande d'appuyer leur assertion par le témoignage des sens, que répondent-ils? ils disent qu'accoutumés à ce son dès notre naissance, une longue et continuelle habitude nous en a ôté le sentiment. Ainsi, dans les boutiques des forgerons, ceux dont les oreilles sont continuellement frappées, n'entendent plus rien. Réfuter de pareilles rêveries, dont la futilité se montre évidemment au premier coup-d'œil, ce ne seroit ni savoir ménager le temps, ni compter assez sur l'intelligence de ses auditeurs.

Mais laissant aux infidèles les erreurs des infidèles, revenons à l'explication de l'Ecriture. Quelques-uns de nos prédécesseurs ont prétendu que ce n'étoit pas la création d'un second ciel, mais le développement du premier: qu'il étoit

(1) *De presque tous les philosophes*, et surtout des Pithagoriciens. Cicéron parle, dans le songe de Scipion, de ces cercles, de leur mouvement, et des prétendus sons mélodieux qu'ils rendent.

parlé d'abord en général de la création du ciel et de la terre; mais qu'ici l'Ecriture explique la manière plus particulière dont chaque chose a été faite. Pour nous, nous pensons que l'Ecriture parlant d'un second ciel dont le nom est différent et l'usage particulier, ce ciel diffère de celui qui a été créé d'abord; qu'il est d'une substance plus ferme, et d'un usage spécial dans l'univers.

Et Dieu dit: Que le firmament soit fait, afin qu'il divise les eaux d'avec les eaux. Et Dieu fit le firmament; il divisa les eaux qui étoient sous le firmament d'avec celles qui étoient au-dessus du firmament. Avant de chercher le sens de ces paroles, tâchons de détruire les objections qui nous sont faites. On nous demande comment, s'il est vrai que le corps du firmament soit sphérique, ainsi qu'il le paroît à la vue, et si l'eau est de nature à s'échapper et à se répandre d'un lieu élevé; on nous demande comment les eaux ont pu se tenir sur une surface convexe. Que dirons-nous à cela? Quoique dans sa partie concave un objet nous paroisse d'une exacte rondeur, ce n'est pas une raison pour que sa partie convexe soit sphérique et se prolonge dans une ligne parfaitement circulaire. Par exemple, les bains et autres édifices pareils, quoiqu'arrondis en arcs au-dedans, nous offrent souvent au-dehors une surface plane et unie. Ainsi, qu'on ne se fasse pas à soi-même et qu'on ne nous fasse pas de difficultés, comme si l'eau ne pouvoit tenir sur la partie élevée du firmament, dont nous allons examiner la nature, et pourquoi il est placé entre les eaux.

L'Ecriture, comme on le voit par divers passages (1), a coutume d'appeler firmament ce qui a

(1) Le grec cite quelques passages que je n'ai pas traduits, parce que la traduction n'auroit pu faire sentir ce que l'orateur veut prouver.

une force et une solidité particulière. Les philosophes païens eux-mêmes appellent corps *ferme*, un corps plein et solide, pour le distinguer du corps mathématique. Le corps mathématique est celui qui n'existe que par des dimensions en longueur, largeur et profondeur. Le corps ferme est celui qui, outre ces dimensions, a encore de la résistance. L'Ecriture appelle firmament, tout ce qui est fort et inflexible: elle se sert même de ce mot pour exprimer un air extrêmement condensé. *C'est moi qui affermis le tonnerre*, dit-elle (*Amos*. 4. 13.). Elle appelle *affermissement* du tonnerre, la ferme resistance de l'air enfermé dans les nues, qui fait long-temps effort, et qui éclate enfin avec un bruit horrible. De même ici nous pensons que le mot firmament est employé pour exprimer une substance ferme et solide, laquelle est en état de retenir l'eau qui s'échappe et se répand aisément. N'allons pas croire néanmoins, parce que le firmament, selon l'acception commune, paroît tirer son origine de l'eau, qu'il ait quelque rapport ou avec l'eau gelée, ou avec quelque autre matière semblable, dont le principe est une eau filtrée, tel que le crystal, qui provient de la plus excellente des congélations; ou cette pierre diaphane (1) qui se forme dans les mines, et dont la transparence approche de celle de l'air le plus pur, lorsque dans toute sa largeur et toute sa profondeur elle n'offre aucune tache ni aucune fente. Le firmament ne ressemble à aucune de ces matières. Il y a de la simplicité et de la puérilité à se faire de pareilles idées des corps célestes. Et parce que tous les élémens se trouvent par-tout, que le feu est dans la terre, l'air dans l'eau, et

(1) C'étoit la pierre spéculaire dont il est parlé dans Pline, autrement la sélénite.

ainsi des autres; parce qu'aucun des élémens qui tombent sous nos sens n'est pur, qu'il est toujours mêlé avec l'élément dont il est l'ami ou l'ennemi, ne nous imaginons pas non plus à cause de cela que le firmament soit un des élémens simples ou un mélange de plusieurs. Nous apprenons de l'Ecriture à ne point permettre à notre imagination de se figurer autre chose que ce que les Livres saints rapportent. N'oublions pas de remarquer qu'après que Dieu a donné cet ordre: *Que le firmament soit*, il n'est pas dit simplement et le firmament fut; mais, *et Dieu fit le firmament;* ensuite, *et Dieu divisa.* Ecoutez, sourds, et vous, aveugles, levez les yeux. Et quel est le sourd, sinon celui qui n'entend pas l'Esprit-Saint qui crie d'une voix si éclatante? quel est l'aveugle? celui, sans doute, qui n'aperçoit pas des preuves si sensibles du Fils unique de Dieu. Que le firmament soit; c'est la voix qu'adresse à son Fils le principal Auteur de l'univers. *Dieu fit le firmament ;* c'est le témoignage d'une puissance effectrice et créatrice (1).

Mais revenons à la suite de notre explication : *Afin qu'il divise les eaux d'avec les eaux.* Il y avoit, ce semble, une immense quantité d'eaux, et elles n'étoient dans aucune proportion avec les autres élémens, puisqu'elles inondoient de toutes parts la terre, et qu'elles étoient suspendues au-dessus d'elle. C'est pour cela qu'il est dit auparavant, que l'abyme enveloppoit de tous côtés la terre. Nous donnerons tout-à-l'heure la raison de cette immense quantité d'eau. Aucun de ceux qui ont le plus exercé leur esprit, et qui connoissent le mieux ce monde corruptible et passager n'atta-

(1) *D'une puissance.....* sans doute, du Fils de Dieu lui-même, qui a créé le monde avec son Père.

quera notre opinion comme supposant des choses impossibles ou imaginaires ; il ne nous demandera pas sur quoi pose l'élément de l'eau. Car par la raison qu'ils retirent des extrémités la terre plus pesante que l'eau, et qu'ils la suspendent au milieu du monde, par cette même raison, dis-je, ils accorderont que cette eau abondante, qui par sa nature se porte en bas et qui pèse en tout sens, s'arrête et repose sur la terre. Les eaux inondoient de toutes parts la terre ; extrêmement abondantes, elles n'avoient aucune proportion avec elle, mais étoient infiniment plus étendues. Le souverain Ouvrier, dès le commencement, prévoyoit l'avenir, et avoit ainsi disposé les choses pour la suite. A quelle fin donc les eaux étoient-elles en plus grande quantité qu'on ne peut dire? Comme l'élément du feu est nécessaire au monde, non-seulement pour les besoins terrestres, mais encore pour le complément de l'univers, qui manqueroit d'une partie essentielle, s'il manquait de l'élément le plus important de tous et le plus utile ; comme l'eau et le feu sont ennemis et opposés, et que l'un tend à détruire l'autre, le feu, lorsqu'il l'emporte par la puissance ; l'eau, lorsqu'elle domine par l'abondance : comme il ne fallait pas qu'ils fussent en guerre ensemble, et que le défaut absolu de l'un des deux occasionnât la ruine de l'univers, l'Ordonnateur suprême a tellement multiplié les eaux, que, consumées peu à peu par la puissance du feu, elles pussent néanmoins résister jusqu'au temps marqué pour la fin du monde (1). Celui qui dispose tout avec

(1) Saint Basile ne fait pas attention que le feu ne détruit pas l'eau, mais ne fait qu'en décomposer les parties qu'il volatilise, comme il le dira lui-même par la suite. L'imagination de l'orateur, d'après un faux principe, a donc augmenté à l'excès la quantité des eaux qui étoient dans le monde au moment de la création.

poids et mesure, et qui, comme dit Job, nombre jusqu'aux gouttes de la pluie (*Job.* 36. 27.), savoit quel temps il a marqué pour la durée du monde, et combien il falloit d'aliment au feu. Voilà pourquoi l'eau a tellement abondé dans la création. Au reste, il n'est personne assez étranger à la société, pour qu'il faille lui apprendre combien le feu est essentiel au monde. Non-seulement les arts nécessaires à la vie, tels que l'agriculture, l'architecture et les autres, ont besoin de la vertu du feu; mais ni les arbres ne peuvent fleurir, ni les fruits mûrir, ni les animaux terrestres ou aquatiques naître et se nourrir depuis le commencement jusqu'à la fin, sans la chaleur du feu. La chaleur du feu est donc nécessaire pour la naissance et la durée des êtres : l'abondance des eaux est nécessaire, parce que le feu consume sans cesse et sans relâche. Considérez toutes les choses créées, et vous verrez que la puissance du feu domine dans tous les êtres qui s'engendrent et qui se corrompent.

C'est pour cela que beaucoup d'eau est répandue sur la terre, sans parler de celle que nous ne voyons pas et qui est suspendue, ni de celle qui est cachée au plus profond de ses entrailles. Delà cette grande multitude de fontaines, de puits, de torrens et de fleuves, en un mot cette foule de réservoirs différens qui retiennent les eaux dans leur enceinte. Du côté de l'orient, des régions du tropique, coule l'Indus, le plus grand de tous les fleuves, au rapport de ceux qui ont fait la description du circuit de la terre. Du milieu de l'orient coulent encore le Bactre, le Choaspe et l'Araxe, d'où l'on voit sortir le Tanaïs qui va se décharger dans le Palus-Méotides. Ajoutez le Phase qui descend des monts Caucases, et une

infinité d'autres qui, des contrées septentrionales, vont se jeter dans le Pont-Euxin. Vers l'occident d'été, au pied des monts Pyrénées, jaillissent le Tartèse et l'Ister (1), dont l'un se porte dans la mer qui est au-delà des colonnes d'Hercule ; l'Ister traverse l'Europe, et va se perdre dans le Pont. Qu'est-il besoin de détailler les autres fleuves qu'engendrent les monts Riphées, au fond de la Scythie, parmi lesquels est le Rhône, et un nombre infini d'autres fleuves qui portent tous vaisseaux, et qui, après avoir cotoyé les pays des Galates, des Celtes et des Barbares voisins, vont tous se perdre dans la mer occidentale ? D'autres qui partent des régions supérieures du midi, après avoir traversé l'Ethiopie, se déchargent, les uns dans la Méditerranée, les autres dans l'Océan ; tels que l'Egon, le Nysès, celui qui est appelé Chremetès ; et outre cela, le Nil, qui ne ressemble pas aux autres fleuves, lorsqu'il inonde l'Egypte comme une vaste mer. Ainsi la terre que nous habitons est environnée d'eaux, enchaînée par des mers immenses, traversée par des fleuves qui ne tarissent jamais, grace à la sagesse admirable du Tout-Puissant qui abandonne au feu un élément ennemi, assez abondant pour qu'il ne puisse pas facilement l'épuiser. Il viendra un temps où tout sera consumé par le feu, comme dit Isaïe en s'adressant au Créateur de l'univers :

(1) Fronton-du-Duc, dans une note sur tout cet endroit, observe que saint Basile, pour la géographie des fleuves, a suivi Aristote qui doit être redressé d'après Ptolomée et Strabon. Par exemple, la source de l'Ister, ou Danube, n'est pas au pied des monts Pyrénées, mais au milieu de la forêt Hercynienne. Le Rhône, dit Strabon, sort des Alpes, parcourt les campagnes des Allobroges, reçoit la Saône près de Lyon, et va se jeter dans la Méditerranée non loin de Marseille. Il seroit trop long d'examiner les uns après les autres les fleuves dont parle l'orateur.

Vous qui dites à l'abyme : Tu seras désolé, et je dessécherai tes fleuves.

Ainsi, renonçant à une folle sagesse, recevez avec nous la doctrine de la vérité, dont les paroles sont simples, mais dont la connoissance est ferme et immuable. Voilà pourquoi nous lisons : *Que le firmament soit au milieu des eaux, afin qu'il divise les eaux d'avec les eaux.* Nous avons déjà dit ce qu'entend l'Ecriture par le nom de firmament. Elle n'entend pas une substance ferme et solide, qui ait du poids et de la résistance ; autrement la terre auroit reçu plus proprement ce nom : mais elle se sert du nom de firmament par comparaison, à cause des êtres qui sont au-dessus, dont la nature légère et déliée ne peut être saisie par aucun de nos sens. Imaginez-vous un lieu qui ait la faculté de filtrer les eaux, qui élève dans la région supérieure la partie filtrée qui est la plus légère, et précipite en bas la partie terrestre qui est la plus grossière ; afin que l'humide étant peu à peu dissipé, la même température subsiste sans interruption. Si vous avez peine à croire la grande abondance des eaux, considérez la quantité du feu, qui, quoique beaucoup moins abondant, est capable par sa puissance de consumer tout l'humide. Il attire, il est vrai, l'humide qui est autour de lui, comme le prouve la cucurbite ; mais il consume ce qu'il attire, comme le feu de la lampe, qui, après avoir attiré l'huile qui lui sert d'aliment, la change bientôt et la dissipe en fumée (1). Qui est-ce qui doute que l'éther ne soit tout de feu et enflammé, s'il n'étoit contenu par les bornes puissantes que lui a marquées le Créateur, qui l'empêcheroit

(1) Les parties de l'huile sont décomposées, mais ne sont pas perdues.

de tout embraser de proche en proche, et d'épuiser en même temps toute l'humidité des êtres ? De-là cette immensité d'eau suspendue dans l'air lorsque la région supérieure est obscurcie par les vapeurs qu'envoient les fleuves, les fontaines, les marais, et toutes les mers, de peur que l'éther enflammé ne dévore tout. Ne voyons-nous pas dans l'été le soleil lui-même laisser en très-peu de temps à sec et sans humidité un pays ordinairement couvert d'eau et de fange ? Qu'est donc devenue cette eau ? que nos habiles physiciens le montrent. N'est-il pas clair que la chaleur du soleil l'a convertie en vapeurs et l'a dissipée ?

Ils disent, ces physiciens (car que ne se permettent-ils pas de dire ?), que le soleil n'est pas chaud. Et voyez sur quelle preuve ils s'appuyent pour combattre l'évidence. Comme sa couleur est blanche, disent-ils, qu'il n'est ni rouge ni blond, conséquemment il n'est pas de feu par sa nature, mais sa chaleur vient d'un mouvement fort rapide. Qu'infèrent-ils de-là ? croient-ils que le soleil ne consume aucune humidité ? Quoique leur assertion soit fausse, je ne la rejette pas néanmoins, parce qu'elle s'accorde avec mon opinion. Je disois que la grande quantité d'eau est nécessaire, parce que le feu en consume beaucoup. Or, que le soleil ne soit pas chaud par sa nature, mais qu'il reçoive d'une certaine disposition sa chaleur inflammable, cela empêche-t-il qu'il ne produise les mêmes accidens sur les mêmes matières ? Que les bois frottés les uns contre les autres donnent le feu et la flamme, ou qu'ils soient embrasés par une flamme allumée, il résulte toujours le même effet de l'une et l'autre cause. Au reste, nous voyons la grande sagesse

de celui qui gouverne l'univers, en ce qu'il fait passer le soleil d'un point à un autre, de crainte que s'arrêtant au même endroit, il ne ruine l'économie du monde par un excès de chaleur. Ainsi, tantôt vers le solstice d'hiver, il le transporte à la partie australe, tantôt il le fait passer aux signes équinoxiaux, et de-là, vers le solstice d'été, il le ramène aux plages septentrionales ; en sorte que, par ces passages insensibles, les contrées de la terre conservent une température favorable. Mais que les physiciens voient s'ils ne se contredisent pas eux-mêmes, eux qui conviennent que la mer reçoit moins de fleuves parce que le soleil consume beaucoup d'eau, et de plus que la partie amère et salée reste, parce que la chaleur enlève la partie légère et potable : ce qui arrive surtout par la séparation qu'opère le soleil, qui enlève ce qu'il y a de plus léger, et qui laisse, comme une espèce de lie et de fange, ce qui est grossier et terrestre ; d'où vient le salé et le desséchant des eaux de la mer. Eux qui parlent ainsi de la mer changent de sentiment, et prétendent que le soleil ne produit aucune diminution de l'humide (1).

Et Dieu donna au firmament le nom de ciel ; nom qui convenoit proprement à une autre substance, et qui étoit donné à celle-ci par la ressemblance qu'elle avoit avec l'autre. Nous observons dans plusieurs endroits de l'Ecriture, qu'on appelle ciel cette continuité d'air épais qui s'offre à nos yeux, et que c'est parce qu'il frappe visiblement nos regards qu'il reçoit ce nom (2).

(1) Non, sans doute, parce que cet humide volatilisé s'élève dans l'air pour retomber bientôt sur la terre.

(2) Le mot grec *ouranos*, *ciel*, vient du verbe *orasthai*, *être vu*.

Ainsi nous lisons dans les psaumes : *Les oiseaux du ciel* (Ps. 8. 9.) ; et ailleurs : *Les oiseaux qui volent dans le firmament du ciel* (Gen. 1. 20.). Tel est encore ce passage : *Ils montent jusqu'aux cieux* (Ps. 106. 26.). Moïse bénissant la tribu de Joseph, lui promet les fruits du ciel et de la rosée (*Deut.* 33. 13.), les fruits nés de la vertu du soleil et de la lune, les fruits qui croissent sur le sommet des montagnes et sur les collines éternelles, la terre étant fertile par l'heureux concours de ces influences. Dans les malédictions qu'il adresse à Israël, il dit : *Le ciel qui est au-dessus de votre tête sera pour vous d'airain* (Deut. 28. 23.). Qu'entend-il par là ? sans doute cette sécheresse universelle et ce défaut d'eaux aériennes qui font naître et croître les fruits de la terre. Lors donc que l'Ecriture dit que la rosée de la pluie tombe du ciel, nous devons l'entendre des eaux qui occupent les régions supérieures. Les vapeurs élevées de la terre se rassemblant en haut, et l'air étant condensé par la compression des vents, lorsque ces exhalaisons humides, qui, déliées et légères, étaient dispersées dans la nue, viennent à se réunir, elles deviennent des gouttes, qui, par le poids qu'elles acquièrent, se portent en bas : et c'est-là l'origine de la pluie. Lorsque ces mêmes eaux, coupées par la violence des vents, se réduisent en écumes, et, qu'extrêmement refrodies, elles se gèlent toutes entières, alors rompant la nue, elles tombent sur la terre en neige. En général, nous pouvons, par la même raison, distinguer toutes les eaux suspendues dans l'air au-dessus de notre tête.

Mais que personne ne compare la simplicité des discours spirituels avec le faste des philosophes qui ont raisonné sur le ciel. Autant la beauté d'une

femme sage est supérieure à celle d'une courtisane, autant nos discours l'emportent sur ceux des païens. Ceux-ci cherchent à ravir les suffrages par la beauté des paroles; nous, nous ne présentons que la vérité nue sans aucun artifice. Pourquoi nous fatiguer à réfuter leurs mensonges, lorsqu'il nous suffit d'opposer leurs écrits les uns aux autres, et de regarder tranquillement la guerre qu'ils se font? En effet, ils ne sont inférieurs, ni en nombre, ni en mérite, mais ils combattent avec tout l'avantage de l'éloquence les raisons qui leur sont contraires, ceux qui disent que l'univers est embrasé, et qu'il revit (1) des semences qui restent dans les êtres consumés par le feu. D'où ils admettent une infinité de destructions et de régénérations du monde. Mais tous les infidèles s'éloignent également de la vérité, quoiqu'ils cherchent de toutes parts des raisons pour défendre leurs erreurs.

Il nous faut ici répondre à quelques écrivains ecclésiastiques (2) sur la séparation des eaux. Sous prétexte de trouver dans l'Ecriture des sens plus relevés, recourant aux allégories, ils disent que les eaux signifient métaphoriquement des puissances spirituelles et incorporelles; que les meilleures de ces puissances sont restées en haut dans le firmament; que celles qui sont mauvaises ont été jetées en bas dans des lieux grossiers et terrestres. C'est pour cela, disent-il, que les eaux qui sont au-dessus des cieux louent le Seigneur;

(1) C'étoit le sentiment d'Héraclite et de Zénon, chef de l'école stoïcienne.

(2) Saint Basile attaque ici et attaquera encore par la suite, sans les nommer, Origène et ceux qui, à son exemple, vouloient expliquer presque partout l'Ecriture par des sens allégoriques.

c'est-à-dire, que les puissances bonnes, qui, par leur pureté, sont dignes de tenir le premier rang, payent au Créateur un tribut convenable de louanges; que les eaux placées au-dessous des cieux sont des esprits mauvais, qui sont tombés de leur nature sublime dans l'abyme de la méchanceté; que, comme ils sont turbulens, séditieux, agités par le tumulte des passions, ils sont nommés mer à cause de la variation et de l'inconstance des mouvemens de leur volonté. Rejetant de pareils discours comme des songes frivoles et des fables absurdes, par les eaux entendons les eaux, et croyons que la séparation en a été faite par le firmament pour la raison que j'ai dite. Que si les eaux placées au-dessus des cieux sont chargées quelquefois de glorifier le souverain Maître de l'univers, ne leur donnons pas à cause de cela une nature raisonnable. Car les cieux ne sont pas des êtres animés, parce qu'ils racontent la gloire de Dieu (*Ps.* 18. 1.), et le firmament n'est pas un animal qui ait du sentiment, parce qu'il annonce l'ouvrage de ses mains. Si l'on dit que les cieux sont des puissances contemplatives, et le firmament des puissances actives, occupées à faire ce qui convient, ce sont là de magnifiques discours, mais qui ne sont pas appuyés sur la vérité. Car alors la rosée, les frimas, le froid et la chaleur seroient des êtres spirituels et invisibles; parce que, dans le Prophète Daniel, ils reçoivent l'ordre de célébrer le grand Ouvrier du monde (*Dan.* 3. 64.). Mais c'est le rapport d'utilité de ces êtres considéré par des créatures raisonnables, qui constitue la louange adressée au Créateur. Non-seulement les eaux placées au-dessus des cieux chantent une hymne au Seigneur, comme méritant une distinction par l'excellence de leur vertu; mais,

dit le psalmiste : *Louez le Seigneur, vous qui êtes sur la terre, dragons et tous les abymes* (Ps. 148. 7.). Ainsi cet abyme auquel ceux qui usent d'allégories accordent une si mauvaise part, n'a pas été jugé par David digne d'être rejeté, par David qui l'admet dans le chœur de toutes les créatures, et qui le charge de chanter avec elles l'hymne au Créateur suivant le langage qui lui est propre.

Et Dieu vit que cela étoit beau. Ce n'est point par les yeux que Dieu juge de la beauté des choses qu'il a faites, il ne se forme pas du beau la même idée que nous ; mais il regarde comme beau ce qui est fait suivant toutes les règles de l'art, et ce qui concourt à une fin utile. Celui donc qui s'est proposé dans la création un but bien marqué, examine d'après ses principes les diverses parties à mesure qu'il les crée, et il les approuve comme remplissant parfaitement leur fin. Une main seule, un œil isolé, en un mot tous membres séparés d'une statue, ne sauroient paroître beaux à tout le monde : mais lorsqu'ils sont rangés à leur place, alors cette belle harmonie, qui se montroit à peine aux plus habiles, est aperçue des plus ignorans. Un artiste voit la beauté des membres avant qu'ils soient rapprochés, parce que sa pensée le reporte à leur fin. C'est ainsi que l'Ouvrier suprême nous est représenté louant chacun de ses ouvrages, lui qui doit accorder bientôt au monde entier achevé les louanges qui lui conviennent.

Mais finissons ici notre instruction sur le second jour. Laissons aux auditeurs attentifs le temps d'examiner ce qu'ils ont entendu, en sorte qu'ils gravent dans leur mémoire les réflexions utiles, et que par une méditation sérieuse, comme par

une espèce de digestion, ils puissent les convertir en leur substance. Quant à ceux qui sont trop occupés des soins de la vie, procurons-leur la facilité de s'affranchir de ces soins dans l'intervalle, et de se présenter au festin spirituel du soir avec un esprit dégagé de toute inquiétude. Que le Dieu qui a fait de grandes choses, et qui m'a inspiré les foibles paroles dont j'ai alimenté vos ames, vous donne en tout l'intelligence de sa vérité, afin que, par les choses visibles, vous connoissiez l'invisible, et que par la grandeur et la beauté des créatures, vous preniez une idée juste du Créateur. *Ce qu'il y a d'invisible en Dieu*, dit saint Paul, *est devenu visible depuis la création du monde par la connoissance que ses ouvrages nous en donnent; lesquels ouvrages nous découvrent sa puissance éternelle et sa divinité* (Rom. I. 20.). Ainsi la terre, l'air, le ciel, les eaux, le jour, la nuit, tous les objets visibles nous manifestent et nous rappellent l'idée de notre bienfaiteur. Nous ne fournirons pas d'occasion au péché, nous ne laisserons pas de place dans nos cœurs à notre ennemi, si, par un souvenir continuel, nous faisons habiter en nous le Dieu à qui appartiennent la gloire et l'adoration, maintenant et toujours dans tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

HOMÉLIE QUATRIÈME.

SUR L'ASSEMBLAGE DES EAUX.

SOMMAIRE.

Cette homélie, prononcée le soir, forme avec la suivante le troisième jour de la création. Elle débute par un préambule où l'orateur compare les spectacles des jeux profanes avec les spectacles magnifiques de la nature. Il explique comment les eaux inférieures se sont retirées de dessus la terre qu'elles couvroient, pour se rassembler dans un même lieu. Mais comment les eaux étoient-elles arrêtées sur la terre, puisqu'elles sont naturellement fluides, ou comment dit-on qu'elles ont été rassemblées en un même lieu, puisqu'il y a plusieurs mers? St. Basile répond, 1.° que les eaux ont reçu la faculté de courir lorsqu'elles en ont reçu l'ordre; 2.° que l'Ecriture parle du plus grand assemblage des eaux, et non des assemblages secondaires. Après une énumération des diverses mers et lacs, il se demande pourquoi Moïse appelle la terre élément aride. Il montre que l'aridité est la qualité propre de la terre, comme la chaleur l'est du feu, la froideur de l'eau, l'humidité de l'air. Explication très-ingénieuse de la manière dont les élémens se rapprochent; exposition noble et détaillée du sens dans lequel la mer parut belle aux yeux de Dieu, et conclusion de l'homélie.

Il est des villes qui durant tout le jour repaissent leurs yeux des divers spectacles que leur offrent les bateleurs; elles ne se lassent pas d'entendre des chants obscènes et dissolus, des chants qui corrompent les ames et leur inspirent une coupable licence. Plusieurs trouvent heureux les habitans de ces villes, parce qu'abandonnant le com-

merce de la place publique et le soin des arts nécessaires à la vie, ils passent tout leur temps dans les seules agitations du plaisir. Ils ne sentent pas que le théâtre, qui offre une foule de spectacles déshonnêtes, est une école publique de libertinage; que toute cette musique enchanteresse, que ces chants des courtisanes, se gravent profondément dans l'esprit de ceux qui les écoutent, qu'ils ne font que les porter à se conduire avec indécence, à imiter tous les mouvemens de vils histrions et de musiciens méprisables. Quelques-uns qui ont la manie des chevaux, combattent pour cet objet, même durant leur sommeil; ils changent de cochers et de chars; en un mot, ils rêvent encore pendant la nuit aux folies qui les occupent le jour. Pour nous que le Seigneur, que le souverain Ouvrier, le grand Opérateur de prodiges, appelle pour nous faire admirer la beauté de ses œuvres, nous lasserons-nous de ce spectacle? nous fatiguerons-nous à entendre les paroles de l'Esprit-Saint? environnés des grands et divers ouvrages sortis des mains divines, ne nous transporterons-nous point par la pensée dans les premiers temps pour être spectateurs de la merveilleuse ordonnance de l'univers? ne contemplerons-nous pas le ciel disposé comme une voûte, selon le langage du Prophète (*Is.* 40. 20.); la terre qui, malgré son étendue immense et sa pesanteur, est appuyée sur elle-même; l'air répandu autour d'elle, qui, humide et onctueux par sa nature, fournit sans cesse un aliment propre à ceux qui le respirent, dont la substance déliée cède et s'ouvre aisement aux corps qui se meuvent, ne présente aucun obstacle aux êtres qui le traversent, se retire devant eux et coule à leurs côtés pour leur livrer un passage facile?

Vous verrez dans ce qu'on vient de vous lire la nature de l'eau, tant de celle que nous buvons que de celle qui sert à nos autres besoins : vous verrez comment elle se rassemble avec ordre dans les lieux qui lui sont destinés.

Et Dieu dit : Que l'eau qui est sous le ciel se rassemble en un même lieu, et que l'élément aride paroisse. Et cela se fit ainsi : l'eau qui étoit sous le ciel fut rassemblée dans les lieux qui lui étoient propres ; et l'élément aride parut. Dieu appela terre l'élément aride, et donna le nom de mers aux amas des eaux. Que d'embarras ne m'avez-vous pas donnés dans ce qui précède en me demandant pourquoi la terre étoit invisible, tandis que tous les corps sont naturellement empreints d'une couleur, et que toute couleur est sensible aux yeux ? Nous vous disions alors, mais cette réponse ne vous paroissoit peut-être pas suffisante, que la terre étoit invisible par rapport à nous, et non par sa nature, parce qu'elle étoit couverte d'un amas d'eaux qui la cachoient toute entière. Ecoutez maintenant l'Ecriture qui s'explique elle-même : *Que les eaux se rassemblent, et que l'élément aride paroisse.* Les voiles sont retirés, afin que la terre qu'on ne voyoit pas devienne visible. On demandera peut-être encore pourquoi ce qui est naturel à l'eau, d'être portée en bas, les livres saints l'attribuent à un ordre du Créateur. Tant que les eaux se trouvent sur une surface égale, elles restent immobiles, parce qu'elles n'ont pas où couler : lorsqu'elles rencontrent une pente, aussitôt les premiers flots prennent leur course suivis par d'autres qui viennent occuper leur place, et ainsi de suite sans interruption. Le premier flot s'avance toujours poussé par celui qui est postérieur ; et le cours est d'au-

tant plus rapide que les eaux qui coulent sont plus pesantes, et que le lieu où elles se portent est plus incliné. Si donc telle est la nature des eaux, il étoit inutile de leur donner l'ordre de se rassembler dans un même lieu, puisqu'elles devoient absolument se porter d'elles-mêmes vers le lieu le plus bas, et ne s'arrêter que lorsqu'elles seroient toutes de niveau: car il n'est point de plaine aussi unie que l'est la surface d'une eau tranquille. On fait une autre objection; on demande comment les eaux ont reçu l'ordre de se rassembler dans un même lieu, lorsqu'il y a visiblement plusieurs mers très-distinguées les unes des autres par leur position.

A la première question qui nous est faite, voici ce que nous répondons. Sans doute, après l'ordre du souverain Maître, vous avez bien reconnu les mouvemens de l'eau: vous avez vu qu'elle coule en tous sens; que, toujours mobile, elle se porte naturellement vers les lieux enfoncés et qui vont en pente. Mais avant que cet ordre lui eût donné la faculté de courir, vous ne saviez pas par vous-même et personne ne vous avoit appris quelle étoit sa vertu propre. Songez que la voix divine produit la nature (1), et que l'ordre donné d'abord à un être créé, lui a assigné pour la suite son rapport avec les autres êtres. Le jour et la nuit ont été créés ensemble: depuis cette époque, ils ne cessent pas de se succéder l'un à l'autre, et de diviser le temps en parties égales. *Que les eaux se*

(1) *La voix divine produit la nature*, c'est-à-dire, donne aux êtres les caractères qui doivent les distinguer. Saint Basile auroit pu dire que Dieu en créant les eaux, leur avoit donne une qualité fluide; mais, qu'étant répandues également sur toute la terre, elles restoient tranquilles; que dès qu'on leur eut creusé des réservoirs, elles coururent d'elles-mêmes les remplir.

rassemblent. Les eaux ont reçu l'ordre de courir ; et toujours pressées par cet ordre, elles ne se fatiguent jamais dans leur course. Je parle ici de celles des eaux dont le sort est de couler. Les unes coulent d'elles-mêmes, telles que les fontaines et les fleuves; les autres sont rassemblées et fixées dans un même lieu. Mais je parle maintenant des eaux qui sont en mouvement. *Que les eaux se rassemblent dans un même lieu.* Lorsque vous êtes assis sur le bord d'une fontaine qui produit des eaux abondantes, ne vous est-il jamais venu à l'esprit de vous demander ? Quel est celui qui fait jaillir cette eau du sein de la terre? quel est celui qui la pousse en avant ? quels sont les réservoirs d'où elle part ? quel est le lieu où elle va ? comment cette fontaine ne tarit-elle pas ? comment la mer ne se remplit-elle pas ? Tout cela dépend de la première parole. De-là les eaux ont reçu la faculté de courir. Dans toute l'histoire des eaux, rappelez-vous cette parole: *Que les eaux se rassemblent.* Il falloit qu'elles courussent pour aller se rendre au lieu qui leur étoit destiné, et qu'arrivées à ce lieu, elles restassent en place et n'allassent pas plus loin. C'est pour cela que, suivant les paroles de l'Ecclésiaste, *les fleuves vont à la mer, et que la mer n'est point remplie* (Ecclés. 1. 7.). Les eaux coulent en vertu de l'ordre de Dieu, et la mer est renfermée dans des bornes d'après cette première loi : *Que les eaux se rassemblent dans un même lieu.* Les eaux ont reçu l'ordre de se rassembler dans un même lieu, de peur que se répandant hors des espaces qui les reçoivent, changeant toujours de place, passant d'un lieu dans un autre, elles ne viennent de proche en proche à inonder tout le continent. C'est pour cela que la mer souvent mise en furie par les

aquilons, et élevant ses vagues jusqu'au ciel, dès qu'elle a touché le rivage, voit toute son impétuosité se résoudre en écume, et se retire. *Ne me craindrez-vous pas*, dit le Seigneur, *moi qui mets le sable pour borne à la mer* (Jér. 5. 22.)? Cet élément dont la violence est si extraordinaire, est réprimé et enchaîné par ce qu'il y a de plus foible, par un grain de sable. Qu'est-ce qui empêcheroit la mer Rouge d'envahir toute l'Egypte qui est plus basse qu'elle, et de se mêler avec la mer de cette région, si elle n'étoit arrêtée par l'ordre du Créateur? Or, que l'Egypte soit plus basse que la mer Rouge (1), c'est ce que nous ont appris par des effets les princes qui ont voulu joindre les deux mers, celle d'Egypte et celle de l'Inde, d'où dépend la mer Rouge. Sésostris, roi des Egyptiens, qui le premier a tenté cette jonction, et Darius, roi des Perses, qui après lui a voulu l'achever, ont renoncé tous deux à cette entreprise. Dans ce que je viens de dire, j'ai voulu faire comprendre l'efficacité de cet ordre: *Que les eaux se rassemblent dans un même lieu;* c'est-à-dire, qu'elles restent dans le lieu où elles auront été d'abord réunies, sans chercher à se réunir dans un autre. Ensuite celui qui a ordonné aux eaux de se rassembler dans un même lieu, vous montre qu'elles étoient dispersées dans plusieurs. Les enfoncemens des montagnes qui formoient des ravines profondes, renfermoient des amas d'eaux. Outre cela, de vastes campagnes aussi étendues que de grandes mers, des vallées plus ou moins étroites, formées de différentes manières, tous ces espaces qui étoient d'abord remplis d'eau, furent évacués

(1) C'est d'après Aristote que St. Basile dit que l'Egypte est plus basse que la mer Rouge : Strabon prétend le contraire.

par l'ordre du Seigneur, qui rassembla de toutes parts les eaux dans un même lieu. Et qu'on n'aille pas dire : Si les eaux étoient sur la terre, toutes ces cavités immenses qui ont reçu les mers, étoient sans doute remplies. Cela étant, où pouvoient donc se rendre les eaux répandues sur la surface du globe ? A cela nous dirons que Dieu creusa des réservoirs (1) pour les eaux dans le moment où il fallut les séparer pour les réunir ensemble. Car elle n'existoit pas d'abord cette mer hors de Cadix, ni cette plaine immense, si redoutable pour les navigateurs, qui environne l'île britannique et les Ibères occidentaux. Mais ce fut lorsqu'un vaste bassin fut creusé par l'ordre de Dieu, que toute la multitude des eaux s'y rassembla.

Quant à cette objection, que nos discours sur la création du monde sont contraires à l'expérience, parce qu'on ne voit pas toutes les eaux rassemblées dans le même lieu, je pourrois donner plusieurs réponses qui seroient trouvées généralement solides; mais il est peut-être ridicule de combattre de pareilles difficultés. Ceux qui nous les font ne doivent pas, sans doute, nous opposer les eaux des marais, ni celles des pluies, et chercher par-là à réfuter notre sentiment. Lorsque l'Ecriture parle des eaux rassemblées dans un même lieu, qu'entend-elle, sinon le plus grand et le plus parfait assemblage ? Les puits sont des assemblages d'eaux, faits de la main des hommes qui creusent un espace pour y réunir des eaux dispersées. Mais les Livres saints ne parlent pas des amas d'eaux ordinaires, mais du principal et

(1) Saint Ambroise, dans son *hexaëméron*, prétend que ce furent les eaux elles-mêmes qui se creusèrent ces reservoirs. Mais que Dieu lui-même les ait creusés, ou que les eaux se les soient creusés par son ordre, c'est la même chose.

du plus vaste assemblage, qui montre tout l'élément réuni dans un espace immense. En effet, de même que le feu distribué en petites parties pour notre usage, forme un grand ensemble répandu dans l'éther; de même que l'air aussi divisé en petites parties, compose une vaste enveloppe autour de toute la terre: ainsi pour les eaux, quoiqu'il y en ait plusieurs amas secondaires, il n'existe qu'un grand assemblage qui sépare cet élément de tous les autres. Les lacs, tant ceux qui sont dans les régions septentrionales, que ceux qu'on trouve dans la Grèce, dans la Macédoine, la Bithynie et la Palestine, sont sans doute des assemblages d'eaux, mais nous ne parlons maintenant que du plus grand de tous, de celui qui répond à la grandeur de la terre. Personne ne disconviendra que ces lacs ne soient des quantités d'eaux; mais on ne pourroit raisonnablement leur donner le nom de mers, encore que quelques-uns, semblables à la plus grande mer, aient des parties salées et terrestres, tels que dans la Judée le lac Asphaltite, et le lac Serbonitis, qui, placé entre l'Egypte et la Palestine, s'étend jusqu'au désert de l'Arabie. Il y a plusieurs lacs, mais il n'y a qu'une seule mer, comme le rapportent ceux qui ont parcouru la terre. Quelque-uns pensent que les mers Hyrcanienne et Caspienne sont des mers à part; mais s'il en faut croire ceux qui ont écrit sur la géographie, ces deux mers tiennent l'une à l'autre, et vont se décharger ensemble dans la plus grande mer. C'est ainsi qu'ils disent que même la mer Rouge est jointe à celle qui est au-delà de Cadix. Pourquoi donc Dieu a-t-il appelé mers au pluriel les amas d'eaux? C'est que les eaux, il est vrai, se sont rassemblées en un même lieu; mais les amas

divers, c'est-à-dire, les golfes, qui, chacun suivant leur forme, sont contenus dans un espace de terre qui les environne, ont reçu du Seigneur le nom de mers. On distingue la mer Septentrionale, la mer Australe, la mer Orientale, la mer Occidentale. Plusieurs mers ont des noms particuliers: le Pont-Euxin, la Propontide, les mers Egée et Ionienne, les mers Sardonique et Sicilienne, la mer de Toscane. Je ne parle pas de mille autres noms de mers, qu'il seroit trop long et même peu convenable de détailler ici avec exactitude. C'est pour cela que Dieu a appelé mers au pluriel les collections d'eaux. Mais la suite du discours nous a conduits à cette discussion; revenons à notre sujet.

Et Dieu dit: Que les eaux se rassemblent dans un même lieu, et que l'élément aride paroisse. Il n'a point dit: *Et que la terre paroisse*, afin de ne pas la montrer cette terre sans ornemens, toute couverte du limon et de la fange que les eaux y avoient laissés, n'étant pas encore revêtue de sa forme et de sa puissance. En même temps, de peur que nous n'attribuyons au soleil l'aridité de la terre, l'Ouvrier suprême a fait cette aridité plus ancienne que la création du soleil. Examinez avec attention le sens des paroles de l'Ecriture, vous verrez que non-seulement le superflu de l'eau s'est écoulé de dessus la terre, mais que tout ce qui étoit mêlé avec elle dans ses profondeurs s'est retiré, docile aux ordres puissans du souverain Maître.

Et cela se fit ainsi. Ces paroles suffisoient pour montrer que la parole du Créateur a eu son plein effet. Plusieurs copies de l'Ecriture ajoutent: *L'eau qui étoit sous le ciel fut rassemblée dans les lieux qui lui étoient propres, et l'élément ari-*

de parut. Quelques-uns des autres interprètes n'ont pas admis cette addition, qui paroît peu conforme au langage des Hébreux. Après ce témoignage, *et cela se fit ainsi*, il étoit inutile de répéter la même chose dans d'autres termes. Aussi les exemplaires les plus exacts sont notés d'une broche (1) à cet endroit; et la broche annonce ce qui peut être retranché.

Dieu appela terre l'élément aride ; il donna le nom de mers aux amas des eaux. Pourquoi est-il dit plus haut: *Que les eaux se rassemblent dans un même lieu, et que l'élément aride paroisse*, et non que la terre paroisse; et est-il dit encore ici: *Et l'élément aride parut, Dieu appela terre l'élément aride?* C'est que l'aridité est la qualité propre qui exprime et caractérise la nature du sujet, et que terre est simplement le nom de la chose. Car de même que la rationabilité est la qualité propre de l'homme, et qu'homme est le nom de l'animal auquel est attachée cette qualité; ainsi l'aridité est la qualité propre et spécifique de la terre; et on appelle terre l'être auquel convient proprement l'aridité; comme on appelle cheval l'être dont l'attribut essentiel est le hennissement.

Ce n'est pas seulement la terre, les autres élémens aussi ont chacun une qualité propre et particulière, qui les distingue, qui les fait connoître ce qu'ils sont. L'eau a pour qualité propre la froideur, le feu la chaleur, l'air l'humidité. Ces qualités sont les premiers élémens des corps. Quoique l'esprit, comme je l'ai dit déjà, les considère par abstraction, elles sont toujours réunies dans les êtres qui frappent nos sens. Aucun des objets

(1) La broche, ou obèle, dans le texte de l'Ecriture, annonçoit des paroles ajoutées par les Septante, lesquelles pouvoient être retranchées.

sensibles et visibles n'est pur, simple et sans mélange; mais la terre est aride et froide, l'eau est froide et humide, l'air est humide et chaud, le feu est chaud et aride. Ainsi chaque élément peut se mêler avec les autres par une de ses qualités comme par un lien. Il communique avec l'élément voisin par une qualité commune, et en communiquant avec lui, il se rapproche de son contraire. Par exemple, la terre, qui est aride et froide, se joint à l'eau par le rapport de la froideur, et par l'eau elle se joint à l'air. L'eau, placée entre l'un et l'autre, les atteint et les touche par ses deux qualités comme par deux mains, la terre par la froideur, l'air par l'humidité. L'air, à son tour, par sa médiation, devient le réconciliateur de deux natures ennemies, de l'eau et du feu, en se joignant à l'eau par l'humilité et au feu par la chaleur. Le feu, qui par sa nature est aride et chaud, se lie par la chaleur avec l'air, et forme société avec la terre par l'aridité. De-là il résulte un cercle et un chœur harmonique de tous les élémens qui se rapprochent et s'accordent les uns avec les autres. C'est avec raison qu'on les a appelés élémens: ce nom leur est propre et leur convient.

Je suis entré dans cette discussion en examinant la cause pour laquelle Dieu a appelé l'élément aride terre. Mais il n'a pas appelé la terre élément aride. Pourquoi? C'est que l'aridité formoit d'abord l'essence de la terre, qui ensuite a acquis d'autres qualités secondaires. Or, la qualité primitive qui constitue un objet, doit être la principale, et marcher avant les qualités secondaires ajoutées ensuite. C'est donc avec raison qu'on emploie pour désigner la terre, la qualité primitive qui est la plus ancienne.

Et Dieu vit que cela étoit beau. L'Ecriture ne veut point dire par-là que la vue de la mer parut agréable à Dieu; car ce n'est point par les yeux, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, que le Créateur juge de la beauté de ses créatures; mais c'est par une sagesse ineffable qu'il considère les œuvres sorties de ses mains. La mer présente un beau spectacle, lorsque, dans le calme le plus tranquille, on voit sa surface blanchir; ou lorsque, ridée par des vents doux, elle offre une couleur de pourpre ou d'azur; lorsqu'elle ne bat point violemment le rivage voisin, mais qu'elle le caresse, pour ainsi dire, par des embrassemens pacifiques. Ce n'est pourtant pas en ce sens qu'il est dit dans l'Ecriture que la mer parut belle et agréable à Dieu: mais Dieu juge de la beauté d'un ouvrage par son rapport avec les autres. L'eau de la mer est la source de toute l'humidité qui règne sur la terre. Elle se distribue dans ses entrailles par des conduits invisibles, comme l'annoncent ces terrains spongieux et crevassés, dans lesquels s'insinue la mer, qui, renfermée dans des canaux tortueux et poussée par le vent, jaillit au-dehors en rompant la surface de la terre, et, déposant son amertume, devient potable par la filtration (1). Quelquefois cette eau acquiert une qualité chaude en passant par des mines, et le même vent qui la

(1) Il paroît qu'ici l'orateur assigne les eaux de la mer pour cause unique des fontaines. Les physiciens ont reconnu que les neiges qui séjournent continuellement sur le sommet des plus hautes montagnes, étoient la principale cause des eaux qui sortent du sein de la terre. Ils rapportent en preuve que les grands fleuves ont ordinairement leur source au pied de ces montagnes. Quant à ce que dit le même orateur, que l'eau acquiert une qualité chaude en passant par les mines, il est reconnu aujourd'hui que c'est en passant près des feux souterrains qu'elle acquiert cette chaleur.

pousse la rend bouillante et enflammée. C'est ce qu'on observe dans plusieurs îles et dans plusieurs pays maritimes. Quelques régions du continent, voisines des fleuves (si l'on peut comparer les petits objets aux grands), éprouvent quelque chose de semblable. Que veux-je inférer de tout ceci? Sans doute que toute la terre est remplie de canaux souterrains, de conduits invisibles par lesquels nous est amenée l'eau qui vient originairement de la mer. La mer est donc belle aux yeux de Dieu, parce qu'elle s'introduit dans les entrailles de la terre, et nous transmet l'eau dont nous avons besoin. Elle est belle encore, parce qu'étant le réservoir des fleuves, elle les reçoit de toutes parts dans son sein, sans que cependant elle passe ses bornes. Elle est belle encore, parce qu'elle est la source et l'origine des eaux suspendues dans les airs. Echauffée par les rayons du soleil, elle laisse échapper par l'évaporation une eau volatilisée: cette eau, attirée à une certaine hauteur, et refroidie ensuite, parce qu'elle est trop élevée pour être frappée par la chaleur du sol terrestre, laquelle froideur de l'eau est augmentée encore par l'ombre de la nue qui la domine; cette eau, dis-je, se résout en pluie et engraisse la terre (1). On ne peut disconvenir de ces effets, si l'on considère les vases qui étant approchés du feu pleins d'eau, restent souvent vides, parce que toute l'eau se dissipe en vapeurs. Je dis plus, les navigateurs quelquefois font bouillir l'eau de la mer, et en recueillant les vapeurs dans des éponges, ils soulagent un peu par-là le besoin qui les presse. La mer est belle aux yeux de Dieu sous un autre rapport, parce qu'elle enchaî-

(1) J'ai tâché d'éclaircir le plus qu'il m'a été possible cet endroit de saint Basile qui étoit un peu obscur.

ne les îles, et qu'elle est à-la-fois leur ornement et leur sûreté (1); et encore parce qu'elle rapproche les contrées les plus éloignées les unes des autres, en facilitant aux navigateurs un commerce utile. Elle nous apprend par eux ce que nous ignorions; elle enrichit le commerçant, et fournit sans peine aux besoins de la vie, en procurant à ceux qui ont trop, l'exportation de leur superflu, et à ceux qui n'ont pas assez, l'importation de ce qui leur manque.

Mais puis-je découvrir toute la beauté de la mer, telle qu'elle paroît aux yeux de celui qui l'a faite? Que si la mer est belle aux yeux de Dieu, si elle mérite son approbation, combien n'est pas plus belle encore cette assemblée chrétienne, dans laquelle les voix réunies des hommes, des femmes et des enfans, semblables aux flots qui viennent se briser sur le rivage, élèvent jusqu'au ciel les prières que nous adressons au Très-Haut! Un calme profond met cette assemblée à l'abri des tempêtes, parce que les esprits malins ne peuvent la troubler en y introduisant les hérésies. Soyez donc dignes des louanges de Dieu même, en observant avec la plus grande décence une exacte discipline, en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) *Et leur sûreté*, parce qu'elle les sépare du continent : mais comme elle est aussi un lien qui rapproche les contrées les plus éloignées, elle rapproche ceux qui peuvent aller attaquer ces îles.

HOMÉLIE CINQUIÈME.

SUR LES PRODUCTIONS DE LA TERRE.

SOMMAIRE.

L'Homélie VII a été certainement prononcée le soir; l'homélie VI le matin; celle-ci reste donc isolée; et il faut dire, ou qu'elle a été divisée en deux pour le soir et le matin, ou que l'orateur n'a parlé que le matin ou le soir. Quoi qu'il en soit, c'est une de ses plus belles. Elle égale par la richesse et la variété des détails les productions riches et variées de la terre dont elle traite. Herbes, plantes, fleurs, arbres, arbustes, et autres productions, descriptions particulières, énumérations accumulées, réflexions morales, tout cela est mêlé avec beaucoup d'art, et embelli des plus vives couleurs oratoires et poétiques.

Et Dieu dit: Que la terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine selon son espèce et selon la ressemblance, et des arbres fruitiers qui portent du fruit chacun selon son espèce, et qui renferment leur semence en eux-mêmes. C'est à propos que la terre, après avoir été déchargée des eaux qui la couvroient, et s'être un peu reposée, a reçu l'ordre de produire d'abord de l'herbe, et ensuite des arbres; ce que nous voyons encore arriver maintenant. Car la voix de Dieu, le premier ordre qu'il a adressé, est comme la loi de la nature, loi permanente, qui donne à la terre la fécondité, et la vertu de produire des fruits dans toute la suite des siècles. *Que la terre produise une herbe verte.* Ce n'est qu'après avoir été d'abord en herbe, après s'être fortifiées, après

avoir pris tous leurs accroissemens, et être enfin parvenues à leur état de maturité parfaite, que les plantes portent de la graine. Toutes commencent par produire une herbe verdoyante. *Que la terre produise de l'herbe verte.* Qu'elle produise cette herbe par elle-même, sans avoir besoin d'aucun secours étranger. Comme plusieurs croient que le soleil est la cause des productions de la terre, en attirant par sa chaleur la force productrice de son sein sur sa surface, c'est pour cela que les ornemens de la terre sont plus anciens que le soleil, afin que les hommes qui sont dans l'erreur, cessent d'adorer le soleil comme l'auteur des productions qui conservent notre vie. S'ils se persuadent que la terre avoit reçu toute sa parure avant la création du soleil, ils pourront renoncer à leur admiration excessive pour cet astre, en faisant attention que la terre avoit produit de l'herbe verte avant qu'il fût créé. La nourriture a-t-elle donc été préparée aux bêtes qui broutent, et la nôtre n'a-t-elle pas été jugée digne des soins d'un Dieu attentif? Mais celui qui prépare la pâture au bœufs et aux chevaux, vous ménage des richesses et de l opulence, puisqu'en nourrissant vos bêtes de somme, il augmente les commodités de notre vie. D'ailleurs, la production des graines et des semences a-t-elle d'autre fin que d'améliorer notre condition? sans compter que beaucoup de plantes encore en herbes et en légumes, servent à la nourriture des hommes.

Que la terre produise une herbe verte qui porte de la graine selon son espèce. S'il est des espèces d'herbes utiles aux autres animaux, c'est à nous qu'en revient aussi l'avantage ; c'est à nous qu'est assigné l'usage des graines et des semences. Ainsi,

je crois que le texte devroit être ainsi rétabli : *Que la terre produise de l'herbe verte, et des graines selon les espèces.* Cette disposition des mots seroit plus conforme à la raison, et à l'ordre de la nature, qui fait passer les plantes par divers accroissemens avant qu'elles produisent des graines. Mais comment l'Écriture annonce-t-elle que toutes les productions de la terre ont des graines, lorsqu'il est visible que le roseau, le safran, et une infinité d'autres espèces de plantes n'ont point de graines ? A cela nous disons que beaucoup de productions de la terre ont au bas de leur racine de quoi se reproduire comme par des graines. Par exemple, le roseau, après un an, produit à sa racine un rejeton, qui, pour la reproduction future, tient lieu de graines. Et c'est une propriété qu'on remarque dans une infinité d'autres plantes répandues sur la terre. Il est donc de toute vérité que chaque production a une graine ou une vertu qui en tient lieu. Et c'est là le sens de ces paroles : *Selon son espèce.* Le rejeton du roseau n'est point propre à produire un olivier ; mais un roseau naît d'un roseau, comme d'une graine naît une production conforme à celle d'où la graine provient. Ainsi ce qui est sorti de la terre dans la première création, s'est conservé jusqu'à ce jour, parce que chaque espèce subsiste en se reproduisant dans une succession non interrompue.

Que la terre produise. Figurez-vous la terre encore froide et stérile, qui, par cette unique parole et ce simple ordre, est fécondée tout-à-coup, et se hâte de produire des fruits. Représentez-vous-la déposant en quelque sorte un vêtement triste et lugubre, en prenant un autre plus gai, se parant de ses propres ornemens,

faisant éclore de son sein une multitude de plantes diverses. Je veux vous inspirer une grande admiration pour les choses créées, afin que partout où vous rencontrerez quelque espèce de production, elle vous frappe et vous ramène au Créateur. D'abord, lorsque vous voyez l'herbe des champs et sa fleur, songez à la nature humaine, et rappelez-vous la comparaison qu'emploie le sage Isaïe : *Toute chair*, dit-il, *est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe* (Is. 40. 6.). Cette comparaison a semblé au Prophète la plus propre à exprimer la brièveté de notre vie, l'instabilité et la fragilité des joies et des prospérités humaines. L'homme qui aujourd'hui jouit d'une santé brillante, que les délices ont nourri et engraissé, dont le teint fleuri répond à la fleur de la jeunesse, qui est plein de force et de vigueur, dont on ne peut soutenir la fougue ; ce même homme, demain, n'est plus qu'un objet de pitié, flétri par le temps ou consumé par la maladie. Cet autre est remarquable par son opulence, il est environné d'une troupe de flatteurs, escorté d'un grand nombre de faux amis qui ambitionnent ses bonnes graces, et de parens dont les manières ne sont pas moins fausses ; soit qu'il sorte de sa maison, soit qu'il y revienne, il traîne à sa suite une foule d'esclaves empressés de lui rendre divers services : le faste dont il s'entoure excite l'envie de tous ceux qui le rencontrent. Aux richesses, ajoutez la puissance, les honneurs accordés par le prince, le respect des nations, le commandement des armées, un héraut qui marche devant lui en criant, des licteurs armés de faisceaux qui impriment la crainte au peuple, les prisons, les confiscations de biens, les derniers supplices qui redoublent la

frayeur dans l'ame de ceux qu'il commande : quelle est la fin de tout cela ? Une seule nuit, une seule fièvre, une seule maladie enlève cet homme du milieu des hommes, le dépouille de tout cet appareil théâtral ; et toute sa gloire semble n'avoir été qu'un vain songe. C'est donc avec raison que le Prophète compare la gloire humaine à la fleur la plus fragile.

Que la terre produise de l'herbe verte, qui porte de la graine selon son espèce et selon la ressemblance. L'ordre que nous remarquons encore aujourd'hui dans les productions de la terre, atteste celui qui a eu lieu dès l'origine, puisque toutes ces productions commencent d'abord par l'herbe verte. Soit qu'une plante vienne d'un rejeton ou d'une graine, comme le safran et autres du même genre, elle produit d'abord de l'herbe verte, et ensuite du fruit sur un tuyau qui se dessèche en grossissant. *Que la terre produise de l'herbe verte.* Lorsqu'un grain de blé tombe dans une terre qui a une chaleur et une humidité convenables, il se dilate, s'étend ; et saisissant la terre qui l'environne, il attire à lui ce qui lui est propre et analogue. Les parties déliées de la terre s'insinuent dans ses pores, grossissent sa masse et la développent, lui font jeter en bas autant de racines qu'il pousse en haut et élève de tiges. La plante s'échauffant toujours, elle pompe l'humidité par ses racines, et par le moyen de la chaleur, prend de la terre autant qu'il lui faut de nourriture, qu'elle distribue dans la tige, dans l'écorce, dans les étuis du blé, dans le blé lui-même et dans les épis. Chaque plante en général, soit blé, soit légume, soit arbuste, croît peu à peu, jusqu'à ce qu'elle ait pris sa mesure propre. La seule plante du blé est suffisante pour occuper

tout notre esprit, pour lui faire contempler l'art de celui qui l'a faite, pour lui faire examiner comment la tige est fortifiée d'espace en espace par des nœuds, par des espèces de liens qui l'aident à supporter le poids des épis, lorsque les fruits qui les remplissent les font pencher vers la terre. C'est pour cela que l'avoine sauvage est plus foible dans sa tige, parce que sa tète n'est pas chargée, au lieu que la nature a lié fortement la tige du blé par intervalles. Elle a enfermé le grain dans des étuis, pour qu'il ne pût pas être aisément enlevé par les oiseaux voleurs ; de plus, elle a muni les épis de barbes, comme de pointes, pour les défendre contre les attaques des petits animaux.

Que dois-je dire ? que dois-je taire ? Au milieu des riches trésors de la création, il est difficile de trouver ce qu'il y a de plus précieux, et l'on se verroit privé avec peine de ce qui auroit été omis. *Que la terre produise de l'herbe verte :* et aussitôt les poisons ont paru avec les plantes nourricières, la ciguë avec le blé, l'ellébore, l'aconit, la mandragore, et le jus du pavot avec le reste des plantes dont nous tirons notre vie. Quoi donc ! oublierons-nous de rendre graces au Créateur pour les productions utiles, et ne songerons-nous qu'à nous plaindre de celles qui nous sont nuisibles ? Ne ferons-nous pas attention que tout n'a pas été créé pour notre subsistance ? Nous avons nos nourritures qui sont faciles à trouver et à reconnoître ; chacune des choses créées a son emploi particulier qu'elle remplit. Parce que le sang de taureau est pour vous un poison (1), ne de-

(1) C'étoit une erreur des anciens, que le sang de taureau étoit un poison : on a reconnu, au contraire, qu'il est souvent utile dans la médecine.

voit-on pas produire, ou devoit-on produire en ne lui donnant pas de sang, cet animal dont la force nous est d'un si grand usage ? Vous avez avec vous dans la raison une compagne qui vous apprend à vous garantir des productions pernicieuses. Quoi ! les brebis et les chèvres savent fuir les herbes qui nuisent à leur vie ; elles savent, par le seul instinct, distinguer ce qui leur est contraire ; et vous, qui avez la raison, qui avez l'art de la médecine, lequel vous fait connoître les plantes salubres ; qui avez l'expérience de vos prédécesseurs, laquelle vous apprend à fuir celles qui sont préjudiciables, vous est-il bien difficile, je vous le demande, d'éviter les poisons ? D'ailleurs, aucun de ces poisons n'a été produit au hasard et sans but. Ou ils servent de nourriture à quelques animaux, ou l'art de la médecine a su les tourner à notre avantage, et les employer à la guérison de certaines maladies. La ciguë est mangée par les étourneaux, qui, par la constitution de leur corps, évitent les effets de ce poison. Comme les fibres de leur estomac sont très-actives, ils l'ont digérée avant que sa froideur ait pu atteindre les parties vitales. L'ellébore est aussi la pâture des cailles, dont le tempérament propre les garantit de ce qu'elle a de dangereux. Ces mêmes poisons nous sont quelquefois utiles dans l'occasion. Les médecins se servent de la mandragore pour ramener le sommeil fugitif, de l'opium pour apaiser les douleurs violentes. Plusieurs, avec la ciguë, ont diminué la rage de la concupiscence, ou, avec l'ellébore, ont dissipé des maladies invétérées. Ainsi ce que vous pensiez être matière à des reproches contre le Créateur, est pour vous un nouveau sujet de lui rendre graces.

Que la terre produise de l'herbe verte. Ces paroles renferment une multitude d'alimens qui nous sont propres, soit dans l'herbe même, soit dans les racines, soit dans les fruits, alimens venus d'eux-mêmes, ou par les soins de l'agriculture. Dieu n'ordonne pas à la terre de produire sur-le-champ la graine et le fruit, de produire d'abord l'herbe verte, et d'arriver successivement jusqu'à la graine, afin que le premier ordre fût à la nature une leçon pour toute la suite des siècles. Mais, dit-on, comment la terre produit-elle des graines selon l'espèce, puisque souvent, quand nous avons semé de bon blé, nous recueillons du froment noir ? Mais ce n'est point là un changement d'espèce, c'est une simple altération, et comme une maladie du grain, qui ne cesse pas d'être blé, mais qui étant brûlé se noircit comme l'apprend le nom même. Le grain brûlé par un froid excessif change de couleur et de goût. On prétend même que, lorsqu'il trouve un terrain favorable et une bonne température, il revient à sa première forme. Ainsi, aucune des productions n'offre rien de contraire au premier ordre du Créateur. Ce qu'on appelle ivraie, qui se trouve mêlé avec le bon grain, et dont il est parlé dans l'Ecriture, ne vient pas d'un blé altéré, mais est dans l'origine une plante d'une espèce particulière. Elle est une image de ceux qui corrompent les préceptes du Seigneur, et qui n'ayant pas été instruits selon la vérité, mais qui étant imbus de doctrines perverses, se mêlent dans le corps sain de l'Eglise, afin d'inspirer sourdement aux vrais fidèles leurs dogmes pernicieux. Le Seigneur, dans un passage de l'Evangile, compare l'état parfait des hommes qui ont cru en lui, à l'accroissement des semences. *Le royaume des*

cieux, dit-il, *est semblable à ce qui arrive lorsqu'un homme a jeté de la semence en terre. Soit qu'il dorme ou qu'il se lève, la nuit et le jour, la semence germe et croît sans qu'il sache comment. Car la terre produit premièrement l'herbe, ensuite l'épi, puis le blé tout formé qui remplit l'épi* (Marc. 4. 26 et suiv.).

Que la terre produise de l'herbe verte. Dès que ces paroles eurent été prononcées, en un moment la terre, pour obéir aux lois du Créateur, commençant par produire de l'herbe, parcourant tous les degrés de l'accroissement, conduisit aussitôt les plantes à une entière perfection. Et bientôt on vit des prairies couvertes d'une grande abondance d'herbes, des campagnes fertiles chargées de moissons ondoyantes, qui, dans le balancement des épis, offroient l'image d'une mer dont les flots sont agités ; l'on vit une grande multitude d'herbes de toute espèce, de légumes et d'arbustes, se répandre sur toute la surface de la terre. Car alors les productions n'avoient à éprouver aucun mauvais succès, aucun accident, aucune maladie, ni par l'ignorance du laboureur, ni par l'intempérie de l'air, ni par nulle autre cause. Une sentence rigoureuse n'empêchoit pas non plus la fertilité de la terre, dont les premières productions étoient plus anciennes que la faute pour laquelle nous avons été condamnés à manger notre pain à la sueur de notre front.

Que la terre produise, dit l'Écriture, *des arbres fruitiers qui portent du fruit, et qui renferment leur semence en eux-mêmes selon leur espèce et leur ressemblance sur la terre.* A cette parole on vit paroître une immense quantité de bois épais ; on vit sortir tous les arbres, soit ceux qui sont de nature à s'élever à la plus grande hau-

teur, les pins, les sapins, les cèdres, les cyprès et autres; soit ceux qui servent pour les couronnes, les rosiers, les myrtes, les lauriers; soit toutes les espèces d'arbustes. Tous les arbres qui n'avoient pas encore paru sur la terre, y prirent l'être en un instant, chacun avec des caractères particuliers, avec des différences visibles, qui les font reconnoître et qui les distinguent de ceux dont l'espèce n'est pas la même. Toutefois la rose étoit sans épine: l'épine a été ajoutée depuis à la beauté de cette fleur, afin que la peine, pour nous, soit près du plaisir, et que nous puissions nous rappeler la faute qui a condamné la terre à nous produire des épines et des ronces.

Mais, dit-on, la terre a reçu l'ordre de produire des arbres fruitiers, qui portent des fruits sur la terre et qui aient leur semence en eux-mêmes: cependant nous voyons plusieurs arbres qui n'ont ni fruits, ni semences. Nous dirons à cela que les arbres les plus précieux ont obtenu une mention principale. Ensuite, à bien examiner, on verra que tous les arbres ont une semence, ou une vertu qui en tient lieu. Les peupliers blancs et noirs, les saules, les ormes et autres arbres de même nature, paroissent au premier coup-d'œil ne porter aucun fruit; mais si on les considère attentivement, on verra que chacun d'eux a une semence. Une graine cachée sous les feuilles, à laquelle on a donné un nom particulier (1), tient lieu de semence. Tous les arbres qui viennent de branches plantées en terre, jettent de-là, pour la plupart, des racines. Peut-être aussi que des rejetons à la racine tiennent lieu de semence, rejetons que les cultivateurs des arbres arrachent et plantent pour multiplier l'espèce.

(1) Ce nom en grec étoit *mischos*.

Au reste, comme nous l'avons déjà dit, l'Écriture n'a cru devoir citer que les arbres qui sont les plus propres à conserver nos jours, ceux qui devoient enrichir l'homme de leurs fruits et lui procurer une vie plus abondante : par exemple, la vigne qui produit le vin, lequel est fait pour réjouir le cœur de l'homme ; et l'olivier, qui donne pour fruits l'olive, dont l'huile qu'on en exprime répand la joie sur le visage (*Ps.* 103. 15.). Que d'effets produits sur le champ par la nature ont concouru au même but : la racine de la vigne, les sarmens qui verdissent recourbés, et qui sont répandus en grand nombre sur la terre, la fleur, les tendrons, les grappes de raisin! La seule vigne, regardée avec intelligence, peut vous donner une idée de toute la nature. Vous vous rappelez, sans doute, la comparaison du Seigneur ; vous savez qu'il se nomme lui-même la vigne, son Père le vigneron (*Jean.* 15. 1.), et que nous autres qui sommes entés dans l'Église par la foi, il nous appelle les sarmens. Il nous exhorte à produire beaucoup de fruits, de peur que, condamnés à être stériles, nous ne soyons livrés au feu. Partout il compare les ames humaines à des vignes. *Mon bien-aimé*, dit-il par un de ses Prophètes, *avoit une vigne dans un lieu elevé, gras et fertile* (Is. 5. 1.). *J'ai planté une vigne*, dit-il ailleurs, *et je l'ai enfermée d'une haie* (Matth. 21. 33.). Il appelle vigne les ames humaines qu'il a entourées d'une haie, sans doute de la force des préceptes et de la garde des anges. *L'ange du Seigneur*, dit David, *environnera ceux qui le craignent* (Ps. 33. 8.). Ensuite il nous a donné des prophètes, des apôtres, des docteurs, qui sont comme des palissades dont il nous a environnés dans l'Église. Il a élevé et exalté nos esprits par

les exemples des hommes anciens et bienheureux, sans permettre qu'ils restassent étendus par terre, dignes d'être foulés aux pieds. Il veut que les embrassemens de la charité, comme les mains de la vigne, nous attachent à notre prochain, qu'ils nous fassent reposer en lui, et que, prenant notre essor, nous nous élevions jusqu'à la cime des plus grands arbres. Il demande que nous nous laissions enfouir. Or, l'ame est enfouie lorsqu'elle s'est dépouillée des sollicitudes de ce monde qui appesantissent nos cœurs. Celui donc qui a déposé l'amour charnel et le désir des richesses, qui regarde comme vile et méprisable la malheureuse passion de la vaine gloire, celui-là est comme enfoui, et respire après avoir secoué le poids des affections vaines et terrestres. En suivant toujours la même comparaison, nous devons encore prendre garde de jeter trop de bois et de feuilles, c'est-à-dire, de vivre avec faste et de rechercher les louanges du siècle; nous devons porter des fruits et n'étaler nos œuvres qu'aux yeux du véritable vigneron. Pour vous, soyez *comme un olivier qui porte du fruit dans la maison de Dieu* (Ps. 51. 10.). Ne vous dépouillez jamais de l'espérance, mais que le salut fleurisse toujours en vous par la foi. Vous imiterez la verdure perpétuelle et la fécondité de cet arbre, si dans tous les temps vous faites des aumônes abondantes.

Mais revenons à examiner l'art admirable qui règne dans les productions de la terre. Que d'espèces d'arbres on en vit alors sortir qui étoient propres, les uns à nous donner des fruits, les autres à échauffer nos foyers, d'autres qui servent à la construction de nos demeures, d'autres à la fabrication des navires! Quelle variété dans la disposition des parties de chaque arbre! Il est

difficile de trouver le caractère particulier de chacun, et les différences qui les distinguent des autres espèces: comment les racines des uns sont aussi profondes que celles des autres le sont peu; comment les uns s'élèvent droit et n'ont qu'un tronc, tandis que les autres rampent sur le sol, et se partagent dès la racine en plusieurs tiges: comment tous ceux dont les rameaux s'étendent au loin et occupent un grand espace dans l'air, ont de profondes racines qui se distribuent au loin en terre de toutes parts, la nature leur ayant donné en quelque sorte des fondemens conformes à la masse qui s'élève au-dessus du terrain. Quelles diversités dans les écorces! les unes sont unies, les autres sont raboteuses; les unes sont légères, les autres épaisses. Ce qui étonne, c'est que les arbres éprouvent les mêmes changemens que l'on observe dans l'adolescence de l'homme et dans sa vieillesse. Sont-ils, pour ainsi dire, dans la vigueur et dans la fleur de l'âge? leur écorce est fort lisse: commencent-ils à vieillir? elle se ride en quelque manière et devient plus rude. Parmi les arbres, les uns étant coupés refleurissent; les autres restent sans plus rien produire, et les couper, c'est leur donner la mort. Quelques personnes ont observé que les pins coupés et même brûlés se changent en bois de chêne (1). Nous savons que les vices naturels de certains arbres sont corrigés par les soins du cultivateurs. Par exemple, les grenadiers dont les grenades sont acides, et les amandiers dont les amandes sont amères, on les change en bien et on corrige le défaut de leurs sucs, en perçant le tronc à la racine, et en y introduisant jusqu'au

(1) *Quelques personnes ont observé....* Erreur populaire rejetée par les naturalistes.

centre un coin de pin résineux. Que celui donc qui vit dans le désordre ne désespère pas de lui-même, lorsqu'il sait que si la culture change les qualités des arbres, les soins de l'ame pour se ramener à la vertu, peuvent guérir toutes sortes de maladies spirituelles.

Quant aux arbres fruitiers, la variété des fruits est telle qu'il n'est pas possible de l'exprimer par le discours. Cette variété se remarque, non-seulement dans les arbres de différente espèce, mais même dans ceux de même nature, au point que les cultivateurs distinguent le fruit des arbres mâles et celui des arbres femelles. Ils partagent même les palmiers en femelles et mâles; et l'on voit quelquefois celui qu'on appelle femelle abaisser ses rameaux, comme s'il étoit enflammé d'amour et qu'il recherchât les embrassemens du mâle. On adapte des boutons du mâle à des branches de la femelle, qui, sensible pour ainsi dire à cette union, relève ses rameaux et fait reprendre à son feuillage sa forme naturelle. On dit la même chose des figuiers. De-là, les uns entent des figuiers sauvages sur des figuiers cultivés; les autres prennent seulement les figues sauvages (1) qu'ils attachent au figuier cultivé, pour fortifier par ce moyen sa foiblesse, et retenir son fruit qui commençoit à se dissiper et à disparoître. Que signifie cet effet mystérieux de la nature? que nous apprend-il? Sans doute, que nous devons souvent dans la pratique des bonnes œuvres ranimer notre vigueur par l'exemple même des infidèles. Si donc vous voyez un homme engagé dans les erreurs du paganisme, ou dans quelque hérésie perverse qui le sépare de l'Eglise, jaloux d'ailleurs de mener une

(1) Les naturalistes parlent de cette opération extraordinaire, quoique commune, et la nomment *caprification*.

vie sage et bien réglée, que cette vue enflamme votre zèle, vous excite à devenir semblable au figuier portant des fruits, lequel recueille ses forces dans son union avec les figuiers sauvages, arrête la dissipation de sa vertu génératrice, et nourrit ses fruits avec plus de soin.

Telles sont les différences, sans parler d'une infinité d'autres, dans la génération des fruits. Qui pourroit épuiser les variétés des fruits mêmes, leurs formes, leurs couleurs, leurs saveurs particulières, l'utilité de chacun? qui pourroit dire comment la plupart sont exposés nus aux soleil qui les mûrit; comment quelques-uns sont enveloppés de coques où ils prennent leur maturité? Les arbres dont le fruit est tendre, ont une feuille épaisse, comme le figuier; ceux dont le fruit est plus ferme, ont une feuille plus légère, comme le noyer. Certains fruits avoient besoin d'un plus grand secours à cause de leur foiblesse: un feuillage plus épais auroit nui à d'autres, à cause de l'ombre qu'il auroit donné. Qui pourroit dire comment la feuille de la vigne est coupée en deux, pour que la grappe résiste aux injures de l'air, et pour qu'elle reçoive abondamment les rayons du soleil, vu la ténuité de la feuille? Rien n'a été fait au hasard et sans cause, tout a été dirigé par une sagesse ineffable.

Quel discours pourroit tout détailler? quel esprit humain pourroit tout rapporter avec exactitude; pourroit connoître et distinguer clairement les propriétés et les différences de chaque arbre et de son fruit, expliquer sûrement les causes cachées? La même eau pompée par la racine, nourrit différemment la racine elle-même, l'écorce du tronc, le bois et la moelle. La même eau devient feuille, se partage en grandes et petites

branches, donne de l'accroissememt aux fruits: les larmes et le suc viennent de la même cause. Nul discours ne pourroit exprimer toutes les différences de ce suc et de ces larmes. Autre est la larme du lentisque, autre est le suc du baume. Il est en Egypte et dans la Lybie des férules qui distillent une autre espèce de sucs. Plusieurs pensent que l'ambre est un suc des plantes durci et comme pétrifié. Ce qui confirme cette opinion, ce sont des pailles et de petits animaux qu'on y aperçoit enfermés, et qui attestent l'existence d'un suc originairement liquide. En général, celui qui ne connoît point par expérience les différentes qualités des sucs, ne pourra trouver des paroles pour expliquer leur vertu et leur efficacité. Mais comment la même eau se forme-t-elle en vin dans la vigne et en huile dans l'olivier? Ce qu'il y a d'admirable, c'est de voir non-seulement de quelle manière ici l'eau devient douce et là devient onctueuse, mais encore quelles sont les variétés infinies des fruits doux. Car autre est la douceur dans la vigne, autre dans le pommier, dans le figuier, dans le palmier. Je désire encore que vous examiniez avec attention comment la même eau, tantôt flatte le palais, lorsqu'elle s'adoucit en s'arrêtant dans quelques plantes; tantôt l'offense, lorsque passant pas d'autres plantes elle s'aigrit; et enfin se tournant en la dernière amertume le révolte, lorsqu'elle séjourne dans l'absinthe ou dans la scammonée: dans le gland ou dans le fruit du cornouiller, elle prend une qualité rude et astringente; dans les térébinthes, et dans les noix, elle se convertit en une substance douce et huileuse. Et pourquoi rapporter des exemples éloignés les uns des autres, lorsqu'elle offre les qualités les plus contraires dans le même figuier,

aussi amère dans le suc qu'elle est douce dans le fruit, aussi astringente dans le sarment de la vigne qu'elle est agréable dans le raisin ? Et quelles sont les diversités des couleurs? En parcourant une prairie, vous voyez la même eau rougir dans telle fleur, se pourprer dans telle autre, s'azurer dans celle-ci, blanchir dans celle-là, et présenter de plus grandes différences encore dans les odeurs que dans les couleurs.

Mais je vois que le désir insatiable de contempler les productions de la terre étend mon discours outre mesure. Si je ne le ressere en le rappelant aux lois générales de la création, le jour me manquera, tandis que je m'arrêterai aux petits détails pour faire admirer la grande sagesse du Créateur. *Que la terre produise des arbres fruitiers qui portent du fruit sur la terre.* A cette parole, les sommets des montagnes furent couverts d'arbres touffus, les jardins décorés avec art, les rives des fleuves embellies d'une infinité d'arbres et de plantes. Parmi ces productions, les unes sont faites pour orner la table de l'homme, les autres fournissent la nourriture des troupeaux dans leurs fruits et dans leurs feuilles, d'autres nous procurent des secours, d'après l'art de la médecine, dans leurs sucs, leurs liqueurs, leurs pailles, leurs écorces, leurs fruits. En un mot, tout ce qu'a trouvé pour nous une expérience journalière, en recueillant dans chaque circonstance ce qui est utile, la providence attentive du Créateur l'a prévu dès le commencement et l'a produit pour notre avantage. Pour vous, lorsque vous voyez des plantes cultivées ou non cultivées, aquatiques ou terrestres, avec fleurs ou sans fleurs, reconnoissant dans ces petits objets le grand Etre, admirez et aimez de plus en plus le Créateur. Considérez

comment parmi les arbres qu'il a créés, les uns sont toujours verts, les autres se dépouillent. Parmi ceux qui sont toujours verts, les uns perdent leurs feuilles, les autres les conservent. L'olivier et le pin perdent leurs feuilles, quoiqu'ils n'en changent qu'insensiblement, de sorte qu'ils paroissent ne jamais se dépouiller de leur feuillage. Le palmier garde toujours les mêmes feuilles, depuis qu'il a pris son accroissement jusqu'à la fin. Examinez encore comment le tamarin est, pour ainsi dire, une plante amphibie, étant compté parmi les plantes aquatiques et se multipliant dans les déserts. Aussi Jérémie compare-t-il avec raison à cette plante ces caractères vicieux qui balancent entre le bien et le mal (*Jer.* 17. 6.).

Que le terre produise. Ce peu de paroles fut sur-le-champ une nature universelle (1) et un art merveilleux, qui, plus promptement que la pensée, firent naître une infinité de productions diverses. Ces mêmes paroles imprimées maintenant encore sur la terre, la pressent chaque année de montrer toute sa vertu pour produire des herbes, des plantes et des arbres. Car de même que certains instrumens de jeu, d'après un premier coup, forment ensuite plusieurs cercles et tournent plusieurs fois sur eux-mêmes : ainsi la nature, d'après un premier ordre, a reçu une première impulsion, qui a continué dans une longue suite de siècles, et qui durera jusqu'à la consommation du monde. Puissions-nous tous arriver à ce terme chargés de fruits et remplis de bonnes œuvres, afin que, plantés dans la maison de notre Dieu, nous fleurissions à l'entrée des demeures éter-

(1) *Fut sur-le-champ une nature universelle*, c'est-à-dire, produisit sur-le-champ tous les êtres avec leurs caractères distinctifs.

nelles (*Ps.* 91. 14.), en J. C. notre Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE SIXIÈME.

SUR LA CRÉATION DES CORPS LUMINEUX.

SOMMAIRE.

CETTE homélie, prononcée le matin, renferme seule le quatrième jour de la création, où l'on vit paroître les grands corps lumineux. Dans un magnifique début proportionné à la grandeur du sujet, l'orateur exhorte ceux qui l'écoutent à être attentifs, à se préparer aux grands spectacles qu'on va leur offrir ; il leur donne une idée de toute la création, trace un grand tableau de l'astre qui nous éclaire, oppose sa beauté à celle du soleil de justice. Et Dieu dit : *Que des corps lumineux soient faits pour éclairer la terre, pour séparer le jour de la nuit.* St. Basile dit que la raison pour laquelle la terre avoit produit tout ce qu'elle étoit destinée à produire, avant que cet astre fût créé, c'étoit afin que le soleil ne fût pas regardé et adoré comme le générateur des productions terrestres. *Pour éclairer la terre.* Qu'est-il besoin, dit l'orateur, d'un astre pour éclairer la terre, puisque la lumière existoit avant cet astre? Il répond que le soleil devoit servir de véhicule à la lumière, qu'il représente faussement comme un être pur, simple et immatériel. Il semble qu'il devoit s'en tenir à dire, comme il le dit ensuite, que la lumière a été mêlée à la substance du soleil, et qu'il ne la dépose plus, sans se perdre dans des raisonnemens subtils qu'on peut voir dans l'homélie même : ils annoncent beaucoup de sagacité, mais ils n'étoient pas nécessaires. *Pour séparer le jour de la nuit.* Le soleil forme le jour pendant lequel il domine, la lune règne pendant la nuit. *Qu'ils servent de signes pour marquer les temps, les jours et les années.* Le soleil donne des signes qui peuvent être fort utiles dans l'usage de la vie; l'orateur est loin de blâmer ceux qui

consultent ces signes; mais il s'élève contre ceux qui, par l'inspection des astres, prétendoient connoître le caractère et la destinée des personnes, leurs vices ou leurs vertus, leur sort heureux ou malheureux. Il réfute la science astrologique avec autant d'esprit que de force. Il montre ensuite comment le soleil et la lune règlent les saisons et l'année. Il établit très-bien la grandeur immense de ces deux astres, qui ne nous paroissent d'une grandeur médiocre qu'à cause de leur très-grand éloignement. Il décrit les diverses phases de la lune, et lui attribue plusieurs effets dont les uns sont reconnus et les autres contestés Il termine par quelques réflexions religieuses cette homélie qui, de son temps, devoit être regardée comme la plus belle par la nature des objets qu'elle renferme, objets qui n'intéresseront pas également dans un siècle où les idées sont un peu changées, et où la physique a fait plus de progrès.

Il faut que celui qui vient pour regarder les combats des athlètes, ait aussi lui-même quelque courage. C'est ce qu'on peut voir par les lois des spectacles, suivant lesquelles ceux qui prennent place dans l'amphithéâtre ne doivent y paroître que la tête nue (1); c'est, à ce qu'il me semble, afin que chacun ne soit pas seulement spectateur des athlètes, mais athlète lui-même dans quelque partie. Il faut de même que celui qui vient pour examiner les magnifiques et merveilleux spectacles de la nature, pour entendre parler d'une sagesse vraiment souveraine et ineffabe, ait en lui-même des motifs qui l'engagent à contempler les grands objets exposés à ses regards, qu'il partage avec moi les peines du combat, qu'il ne soit pas plus juge que combattant, de peur que la vérité

(1) Nous savons que chez les Romains on assistoit aux spectacles la tête couverte; mais nous voyons ici dans saint Basile, et nous pouvons voir dans St. Jean-Chrysostôme, que chez les Grecs, au moins du temps de ces Pères, on y assistoit la tête nue.

ne vous échappe, et que j'en aie la douleur de voir ceux qui m'écoutent ne point profiter de mon instruction. Quel est donc mon but en parlant ainsi ? C'est que, comme nous nous proposons d'examiner le bel ordre de l'univers et de contempler le monde, non d'après les principes de la sagesse du siècle, mais d'après les instructions que Dieu a données à Moïse son serviteur, lui parlant lui-même en personne, et non par des figures; il faut nécessairement que ceux qui sont jaloux d'être spectateurs de grands objets, aient exercé leur esprit à comprendre les spectacles merveilleux dont ils sont les témoins. Si donc quelquefois, dans une nuit sereine, regardant avec attention les beautés inexprimables des astres, vous avez songé au Fabricateur de l'univers, vous avez pensé quel étoit celui qui a parsemé le ciel de ces fleurs brillantes, et que le spectacle des choses créées procure encore plus d'utilité qu'il ne donne de plaisir; si pendant le jour vous avez considéré avec un esprit réfléchi les merveilles du jour, et que, par les objets visibles, vous vous soyez élevé jusqu'à l'Etre invisible : alors vous êtes un auditeur bien préparé, vous êtes propre à occuper une place dans cet auguste et vénérable amphithéâtre. Ainsi, comme on prend par la main et que l'on conduit dans les villes ceux qui ne les connoissent pas, je vous conduirai moi-même aux prodiges cachés de l'univers, de cette grande cité où est notre ancienne patrie, dont nous a chassés le démon, ce cruel homicide, qui, par ses funestes séductions, a réduit l'homme en servitude. Vous verrez ici la première création de l'homme, la mort qui s'est emparée presque aussitôt de nous, la mort qu'a engendrée le péché, ce premier né du démon principal auteur du mal. Vous vous connoi-

trez vous-même, vous saurez que, quoique terrestre par votre nature, vous êtes l'ouvrage des mains divines; que, très-inférieur pour les forces aux animaux dépourvus de raison, vous êtes fait pour commander à ces animaux et aux êtres inanimés; qu'obligé de leur céder pour les avantages du corps, vous pouvez, par la supériorité de votre raison, vous élever jusqu'au ciel. Instruits de ces vérités, nous nous connoîtrons nous-mêmes, nous connoîtrons Dieu, nous adorerons le Créateur, nous servirons notre Maître, nous glorifierons notre Père, nous respecterons et chérirons celui qui nous donne la nourriture, celui qui nous comble de bienfaits; nous ne cesserons de rendre hommage à l'Auteur de notre vie présente et future, à celui qui, dans les richesses qu'il nous prodigue déjà, nous accorde un gage de ses promesses, et qui, par l'usage des biens actuels nous confirme ceux que nous attendons. Eh! si les objets passagers sont si superbes, quels doivent être les éternels? si les choses visibles sont si belles, quelles doivent être les invisibles? si la grandeur du ciel surpasse toute imagination humaine, quel esprit pourra scruter la nature de ces beautés qui ne doivent jamais finir? si le soleil, qui est sujet à la corruption, est si beau, si grand, si rapide dans sa marche, si réglé, si invariable dans son cours, d'une grandeur si bien proportionnée, si bien mesurée avec le reste de l'univers; si par sa beauté, il est comme l'œil brillant de la nature, la lampe éclatante du monde; si on ne peut se lasser de contempler ce bel astre, quelle doit être la beauté du soleil de justice? Si c'est un malheur pour l'aveugle de ne pas voir le soleil matériel, quelle infortune pour le pécheur d'être privé de la lumière véritable?

Et Dieu dit : Que des corps lumineux soient faits dans le firmament du ciel, pour éclairer la terre, pour séparer le jour de la nuit. Le ciel et la terre avoient précédé ; après eux avoit été créée la lumière ; le jour et la nuit étoient distingués, la terre et le firmament étoient découverts ; l'eau avoit été rassemblée en un même lieu, dans le réservoir qui lui étoit destiné ; la terre étoit couverte des productions qui lui sont propres, et offroit de toutes parts une infinité d'espèces d'herbes, de plantes et d'arbres : le soleil et la lune n'existoient pas encore, afin que ceux qui ignorent le vrai Dieu, ne regardassent pas le soleil comme le père et l'auteur de la lumière, comme le générateur des productions terrestres. C'est pour cela qu'au quatrième jour Dieu dit : *Que des corps lumineux soient faits dans le firmament du ciel.* Lorsqu'on vous montre celui qui parle, pensez aussitôt en vous-même à celui qui entend. *Dieu dit que des corps lumineux soient faits.... et Dieu fit deux corps lumineux.* Qui est-ce qui a dit et qui est-ce qui a fait ? Dans ces paroles, ne voyez-vous pas une double personne (1) ? dans toutes les histoires de l'Ecriture est répandu, d'une manière mystique, le dogme des personnes divines.

Moïse ajoute la cause pour laquelle les corps lumineux ont été créés, *pour éclairer la terre*, dit-il. Si la création de la lumière a précédé, pourquoi dit-on maintenant que le soleil a été créé pour éclairer la terre ? Ici, m'adressant aux infidèles, je leur dis d'abord : Que la simplicité de l'Ecriture ne vous inspire pas de mépris pour elle. Nous n'étudions pas, comme chez vous, le choix des mots ; nous ne cherchons pas à les arranger

(1) *Une double personne*, la personne du Père et celle du Fils.

avec art; nous sommes moins jaloux de belles expressions et de discours harmonieux que de paroles simples qui énoncent clairement ce que nous voulons faire comprendre. Or il n'est rien ici qui contredise ce qui a déjà été dit de la lumière. Dieu a créé d'abord la substance de la lumière, et il produit maintenant le corps du soleil pour servir de véhicule à la lumière créée avant lui. Et de même que le feu est distingué de la lampe, que l'un a la vertu d'éclairer, et que l'autre est faite pour communiquer la lumière à ceux qui en ont besoin : ainsi des corps lumineux reçoivent l'être maintenant pour servir de véhicule à une lumière pure, simple et immatérielle (1). L'apôtre parle de corps lumineux dans le monde (*Phil.* I. 15.), distingués de cette lumière véritable du monde, par la participation de laquelle les saints sont devenus des corps lumineux pour les ames qu'ils instruisoient, en les délivrant des ténèbres de l'erreur. C'est ainsi que le Créateur de l'univers fait paroître maintenant dans le monde le soleil après l'éclatante lumière que cet astre doit nous communiquer.

Et que personne ne refuse de croire ce que nous disons; sans doute que l'éclat de la lumière est distingué du corps qui communique la lumière.

(1) C'est une erreur de saint Basile d'avoir dit que la lumière est pure, simple et immatérielle. La lumière frappe nos yeux, les réjouit et les blesse. On fait des expériences par lesquelles on la décompose. C'est donc une vraie matière, très-subtile, il est vrai, mais toujours matière. Il est dit un peu auparavant que le soleil sert de véhicule à la lumière créée avant lui. L'orateur dira bientôt plus raisonnablement que cette lumière a été mêlée à la substance du soleil, et qu'il ne la dépose plus. Il devoit s'en tenir là, sans se perdre dans des raisonnemens subtils, qui n'étoient pas nécessaires, quoiqu'ils annoncent de la sagacité.

D'abord, dans les êtres composés nous considérons la substance qui reçoit les qualités, et les qualités jointes à la substance. Or de même que par sa nature la blancheur est distinguée du corps blanc; ainsi la puissance du Créateur a réuni des choses distinguées par leur nature. Et ne me dites pas qu'il est impossible de les séparer l'une de l'autre. Ni vous, ni moi, nous ne pouvons séparer la lumière du soleil; mais ce que nous pouvons distinguer par la pensée, le Créateur de l'univers a pu le séparer dans la réalité. Par exemple, pour le feu, il vous est impossible de séparer sa vertu brûlante de son éclat; mais Dieu, voulant attirer son serviteur par un prodige étonnant, a mis dans le buisson un feu qui n'agissoit que de son éclat, et dont la vertu brûlante restoit oisive. C'est ce qu'atteste le psalmiste par ces mots: *la voix du Seigneur qui rend inutile la flamme du feu.* De-là, dans les peines et les récompenses des actions de notre vie, certains passages de l'Ecriture nous font entendre, sans le dire clairement, que la nature du feu sera divisée, que sa lumière brillera pour la gloire des justes, et que son activité se fera sentir pour la punition des méchans. Nous pouvons encore trouver une preuve de ce que nous disons dans les phases de la lune. Lorsqu'elle décroît et qu'elle ne luit plus à nos yeux, elle ne perd pas toute sa substance; mais déposant et reprenant la lumière qui l'environne, elle nous offre des apparences d'augmentation et de diminution. Or, que ce ne soit pas sa substance qui se perde lorsqu'elle ne luit plus, ce que nous voyons en est un témoignage sensible. Si, dans un air pur et dégagé de tout nuage, vous observez la lune dans son croissant, vous pouvez distinguer la partie obscure avec toute la circon-

férence que nous lui voyons quand elle est pleine et toute éclairée ; en sorte que, si la vue réunit la partie éclairée avec la partie ténébreuse, on aperçoit visiblement son disque parfait. Et ne me dites pas que la lumière de la lune n'est qu'empruntée, parce qu'elle décroît quand elle approche du soleil, et qu'elle augmente quand elle s'en éloigne. Ce n'est pas là ce que nous avons à examiner pour le moment : mais nous disons que sa substance est distinguée de la lumière qui l'éclaire. Pensez la même chose du soleil, excepté qu'ayant une fois pris la lumière et l'ayant mêlée à sa substance, il ne la dépose plus ; au lieu que la lune s'en revêtant et s'en dépouillant tour-à-tour, prouve, par ce qui se passe en elle-même, ce que nous disons du soleil.

Les corps lumineux reçurent l'ordre de séparer le jour de la nuit. Dieu avoit déjà séparé la lumière des ténèbres : alors il rendit leur nature absolument opposée, de sorte qu'elles ne pouvoient avoir commerce ensemble, et que la lumière n'avoit rien de commun avec les ténèbres. Ce qui est ombre pendant le jour, doit être appelé ténèbres pendant la nuit. Car si toute ombre vient des corps opaques opposés à un éclat de lumière qu'ils interceptent ; si le matin elle s'étend vers l'occident, le soir vers l'orient, et au midi vers le septentrion, la nuit se retire devant les rayons du soleil, et n'est autre chose que l'obscurcissement de la terre. Ainsi dans le jour l'ombre résulte d'un corps qui intercepte une lumière devant laquelle il se trouve ; et la nuit se forme lorsque l'air qui environne la terre est obscurci. Voilà pourquoi il est dit dans l'Ecriture que Dieu sépara la lumière des ténèbres. Les ténèbres fuient à l'arrivée de la lumière, parce que dans la pre-

mière création elles ont reçu toutes deux une nature qui les rend ennemies irréconciliables. Dieu a commandé au soleil de mesurer le jour, et a chargé la lune de régler la nuit lorsqu'elle se montre à nous toute entière. Ces deux corps lumineux sont opposés diamétralement l'un à l'autre. La lune, lorsqu'elle est pleine, disparoît devant le soleil qui se lève ; quand il se couche, elle se lève du côté de l'orient. Que si dans ses autres phases, la lumière de la lune ne remplit point toute la nuit, cela ne détruit pas ce que nous disons maintenant ; tout ce que nous prétendons, c'est que dans son état le plus parfait la lune commande à la nuit, en répandant sur la terre l'éclat dont elle brille au-dessus de tous les astres, et qu'alors elle partage également le temps avec le soleil.

Et qu'ils servent de signes pour marquer les temps, les jours et les années. Les signes que donnent les deux corps lumineux sont nécessaires dans la vie humaine ; et pourvu qu'en interrogeant ces signes on se tienne dans les bornes d'une sage retenue, une longue expérience fera trouver des observations utiles. On peut acquérir beaucoup de connoissances sur la pluie et sur la sécheresse, sur les vents en général et sur les vents en particulier, sur les vents violens et sur les vents doux. Le Seigneur lui-même, dans l'Evangile, nous parle d'un des signes que donne le soleil : *Il y aura de l'orage*, dit-il, *car le ciel est sombre et rougeâtre* (Matth. 16. 3.). Lorsque le soleil s'élève à travers un brouillard, ses rayons sont dispersés et obscurcis ; il se montre avec une couleur de sang et de charbon embrasé, l'air chargé de vapeurs offrant à nos yeux cette apparence. Il est évident que cet air chargé n'étant

pas dissipé par les rayons, ne peut rester suspendu à cause du concours des vapeurs qui s'élèvent de la terre ; mais que, vu l'abondance de l'eau, il se répandra en orage dans les pays sur lesquels il est rassemblé. Pareillement, lorsque le disque de la lune paroît s'étendre, et lorsque des cercles entourent celui du soleil, ce signe annonce, ou une grande quantité de pluies, ou un cours de vents impétueux. Lorsqu'on voit ces images du soleil (1) qui se peignent quelquefois dans la nue, marcher avec lui, c'est le signe de quelque révolution dans l'air. Ainsi ces raies droites qu'on aperçoit dans les nuages et qui imitent les couleurs de l'iris, présagent des pluies ou des tempêtes furieuses, ou en général annoncent qu'il y aura dans l'air quelque grand changement. Ceux qui se sont occupés de ces études ont fait plusieurs observations sur le croissant et le décours de la lune, comme si l'air qui enveloppe la terre suivoit nécessairement toutes ses phases. Lorsqu'au troisième jour elle est pure et déliée, c'est l'annonce d'un beau temps invariable. Lorsque son croissant est épaissi et de couleur rougeâtre, c'est la menace d'une grande pluie ou d'un vent violent. Qui est-ce qui ignore combien ces observations sont utiles dans la vie ? Le navigateur qui prévoit ce qu'il a à craindre des aquilons, peut retenir son vaisseau dans le port. Le voyageur qui s'attend à des changemens dans l'air, peut éviter de loin les effets du mauvais temps. Les laboureurs occupés de la semence des grains et de la culture des plantes peuvent choisir les momens les plus favorables pour leurs travaux. Le Seigneur nous a prédit que le soleil, la lune et

(1) Ces images du soleil s'appellent *parhélies*.

les étoiles donneront des signes de la dissolution de l'univers. Et quels seront ces signes ? *Le soleil sera changé en sang, et la lune ne donnera pas sa lumière* (Matth. 24. 29. — Marc. 13. 24.).

Ceux qui passent les bornes employent les paroles de l'Écriture pour soutenir la science astrologique ; ils disent que notre vie dépend du mouvement des cieux, et qu'en conséquence les devins tirent, des astres, des pronostics pour ce qui doit nous arriver. Ces paroles fort simples de l'Écriture, *qu'ils servent de signes*, ils les entendent, non des vicissitudes dans l'air, ni des révolutions dans le temps ; mais ils les appliquent, d'après leur opinion, au sort destiné à tous les hommes. Que disent-ils donc ? sans doute que le rapport de telles planètes avec les astres du zodiaque, que tel concours entre eux produit telle naissance ; que de tel autre rapport et concours résulte une destinée contraire. Il n'est peut-être pas inutile de reprendre les choses d'un peu haut et de nous expliquer clairement. Je ne dirai rien de moi, mais je me servirai de leurs propres paroles pour les confondre. Je tâcherai de guérir ceux qui sont déjà prévenus de ces opinions dangereuses, et de prémunir les autres contre de pareilles erreurs.

Les inventeurs de l'astrologie ayant remarqué que beaucoup de rapports leur échappoient dans l'espace du temps, l'ont divisé le plus qu'il leur a été possible, en petites portions, selon ce que dit l'Apôtre, *en un moment, en un clin-d'œil* (1. Cor. 15. 52.), parce qu'il y a une grande différence entre telle naissance et telle autre. Ils ont prétendu que celui qui étoit né dans tel instant indivisible, devoit commander les villes et les peuples, être distingué pas ses richesses et par sa puissance ; que celui qui étoit né dans tel autre

instant, devoit mendier sa vie, errer de ville en ville, aller de porte en porte pour chercher sa nourriture journalière. En conséquence, ils ont divisé en douze parties le cercle du zodiaque, parce que le soleil emploie trente jours à parcourir un douzième de ce cercle. Ils ont divisé chaque douzième en trentièmes, chaque trentième en soixantièmes, et ces soixantièmes en d'autres soixantièmes encore. Considérons les naisances de ceux qui viennent au monde, et voyons si les tireurs d'horoscopes pourront observer cette exactitude de la division du temps. Dès qu'un enfant est né, on examine si c'est un mâle ou une femelle : ensuite on attend ses cris pour savoir s'il est vivant. Combien voulez-vous que dans ce temps il s'écoule de soixantièmes? On dit au devin l'enfant qui est né. Combien pour cela faudra-t-il de petites portions d'une heure, surtout si le tireur d'horoscopes n'est point dans la chambre de la mère? Il faut qu'il marque précisément le temps, soit que ce soit pendant le jour ou pendant la nuit. Combien ne se passera-t-il pas encore de soixantièmes? Il est indispensable qu'il trouve, non-seulement à quelle douzième partie du zodiaque, mais à quelle soixantième, à quelle soixantième de soixantième répond l'astre de la naissance, pour savoir quel rapport il avoit avec les étoiles fixes, en quel concours elles étoient ensemble au moment où l'enfant est né. Si donc il est impossible de rencontrer l'instant précis, et si la moindre différence fait manquer le tout, ne doit-on pas également se moquer, et de ceux qui s'occupent de cette science chimérique, et de ceux qui consultent avec avidité ces prétendus savans, comme s'ils pouvoient leur apprendre quel sera leur sort? Mais quels sont les résultats de

cette science? Un tel, disent-ils, aura les cheveux crépus et de beaux yeux, car il est né sous le bélier ; et telles sont les qualités visibles de cet animal. Il aura aussi une ame grande, parce que le bélier aime à commander. Il sera libéral et aimera à faire de la dépense, parce que ce même animal dépose sans peine sa toison, et qu'il en reçoit aisément une autre de la nature. Celui qui est né sous le taureau supportera le travail et sera disposé à la servitude, parce que le taureau est soumis au joug. Celui qui est né sous le scorpion sera violent et prêt à frapper, à cause de sa ressemblance avec cet animal. Celui qui est né sous la balance sera juste, parce que, chez nous, les bassins de la balance sont égaux. Peut-on rien imaginer de plus ridicule? Le bélier, d'après lequel vous expliquez la naissance d'un homme, est une douzième partie du cercle appelé zodiaque ; lorsque le soleil y est arrivé, il touche aux signes du printemps. La balance et le taureau sont également chacun une douzième partie de ce cercle. Comment donc tirez-vous de-là les principales causes qui influent sur la vie des hommes, et marquez-vous les caractères de ceux qui naissent, d'après les animaux qui vivent sous nos lois? Celui qui est né sous le bélier sera libéral, non parce que cette partie du ciel peut donner ce caractère, mais parce que le bélier a telle nature. Pourquoi donc nous épouvantez-vous en cherchant vos preuves dans les astres, en même temps que vous voulez nous persuader par des bêlemens (1)? Si le ciel prend de certains ani-

(1) Saint Basile auroit pu ajouter à toutes ses réflexions, que les noms donnés aux signes du zodiaque étoient des noms arbitraires; que les signes, par exemple, qu'on a appelés taureau, bélier, auroient pu être appelés également crocodile, rhinocéros.

maux ses caractères particuliers, il est donc soumis lui-même à des principes étrangers, et son existence dépend de brutes qui paissent. Si une telle assertion est ridicule, il est bien plus ridicule encore de chercher ses preuves dans des objets qui n'ont aucun rapport avec ce qu'on avance. Les subtilités de ces prétendus savans ressemblent à des toiles d'araignée, dans lesquelles une mouche, un moucheron, ou quelque autre animal aussi foible, peuvent bien se laisser prendre, mais que des animaux un peu plus forts viennent aisément à bout de rompre, et à travers lesquelles ils passent sans aucune peine

Et ces téméraires ne s'arrêtent pas là : mais une chose qui dépend de notre volonté, je veux dire la pratique du vice et de la vertu, ils en attribuent la cause aux mouvemens célestes. Il seroit ridicule de les combattre sérieusement ; mais il est peut-être nécessaire d'en faire quelque mention, parce qu'il en est beaucoup qui sont livrés à cette erreur. Demandons-leur d'abord si les positions des astres ne changent pas mille fois le jour. Ceux qu'on appelle planètes, qui ne sont jamais à la même place, dont les uns se rencontrent plus vite, les autres achèvent plus lentement leur course, ces astres se regardent souvent à la même heure et se cachent ; et c'est un grand point dans les naissances d'être regardé par un astre bienfaisant ou par un astre malfaisant, comme ils s'expriment eux-mêmes. Souvent, faute de connoître le moment précis où une naissance étoit présidée par un astre bienfaisant, parce qu'on ignore une des plus petites divisions du temps, cette époque a été marquée de l'influence d'un astre malfaisant : je suis obligé de me servir de leurs propres expressions. Quelle folie dans de

pareils discours, ou plutôt quelle impiété ! Les astres malfaisans rejettent la cause de leur malignité sur celui qui les a faits. Car si le mal vient de leur nature, celui qui les a créés sera l'auteur du mal : s'ils sont mauvais par un choix libre de leur volonté, ce seront donc des animaux doués de la faculté de choisir, dont les actes seront libres et volontaires ; ce qu'on ne peut dire, sans extravagance, d'êtres inanimés. Ensuite quelle déraison de ne pas attribuer dans chacun le bien et le mal au choix d'une volonté bonne ou mauvaise ; mais de prétendre qu'un être est bienfaisant parce qu'il est dans telle place, qu'il devient malfaisant parce qu'il est dans telle autre, et qu'après encore, pour peu qu'il s'écarte, il oublie aussitôt sa malignité ?

Sans nous arrêter à ces inepties, concluons et disons : Si les astres changent de position à chaque instant, et si, dans ces révolutions diverses, se rencontre plusieurs fois le jour la position d'où résulte la naissance d'un prince, pourquoi ne naît-il pas des princes tous les jours ? ou pourquoi les trônes parmi eux sont-ils héréditaires ? Chaque prince, sans doute, n'adapte pas la naissance de son fils à une position d'astres propre à cette naissance : aucun homme n'en est le maître. Pourquoi donc Osias a-t-il engendré Joathan, Joathan Achas, Achas Ezéchias ? pourquoi aucun d'eux ne s'est-il rencontré au moment marqué pour la naissance d'un esclave ? Disons encore : Si le principe des actions vertueuses ou vicieuses n'est pas en nous ; s'il dépend nécessairement de telle naissance, c'est en vain que les législateurs nous marquent ce qu'il faut faire et ne pas faire ; c'est en vain que les juges honorent la vertu et punissent le vice. Ni le voleur, ni le meurtrier ne sont

coupables, puisqu'ils ne pourroient retenir leurs mains quand ils le voudroient, s'ils sont poussés à agir par une nécessité inévitable. Il est fort inutile de cultiver les arts. Le laboureur aura abondance de fruits sans jeter de semence et sans aiguiser sa faux. Le commerçant, qu'il le veuille ou non, acquerra de grandes richesses qu'amassera pour lui le destin. Les grandes espérances des chrétiens s'évanouiront, parce que la justice ne peut être honorée ni le péché puni, si l'homme ne fait rien librement. Partout où dominent la nécessité et le destin, il ne peut y avoir place au mérite, qui est le fondement essentiel d'un jugement juste. En voilà assez sur cet article. Ceux d'entre vous qui pensent bien n'ont pas besoin de plus de paroles, et le temps ne permet pas de nous étendre pour attaquer les autres. Revenons à l'explication de l'Ecriture.

Qu'ils servent de signes, dit-elle, *pour marquer les temps, les jours et les années.* Nous avons expliqué le mot *signes ;* nous pensons que par temps il faut entendre les diverses saisons, l'hiver, le printemps, l'été et l'automne, que nous fait régler avec ordre le cours périodique des corps lumineux. L'hiver règne lorsque le soleil est dans la partie australe, et qu'il prolonge les ténèbres de la nuit dans nos contrées, en sorte que l'air qui nous enveloppe est refroidi considérablement, et que les exhalaisons humides se rassemblant sur nous causent les pluies, les frimas, et des neiges abondantes. Lorsque revenant des régions australes, le même astre s'arrête au milieu de sa course, de manière qu'il partage également le jour et la nuit, plus il conserve cette position par rapport à la terre, plus il nous ramène une agréable température. Arrive le printemps

qui fait fleurir toutes les plantes, qui fait revivre la plupart des arbres, qui, par une génération successive, conserve toutes les espèces d'animaux terrestres et aquatiques. De-là, le soleil s'avançant vers le solstice d'été, dans les contrées septentrionales, nous donne les jours les plus longs. Et comme il séjourne dans l'air fort long-temps, il brûle celui qui est au-dessus de notre tête et dessèche toute la terre, opérant ainsi l'accroissement parfait des semences, et poussant les fruits à leur maturité. Lorsqu'il est le plus brûlant, il accourcit les ombres à midi, parce qu'il éclaire nos contrées de plus haut. Les plus longs jours sont ceux où les ombres sont les plus courtes, comme les jours les plus courts sont ceux où les ombres sont les plus longues. Voilà ce qui nous arrive à nous qui sommes appelés *Hétérosciens* (1), et qui habitons les contrées septentrionales. Il est des peuples qui, deux jours de l'année, sont absolument sans ombre à midi, parce que le soleil, perpendiculaire sur leurs têtes, les éclaire également de toutes parts, de sorte que même les puits les plus profonds reçoivent la lumière par les plus étroites embouchures. Quelques-uns appellent ces peuples *Aciens*. Ceux qui habitent au-delà des contrées odoriférantes (2), voient, selon les saisons, leurs ombres passer d'un côté à l'autre. Seuls de la terre habitable, ils jettent l'ombre à

(1) *Hétérosciens*, les peuples qui à midi jettent toujours l'ombre du même côté.

(2) *Contrées odoriférantes*, l'Arabie. Il est vrai de dire que tous les peuples placés au-delà de l'Arabie peuvent jeter leurs ombres vers les régions australes ; mais il ne seroit pas vrai d'ajouter que tous les jettent, tantôt vers le midi, tantôt vers le nord. Les peuples placés au-delà du tropique le plus loin de nous, ne voient jamais leurs ombres à midi que vers les régions australes.

midi vers les régions australes ; d'où quelques-uns les nomment *Amphisciens*. Voilà tout ce qui arrive lorsque le soleil s'avance vers la partie septentrionale. De-là on peut conjecturer combien les rayons du soleil échauffent l'air, et quels sont les effets de cette chaleur. Après l'été, nous sommes accueillis par la saison de l'automne, qui amortit l'excès du chaud, qui le diminue peu à peu, et qui, par une température moyenne, nous conduit heureusement à l'hiver, dans le temps où le soleil retourne des régions septentrionales aux contrées australes. Telles sont, d'après le cours du soleil, les vicissitudes des saisons qui réglent notre vie.

Qu'ils servent de signes pour les jours, dit l'Ecriture, non pour produire les jours, mais pour les présider : car le jour et la nuit sont plus anciens que la création des corps lumineux. C'est ce que nous déclare le Psalmiste : *Il a placé*, dit-il, *le soleil pour commander au jour, la lune et les étoiles pour commander à la nuit* (Ps. 135. 8.). Et comment est-ce que le soleil commande au jour ? C'est que portant en lui la lumière, lorsqu'il monte sur notre horizon il nous donne le jour en dissipant les ténèbres. De sorte qu'on pourroit avec vérité définir le jour, un air éclairé par le soleil, ou une mesure de temps pendant lequel le soleil demeure sur notre hémisphère.

Le soleil et la lune ont été aussi établis pour les années. La lune forme l'année lorsqu'elle a achevé douze fois son cours, excepté qu'on a souvent besoin d'un mois intercalaire pour le calcul exact des temps. C'est ainsi que les Hébreux et les plus anciens Grecs comptoient d'abord l'année. L'année solaire est le retour du soleil d'un signe à

ce même signe, d'après le cours qui lui est propre (1).

Et Dieu fit deux grands corps lumineux. Comme la grandeur se prend, ou dans un sens absolu, dans lequel sens nous disons que le ciel est grand, que la terre et la mer sont grandes ; ou le plus souvent par comparaison avec un autre corps, ainsi un cheval et un bœuf sont grands, non par l'étendue extraordinaire de leur corps, mais parce qu'on les compare avec des êtres de même nature : dans quel sens prendrons-nous ici l'expression de grandeur ? Est-ce dans le sens que nous appelons grande une fourmi, ou quelque autre petit animal, jugeant de leur grandeur par comparaison avec d'autres êtres de même espèce ; ou dans le sens qu'une grandeur absolue se montre dans la constitution des corps lumineux ? c'est sans doute dans ce dernier sens. Car le soleil et la lune sont grands, non parce qu'ils sont plus grands que les autres astres, mais parce que telle est leur circonférence, que la splendeur qu'ils répandent éclaire le ciel et l'air, embrasse à la fois la terre et la mer. Dans quelque partie du ciel qu'ils se trouvent, soit qu'ils se lèvent, soit qu'ils se couchent, soit qu'ils soient au milieu de leur course, ils paroissent de toutes parts également grands aux hommes, ce qui est un témoignage évident de leur grandeur immense, parce que, malgré l'étendue de la terre, ils ne paroissent nulle part ni plus grands, ni plus petits. Nous voyons plus petits les objets éloignés ; à mesure que nous en approchons, nous en découvrons la grandeur. Mais personne n'est plus proche ni

(1) Il reste près de six heures, comme on sait, et voilà pourquoi tous les quatre ans on ajoute un jour. L'année qui compte ce jour de plus est appelée *bissextile*.

plus éloigné du soleil, qui s'offre de la même distance à tous les habitans de la terre. Ce qui le prouve, c'est que les Indiens et les Bretons le voient de la même mesure. Non, il ne paroît ni moins grand, lorsqu'il se couche, aux peuples orientaux, ni plus petit, lorsqu'il se lève, aux nations occidentales ; et, lorsqu'il occupe le milieu du ciel, il ne change ni pour les uns ni pour les autres.

Que l'apparence ne vous trompe pas, et parce qu'il ne vous paroît que d'une coudée, ne croyez point qu'il n'ait qu'une coudée. Dans les longues distances, la grandeur des objets diminue, parce que notre faculté visuelle ne peut parcourir tout l'espace intermédiaire, mais que s'usant, pour ainsi dire, dans l'intervalle, elle n'arrive aux objets qu'avec une petite partie d'elle-même (1). C'est donc la petitesse de notre vue qui nous les fait juger petits, parce qu'elle transporte sur eux sa propre foiblesse. Or, si notre vue se trompe, il s'ensuit que ce n'est pas un moyen sûr de connoître la vérité. Rappelez-vous ce qui vous est arrivé quelquefois, et vous trouverez dans vous-même la preuve de ce que je dis. Si du sommet d'une haute montagne vous avez jamais jeté les yeux sur une grande étendue de plaine, que vous ont paru les bœufs attelés et les laboureurs eux-mêmes? ne vous ont-ils pas présenté l'apparence de fourmis? Si du haut d'une guérite vous avez promené vos regards sur une vaste mer, que vous ont paru les plus grandes îles? que vous a paru

(1) Suivant la bonne physique, ce n'est point la foiblesse de notre vue qui nous empêche de voir les objets éloignés tels qu'ils sont: nous les voyons plus petits, parce que l'angle sous lequel leur image se trace dans l'œil diminue à mesure que les distances augmentent.

un grand navire porté avec ses voiles blanches sur une plaine d'azur? ne vous ont-ils pas offert l'apparence d'une petite colombe? Pourquoi? c'est, je le répète, que notre vue s'usant dans l'air et s'affoiblissant, est incapable de saisir exactement les objets. Les plus hautes montagnes, coupées de profondes vallées, notre vue nous annonce qu'elles sont rondes et unies, parce que se portant sur les seules éminences, elle ne peut, à cause de sa foiblesse, pénétrer dans les profondeurs intermédiaires. Ainsi elle ne conserve pas les vraies figures des corps, mais les tours quadrangulaires elle les juge ronds. Il est donc prouvé de toutes parts que, dans les grandes distances, nous ne saisissons des corps qu'une forme confuse et imparfaite.

Le soleil est donc un grand corps lumineux, d'après le témoignage de l'Écriture, et infiniment plus grand qu'il ne nous paroît. Ce qui doit être encore pour vous une preuve manifeste de la grandeur du soleil, c'est que, malgré cette multitude d'astres qui décorent le firmament, toute leur lumière ensemble ne peut suffire à dissiper la tristesse de la nuit; au lieu que le soleil seul, lorsqu'il paroît sur l'horizon, ou plutôt lorsqu'il est simplement attendu, et avant de se montrer réellement à la terre, fait disparoître l'obscurité, éclipse tous les astres, raréfie et résout en eau l'air épaissi et condensé qui nous enveloppe. De-là les vents du matin et ces rosées abondantes (1)

(1) Saint Basile tombe ici dans l'erreur des personnes peu instruites en physique, qui croient que la rosée tombe au lever du soleil. Les physiciens savent que la rosée n'est autre chose que les vapeurs aqueuses volatilisées par la chaleur du jour, et qui, condensées par le froid de la nuit, retombent sur la surface de la terre.

qui tombent sur la terre dans un beau jour. Et comment pourroit-il en un instant éclairer tout notre globe, qui est d'une si grande étendue, si le disque d'où part sa splendeur n'étoit immense? Ici admirez la sagesse de l'Ouvrier suprême ; comment dans une si grande distance, il lui a donné de la chaleur dans une si juste proportion, que les feux qu'il lance ne sont ni assez forts pour brûler la terre, ni assez foibles pour la laisser froide et stérile.

On peut dire à peu près la même chose de la lune. C'est aussi un grand corps lumineux, et le plus éclatant après le soleil. Toute sa grandeur néanmoins n'est pas toujours visible; mais tantôt son disque est entier; tantôt, dans son décours, elle n'en montre qu'une partie. Une partie, lorsqu'elle croît, est obscurcie par les ténèbres; et la partie éclairée, lorsqu'elle décroît, disparoît à la fin et se cache entièrement. Dans toutes ces variations de figures, le sage Ouvrier a eu sans doute des vues secrètes. En effet, ou il a voulu nous donner un exemple frappant de la fragilité de notre nature, nous apprendre qu'aucune des choses humaines n'est stable, mais que, parmi elles, les unes sortent du néant pour parvenir à leur perfection; que les autres, lorsqu'elles se sont accrues et qu'elles sont arrivées à leur plus haut point, s'altèrent par des diminutions insensibles et finissent par se détruire. Ainsi la vue de la lune nous instruit de ce que nous sommes; et nous faisant concevoir une juste idée du changement rapide des choses humaines, elle nous enseigne à ne pas nous enorgueillir des prospérités de ce siècle; à ne pas nous applaudir de la puissance, à ne pas être fiers de posséder des richesses qui sont passagères, à mépriser notre corps qui est sujet à la corruption, et à avoir

soin de notre ame qui est immortelle. Si vous êtes fâché de voir la lune décroître peu à peu et perdre enfin sa lumière, soyez plus fâché encore de voir votre ame, lorsqu'elle est décoré de la vertu, perdre sa beauté par votre négligence, ne pas rester dans la même situation, mais varier et changer fréquemment par l'inconstance de votre esprit. *L'insensé*, dit avec vérité l'Ecriture, *est changeant comme la lune* (Eccl. 27. 12.). Je crois aussi que les variations de la lune sont fort utiles pour la constitution des animaux et pour les productions de la terre: car les corps sont disposés différemment lorsqu'elle croît ou lorsqu'elle décroît. Lorsqu'elle décroît, ils se raréfient et deviennent vides (1); lorsqu'elle croît, et qu'elle s'avance vers la plénitude de son disque, ils se remplissent de nouveau, parce que sans doute elle leur communique insensiblement un certain humide mêlé de chaud qui pénètre jusqu'à l'intérieur. Nous en avons une preuve dans ceux qui dorment au clair de la lune, dont la capacité de la tête se remplit d'une humidité abondante; dans les chairs d'animaux récemment tués, qui changent dès que la lune paroît; dans les cerveaux des animaux terrestres, dans les plus humides des animaux maritimes, enfin dans la moelle des arbres. La lune ne pourroit produire tous ces changemens par ses variations, si elle n'avoit une vertu puissante et extraordinaire. Les diverses phases du même astre influent aussi sur les divers mouvemens de l'air, comme l'attestent les tempêtes subites qui surviennent souvent lorsqu'elle est nouvelle, après le temps le plus calme et le plus serein, les

(1) Ces effets de la lune, ainsi que tous ceux qui suivent, crus par quelques personnes, sont regardés comme faux par les bons physiciens.

nuées étant agitées et se recontrant l'une l'autre; comme l'attestent encore les flux irréguliers des bras de mer (1), le flux et le reflux de l'océan, qui, d'après les observations des peuples maritimes, suit exactement les variations de la lune. Dans les phases qui précèdent et qui suivent le renouvellement de la lune, les bras de mer coulent à droite et à gauche; c'est lorsqu'elle est nouvelle, qu'ils ne sont point un moment tranquilles, mais qu'ils éprouvent une agitation et un continuel balancement, jusqu'à ce que, paroissant de nouveau, elle donne au reflux quelque régularité. La mer Occidentale, sujette aux flux et reflux, tantôt revient sur ses pas, tantôt se déborde, comme si les *inspirations* de la lune la ramenoient en arrière, et que ses *expirations* la poussassent en avant jusqu'à une certaine mesure.

Dans tout ce qui précède, j'ai voulu montrer la grandeur des corps lumineux, et prouver qu'il n'y a pas un mot d'inutile dans les divines Écritures. Cependant, nous n'avons pas touché les articles les plus essentiels; et en examinant avec attention la vertu et la puissance du soleil et de la lune, on pourroit faire beaucoup de découvertes sur leur grandeur et leur distance. Il faut donc reconnoître sincèrement notre foiblesse, afin qu'on ne mesure pas sur nos discours la grandeur des choses créées, mais que le peu que nous avons dit fasse penser à ce que doit être ce que nous avons omis. Ne jugez donc point par les yeux de la grandeur de la lune, mais par le raisonnement qui est

(1) St. Basile parle ici de l'Euripe proprement dit, et des autres bras de mer qu'on appeloit aussi Euripes, dont on sait que les flux et reflux sont très-irréguliers. Il seroit trop long et trop pénible de suivre l'orateur dans toutes ses observations.

beaucoup plus sûr que les yeux pour découvrir la vérité. On a répandu de toutes parts à son sujet des fables ridicules, qui sont les contes de vieilles femmes ivres; on dit que, par certains enchantemens, on la fait sortir de sa place et descendre sur la terre. Quel enchanteur pourroit donc déplacer un astre qu'a fondé le Très-Haut lui-même? ou quel lieu l'auroit reçu quand il auroit été déplacé? Voulez-vous que je vous démontre par des preuves fort simples la grandeur de la lune? Les villes de la terre les plus éloignées les unes des autres, dans tous les endroits tournés vers son lever, reçoivent également sa lumière. Or, si elle ne se présentoit pas à toutes en face, il y auroit des endroits qu'elle éclaireroit tout entiers et directement; il y en auroit d'autres qu'elle ne frapperoit que de côté et foiblement par des rayons inclinés. C'est ce qu'on remarque par rapport aux lampes allumées dans les maisons. Lorsque plusieurs personnes environnent une lampe, l'ombre de celui qui reçoit la lumière directe, est jetée en arrière directement, tandis que les ombres des autres s'étendent à droite et à gauche. Si donc le disque de la lune n'étoit pas d'une grandeur immense et au-dessus de ce que nous imaginons, il ne se communiqueroit pas également à tous. Lorsque la lune se lève dans les contrées équinoxiales, les habitans des pôles, ceux des zones glaciale et torride, participent également à sa lumière; et comme elle se présente en face à tous dans la largeur du globe, c'est la preuve la plus claire de sa vaste circonférence. Qui pourra en disconvenir, quand elle s'offre avec la même mesure à de si grandes distances?

Nous n'en dirons pas davantage sur la grandeur du soleil et de la lune. Que celui qui nous a

donné l'intelligence pour comprendre par les plus petits objets de la création la grande sagesse de l'Ouvrier suprême, nous accorde de concevoir par les grands objets de plus grandes idées du Créateur. Toutefois devant le souverain Etre le soleil et la lune sont comme le moucheron et la fourmi. Ces beaux astres eux-mêmes ne peuvent nous en donner une idée suffisante, et nous n'en pouvons prendre d'après eux que des notions légères et imparfaites, comme d'après les plus petits des animaux et les plus viles des plantes. Contentons-nous de ce qui a été dit, et rendons graces, moi, à celui qui m'a gratifié de ce ministère de la parole; vous, à celui qui vous alimente de nourritures spirituelles, et qui, par ma foible voix, vient de vous nourrir encore d'un pain grossier. Puisse-t-il vous nourrir toujours et vous donner, en proportion de votre foi, la manifestation de l'esprit, en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE SEPTIÈME.

SUR LES REPTILES.

SOMMAIRE.

Cette homélie a été prononcée le soir, et offre avec la suivante le cinquième jour de la création. L'orateur, sans aucun préambule, entre tout de suite en matière. Et Dieu dit : *Que les eaux produisent des reptiles animés....* Ces reptiles animés, ce sont les poissons. Saint Basile décrit avec beaucoup d'intérêt leur nature commune, leurs espèces particulières, leur manière de vivre, leurs voyages, toutes les qualités propres à chaque espèce, en accompagnant ses descriptions de réflexions pieuses et morales, pour instruire et édifier ses auditeurs.

Et Dieu dit : Que les eaux produisent des reptiles animés, selon leur espèce, et des oiseaux qui volent dans le firmament du ciel selon leur espèce. Après la création des corps lumineux, les eaux aussi se remplirent d'animaux, et cette partie de la nature reçut aussi son ornement. La terre avoit reçu le sien par les productions qui lui sont propres; aussi bien que le ciel par les astres qui sont comme des fleurs dont il est parsemé, et par les deux grands corps lumineux qui sont comme les deux yeux de tout le corps céleste. Il restoit à donner aux eaux l'ornement qui lui étoit convenable. Un ordre du Seigneur est parti, aussitôt les fleuves ont la vertu de produire; les lacs enfantent les êtres qui leur sont naturels; la mer

engendre toutes les espèces d'animaux nageurs; l'eau même des marais n'est pas oisive, elle contribue pour sa part à l'accomplissement de la création. On en vit sortir, sans doute, les grenouilles et une infinité d'insectes volans. Ce que nous voyons encore aujourd'hui est une preuve de ce qui s'est opéré dans l'origine. Ainsi toutes les eaux s'empressèrent d'obéir à l'ordre du Créateur. Tous ces êtres dont il seroit impossible de compter les espèces, la grande et ineffable puissance de Dieu les montra vivans et se mouvant, les eaux ayant reçu, avec l'ordre du souverain Maître, la la faculté de les produire.

Que les eaux produisent des reptiles animés. C'est pour la première fois qu'est créé un être animé et pourvu de sentiment. Quoique les plantes et les arbres vivent en quelque manière, puisqu'ils sont de nature à se nourrir et à croître, ce ne sont cependant pas des êtres vivans et animés. Ainsi, dit l'Ecriture, *que les eaux produisent des reptiles.* Tout ce qui nage sur la surface de l'eau, tout ce qui fend cette même eau dans sa profondeur, est du genre des reptiles, puisqu'il se traîne. Certains animaux aquatiques, il est vrai, ont des pieds et marchent: ce sont surtout les amphibies, tels que les veaux et chevaux marins, les grenouilles, les crabes, les crocodiles: mais la principale espèce sont des reptiles nageurs. C'est pour cela qu'il est dit: *Que les eaux produisent des reptiles.* Dans ce peu de paroles quelle espèce est omise? quelle espèce n'est pas comprise dans ce simple ordre? On y voit les animaux vivipares, tels que les veaux marins, les dauphins, les torpilles, et autres semblables, qui sont appelés cartilagineux; on y voit les ovipares, tels que presque toutes les espèces de poissons; on y voit tous

ceux qui ont des écailles ou une espèce d'écorce ou de croûte, tous ceux qui ont des nageoires ou qui n'en ont point: une seule parole qui contient un ordre ; ou plutôt ce n'étoit pas une parole, mais un simple indice, un simple mouvement de volonté. Le sens renfermé dans un ordre fort simple, est aussi étendu que les espèces différentes et communes des poissons, lesquelles espèces il n'est pas moins difficile de nombrer exactement que de compter les flots de la mer, ou de mesurer ses eaux dans le creux de la main. *Que les eaux produisent des reptiles.* Parmi ces animaux sont ceux qui vivent sur les rivages ou au fond de la mer, seuls ou en troupes, ceux qui s'attachent aux rochers, les poissons les plus petits et les plus énormes: car la même puissance et un seul ordre ont donné l'être à tout ce qu'il y a de plus petit et de plus grand. *Que les eaux produisent.* Ces paroles vous montrent le rapport naturel que les animaux nageurs ont avec l'eau. Aussi, pour peu que les poissons soient séparés de l'eau, ils meurent. Car ils n'ont pas un organe pour attirer et renvoyer l'air que nous respirons; mais l'eau est pour les animaux nageurs ce que l'air (1) est pour les animaux terrestres. La raison en est manifeste. Nous avons un poumon, viscère poreux et spongieux, lequel recevant l'air par la poitrine qui s'étend, évente et rafraîchit notre chaleur intérieure. Dans les poissons, l'allongement et le resserrement des ouïes ou nageoires qui reçoivent l'eau et qui la renvoient, leur tient lieu de respiration. Les poissons ont un sort à

(1) Saint Basile semble faire entendre que les poissons n'ont pas besoin d'air pour vivre ; cependant il est démontré qu'ils en ont besoin, et qu'ils sont construits de manière à pouvoir extraire de l'eau l'air nécessaire à leur respiration.

part, une nature particulière, une vie qui leur est propre, une manière de vivre qui n'appartient qu'à eux. Aussi aucun des animaux nageurs ne se laisse apprivoiser, et ne veut se soumettre à la main de l'homme.

Que les eaux produisent des reptiles animés selon leur espèce. Dieu ordonne maintenant de produire les prémices de chaque espèce, qui sont comme les germes de la nature: quant à la multitude des individus, il les réserve pour la suite des générations, quand il faudra qu'ils croissent et qu'ils se multiplient. Il est une espèce aussi étendue que variée; ce sont les poissons à écailles et à coquilles, tels que les conques, les pétoncles, les strombes, et tous ceux du même genre. Quelques-uns ont une enveloppe moins dure, tels que les crabes, les écrevisses, et toutes les espèces semblables. Plusieurs ont la chair molle et flasque, les polypes, les sèches, et autres de même nature. Toutes ces espèces sont variées à l'infini. Pour les dragons, les lamproies, les couleuvres qui naissent dans les étangs et dans les marais, ils approchent moins, par leur constitution, de ce qu'on appelle poissons que des reptiles venimeux. L'espèce des vivipares est différente de celle des ovipares. Cette dernière comprend tout ce qui est nommé cartilagineux. La plupart des cétacées (1) sont vivipares; par exemple, les dauphins et les veaux marins. On prétend que lorsque leurs petits, tout récemment nés, sont effrayés par quelque cause, ils les renferment de

(1) On appelle en général *cétacées*, des animaux d'une grandeur demesurée; mais on a restreint la signification de ce mot, à désigner de grands poissons de mer qui s'accouplent et se reproduisent à la manière des quadrupèdes. — *On prétend*..... Ce fait n'est point confirmé par les naturalistes.

nouveau dans leurs entrailles pour les y mettre à l'abri. *Que les eaux produisent selon l'espèce.* L'espèce des plus grands poissons est autre que celle des plus petits. Leurs noms, leur nourriture, leurs formes, leur grandeur, les qualités de leur chair, tout cela les distingue les uns des autres, tout cela constitue une infinité d'espèces diverses et de genres différens. Ceux qui ont observé les thons pourroient-ils nous détailler même les différences des espèces, quoique, dans la grande multitude de poissons, ils s'étudient à compter jusqu'aux individus? Quelqu'un de ceux qui ont vieilli sur les côtes et sur les rivages pourroit-il nous donner une connoissance exacte de tous les animaux aquatiques? Les peuples voisins de la mer Indienne en connoissent qu'ignorent les peuples qui habitent près le golfe Égyptien, qu'ignorent les Maurusiens et insulaires, et ainsi réciproquement. C'est le premier ordre du Créateur, c'est sa puissance merveilleuse qui a donné l'être à tous ces animaux grands et petits.

Que de diversités dans la manière de vivre des poissons et dans celle de se reproduire! La plupart d'entre eux ne couvent pas leurs œufs comme les oiseaux, ils ne construisent pas de nids, et ne nourrissent pas leurs petits avec soin et inquiétude: mais l'eau reçoit l'œuf et en fait un animal (1). Il est impossible de mêler les espèces, et il ne peut y avoir parmi eux de mulets, comme sur la terre parmi les quadrupèdes, et même parmi certains oiseaux. Aucun poisson n'a une seule rangée de dents, comme chez nous le bœuf

(1) *Et en fait un animal*, sans doute lorsque la semence du mâle l'a fécondé. Le mâle répand la semence sur les œufs à l'instant où la femelle les dépose dans l'eau, et c'est cette semence qui les féconde.

et la brebis : car aucun ne rumine, excepté le scare (1), à ce que quelques-uns rapportent. Tous sont munis de deux rangées de dents très-serrées et fort aiguës, de peur que mâchant lentement la nourriture, elle ne leur échappe. Si elle n'étoit promptement brisée, et si elle ne passoit aussitôt dans l'estomac, elle pourroit être emportée par l'eau tandis que l'animal la broieroit. Chaque espèce de poisson a sa nourriture particulière. Les uns se nourrissent de limon, les autres d'algue, d'autres se contentent des herbes qui naissent dans l'eau. La plupart chez eux se dévorent les uns les autres, et le plus petit sert d'aliment au plus grand. S'il arrive quelquefois que celui qui en a dévoré un plus petit devienne la proie d'un autre, ils sont engloutis tous deux dans le ventre du dernier. Que font autre chose les hommes, lorsqu'abusant de leur puissance ils oppriment ceux qu'ils dominent ? en quoi diffère du dernier poisson l'homme qui, affamé de richesses, engloutit les foibles dans le gouffre d'une cupidité insatiable ? Tel homme possédoit les biens du pauvre ; vous avez envahi ses possessions pour grossir votre opulence : vous vous êtes montré plus injuste que l'injuste, plus cupide que le cupide. Prenez garde d'éprouver le sort des poissons, et de vous trouver enfin pris à l'hameçon, dans la nasse ou dans le filet (*Matth.* 13. 47 et 48.). Si nous nous permettons une foule d'injustices, nous ne pourrons nous soustraire aux peines les plus rigoureuses. Je veux aussi, en vous apprenant les

(1) Je n'ai point vu ce fait du scare ruminant confirmé par les naturalistes. — *Tous sont munis....* Des naturalistes ont observé le contraire ; ils parlent de poissons, tels que l'alose et autres, qui n'en ont que de presque imperceptibles.

ruses et les artifices d'un foible animal, vous engager à fuir les exemples des méchans. Le crabe aime beaucoup la chair de l'huître. Mais cette proie n'est pas facile à prendre, parce que l'huître est couverte d'une très-dure écaille dont la nature a muni sa chair si tendre. Et comme deux cavités appliquées l'une sur l'autre l'enferment exactement, les pinces du crabe deviennent nécessairement inutiles. Que fait-il donc ? Lorsque, dans un lieu paisible, il voit l'huître étaler au soleil ses écailles ouvertes, et se chauffer à ses rayons, il y jette adroitement un petit caillou, les empêche de se refermer, et par-là obtient ce qu'il désire en suppléant à la force par l'adresse. Telle est la ruse d'animaux qui n'ont ni la raison ni la parole. En admirant l'habileté des crabes à se procurer leur nourriture, vous devez vous abstenir de faire tort à votre prochain. Celui-là ressemble au crabe qui emploie la ruse avec son frère, qui profite des contre-temps de son prochain, qui tourne à son avantage les malheurs d'autrui. Craignez d'imiter ceux que tout le monde blâme. Contentez-vous de ce que vous avez. La pauvreté, pourvu qu'on ait le nécessaire, est préférable pour le sage à toutes les richesses. Je ne dois pas ici omettre la ruse du polype (1) pour saisir sa proie. Comme il prend la couleur du rocher où il s'attache, beaucoup de poissons en nageant vont tomber sur lui sans y faire attention, et deviennent la proie de cet animal rusé. Tel est le caractère de ceux qui, bassement soumis aux puis-

(1) Saint Basile parle, sans doute, ici d'un polype d'eau douce, qui a le corps transparent, qui s'attache aux rochers, et qui dévore les insectes aquatiques qui viennent tomber sur lui. Voyez le dictionnaire de M. Valmont de Bomare, à l'article *polypes d'eau douce.*

sances, et s'accommodant aux conjonctures, changent aisément de système et de conduite, honorent la sagesse avec ceux qui sont sages, sont intempérans avec les intempérans, n'agissent et ne pensent que pour plaire à ceux qu'ils veulent flatter. Il est difficile d'éviter ces personnes et de se garantir du mal qu'elles peuvent faire, parce qu'elles ont grand soin de cacher leurs mauvaises intentions sous le masque de l'amitié. Ce sont de tels hommes que le Seigneur appelle des loups ravissans qui se montrent sous la peau de brebis (*Matth.* 7. 15.). Fuyez les caractères doubles et trompeurs; recherchez la vérité, la sincérité, la simplicité. Le serpent est plein de dissimulation; aussi a-t-il été condamné à ramper. Le juste est simple et sans fard comme Jacob (*Gen.* 25. 27.); aussi *le Seigneur fait-il habiter dans sa maison ceux qui ont un cœur droit et simple* (Ps. 67. 7.).

La mer, dit le Psalmiste, *est d'une grande et vaste étendue : elle renferme un nombre infini de reptiles, une multitude de grands et de petits animaux* (Ps. 103. 25.). Cependant il règne parmi ces animaux un ordre et une police admirables. Car si nous trouvons dans les poissons des qualités particulières que nous devons éviter, nous en trouvons aussi que nous pouvons imiter. Chacune des espèces s'est choisi une région qui lui est convenable; elles n'empiètent pas sur les demeures les unes des autres, mais elles restent dans les limites qui leur sont propres. Aucun géomètre ne leur a distribué leurs habitations, ne les a enfermées dans des murs, ne leur a assigné des bornes. D'elles-mêmes elles se sont marqué les lieux qui leur sont utiles. Tel golfe nourrit telles espèces de poissons, tel autre golfe en nourrit d'autres. Tels poissons qui abondent dans un endroit se

trouvent à peine ailleurs. Aucune montagne étendant au loin ses sommets escarpés ne les sépare, aucun fleuve ne leur ferme les passages; mais une loi de la nature prescrit à chaque espèce, avec justice et selon son avantage, une manière de vivre particulière. Mais nous, combien ne différons-nous pas de ces animaux! Comment cela? Nous remuons ces bornes éternelles qu'avoient placées nos pères (*Prov.* 22. 28.) : nous joignons maison à maison et champ à champ, afin de dépouiller notre prochain. Les monstres de la mer, fidèles à la manière de vivre qui leur a été prescrite par la nature, occupent, loin des pays habités, une mer où il n'y a aucune île, en face de laquelle ne se trouve aucun continent; une mer qu'on n'a jamais parcourue (1), parce que, ni le désir de s'instruire, ni aucune nécessité n'engage les hommes à tenter cette navigation périlleuse. Habitans de cette mer, ces poissons énormes, qui, par leur grosseur, si l'on en croit ceux qui en ont vu, ressemblent à de hautes montagnes, restent dans les limites qui leur sont propres, sans nuire aux îles, ni aux villes maritimes. Ainsi chaque espèce s'arrête dans les parties de la mer qui lui ont été marquées, comme dans des villes, ou dans des bourgs, ou dans des patries anciennes.

Il est des poissons voyageurs (2), qui sont envoyés dans des pays éloignés comme d'après une délibération commune, et qui partent tous, pour ainsi dire, à un seul signal. Lorsque le temps de faire leurs petits est arrivé, avertis et excités par

(1) Cela étoit vrai du temps de saint Basile; mais depuis on a navigué sur cette mer.

(2) Ces poissons voyageurs sont les morues, harengs et autres.

une loi commune de la nature, ils sortent à la fois de divers golfes, et s'avancent en hâte vers la mer Septentrionale. Au temps de la marée montante, on voit les poissons se rassembler et se répandre comme un torrent par la Propontide, vers le Pont-Euxin. Qui est-ce qui les fait partir? quel est l'ordre du prince? quel édit affiché dans une place publique annonce le jour du départ? quels sont ceux qui conduisent les troupes? Vous voyez la Providence divine qui exécute tout, et qui entre dans les plus petits détails. Le poisson observe fidèlement la loi du Seigneur; et les hommes ne peuvent obéir à des préceptes salutaires! Ne méprisez pas les poissons, parce que ce sont des êtres muets et dépourvus d'intelligence; mais craignez d'être plus déraisonnable que ces animaux, en vous opposant à l'ordre établi par le Créateur. Ecoutez les poissons dont la conduite est comme une voix qui vous crie: C'est pour la conservation de notre espèce que nous faisons ce long voyage. Ils ne sont pas doués de raison; mais ils ont au-dedans d'eux-mêmes une loi forte de la nature qui leur montre ce qu'ils ont à faire. Nous marchons, disent-ils, vers la mer Septentrionale; cette eau est plus douce que toutes les autres, parce que le soleil, qui y séjourne fort peu de temps, n'en pompe pas avec ses rayons toute la partie potable. Les habitans mêmes de la mer aiment les eaux douces. Aussi s'éloignent-ils souvent de la mer et remontent-ils vers les fleuves. C'est-là encore pourquoi ils préfèrent le Pont-Euxin aux autres golfes, comme plus propre à la génération et à la nourriture de leurs petits. Lorsqu'ils ont rempli suffisamment leurs vœux, alors tous ensemble ils retournent dans leur patrie. Quelle en est la cause? apprenons-la de la bouche

de ces êtres muets. La mer Septentrionale, disent-ils, est peu profonde; elle est exposée dans toute son étendue à la violence des vents, ayant peu de rivages, de baies et de rades. Aussi les vents bouleversent-ils facilement jusqu'au fond de ses abymes, de sorte que le sable qu'ils enlèvent se mêle avec les flots. De plus, elle est froide en hiver, étant remplie d'un nombre de grands fleuves. Après donc que les poissons en ont joui pendant l'été dans une certaine mesure, ils regagnent en hiver des mers plus profondes et plus tempérées. Ils reviennent dans des régions exposées au soleil; et fuyant les vents incommodes du septentrion, ils se réfugient dans des golfes moins agités. J'ai fait ces remarques, et j'ai admiré en tout la sagesse de Dieu. Si les brutes ont de la prévoyance et si elles pourvoient à leur salut; si le poisson sait ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter, que diront les hommes qui sont honorés de la raison, instruits par la loi, excités par les promesses, éclairés par l'Esprit divin, et qui se conduisent moins raisonnablement que des poissons? Des poissons savent prévoir l'avenir: et nous, négligeant de porter nos espérances dans l'avenir, nous consumons notre vie dans des voluptés brutales. Le poisson change de mers pour trouver son avantage: que pourrez-vous dire, vous qui languissez dans l'oisiveté, la source de tous les vices? Nous ne pouvons prétexter l'ignorance; nous avons en nous-mêmes une raison naturelle, qui nous apprend à rechercher ce qui est bon, et à fuir ce qui est nuisible.

Je m'arrête à des exemples pris dans la mer, puisque la mer est l'objet qui nous occupe J'ai entendu dire à un habitant des côtes, que le hérisson de mer, animal fort petit et méprisable,

est souvent, pour les navigateurs, un maître qui les avertit du calme et de la tempête. Lorsqu'il sent que les flots vont être soulevés par les vents, il prend un gros caillou sur lequel il s'appuie et se balance fermement comme sur une ancre, et dont le poids l'empêche d'être entraîné aisément par les flots. Lorsque les marins aperçoivent ce signe, ils savent qu'on est menacé d'une violente agitation des vents. Aucun astrologue, aucun devin, conjecturant d'après les levers des astres les mouvemens de l'air, n'a donné de leçons à l'animal dont nous parlons; mais le souverain Maître de la mer et des vents a imprimé dans un petit être des traces sensibles de sa grande sagesse. Dieu a pourvu à tout, il n'a rien négligé. Cet œil qui ne repose jamais, examine tout: il fournit à tous les êtres ce qui est nécessaire à leur conservation. Sa providence s'est étendue jusque sur le hérisson de mer, et elle ne s'occuperoit pas de ce qui vous regarde!

Epoux, aimez vos femmes (Eph. 5. 25.), quand même, avant d'être unis par le mariage, vous seriez les plus étrangers l'un à l'autre. Ce lien avoué par la nature, ce joug imposé par la religion, doit rapprocher les êtres les plus éloignés. La vipère, le plus affreux des reptiles, désire de contracter une espèce de mariage avec la lamproie maritime (1), et annonçant sa présence par un sifflement, elle l'invite à sortir du fond des flots pour former avec elle cette union. La lamproie se rend à ses désirs, et s'unit avec l'animal venimeux. Quel est mon but en vous rapportant cette histoire? c'est de vous apprendre que la

(1) Ce mariage de la vipère avec la lamproie maritime est une erreur des anciens, démentie par les nouveaux naturalistes.

femme doit supporter son mari, quelque dur et quelque féroce qu'il soit; qu'elle ne doit travailler pour aucune cause à rompre son mariage. Il est violent! mais c'est votre époux. Il s'enivre! mais il vous est uni par un lien naturel. Il est brutal et intraitable! mais c'est une portion de vous-même, et la portion la plus précieuse. Que l'homme écoute aussi la leçon qui lui est convenable. La vipère vomit son poison par égard pour le mariage; et vous, par respect pour l'union maritale, vous ne déposeriez pas la dureté et la férocité de votre caractère! L'exemple de la vipère nous sera peut-être encore utile sous un autre rapport. Son union avec la lamproie est une sorte d'adultère dans la nature. Que ceux qui tendent des piéges aux mariages d'autrui apprennent donc à quel reptile ils se rendent semblables. Mon seul but est de chercher de toutes parts à édifier l'Eglise. Instruits par des exemples terrestres et maritimes, que les intempérans sachent réprimer leurs passions.

La foiblesse de mon corps et la fin du jour m'obligent de terminer ici cette instruction; car j'aurois encore à ajouter, pour ceux qui m'écoutent avec plaisir, bien des remarques propres à exciter l'admiration, sur les productions de la mer et sur la mer elle-même. Je pourrois dire comment ses eaux s'épaississent en sel; comment le corail (1), cette pierre si précieuse, qui dans la mer est une plante, prend la dureté d'une pierre lorsqu'il est tiré et exposé à l'air; comment

(1) Les uns ont regardé le corail comme une plante, les autres comme une pierre; St. Basile prétend qu'il est plante dans la mer, et qu'il devient pierre quand il est dehors. De nouvelles observations ont montré qu'il étoit formé par de petits animaux qui s'attachent à un corps, et qui y établissent leur habitation.

la nature a mis la perle du plus grand prix dans l'écaille du plus vil animal. Oui, ce que désirent les trésors des princes, est jeté sur les rivages et sur les rochers, enfermé dans l'écaille d'un poisson méprisable (1). Je pourrois dire comment certains coquillages fournissent une laine d'or qu'aucun artisan n'a pu encore imiter; comment d'autres enrichissent les rois d'une pourpre qui, par sa couleur, efface les plus belles fleurs des prés. *Que les eaux produisent.* Et que n'ont-elles pas produit de choses nécessaires ou précieuses, soit pour servir aux besoins de l'homme, soit pour lui faire contempler et admirer les merveilles de la cration? Il est d'autres objets, qui sont terribles et qui instruisent notre paresse. *Dieu créa les grands poissons* (Gen. I. 21.) Ils sont appelés grands, non parce qu'ils sont plus grands que la squille et l'anchois, mais parce que la masse de leur corps les égale aux plus hautes montagnes. On les prend souvent pour des îles, lorsqu'il s'élèvent au-dessus de l'eau. Ces poissons énormes ne demeurent pas sur nos rivages, mais habitent la mer Atlantique. Tels sont les animaux qui ont été créés pour nous étonner et nous épouvanter. Mais si l'on vous dit qu'un très-petit poisson, le remore (2), arrête un très-grand navire,

(1) Ce poisson méprisable est une espèce d'huître qu'on appelle *huitre nacrée*. Voyez le dictionnaire de M. Valmont de Bomare, article *nacre de perles ;* et pour la note précédente, article *corail*. — *Certains coquillages* , les pinnes-marines. — *Une laine d'or* , le plus beau byssus, espèce de soie d'un beau jaune ou couleur d'or, que l'on trouve dans la pinne-marine, très-grand coquillage bivalve, du genre des moules. — *D'autres enrichissent*..... Tout le monde sait que l'on trouve la plus belle couleur de pourpre dans le *murex* , coquillage univalve.

(2) Remore ou remora, poisson long d'un pied et demi en-

qui, les voiles étendues, vogue au gré d'un vent favorable, et qu'il l'arrête au point de le tenir long-temps immobile, comme s'il étoit enraciné au fond de la mer, ne trouvez-vous pas encore dans ce petit animal une preuve de la puissance du Créateur? Ce ne sont pas seulement certains poissons voraces qui sont redoutables; l'aiguillon de la trygone marine (1), même lorsqu'elle est morte, et le lièvre de mer, ne sont pas moins à craindre, puisqu'ils causent une mort prompte et inévitable. Par-là, le Créateur veut que vous soyez toujours vigilans et attentifs, afin que, mettant votre espérance en Dieu, vous évitiez le mal que ces animaux peuvent vous faire.

Mais sortons des abymes de l'océan, et cherchons un refuge sur la terre. Les merveilles de la création se succédant pour nous les unes aux autres, semblables à des flots qui se poussent sans cesse, ont comme inondé notre discours. Cependant je serois surpris si, rencontrant sur la terre des choses encore plus admirables, je ne cherchois pas, ainsi que Jonas, à retourner vers la mer. Il me semble que tombant sur une infinité de merveilles, j'ai oublié de me tenir dans de justes bornes, et que j'ai éprouvé ce qu'éprouvent les navigateurs, qui ignorent souvent quelle course ils ont fournie, faute de terme fixe pour en juger. Il m'est arrivé à moi-même, en parcourant la création, de ne pas m'apercevoir de la longueur du discours que je vous adressois. Mais quoique

viron, qui s'attache aux vaisseaux, mais qui n'a pas, comme l'ont prétendu les anciens, la faculté de les arrêter. Voyez le dictionnaire de M. Valmont de Bomare, article *remore*.

(2) Trygone marine, poisson venimeux dont parlent Elien et Aristote. — Lièvre de mer, poisson aussi venimeux, autrement appelé, et avec plus de raison, limace de mer.

cette assemblée respectable ait quelque plaisir à m'entendre, quoique le récit des merveilles du souverain Maître soit agréable aux oreilles des serviteurs, finissons ici notre instruction, et attendons le jour pour expliquer ce qui reste. Levons-nous tous, rendons graces à Dieu pour ce qui a été dit déjà, et prions-le de nous faire arriver au terme. Puissent les récits dont je vous ai entretenus ce matin et ce soir, vous servir de mets lorsque vous prendrez votre nourriture! Occupés pendant votre sommeil des réflexions que je vous ai faites, puissez-vous, même en dormant, jouir des agrémens du jour! puissiez-vous dire avec Salomon: *Je dors, et mon cœur veille* (Cant. 5. 2.), mon cœur qui médite jour et nuit la loi du Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE HUITIÈME.

DES OISEAUX.

SOMMAIRE.

Dans cette homélie prononcée le matin, l'orateur commence comme s'il alloit parler des animaux terrestres, et entame tout de suite son sujet. *Et Dieu dit : Que la terre produise une ame vivante.....* Après avoir réfuté en peu de mots une erreur des Manichéens qui donnoient une ame à la terre, il compare les animaux nageurs aux animaux terrestres : il prouve par quelques réflexions générales et quelques exemplaires particuliers, que ceux-ci ont une vie beaucoup plus parfaite, une ame qui gouverne toute la machine, bien différente cependant de l'ame humaine. Il montre en quoi consiste cette différence et se prépare à continuer, lorsque tout-à-coup il s'interrompt, en supposant que plusieurs de ses auditeurs se font des signes comme s'il avoit omis quelque article essentiel. En effet, il avoit oublié de parler des animaux volatils qui tiennent le milieu entre les animaux nageurs et les animaux terrestres. Il annonce donc qu'il va parler des oiseaux. Et d'abord il examine pourquoi l'Ecriture les fait sortir des eaux ainsi que les poissons : *Que les eaux produisent des reptiles animés..... et des oiseaux qui volent sur la terre.* Si la raison qu'il en apporte, ainsi que nous l'avons déjà observé, paroît foible, et si l'on n'en trouve pas de meilleure, il suffira de dire que Dieu a agi de la sorte parce qu'il l'a voulu. Les descriptions des oiseaux en général, et de quelques espèces particulières des insectes volans, et principalement de l'abeille, que, suivant l'usage d'anciens naturalistes, l'écrivain place dans la classe des oiseaux ; ces descriptions, dis-je, sont accompagnées de réflexions morales et religieuses. Saint Basile termine son homélie en demandant excuse à ceux qui l'écoutent de la longueur de son discours, et en leur montrant qu'il est de leur intérêt de ne point se lasser d'écouter la parole sainte.

Et *Dieu dit : Que la terre produise une ame vivante, selon l'espèce* (c'est-à-dire, des animaux

vivans, selon leur espèce), *des animaux domestiques, des reptiles, des bêtes sauvages, selon leur espèce; et cela se fit ainsi.* L'ordre du Seigneur se fait entendre en avançant toujours, et la terre reçoit l'ornement qui lui est propre. *Que les eaux produisent des reptiles animés*, avoit-il dit d'abord. *Que la terre*, dit-il ici, *produise une ame vivante.* Est-ce que la terre est animée? et la folie des Manichéens (1), qui donnent une ame à la terre, auroit-elle lieu? Parce qu'on lui a dit: *Qu'elle produise*, ce n'est pas qu'elle ait produit ce qui étoit en elle; mais le Dieu qui lui a donné l'ordre, lui a donné en même temps la vertu de produire. En effet, parce qu'il a été dit à la terre: *Qu'elle produise de l'herbe verte et des arbres fruitiers*, il ne s'ensuit pas qu'elle ait produit l'herbe cachée dans son sein, ni qu'elle ait fait paroître sur sa surface le palmier, le chêne, le cyprès, cachés dans ses entrailles; mais la parole divine est le principe naturel des choses créées. *Que la terre produise*, c'est-à-dire, non pas: Qu'elle produise ce qu'elle a; mais: Qu'elle acquière ce qu'elle n'a pas, Dieu lui donnant la vertu d'agir et de produire. Ainsi à présent: *Que la terre produise une ame*, non une ame qui soit en elle, mais une ame qui lui soit donnée par l'ordre de Dieu. Ajoutez que nous tournerons contre les hérétiques leurs propres paroles. Car si la terre a produit une ame, elle s'est donc laissée elle-même dépourvue d'une ame. Mais voici de quoi confondre leur opinion perverse. Pourquoi les eaux ontelles reçu l'ordre de produire des reptiles animés,

(1) Manichéens, hérétiques assez connus par les deux principes bon et mauvais qu'ils admettoient dans la nature. On voit ici qu'une de leurs erreurs étoit de donner une ame à la terre.

et la terre une ame vivante? Remarquons que par leur nature les animaux nageurs semblent n'avoir qu'une vie imparfaite, parce qu'ils vivent dans l'élément épais de l'eau. Leur ouïe est grossière; leur vue est émoussée, n'ayant que l'eau à travers laquelle ils regardent; ils n'ont ni mémoire, ni imagination, ni sentiment de l'habitude. Aussi l'Ecriture paroît faire entendre que, dans les animaux aquatiques, une vie charnelle préside à leurs mouvemens vitaux; au lieu que, dans les animaux terrestres, dont la vie est plus parfaite, une ame est chargée du gouvernement de toute la machine. La plupart des quadrupèdes ont des sens plus actifs; ils saisissent vivement le présent, ils se rappellent exactement le passé. Il semble donc que les animaux aquatiques ont été créés avec des corps animés, puisque des reptiles animés ont été produits par les eaux; tandis que pour les animaux terrestres une ame a été chargée de gouverner les corps, ces animaux ayant reçu une plus grande portion de faculté vitale. Ils sont sans doute eux-mêmes dépourvus de raison; mais cependant chacun d'eux, par une voix qu'il a reçue de la nature, manifeste des affections spirituelles. Il annonce par un cri naturel, la joie, la tristesse, le sentiment de l'habitude, le besoin de nourriture, la peine d'être séparé de ceux avec lesquels il paît l'herbe, et mille autres affections. Les animaux aquatiques, non-seulement sont muets, mais encore incapables d'être apprivoisés, d'être instruits, d'être formés à aucune société avec l'homme. *Le bœuf reconnoît celui auquel il appartient, et l'âne l'étable de son maître* (Is. 1. 3.); le poisson ne pourroit reconnoître celui qui le nourrit. L'âne reconnoît la voix à laquelle il est accoutumé, il reconnoît le chemin par où il a

souvent marché, quelquefois même il remet dans sa route l'homme qui s'égare. On prétend que la subtilité de l'ouïe de cet animal est supérieure à celle de tous les animaux terrestres. Quel être vivant dans la mer pourroit imiter cette propriété du chameau, de se souvenir du mal qu'on lui a fait, et d'en conserver un ressentiment profond? Le chameau frappé en garde long-temps le ressentiment dans son cœur, et il s'en venge lorsqu'il en trouve l'occasion. Ecoutez, ô vous qui êtes vindicatifs, qui pratiquez la vengeance comme une vertu, apprenez à qui vous êtes semblables, lorsqu'ayant à vous plaindre de votre prochain, vous gardez cette peine au-dedans de vous-même, comme une étincelle cachée sous la cendre, jusqu'à ce que l'occasion s'offre de laisser enflammer votre colère et de faire éclater votre vengeance.

Que la terre produise une ame vivante. Pourquoi la terre produit-elle une ame vivante? c'est afin que vous appreniez la différence qu'il y a entre l'ame de la bête et l'ame de l'homme. Je vous dirai ci-après comment l'ame de l'homme a été formée; écoutez maintenant ce qui regarde l'ame des bêtes. Comme, d'après l'Ecriture, l'ame de tout animal est son sang (*Lévit.* 17. 11.), que le sang épaissi se change ordinairement en chair, que la chair corrompue se résout en terre, les bêtes sans doute n'ont qu'une ame matérielle et terrestre. *Que la terre produise une ame vivante.* Voyez l'affinité qu'il y a de l'ame avec le sang, du sang avec la chair, de la chair avec la terre; et ensuite revenant, par un ordr einverse, de la terre avec la chair, de la chair avec le sang, du sang avec l'ame, voyez, dis-je, cette affinité, et vous trouverez que la terre constitue l'ame des bêtes.

Ne croyez pas que leur ame soit plus ancienne que leur corps, et qu'elle reste après la dissolution de la chair. Fuyez les délires des orgueilleux philosophes, qui ne rougissent pas de confondre leurs ames avec celles des animaux. Ils disent qu'ils ont été autrefois femmes, arbrisseaux, poissons de la mer (1). Je ne puis dire s'ils ont été autrefois poissons, mais je soutiens hardiment que, lorsqu'ils écrivoient ces absurdités, ils avoient moins de raison que des poissons.

Que la terre produise une ame vivante.... Plusieurs sont peut-être étonnés que je m'arrête tout-à-coup au milieu de mon discours, et que je garde le silence; mais les auditeurs attentifs n'en ignorent pas la cause. Et comment l'ignoreroient-ils? eux qui, se regardant les uns les autres, m'obligent de faire attention aux signes qu'ils se font mutuellement, et me rappellent que j'ai omis un article essentiel. En effet, nous avons passé toute une espèce de créatures vivantes, qui n'est pas la moindre; nous avons presque entièrement oublié d'en parler. *Que les eaux produisent des reptiles animés, selon leur espèce, et des oiseaux qui volent sur la terre dans le firmament du ciel.* Nous avons parlé hier au soir, selon que le temps nous l'a permis, des animaux nageurs; nous avons passé aujourd'hui à l'examen des animaux terrestres: les animaux volatiles, qui occupent le milieu, ont échappé à notre mémoire. De même donc que des voyageurs oublieux, qui, ayant laissé quelque objet important, sont obligés de revenir sur leurs pas, et trouvent dans cette fatigue la peine de leur négligence: ainsi il est néces-

(1) Il s'agit ici de la métempsycose, admise par Pythagore et ses disciples, lesquels prétendoient que les ames passoient d'un corps dans un autre.

saire que nous-mêmes nous revenions sur nos pas. Car l'objet que nous avons oublié n'est point indifférent; c'est une des trois espèces des créatures vivantes, puisque l'on compte trois espèces d'animaux, les terrestres, les volatiles et les aquatiques.

Que les eaux produisent des reptiles animés, selon leur espèce, et des oiseaux qui volent sur la terre, dans le firmament du ciel, selon leur espèce. Pourquoi l'Ecriture fait-elle sortir des eaux les animaux volatiles comme les animaux nageurs? c'est qu'il y a entre tous les deux beaucoup de rapport. En effet, de même que les poissons fendent les eaux, qu'ils s'avancent par le mouvement de leurs nageoires, et que, par les diverses inflexions de leur queue, dont ils se servent comme d'un gouvernail, ils se dirigent en ligne droite et en ligne oblique; ainsi l'on voit les oiseaux nager dans l'air avec leurs ailes de la même manière. Comme donc tous deux nagent également, on leur a donné la même origine et on les a fait sortir également des eaux. Seulement aucun des oiseaux n'est sans pieds, parce que tirant tous leur vie de la terre, ils ont tous nécessairement besoin du secours des pieds. Ceux qui vivent de proie, ont des ongles pointus, propres à saisir les animaux dont ils vivent. Les autres ont reçu l'avantage des pieds, qui leur sont nécessaires pour se fournir la nourriture et pour les autres besoins de la vie. Peu d'oiseaux ont de mauvais pieds, qui ne sont commodes ni pour marcher, ni pour prendre la proie. De ce nombre sont les hirondelles et les oiseaux appelés *drépanes* (1), les-

(1) Pline le naturaliste nomme le drépane parmi les oiseaux qui n'ont point de pieds, ou qui n'ont que de mauvais pieds.

quels vivent de petits animaux qui volent dans l'air. La faculté de raser la terre en volant sert de bons pieds à l'hirondelle.

Il y a dans les oiseaux une infinité de différentes espèces. Si on vouloit les parcourir en détail comme nous avons examiné les poissons, on trouveroit qu'ils portent le même nom de volatiles, mais qu'il existe entre eux un nombre infini de différences pour les grandeurs, pour les figures et pour les couleurs ; on trouveroit pour la manière de vivre des variétés qu'il seroit impossible de marquer. Quelques physiciens ont essayé de forger des mots inconnus et étrangers dans la langue, pour faire reconnoître les espèces particulières. Ils ont appelé les uns *schizoptères* (1), tels que les aigles ; les autres *dermoptères*, tels que les chauves-souris ; d'autres *ptilotes*, tels que les guèpes ; d'autres *coléoptères*, tels que les escarbots, et tous ceux qui sont nés dans des espèces d'étuis et d'enveloppes qu'ils rompent et dont ils s'affranchissent pour voler. Mais qu'il nous suffise, pour marquer les divers genres, de l'usage commun et des distinctions apportées dans les livres saints en oiseaux purs et impurs. Il est des espèces carnivores, qui ont une conformation

(1) *Schizoptères*, qui ont des ailes divisées en plusieurs parties, tels que les aigles et la plupart des oiseaux. *Dermoptères*, qui ont des peaux au lieu d'ailes. *Ptilotes*, qui ont des ailes minces et d'une seule pièce. Quant aux *coléoptères*, l'exemple que cite saint Basile est juste ; mais l'explication qu'il donne ne l'est pas. Les escarbots ne naissent pas dans des étuis dont ils s'affranchissent ; mais leurs ailes, ainsi que celles d'autres insectes volans, sont renfermées dans des étuis d'où ils les tirent et les développent pour voler. Je ne crois pas non plus qu'on soit satisfait de sa distinction, d'après les livres saints, dit-il, en oiseaux purs et impurs. Au reste, d'après d'anciens naturalistes, il met les insectes volans au nombre des oiseaux.

propre à cette manière de vivre, des ongles pointus, un bec recourbé, des ailes rapides, pour pouvoir saisir facilement leur proie, la déchirer et s'en nourrir lorsqu'ils l'ont prise. Ceux qui vivent de grains sont conformés différemment, ainsi que ceux qui se nourrissent de tout ce qu'ils rencontrent. Quelles différences dans tous ces animaux ! Les oiseaux de proie vivent seuls ; ils ne connoissent de lien et de société que pour la génération. Presque tous les autres, dont le nombre est infini, se rassemblent en troupes et vivent habituellement en société, tels que les colombes, les grues, les étourneaux, les geais. Dans cette espèce, les uns ne reconnoissent pas de prince et sont comme indépendans ; les autres, tels que les geais, se rangent sous un chef. Il existe une autre différence parmi les oiseaux. Les uns sont indigènes et restent toujours dans le même pays ; d'autres voyagent fort au loin, et changent ordinairement de contrées lorsque l'hiver approche. La plupart des oiseaux cessent d'être farouches et s'apprivoisent lorsqu'on les élève : il faut excepter ceux qui sont extrêmement foibles, dont l'excessive crainte et timidité les empêchent de souffrir la main, qui les incommode en les touchant. Quelques oiseaux aiment à se trouver parmi les hommes, et choisissent les mêmes demeures que nous ; d'autres habitent les montagnes et les déserts. Les propriétés de la voix sont encore une grande source de variétés. Les uns sont parleurs et babillards, les autres taciturnes ; les uns sont musiciens et ont une voix fort étendue, les autres ignorent absolument le chant et la musique ; les uns sont imitateurs, qualité qu'ils reçoivent de la nature, ou qu'ils prennent par l'exercice ; les autres ont une voix unique et qui ne peut

changer. Le coq est fier, le paon est vain ; les colombes et les poules domestiques sont voluptueuses et souffrent le mâle en tout temps : rusée et jalouse, la perdrix aide aux chasseurs à prendre leur proie (1).

Les actions et les manières de vivre forment, comme nous l'avons dit, une infinité de différences. Quelques-uns de ces animaux ont un véritable gouvernement, puisque le caractère propre d'une administration est que tous les individus réunissent leurs forces pour un intérêt commun. C'est ce qu'on voit dans les abeilles (2). Leur habitation est commune, elles sortent en commun pour le même objet ; l'occupation de toutes est la même ; et ce qu'il y a de principal, c'est que travaillant sous un roi et sous un chef, elles n'osent point partir pour les prés avant qu'elles voient le roi leur en donner l'exemple. Leur roi n'est pas élu par les suffrages du peuple, parce que l'ignorance du peuple élève souvent à la principauté le plus méchant homme ; il ne reçoit pas son autorité du sort, parce que le caprice du sort confère souvent l'empire au dernier de tous ; il n'est pas assis sur le trône par une succession héréditaire, parce que, trop ordinairement, les enfans des rois, gâtés par la flatterie et corrompus par les délices, sont destitués de lumières et de vertus : c'est la nature qui lui donne le droit de commander à tous, étant distingué entre tous par sa grandeur, par sa figure, par la douceur de son carac-

(1) Saint Basile donne à la perdrix une qualité que lui ont donnée d'autres savans, c'est d'aider les chasseurs à prendre des perdrix dont elles sont jalouses.

(2) Nous venons de remarquer que saint Basile, d'après d'anciens naturalistes, mettoit les insectes volans au nombre des oiseaux.

tère. Le roi a un aiguillon ; mais il ne s'en sert pas pour satisfaire sa vengeance. C'est comme une loi de la nature, une loi non écrite, que plus on est élevé à une grande puissance, moins on est prompt à se venger. Les abeilles qui n'imitent point l'exemple du roi sont punies sur-le-champ de leur témérité, puisqu'elles meurent en lançant leur aiguillon. Que les chrétiens soient attentifs, eux à qui il est ordonné de ne point rendre le mal pour le mal, mais de vaincre le mal par le bien (*Rom.* 12. 17 *et* 21.). Imitez le caractère propre de l'abeille, qui forme ses rayons sans nuire à personne et sans piller le bien d'autrui. Elle recueille ouvertement la cire sur les fleurs ; et pompant avec sa trompe le miel qui est répandu sur ces mêmes fleurs comme une douce rosée, elle le dépose dans le creux des rayons. Ce miel est d'abord liquide ; mais se formant avec le temps, il prend enfin la consistance et la douceur qui lui sont propres. Le livre des Proverbes donne à l'abeille la plus belle et la plus convenable des louanges, en l'appelant habile et laborieuse (*Prov.* 6. 8.). Autant elle annonce d'activité en ramassant de toutes parts sa nourriture, activité dont les princes et les particuliers recueillent les fruits salutaires ; autant elles montrent d'art pour façonner et disposer les cellules de son miel. Ces cellules, multipliées et contiguës les unes aux autres, sont faites d'une cire étendue en membrane déliée. Elles sont foibles par elles-mêmes ; mais liées ensemble, elles se soutiennent mutuellement. Chacune tient à une autre par un petit mur mitoyen qui l'unit à elle et qui l'en sépare. Placées les unes au-dessus des autres, elles forment plusieurs étages. Ce petit animal se donne bien de garde de ne construire qu'un seul magasin dans

tout l'espace, de peur que la liqueur précieuse ne le rompe par son poids et ne se répande au-dehors. Voyez comment les inventions géométriques ne sont que la copie du travail de l'industrieuse abeille. Les cellules des rayons, toutes exagones et à côtés égaux, ne portent pas les unes sur les autres en ligne droite, parce qu'alors les côtés non soutenus se trouveroient fatigués ; mais les angles des exagones inférieurs sont le fondement et la base des exagones supérieurs ; ils les aident à supporter le poids qui est au-dessus d'eux, et à garder le trésor liquide contenu dans leur enceinte.

Pourrois-je vous détailler exactement tous les instincts particuliers des oiseaux ? comment les grues font alternativement la garde pendant la nuit. Les unes dorment ; les autres faisant la ronde, leur procurent toute sûreté pendant le sommeil. Ensuite, lorsque le temps de la sentinelle est rempli, celle qui veilloit va dormir, avertissant par le bruit de ses ailes une autre qui vient prendre sa place, et lui rendre la sûreté qu'elle en a reçue. Le même ordre est observé dans les voyages. Chacune à son tour marche à la tête ; et lorsqu'elle a conduit la troupe un temps marqué, elle se retire en arrière et laisse à une autre cette fonction. L'instinct des cigognes approche beaucoup d'une raison intelligente. Elles arrivent toutes ensemble dans nos contrées, elles partent toutes ensemble au même signal. Elles sont accompagnées dans leur départ par nos corneilles (1), qui les escortent, pour ainsi dire, et qui leur prêtent du secours contre des oiseaux ennemis. Ce qui atteste ce fait, c'est que dans le temps où partent les ci-

(1) M. Valmont de Bomare paroît loin d'adopter ce fait : il compte les corneilles parmi les ennemis des cigognes.

gognes, on ne voit nulle part aucune corneille, et qu'elles reviennent avec des blessures, qui sont des témoignages sensibles de leur attention à escorter et à défendre des volatiles étrangères. Qui est-ce qui leur a prescrit les lois de l'hospitalité ? qui est-ce qui les a menacées de les accuser de désertion de service, pour qu'aucune ne se dispense de cette escorte ? Que cet exemple instruise ces hommes durs qui ferment leurs portes aux étrangers, et qui refusent de les mettre à l'abri même dans les nuits de l'hiver. Les soins que donnent les cigognes à leur père âgé suffiroient pour engager nos enfans, s'il vouloient y faire attention, à chérir leurs parens. Car il n'est personne assez peu sensé pour ne pas rougir d'être surpassé en vertu par des oiseaux destitués d'intelligence. Lorsque leur père voit les plumes de ses ailes tomber par la vieillesse, elles l'entourent, l'échauffent de leurs propres ailes, et lui fournissent abondamment de la nourriture. Dans les voyages, elles le secourent de tout leur pouvoir, en volant à ses côtés et en le soutenant le plus doucement qu'elles peuvent. Ce fait est si connu et si célèbre, que plusieurs, pour exprimer le mot (1) de reconnoissance, se servent d'un nom pris de celui des cigognes.

Que personne ne déplore sa pauvreté et ne désespère d'avoir de quoi se nourrir, parce qu'il n'a laissé dans sa maison aucune ressource ; qu'il ne craigne pas de manquer en considérant l'industrie de l'hirondelle. Pour construire son nid, elle apporte des pailles dans son bec : mais comme ses pieds ne peuvent enlever de l'argile, elle mouille dans l'eau l'extrémité de ses ailes, s'en-

(1) Ce mot est *antipelargorsis*, formé du nom que les cigognes ont en grec.

veloppe d'une menue poussière, et imagine ainsi de former une argile, avec laquelle, comme avec un ciment, elle lie peu à peu les pailles toutes ensemble. C'est dans ce nid qu'elle nourrit ses petits (1). Apprenez de-là à ne jamais vous permettre de vols par pauvreté, à ne point perdre espérance dans les conjonctures les plus fâcheuses, à ne point vous livrer à l'inaction, mais à recourir à Dieu, qui a tant fait pour l'hirondelle, et qui fera beaucoup plus encore pour ceux qui l'invoquent de tout leur cœur.

L'alcyon (2) est un oiseau maritime. Il dépose ses œufs le long des rivages, et les fait éclore vers le milieu de l'hiver, lorsque la mer agitée par la violence des vents vient se briser sur la terre. Cependant tous les vents s'assoupissent et les flots s'apaisent durant les sept jours que l'alcyon couve ses œufs; car il ne met que ce temps à faire éclore ses petits. Lorsque ces petits ont besoin de nourriture, un Dieu magnifique accorde, pour les laisser croître, sept autres jours à ce foible animal. C'est ce que savent tous les marins, qui appellent ces quatorze jours, *jours alcyonides*. Tout cela a été réglé par une providence divine, qui s'étend sur les animaux mêmes pour vous engager à demander à Dieu ce qui vous est salutaire. Quels prodiges ne s'opèreront pas pour vous qui avez été créé à l'image de Dieu, puisque pour un si petit animal un élément aussi étendu

(1) J'ai supprimé après ce mot une petite phrase qui m'a paru une recette un peu cruelle, et rompre la liaison des idées : *Si on leur crève les yeux, on aura un remède naturel pour guérir la vue de ses enfans.*

(2) Comme on ne sait pas au juste quel étoit l'alcyon des anciens, on ne peut savoir si les merveilles qu'ils en rapportent sont véritables.

que terrible reste calme et tranquille au milieu des rigueurs de l'hiver ?

On dit que la tourterelle une fois séparée de celui auquel elle s'est attachée d'abord, ne s'unit plus à un autre, mais qu'elle reste veuve et refuse de contracter un second hymen pour rester fidèle à son premier époux. Femmes, apprenez comment, même chez les brutes, l'honneur de la viduité est préféré à l'indécence de plusieurs mariages. L'aigle est le plus dur des êtres pour sa postérité. Lorsqu'il a fait éclore deux petits, il précipite à terre l'un des deux, en le jetant dehors d'un coup de ses ailes : il ne reconnoît que celui qui reste. Il renonce à son propre fruit par la difficulté de l'élever (1). Mais l'orfraie, dit-on, ne le laisse point périr, il le reçoit lorsqu'il tombe, et l'élève avec ses petits. Ils ressemblent à l'aigle ces pères qui, sous prétexte de pauvreté, exposent leurs enfans, ou qui sont trop injustes dans le partage de leurs biens. C'est une justice, sans doute, qu'ayant également donné le jour à chacun, ils leur fournissent également à tous les moyens de vivre. N'imitez pas la cruauté des oiseaux de proie, qui, dès qu'ils voient leurs petits s'essayer à voler, les chassent du nid, en les frappant et les poussant avec leurs ailes, et ne prennent plus d'eux aucun soin. Il faut louer l'amour de la corneille pour ses petits ; elle les suit lorsqu'ils volent déjà, les entretient et les nourrit le plus long-temps qu'elle peut. Plusieurs espèces d'oiseaux n'ont pas besoin, pour concevoir, de

(1) Saint Ambroise, dans son *hexaëméron*, contredit ce fait rapporté par Aristote et appuyé par d'autres naturalistes. Au reste, quoiqu'il puisse être vrai que l'aigle quelquefois rejette un ou plusieurs de ses petits, les observateurs cependant ont trouvé jusqu'à trois aiglons dans l'aire de cet oiseau.

l'union avec les mâles ; mais tandis que les œufs des autres sont stériles si cette union n'a précédé, on prétend que les vautours engendrent ordinairement sans elle (1) ; et cela, quoiqu'ils vivent fort long-temps, et que souvent leur vie s'étende au-delà de cent années. Je vous exhorte à bien remarquer ce fait dans l'histoire des oiseaux, afin que, lorsque vous verrez des hommes qui se rient d'un de nos mystères, comme s'il était impossible et nullement naturel qu'une vierge enfante sa virginité restant toujours intacte, vous pensiez que celui qui a voulu sauver les fidèles par la folie de la prédication, nous a ménagé dans la nature mille moyens de croire des mystères surprenans.

Que les eaux produisent des reptiles animés, et des oiseaux qui volent sur la terre dans le firmament du ciel. Les oiseaux ont reçu l'ordre de voler sur la terre, parce qu'ils trouvent leur nourriture sur la terre. *Dans le firmament du ciel*, c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà expliqué plus haut, dans cet air qui est au-dessus de notre tête, qui nous enveloppe et qui est appelé firmament, parce que, vu les exhalaisons qui s'élèvent d'en bas, il est plus épais et plus condensé que l'éther qui le domine.

Vous voyez donc le ciel décoré, la terre embellie, la mer pleine des productions qui lui sont propres, l'air rempli des oiseaux qui le traversent. Auditeur attentif, examinez par vous-même tous les êtres qui ont passé par l'ordre de Dieu du néant à l'existence, tant ceux dont nous avons parlé, que ceux que nous avons omis, dans la

(1) Je ne crois pas qu'aucune histoire naturelle moderne confirme le fait que saint Basile rapporte d'après l'autorité d'Elien.

crainte de nous arrêter trop long-temps sur ces objets et de passer les bornes; examinez-les, dis-je, par vous-même, et vous pénétrant de la sagesse divine qui éclate dans tous, ne cessez point de l'admirer, ne vous lassez point de glorifier le Créateur par toutes les créatures. Vous avez des espèces d'oiseaux qui vivent la nuit, au milieu des ténèbres; d'autres volent pendant le jour, en pleine lumière. Les chauves-souris, les hiboux et autres, sont des oiseaux de nuit. Ainsi donc, dans le calme d'une nuit tranquille, lorsque le sommeil ne ferme pas vos yeux, il vous suffira de vous occuper de ces espèces, et de considérer les propriétés de chacune pour glorifier celui qui les a faites. Vous verrez comment, lorsqu'il couve ses œufs (1), le rossignol veille, et continue toute la nuit ses chants mélodieux: comment la chauve-souris est en même-temps un quadrupède et une volatile; comment, seule des oiseaux, elle a des dents et enfante un animal; comment elle s'élève dans l'air, non avec des ailes de plumes, mais avec une membrane de chair; comment enfin les mêmes chauves-souris sont unies naturellement entre elles, suspendues l'une à l'autre, et formant comme une chaîne dont tous les anneaux se tiennent (2), union qu'il est si difficile de rencontrer parmi les hommes, dont la plupart aiment mieux s'isoler et ne songer qu'à eux-mêmes, que de s'attacher à la société et de travailler pour elle. Vous verrez comment ceux qui se livrent à de vaines

(1) C'est la femelle du rossignol qui couve les œufs; et le mâle chante tandis qu'elle couve, jusqu'à ce que les petits soient éclos.

(2) Les chauve-souris restent engourdies pendant l'hiver, accrochées les unes aux autres, et suspendues aux voûtes des souterrains.

sciences ressemblent aux yeux du hibou. La vue de cet oiseau est aussi perçante pendant la nuit que foible et obscure quand le soleil brille : l'esprit des faux sages est aussi vif et aussi clairvoyant pour contempler de vains objets, que pesant et obtus pour comprendre la véritable lumière. Pendant le jour, il vous sera fort aisé de recueillir de toutes parts de quoi admirer le Créateur. Vous voyez comment un oiseau domestique vous excite au travail par ses cris aigus qui annoncent de loin le lever du soleil, qui réveillent le voyageur, et appellent le laboureur à la moisson. Vous voyez combien les oies sont une espèce vigilante; combien ils sont subtils pour sentir ce qui se cache, eux qui jadis ont sauvé la ville impériale, en décelant des ennemis (1) qui s'avançoient par de secrets souterrains pour s'emparer de la citadelle de Rome. Dans quelle espèce d'oiseaux la nature ne vous montre-t-elle pas quelque merveille particulière? Qui est-ce qui annonce aux vautours la mort d'un grand nombre d'hommes, lorsque deux armées marchent l'une contre l'autre? Des milliers de vautours alors suivent ces armées, et prévoient l'événement par les préparatifs. Cela approche beaucoup de l'intelligence humaine. Comment vous raconterai-je les terribles expéditions des sauterelles, qui, partant toutes au même signal et fondant ensemble sur une grande étendue de pays, ne touchent pas aux fruits avant qu'elles aient reçu l'ordre de l'Etre suprême? Elles sont suivies de l'oiseau seleucis, qui remédie à la plaie par la faculté dévorante, continuelle et insatiable, qu'un Dieu bienfaisant lui a donnée pour l'utilité des

(1) Ces ennemis étoient les Gaulois, qui, s'étant rendus maîtres de la ville, vouloient s'emparer de la citadelle. Personne n'ignore ce trait de l'histoire romaine.

hommes. Vous dirai-je quelle est la nature du chant des cigales ; comment elles sont plus mélodieuses à midi, parce qu'alors leur estomac se relâchant renvoie un air qui forme un son plus étendu? Mais il semble que je suis plus loin de pouvoir expliquer par mes discours toutes les merveilles des volatiles, que de pouvoir, par mes pieds, atteindre à leur légèreté naturelle. Lorsque vous voyez les volatiles appelées insectes, telles que les abeilles et les guèpes, et qui sont ainsi nommées parce qu'elles offrent des cercles ou anneaux qui semblent les couper en plusieurs parties, songez qu'elles n'ont ni respiration, ni poumon ; mais qu'elles vivent de l'air par toutes les parties de leur corps. Aussi, quand elles sont humectées d'huile, elles tombent presque mortes, parce que leurs pores sont fermés. Si on les arrose sur-le-champ de vinaigre, elles revivent, parce que leurs pores se rouvrent. Dieu n'a rien fait de superflu, et il a donné à chaque animal ce qui lui est nécessaire. Si vous considérez aussi les volatiles qui se plaisent dans l'eau, vous trouverez une autre conformation. Leurs pieds ne sont, ni fendus comme ceux de la corneille, ni crochus comme ceux des oiseaux carnivores, mais larges et accompagnés de membranes, afin qu'ils nagent aisément, se servant des membranes de leurs pieds, comme de rames pour s'avancer dans l'eau. Si vous remarquez comment le cygne, plongeant son cou, tire du fond de l'eau sa nourriture, vous verrez la sagesse du Créateur, qui lui a donné un cou plus long que ses pieds, afin que le jetant dans l'eau comme la ligne du pêcheur, il y prenne sa nourriture que le fond recèle. Les paroles de l'Écriture lues simplement ne sont que quelques syllabes : *Que les eaux produisent des oiseaux*

qui volent sur la terre dans le firmament du ciel; mais si l'on cherche le sens des paroles, on voit alors le prodige admirable de la sagesse du Créateur. Que de variétés différentes de volatiles il a prévues! comme il a distingué les espèces les unes des autres! comme il les a caractérisées chacunes par des propriétés particulières!

Le jour me manqueroit si je voulois détailler toutes les merveilles de l'air. Le continent nous appelle pour étaler à nos yeux les bêtes sauvages, les reptiles et les troupeaux, pour nous montrer un spectacle qui ne le cède ni aux plantes, ni aux animaux nageurs, ni à toutes les volatiles. *Que la terre produise l'ame vivante des animaux domestiques, des bêtes sauvages et des reptiles selon leur espèce.*

Que pouvez-vous dire, ô vous qui refusez de croire le bienheureux Paul sur les changemens qui doivent s'opérer dans la résurrection, quand vous voyez nombre d'habitans de l'air changer de formes; quand vous songez à ce qu'on rapporte du ver à soie qui, étant d'abord une espèce de chenille, devient chrysalide avec le temps, et ne tarde pas à quitter cette forme pour prendre les ailes d'un papillon? Lors donc, ô femmes, que vous êtes assises pour filer leur travail, je veux dire cette soie précieuse qu'une contrée étrangère nous envoie pour fabriquer des vêtemens somptueux, rappelez-vous les changemens qu'éprouve cet animal; prenez de-là une idée sensible de la résurrection, et croyez les changemens que Paul nous annonce à tous.

Mais je m'apperçois que je passe les bornes. Lors donc que je fais attention à la longueur de mon discours, je vois que je me suis étendu outre mesure: mais lorsque je considère cette variété de

sagesse qui brille dans les ouvrages du Tout-Puissant, il me semble que j'ai à peine commencé mon récit. D'ailleurs, il n'est pas inutile de vous tenir un peu plus long-temps. Eh ! que feriez-vous jusqu'au soir. Vous n'êtes pas pressés par des convives, de grands festins ne vous attendent pas. Si donc vous le jugez à propos, nous userons du jeûne corporel pour réjouir les ames. Vous avez souvent obéi à la chair pour vous procurer des plaisirs, prêtez-vous aujourd'hui constamment au service de l'ame. *Réjouissez-vous dans le Seigneur, et il vous accordera ce que votre cœur demande* (Ps. 36. 4.). Désirez-vous les richesses ? vous avez des richesses spirituelles. *Les jugemens du Seigneur sont vrais, et tous également justes. Ils sont plus désirables qu'une grande abondance d'or et de pierres précieuses* (Ps. 18. 10.). Aimez-vous la volupté et les délices ? vous avez les paroles divines, qui, pour un homme dont le sens spirituel est en bon état, *sont plus douces que les rayons du miel.* Si je vous renvoie et si je dissous l'assemblée, les uns courront aux jeux. Là, sont des blasphèmes, de violentes disputes, et les aiguillons de l'avarice; là, se trouve le démon enflammant la fureur par les instrumens du jeu ; faisant passer l'argent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, faisant tour-à-tour triompher de joie celui qui étoit accablé de tristesse, et rougir de honte celui qui étoit fier de son gain. A quoi sert que le corps jeûne, si l'ame est remplie de mille maux ? celui qui s'interdit le jeu, et qui se livre à l'oisiveté, que de paroles inutiles ne dit-il pas ! que de propos déplacés n'entend-il pas ! Le loisir, sans la crainte de Dieu, est pour ceux qui ne savent pas en user, une occasion de se livrer au vice. Peut-être donc tirerez-vous quelque avantage de

mes discours ; vous en tirerez du moins celui de ne pas pécher durant le temps où vous serez occupés à m'entendre. Ainsi plus je vous retiendrai, plus je vous éloignerai de l'occasion de commettre des fautes. Toutefois un juge équitable trouvera suffisant ce que nous avons dit, s'il considère, non les richesses de la création, mais la foiblesse de nos forces, et ce qui doit suffire pour satisfaire des auditeurs assemblés. La terre vous a présenté les productions de son sein, la mer ses poissons, l'air ses volatiles : le continent est prêt à vous offrir d'aussi grandes merveilles. Mais finissons ici le repas du matin, de peur que la satiété ne vous rende moins propres à goûter le festin du soir. Que celui qui a perfectionné tous les objets de la création, et qui nous a donné dans tous des témoignages sensibles de sa puissance merveilleuse, remplisse nos cœurs d'une joie spirituelle, en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

HOMÉLIE NEUVIÈME.

SUR LES ANIMAUX TERRESTRES.

SOMMAIRE.

Nous voici enfin arrivés au sixième jour de la création, où ont été créés les animaux terrestres, et l'homme destiné à être leur roi. Dans cette homélie, prononcée le soir, où il sera question des animaux terrestres, l'orateur dit un mot de l'homélie prononcée le matin; il attaque de nouveau ceux qui, dans tous les passages de l'Ecriture, cherchoient des sens allégoriques; après quoi, il entre en matière. Il parle d'abord de ce qui est commun aux animaux, de leur génération successive, de leur stature par rapport à celle de l'homme, du défaut de raison qui distingue l'ame des bêtes de l'ame humaine; il parcourt ensuite les traits principaux qui caractérisent certaines espèces. En faisant remarquer leurs instincts et leurs prévoyances, il fait admirer la sagesse infinie du Créateur. Elle éclate, cette sagesse, dans les différentes parties qui les composent, dans la disposition et dans l'usage de leurs membres: il finit par préparer ceux qui l'écoutent à la création de l'homme, dont il doit les occuper un autre jour. *Et Dieu dit: Faisons l'homme.* Il s'étend sur ces paroles, dont il tire une preuve de la divinité du Verbe, et conclut en annonçant qu'il traitera plus en détail la formation de l'homme.

Comment vous a paru le repas que je vous ai servi ce matin? Pour moi, il m'est venu dans l'esprit de comparer mon discours au festin que donne quelquefois un homme pauvre. Jaloux de traiter magnifiquement, ne pouvant se procurer des mets rares et délicats, il fatigue ses convives par

une profusion mal entendue d'alimens communs; de sorte qu'avec tout l'appareil qu'il étale, il ne parvient qu'à se donner du ridicule. Il en est de même de nous; à moins que vous ne pensiez différemment, et que vous ne croyiez pas devoir dédaigner ce que nous vous servons, quel qu'il soit. Les amis du prophète Elisée ne le méprisoient point, parce qu'il ne les recevoit qu'avec des herbes sauvages (4. *Rois*. 4. 39.). Je connois les règles de l'allégorie (1), non pour les avoir trouvées par moi-même, mais pour les avoir remarquées dans certains livres. Ceux qui n'admettent pas les sens les plus simples de l'Ecriture, ne regardent pas l'eau comme de l'eau, mais comme un être d'un autre genre. Ils expliquent, d'après leur imagination, poisson et plante. La création des reptiles et des bêtes sauvages, ils l'interprètent d'après le système qu'ils adoptent, d'après le but qu'ils se proposent, comme les interprètes des songes expliquent les rêves de la nuit. Pour moi, quand je lis herbe, j'entends herbe; plante, poisson, bête sauvage, animal domestique, je prends tout cela comme il est écrit : *car je ne rougis pas de l'Evangile* (Rom. 1. 16.). Des physiciens qui ont traité du monde, ont beaucoup parlé de la figure de la terre, ils ont examiné si c'est une sphère ou un cylindre, si elle ressemble à un disque, et si elle est arrondie de toutes parts, ou si elle a la forme d'un van, et si elle est creuse au milieu; car telles sont les idées qu'ont eues les philosophes, et par lesquelles ils se sont combattus les uns les autres : pour moi, je ne me porterai pas à mépriser notre formation du monde, parce que

(1) Saint Basile attaque ici, sans les nommer, Origène, et ceux qui, à son exemple, donnoient des explications allégoriques à presque tous les passages de l'Ecriture.

le serviteur de Dieu, Moïse, n'a point parlé de la figure de la terre, qu'il n'a point dit qu'elle a de circonférence cent quatre-vingt mille stades (1); parce qu'il n'a point mesuré l'espace de l'air dans lequel s'étend l'ombre de la terre lorsque le soleil a quitté notre horizon; parce qu'il n'a pas expliqué comment cette même ombre, approchant de la lune, cause des éclipses. Quoi ! parce que l'Ecriture se tait sur des connoissances qui nous sont inutiles, préfèrerai-je une sagesse insensée aux oracles de l'Esprit-Saint ? ne glorifierai-je pas plutôt celui qui n'a pas occupé notre esprit de vains objets, mais qui a fait tout écrire pour l'édification et pour la perfection de nos ames ? C'est ce que paroissent n'avoir pas compris ceux qui, tirant de leur imagination des sens détournés et allégoriques, ont voulu relever la simplicité de l'Ecriture en lui donnant un air plus auguste. Mais c'est-là vouloir être plus habile que l'Esprit-Saint lui-même, et, sous prétexte d'expliquer ses oracles, ne donner que ses propres idées. Que les choses soient donc entendues comme elles sont écrites.

Que la terre produise l'ame vivante des animaux domestiques, des bêtes sauvages et des reptiles. Considérez la parole de Dieu qui s'étend sur toutes les créatures, qui a commencé alors, qui agit encore maintenant, et qui continuera d'agir jusqu'à la consommation du monde. Car de même qu'un corps sphérique, qui, poussé par une force impulsive, rencontre une pente, se précipite tant par sa propre conformation que par la nature du lieu, et ne s'arrête que quand il

(1) Cent quatre-vingt mille stades, en supposant avec quelques savans qu'il faille vingt stades pour faire une lieue, font les neuf mille lieues qu'on donne encore à présent de circonférence à la terre.

trouve une surface unie qui le reçoit dans sa course: ainsi le mouvement imprimé à la nature des êtres par un seul ordre de Dieu, se fait sentir également aux créatures dans leur génération et dans leur altération, conserve et conservera jusqu'à la fin la suite des espèces toujours les mêmes. Ce mouvement fait succéder un cheval à un cheval, un lion à un lion, un aigle à un aigle, et par des successions non interrompues, fait passer chaque animal de siècle en siècle jusqu'à la consommation. Aucun temps ne détruit ni n'efface les propriétés des animaux, dont la nature demeure toujours nouvelle dans le cours des âges comme si elle étoit toute récente. *Que la terre produise l'ame vivante.* Cet ordre est resté inhérent à la terre, qui ne cesse d'obéir au Créateur. Parmi les êtres, les uns doivent l'existence à une succession suivie; il est prouvé que les autres sont encore à présent engendrés de la terre (1). Non-seulement, dans un temp pluvieux, elle enfante des cigales, et cette multitude infinie d'insectes qui volent dans l'air, dont la plupart, vu leur petitesse, n'ont point de nom, mais même elle fait sortir de son sein des rats et des grenouilles. Aux environs de Thèbes en Egypte, lorsque dans la chaleur il pleut abondamment, aussitôt le pays est rempli de rats sauvages. Nous voyons que les anguilles ne se forment pas autrement que de la vase et du limon; elles sont produites de la terre même, sans que ni œuf, ni aucun autre germe en forme la génération successive.

(1) *Sont engendrés de la terre.* Voilà ce qu'on pensoit du temps de saint Basile et avant lui; mais des observations postérieures ont démontré que rien ne s'engendroit sans un germe ou un œuf que la chaleur développoit ou faisoit éclore.

Que la terre produise l'ame vivante. Les bêtes sont terrestres et penchées vers la terre; l'homme, qui est une plante céleste, l'emporte autant sur elles par la stature de son corps que par la dignité de son ame. Quelle est la position des quadrupèdes? leur tête est penchée vers la terre; ils regardent leur ventre, et recherchent de toutes les manières ce qui peut le contenter. Votre tête, ô homme, est tournée vers le ciel, vos yeux regardent les choses d'en haut. Si donc vous vous déshonorez vous-même par des affections charnelles, asservi au ventre et à toutes les voluptés brutales, vous vous rapprochez des bêtes qui n'ont point de raison, et vous leur devenez semblable (*Ps.* 48. 13.). D'autres soins vous conviennent; vous devez chercher ce qui est dans le ciel, où est Jésus-Christ (*Coloss.* 3 1.), et élever votre ame au-dessus des choses terrestres. Que votre vie réponde à votre conformation. Vivez dans le ciel (*Phil.* 3. 20.). La Jérusalem d'en haut est votre patrie véritable: vous êtes concitoyens des premiers nés dont les noms sont écrits dans les cieux (*Heb.* 12. 23.).

Que le terre produise l'ame vivante. L'ame des bêtes n'a pas été mise dans la terre pour paroître au-dehors, mais elle a existé aussitôt que l'ordre a été proféré. L'ame des bêtes est uniforme; un seul trait la caractérise, le défaut de raison: mais chaque animal est distingué par quelque trait caractéristique. Le bœuf est constant, l'âne tardif, le cheval ardent pour courir après la femelle, le loup *inapprivoisable*, le renard rusé, le cerf timide, la fourmi laborieuse, le chien reconnoissant et sensible à l'amitié. Chaque être, au moment de sa création, a reçu le caractère qui lui est propre et qui le distingue. A l'instant qu'il a été créé, la

fierté a été donnée au lion, cette inclination à vivre seul, à fuir toute société avec les autres animaux. Comme s'il étoit leur prince et leur monarque, son orgueil naturel ne lui permet point de souffrir d'égal. Il ne recherche point la nourriture qu'il a prise la veille, et ne retourne point aux restes de sa chasse. La nature lui a donné une voix si terrible, que beaucoup d'animaux qui l'emportent sur lui par la vîtesse, sont souvent pris par son seul rugissement. La panthère est prompte et violente dans ses désirs; le corps qu'elle a reçu, par sa légèreté et son agilité, est fort propre à suivre les mouvemens de son ame. L'ours est tardif de sa nature; il a un caractère à part; il est profondément caché et dissimulé. Le corps dont il est revêtu convient parfaitement à ces dispositions : lourd, compact, mal formé, il est fait véritablement pour un animal froid et vivant dans un repaire. Si nous examinons en détail tous les soins que les animaux ont de leur vie, sans qu'ils aient d'autre maître que la nature, ou nous serons excités à veiller sur nous-mêmes et à pourvoir au salut de nos ames, ou nous serons plus condamnables si nous sommes trouvés inférieurs même aux brutes. Lorsque l'ours a reçu de profondes blessures, il se guérit lui-même, en cherchant par tous les moyens à fermer ses plaies avec une herbe (1) dont la vertu est astringente. On voit le renard se guérir avec le suc que le pin distille. Le hérisson, qui s'est rassasié de la chair de la vipère, évite le mal que peut lui faire ce reptile venimeux, en prenant de l'origan (2), qui est pour lui un

(1) Cette herbe est appelée en grec *phlomos*.

(2) Origan, plante dont il y a plusieurs espèces. Voyez le dictionnaire de M. Valmont de Bomare.

contre-poison. Le serpent remédie à son mal d'yeux en mangeant du fenouil.

Les prévoyances que les bêtes ont des changemens de l'air ne surpassent-elles pas toute intelligence raisonnable? Lorsque l'hiver approche, la brebis dévore sa pâture avidement, comme si elle se remplissoit pour le besoin à venir. Les bœufs qui, durant l'hiver, ont été long-temps enfermés, connoissent, par un sentiment naturel, lorsque le printemps approche, le changement de saison; du fond de leurs étables, ils regardent la sortie des champs, et tournent leur tête de ce côté tous ensemble comme à un même signal. Quelques observateurs curieux ont remarqué que le hérisson de terre dispose dans sa retraite deux soupiraux; que, lorsque l'aquilon doit souffler, il ferme celui du septentrion; et que, lorsque le vent du midi prend la place, il passe au soupirail opposé. Quelle est la leçon que nous donne la conduite de cet animal? elle nous enseigne, non-seulement que les soins du Créateur s'étendent à tout, mais encore que les bêtes ont un certain pressentiment de l'avenir, afin que nous ne soyons pas attachés à la vie présente, mais que la vie future fixe nos désirs et occupe notre ardeur.

O homme, ne travaillerez-vous pas pour vous-même avec zèle? ne vous ménagerez-vous pas dans la vie présente un repos pour la vie future, en considérant l'exemple de la fourmi? Elle amasse l'été sa subsistance pour l'hiver; et parce que les rigueurs de cette dernière saison ne se font pas encore sentir, elle ne se livre pas à l'oisiveté, mais elle s'excite au travail avec un zèle infatigable, jusqu'à ce qu'elle ait déposé dans ses magasins une provision suffisante. Voyez quelle est sa prudence et son activité, comme elle emploie

tous les moyens que peut lui fournir une sagesse intelligente pour conserver ses grains le plus long-temps qu'il est possible. Elle les coupe par le milieu avec ses petites serres, de peur que venant à germer, ils ne soient inutiles pour sa nourriture: lorsqu'elle les voit mouillés, elle les fait sécher au soleil; et elle ne les expose pas en tout temps, mais quand elle s'aperçoit que l'air annonce une suite de plusieurs beaux jours. Aussi ne voit-on jamais la pluie tomber du ciel tout le temps que le blé des fourmis est exposé.

Quel orateur pourroit rapporter toutes les merveilles sorties de la main de l'Ouvrier suprême? quel auditeur pourroit les comprendre? quel temps pourroit suffire pour les développer toutes et les détailler? Disons donc nous-mêmes avec le Prophète: *Que vos œuvres, Seigneur, sont magnifiques! vous avez tout fait avec sagesse* (Ps. 103. 24.).

Nous ne saurions dire pour nous excuser, que nous n'avons pas appris dans les livres les connoissance utiles, puisque la loi de la nature, qui n'a pas besoin d'être apprise, nous porte à choisir ce qui nous est avantageux. Savez-vous quel bien vous pourrez faire à votre prochain? c'est celui que vous voulez qu'un autre vous fasse. Savez vous quel est le mal? c'est ce que vous ne voudriez pas souffrir d'un autre. Aucune étude des plantes et des racines n'a fait connoître aux bêtes celles qui leur sont salutaires: chaque animal peut se fournir naturellement ce qui est nécessaire à sa conservation; il a en lui-même un rapport admirable avec ce qui est selon la nature. Il existe en nous des qualités innées, avec lesquelles notre ame a des rapports qui viennent, non de l'instruction, mais de la nature. Car de même

qu'aucun discours ne nous apprend à haïr la maladie, mais que nous fuyons de nous-mêmes ce qui nous incommode; ainsi, sans étude, l'ame est portée à fuir le vice. Or le vice est la maladie de l'ame, comme la vertu en est la santé. Quelques-uns ont très-bien défini la santé, le meilleur état des fonctions naturelles. Cette définition peut être justement appliquée à la santé de l'ame, qui sans le secours de l'instruction, désire ce qui lui est propre et convenable. C'est pour cela que tout le monde loue la tempérance, approuve la justice, admire le courage, recherche la prudence; vertus qui sont plus propres à l'ame que la santé ne l'est au corps. Enfans, aimez vos pères: *Pères, n'irritez point vos enfans* (Eph. 6. 1. 4.). La nature ne le dit-elle pas? Paul ne prescrit rien de nouveau, il ne fait que resserer le lien de la nature. Si la lionne chérit ses petits, si le loup combat pour les siens, que dira l'homme qui désobéit au précepte, et qui altère en lui la nature, lorsqu'un enfant déshonore la vieillesse de son père, ou qu'un père, volant à un second mariage, oublie ses premiers enfans? On voit dans les bêtes l'amour le plus fort entre les pères et les enfans, parce que Dieu qui les a créées à compensé en elles le défaut de raison par la vivacité du sentiment. Pourquoi, entre mille brebis, l'agneau, au sortir de l'étable, reconnoît-il la couleur et la voix de sa mère? pourquoi court-il après elle et recherche-t-il les sources de lait qui lui appartiennent? Quand les mamelles de sa mère auroient très-peu de lait, il s'en contente, et passe devant d'autres qui en sont pleines. Pourquoi la mère, au milieu de mille agneaux, reconnoît-elle le sien? La couleur et la voix dans tous paroissent les mêmes, l'odeur est semblable, à en juger par notre odorat: mais il

est dans ces animaux un sentiment plus subtil et plus vif que notre conception, d'après lequel chaque animal reconnoît ce qui est à lui. Le petit du loup n'a pas encore de dents; et c'est néanmoins par la bouche qu'il se venge quand on lui fait du mal. Le veau n'a pas encore de cornes; et il sait où lui naîtront des armes. Cela prouve que dans tous les êtres vivans il est une nature qui n'a pas besoin d'étude; que tout en eux a été réglé et déterminé; qu'ils présentent tous des traces de la sagesse du Créateur, en montrant qu'ils ont été créés avec tout ce qu'il faut pour veiller à leur conservation.

Le chien n'a pas la raison en partage, mais il a un sentiment qui tient lieu de la raison. Ce que les sages du siècle ont trouvé avec peine et après de longues études, je veux dire les détours du raisonnement, le chien l'a appris de la nature. Lorsqu'il cherche les traces de la bête et qu'il trouve plusieurs voies, il les examine, et par sa conduite il semble faire tout haut ce raisonnement syllogistique : Voici trois endroits par où a pu tourner la bête; elle n'a tourné ni par celui-ci, ni par celui-là : il reste donc qu'elle se soit élancée de ce côté. C'est ainsi qu'en écartant le faux il trouve le vrai. Que font de plus ces géomètres qui sont gravement assis pour démontrer un théorème, qui tracent des lignes sur la poussière, qui, de trois propositions en écartant deux, trouvent la vérité dans celle qui reste? Quels hommes ingrats envers leurs bienfaiteurs ne doit pas faire rougir la reconnoissance de ce même animal? On prétend que plusieurs chiens ont été trouvés morts avec leurs maîtres qui avoient été assassinés dans un lieu désert. Quelques-uns, lorsque le meurtre étoit récent, ont servi de guide à ceux qui cher-

choient les meurtriers, et ont fait traîner au supplice les coupables. Que diront ces hommes qui non-seulement ne chérissent pas le Dieu qui les a créés et qui les nourrit, mais qui encore ont pour amis ceux qui outragent par leurs discours ce souverain Maître, qui partagent avec eux leur table, et qui, en prenant de la nourriture, écoutent tranquillement les blasphèmes vomis contre celui auquel ils la doivent ?

Mais revenons à la contemplation des choses créées. Les animaux les plus faciles à prendre sont les plus féconds. C'est pour cela que les lièvres et les chèvres sauvages enfantent plusieurs petits, que les moutons sauvages en ont toujours deux, de peur que, consumée par les carnivores, l'espèce ne vienne à manquer. Les animaux qui détruisent les autres sont peu féconds. De-là, la lionne ne devient mère qu'avec peine d'un seul lionceau. Elle ne le met au monde, dit-on, qu'en déchirant ses flancs avec ses ongles. Les vipères naissent en rongeant le ventre de leur mère qu'elles payent ainsi de leur avoir donné la naissance (1). Tout a donc été prévu dans les êtres, rien n'a été négligé de ce qui leur convient. Si vous examinez les membres des animaux, vous trouverez que le Créateur ne leur a rien accordé de superflu, ne leur a rien refusé de nécessaire. Il a armé les carnivores de dents tranchantes dont ils ont besoin pour leur genre de nourriture. Ceux qu'il n'a munis que d'un rang de dents, il leur a ménagé pour la nourriture plusieurs réservoirs. Comme leurs alimens ne sont pas assez broyés d'abord, il leur

(1) Les deux faits de la lionne et de la vipère sont reconnus faux par les naturalistes. On a observé que la lionne a quelquefois quatre petits et même six. On a cru long-temps qu'elle n'en avoit jamais qu'un.

a donné la faculté de remâcher ce qu'ils ont avalé, afin que l'ayant bien digéré en le ruminant, ils pussent l'identifier avec leur substance. La multiplicité des estomacs (1), les panses, les grands intestins, ne sont pas inutiles pour les animaux qui les ont, et chaque organe remplit sa fonction convenable. Le chameau a un long cou, afin qu'il réponde à ses pieds, et qu'il puisse atteindre l'herbe dont il vit. Le cou du lion, de l'ours, du tigre, et des autres bêtes de même espèce, est court et tient de près aux épaules, parce qu'ils ne vivent pas de l'herbe, et qu'ils n'ont pas besoin de se baisser à terre, étant carnivores, et subsistant de la proie d'autres animaux.

Que veut dire la trompe dans l'éléphant? Cet animal étant le plus gros des animaux terrestres, et fait pour étonner ceux qui le rencontrent, devoit avoir une masse de corps énorme. S'il avoit reçu un cou fort long et analogue à ses pieds, ce cou auroit été incommode par son extrême pesanteur, et se seroit toujours porté en bas. Mais sa tête tient à l'épine du dos par de courtes vertèbres; et, à la place d'un cou allongé, il a une trompe par le moyen de laquelle il attire à lui sa nourriture et pompe sa boisson. Fermes comme des colonnes et sans aucune articulation, ses pieds sont propres à porter tout le fardeau. S'il eût eu des jambes déliées et flexibles, elles n'auroient pu soutenir le poids, et les articulations se seroient souvent dérangées de leur place lorsque l'animal se seroit baissé ou levé. Mais le pied de l'éléphant a très-peu de talon; il n'a ni jointure ni genou, parce que des articulations mobiles n'auroient pu

(1) Les animaux vraiment ruminans, tels que le bœuf et autres, ont quatre estomacs. Voyez le dictionnaire de M. Valmont de Bomare, article *taureau*.

supporter un corps immense et tremblant sous lequel elles auroient fléchi. Il falloit donc cette espèce de nez qui descend jusqu'à terre. Ne voyez-vous point dans les combats que les éléphans précèdent les troupes comme des tours animées ; et que, semblables à des collines de chair, poussés avec une impétuosité insurmontable, ils rompent les bataillons ennemis. Si les parties inférieures ne répondoient pas à la masse, l'animal ne pourroit subsister un moment. Plusieurs rapportent qu'il vit plus de trois cents ans (1); ce qui n'arriveroit certainement pas, si ses jambes n'étoient point fermes et sans articulation Il saisit en bas, comme nous l'avons dit, et porte en haut sa nourriture avec une trompe qui a la forme et la flexibilité d'un serpent. Au reste, cet animal si gros et si vaste, Dieu nous l'a soumis au point qu'il reçoit nos leçons et souffre nos coups : preuve évidente que le Créateur nous a tout assujetti parce qu'il nous a faits à son image. Il est donc vrai que, dans les êtres créés, il est impossible de rien trouver de défectueux ni d'inutile.

Ce n'est pas seulement dans les grands animaux qu'on peut remarquer la sagesse incompréhensible de Dieu ; mais les plus petits même n'offrent pas de moindres merveilles. En effet, de même que les sommets de ces hautes montagnes, qui, voisines des nues et continuellement frappées par les aquilons, conservent un hiver éternel, ne sont pas pour moi plus admirables que l'enfoncement des vallées, qui sont à l'abri de la violence des vents et présentent toujours une douce température : ainsi je n'admire pas plus la grandeur

(1) La durée de la vie de l'éléphant n'est pas connue. Les uns le font vivre jusqu'à cent vingt et même cent cinquante ans ; d'autres ont prolongé sa vie jusqu'à cinq cents ans.

de l'éléphant que la petitesse du rat qui lui est redoutable, ou que l'aiguillon délié du scorpion, que l'Ouvrier suprême a creusé comme une flûte, pour qu'il puisse par-là lancer son venin sur les êtres qu'il a blessés.

Et que personne ne reproche au Créateur d'avoir produit des animaux venimeux, destructeurs par leur nature, et nuisibles à notre vie. C'est comme si l'on reprochoit à un instituteur d'enfans de régler la légèreté de la jeunesse, et de réprimer sa pétulance par des corrections utiles. Les bêtes féroces et dangereuses éprouvent notre foi. Vous avez confiance dans le Seigneur! *Vous marcherez sur l'aspic et le basilic, vous foulerez aux pieds le lion et le dragon* (Ps. 90. 13.). Avec la foi vous pouvez marcher impunément sur les serpens et les scorpions. Ne voyez-vous pas que Paul ramassant des sarmens, ne reçut aucun mal d'une vipère qui s'étoit attachée à sa main (*Act.* 28. 3 *et suiv.*), parce que ce saint homme fut trouvé plein de foi? Si vous manquez de foi, craignez moins une bête dangereuse que votre incrédulité, qui vous rend susceptible de toute corruption.

Mais je m'aperçois qu'on me demande, il y a long-temps, de parler de la création de l'homme; et il me semble entendre mes auditeurs qui, au-dedans d'eux-mêmes, me disent: On nous enseigne bien quelle est la nature des êtres qui nous sont soumis, mais nous nous ignorons nous-mêmes. Il faut nécessairement que nous parlions de l'homme sans être arrêtés par les difficultés du sujet: car il semble réellement très-difficile de se connoître soi-même. L'œil, qui voit hors de lui, ne se sert pas pour lui-même de sa force intuitive: ainsi notre esprit, dont la vue est si pénétrante pour découvrir les fautes d'autrui, est fort lent

pour reconnoître les siennes propres. C'est pour cela que notre discours, qui a détaillé avec tant d'ardeur et de vivacité ce qui regarde les autres êtres, est plein de lenteur et d'embarras pour examiner ce qui concerne l'homme. Cependant, si l'on s'étudie soi-même avec intelligence, on peut connoître Dieu d'après sa propre constitution, aussi bien que d'après le ciel et la terre, selon ce que dit le Prophète : *La science de votre nature a été en moi admirable d'après l'étude de moi-même* (Ps. 138. 6.); c'est-à-dire, dès que je me suis connu, j'ai appris à connoître votre sagesse suprême.

Et Dieu dit : Faisons l'homme. Où est ici le Juif, qui, dans ce qui précède, lorsque la lumière de la vérité brilloit comme à travers un voile; lorsque, d'une manière mystique et pas encore évidente, il se manifestoit une seconde personne, combattoit la vérité, prétendoit que Dieu se parloit à lui-même ? C'est lui, disoit-il, qui a parlé et qui a fait : *Que la lumière soit, et la lumière fut.* L'absurdité de leur réponse même alors étoit palpable. Car, quel est l'ouvrier qui, assis au milieu des instrumens de son art, travaillant absolument seul, se dit à lui-même : Faisons une épée, fabriquons une charrue, achevons une chaussure? il fait en silence l'ouvrage qui convient à sa profession. C'est en effet un extrême ridicule de dire que quelqu'un est assis pour se commander à lui-même, pour se presser avec force et d'un ton de maître. Mais des hommes qui n'ont pas craint de calomnier le Seigneur lui-même, que ne diroient-ils pas ayant leur langue exercée au mensonge ? Toutefois le passage présent leur ferme entièrement la bouche. *Et Dieu dit: Faisons l'homme.* Diras-tu encore, ô Juif! qu'il n'y a qu'une per-

sonne? Tant qu'il ne paroissoit pas encore d'être capable d'instruction, la prédication de la divinité étoit cachée profondément: lorsqu'ensuite la création de l'homme est attendue, la foi se dévoile, le dogme de la vérité se manifeste d'une façon plus claire. *Faisons l'homme.* Entends-tu, ennemi du Christ, que Dieu s'entretient avec celui qui partage l'ouvrage de la création, *par qui il a fait les siècles, qui soutient tout par la parole de sa puissance* (Héb. 1. 2 et 3.)? Mais nos adversaires n'écoutent point, sans essayer de répondre, les preuves de notre foi: et de même que les bêtes farouches, les plus ennemies de l'homme, lorsqu'elles sont enfermées dans des cages, frémissent contre les barreaux, et manifestent toute la férocité de leur naturel sans pouvoir assouvir leur fureur; ainsi les Juifs, naturellement ennemis de la vérité, se voyant embarrassés, prétendent que c'est à beaucoup de personnes que la parole de Dieu s'adresse; que c'est aux anges présens qu'il dit: *Faisons l'homme.* C'est là vraiment une invention des Juifs, une fable, fruit de leur légèreté. Ils introduisent une infinité de personnes, pour n'être pas obligés d'en admettre une seule; ils rejettent le Fils, et attribuent à des serviteurs la dignité sublime de conseillers du Très-Haut; ils rendent maîtres de notre création ceux qui partagent avec nous la servitude. L'homme parfait peut s'élever jusqu'à la dignité des anges; mais quelle créature peut devenir semblable à Dieu? Considérez la suite, *à notre image.* Que dit-on à cela? l'image de Dieu et des anges est-elle la même? La forme du Père et du Fils est la même nécessairement. La forme doit être entendue dans un sens convenable à Dieu, non dans le sens de figure corporelle, mais d'attribut propre à la divinité. Ecou-

tez, ô vous qui vous êtes fait nouvellement Juif, qui, sous prétexte de professer le christianisme, soutenez le judaïsme! A qui Dieu dit-il: *A notre image?* à quel autre qu'à celui qui est la splendeur de sa gloire, le caractère de sa substance (*Heb.* 1. 3), l'image du Dieu invisible? C'est à son image vivante qu'il a dit: *Moi et mon Père nous sommes une même chose; qui m'a vu a vu mon Père* (Jean. 10. 13.--14. 9.); c'est à cette image qu'il dit: *Faisons l'homme à notre image.* Où est la même image, peut-il y avoir disparité de nature? *Et Dieu fit l'homme.* L'Ecriture ne dit pas, ils firent. Elle veut éviter ici la pluralité des personnes. Instruisant le Juif par les premières paroles, et rejetant par celles-ci l'erreur des Gentils, elle recourt sagement à l'unité, afin que vous conceviez le Fils avec le Père, et que vous évitiez le danger du polythéisme. *Il le fit à l'image de Dieu.* Elle introduit de nouveau la personne d'un coopérateur, en ne disant pas, à son image, mais, *à l'image de Dieu.* Or, en quoi l'homme porte l'image de Dieu, et comment il participe à sa ressemblance, c'est ce que je montrerai par la suite avec la grace du Seigneur. Qu'il me suffise maintenant de dire à nos adversaires: S'il n'y a qu'une seule image, comment vous est-il venu dans l'esprit de débiter une impiété aussi horrible, de dire que le Fils n'est pas semblable au Père? O ingratitude! vous refusez à votre bienfaiteur la ressemblance que vous avez reçue de lui! vous prétendez devoir conserver une prérogative qui est pour vous une pure grace; et vous ne permettez pas que le Fils ait avec le Père une ressemblance qu'il tient de sa nature!

Mais le soir qui nous a conduits au coucher du soleil, et qui est déjà fort avancé, nous impose

silence. Finissons donc ici notre instruction avec le jour, et contentons-nous de ce que nous avons dit. Nous n'avons touché le sujet du discours suivant qu'autant qu'il falloit pour réveiller votre ardeur. Nous l'examinerons bientôt plus en détail avec la grace de l'Esprit-Saint. O vous, amis du Christ et son Eglise chérie, retirez-vous. Que le souvenir de ce que nous vous avons dit vous serve d'un repas honnête, préférable aux festins les plus magnifiques et aux mets les plus délicats. Que les Juifs et les hérétiques ennemis de Jésus-Christ rougissent; que le fidèle triomphe des dogmes de la vérité; qu'il glorifie le Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE DIXIÈME.

SUR LA CRÉATION DE L'HOMME.

SOMMAIRE.

On trouve dans les œuvres de saint Basile, et dans celles de saint Grégoire de Nysse son frère, deux homélies sur la création de l'homme, qui ne sont certainement ni de l'un ni de l'autre. Saint Grégoire de Nysse, dans un traité sur la création de l'homme, dit en termes formels que Basile son frère a laissé imparfait *l'hexaëméron*, et qu'il a composé son traité pour y suppléer. Ce traité, où il y a de belles choses, annonce qu'il n'est pas l'auteur des deux homélies. L'autorité de saint Grégoire de Nysse suffiroit seule pour convaincre que saint Basile n'en est pas non plus l'auteur : une ancienne version latine de *l'hexaëméron*, où les deux homélies ne sont pas traduites, le témoignage tacite de saint Ambroise, qui a mis en latin *l'hexaëméron* grec, et qui traite de lui-même la formation de l'homme, sans rien prendre des deux homélies, ces deux nouvelles autorités portent la chose au dernier degré de démonstration. J'ai lu cependant les deux homélies ; j'y ai trouvé bien des choses opposées à la manière de St. Basile, et peu dignes de ce grand orateur; mais j'y en ai trouvé aussi beaucoup qu'il n'auroit pas désavouées. En général, elles offrent plus de beautés oratoires que le traité de saint Grégoire de Nysse. J'ai donc supprimé tout ce qui m'a paru être peu intéressant, ou ralentir la marche du discours, et des deux homélies je n'en ai fait qu'une seule telle que je la publie aujourd'hui en françois. En voici le sommaire.

L'orateur se met à la place de saint Basile ; il annonce qu'il vient s'acquitter d'une ancienne dette dont la maladie lui a fait différer le payement. Il se plaint que l'homme ne s'étudie pas lui-même, et qu'il ne cherche pas à admirer l'Ouvrier suprême en admirant les merveilles que lui offre sa propre existence. Il explique ces paroles : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* Dieu semble délibé-

rer avant de créer l'homme, ce qui annonce l'importance de cet être. Nous avons été faits à l'image de Dieu. Qu'on écarte toute idée de figure corporelle, qui est incompatible avec l'idée de Dieu. Comment donc avons-nous été faits à l'image de Dieu ? les paroles suivantes l'expliquent : *Faisons l'homme à notre image.... et qu'il commande aux poissons....* C'est par la raison, c'est par les lumières de son intelligence, et non par les forces de son corps, que l'homme commande aux animaux. Il est né pour commander, qu'il prenne garde de s'asservir aux passions. On montre comment l'homme commande aux poissons, aux bêtes sauvages, aux oiseaux du ciel ; tout ce morceau renferme de grandes beautés. On explique avec autant de solidité que de subtilité en quoi diffèrent ces deux expressions : *A notre image et à notre ressemblance. Dieu prit du limon de la terre et forma l'homme.* Dieu nous travaille de sa propre main, ayons une grande idée de nous-mêmes ; il nous forme du limon de la terre, n'ayons que des sentimens modestes. Ces deux idées sont développées avec éloquence. Le mot *forma* annonce un certain art dont use l'Ouvrier suprême en créant l'homme. L'homme est vraiment un petit monde qui offre au contemplateur attentif un nombre infini de merveilles. L'orateur s'arrête surtout à la stature droite du corps humain, et à la beauté de l'œil dont il donne une description fort étendue qui termine l'homélie.

Je viens m'acquitter d'une ancienne dette, dont la maladie, et non la mauvaise volonté, m'a fait différer le payement : dette indispensable, et dont je suis justement redevable à ceux qui m'écoutent. Seroit-il juste qu'après nous être instruits de ce qui concerne les bêtes sauvages, les animaux domestiques, les poissons, les volatiles, le ciel et les astres qui le décorent, la terre et ses productions, on nous vît négliger de chercher dans les divines Ecritures des lumières sur notre origine ? Nos yeux aperçoivent les objets extérieurs sans se voir eux-mêmes, à moins qu'ils ne rencontrent une surface dure et polie, qui réfléchisse les rayons visuels, et qui les faisant, pour

ainsi dire, retourner sur leurs pas, nous fasse envisager même ce qui est derrière nous. Ainsi notre esprit aperçoit tout excepté lui-même, à moins qu'il ne tourne son attention vers les Ecritures, dont la lumière réfléchie fait que chacun de nous peut se voir comme dans un miroir fidèle. En général, nous ne nous étudions pas nous-mêmes, nous négligeons d'examiner notre propre structure, nous ignorons ce que nous sommes, et quels nous sommes ; absolument indifférens sur ce qui nous regarde, nous n'avons aucune connoissance de ce qu'il y a en nous de plus commun et de plus à notre portée. Beaucoup de sciences et d'arts se sont occupés du corps humain, et un grand nombre de savans ont donné tous leurs soins à cette étude. Si l'on parcourt la médecine, on verra combien elle a écrit sur l'usage des diverses parties de notre corps ; combien, en essayant de le disséquer, elle a trouvé dans l'intérieur de routes cachées et de canaux secrets, partout une harmonie parfaite, le cours du sang, les organes de la respiration et la manière de respirer, le foyer de la chaleur générale placé dans le cœur dont le battement est continuel. Les médecins ont fait sur tous ces objets mille recherches dont personne de nous n'est instruit, parce que nous n'avons donné aucun temps à cette science, et que chacun ignore ce qu'il est. Nous sommes plus portés à contempler le ciel qu'à nous étudier nous-mêmes. Ne dédaigne point, ô homme, les merveilles qui sont en toi ! Tu es un être peu important, à ce que tu penses ; mais ce discours te montrera toute ta grandeur. C'est pour cela que le sage David, qui savoit bien s'examiner lui-même, disoit à Dieu : *La science de votre nature a été en moi admirable d'après l'étude de moi-*

même (Ps. 138. 6.). C'est-à-dire, j'ai trouvé d'une manière admirable la connaissance de votre nature : comment cela ? d'après l'étude de moi-même. *La science de votre nature a été en moi admirable d'après l'étude de moi-même ;* et considérant tout l'art qui existe en moi, avec quelle sagesse mon corps a été construit, le principe spirituel qui l'anime, la raison qui le gouverne (1), cette foible mais admirable machine m'a fait connoître le grand Ouvrier.

Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance (Gen. 1. 26.). A la fin de la dernière instruction, nous avons montré suffisamment, quoiqu'en passant, quel est celui qui parle et à qui la parole s'adresse. L'Eglise a des preuves sur la divinité du Verbe, ou plutôt une foi plus solide que toutes les preuves. *Faisons l'homme.* Apprenez qui vous êtes dès ces premiers mots. Cette parole n'a pas encore été employée pour les autres ouvrages de la création. La lumière a été créée d'après un simple ordre. *Dieu dit : Que la lumière soit.* Que le ciel existe ; et le ciel a existé sans délibération précédente. Que les grands corps lumineux paroissent ; et ces corps ont paru sans que Dieu ait délibéré. Les vastes plaines de la mer ont été produites d'après un simple commandement de Dieu, ainsi que toutes les espèces de poissons. Il a dit, et tout a été fait : bêtes sauvages, animaux domestiques, animaux nageurs et volatiles. L'homme n'existe pas encore ; et Dieu délibère sur l'homme. Il ne dit pas, comme pour toutes les autres créatures, que l'homme soit Apprenez combien vous êtes une créature précieuse.

(1) *Le principe.... gouverne.* J'ai ajouté de moi ces paroles, qui sont, comme on le verra par la suite, dans l'esprit de l'auteur de cet ouvrage.

Votre création n'est pas abandonnée à un simple ordre; mais Dieu établit en quelque sorte un conseil au-dedans de lui pour délibérer sur vous, pour savoir comment il doit donner la vie à un être si excellent. *Faisons*, dit-il. La sagesse elle-même délibère, l'Ouvrier suprême examine. Est-ce que son art est embarrassé ? est-ce qu'il cherche avec inquiétude à produire un ouvrage accompli, auquel rien ne manque ? ou plutôt ne veut-il pas vous apprendre que vous êtes parfait à ses yeux ?.....

Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. Il est clair, d'après l'Ecriture, que nous avons été faits à l'image de Dieu ? Qu'est-ce à dire, à l'image de Dieu ? n'imaginons rien de corporel et de terrestre, purgeons nos cœurs de toute idée grossière, délivrons nos esprits de toute ignorance, de toute opinion fausse sur la divinité, de ces opinions qui font dire à quelques-uns : Si nous avons été faits à l'image de Dieu, Dieu a donc la même figure que nous ; il a donc des yeux, des oreilles, une tête, des mains, des pieds qui portent tout le corps. Aussi est-il dit dans l'Ecriture que Dieu s'assied, qu'il a des pieds avec lesquels il marche. Dieu a donc la même figure que nous. Bannissez de vos cœurs ces imaginations absurdes ; chassez de vos esprits ces pensées peu convenables à la majesté divine. Dieu est simple, sans forme, sans grandeur et sans mesure physique. Ne vous imaginez pas une figure dans Dieu ; ne rapetissez pas, comme les Gentils (1), le grand Être ; ne resserrez pas Dieu par

(1) *Comme les Gentils*, grec, *comme les Juifs*. Il m'a semblé qu'en général les Juifs n'avoient pas été accusés de donner à Dieu une forme corporelle : j'ai donc cru devoir substituer le nom de *Gentils*.

des idées corporelles; ne circonscrivez point, par les bornes de votre intelligence, celui qui, par l'immensité de sa grandeur, est incompréhensible. Imaginez quelque chose de grand, ajoutez-y ensuite, ajoutez-y encore de plus en plus, et soyez certain que votre esprit ajoutera toujours sans pouvoir jamais atteindre à l'infini. Ne vous imaginez donc pas une figure dans Dieu en qui tout est puissance, ni une grandeur déterminée, puisqu'il est partout, supérieur à tout l'univers. Il ne peut être ni touché, ni vu, ni conçu, ni terminé par une forme, ni circonscrit par une mesure, ni limité en puissance, ni renfermé dans le temps, ni borné par aucun nombre. Il n'est rien absolument en Dieu tel que dans nos corps existans, ou dans les corps intelligibles.

Comment donc l'Écriture a-t-elle dit que nous avons été faits à l'image de Dieu? Reconnoissons ce que nous avons en nous qui semble nous approcher de Dieu, et convenons que ces paroles, *à notre image*, ne doivent nullement être prises dans le sens de figure corporelle. Le corps se voit: or, ce qui est visible ne peut avoir de rapport avec un être invisible; et ce qui est corruptible ne peut être l'image d'un être incorruptible. Le corps se fortifie, s'affoiblit, vieillit, éprouve des changemens. Il n'est pas dans la vieillesse ce qu'il est dans la jeunesse, dans l'adversité ce qu'il est dans la prospérité, dans la tristesse ce qu'il est dans la joie, dans la crainte ce qu'il est dans la confiance, dans l'abondance ce qu'il est dans le besoin, dans la guerre ce qu'il est dans la paix. Il n'a pas, lorsqu'il dort, le même teint que lorsqu'il est réveillé. Comment donc ce qui change peut-il ressembler à ce qui ne change pas; ce qui n'est jamais dans le même état, à ce qui est tou-

jours le même ? Le corps humain nous échappe comme une eau courante, il se dérobe à nous avant que nous puissions le contempler, il change continuellement. *A notre image.* Comment une nature fluide et changeante peut-elle être l'image d'une nature immuable, une nature qui a une forme, de celle qui n'en a pas ? Où chercherons-nous le sens de ces paroles : *A notre image ?* dans ce que Dieu lui-même ajoute aussitôt. Si je vous dis quelque chose de moi, ne l'écoutez pas : si je vous offre les paroles mêmes du Seigneur, recevez-les.

Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande aux poissons. Par où, je vous le demande, commandez-vous aux poissons ? Est-ce par le corps ou par la raison ? votre commandement tient-il à l'ame ou à la chair ? Le corps de l'homme est plus foible que celui de beaucoup d'animaux ; et nous ne comparerions jamais notre force avec celle du chameau, de l'éléphant, du taureau, du cheval, ou de chacun des grands animaux. La chair de l'homme est fragile, mise en comparaison avec celle de la bête sauvage. Mais en quoi consiste notre commandement ? c'est dans la supériorité de la raison. Tout ce qui nous manque par la force du corps, nous le possédons avec avantage par les ressources de la raison. Notre ame, douée d'intelligence, a pu se soumettre facilement tout ce qui est dans le monde. Par où l'homme transporte-t-il les plus grands fardeaux ? est-ce par la subtilité de l'esprit ou par la vigueur du corps ? Ainsi, c'est dans les ressources de la raison, et non dans la figure du corps, qu'on doit chercher notre commandement, et la prérogative d'avoir été faits à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Faisons l'homme à notre image. L'Ecriture parle de l'homme intérieur, quand elle dit : *Faisons l'homme.* Mais, direz-vous, pourquoi ne nous parle-t-elle pas de la raison ? Elle dit que l'homme a été fait à l'image de Dieu : or, la raison est l'homme. Ecoutez l'Apôtre qui dit : *Quoique dans nous l'homme extérieur se détruise, cependant l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour.* Reconnoîtrai-je donc deux hommes dans le même homme ? oui, sans doute ; l'un qui paroît aux yeux, et l'autre qui est caché par celui qui paroît, l'homme invisible, l'homme intérieur, l'homme proprement et véritablement dit. Nous avons donc un homme au-dedans de nous-mêmes, et nous sommes doubles en quelque sorte. Il est vrai de dire que nous existons au-dedans de nous. Je suis l'homme intérieur ; ce qui est au-dehors n'est pas moi, mais à moi. Je suis l'ame raisonnable, dans laquelle ame raisonnable consiste ma perfection. Le corps est à moi ; le corps est l'instrument de l'homme, l'instrument de l'ame : l'homme proprement est l'ame même. *Faisons l'homme à notre image*, c'est-à-dire, donnons-lui la supériorité de la raison, et qu'ainsi il commande aux poissons, aux bêtes féroces, et à tous les êtres. Il ne dit pas : *Faisons l'homme à notre image ;* et qu'il se livre à la colère, à la cupidité, à la tristesse : car ce ne sont pas les passions qui constituent l'image de Dieu, mais la raison qui domine les passions, qui commande à toutes les affections charnelles, qui s'élève au-dessus des choses visibles et trompeuses.

Admirez les soins et les attentions qu'a eus pour vous, dès l'origine, un Dieu qui en vous créant d'abord, vous a donné un commandement perpétuel et non héréditaire. Un homme qui re-

çoit la puissance d'un homme, est un mortel qui reçoit d'un mortel, de celui qui ne possède pas vraiment : car quelle autorité un homme peut-il avoir sur l'ame d'un autre homme ? aussi ne tarde-t-il pas à perdre cette puissance. Vous, vous avez reçu votre pouvoir de Dieu même : les titres en sont ineffaçables, parce qu'ils ne sont pas écrits sur des tables de bois, sur des tables corruptibles, qui deviennent la pâture des vers, mais gravés dans notre nature par cette première parole de Dieu : *Qu'il commande.* Dès-lors, tous les êtres ont été assujettis à l'empire de l'homme et le seront jusqu'à la fin. *Qu'il commande*, dit l'Écriture; *aux poissons, aux oiseaux du ciel, aux bêtes sauvages, aux animaux domestiques, aux reptiles qui rampent sur la terre.* Dieu ne dit pas : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*, et qu'il mange des arbres fruitiers qui ont fruit en eux-mêmes : il le dira ensuite lorsque le paradis terrestre aura été planté : c'est pour vous apprendre que les besoins du corps ne doivent occuper que la seconde place, et ne venir qu'après les principaux attributs de l'ame. Ce n'est qu'après que la puissance du commandement nous a été donnée avec l'être, que les délices d'un paradis nous ont été ajoutées comme par surcroît.

O homme ! tu es né pour commander, pourquoi te rendre esclave des passions ? pourquoi avilir ta dignité, t'asservir au péché, t'assujettir au démon ? Tu as été nommé chef de tous les animaux ; et tu abandonnes les titres augustes de ta nature ! Tu as été élevé au rang de maître du monde ; c'est pour toi un devoir plus étroit de tenir toujours ta raison maîtresse absolue des passions, afin que tu ne serves pas de jouet et de

risée à tes sujets, afin qu'ils ne voient pas leur souverain et leur monarque indignement asservi, traîné comme un vil esclave, comme un captif misérable. *Tu as été appelé à la foi étant esclave* (1. Cor. 7. 21.). Pourquoi te mettre en peine d'une servitude corporelle ? pourquoi n'être pas fier de la domination que Dieu t'a accordée, si ta raison domine les passions ? Lorsque tu vois ton maître esclave de la volupté, et que tu es tempérant, sache que tu n'es esclave que de nom, et que lui il n'est maître qu'en apparence, qu'il s'est mis en effet sous le joug de la servitude. Eh ! lorsqu'il est asservi à une fornication honteuse qui l'entraîne, et que toi, par l'empire de la raison, tu t'es mis au-dessus de ce vice, n'es-tu pas vraiment le maître, puisque tu commandes à la volupté, et n'est-il pas vraiment l'esclave, puisqu'il obéit à une passion que tu as foulée aux pieds ? Ainsi, où est la puissance du commandement, là est l'image de Dieu : où est l'image de Dieu, là est l'homme qu'il a formé de ses mains.

Qu'il commande aux poissons. Dieu nous accorde d'abord le commandement des poissons. Il ne dit pas, qu'il commande aux animaux qui sont élevés avec lui, mais aux poissons qui vivent sous les eaux. Il nous donne d'abord le commandement des poissons, afin qu'à l'empire sur des animaux plus éloignés et aquatiques, il ajoute aussitôt, et à bien plus forte raison, celui sur des animaux terrestres et proches de nous. Comment donc pouvons-nous commander aux poissons, si nous ne vivons pas avec eux ? Si quelquefois vous avez vu votre image dans un étang, si vous avez observé comment votre ombre seule effraie tous les poissons qu'il renferme, vous avez pu reconnoître quelle est la force de votre empire. Quel

père de famille, quand une querelle trouble sa maison, survenant tout-à-coup, a ramené la tranquillité et a tout remis en ordre par sa présence puissante, aussi facilement que l'homme par sa seule vue imprime la frayeur à tous les êtres aquatiques, qui dès-lors ne sont plus les mêmes, et n'osent plus nager avec la même liberté sur la surface de l'onde? Quoique le dauphin s'annonce comme le roi des poissons, cependant, lorsqu'il sent l'homme près de lui, il est comme pénétré de crainte et de respect; il ne se livre plus à ses mouvemens, et ne bondit plus comme de coutume: tant il est vrai que l'homme est fait pour commander aux animaux nageurs! Lorsque vous voyez votre raison étendre sur tout son empire, et tout dominer par son industrie, pourriez-vous ne pas avoir le commandement des plus grands poissons? J'ai vu une invention humaine fort subtile. On fait des hameçons assez forts pour prendre des poissons énormes, on y met des appâts proportionnés à la grandeur des animaux; ensuite, aux deux extrémités des cordes qui tiennent les hameçons, on attache des outres pleines de vent, qui restent suspendues sur la mer. Lorsque des baleines, par exemple, se sont jetées sur les appâts et qu'elles sont bien prises aux hameçons, elles entraînent au fond les outres, qui, par leur légèreté naturelle, les ramènent à la surface. Percées de l'hameçon dont elles ne peuvent se débarrasser, elles s'agitent et se tourmentent pour regagner le fond, changent continuellement de place, se fatiguent inutilement, jusqu'à ce que succombant à la peine et à la faim, un grand et indomptable animal soit pris par un modique hameçon, et que, traîné mort avec les outres, il devienne la proie du pêcheur, d'un être petit et

foible, lui qui est si grand et si puissant en force. Pourquoi cela ? c'est que l'homme ayant le pouvoir de commander par la supériorité de la raison, amène à l'obéissance, comme de méchans esclaves, les êtres les plus indociles, et qu'il asservit par contrainte ceux qui ne peuvent se soumettre par douceur. Tant il est vrai que le pouvoir de commander donné à l'homme par Dieu est universel! De-là les veaux marins, les baleines, en un mot toutes les espèces de poissons les plus redoutables sont soumises à l'homme.

Qu'il commande aux poissons de la mer et aux bêtes sauvages de la terre. Ne voyez-vous pas le lion, cet animal rugissant et terrible, dont le nom seul épouvante nos oreilles, dont le rugissement fait trembler la terre, dont l'impétuosité ne trouve rien qui lui (1) résiste?.... parmi les plus grands animaux, il n'en est aucun qui ait assez de confiance en ses forces pour entreprendre de tenir tête au lion: nous le voyons cependant enfermé dans une cage étroite. Qui est-ce qui l'a mis dans cette cage? qui est-ce qui a imaginé une si petite prison pour un si puissant animal, une prison dont les barreaux lui permettent de respirer librement sans qu'il puisse nuire à personne? N'est-ce point l'homme, dont l'intelligence se joue des plus redoutables animaux? ne se fait-il pas un jeu des panthères, lorsqu'il élève un homme en carton que la panthère déchire, tandis que lui, placé plus bas, rit de la fureur de cet animal? L'homme, par la supériorité de sa raison, ne domine-t-il pas sur tous les êtres? Comment cela? je vais parler des oiseaux. L'homme ne peut s'élever dans l'air

(1) Il y a ici une irrégularité dans la construction qui m'a paru faire un bon effet en grec, et dont je n'ai pas cru devoir m'écarter en traduisant.

puisqu'il n'a point d'ailes ; mais par la force de son esprit, il suit dans l'air les oiseaux et vole avec eux. Non, rien ne peut arrêter la raison de l'homme ; elle fouille dans les abymes de la mer ; elle prend sur la terre les animaux qui y marchent ; ceux qui traversent les airs, elle les arrête dans leur vol, et, les attirant en bas, elle s'en rend maîtresse. Avez-vous vu quelquefois un oiseau perché sur une branche, et qui, se confiant dans la légèreté de ses ailes, semble se moquer des hommes qui marchent sur la terre au-dessous de lui ? Cependant on le verra bientôt pris par un enfant qui s'amuse. Cet enfant joint les uns aux autres plusieurs chalumeaux dont il frotte les extrémités d'une glu tenace ; ensuite il les dispose adroitement dans les branches et parmi les feuilles, de façon que l'aspect de la glu échappe à l'œil volage de l'oiseau. Un léger contact le rend maître de l'animal volatile ; et celui qui traversoit rapidement les airs, pris par la glu, devient son captif. L'homme est couché par terre, ses pieds et ses mains sont en bas ; mais son esprit s'élève en haut avec les êtres qui parcourent une région supérieure ; il atteint et prend, par les inventions de l'art, les animaux qui ont des ailes. Des rets sont tendus par lui aux oiseaux, ses flèches les percent lorsqu'ils volent ; les plus gourmands se laissent prendre aux appâts qu'il leur présente. N'avez-vous pas vu encore l'aigle qui se précipite sur sa proie, et qui se trouve arrêté dans des toiles disposées à terre ? Ainsi ce qui s'élève s'abaisse, attiré par les appâts que l'homme apprête. Car Dieu a tout mis sous sa main, il lui a donné toutes les créatures pour son héritage, et lui a communiqué son autorité suprême. Ne dites donc pas : Que m'importent les êtres qui volent dans l'air ?

car votre raison vous les a soumis eux-mêmes. *Et aux reptiles qui rampent sur la terre.* Voyez-vous en quoi consiste le privilége d'avoir été fait à l'image de Dieu? c'est, sans doute, dans le pouvoir du commandement, dans la raison et dans l'intelligence de l'ame.

Et Dieu fit l'homme (Gen. I. 27.). Qu'est-ce donc que l'homme? nous allons le définir d'après ce que nous lisons dans les Livres sacrés; car nous n'avons plus besoin d'emprunter des définitions étrangères, et d'introduire dans les raisonnemens de la vérité les paroles d'une vaine philosophie. L'homme est l'ouvrage de Dieu, doué de raison, fait à l'image de son Créateur. Que ceux qui ont consumé bien des années dans l'étude d'une sagesse frivole, examinent si cette définition est défectueuse; pour nous, avançons, et continuons d'étudier les sens de l'Ecriture dans ce qu'elle dit de la formation de l'homme......

Et Dieu fit l'homme; il le fit à l'image de Dieu (Gen. I. 27.). Ne remarquez-vous point que Dieu n'exécute pas tout ce qu'il s'est proposé. *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* La délibération renferme deux choses, *à notre image et à notre ressemblance.* La création n'en offre qu'une, *à son image.* Est-ce que Dieu changeant d'avis, exécute autrement qu'il n'a projeté? s'est-il repenti en créant? ou bien peut-être seroit-ce impuissance dans le Créateur, qui ne peut accomplir tout ce qu'il s'est proposé de faire? ou encore, y auroit-il redondance dans les premières paroles, et l'addition du second mot seroit-elle inutile, les deux signifiant absolument la même chose sans aucune différence? Parmi toutes ces explications, quelle que soit celle qu'on adopte, elle ne peut que tourner au grand désavantage de

l'Ecriture. Si l'on prétend que l'addition *à notre ressemblance* est inutile, et que c'est dire deux fois la même chose, le mot est donc oiseux; et c'est blasphémer l'Ecriture qui n'emploie jamais de mots oiseux. Les deux mots, *à notre image et à notre ressemblance*, sont donc nécessaires, et ont chacun leur signification propre. Pourquoi donc, lorsque l'homme est créé, l'Ecriture ne dit-elle pas que Dieu l'a fait à son image et à sa ressemblance, mais seulement à son image? Que si l'on dit que le Créateur a été impuissant, c'est un discours aussi impie qu'absurde. Il n'y a pas moins d'impiété à dire qu'il s'est repenti de sa première résolution, et qu'il l'a rétractée comme l'ayant mal prise. Mais ni l'Ouvrier suprême n'est impuissant, ni le Dieu souverainement bon, qui connoît tout, ne peut se repentir, ne peut différer à remplir ses promesses, ni la sagesse par essence ne change d'avis; l'Ecriture ne dit rien de semblable. Pourquoi donc le divin Moïse, dans la création de l'homme, dit-il seulement que Dieu le fit *à son image*, sans ajouter, *et à sa ressemblance*, quoique les deux mots aient été réunis dans la première délibération?

La solution de la difficulté est facile, pour peu qu'on examine attentivement les choses. Etre fait à l'image de Dieu, c'est un avantage qui nous est donné par notre nature, avantage qui a toujours été le même dès l'origine et qui le sera jusqu'à la fin. Etre fait à sa ressemblance, tenoit à notre volonté, et c'est nous qui devions l'accomplir par la suite. Ainsi, lorsque, dans la première délibération, Dieu disoit: *Faisons l'homme à notre image*, il a ajouté *et à notre ressemblance*, annonçant qu'il nous donneroit une volonté libre, par laquelle nous pourrions devenir semblables à

Dieu. Et nous le sommes déjà devenus, suivant l'oracle du Très-Haut; car plusieurs se sont déjà montrés et se montreront encore semblables à lui, quoique nous ne marchions pas tous vers le même but, mais que le plus grand nombre, par lâcheté, prenne une route contraire. Dans la création même de l'homme, l'Ecriture dit seulement que Dieu le fit *à son image*, parce que c'est le seul privilége parfait et immuable qu'il ait mis dans la nature humaine: elle suprime *et à sa ressemblance*, parce que, sans doute, Dieu n'a ajouté cet avantage dans l'homme qu'en puissance, et qu'il avoit besoin, pour le réduire à l'acte, de l'opération de la créature qui recevoit de lui la volonté. Si donc, sans avoir dit d'abord dans sa délibération, *et à notre ressemblance*, Dieu nous eût accordé sur-le-champ de devenir semblables à lui, nous n'aurions pu par la suite nous procurer nous-mêmes cette insigne faveur par un heureux effet de notre libre arbitre, et en conséquence nous l'aurions possédée dans l'origine nécessairement. Mais qu'est-il arrivé? lorsque nous avons passé du néant à l'être, ce que le Créateur avoit mis dans notre nature, comme faisant partie de notre substance, et qui étoit parfait dès-lors, nous l'avons possédé sur-le-champ, et on en a formé notre nom, sans doute l'avantage d'avoir été faits à l'image de Dieu: quant à ce qui n'a pas été perfectionné sur-le-champ en nous, ce qui n'a pas accompagné naturellement notre formation, mais ce qui devoit être le fruit de notre volonté libre et agissante, je veux dire la ressemblance avec Dieu, nous ne l'avions pas encore, et notre nom ne pouvoit pas en être composé. C'est avec dessein que le Créateur l'a laissé imparfait; c'est afin que la pratique de la vertu vienne aussi de nous, que nous en ayons le mé-

rite, et que nous en puissions recevoir la récompense ; c'est afin que nous ne soyons pas comme des tableaux inanimés, qui, placés au hasard dans l'atelier d'un peintre, sont perfectionnés par lui, et ne contribuent en rien par eux-mêmes à leur beauté. Celui qui les contemple et qui les trouve parfaitement peints, loue avec raison et admire l'artiste ; pour ce qui est des couleurs en elles-mêmes ou de la toile sur laquelle elles sont posées, il n'en fait aucun cas. Afin donc que l'admiration fût aussi pour moi, et que je partageasse avec Dieu la louange d'une création parfaite, il m'a abandonné le soin de la ressemblance avec lui. J'ai donc en moi, et une raison intelligente, capable de faire le bien, comme l'annonce le privilége d'avoir été fait à l'image de Dieu ; et l'exercice de cette même faculté, la pratique de la vertu, l'avantage de devenir semblable à Dieu par des mœurs pures et de bonnes œuvres. Ainsi etre fait à l'image de Dieu, est la source et le principe du bien, et ce qui a été mis sur-le-champ dans ma nature au moment même de ma création : être semblable à Dieu, c'est la perfection de l'homme, et ce que j'ai ajouté en moi par mes propres actions, par les soins et les peines que j'ai pris pour rendre toute ma vie vertueuse. Le Créateur ne devoit donc point me gratifier d'abord, en me créant, de l'avantage d'être fait à sa ressemblance. Ecoutez les paroles mêmes de l'Evangile : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ;* ressemblez-lui, parce qu'il *fait lever son soleil sur les bons et sur les mechans, qu'il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes* (Matth. 5. 45 et 48). Vous voyez par où et pourquoi le Seigneur veut que vous soyez semblables à lui : parce qu'il *fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans, qu'il fait pleuvoir*

sur les justes et sur les injustes. Si vous ne détestez que le vice, si vous oubliez le mal qu'on vous a fait, si vous ne vous vengez pas de votre ennemi, si vous lui pardonnez du fond de votre cœur, si vous ne vous souvenez pas de la haine d'hier, si vous aimez vos frères, si vous êtes touché de leurs maux, vous êtes semblable à Dieu. Si vous ètes pour votre frère qui vous a offensé, tel qu'est Dieu pour vous pécheur qui lui résistez tous les jours, cette charité parfaite et cette tendresse pour votre prochain vous rendent semblable à Dieu. Ainsi vous êtes fait à son image, parce que vous êtes doué de raison; vous lui êtes semblable, parce que vous prenez la bonté. Prenez donc des entrailles de tendresse et de bonté (*Col.* 3. 12.), afin de vous revêtir de Jésus-Christ. C'est en prenant la bonté que vous vous revêtez de Jésus-Christ : c'est vous identifiant, pour ainsi dire, avec le Fils de Dieu, que vous vous identifiez avec Dieu son Père. L'histoire de la formation de l'homme est donc une leçon qui nous apprend à bien régler notre vie. *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* Qu'il tire le premier avantage de la création même, et le second de son propre travail (1); puisqu'il trouve dans sa volonté propre la faculté de devenir semblable à Dieu. Si Dieu, dès le commencement, vous eût fait à sa ressemblance, où seroit votre mérite ? comment seriez-vous couronné ? si le Créateur

(1) *De son propre travail*, sans doute aidé et secondé par la grace ; c'est ce qu'il faut sous-entendre dans tout ce morceau, et ce que sous-entendoit l'orateur. En général, les Pères grecs de ce temps s'observoient moins dans leurs expressions en parlant du libre arbitre ; ce n'est pas qu'ils ne pensassent très-bien, mais c'est qu'il n'y avoit pas encore eu d'erreur et de contradiction sur cet objet.

eût tout donné à la nature, comment le royaume des cieux vous seroit-il ouvert? mais il lui a donné une partie, et il a laissé l'autre imparfaite, afin que vous perfectionnant vous-même, vous vous rendiez digne de la récompense divine. Comment donc prenons-nous la ressemblance avec Dieu? c'est en pratiquant l'Evangile. Qu'est-ce que le christianisme, sinon une ressemblance avec Dieu autant que le permet la nature humaine? Voulez-vous être vraiment chrétien; hâtez-vous de devenir semblable à Dieu....

Continuons à expliquer ce qui regarde la création de notre espèce. *Dieu prit du limon de la terre et forma l'homme* (Gen. 2. 7.). Dieu daigne former notre corps de sa propre main. Il n'emploie pas pour cet ouvrage le ministère d'un ange; il n'abandonne pas à la terre le soin de nous produire d'elle-même comme les cigales (1); il ne charge pas des puissances à ses ordres de faire telle ou telle partie; mais il nous travaille de sa propre main en prenant du limon de la terre. Si vous considérez la matière qui est employée, vous direz avec raison: Qu'est-ce que l'homme? Si vous examinez l'Ouvrier qui opère, et si vous faites réflexion qu'il opère lui-même, vous vous écrierez sans balancer: Que l'homme est grand!....

Dieu prit du limon de la terre et forma l'homme. Quelques-uns ont cru qu'il falloit entendre du corps le mot *forma*, et le mot *fit* de l'ame: explication qui n'est peut-être pas hors de la vérité. En effet, après avoir dit: *Et Dieu fit l'homme*, l'Ecriture ajoute: *Et il le fit à l'image de Dieu.* Mais lorsqu'ensuite elle nous parle de la sub-

(1) Nous avons déjà parlé, dans une homélie de saint Basile, d'une erreur des anciens, qui croyoient que la terre produisoit quelquefois des animaux sans œuf et sans germe.

stance du corps et de sa construction, elle dit : *Il forma*. Le Psalmiste nous apprend lui-même la différence des deux expressions : *Vos mains*, dit-il, *m'ont fait et m'ont formé* (Ps. 118. 73.). Elles ont fait l'homme intérieur, elles ont formé l'homme extérieur. L'un convient au limon, l'autre à ce qui a été fait à l'image de Dieu. Ainsi, la chair a été formée, l'ame a été faite. Après nous avoir entretenus de la susbtance de l'ame, l'Ecriture nous parle de la formation du corps.

On peut donner une autre explication à ce passage ; comment cela ? on peut dire que l'Ecriture parle d'abord de la création en général, et ensuite de la manière dont chaque chose a été créée. Elle a dit plus haut qu'il a fait, sans s'arrêter à la manière dont il a fait ; si elle eût dit simplement qu'il a fait, on aurait pu penser qu'il nous a faits comme les animaux sauvages et domestiques, comme l'herbe et les plantes. De peur donc que vous ne vous confondiez avec les bêtes féroces et avec les êtres inanimés, elle rapporte l'art particulier avec lequel Dieu vous a fait : *Dieu prit*, dit-elle, *du limon de la terre, et forma l'homme* de ses propres mains. Songez, ô homme, comment vous avez été formé : réfléchissez sur la construction de votre nature. C'est la main de Dieu qui vous a fabriqué. Prenez donc garde que l'ouvrage formé par Dieu même ne soit souillé par le vice, ne soit corrompu par le péché ; prenez garde de vous arracher par force à la main de Dieu qui vous conserve. Vous êtes un vase façonné de la main divine ; glorifié celui qui vous a fait, et qui ne vous a fait que comme un instrument propre à sa gloire. Car tout ce monde entier est comme un livre écrit qui vous prêche la gloire de Dieu, qui, par ses beautés frappantes, vous

annonce cette grandeur cachée et invisible, à vous qui êtes doué d'intelligence, pour vous faire connoître le Dieu de vérité. Ne perdez donc point le souvenir de ces réflexions.....

Dieu prit du limon de la terre, et forma l'homme. A ce mot de limon, apprenez à n'avoir que des sentimens modestes. N'ayez pas de grandes idées de vous-même. S'il vous survient des pensées propres à élever votre cœur, à le livrer aux enflures de la vaine gloire, ou parce que la fortune vous favorise, ou parce que vous avez quelques talens et quelques vertus, opposez sur-le-champ à ces pensées le souvenir de votre formation ; rappelez-vous que vous n'êtes que poussière, la production de cette terre que vous foulez aux pieds. Si donc, vivant sur la terre, vous faites quelque chose de grand ou de médiocre, vous avez près de vous un mémoratif de votre bassesse. Si la colère vous trouble, parce que peut-être vous avez été outragé, parce que quelqu'un vous a reproché votre naissance ; si vous êtes excité à lui renvoyer des reproches plus injurieux, jetez les yeux sur la terre, songez d'où vous êtes sorti ; et votre colère sera bientôt apaisée. La réflexion vous fera comprendre sur-le-champ que celui qui vous a reproché votre naissance, loin de vous outrager, vous a honoré. Car enfin cet être obscur dont il vous reproche de tirer votre origine, quand ce seroit un esclave, est toujours un homme animé : or, vous avez été proprement formé, vous êtes proprement composé d'une terre inanimée et insensible. C'est donc moins un outrage qui vous a été adressé, qu'un honneur qui vous a été rendu. Et si un mouvement charnel vous domine, vous engage à satisfaire les désirs de la concupiscence, tournez aus-

sitôt les yeux vers la terre : rappelez-vous que, comme vous en êtes sorti, vous ne tarderez pas à y retourner ; que ces passions brutales, cette chair qui vous sollicite, ces membres qui brûlent aujourd'hui d'une flamme impure, ne seront plus demain, que votre corps disparoîtra avec les désirs qui l'agitent. Ainsi la considération que la terre est notre mère, et les regards que nous portons sur elle, sont propres à nous affranchir de toutes ces passions furieuses qui nous tourmentent sans relâche, et dont il paroît si difficile de nous délivrer.

Dieu prit du limon de la terre. Si nous avions été formés du ciel, comme nous ne pouvons le regarder toujours, nous n'aurions pu nous souvenir sans cesse de notre nature : mais nous avons continuellement sous notre main et sous nos yeux l'élément qui nous rappelle notre bassesse et notre foiblesse. Le limon dont nous avons été formés, nos pieds le foulent, nos mains le touchent, nos yeux le voient, nous en sommes souillés à chaque instant. Quoi de plus vil et de plus infect que la terre et la boue dont vous avez été formé ? quoi de plus propre à vous inspirer des sentimens modestes et un mépris raisonnable de vous-même ? lors donc que vous voyez quelqu'un qui a une grande idée de lui-même, revêtu d'habits somptueux sur lesquels flotte une longue chevelure artistement arrangée, portant au doigt une pierre précieuse et autour du cou un cercle d'or, assis sur une chaire d'or, avec une contenance fière et un langage imposant, faisant écarter la multitude par la foule d'esclaves, de parasites et de flatteurs qu'il traîne à sa suite ; paroissant dans la place publique, ou mille personnes le saluent, viennent au-devant de lui, l'accompagnent

par honneur, lui rendent hommage de toutes les manières : lorsque vous voyez un magistrat précédé par un héraut qui l'annonce à haute voix et qui écarte le peuple ; lorsque vous voyez un homme prononcer contre ses semblables la confiscation des biens, l'exil, la mort ; ne soyez pas frappé de ce que vous voyez, n'en soyez pas humilié, que tout ce faste ne vous étonne pas : songez que Dieu a formé l'homme en prenant du limon de la terre ; et si ce que vous voyez dans l'homme est tout autre chose que de la terre, soyez saisi de crainte, soyez ravi d'admiration ; mais si celui qui étale tout cet appareil n'est que boue et poussière, n'ayez que du mépris pour toute cette vaine apparence.

Dieu forma l'homme. Le seul mot *forma* annonce un certain art dont use l'Ouvrier suprême en créant l'homme. Est-ce le même art qu'emploient les artistes qui font des figures en argile, des statues en airain, ou quelque autre ouvrage, et qui ne peuvent imiter que la surface des choses ? Par exemple, ils représentent un homme avec l'extérieur du courage et de la bravoure, ou de la crainte et de la lâcheté : ils donnent à une femme l'expression de l'amour, de la pudeur, ou de quelque autre passion naturelle à son sexe, que peut rendre un habile artiste. L'opération de Dieu est bien différente ; pénétrant jusqu'à l'intérieur pour former le caractère original de l'homme, la vertu de la création a distribué au-dedans du corps des organes qui produisent en un moment une foule d'affections et de pensées diverses, qui se mêlent et se confondent pour tendre toutes à une même fin. Je voudrois avoir assez de temps pour vous expliquer dans le plus grand détail toute la construction de l'homme. Vous

auriez appris d'après vous-même quelle est la sagesse merveilleuse du Créateur et son intelligence souveraine. L'homme est en effet un petit monde, et c'est d'après de justes remarques qu'on l'a décoré de ce titre. Que de sciences, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, ont consacré tous leurs soins à l'étude de cet ouvrage admirable ! les considérations de la physique, les recherches de la médecine, les observations de la gymnastique sur chaque membre en particulier et sur le rapport de tous les membres entre eux, toutes ces sciences et arts se réunissent pour étudier et pour enseigner la formation de l'homme.

Quel discours pourroit développer avec exactitude tout ce que renferme cette seule parole : *Dieu forma ?* Vous connoissez, sans qu'il soit besoin que j'en parle, les objets extérieurs et visibles. Dieu vous a fait, comme vous voyez, avec une stature droite ; il vous a donné cette conformation qui vous distingue de tout le reste des animaux. Pourquoi cela ? c'est qu'il devoit ajouter des qualités actives qui tiennent essentiellement à cette forme, et qui en sont comme une dépendance nécessaire. La plupart des bêtes ne sont que des animaux paissans, et ont une conformation propre à leur destination naturelle. Telle est la brebis : comme elle est née pour vivre de pâturages, sa tête tournée en bas regarde le ventre et les organes des passions animales. Le bonheur des bêtes consiste à remplir leur ventre et à jouir des voluptés charnelles. La tête de l'homme, élevée au-dessus de toutes les autres parties du corps, s'élance en haut, afin qu'il regarde les choses d'en-haut, avec lesquelles il a de l'affinité. Ne prenez donc pas des inclinations contraires à votre nature : ne soyez pas occupé des choses terrestres :

ne vous penchez pas vers la terre ; mais contemplez sans cesse les choses célestes, et regardez-vous comme dans un miroir, dans ce ciel pour lequel vous êtes destiné et où vous devez vivre. La manière dont est conformé votre corps vous apprend pour quelle fin vous avez été créé. Ce n'est point pour ramper sur la terre comme les reptiles, que vous avez été formé droit, mais pour regarder le ciel et Dieu qui l'habite ; ce n'est point pour courir après les voluptés brutales, mais pour mener une vie céleste dont vous avez l'intelligence.

C'est pour cela que *les yeux du sage ont été placés dans sa tête* (Eccl. I. 14.), dit le sage Ecclésiaste. Pourquoi les yeux n'ont-ils pas été placés dans les parties inférieures du corps, mais dans la tête ? c'est afin qu'ils se portent en haut. Celui qui ne tourne pas ses regards vers les objets élevés, mais qui les abaisse aux objets terrestres, jette ses yeux en bas comme les reptiles, et se traîne comme eux sur la terre. Placée au-dessus des épaules, la tête domine sur tout le corps : elle n'est point enfoncée dans les épaules, qui en effaceroient la beauté ; mais elle repose sur la longueur du cou comme sur un soutien convenable, et sur une espèce de base mobile. Les yeux y sont attachés comme deux lampes brillantes. Un seul ne suffisoit pas ; il en falloit deux qui se prêtassent un mutuel secours, afin que si l'un venoit à manquer, on eût du moins la ressource de l'autre. D'ailleurs, la faculté visuelle d'un seul est beaucoup plus foible (1) ; au lieu que cette même

(1) Dans tout cet article de la faculté visuelle, c'est la même erreur que nous avons remarquée dans l'homélie sixième de saint Basile. L'œil ne va point chercher les objets, comme on se l'imaginoit alors : ce sont les objets qui viennent se peindre au fond de l'œil.

faculté sortant comme de deux sources et se réunissant, forme un ruisseau plus abondant et plus serré. Les rayons qui partent des deux côtés des narines, s'y reposent en même temps, s'avancent en même temps, et, ne tardant pas à se réunir, ils se terminent en un faisceau de lumière qui a plus de vertu et de force. Les vieillards sont une preuve de ce que nous disons. Ils voient moins bien les objets qui sont proches, et beaucoup mieux ceux qui sont éloignés, parce que, sans doute, la faculté visuelle des deux organes, plus long-temps divisée, est plus foible d'abord; mais après la réunion, elle se fortifie, acquiert plus d'abondance et d'activité pour recueillir les objets visibles. La prunelle de l'œil a plusieurs gardes qui la défendent. C'est une première membrane, qui en est la plus voisine, laquelle ne suffit point : elle ne doit pas être fort épaisse, autrement elle seroit un obstacle à la vue; et ce qui couvre la prunelle devoit être léger et diaphane. La première membrane est donc transparente, la seconde est déliée : l'une est la vitrée, l'autre la cornée; celle qui couvre est plus solide, celle qui est couverte est plus mince, pour ne pas empêcher le passage. Il en est une troisième, la chrystalloïde, aussi transparente, pour ne pas nuire à la transparence des deux autres. La paupière sert de rempart à l'œil : elle en est l'enveloppe, la couverture, la maison, pour ainsi dire, et le domicile. La main auroit pu le couvrir et le défendre; mais avant qu'elle s'y fût portée, il eût été souvent exposé à recevoir quelque blessure : au lieu qu'il a près de lui sa défense et sa garde; et dès qu'il sent quelque objet qui peut lui nuire, il y oppose aussitôt son enveloppe. Aussi la prunelle de l'œil est-elle pour l'ordinaire

à l'abri de tous les objets extérieurs qui pourroient l'incommoder, parce qu'elle repose tranquillement sous sa paupière comme sous une tente, et que presque seule de tous nos membres elle ne peut souffrir le moindre contact. Les paupières sont défendues par des poils ou cils qui sont des espèces de pointes. Pourquoi cela ? c'est afin que la paupière supérieure et la paupière inférieure puissent se fermer plus exactement, par le moyen de ces cils, qui sont comme des liens qui les unissent plus étroitement lorsqu'elles se rapprochent. Ces mêmes cils éloignent les petits animaux, et ne permettent pas la poussière de venir mollester la prunelle, qui est si délicate, si facile à être blessée par tous les objets qu'elle rencontre. Une autre défense est placée au-dessus des yeux, ce sont les poils des sourcils, qui, tracés en arc, font en même temps la beauté de l'œil et sa sûreté. Les sourcils encore, par la place qu'ils occupent, sont propres à diriger la vue. La preuve de cela, c'est que lorsqu'on veut regarder quelque objet éloigné, on courbe la main et on la met au-dessus des sourcils. Et pourquoi le fait-on ? c'est afin qu'une partie de la faculté visuelle qui se porte en haut, ne se dissipe pas en vain et ne se perde pas dans la vaste étendue de l'air, mais que dirigée à-la-fois, et par le creux de la main, et par l'arc des sourcils, elle recueille plus exactement tout l'objet visible. Ainsi les sourcils placés au-dessus de l'œil, en même temps qu'ils dirigent sa vue, arrêtent la sueur qui coule d'en-haut, l'empêchent de se répandre sur la prunelle et de nuire à sa force intuitive, sans compter qu'ils sont un rempart suffisant pour le garantir de toute injure du dehors. Quel vigneron peut enfermer aussi sûrement sa vigne, et l'en-

vironner d'un mur qui la mette à l'abri de toute insulte, comme l'Ouvrier suprême a fait l'arc des sourcils pour défendre l'orbe des yeux, traçant ces sourcils en demi-cercle, les étendant de l'une et l'autre part, et les réunissant à la naissance du nez, afin que la sueur qui coule du front n'incommode pas l'homme lorsqu'il travaille, et ne l'oblige pas de porter sans cesse la main à ses yeux pour essuyer l'eau qui les mouilleroit, mais afin que cette eau coule d'elle-même des deux côtés le long des sourcils comme par ses canaux naturels, et que les yeux remplissent leur fonction sans que rien ne les inquiète.

Si nous voulions examiner en détail les autres membres de notre corps, expliquer et célébrer la sagesse du Très-Haut dans chacun d'eux, le jour ne pourroit nous suffire. Considérez donc, d'après un seul membre, toutes les attentions de Dieu pour l'homme, et l'art infini du grand Ouvrier. Nous allons entreprendre un voyage indispensable; accompagnez-nous par vos prières, afin que de retour au plus tôt nous puissions continuer nos instructions, par la grace de celui dont la bonté nous a créés, et a tout disposé pour notre avantage : à lui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

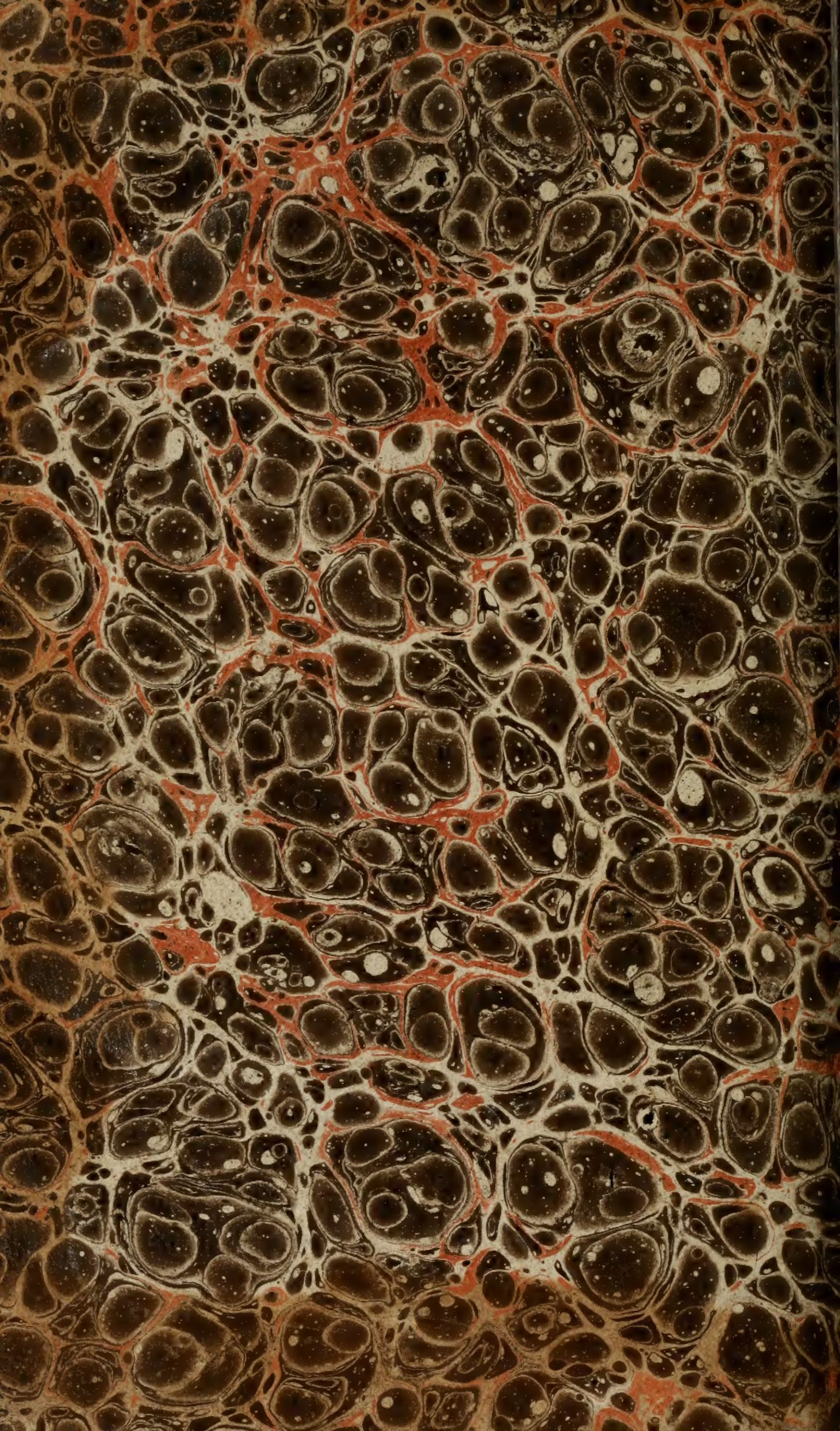
FIN.

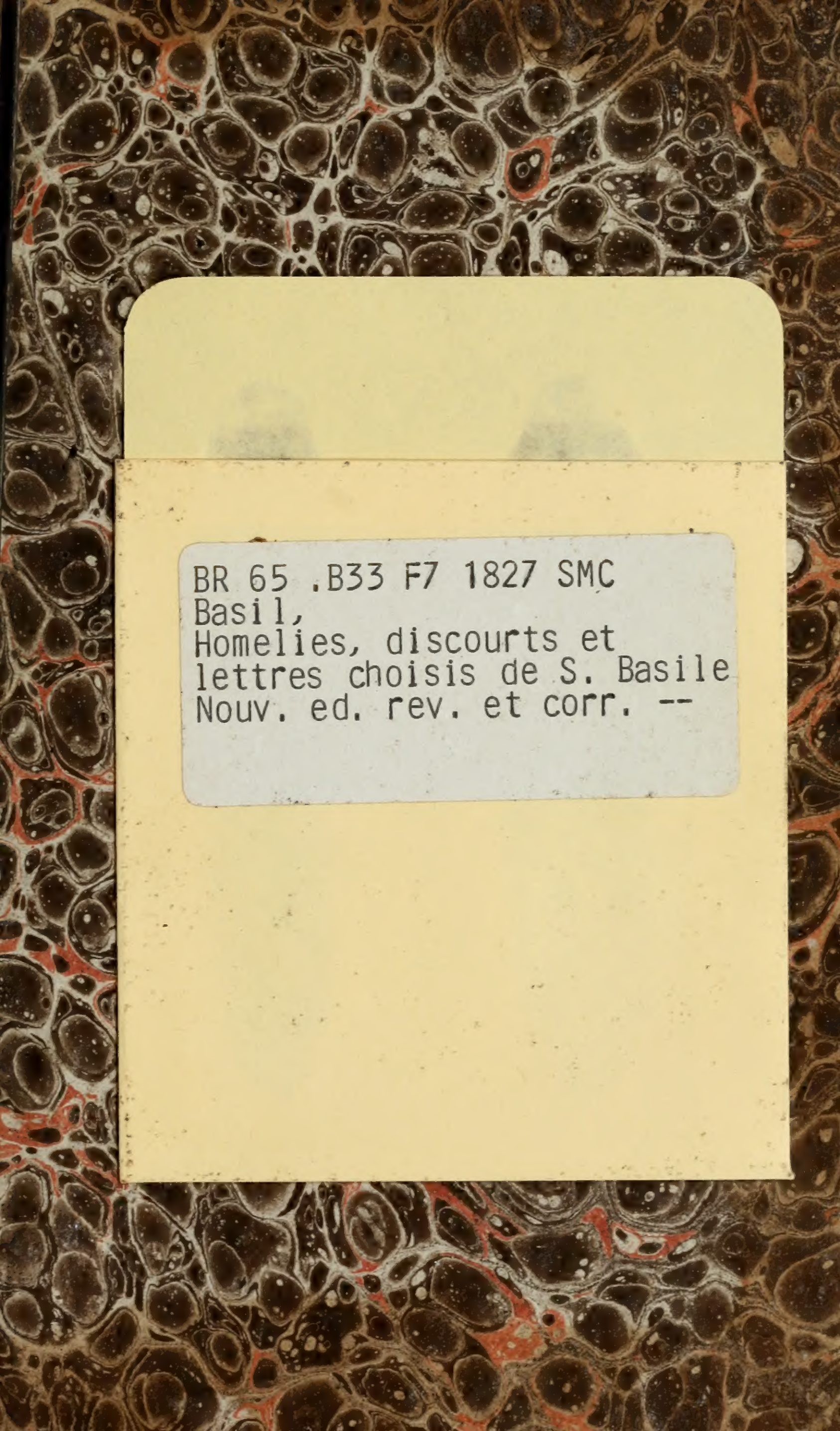
TABLE.

LETTRES CHOISIES DE ST. BASILE-LE-GRAND. *Page* 261

FIN DE LA TABLE.

LYON, IMPRIMERIE DE J. M. BOURSY.




BR 65 .B33 F7 1827 SMC
Basil,
Homelies, discourts et
lettres choisis de S. Basile
Nouv. ed. rev. et corr. --

